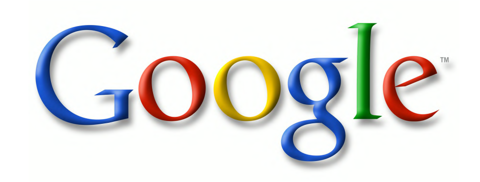
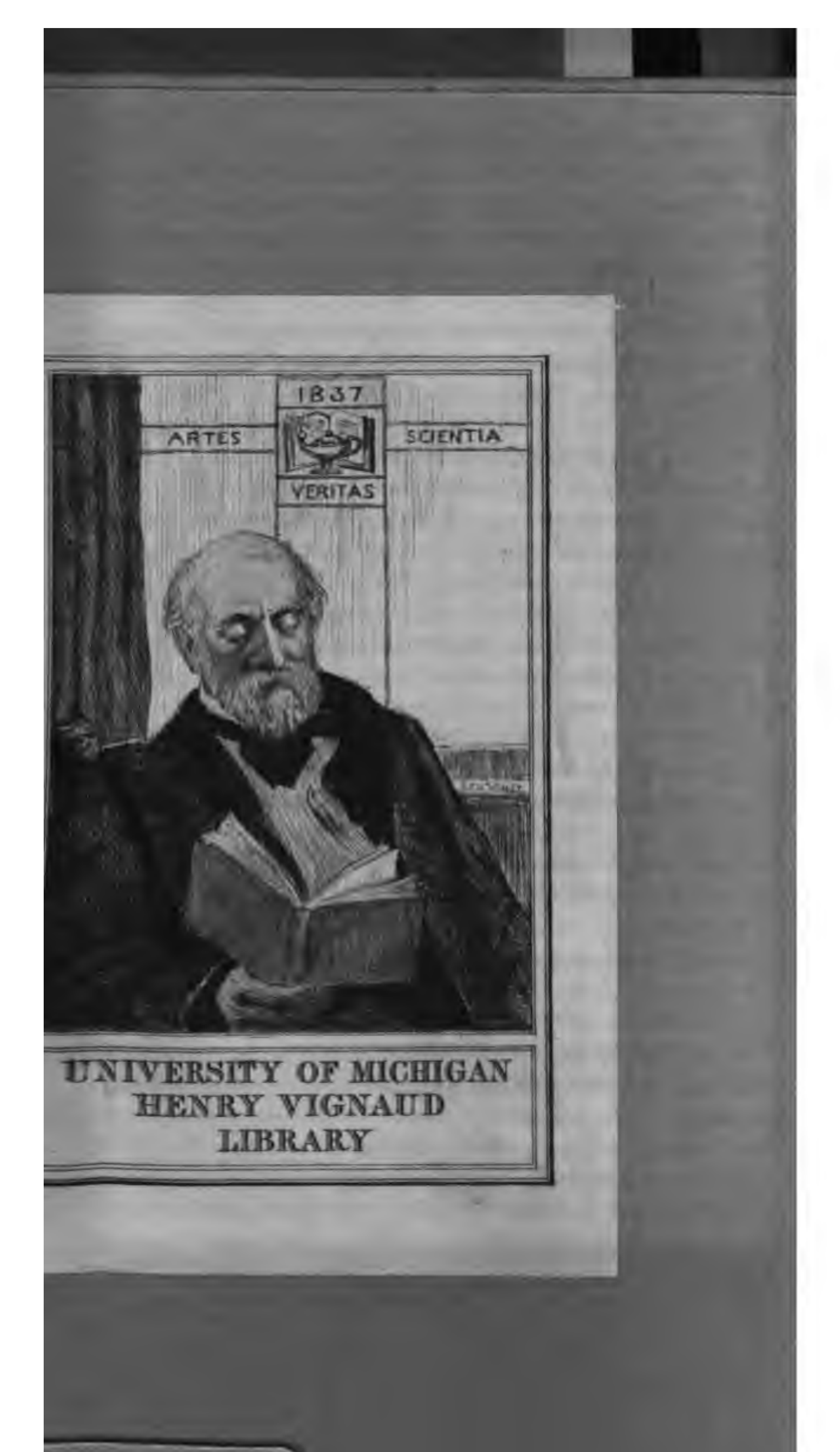
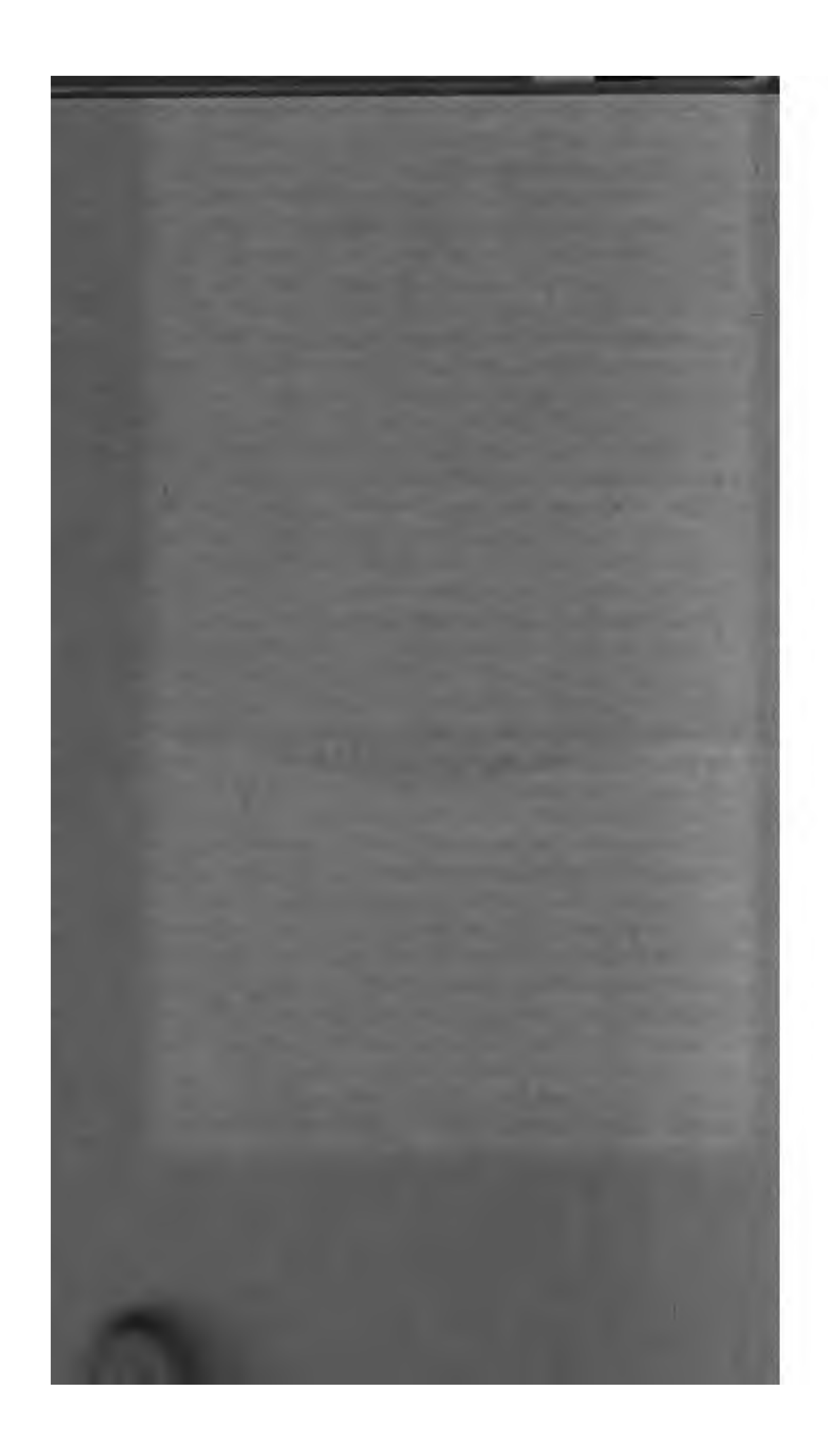





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY





HISTOIRE DES BASQUES

DEPUIS LEUR ÉTABLISSEMENT DANS LES PYRÉNÉES OCCIDENTALES

JUSQU'A NOS JOURS.

HISTOIRE DES BASQUES

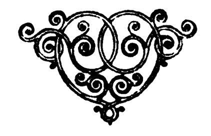
DEPUIS LEUR ÉTABLISSEMENT DANS LES PYRÉNÉES OCCIDENTALES

JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

LE VICOMTE DE **BELSUNCE.**

TOME II.



BAYONNE,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE P. LESPÉS, RUE BOURG-NEUF, N. 1.

1847.

AVANT-PROPOS.

Un peuple dont la date est celle de la population du monde, peuple inoffensif, ignorant de la guerre, mais doué cependant d'un sentiment inné d'indépendance, vivait en un coin du globe, dans une heureuse obscurité, et sous l'égide des douces lois de la nature. Ce peuple primitif tout à coup se voit foulé par une sauvage invasion, meurtri par la sagette et le fer des races noires, pourchassé par la conquête. Quoique nombreux, ses mœurs patriarcales le rendaient trop faible pour repousser l'envahissement par la force qui lui manquait, et le fer par un fer qu'il n'avait pas et dont il ignorait d'ailleurs l'usage. Ils se détermina, en conséquence, à se soustraire à la domination. Ces enfants du sol fuient sans regret une terre rougie du sang de leurs frères, une terre qui va apprendre l'esclavage, une terre maculée par la présence des conquérants. Les uns, confiants dans de frêles esquifs, furent demander aux rives de l'Ausonie une patrie nouvelle, un nouveau soleil, un abri

pour le berceau de leurs descendants. Les autres, et c'était le plus grand nombre, suivant les côtes nord de l'Afrique, ne s'arrêtèrent qu'aux limites du monde connu d'alors, quand la terre vint à manquer à leurs pas et que le vaste Océan leur jeta et dressa devant eux en grondant son écumeuse barrière. Ils se reposèrent un moment sur ce littoral inhabité qui accueillit les colons du malheur. Le bras de mer fut bientôt traversé par ces tristes jouets d'une civilisation plus inquiète, plus envahissante, plus turbulente que la leur. Ils arrivèrent, en peu de temps, sur la plage de l'Hespérie, pays fertile de lui-même et dont le climat différait peu de celui qu'ils venaient d'abandonner. Quelques siècles s'écoulèrent, les générations successives avaient remplacé la fondatrice de cette colonie, devenue patrie aimée de la population existante. Celle-ci s'étendit, couvrit la nouvelle terre, bâtit des villes, cultiva le sol et donna le nom d'*Ibères* aux fleuves qui l'arrosaient de leurs eaux fécondantes.

L'invasion des Celtes la refoula de nouveau. C'est alors que reculant sans combattre, décimés par la férocité des envahisseurs, dépouillés de tout ce que l'éducation agricole et commerciale leur avait donné, les Ibères se retirèrent dans les montagnes qu'ils devaient défricher, peupler, défendre, maintenir libres et conserver à jamais.

Ces hommes simples, doux, mais favorisés d'un tact sûr, d'une civilisation intellectuelle avancée, n'avaient point, des diverses contrées dont le besoin de liberté les avait exilés, emporté de richesses, de trésors; ils n'en possédaient pas: d'armes; elles leur étaient inconnues. Mais ils avaient recueilli les seuls biens qu'un pareil peuple puisse apprécier:

leurs femmes, leurs enfants, liens de la vie et des hommes entre eux, leurs vieillards, législateurs et sagesse de la nation.

Qui pourrait compter les victimes de la fatigue et de l'inclémence du ciel, les morts jalonnant la route suivie par cette touchante et sublime migration des naufragés de la tempête sociale? Que ne faut-il pas de force morale dans un peuple, pour lui faire prendre une telle détermination et pour l'exécuter? Dans ces agneaux égorgés sans défense, mais sacrifiant tout pour se soustraire aux chaînes du servage, on trouve le germe du lion de la guerre dont la renommée remplira un jour toutes les bouches. Dans ce caractère naïf et capable d'une vigoureuse résolution, en tout ce qui touche au sentiment de sa chère indépendance, on pressent le fier acteur que les malheurs, les révolutions des nations préparent à jouer un rôle principal dans l'imposante épopée qui ensanglantera l'Occident.

Les Ibères, forcés par l'impulsion irrésistible des événements et par le flot torrentueux des invasions armées, ne pouvaient encore que leur tendre la gorge, leur opposer la force d'inertie et de stériles larmes. Sévèrement éprouvés par les arrêts de la providence, qui voulait fortement tremper leurs âmes dans le malheur et compléter ainsi leur caractère d'hommes, ils furent poussés d'envahissement en envahissement, jusqu'aux lieux qu'ils occupent aujourd'hui. Confinés dans d'âpres montagnes, après avoir fait l'abandon successif de plusieurs patries d'adoption, les Ibères regardèrent autour d'eux. Ils n'y trouvèrent, en dédommagement des plaines fertiles abandonnées à l'avidité des conquérants, que de sauvages rochers, de sombres cavernes, des forêts,

des précipices, des eaux limpides, de profondes vallées. Partout les productions de la nature, mais primordiales, mais ignorantes du contact de la main de l'homme, mais non encore améliorées par l'industrie. La terre était comme alors que le créateur la fit surgir du sein des flots.

L'infortune est une haute école; la nécessité a une voix impérieuse; et l'expérience, pour les peuples qui savent porter leurs pensées en arrière, devient un trésor, un vaste enseignement, une leçon d'avenir. Promenant donc leurs regards inquiets sur les lieux, les peuples dont ils étaient comme cernés, les Ibères virent de loin le glaive briller dans les mains de leurs voisins, le sang couler sur la terre attaquée par les uns défendue par les autres, l'incendie fumer, éclater, s'étendre, s'allonger; et ces hommes, tout froissés encore de la dernière tempête qui venait de les jeter sur un rocher désert, y dressèrent leurs tentes avec la résignation d'un stoïque et invincible courage. Les entrailles de la terre interrogée leur livrèrent le fer. Industrieux par essence, cultivateurs nés, ils se servirent de ce métal pour obtenir de cette terre généreuse, les moyens de pourvoir à leur subsistance et à celle de leurs enfants. Puis ce fer qui avait fécondé leurs champs vint armer leurs mains. Ils acquirent dès lors une grande célébrité par leur manière de travailler ce métal (*). Le peuple, fortifié par la nature, élevé au-dessus du niveau continental, agrandi

(*) Silius-Italicus. Pline. Strabon. Les Romains adoptèrent l'épée à deux tranchants des Cantabres. Elles étaient si bonnes qu'elles fendaient casques, boucliers, etc. Cette dureté était attribuée à ce que les Cantabres laissaient le fer sous terre jusqu'à ce que la rouille eût fait disparaître les parties les plus faibles. (A LABORDE.)

moralement par les sauvages beautés semées à chacun de ses pas, nourri dans la pensée de l'unité divine, reconnut alors la main qui l'avait conduit. L'Ibère, établi au sein des montagnes, en fit l'inviolable asile de sa liberté. Il remercia le Dieu des mondes de lui avoir fait trouver le fer dans son lieu d'exil avec des sources pures pour le tremper, des cœurs d'airain pour s'en servir en héros. Il se vit placé entre deux populations rivales, ennemies, et se regarda dès ce moment comme une barrière posée sur la limite des deux sociétés; il se dit : Personne ne traversera nos gorges, nos vallons qu'en présentant une main amie, qu'autorisé, protégé par nous. L'Euskarien, devenu proportionnellement si réduit, si numériquement faible, envisagea l'asservissement avec plus d'horreur que jamais. Fier des malheurs qui l'avaient tant poursuivi sans l'abattre, grand par la noblesse de son caractère, d'enthousiaste qu'il était de sa liberté, il en devint idolâtre et jura de la maintenir. Alors le glaive des batailles à la ceinture, le courage au cœur et un calme chaleureux sur le front, se tenant tous par la main, ils levèrent leur étendard, le plantèrent sur le sommet de la plus haute montagne, comme un phare qui devait avertir les peuples de ne pas venir se heurter contre leurs rochers, boulevards de l'indépendance euskarienne. Puis commencèrent les cris de joie, puis se forma le cri de guerre qui devait saluer le noble drapeau. Et une danse nationale ferma la fête de la liberté, la fête de l'établissement, de la fédération d'une nation. Cet élan de tout un peuple avait ébranlé la montagne; la terre au loin en avait été émue: les peuplades circonvoisines portèrent leurs regards du côté de cette formidable rumeur. Elles virent alors la bannière

euskarienne dérouler ses plis menaçants au gré des vents, semblable à un bras gigantesque qui disait aux peuples ce que disait la voix tonnante, ce que marquait le doigt tout-puissant du Très-Haut aux flots de l'Océan, le jour où il les voulut contenir dans leurs limites : « Tu n'iras pas plus loin; tu ne dépasseras pas la ligne que j'ombrage et que protègent saintement l'amour et la puissance de la liberté. »

Cet ordre superbe, ce cri magnanime et spontané ne resta pas étouffé dans les abîmes de la montagne, ne fut point expirer sous les solennels ombrages des forêts primitives; le monde fut son écho. Comme un bruit de victoire retentit le renom des Euskariens. C'est ainsi que se dressa, haute et protectrice, la falaise au pied de laquelle devaient tour-à-tour venir se briser les armes de Rome, des Visigoths et des Sarrasins. Chez les Ibères, le malheur trouvait un asile, la faiblesse un protecteur, l'oppression un implacable ennemi, l'opprimé un secours, un allié fidèle. Et plus tard, lorsque ce peuple, se reportant vers ses destinées passées, montrait avec orgueil son nom parmi ceux-là qui furent grands dans le monde, n'était-il pas inspiré par un juste sentiment de ce que valaient ses aïeux? Sa forte épée avait tracé ses limites et les fit respecter. En la regardant il la retrouvait teinte du sang de tous les maîtres de la guerre, de tout ce qui s'était érigé en conquérant, en oppresseur. L'Espagne, la France, l'Italie, l'Afrique, partout l'Ibère avait des théâtres de sa gloire, des témoins de sa valeur, des ennemis renversés. Il n'avait point de chroniqueurs pour écrire ses hauts faits, pour transmettre au travers des siècles le souvenir de son héroïsme. Mais sur des monuments plus solides que les chroniques, plus impérissables

que les livres, il a gravé en caractères indélébiles la preuve de nos traditions. Ainsi, Salmantica, Trasimènes, Cannes, Pharsale, Munda, Calahurris, et dans une époque moins éloignée, Bordeaux, Toulouse, Poitiers et Tours, Roncevaux, Cavaonga, Val Roncal, Val de Junquera, Arrigorriaga, Ezla, Calat-Anozor, Muradal, et tant d'autres lieux, vivront dans les fastes de l'avenir. Ils font encore tressaillir le cœur des descendants de l'Ibère ; on en parlera avec émotion et respect tant que les montagnes cantabres resteront sur leurs bases inébranlables, tant que le sol de Gherekis et de Ghernika pourra nourir les chênes dont les rameaux ombrageaient la vieille liberté de l'Euskarien.

Quel coin de la terre, quelle réunion d'hommes peut présenter une aussi belle, une aussi pure nationalité? Quel peuple a traversé intact, avec sa langue, ses mœurs, ses lois, la série des temps, les diverses phases de la barbarie et des différentes civilisations? Quel a fait pour son indépendance les sacrifices de l'Ibère, du Cantabre, du Vascon, du Basque de nos jours? Qui fut plus digne, ajouterons-nous, d'en garder le saint dépôt? Jamais le Cantabre ne connut la frénésie des conquêtes; jamais il ne fit la guerre dans le but unique de verser le sang ou de donner des fers. Il n'était pas régi par une démagogie farouche, ni le caprice d'un président unique. Son aréopage était la réunion de ses vieillards, hommes de sagesse chez lesquels était amorti le feu des passions, hommes qui avaient passé par l'épreuve des champs de bataille, hommes d'expérience, aux nombreuses cicatrices, à la blanche chevelure, qui faisaient bénéficier leur pays et leurs frères du calme et de la maturité apportés en eux par les années et les événements. Les

assemblées se tenaient en plein air, sous un des chênes de liberté, en présence de la population réunie. Tous avaient le droit d'observation. Mais soit que les anciens gardassent dans la main le pan de la dalmatique, soit qu'ils en laissassent tomber les plis, la paix ou la guerre, tout était adopté sans discussion. La décision des vieillards était suprême et sans appel; on la savait dictée par le patriotisme le plus pur, et c'était la bouche de *l'homme d'âge* qui l'avait prononcée. Une semblable agrégation a nécessairement une force réelle, puisqu'elle présente un ensemble parfait. Les Ibères, après être devenus un objet de pitié, même pour leurs impitoyables ennemis, devinrent aussi un objet d'admiration, de respect et de terreur. Les rôles avaient changé. Aussi, les Celtes d'un côté, les Gaulois de l'autre n'osaient-ils pénétrer dans l'arche des montagnes cantabriques, défendues par un peuple de sages et de héros. Le Celte, qui avait culbuté, détruit les premières colonies ibériennes, ne se hasarda pas à en attaquer les débris. Océan, il s'arrêta devant l'ordre, la volonté puissante, rugit autour des barrières indiquées, mais ne songea point à les dépasser.

La résignation des Ibères, leur attitude forte, leur sagesse et leur antiquité déjà connue, puisque du Caucase aux Pyrénées ils avaient eu partout des établissements; tant de motifs attirèrent les regards sur eux. Mais tous ces regards n'étaient pas d'admiration; la cupidité en avait sa part. Les socs de charrue en or, dont les Ibères s'étaient servis dans les premiers temps, à défaut de fer, avaient causé leur destruction par d'avides barbares. Les vastes incendies des forêts pyrénéennes et d'anciennes éruptions volcaniques avaient rejeté l'or et l'argent à la superficie de

la croûte végétale, et les faisaient rouler avec l'eau des fleuves et des torrents. Les Phéniciens, poussés par la soif des richesses, se présentèrent en 1100 avant Jésus-Christ, pour établir un rapport commercial avec les Euskariens. Ils savaient, les trafiquants de l'Orient, que la sagesse des vieillards avait interdit aux colons de la montagne l'usage de ces brillants métaux. Les Phéniciens, en échange de quelques marchandises de peu de valeur, chargèrent leurs vaisseaux de richesses, et remplacèrent par de l'argent le plomb et le fer qui entraient dans leurs ancres et diverses parties de leur grément. Par suite de ce résultat, ils furent réputés en Asie une des plus opulentes nations.

Nous voyons dans ce coup d'œil rapide sur les Ibères, la simplicité des mœurs s'unir aux plus touchantes, comme aux plus nobles qualités. Nous retrouverons cette riche nature, comme un sceau ineffaçable dans toutes les circonstances de leur histoire. Nous verrons ce peuple toujours digne de lui à chaque époque; et, disons-le sans crainte, puisque le temps s'est chargé de le prouver et qu'en outre le tableau va s'en dérouler devant nous, les nations devaient, comme les siècles, passer, changer, tomber se relever tour-à-tour devant l'Euskarien. Et lui, du haut de ses montagnes, il devait dominer, inamovible et attentif, la scène de ces gigantesques secousses, spectateur du bouleversement des peuples, comme les astres du haut du ciel assistent aux bouleversements du globe terrestre. Posé, comme un de ses bardes inspirés, l'Euskarien, appuyé d'une main sur le Labarum teint de son sang, monument de son indépendance; tenant de l'autre la hache du guerrier; vierge lui-même de toute domination étrangère; oui, l'Euskarien fut conduit par

ÉPOQUE VISIGOTHE.

ÉPOQUE INTERMÉDIAIRE.

ÉPOQUE ARABE.

DEUXIÈME PARTIE.

LES ARABES-MAURES.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



HISTOIRE DES BASQUES.

ÉPOQUE ROMAINE.

LES CANTABRES.

Sagonte avait fait alliance avec Rome. Etre l'allié de cette
ıbitieuse rivale de Carthage, de la ville puissante qui
vait courber bientôt sous son joug tous les peuples du con-
ent et de l'Afrique, c'était une garantie de tranquillité;
tait un titre au respect des nations, un formidable bou-
er, un rempart derrière lequel on pouvait s'endormir avec
:urité. Mais les Carthaginois avaient déjà soumis plusieurs
rties de l'Espagne à leur domination; Amilcar était mort
: cette riche terre, au milieu de ses conquêtes; Asdrubal
.vait ajouté ses victoires et la fondation importante de Car-
ıge la neuve. A sa mort, Annibal, qui avait servi trois ans 221 avant J.-C.
ıs son beau-frère, lui succéda. A vingt-cinq ans il reçut le
nmandement de l'armée, et, guidé par sa haine violente
ıtre les Romains, pierre d'achoppement à la splendeur et à
puissance de sa patrie, il résolut de trouver un moyen
atant de rupture et viola les traités. Par ces traités faits
ɔc Lutatius d'abord et renouvelés ensuite par Asdrubal,
Carthaginois, dont Rome ne voyait les progrès en Espagne
'avec dépit et jalousie, s'étaient engagés à ne point passer
.bre et à laisser libres les alliés de la grande ville, les Sa-
ntins. Annibal, au mépris de ces solennelles conventions,

oubliant la foi jurée, passa l'Ebre, se jeta dans la province des Olcades, et assiégea Althéa sa capitale. Il enleva de vive force et mit au pillage cette ville si riche. Après avoir abandonné aux soldats tout le butin et avoir payé son armée, il vint tomber sur les vaincus, s'empara d'Elmantique et fut incontinent mettre le siége devant l'opulente Albucare. Opiniâtre en fut la défense, grandes furent les pertes des Carthaginois; mais malgré ses fortifications Albucare fut prise d'assaut (*).

Après ces victoires, Annibal se vit en présence d'un grand danger, dont sa prudence et son habileté, qui égalaient son
221-218 avant J.-C. courage, le tirèrent heureusement. Les Carpétains, une des peuplades les plus aguerries de cette contrée, joints à ceux que les armes carthaginoises avaient chassés des Olcades leur patrie, et ceux échappés des massacres d'Elmantique, renforcés des Celtibères et des Cantabres, enflammés par la vengeance, formèrent une armée de cent mille hommes et marchèrent contre les Carthaginois. Annibal, dont les forces étaient de beaucoup inférieures, se vit sinon perdu, du moins très-compromis s'il était forcé d'accepter le combat. Les Confédérés vinrent fièrement camper en présence des Carthaginois et préparèrent tout pour l'attaque du lendemain. Annibal leva le camp la nuit, dans un profond silence, battit en retraite sur le Tage, et le passa avec toute son armée, dont le fleuve couvrait ainsi le front. Mais comme il ne voulait pas renoncer à un combat que cette savante manœuvre pouvait rendre plus égal, pensant d'ailleurs que l'ennemi, fort de son nombre et d'une retraite qui à ses yeux ne serait qu'une fuite, viendrait bientôt lui présenter la bataille, Annibal se retira assez loin du Tage pour faire croire qu'il ne comptait pas même en défendre le passage. Le matin, les Confédérés virent le camp désert et surent bientôt que l'armée carthaginoise s'était retirée derrière le fleuve. Ils se mirent aussitôt en marche, atteignirent le Tage et ne rencontrant aucun obstacle, aucune défense préparée, se mirent en devoir de le franchir. Ils eurent à peine quelques troupes sur

(*) Plutarque, Florus, Thomas Rowe, Bellanger.

la rive opposée, que le général de Carthage fit avancer les siennes avec quatre-vingts éléphants, et massacra tout ce qui se trouvait de son côté. En un moment une partie de l'armée des alliés se jeta à l'eau pour opérer son passage sur différents points à la fois, et faire diversion. Alors Annibal, dont l'œil perçant suivait attentivement tous ces mouvements et dont le génie embrassait un vaste plan avec la rapidité de l'aigle, lança sa cavalerie dans le fleuve, aussitôt qu'il eût vu une partie des ennemis sur le point d'avoir franchi le courant. Ce combat fut terrible; les chevaux ayant plus de poids pour résister à la force de l'eau se maintenaient, et les cavaliers ayant les mains libres portaient des coups fréquents et assurés. Le Tage ne roula bientôt plus dans ses eaux, si rapides en cet endroit, que des cadavres ou des corps mutilés; beaucoup d'autres, entraînés par la violence même du fleuve, se noyèrent. Les éléphants, sur un autre point, écrasaient sous leurs pieds, ou brisaient avec leurs trompes les alliés, à mesure qu'ils atterrissaient. Le massacre de ce côté ne fut pas moindre; il n'offrit d'autre difficulté que la valeur opiniâtre et désespérée de guerriers luttant d'une part contre l'eau qui les entraînait, puis contre une force devenue numériquement supérieure dans tous ces combats partiels; et enfin contre les colosses mouvants dont les cris aigus et discordants, la marche effrayante, le volume monstrueux les étonnaient pour la première fois, et qui, de plus, portaient sur leur dos une tour remplie d'hommes, d'où sortaient continuellement une grêle de flèches et toute espèce de projectiles. Annibal, voyant son ennemi considérablement affaibli, démoralisé en outre et déjà au moment de fuir, le pressa plus vivement, le força à la déroute, traversa de nouveau le Tage à ses trousses, passa au fil de l'épée tout ce qui lui résistait; vainqueur, tomba sur la portion de l'armée fédérale qui n'avait pas essayé le passage, compléta sa victoire et mit en fuite tout ce qui avait pu échapper au fer de ses cohortes. A peu de jours de cette mémorable bataille, il reçut les Carpétains à composition (*).

(*) Polybe.

Rien ne pouvait désormais s'opposer à lui de l'autre côte de l'Ebre. Ayant trouvé un prétexte pour rompre avec Rome, il traversa le fleuve et marcha sur Sagonte, qu'il assiégea. De tous les peuples riverains de l'Ebre, cette ville seule avait refusé d'accepter le joug de Carthage. Tout le monde connaît ce célèbre siége de neuf mois, pendant lequel les malheureux Sagontins ne reçurent aucun secours de leurs alliés et protecteurs les Romains, vivement occupés alors par les Gaulois. Tout ce que fit Rome en faveur de cette riche et ancienne cité, de ce généreux modèle de fidélité, fut d'envoyer à Carthage des plaintes et des ambassadeurs.

Annibal avait pénétré dans la ville; les Sagontins combattaient toujours et construisirent un mur qui sépara ce qui leur restait de la ville, de la portion prise par l'ennemi. La disette les tourmentait; on leur offrit la vie, la liberté, la faculté de rebâtir leur cité : ils refusèrent au nom de Rome sur qui ils comptaient encore. La famine les dévora, la maladie les décima; ils se défendirent toujours. Ils se virent réduits à la dernière extrémité. Un immense bûcher fut dressé, allumé sur la place publique; les richesses du Sénat, celles des particuliers, du trésor public, y furent entassées et consumées avec les Sénateurs et leurs familles, qui se précipitèrent dans les flammes plutôt que de manquer de parole à leur ingrate protectrice et de perdre la liberté. Le reste des habitants se fit tuer sur les brèches les armes à la main; ou, ne pouvant mourir par le fer ennemi, se brûla dans les maisons avec femmes, enfants et vieillards. Quand l'incendie eut tout dévoré, quand le dernier souffle de vie se fut éteint sur ce vaste tombeau, Annibal y put entrer. Il y trouva des cendres et de l'or; pas même un cadavre. Les cendres réjouirent l'ennemi acharné de Rome, l'or lui servit pour préparer sa brillante campagne d'Italie (*).

Les Cantabres, bien qu'un corps envoyé par eux eût partagé avec leurs confédérés la défaite et le massacre du Tage, ne purent cependant voir sans admiration les victoires constantes, le talent militaire, la haute bravoure personnelle

(*) Florus, Royou.

d'Annibal. Le nom déjà fameux d'un héros, les fascina d'autant mieux qu'ils voyaient en lui le vengeur de la famille ibérienne et des malheurs dont l'Espagne avait été accablée par les Celtes, jadis ses conquérants et dévastateurs, aujourd'hui vaincus et dominés à leur tour. La fédération cantabrique vint tout entière au-devant de l'alliance du grand homme, et la main triomphante d'Annibal n'eut pas plus tôt planté sur les cendres, sur les ruines fumantes de Sagonte l'étendard si fatal aux Romains, que les peuples des Pyrénées, à leur tête les Cantabres, le nommèrent par acclamation leur général (*).

Le Carthaginois accueillit avec empressement une alliance aussi importante, tant par la réputation déjà établie des belliqueux Ibères, ainsi que les nomme Silius Italicus, que par les secours qu'il comptait en retirer pour la guerre d'Italie, déjà depuis long-temps le secret objet de ses méditations. Le plus irréprochable des historiens, Polybe, assure que les Vasco-Cantabres formaient, avec les Africains, la portion la plus formidable et la plus redoutée de l'armée d'Annibal. Tout en accordant aux frondeurs africains et cantabres une égale agilité, Tite-Live reconnaît cependant à ces derniers une supériorité marquée, en énergie morale et force corporelle. Annibal, au passage des Pyrénées, avait quatre-vingt-dix mille hommes de pied et douze mille chevaux; mais la plupart des Celtibères et d'autres peuplades d'Espagne, rebutés par la difficulté des chemins, demandèrent dès lors à se retirer. Le Carthaginois, comprenant l'inutilité d'un refus, les laissa partir, et son armée, dont les seuls Cantabres partagèrent les dangers, les fatigues, la gloire, se trouva réduite à cinquante mille hommes de pied, neuf mille chevaux et trente-sept éléphants. Dans cette mémorable campagne d'Italie nous voyons les Cantabres commencer à mériter le surnom de vieux ennemis de Rome, qui leur fut depuis donné par Horace (**).

Annibal, selon l'énergique expression de Florus, venait

(*) Sil. Italic.

(**) Polybe. Appien, de Bell. Annib. D. Vaissette.

de forger aux flammes de Sagonte les foudres terribles dont il devait bientôt frapper Rome, après en avoir heurté et fendu par le milieu la cime des Alpes. La conduite des Romains envers leurs trop fidèles et malheureux alliés avait provoqué un long murmure, un blâme mérité et de l'animadversion contre eux, soit dans la Péninsule, soit dans les Gaules. Tous les peuples lointains de l'Occident s'étaient jetés dans le parti d'Annibal. Les Romains effrayés par la chute de Sagonte, rougissaient aussi de l'abandon dans lequel ils avaient laissé leurs alliés. Ils croyaient déjà voir Annibal aux portes de Rome avec son armée, devenir le vengeur de la ville délaissée, et reprocher aux fils des sept collines leur manque de foi et leur lâcheté. Des ambassadeurs furent envoyés sur tous les points par la grande nation; ils ne purent détacher de l'alliance des Carthaginois aucun des peuples qui s'y étaient rangés. On leur répondit même par un amer reproche de leur conduite envers les Sagontins. Les Gaulois joignirent le mépris et l'indignation au sarcasme, et répondirent qu'ils étaient loin de consentir à attirer la guerre sur eux en refusant le passage aux Carthaginois, dans l'unique but d'en garantir l'Italie; qu'ils n'avaient reçu aucun service des Romains, ni aucun outrage de leurs ennemis; qu'en conséquence rien ne les engageait à s'armer pour les premiers contre les autres; qu'au surplus, ils savaient que leurs compatriotes établis en Italie, étaient opprimés et dépouillés par les Romains (*).

Annibal se mit donc en marche, passa les Pyrénées, traversa les Alpes et descendit vers le Tésin avec une armée réduite à vingt-six mille hommes, sur lesquels quatorze mille auxiliaires, la plupart Cantabres, et quelques Gaulois. Les historiens s'accordent à donner aux Ibères et aux Celtibériens, leurs confédérés, une partie de l'honneur des journées du Tésin, de la Trébie, de Plaisance, de Trasimènes. A Casilinum, les guerriers de ces deux vaillants peuples ramenèrent l'ordre dans les rangs carthaginois déjà troublés, battirent les troupes de Fabius et en firent un grand carnage.

(*) Royou.

A la célèbre bataille de Cannes, dans laquelle le Carthaginois n'avait que quarante mille hommes de pied et dix mille chevaux à opposer à Varron et Paul-Emile qui en comptaient quatre-vingt mille, et sept mille de cavalerie; les Cantabres, les Celtibères contribuèrent assez puissamment à la victoire pour être cités dans les historiens du temps (*).

Cependant Cneïus Scipion était débarqué en Espagne pour 217 avant J.-C.
aller combattre Asdrubal, frère d'Annibal, et arracher cette riche contrée à la dure domination des Carthaginois. Son premier soin fut de s'attirer les suffrages et l'amour des peuples par la régularité de sa conduite, sa modestie et sa douceur. Les Celtibériens, séduits par les manières du général, ses discours et la différence existante entre les façons d'agir de ses troupes et l'avidité, la cruauté d'Asdrubal et 217-207 avant J.-C.
des siens, se déclarèrent pour Rome, prirent les armes, forcèrent trois villes espagnoles appartenant aux Carthaginois, et battirent deux fois Asdrubal. Scipion, dans le double but d'affaiblir numériquement l'armée de l'ennemi de sa patrie et de lui enlever sa principale force, fit si bien qu'il réussit à détacher la fédération cantabrique de l'alliance d'Annibal. En conséquence, trois cents des principaux montagnards furent choisis par le peuple et envoyés en Italie avec mission de ramener leurs compatriotes en Espagne et de les conduire à Scipion. Ce changement de parti, déjà provoqué par la manière dont les Carthaginois faisaient peser leur domination sur les Péninsulaires, fut entièrement déterminé par la trahison d'un homme qualifié de la Catalogne. Les Cantabres demandèrent et obtinrent de Scipion, pour leurs guerriers, la même solde que payait Annibal, et furent le premier peuple étranger que Rome admit à l'honneur de combattre sous ses aigles et dans les rangs de ses enfants (**).

Ainsi les troupes de la ligue cantabrique se séparèrent des Carthaginois, dont l'esprit envahissant et dominateur portait partout avec soi le despotisme, la cruauté, la fourberie, la cupidité africaine, et s'associèrent aux travaux et aux vic-

(*) Sil. Italic.

(**) Tite-Live.

toires de Scipion. Ils avaient cru à la bonne foi du Romain, ces généreux enfants de la plus sage liberté, et s'étaient laissé abuser par de vaines promesses, par de fallacieuses paroles. Et quand leur hache d'armes, jointe au glaive latin, eut chassé de la Péninsule ces Carthaginois qu'ils abhorraient, quand ils se félicitaient d'avoir purgé le sol sacré de la présence de ces tyrans faux et cruels, quand ils se glorifiaient d'avoir conquis au prix du sang de leurs frères la paix et la liberté de leur patrie, ils se trouvèrent cruellement désillusionnés. La fière ville rêvait déjà, elle aussi, comme sa superbe rivale, la conquête du monde, et lui forgeait des fers dans son orgueilleux Capitole. Les Cantabres ne les voulurent point accepter, et, pour prix de leurs services, se trouvèrent, au moyen de ce refus, engagés par la suite, avec Rome, dans une guerre, dans une lutte plus longue, plus destructive, plus sanglante que celle dont ils sortaient.

206 avant J.-C. La conquête des provinces carthaginoises en Espagne fut terminée par la reddition de Gadès, dernière place restée aux Africains. Mais cette conquête n'était pas celle de toute l'Espagne, dit un auteur estimé; il y restait encore des peuples libres.

Vers la quatorzième année de la seconde guerre punique, 204 avant J.-C. Pub. Corn. Scipion fut nommé Consul à son retour d'Espagne. Les Péninsulaires, qui avaient pour ce grand homme une vive admiration, le voyant retourné en Italie, crurent pouvoir respirer plus librement et prendre les armes désormais sans danger. Il leur semblait qu'avec Scipion et les vieux guerriers qu'il avait emmenés, la victoire et le talent, la possibilité même de vaincre et le courage, avaient abandonné les Romains. Aussi l'Espagne se souleva-t-elle et les fils de Rome ne jouirent pas de plus de repos dans la Péninsule qu'avant l'expulsion des Carthaginois.

Les Péninsulaires, hommes valeureux, avaient un ardent amour de liberté et une grande tendance à la guerre. Si la prudence avait réglé chez eux la bravoure et dirigé leurs opérations, jamais les Romains n'auraient pu venir à bout de subjuguer cette contrée, dont ils n'eurent jamais la totalité sous leur domination; domination partielle pour

laquelle avaient combattu leurs plus illustres généraux; pays qui dévora, entre autres hommes de juste renom, les deux Scipion, et qui fut arrosé du sang des meilleures, des plus intrépides légions.

Jusqu'au départ de Cornélius Scipion les troupes romaines ne s'étaient pas mesurées encore avec les montagnards, puisque leurs conquêtes ne s'éloignaient pas beaucoup de la Méditerranée ni des rives du Bétis. Elles ne les avaient guère connus qu'auxiliaires des Carthaginois, ou combattant avec eux-mêmes en qualité d'alliés. Mais c'était sur son propre sol qu'elles devaient croiser le fer avec la fédération cantabrique et apprendre quelle différence il existait entre les mêmes hommes levant leur hache d'armes pour soutenir 204-197 avant J.-C.
une querelle étrangère, ou la brandissant avec fureur et enthousiasme pour la défense de leur avoir, leurs familles, leur liberté. C'est alors qu'ils virent ces hommes simples et sublimes rejeter avec énergie tout ce qui n'était pas la loi de leurs pères, repousser avec grandeur d'âme et une force herculéenne toute entrave à leur indépendance; dédaigner l'or, le gain autre que celui que leurs armes leur faisaient trouver sur les champs de bataille, sur les cadavres ennemis; ignorants de l'ambition, de l'avarice, de la conquête et du luxe; trop fiers pour vouloir des honneurs; trop primitifs pour courir après les plaisirs et les voluptés qui avaient amolli, gangrené les autres peuplades de l'Espagne dans leur commerce, leur mélange avec les étrangers. Ces hommes étaient les enfants de la montagne; ceux qui occupaient les provinces aujourd'hui connues sous les noms de Biscaye, Guipuzcoa, Navarre, Alava, Galice, Asturies, Aragon, Castille-Vieille et portion du Portugal. Voilà ceux qui jugeaient les avides Romains, qui les regardaient comme des conquérants ne cherchant qu'à s'emparer des richesses des nations, qu'à chasser les peuples de leur territoire; ou, spéculateurs réprouvés, à battre monnaie en les vendant à l'encan comme esclaves, ainsi qu'un vil troupeau.

C'est avec de semblables sentiments que les Ilergètes, dans la haute Catalogne, se soulevèrent sous le commande-

ment de Mandonius et Indibilis, au nombre de trente mille hommes de pied et de quatre mille chevaux, et vinrent présenter le combat dans les champs de Sedeta à Lentulus et Manlius, et plus tard à Corn. Céthégus dans le même lieu où ils perdirent quinze mille de leurs combattants. Plus tard
196 avant J.-C. M. Helvius rencontra près d'Illiturgis dix mille Cantabres. Les Romains y perdirent une sanglante bataille et plusieurs personnages considérables.

Le fameux Porcius Caton de Tusculum, Consul, vint
195-190 avant J.-C. prendre le gouvernement de l'Espagne citérieure en 195 et fut en guerre continuelle avec les mêmes peuples. Assiégeant Empurias, il y livra une bataille dont le résultat fut plus de quarante mille hommes tués et la chute d'Empurias. Les Turdétaniens se soulevèrent aussi, ayant avec eux dix mille Cantabres, et combattirent avec assez de succès les armes de L. Minutius et Ap. Cl. Néron réunis sous le commandement du Préteur P. Manlius. La science militaire, la discipline aidèrent puissamment Caton. Pour enlever désormais aux habitants de la province les moyens de s'insurger, il en désarma quelques-uns. Mais cette mesure lui apprit bientôt que pour de tels hommes vivre sans armes n'était pas vivre. Outrés d'un pareil affront, ils se donnèrent la mort. Enfin Caton, pour couper court à la révolte, fit démanteler toutes les fortifications de l'Espagne citérieure. Le même jour les vit tomber, à l'exception de celles des villes cantabriques (*).

189 avant J.-C. En l'année 189 le vice-préteur Manlius fut battu par les Cantabres dans l'Espagne citérieure. Quelques jours après, ils vinrent le surprendre, l'attaquer de nouveau et compléter leur victoire près de Calahurris, à la frontière des Vascons.

188-186 avant J.-C. L'année suivante les deux Préteurs, Quintius et Calpurnius Piso, réunissant leurs armées, marchèrent contre les Carpétains et les attaquèrent près des villes d'Hyppo et de Tolède. Leurs armes ne furent pas plus heureuses. L'affaire s'engagea par une escarmouche de fourrageurs.

(*) Tit-Liv. Mayerne Turquet. Royou.

Assaillants et assaillis furent successivement renforcés par les leurs, en sorte que les armées finirent par se trouver prendre part au conflit. Les Confédérés, favorisés par cette manière de combattre et par la localité, mirent en déroute les deux armées romaines qui fuirent en désordre vers leurs camps. Elles furent poursuivies jusque sur les palissades. Mais ne se trouvant pas assez en force pour attaquer les retranchements ennemis, les Confédérés revinrent sur leurs pas. La nuit suivante les Préteurs, dans la crainte d'une attaque le lendemain matin, levèrent le camp et délogèrent à petit bruit. A la pointe du jour, les Confédérés se présentèrent aux tranchées, dont la solitude et le silence leur apprirent la fuite de l'ennemi. Ils entrèrent ensuite dans le camp et s'emparèrent de tout ce que les Romains n'avaient pu emporter. Ces dépouilles leurs servirent à s'armer et à s'équiper. Ils prirent ensuite quelques jours de repos, au bout desquels ils se portèrent sur le Tage.

Cependant les Préteurs avaient profité de ce répit pour recompléter leur armée au moyen des auxiliaires espagnols, et pour remonter le moral de leurs soldats, découragés par la déroute qu'ils venaient d'éprouver. Les recrues faites, et voyant l'armée ne demander qu'à venger sa honte sur l'ennemi, les Préteurs s'avancèrent jusqu'à douze milles du Tage et assirent un camp volant. Vers les deux tiers de la nuit, ils reprirent leur marche et arrivèrent au point du jour, enseignes déployées, sur les bords du fleuve, où ils se formèrent en deux bataillons carrés. Les Confédérés étaient à la rive opposée, campés sur un tertre. Les Romains passèrent par deux gués qu'ils avaient découverts; Quintius par celui de droite, Calpurnius par celui de gauche, sans que leurs adversaires songeassent à les inquiéter. C'était une faute. Les Fédérés auraient dû profiter du désordre inévitable qu'entraîne toujours un passage de rivière, dont les gués surtout sont étroits et longs, et de la difficulté de se former qui en résulte, pour attaquer l'armée romaine et la défaire de nouveau, au lieu de perdre leur temps en délibération. Les deux armées traversèrent sans encombre le fleuve et réunirent tous leurs bagages sur un seul point,

n'ayant le loisir ni de tracer un camp, ni d'ouvrir de tranchées; car les Confédérés commençaient alors à s'ébranler. Calpurnius et Quintius placèrent aussitôt leurs deux légions, leur principale force, sur la ligne de bataille qu'ils déterminèrent, voulant en établir ainsi le centre. La nudité de la plaine interposée entre eux et leurs adversaires les assurait contre leurs embuscades. Les Confédérés crurent pouvoir culbuter ces deux nombreuses légions dans le fleuve, avant l'arrivée des autres troupes, et prenant leur course en jetant de grands cris, animés par le souvenir d'une victoire récente, ils s'élancèrent à la charge. Ce choc fut impétueux; la mêlée le suivit immédiatement.

188-186 avant J.-C. Le Romains avaient leur défaite à réparer. Les deux légions serrées présentaient une masse compacte et ne perdaient pas de terrain. Les Confédérés se formèrent en coin, comme la phalange macédonienne, dans le but de forcer plus aisément les rangs romains. La furie des combattants était égale des deux côtés, la terre se couvrait de morts et de blessés. Cependant un dernier effort des Confédérés allait enfoncer les légions, lorsque Calpurnius, prévoyant qu'elles ne pourraient tenir contre cette manœuvre et tant d'acharnement, leur envoya deux lieutenants chargés de les engager à se maintenir jusqu'à l'arrivée d'un secours, et de leur dire que, d'ailleurs, la défaite leur fermerait tout moyen de battre en retraite et même de repasser le fleuve encore encombré. Aussitôt, lui d'un côté, Quintius de l'autre, à la tête de la cavalerie, tombent sur les deux faces latérales de la phalange, qui reçoit leur choc avec fermeté. Le moment était critique : préteurs, chevaliers, soldats et légionnaires redoublèrent d'efforts, rivalisèrent d'ardeur. La résistance était digne de l'attaque; la phalange ne put être entamée.

Cependant, le reste des armées romaines avait passé le fleuve et les Confédérés eurent ces troupes fraîches et nombreuses à combattre encore. Le nombre fit ce que la valeur seule n'avait pu obtenir. Brisés par tant de forces réunies, les Confédérés se rompirent et prirent la fuite vers leur camp. La cavalerie romaine y entra pêle-mêle avec eux; mais elle fut chaudement reçue par la garde du camp et

chargée en outre par les fuyards qui se rallièrent à ce noyau. Pressés avec ardeur, les cavaliers, gênés dans leurs mouvements, furent obligés de mettre pied à terre pour se défendre. Ils furent en majeure partie massacrés; ils l'auraient tous été jusqu'au dernier sans l'arrivée de la cinquième légion qui rétablit le combat, et successivement de toutes les forces romaines qui apportaient la mort avec elles. Ainsi la lutte corps à corps de trois armées vint se concentrer dans une enceinte resserrée, fermée de toutes parts, et dans laquelle se trouvaient entassés environ cent mille combattants. Quarante mille cadavres témoignèrent de leur acharnement.

Les Romains, restés maîtres du champ de bataille, purent 188-186 avant J.-C.
alors relever de sa poussière cinq de leurs chefs, les meilleurs, les plus distingués, et presque tous leurs chevaliers. Les Confédérés, réduits à cinq mille, gagnèrent une montagne voisine et les Romains se logèrent dans le camp même des vaincus, où ils ramassèrent dans le sang trois cents enseignes environ.

Varron eut plus tard à se mesurer avec les Cantabres, les 185 avant J.-C.
Celtibères et les Ausétains en Catalogne, puis ensuite avec toute l'Espagne citérieure qui s'était soulevée. Il ne put s'y soutenir (*). Fulvius Flaccus lui succéda. Pendant qu'il as-
siégeait Urbikoa, il fut attaqué à plusieurs reprises par les 181 avant J.-C.
Confédérés, et perdit beaucoup de monde dans les différents engagements qu'il eut avec eux; mais il recevait de continuels renforts de tous les côtés de sa province. Ses adver-
saires, lassés de tant de combats dont pas un n'avait été 180 avant J.-C.
décisif, se retirèrent. Urbikoa, dénuée de secours, fut prise au bout de quelque temps. Le sac et le pillage s'ensuivirent; et Flaccus, dont les troupes avaient été jointes à toutes celles de Manlius, leur fit prendre leurs quartiers d'hiver dans cette ville désolée.

Au printemps suivant, et dès l'ouverture de la campagne, 179-171 avant J.-C.
un corps de trente-cinq mille Confédérés marcha à la rencontre du Consul en Carpétanie. Il le trouva retranché près

(*) Tit.-Liv. Mayern. Turq.

d'Ebura, et vint audacieusement asseoir son camp à une demi-lieue de celui des Romains, au pied d'un côteau. Flaccus les fit reconnaître par deux détachements de cavalerie qui, assaillis bientôt, se replièrent sans combattre, selon les ordres du Consul. Quelques jours se passèrent sans autre manœuvre que l'envoi et la retraite de ces hommes de cheval. Les Confédérés se présentèrent au bout de ce temps, en bataille, en rase campagne, au milieu de l'intervalle séparant les deux camps. Flaccus refusa l'engagement, et pendant les quatre jours suivants retint toute sa troupe dans l'enceinte fortifiée du camp. La cavalerie, logée en conséquence, se tenait prête en cas d'attaque, et les fourrageurs des deux côtés faisaient leurs courses sur les derrières de leurs camps respectifs, sans s'inquiéter mutuellement. Plusieurs autres jours s'écoulèrent encore, au bout desquels Flaccus, profitant de la persuasion où étaient ses adversaires qu'il n'attaquerait pas le premier, envoya Acilius pendant la nuit avec six mille fantassins, tourner le côteau auquel s'appuyait le camp des Confédérés. Acilius avait ordre d'attendre, pour agir, les cris d'attaque des légionnaires et alors de venir prendre à revers les retranchements des Confédérés. Scribonius, avec les Latins alliés et les Chevaliers extraordinaires de l'aile gauche, fut envoyé au point du jour sur les tranchées et fortifications des Cantabres qui, le voyant bien accompagné, lancèrent contre lui toute leur cavalerie. Le Romain se replia et fut poursuivi avec vivacité; toute l'armée celtibérienne sortit de ses retranchements et s'avança dans la plaine. Flaccus la laissa s'engager, et quand il la jugea assez éloignée de son point de retraite, il fit sortir du camp, par trois côtés à la fois, toutes les troupes qu'il tenait prêtes et en ordre. Acilius ayant entendu le signal convenu, fondit aussitôt sur le camp dont la garde ne se composait que de cinq cents hommes. Quoique attaqués à l'improviste et malgré leur petit nombre, ils se défendirent vaillamment contre les six mille hommes d'Acilius, l'arrêtèrent long-temps et furent tous tués. Les Romains mirent le feu au camp après l'avoir pillé. Les combattants des deux partis aperçurent les

flammes avec des sensations différentes. Les Confédérés se voyant toute retraite coupée, redoublèrent d'efforts et de courage. La victoire flottait indécise et le sang coulait à flots. Acilius se jeta sur les derrières des Cantabres avec ses six mille hommes de troupes fraîches; un autre renfort considérable arriva à Flaccus; la garnison d'Ebura sortit aussi de ses murs au fort du combat et vint se joindre encore aux Romains, en sorte que leurs forces étaient doubles de celles de leurs antagonistes. La nuit put seule suspendre l'animosité des combattants, et le lendemain matin en éclaira vingt-six mille gisants sur le champ de bataille.

Flaccus ayant laissé ses blessés à Ebura marcha sur Contrebia en Carpétanie, qui se rendit faute de secours. Ce secours arriva pourtant, mais trop tard, et ignorant la reddition de la ville. Les Confédérés s'avançaient sans pré- 170 avant J.-C.
caution, à la débandade, jusque sous les murailles de Contrebia. Les Romains, sortis en masse, les assaillirent avec furie. Les Confédérés se rallièrent et la mêlée devint terrible. Douze mille morts furent le résultat de cet engagement imprévu, tourné en combat acharné. Les Cantabres et les Celtibères, trop peu nombreux pour s'établir dans ces environs, s'en retournèrent et rencontrèrent un corps des leurs qui venait opérer sa jonction, mais qui, ayant appris la reddition de Contrebia, rebroussa chemin.

L'année d'après, Fulvius, mandé par Gracchus gouverneur de l'Espagne ultérieure, était obligé de traverser le défilé de Mauléon. Les Celtibériens le gardaient et laissèrent l'armée romaine s'y engager. Ils l'attaquèrent ensuite par les deux flancs, pendant qu'elle était allongée dans la gorge, et en tête par leur ordonnance en coin. La cavalerie romaine força le passage et cette journée coûta la vie à vingt-et-un mille quatre cent quatre-vingts hommes.

Dans le cours des années suivantes les Romains eurent des guerres continuelles avec la ligue cantabrique. C'étaient les préludes de la terrible guerre numantine. Telles furent les journées de Munda, Certima, Alce, Ergavia, le Mont-Caunus (Moncayo actuel), entre Minho et Duero; toutes par Gracchus et L. Posthumius, contre les fédérés cantabres,

sauf la dernière contre les Vaccéens. La terre espagnole fut abreuvée de sang dans toutes ces rencontres, et les Romains, malgré la supériorité de leur discipline et de leur tactique, ne furent pas toujours vainqueurs.

169 avant J.-C. Leur domination devint tellement odieuse que les Espagnols des deux provinces se décidèrent à envoyer des ambassadeurs à Rome, faire la peinture des maux qu'ils avaient à endurer, et présenter leurs réclamations. Le résultat fut, qu'après avoir eu l'air de châtier les Préteurs accusés, on ne s'en occupa plus. Ainsi les malheureux Péninsulaires comprirent que les armes seules et une énergique détermination pouvaient les affranchir d'un joug abhorré.

154 avant J.-C. Cette année vit commencer la guerre numantine et former le premier siége de Numance, qui ne devait cesser de se défendre, faute de défenseurs, que vingt années plus tard. A la même époque la ligue cantabrique reprit les armes. Plus forte que jamais, elle commença par reconstruire les murs de Sediga au mépris des conditions arrêtées avec Gracchus vingt-cinq ans auparavant, et refusa de payer aucun tribut aux Romains.

Les Arevaces et partie des Celtibères avaient consenti à devenir tributaires, par impossibilité de continuer la guerre, et pour trouver dans une paix temporaire le temps et les moyens de se refaire et se préparer de nouveau à une lutte à outrance. Le sénat envoya aussitôt une armée sous le commandement de Q. Fulvius Nobilior, intimant aux rebelles des ordres auxquels ils refusèrent d'obtempérer. Nobilior s'avança contre eux à la tête de trente mille hommes; eux n'en avaient que vingt mille et cinq mille chevaux, sous la conduite d'un certain Carus. Ils choisirent un terrain couvert pour leur campement, et les Romains, voulant pénétrer plus avant dans le pays, furent surpris et battus. Dans une autre rencontre Carus tua encore six mille hommes à Nobilior. Ces victoires rendirent Carus tellement vain qu'il se relâcha de sa vigilance et devint arrogant; de manière que le Consul, trouvant bientôt une occasion favorable de venger ses défaites, tomba à l'improviste sur les Confédérés qui ne se gardaient pas, et leur tua cinq mille

six cents hommes. L'obscurité survenue alors arrêta le massacre ; et cette leçon rendit les Confédérés plus prudents à l'avenir.

Ce fut cette même nuit que les peuples de cette contrée se réunirent par représentants, à Numance, pour arrêter leur plan de guerre et de résistance contre les Romains. Dans cette assemblée furent élus chefs Ambo et Leuco.

L'année suivante Nobilior ayant reçu un renfort de trois cents chevaux et de dix éléphants, envoyés par l'ancien allié de Rome Massinissa, s'avança vers l'armée fédérale et vint lui présenter la bataille sous les murs de Numance, devenue depuis si fameuse. Elle fut acceptée. Le Romain plaça ses éléphants en arrière de son front, en vue de les cacher, pour ensuite effrayer l'ennemi par leur soudaine apparition. Les chevaux et même les hommes de pied, qui n'en avaient pas vu encore, en furent surpris au point que la cavalerie, tournant bride, courut fuyant du côté de la ville. Mais un des éléphants, ayant été poussé trop près des murailles, fut frappé au front d'une pierre lancée par les catapultes. L'animal blessé devint furieux et tourna sa rage contre les Romains, les foulant et écrasant sous ses larges pieds. Les autres éléphants suivirent cet exemple et portèrent le désordre et la destruction dans les rangs de l'armée. La garnison de Numance, s'étant apperçue de la confusion jetée dans les rangs romains par cet évènement inattendu, fit une sortie ; et bien qu'elle laissât deux mille hommes sur le champ de bataille, elle en tua quatre mille à l'ennemi, fit un bon nombre de prisonniers, s'empara de plusieurs aigles et de trois éléphants (*).

153 avant J.-C.

Le Consul, obligé d'abandonner le terrain aux vainqueurs, se retira, portant ses forces vers Axenium, fort qu'il assiégea avec d'autant plus d'ardeur qu'il servait d'entrepôt aux vivres de l'ennemi. Il ne fut pas plus heureux dans cette circonstance. Battu, repoussé, il fut obligé de se replier, laissant le champ du combat couvert des cadavres des siens. Ces succès rapprochés décidèrent les habitants d'Ocilis,

(*) Mayer-Turq.

gardiens des trésors et des vivres des Romains, à se joindre à la Fédération cantabrique. Nobilior ne sut prendre d'autre parti que d'aller asseoir plus loin un camp, s'y fortifier et
152 avant J.-C. l'approvisionner pour hiverner. Cet hiver de 152 à 153 fut tellement rigoureux par le froid, la grêle et la pluie, que beaucoup de ses soldats romains y succombèrent.

M. Cl. Marcellus, Consul en Espagne, successeur de Nobilior, amena d'Italie huit mille hommes de pied, et cinq cents cavaliers. Il usa de plus de prudence que son prédécesseur. Il mena immédiatement son armée jusqu'à Ocilis, dont il s'empara, exigea des otages, et la rançonna à trente talents. Les Nectobriges sollicitèrent aussi la paix et l'obtinrent moyennant une troupe de cent cavaliers des principaux du pays, qu'ils promirent. Ils les firent précéder par quelques troupes légères qui tombèrent sur les bagages des Romains et les pillèrent, après avoir massacré les soldats préposés à leur garde. Les chevaliers arrivèrent bientôt après. Les Romains les déclarèrent prisonniers, vendirent leurs chevaux à l'encan, et marchèrent sur leur capitale. Les habitants, voyant bientôt leur ville entourée de fossés et de tranchées, firent sortir un héraut vêtu, suivant l'usage local, d'une peau de loup, pour demander la paix. Marcellus répondit que pour l'octroyer il lui fallait auparavant s'entendre avec les députés des divers peuples alliés des Nectobriges, parmi lesquels se trouvaient les Arevaces. Ces envoyés réunis demandèrent comme faveur de revenir aux traités faits précédemment avec Tiberius Gracchus, s'en remettant à la clémence de Marcellus pour les peines qu'il voudrait leur imposer. Mais quelques-uns, parmi lesquels les Celtibères, s'offensèrent de cette trop grande condescendance et refusèrent d'y adhérer; en sorte que le Consul les renvoya à la décision du Sénat qui, de son côté, après avoir entendu leurs débats, les remit à la disposition de Marcellus (*).

150 avant J.-C. Ce fut lorsque le Consul L. Lucullus, successeur de Marcellus, vint en Espagne, qu'Emilianus Scipion, Emilien,

(*) Strab.

fils adoptif de l'Africain et fils de Paul-Emile y rentra aussi en qualité de son lieutenant. Par suite de l'horrible trahison et du massacre dont il se rendit coupable envers les Vaccéens dans la ville de Cauca qui s'était rendue, et dont il fit traîtreusement passer au fil de l'épée vingt mille habitants en état de porter les armes, ce Consul était en exécration dans toute la Péninsule. Il avait perdu beaucoup de monde au siége de Cauca, ainsi qu'à ceux d'Intercatia et de la forte Palencia, qu'il ne prit point, et par lequel se termina la guerre sans motif qu'il avait faite aux Vaccéens. C'est pendant le siége d'Intercatia que Scipion avait été défié en combat singulier par un Espagnol que personne n'osait combattre, et qu'il tua. A la suite de ce duel la ville s'était rendue, mais n'avait voulu se rendre qu'à Scipion.

Cette haine pour la cruauté, l'avarice et la perfidie de Lucullus avait armé les Lusitaniens d'en deçà du Tage qui, assaillant les Romains et leurs alliés, leur firent perdre plus de six mille hommes, battirent les lieutenants Manlius et Calpurnius et tuèrent le questeur Terentius Varron. Alors, leur chef ayant succombé dans une excursion contre les Vettons, les Lusitaniens élurent pour le remplacer un nommé Césara, qui livra bataille à Mumius récemment envoyé de Rome avec une armée. La victoire se déclara pour ce dernier. Mais comme il pressait les vaincus avec une ardeur inconsidérée, Césara, profitant du désordre inséparable d'une trop vive poursuite, arrêta les fuyards, les retourna contre l'ennemi, rétablit le combat, tua neuf mille hommes aux Romains, s'empara de leurs bagages après avoir repris les siens perdus dans la première rencontre, et emporta en trophée un nombre considérable d'enseignes et d'aigles à l'ennemi.

Les Lusitaniens d'en delà le Tage s'étaient également levés; ils prirent d'assaut Conistorgis, ville puissante, alliée de Rome; et, toujours sous la conduite de Caucène, se portèrent aux colonnes d'Hercule, ruinèrent tout sur leur route, passèrent le détroit, et ravagèrent l'Afrique où ils assiégèrent Ocile. Mumius les ayant suivis sur la rive africaine, 150-149
finit par les détruire. Mumius fut remplacé par Attilius qui avant J.-C.

obtint des succès en Lusitanie et s'empara d'Oxthraca, leur ville la plus riche et la plus puissante. Mais aussitôt qu'il fut entré dans ses quartiers d'hiver, les vaincus reprirent les armes, et tombèrent sur les alliés des Romains. Galba, autre Préteur, accourut à la défense de son collègue, fit faire quinze lieues d'une traite à son armée, et rencontrant l'ennemi, l'attaqua immédiatement. Les Lusitaniens lui tuèrent sept mille hommes, mirent le reste en déroute, et Galba s'estima heureux de pouvoir s'échapper avec sa cavalerie jusqu'à la ville de Carmel, où vinrent le rejoindre les débris de son armée. Les voyant réunis, il fut prendre ses quartiers d'hiver à Cunes (*).

Au printemps suivant Galba se remit en campagne et ravagea le pays avec tant d'activité qu'il contraignit un canton soulevé de la Lusitanie à se rendre. Des ambassadeurs lui furent envoyés pour demander la paix. Leur arrivée inspira à Galba une idée horrible. Feignant de plaindre leur sort, il leur dit qu'il reconnaissait que la misère seule les poussait à la révolte; mais que pour les en délivrer, il leur assignait des contrées plus fertiles en trois endroits différents. Les envoyés parurent heureux de ces propositions du vainqueur. Galba en profita pour les engager à déterminer leurs compatriotes à s'y transporter. Les trois points de réunion indiqués, et le jour convenu, la population s'y assembla. Galba s'étant assuré par lui-même que les émigrants étaient distribués ainsi qu'il le désirait, se porta sur un premier point, ayant donné l'ordre préalable de ne commencer à se mettre en marche qu'après son retour. Chacune de ces trois colonnes avait été agglomerée dans un vallon dominé de toutes parts. Galba, arrivé au premier de ces trois camps, prit la parole et fit entendre à ce peuple qu'ami désormais de Rome et placé sous sa protection, il devait, pour prouver la sincérité de sa réconciliation, déposer et rendre ses armes désormais inutiles. Galba, l'un des premiers orateurs de son siècle, habile surtout dans l'art d'émouvoir les passions, mit en œuvre toute la séduction

(*) Strab. Tit.-Liv. Mayern.

de la parole, et persuada bientôt ces infortunés. Dès qu'ils eurent livré leurs armes, le Préteur les fit entourer par ses soldats, qu'il tenait cachés à portée, et fit massacrer cette multitude, dont les cris, les prières, les imprécations en appelaient à la bonne foi d'un barbare qui ne la connaissait point, à la pitié des dieux qui étaient sourds, à l'humanité de soldats satellites du crime, froids bourreaux de Galba.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, tout fut égorgé, et le Préteur fit de même entourer et massacrer successivement les trois bandes, avant qu'aucune d'elles pût savoir, ni soupçonner le sort subi par les autres. Quelques rares individus, se glissant à travers les armes et les rangs des Romains saturés de carnage, se sauvèrent. De ce nombre était Viriathe, que la providence réservait comme le glaive dont elle allait punir cette noire perfidie, cette affreuse et inutile cruauté (*).

Viriathe était un simple berger que l'indignation, la haine, et le saint amour de la liberté firent d'abord chef de partisans, puis bientôt illustre général. Pendant quatorze années il lutta pour l'affranchissement de sa patrie, fit trembler le Sénat, et immola aux mânes de ses frères assassinés, des armées de Romains (**). Il leur eût peut-être arraché leur conquête, il en eût purgé l'Espagne et l'eût rendue à la liberté, le grand Viriathe, si l'assassinat n'était venu l'arrêter au milieu de sa carrière, au moment où son pays commençait à entrevoir, à espérer le jour de la délivrance.

Viriathe, échappé au massacre général, emporta dans son sein une soif ardente de vengeance; et tout en fuyant les cruautés de Galba, sa voix jetait dans les lieux qu'il traversait, le cri de liberté et de mort aux Romains, en même temps que le cri de guerre. Il se réfugia dans la montagne et commença, comme tous les chefs de partisans, par une poignée d'hommes audacieux qui lui servirent à établir sa réputation. Elle s'étendit tellement qu'au bout de peu de temps, il se trouva à la tête d'une armée de dix mille hommes, Lusitaniens,

(*) Appien.

(**) Diod. de Sic.

Celtibères et Cantabres. Viriathe, avec cette armée, se mit
148 avant J.-C. à courir la Turdétanie. Le Préteur C. Vétilius, récemment arrivé d'Italie avec une armée, la renforça de tout ce qu'il put réunir de troupes et vint attaquer Viriathe. Il le pressa, le poussa et finit par l'acculer à un côteau, dans une position tellement hasardeuse que sa perte semblait inévitable. Le Lusitanien eut recours à la ruse pour sortir de ce pas difficile. Il fit ranger ses troupes comme pour livrer bataille, garda près de lui mille cavaliers, et fit donner au reste de ses soldats l'ordre de fuir tous subitement, en s'éparpillant dans toutes les directions, après leur avoir toute fois indiqué un point de ralliement. Vétilius, craignant que Viriathe ne tombât sur ses derrières avec la cavalerie qu'il tenait près de lui, n'osa poursuivre les fuyards. Après avoir long-temps balancé et être resté dans sa position, il se décida à réunir toutes ses forces contre Viriathe, qui l'amusa une partie de la journée. Vers le soir le chef de partisans, éludant la poursuite du Préteur, se sauva à la faveur de la nuit par des sentiers inconnus à l'ennemi.

Viriathe rejoignit son armée au lieu indiqué, à la ville de Tribola; et le jugement, la hardiesse qu'il avait déployés dans cette circonstance pour sauver tout son monde, le mit en haute faveur et grand crédit chez les nations voisines.

Vétilius craignant l'accroissement et les succès de cet homme; piqué, en outre, de la manière dont il venait de lui glisser, pour ainsi dire, de la main; résolut de l'aller chercher et de venger son désappointement. Après l'avoir longtemps poursuivi, il tomba dans une embûche que lui avait tendue le Lusitanien, à un passage très-coupé et couvert de bois. Le Préteur, attaqué de front par la cavalerie de Viriathe, sur ses deux flancs par ses hommes de pied, perdit quatre mille soldats dans cette rencontre, et un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il se trouvait lui-même. Vieux et chargé d'obésité, il ne parut pas, à celui qui l'avait pris, valoir la peine d'être gardé et fut immédiatement tué.

Environ six mille Romains se sauvèrent à Tartesse. Le Questeur de Vétilius, après quelque temps de repos, ayant fait une recrue d'à peu près cinq mille hommes qui, joints

aux autres, formèrent un corps de onze mille soldats, l'envoya contre Viriathe. Ils furent taillés en pièces, sans qu'il en revînt presque un seul. Le Questeur demeura enfermé derrière les murailles de Tartesse sans oser en sortir, pendant que Viriathe ravageait et pillait les campagnes fertiles des Carpétaniens.

C. Plantius, nommé Préteur en remplacement de Vétilius tué à Tribola, avait amené d'Italie dix mille fantassins et treize cents chevaux. Jaloux de venger l'honneur des armes romaines, après avoir grossi ses forces de ce qui restait de celles de son prédécesseur et des alliés, il fut chercher le partisan lusitanien. Celui-ci feignit et la frayeur et la fuite devant une aussi grande puissance. Le Préteur, ne doutant pas de la terreur qu'il répandait, envoya à la poursuite de 147 avant J.-C.
cette armée un corps de quatre mille hommes d'élite. Après les avoir entraînés assez loin, Viriathe, tout d'un coup, se retourne, les charge et les détruit entièrement. De là passant le Tage, il fut camper sur le mont Vénus, montagne garnie d'oliviers, où bientôt Plantius vint lui présenter le combat, voulant réparer ses pertes et sa honte par un succès éclatant. Cette seconde bataille lui coûta le reste de son armée, et l'obligea à s'aller enfermer dans les forts avant la saison, n'osant plus tenir la campagne, et n'en ayant plus d'ailleurs les moyens. Viriathe put donc courir et dévaster les pays fidèles à l'alliance romaine.

Claudius Unimanus succéda dans l'emploi de Préteur à Plantius. Comme ses devanciers, il avait amené une armée avec lui; mais il ne fit qu'ajouter des défaites aux défaites déjà essuyées, et en peu de temps toutes ses troupes furent également taillées en pièces. Les rangs de Viriathe grossissaient chaque jour. Homme de guerre renommé, il promena son armée dans tout le nord de l'Espagne, et toutes les troupes de la ligue cantabrique accoururent en foule sous ses drapeaux, qui étaient ceux de la liberté. Dans une rencontre sanglante qu'il eut avec Unimanus, celui-ci fut heureux de pouvoir s'échapper, tant il s'en était fallu de peu qu'il ne devînt prisonnier des montagnards. Mais les verges et haches, les faisceaux portés par les licteurs, les

cottes-d'armes des Centurions et nombre d'autres dépouilles furent arrachés au Romains par Viriathe qui les suspendit, toutes parsemées, aux chênes des montagnes, comme témoins parlants de sa victoire. Tel était aussi l'usage des Cantabres.

Peu de temps après, mille Romains, dans une gorge où ils s'étaient fourvoyés, furent rencontrés par trois cents Cantabres de l'armée fédérée. Le combat s'engagea opiniâtre, et il fut long. A la fin les Romains, ayant laissé trois cent vingt des leurs sur la poussière, abandonnèrent le champ de bataille. Les soldats de l'indépendance n'avaient perdu que soixante-dix hommes. Les cavaliers romains se mirent néanmoins à la poursuite de quelques hommes isolés qui se retiraient paisiblement du combat abandonné par l'ennemi. Un des Cantabres, pressé de près par un cavalier qui avait devancé ses compagnons, perça d'un coup de pique le poitrail du cheval de l'Italien, et aussitôt qu'il fut tombé, trancha, d'un coup de son épée, la tête au Romain. Les autres, témoins de ce coup hardi, s'arrêtèrent en voyant quelques-uns des montagnards accourir au secours de leur compagnon, et le laissèrent continuer son chemin sans l'inquiéter davantage (*).

146-145 avant J.-C. Unimanus fut remplacé par C. Négidius, Préteur de l'Espagne ultérieure. Mais la cause de la liberté l'emporta encore sur celle de la tyrannie. Négidius fut défait et anéanti comme ses devanciers. Le Sénat comprit à la fin que cette guerre d'Espagne méritait plus d'attention qu'il ne lui en avait accordé jusqu'alors, et se décida à y envoyer un Consul avec des forces plus considérables. Ce Consul fut Fabius Maximus, fils de Paul Emile le vainqueur du roi Persée de Macédoine. Il partit de Rome avec quinze mille hommes de pied et deux mille chevaux, tous de nouvelles levées, et se rendit dans l'Espagne ultérieure, à Orsane. C. Lélius était son Préteur. Fabius s'en fut à Gadès pour offrir un sacrifice à Hercule, dont sa famille se prétendait issue, et laissa ainsi l'intérim du commandement à Lélius. Cette imprudence

(*) Mayerne Turq.

fut punie. Viriathe sut attirer le Préteur au combat, et le battit à outrance. Le Consul accourut au bruit de cette défaite et prit une marche toute différente. Il évita les engagements généraux, se bornant à quelques escarmouches pour former ses jeunes troupes et les familiariser avec un ennemi qu'elles redoutaient. Ces rencontres tournèrent, pour la plupart, à la gloire de Viriathe, dont les soldats, et surtout les Vasco-Cantabres, excellaient dans ce genre de guerre. Ils en tirèrent donc honneur et butin.

Cependant la sage conduite du Consul avait fini par atteindre le but qu'il s'était proposé. Ses soldats s'aguerrirent peu à peu. Formés par les leçons, et plus encore par l'exemple de Fabius, ces jeunes guerriers ne craignirent plus l'ennemi et le vainquirent en quelques occasions; rétablissant ainsi l'honneur des armes romaines, gravement compromis par tant de précédents échecs.

Viriathe, à qui ce genre de guerre ne convenait pas, ne se fiant plus à ses seules forces, chercha prudemment à faire soulever quelques peuplades, afin d'opérer une puissante et favorable diversion. Il réussit à faire armer les Arevaces, les Belles et les Tites, peuples belliqueux qui se détachèrent de l'alliance des Romains, pour embrasser la cause de l'indépendance. Viriathe en avait même tant et si souvent rallié à son parti, que, plus d'une fois, le Sénat romain proposa d'abandonner la guerre d'Espagne. Fabius, ayant jugé son armée assez exercée pour se présenter à l'ennemi, offrit la bataille à Viriathe, la gagna, lui prit en outre deux villes et le poursuivit jusqu'à Becor, où il le laissa pour aller établir ses quartiers d'hiver à Cordoue (*).

La diversion des peuplades soulevées fut très-utile à Viriathe, en ce qu'on ne détacha contre lui que le Préteur Quintius, tandis que le Consul Métellus se porta sur la Celtibérie, qu'il jugeait être le point le plus important. Quintius remporta un avantage sur Viriathe et l'obligea à se retirer dans son fort du Mont-Vénus. De ce poste cependant le guerrier lusitanien poussait des courses, envoyait des

(*) Roderic. Sanct. Hist. Hispan.

fourrageurs aux environs. Dans une escarmouche, qui finit par devenir un combat, il tua mille hommes à Quintius, lui enleva quelques enseignes, le réduisit à se retirer devant sa troupe victorieuse, chassa la garnison romaine de la ville d'Ituca et pilla le pays des Basitains. Quintius, étourdi de sa défaite, avait été se renfermer dans Cordoue, dont il n'osa sortir, tandis que son ennemi poursuivait ses succès. Soit crainte, soit toute autre raison, Quintius se contenta d'envoyer C. Martius, capitaine de la ville d'Italique, contre l'ennemi, qui le culbuta.

144 avant J.-C. Métellus avait compté soumettre la Celtibérie dans un instant; et malgré toutes les qualités qu'il possédait comme commandant en chef, malgré sa bravoure, sa prudence, la douceur de son caractère et son talent à ne point se laisser pénétrer, il lui fallut deux années. Encore ne put-il s'emparer que de deux villes. Les troupes de la ligue cantabrique s'étaient réunies sur ce point, et toutes les fois qu'elles n'étaient pas victorieuses, l'ennemi achetait chèrement ses succès. Peut-être Métellus aurait pâli en présence de Viriathe; peut-être eût-il échoué devant cet homme phénomène, un de ces astres que la nature ne montre que de loin en loin sur la scène du monde, dit un auteur; rares jalons qui marquent la route aux peuples, en arrêtant et fixant les époques et la chronologie.

Un berger échappe à un inique massacre et se crée chef de parti. Ce parti grossit; le pasteur est improvisé général et déploie les talents des plus grands hommes de guerre. Aucune autorité publique ne lui a donné son aveu, n'a sanctionné son mouvement, son insurrection; et les peuples les plus fiers entendent son appel, accourent à sa voix, reconnaissent sa suprématie, obéissent à son commandement. Il n'a ni titre, ni argent, ni ressource; il est seul, tout seul, quand il s'insurge. Son talent inné, sa volonté de fer, son inébranlable courage lui suffisent. De nombreuses et vaillantes bandes sont sous ses ordres, apprennent à vaincre avec lui et restent sous le drapeau qu'un homme a levé seul. Mais sur ce drapeau les populations électrisées lisaient : AFFRANCHISSEMENT ! et le sentiment tout-puissant de

la liberté, la haine d'un joug en firent des héros. L'univers entier s'était incliné devant Rome; et voilà l'ennemi que choisit Viriathe, contre lequel il se dresse, s'élance, combat, et que ses victoires nombreuses font trembler, tandis qu'elles dévorent par milliers les plus vieux, les plus fameux guerriers de la ville immortelle (*).

Et cet homme sans éducation aucune, cet enfant de la nature abandonnant son troupeau pour remplir tout l'avenir de l'éclat de son nom et de ses œuvres, Viriathe était humain, juste, modéré, sobre; ne mangeant jamais que debout, et les aliments les plus grossiers. Il laissait les mets recherchés à ses convives. Il méprisait les richesses et ne voulait de l'or que pour le distribuer à ses frères d'armes, ses compagnons de dangers et de gloire. Adoré de ses troupes, il était occupé de leurs besoins au point d'oublier les siens. La dicipline était maintenue dans son armée avec tant d'exactitude et d'équité, que jamais il n'éprouva ni désobéissance, ni murmure d'aucun de ses soldats. Lui qui aurait eu à venger l'assassinat de sa famille, de ses amis, le sien même, jamais il ne s'est souillé par aucun acte de cruauté. Il combattait les ennemis sur les champs de bataille, en faisait tomber sous le tranchant de son glaive autant qu'il en pouvait atteindre et frapper; mais, hors de la lutte, il ne voyait plus dans les Romains que des hommes. Oublieux de son propre affront et de ses malheurs, il traitait généreusement ses prisonniers, et ne cherchait à immoler les soldats de Rome que pour affranchir son pays, auquel il avait voué son bras et sa vie. Ce tableau ne saurait être taxé de partialité; il est pris dans les historiens de Rome, anciens et nouveaux (*).

Nous avons laissé Quintius enfermé timidement dans 143
Cordoue. Le Sénat envoya dans la Péninsule le Consul avant J.-C.
Fabius Servilianus, avec seize mille hommes de pied et seize cents chevaux. Des éléphants furent en outre demandés

(*) Pompon. Mela. Justin. Appien. Diod. de Sic, Liv. 33. Ibid, de virtut. et vitiis.

(**) Strab. Tit.-Liv. App. Diod. Royou.

à Micipsa, Roi des Numides. Fabius conduisait cette armée à Ituca, voulant se renforcer de toutes les troupes romaines et alliées dispersées sur le théâtre de la guerre. Pendant ce trajet l'intrépide Viriathe vint l'assaillir avec six mille hommes, Lusitaniens et Cantabres. Ils se précipitèrent sur les Romains sans les compter, et les mirent en déroute.

Quelque temps après, Fabius ayant reçu de Micipsa dix éléphants et un renfort de trois cents cavaliers numides, vint à son tour provoquer l'ennemi. Cette fois la fortune se prononça pour les éléphants. Mais comme la poursuite fut faite sans ordre et avec une ardeur trop vive, Viriathe, attentif à saisir la moindre occasion de réparer ses défaites et de porter aux Romains des coups inattendus, reprit subitement l'offensive. De vaincu et fuyant qu'il était, il devint assaillant terrible, massacra une partie de ces vainqueurs d'un moment, les surprenant débandés et ne leur laissant pas le temps de se rallier. Ce qui échappa à la mort fut réduit à se retirer précipitamment dans le camp, 143-142 avant J.-C. tandis que Viriathe arrivait, avec ses soldats victorieux, sur les palissades qu'il essayait de forcer. Sans l'héroïque courage de Faunius, beau-père du Préteur Lœlius, les Confédérés auraient réussi et fait de toute cette puissante armée romaine, une hécatombe aux mânes des Lusitaniens.

La nuit, qui força Viriathe de se retirer et devint peut-être en ce moment le plus puissant auxiliaire de Fabius, ne calma ni le trouble ni la terreur de son armée. Dès le lendemain, son infatigable ennemi recommença ses attaques, les multiplia, les continua sans relâche, jour et nuit; tantôt inquiétant les Romains par sa cavalerie, tantôt les harcelant par son infanterie cantabre et ses archers celtibériens : si bien que ni les menaces, ni les prières de leurs officiers et même du Consul, ne purent arracher les Romains de leurs retranchements. La frayeur les avait paralysés. Ces fiers Romains étaient devenus insensibles aux attaques, aux insultes journalières de l'ennemi. Cependant une crainte plus forte encore les détermina à suivre Fabius. Les guerriers de Viriathe, devenus chaque jour plus audacieux, allaient

forcer un camp désormais sans défense, et le massacre était dès lors inévitable. Ainsi la peur rendit un instant d'énergie à ces mêmes hommes que la peur avait consternés. Ils coururent se jeter dans Ituca. Viriathe voyant ses forces diminuer, et d'ailleurs manquant de vivres, saisit ce moment pour aller se refaire en Lusitanie.

Une fois ce redoutable adversaire éloigné, les Romains revinrent à eux, et feignant de se mettre sur ses traces, Fabius tourna son armée contre les Béthuriens, dans l'Estramadure actuelle. Là il saccagea et livra au pillage cinq de leurs villes qui s'étaient déclarées en faveur de Viriathe. Après cet exploit il se retira à Cunes. Il en sortit néanmoins assez vite et osa pénétrer en Lusitanie. Chemin faisant, il rencontra deux chefs de partisans, Curius et Apuléius, dont les deux corps réunis formaient dix mille combattants. Ceux-ci harcelèrent constamment Fabius, et obtinrent de nombreux avantages. Mais, à la fin, Curius ayant été tué, ses hommes se débandèrent et les Romains purent continuer leur marche. Escadie, Genelle et Oboliola furent prises par eux, ainsi que d'autres places et forts, également occupés par des détachements de Viriathe, qui furent forcés de se rendre. Fabius Servilianus choisit, parmi les habitants de ces divers endroits, dix mille individus qu'il déclara prisonniers de guerre et vendit comme esclaves, après avoir fait trancher la tête à cinq cents d'entre eux.

Si ces infâmes assassinats que l'on voit fréquemment commis par les Consuls, Préteurs et Questeurs, se faisaient dans un but politique, il est difficile de pénétrer la pensée qui les dictait. Depuis tant d'années que Rome faisait la guerre en Espagne, depuis surtout le commencement de cette guerre numantine qui dura vingt ans, elle avait dû apprendre, la grande ville, que loin d'inspirer de la terreur aux Péninsulaires par ces moyens extrêmes, on ne faisait qu'ajouter à leur exaspération, changer en haine mortelle l'éloignement qu'ils avaient pour des vainqueurs devenus féroces, et convertir le désir ardent qu'ils éprouvaient de s'affranchir d'un joug de fer, en frénésie, en fureur de le briser. Des hommes impatients à ce degré de la domination, ne pouvaient se

courber docilement sous le coutelas assassin de la tyrannie. La mort n'était rien pour eux.

141 avant J.-C. Q. Pompéius, homme nouveau, dirigeait les opérations de l'armée de l'Espagne citérieure. Cet homme, qui jeta peu après tant d'éclat sur sa famille, était parvenu au consulat par un moyen peu honorable. S'étant engagé à solliciter pour un autre, il travailla pour lui seul et supplanta ainsi le candidat qu'il devait appuyer. Pompéius était un ennemi personnel de Métellus, et celui-ci était outré de se voir donner un tel successeur. Il résolut de s'en venger au risque d'être considéré comme traître à la République. Car ces magnanimes enfants de Rome étaient implacables dans leurs haines, et pour satisfaire leur passion, ne reculaient ni devant une bassesse, ni devant une trahison. Métellus, dans le but d'embarrasser Pompéius en diminuant les forces avec lesquelles il devait combattre l'ennemi, commença par accorder, sans s'enquérir du motif, tous les congés qui lui furent demandés. Il dissipa et laissa piller les munitions de guerre et de bouche amassées à grands frais, fit briser les arcs et flèches des Crétois auxiliaires, et défendit de donner de la nourriture aux éléphants. Après avoir ainsi satisfait son animosité, il retourna à Rome, où il se cacha au lieu d'avoir les honneurs du triomphe, que son courage et quelques succès lui auraient fait accorder (*).

En dépit de la mauvaise volonté de Métellus, le nouveau Consul, qui avait amené du renfort, se trouva à la tête d'une armée de trente-deux mille hommes. Les Arevaces, dont la capitale était Numance, effrayés par le nombre de ces troupes, demandèrent la paix. Pompéius dicta les conditions et l'on était d'accord sur tous les points. Les Arevaces, limitrophes de la Celtibérie, devaient, entre autres sacrifices, livrer au Consul les deux places les plus fortes du pays et toutes leurs armes. Mais, lorsque arriva le moment de remplir cette clause du traité, ces vaillants hommes hésitèrent, se demandant s'il leur serait possible de vivre dépouillés de leurs armes et de leur honneur. Leurs femmes et leurs

(*) Appien.

ınts indignés, avec l'accent du désespoir, les menacèrent les renier et de se déclarer leurs plus implacables enne-, s'ils consentaient à se souiller d'une semblable lâcheté. traité se trouva rompu, et Pompéius, pour se venger de que les Arevaces n'avaient pu se résoudre à consommer · déshonneur, fut mettre successivement le siége devant deux places qu'il avait exigées. Forcé de le lever aux x fois, il en essaya un troisième à Centobriga. Les Nuıtins trouvèrent moyen d'y jeter quatre cents de leurs ıes guerriers. Ils furent accueillis en libérateurs. Au bout quelque temps les assiégés se trouvèrent tellement pres-, tellement épuisés par la famine et par l'ennemi qui les ıerrait de plus en plus, qu'ils offrirent de se rendre, deıdant la vie sauve pour toute condition. Pompéius exigea remise des Numantins. Cette proposition indigna les égés, qui la repoussèrent long-temps.

Iais la famine allait croissant; la misère, les maladies ient réduit les malheureux Centobriciens à la dernière ·émité. Ils furent forcés de consentir enfin aux exigences Romain, et promirent secrètement de livrer les Numan-. Ceux-ci, par une de ces providences qui permettent la ıition des traîtres, le surent. La nuit, ils tombèrent à ıproviste sur les habitants de Centobriga, qui les abanınaient lâchement, et, pour se racheter de la mort, les aient à la cruauté du vainqueur. Des deux côtés le comfut soutenu avec furie. A la faveur de ce trouble qui centrait toutes les attentions sur cette scène sanglante, ıpéius escalada les murs, et fit passer au fil de l'épée t ce qui était resté debout dans la ville. Ni le sexe, ni ;e ne furent une sauvegarde. Deux cents Numantins ient survécu au combat; soit générosité, soit espoir de poser Numance à la soumission par cet acte de clémence, npéius leur permit de se retirer.

)ans l'Espagne ultérieure, le commandement de Fabius vilianus avait été prorogé, et les événements allaient ;ore moins au gré de Rome que dans la citérieure. Fabius npara de quelques places insignifiantes, occupées précénment par Viriathe, et reçut à composition un chef de

partisans avec ses troupes. Ce chef, nommé Connoba, obtint sa grâce. Le Consul romain fit couper la main droite à tous les soldats qui s'étaient rendus à lui avec leur commandant, et dans la suite traita de la même façon tout ce qu'il put faire de prisonniers parmi ceux qu'en Italie on nommait *les rebelles*.

Après ce trait de barbarie, Fabius fut assiéger Crisane. Viriathe se glissa, de nuit et sans être aperçu, dans la place avec une troupe d'élite, et dès le lendemain fit, à la tête de ses Cantabres et Celtibères, une furieuse sortie. Une grande quantité de Romains fut tuée; Viriathe chassa les travailleurs des fossés et tranchées destinés à enclore la ville, et fit carnage des troupes préposées à la garde et défense de ces travaux. Enfin, ayant balayé tous les abords de la place, et vivement pourchassé les Romains, il les poussa dans une position de laquelle ils ne pouvaient espérer de sortir.

141 avant J.-C. Viriathe, modeste dans ses triomphes, pensait moins à sa gloire qu'à son pays. Loin d'être ébloui par le succès qu'il venait d'obtenir, au lieu d'exterminer cette troupe ennemie, réduite à sa merci, avare du sang des siens, il songea à tirer profit, pour eux, de son avantage et des justes terreurs de Fabius. Il avait compris depuis long-temps l'impossibilité de prolonger indéfiniment cette lutte contre une puissance qui, tous les ans, envoyait pour l'alimenter, non pas des renforts, mais des armées entières plus formidables les unes que les autres. Il voyait Rome, forte de ses alliances, de ses conquêtes, de ses ressources, ayant détruit Carthage, le seul pouvoir qui pût contre-balancer le sien; il la voyait lever des troupes parmi ses tributaires, ses alliés, et sur son propre sol, plus que l'Espagne n'en pouvait dévorer. L'Espagne elle-même fournissait son contingent à ses oppresseurs. Rome, après un quartier d'hiver, reparaissait dans la lice toujours plus reposée, plus redoutable que jamais. Elle ne semblait pas pouvoir être affaiblie. Tandis que lui, Viriathe, n'avait que la Lusitanie et la ligue cantabrique; héroïques peuples, mais un point dans l'espace, comparativement à la puissance de leurs ennemis. Et c'était cette poignée de

héros qui se représentait toujours, chaque année, au combat; qui se recrutait avec difficulté, tellement que leurs rangs s'éclaircissaient à l'ouverture de chaque campagne. Il y avait huit ans que cette guerre disproportionnée d'une armée unique contre seize armées différentes; d'un pâtre contre vingt-quatre Consuls, trois Proconsuls et deux Préteurs, occupait la scène du monde, fixait les regards, causait les inquiétudes et les insomnies de Rome, partout ailleurs victorieuse.

Viriathe entama donc un traité de paix avec Fabius, et ce traité portait « qu'il y aurait paix et amitié entre le peuple « romain et lui Viriathe, et que chacune des parties con- « tractantes garderait ce qu'elle possédait actuellement. » Cet arrangement, peu honorable pour le peuple romain, fut cependant ratifié par lui et par le Sénat, parce qu'il semblait clore une guerre dévorante pour Rome. Mais l'existence de ce traité ne devait pas être longue. Cépion, élu Consul en remplacement de son frère Fabius Servilianus, fut nommé au 140
département de l'Espagne et arriva dans son commandement avant J.-C.
avec une nouvelle armée pour escorte. Il chercha à obtenir du Sénat la rupture du pacte fait avec Viriathe, comme indigne de la majesté du peuple romain.

Cépion commença par marcher sur la ville d'Arsa, abandonnée par Viriathe; elle se rendit. Trop faible pour se mesurer avec l'armée consulaire, le Lusitanien se retira devant elle par la Carpétanie, qu'il ravagea de fond en comble afin de retarder la poursuite. Cependant Cépion l'atteignit. Aussitôt Viriathe couronna les hauteurs de tout ce qui lui restait de cavalerie légère, faisant pendant ce temps défiler le reste de son armée affaiblie, par un vallon tortueux et boisé, tandis qu'il amusait le consul par quelques manœuvres propres à l'inquiéter. Dès qu'il jugea tout son monde en sûreté, Viriathe partit comme un éclair, par des sentiers connus de lui et de ses hommes, disparut en un instant de devant les Romains surpris, et rejoignit bientôt les siens.

Cépion marcha vers le pays des Vettons et des Callaïques ou Galiciens, mit tous leurs champs à feu et à sang; car la

Lusitanie se trouvait alors ravagée aussi par plusieurs chefs de partisans qui, à l'exemple de Viriathe, s'étaient armés et avaient réuni divers corps de troupes, contre lesquels le Consul envoya Sextus Junius Brutus.

Mais le parti de Viriathe allait toujours diminuant. Ce grand homme pensa devoir tâcher de renouer un accommodement avant d'avoir essuyé un échec, désormais difficile à éviter long-temps, et qui lui ôterait toute possibilité de traiter. Il députa donc Audax, Ditalcon et Minure, vers Cépion : il les regardait comme ses meilleurs amis, et les plus capables d'amener à bien cette négociation. Ils offrirent au nom de Viriathe d'accepter toute condition raisonnable et admissible que Rome imposerait. Le Consul répondit avec arrogance, que le chef de brigands eût à se soumettre humblement aux ordres du Sénat. Il ajouta que, s'il voulait faire croire à la sincérité de son repentir, il eût à livrer à Cépion les chefs de plusieurs villes d'Espagne de la domination romaine, révoltés à l'instigation de Viriathe, et en honneur dans son camp.

Le malheureux Viriathe était réduit à la dernière extrémité. Sans vivres, sans troupes, à peine lui restait-il en ce moment quelques milliers d'hommes, pour garder ces drapeaux que si souvent les Romains n'avaient pu voir se dérouler sans trembler. Il se sentait coupable de sa gloire. Ses victoires nombreuses et si belles étaient autant de crimes irrémissibles ; le sang romain, versé à flots par lui, devait retomber sur ses infortunés concitoyens, qu'il n'était plus en état de défendre. L'avenir, d'ailleurs, pouvait cacher dans ses replis des jours meilleurs. Viriathe se laissa tromper par Cépion, qui promettait que la paix et la grâce des coupables suivraient leur reddition. Il fit ce sacrifice au repos de ces peuples qu'il avait appelés aux armes, de ces peuples épuisés, réduits à compter leurs blessures. C'était une faiblesse ; mais le motif en était noble et généreux, il était digne du cœur du grand homme, et cette faiblesse est la seule qu'on ait à lui reprocher dans tout le cours de sa longue gloire. Elle ne saurait en ternir l'éclat, puisque Viriathe croyait en la parole du Romain,

sur lequel tout le blâme, tout l'odieux doivent en rejaillir. Ces malheureux débris furent donc livrés à Cépion. Eux-mêmes d'ailleurs y avaient consenti. Le Consul leur fit immédiatement couper les mains.

Rien ne peut égaler la douleur et la fureur de Viriathe. Mais il était seul, et ses regrets, qu'il exprimait par des pleurs de sang et de rage, ne servirent qu'à empoisonner ses derniers jours. Cépion, non content de ce sacrifice, en exigea un autre ; il voulut que Viriathe et les Lusitaniens livrassent leurs armes. Le guerrier ne put s'y résoudre. Il avait appris à connaître la déloyauté, la cruauté de cet homme, dont la dureté révoltait jusqu'à ses propres soldats ; au point qu'un jour sa tente fut entourée du bois qu'il avait ordonné de ramasser, et qu'il allait être brûlé vif, s'il n'eût pris la fuite à temps (*).

Cela se passait pendant ses pourparlers avec Viriathe, par l'intermédiaire des trois amis de celui-ci, que nous avons nommés plus haut. Ce mouvement calmé, Cépion reprit son idée de terminer cette guerre au plus tôt. Ne pensant pas y parvenir par d'honorables moyens, il s'arrêta à ceux que le hasard lui présenterait. Il s'adressa aux envoyés de l'illustre Lusitanien, les fascina par ses caresses et ses discours, les éblouit par ses promesses et les amena à assassiner leur général.

Viriathe dormait très-peu, et pour être plus vite prêt en cas d'alerte, il couchait le plus ordinairement tout armé, sur la dure, laissant l'entrée de sa tente libre, la nuit, à ses amis. Audax et ses deux complices, connaissant les habitudes de Viriathe, pénétrèrent de nuit et en profond silence dans sa tente, sous le prétexte préparé de quelque affaire importante. La mission dont les avait chargés la confiance de leur chef, leur en fournissait la facile occasion. Ils trouvèrent le héros couché, selon son habitude, à terre et revêtu de ses armes. La gorge seule était à découvert. Les assassins la lui percèrent de leurs poignards, sans que la victime pût jeter le moindre cri. Sortant ensuite sans bruit,

(*) Mayern. Turq.

après s'être assurés de la mort de Viriathe, ils s'en furent trouver immédiatement le Romain et réclamèrent de lui le salaire de leur crime, la récompense promise. Mais Cépion les renvoya devant le Consul, prétendant que lui seul avait le droit de décider si récompense était due à des assassins de leur chef.

Les serviteurs de Viriathe et les soldats du camp furent surpris le lendemain matin de ne pas le voir paraître. Quelques-uns s'étant avancés jusqu'à sa tente, l'y trouvèrent étendu et baigné dans son sang. Ce ne furent plus dans le camp que deuil, pleurs et lamentations; car, à la douleur causée par la perte d'un aussi vaillant guerrier, de l'homme adoré de tous, venait se joindre le dépit de savoir les assassins sauvés, et l'inquiétude naturelle que chacun éprouvait de se trouver sans conseil et sans défense au milieu des dangers qui les environnaient. Le corps de Viriathe fut revêtu d'habits somptueux et placé sur un bûcher élevé, sur lequel il fut brûlé, après qu'on y eut jeté un grand nombre de victimes. Les troupes de pied et de cheval en firent plusieurs fois le tour, ainsi que de la ville voisine, jetant des cris et chantant l'hymne des funérailles en l'honneur de celui dont elles pleuraient la perte. Cette marche funèbre continua jusqu'à ce que le feu eût tout consumé, et la cérémonie se termina par un combat de quatre cents gladiateurs, ainsi que c'était, en ce temps-là, l'usage chez les Celtibères. Les cendres recueillies de l'infortuné Viriathe furent déposées dans un tombeau, pendant que tous ses guerriers vouaient à l'exécration de l'avenir, et les traîtres qui avaient lâchement égorgé un héros, et Cépion qui avait dirigé leurs poignards (*).

« Le Consul souilla sa victoire, dit Florus en parlant du « meurtre de Viriathe. Désirant ardemment terminer cette « guerre, il eut recours au crime et à la corruption pour « faire assassiner ce grand capitaine qui, voyant ses forces « brisées, ne songeait plus qu'à faire une capitulation. Et » par ce fait, odieux en lui-même, le Romain attacha grand

(*) App. Diod. de Sic. Flor.

« honneur et gloire au nom de son ennemi, puisque cette « manière de s'en défaire était avouer et proclamer que « Viriathe ne pouvait être vaincu en bonne et loyale guerre. »

La guerre, cependant, ne s'éteignit pas avec les dernières flammes du bûcher. Les Lusitaniens, après avoir choisi un nommé Tantalus pour chef, avaient été battus. Tantalus, homme de courage et de mœurs bien différentes de celles de son prédécesseur, fit avec Cépion une capitulation par laquelle il renonça aux armes et abandonna l'armée. Mais cette paix fut de courte durée. Dans l'Espagne citérieure, Pompée vint mettre une seconde fois le siége devant Numance. Métellus avait soumis une partie du pays numantin, et il restait, entre autres places importantes, cette capitale des Arevaces, Numance. La garnison de cette ville se composait d'infanterie et de cavalerie, mais le nombre n'en excédait pas huit mille, parmi lesquels se trouvaient quatre mille auxiliaires tant Cantabres que Celtibériens. Ce fut cependant cette poignée d'hommes qui, par son courage et sa résolution, tint en échec et fatigua si long-temps les Romains, et soutint, dit Florus, pendant quatorze ans entiers, les efforts de quarante mille hommes; et non-seulement leur résista, mais les maltraita, les terrifia tellement qu'elle les contraignit à en venir à des traités honteux, ignominieux pour la dignité romaine.

Après les quartiers d'hiver, Métellus, malgré tout le tort qu'il avait cherché à faire à Pompéius dans le premier moment de sa jalousie, lui remit cependant ses troupes bien disciplinées, bien exercées, brillantes. En sorte qu'avec ce que Pompéius avait amené d'Italie, son armée comptait trente mille hommes de pied et deux mille chevaux. Vers le commencement du siége, et pendant une courte absence de Pompéius, une sortie de la garnison tomba sur les fourrageurs romains et en tua un grand nombre. A la nouvelle de cette disgrâce, le Consul accourut au plus vite. Sa présence ne put empêcher les Numantins de venir journellement escarmoucher avec ses troupes, et toujours l'avantage était pour eux. Pompéius, dépité de son peu de succès, leva le siége et fut le porter devant Termance, ville d'une forte

assiette, d'un difficile accès, couverte par deux rivières et des bois. Il espérait y être plus heureux. Dès la première rencontre, il perdit sept cents hommes de son corps d'élite. Les Termantins attaquèrent et faillirent enlever un tribun avec le convoi de vivres qu'il menait au camp.

A peu de là, un nouveau combat s'étant engagé, commandé par Pompéius en personne, celui-ci essuya une nouvelle défaite qui lui coûta nombre d'hommes, tant cavaliers que fantassins; il fut vivement ramené jusqu'à son camp, où il se retira. L'armée romaine, épouvantée, passa la nuit sous les armes. Les Termantins arrivèrent avec le jour sur les ouvrages de circonvallation, les tranchées ouvertes par les Romains; et là, les provoquèrent, les attaquèrent et ne cessèrent de combattre qu'à la nuit. Pompéius, voyant son armée terrifiée, lui-même désespérant de venir à bout d'hommes aussi déterminés, délogea et se porta sur Mallia, petite ville du ressort de Numance et dans laquelle elle avait jeté garnison. Les habitants la massacrèrent et livrèrent la ville. Le Consul y ayant laissé quelque troupe et désarmé le peuple, courut à la défense de Sédétanie, autre ville menacée par un certain Tanginus, chef de partisans celtibère, qui ravageait tous les environs. Le Romain l'atteignit et le fit prisonnier avec un certain nombre de ses soldats, après une lutte désespérée. Mais ces hommes libres repoussèrent la servitude que le vainqueur leur voulait imposer. Ils furent vendus néanmoins. Beaucoup se donnèrent la mort; d'autres tuèrent leurs acquéreurs; d'autres, que l'on avait embarqués, percèrent le fond des bâtiments de transport à bord desquels on les avait entassés, et firent ainsi sombrer équipages, navires et tout ce qu'ils contenaient.

Pompéius se rabattit de nouveau sur Numance avec le dessein de détourner le cours du Duero, qui côtoyait la ville, et par lequel arrivaient vivres et provisions. Mais les Numantins pénétrèrent bientôt ce projet. Habitants et soldats chassèrent des ouvrages à peine commencés, les travailleurs, les troupes qui les couvraient, les renforts envoyés pour les soutenir; ce qui ne les empêcha pas, d'un

autre côté, de se jeter sur les fourrageurs et d'en tuer un bon nombre.

Plusieurs chevaliers romains restèrent aussi sur le champ de bataille ; entre autres un Tribun, Oppius, commandant mille hommes de pied. Sur un autre point, les Numantins tombèrent un jour à l'improviste dans une tranchée ouverte par l'ennemi, et y tuèrent quatre cents hommes avec le conducteur des travaux.

De nouvelles recrues arrivèrent à Pompéius pour réparer ses pertes ; et ce général, au lieu d'aller prendre ses quartiers d'hiver, ainsi que l'avaient fait tous ses prédécesseurs, continua le siége. Les pluies, les neiges, les froids, portèrent bientôt la maladie, la mortalité parmi ses troupes. En outre, ayant voulu soutenir un jour ses fourrageurs, puissamment attaqués, il fut complétement battu et mis en déroute, laissant la terre couverte de soldats et de chevaliers.

Affaibli par tant de pertes, le conseil de guerre et le Consul lui-même, furent d'avis d'aller attendre le retour de la belle saison dans des garnisons, pour se refaire et se mettre à l'abri d'un aussi redoutable ennemi. Mais le printemps devait amener de Rome son successeur. Honteux de n'avoir à présenter que des défaites, craignant d'être accusé d'impéritie ou de lâcheté, Pompéius prit ses mesures pour tâcher de faire croire à Rome qu'il avait réduit Numance aux dernières extrémités. Il fit insinuer aux Numantins de solliciter la paix, avec promesse de leur faire des conditions aussi avantageuses qu'ils les pouvaient désirer. Quoique vainqueurs ceux-ci, fatigués par une guerre aussi animée, craignant de manquer de vivres à cause de la stérilité de la contrée, ne pouvant non plus se dissimuler la disproportion de leurs forces à celles des Romains, se prêtèrent à ces ouvertures et dépêchèrent au Consul des ambassadeurs.

Quand les envoyés se trouvèrent devant lui, en présence de l'assemblée des soldats, Pompéius leur déclara que la paix était à la seule condition qu'ils se rendraient à discrétion. Cette formule était convenue pour sauver les apparences. Elle fut adoptée, ainsi que les autres clauses du traité, auxquelles les représentants eurent également l'air de

souscrire. Mais, secrètement, Pompée leur accorda plusieurs demandes et fixa le prix de la paix à trente talents, dont une partie lui fut comptée sur-le-champ, et le reste devait être acquitté dans un délai déterminé.

139 avant J.-C. Aussitôt après l'arrivée de M. Popilius Mélas, successeur de Pompéius, les Numantins se présentèrent à lui pour lui payer le surplus de la contribution convenue. Pompéius, voulant faire croire qu'il avait, non pas vendu la paix, mais réduit l'ennemi à la demander, peu désireux aussi que l'on fût instruit à Rome de sa manière d'agir, nia effrontément le traité, en dépit des témoins. Les Numantins se récrièrent sur sa mauvaise foi, et le nouveau Consul renvoya l'affaire devant le Sénat. Les ambassadeurs se transportèrent à Rome; Pompéius comparut et fut entièrement démasqué. Il n'en persista pas moins dans son imposture, la soutint avec autant d'impudence que de persistance, et malgré les preuves apportées par les Numantins, malgré les dépositions des témoins, l'immense crédit de Pompéius l'emporta sur une vérité constatée. Le Sénat décida qu'il n'y avait pas eu de traité.

Quelques années plus tôt, le Consul aurait payé de sa tête un pareil méfait, ses biens auraient été séquestrés. Mais les mœurs de Rome commençaient dès-lors à se corrompre.

Quatre hommes consulaires accusèrent ce même Pompéius de concussion, et déposèrent contre lui. On feignit de les regarder comme ses ennemis personnels, et ces témoignages si graves furent écartés. L'intrigue riche et puissante l'emporta sur la justice (*).

Pour nous rendre compte de la manière dont elle était rendue, citons un jugement de la même époque. Un homme peu connu et de faibles ressources, fut accusé d'avoir quitté l'armée d'Espagne sans congé. Traduit devant les Tribuns, il se vit condamner à être conduit sur le forum, la fourche au cou, à être battu de verges; après quoi il fut vendu pour un sesterce, la plus petite monnaie de la République; témoi-

(*) Cicéron.

gnant par là qu'il était d'une bien moindre valeur que le dernier des esclaves.

Cet acte de sévérité fut généralement applaudi à cette époque où l'éclat des armes romaines se ternissait chaque jour. Et l'acquittement de Pompéius, l'injustice criante qui repoussait les réclamations fondées, les preuves des Numantins; l'impudeur qui absolvait un concussionnaire avéré; ces infamies furent applaudies également. Et pourquoi? Parce que devant Numance étaient venues s'user les réputations de quantité de généraux et proconsuls, se fondre de nombreuses armées, pâlir la gloire de Rome, reculèr ses aigles. Parce que Numance, avec ses huit mille héros de garnison, fut déclarée invincible, et que l'orgueil romain, irrité d'une aussi belle résistance, d'une constance aussi admirable, rougissait de colère et de honte de se voir arrêté dans ses courses et ses projets, par une ville sans presque de murailles ni de remparts, et par quelques montagnards joints à ses habitants.

Il eût été plus noble de rendre hommage à la valeur, à l'intrépidité des Numantins et de leur offrir, de leur demander même la paix, sous la condition qu'ils deviendraient alliés et amis du peuple romain. Mais y auraient-ils consenti?

L'ordre avait été donné au nouveau Consul de continuer 138
la guerre contre eux, et Pompéius la poursuivit sans qu'au- avant J.-C.
cun succès vînt illustrer son commandement. Loin de là, il éprouva de nouvelles défaites, perdit nombre de guerriers, ne fit point progresser le siége d'un pas, et les Numantins étaient toujours vainqueurs.

Brutus, que nous avons vu envoyé par Cépion contre les Lusitaniens soulevés, avait été promu au consulat dans l'Espagne ultérieure. Plusieurs des soldats de Viriathe s'étaient soumis, ensuite de la mort de leur général. Cépion, après les avoir désarmés, songeait à les transporter sur un autre point de la Péninsule, où il voulait leur donner des terres à cultiver, afin de les éloigner de leur sol natal et leur faire ainsi perdre le besoin incessant qu'ils éprouvaient de se soulever. Il n'eut pas le temps d'exécuter ce projet, suivi et accompli par son successeur Brutus, qui fit bâtir pour eux

la ville de Valence sur les côtes orientales d'Espagne, bien loin de la Lusitanie.

Dans ce pays se soutenaient encore de nombreux corps de partisans formés, antérieurement, à l'instigation et sous la protection de Viriathe. L'assassinat de ce guerrier ne contribuait pas peu à entretenir leur haine contre les Romains, et à les maintenir en état de guerre permanent. Retirés dans les gorges les plus sauvages, sur les rochers les plus escarpés, dans des lieux inaccessibles dont eux seuls avaient le secret, ces partis tombaient à l'improviste sur les convois, les détachements, les corps de troupes isolés, et les défaisaient. Puis, chargés de butin, ils regagnaient leurs retraites par des sentiers impraticables à tout autre qu'eux, avec une vitesse presque incroyable et sans que la poursuite la plus vive pût jamais les en empêcher. Outre ces retraites, ils avaient encore des villages à eux; villages dans lesquels ils avaient pris naissance et portaient les dépouilles de l'ennemi. Il devenait fort difficile d'atteindre ces hommes qui ne se montraient qu'un moment pour devenir aussitôt invisibles; que l'on rencontrait partout, sans jamais s'apercevoir de leur venue que par les coups qu'ils portaient, et qui rarement apparaissaient deux fois dans le même endroit. D'ailleurs, il fallait disséminer l'armée pour occuper et battre les contrées étendues entre les rivières du Béthis, de l'Anas, du Tage, du Duero et du Léthé.

Brutus suivit, pour sa campagne, le plan d'Annibal contre Rome, et se détermina à leur aller porter la guerre chez eux, bien convaincu qu'ils accourraient défendre leurs foyers et leurs entrepôts. Que s'ils les abandonnaient, ses soldats, à défaut de gloire, puisqu'il y en avait peu à acquérir dans ce genre de guerre, seraient dédommagés de leurs peines et de leurs fatigues par les richesses qu'ils en rapporteraient. Brutus mena donc toute son armée contre ces villages et les attaqua. Mais il trouva plus de résistance qu'il ne l'avait pensé; car les femmes, se joignant aux hommes, se battirent, suivant l'usage lusitanien, avec une égale fureur. Le courage de ces populations et leur haine étaient tels, que, gisants à demi-morts sur le champ de bataille, criblés de

blessures, foulés aux pieds des chevaux, écrasés, démembrés par le glaive romain, hommes, femmes, filles, pas un ne laissait échapper la moindre plainte, le plus faible gémissement : émules des Cantabres, que nous verrons plus tard braver leurs bourreaux en chantant au milieu des plus horribles tortures, jusqu'à ce que la mort vînt arrêter, éteindre leurs voix.

Les Lusitaniens, trop peu nombreux pour résister au flot romain, après s'être battus à outrance se réfugièrent sur les hauteurs avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Mais ne pouvant se résoudre à voir leurs maisons détruites de fond en comble, le foyer paternel anéanti, leurs champs entièrement ravagés dans la plaine : ils demandèrent à capituler et furent reçus à composition.

Le Proconsul Popilius était devant Numance, dans l'Espagne citérieure. Pendant plusieurs jours les Numantins, ayant changé de tactique, n'allèrent point au-devant des Romains, ne firent point de sortie, aucun mouvement en un mot. Le Proconsul, s'imaginant que, découragés et épuisés, ils se cachaient derrière leurs murailles et qu'il les réduirait facilement, ordonna l'assaut par escalade.

Déjà les échelles étaient dressées, et aucun soldat, aucune créature vivante ne paraissait sur les murs, aucun bruit ne se faisait entendre. Le silence du tombeau régnait seul dans la ville. Popilius, effrayé, fit sonner la retraite, au grand regret de ses troupes qui n'obéirent qu'avec peine et lentement, enivrées quelles étaient de la certitude du succès et de l'espoir d'un immense butin. Les Romains se retiraient à contre-cœur et sans ordre, quand tout à coup les Numantins, rompant ce terrifiant silence, tombèrent à grands cris sur leurs derrières, et leur firent éprouver une déroute complète, un massacre.

Le Consul C. Host. Mancinus vint remplacer Popilius, et 137
reprit le siége. Il ne fit qu'ajouter à la honte des armes avant J.-C.
romaines, quoiqu'il eût une armée de trente mille combattants. Dans toutes les rencontres il fut battu. Le découragement était tellement grand parmi ses soldats, que le seul nom, le son de la voix ou l'apparition d'un Numantin les

faisait trembler. « Nul d'entre eux n'osait regarder un « Numantin en face, dit Florus, et ne pouvait même enten- « dre sa voix sans être effrayé. En résumé, Numance étant « jugée et déclarée invincible par tout le monde, il fallut « avoir, pour la subjuguer, le courage et le talent de celui « qui détruisit Carthage (*). »

Au bruit que les Vaccéens et surtout les Cantabres s'avançaient à marches forcées au secours de la ville, Mancinus, ayant fait éteindre les feux, décampa la nuit avec toute son armée. Il s'arrêta dans les retranchements délabrés de l'ancien camp assis par Nobilior, lors de sa fuite précipitée, seize ans auparavant.

Les Numantins, avertis dès la pointe du jour de cette retraite des Romains, se mirent, au nombre de quatre mille, à la poursuite de l'arrière-garde. Ils l'atteignirent, en firent un grand massacre, et, poursuivant leur succès, poussèrent l'armée romaine, qui ne les attendit pas, bien quelle fût encore de plus de vingt mille combattants, la pressèrent, et finirent par la jeter dans un défilé dont elle désespéra de sortir. Elle se trouvait à la merci de ses hardis vainqueurs.

Mancinus, Consul romain, à la tête de vingt mille soldats romains, mit alors bas les armes et demanda à capituler devant quatre mille défenseurs de Numance ! Ces hommes généreux ne voulant pas abuser de la terreur qu'ils inspiraient et de la position à laquelle ils avaient réduit leurs ennemis, répondirent cependant dédaigneusement qu'ils ne voulaient pas traiter avec le Consul Mancinus, mais seulement avec Tib. Gracchus, Questeur dans l'armée consulaire.

Cette confiance, Gracchus la devait à son mérite personnel, dont le bruit s'était répandu parmi les étrangers, comme aussi au souvenir de son père, autrefois chef d'armée en Espagne, qui avait accordé et maintenu la paix chez les Numantins, tandis qu'il avait subjugué plusieurs peuples voisins.

Gracchus conclut avec eux un traité, dont l'une des conditions était l'abandon fait par les Romains de toutes les

(*) Flor. Hist. Rom. Lib. 2. Cap. 18.

richesses contenues dans leur camp. Mais comme les Numantins n'avaient pas oublié encore la perfidie de Pompée et l'iniquité du Sénat, ils firent jurer au Consul, au Questeur et aux principaux officiers, l'exécution des clauses établies, pensant éviter ainsi une nouvelle trahison.

Les Numantins aimèrent mieux traiter avec Mancinus que d'user insolemment de leur prospérité, avoue Florus; en sorte qu'ils se contentèrent des dépouilles et des armes, tandis qu'ils auraient pu faire passer toute l'armée au fil de l'épée (*).

Dès que cette capitulation fut connue à Rome, l'affliction la plus profonde vint se mêler à la honte, à l'ignominie qu'elle attachait aux armes et aux hommes de la République. Emilius Lépidus fut promu Consul et envoyé aussitôt en remplacement de Mancinus, qui fut révoqué et mandé à la barre du Sénat, pour rendre compte de sa conduite. Mancinus se fit suivre par des délégués numantins, afin qu'ils pussent déposer des faits et les constater (**).

La campagne de Lépidus fut marquée par d'éclatants revers. Ils étaient mérités; car dans le désir unique de rétablir autant que possible l'honneur romain, si gravement compromis, le Consul attaqua les Vaccéens, qui ne faisaient aucun mouvement. Sous prétexte qu'ils avaient fourni des vivres aux Numantins, il assiégea Palencia leur capitale, quoique, jusqu'à ce moment, les Vaccéens n'eussent même pas voulu se défendre.

Lépidus appela, pour l'aider dans cette opération, son beau-père Brutus, Proconsul dans l'Espagne ultérieure, et qui avait été prorogé. Le Sénat, informé de ce qui se passait sur ce point, envoya en Espagne Cinna et Cæcilius, porteurs d'un décret qui ordonnait l'abandon de l'entreprise. Mais Lépidus avait commencé le siége et ne voulait pas abandonner l'espoir de piller une ville aussi riche, aussi puissante que l'était Palencia. Il répondit que le Sénat était mal informé, que les Vaccéens avaient positi-

(*) Appien. Flor.

vement fourni aux Numantins des secours de vivres, d'hommes et d'argent; qu'il avait, lui, Consul, joint les forces de Brutus aux siennes; qu'il était de la dignité de Rome, d'abord de châtier ceux qui aidaient ses ennemis; et qu'ensuite il serait honteux pour elle de voir un de ses Consuls et un Proconsul battre en retraite, après tant et de si grands préparatifs, sans avoir rien opéré. D'ailleurs, ajoutait-il, ce serait encourager les peuples alliés à mépriser la République, à dédaigner et rompre son alliance, et à se déclarer ses ennemis. Cinna fit connaître au Sénat les motifs de son Proconsul, et se retira.

Brutus et Lépidus mirent tout en œuvre alors pour pousser le siége avec vigueur. Ils firent construire de nombreuses et fortes balistes et catapultes pour battre les murailles, et s'occupèrent à pourvoir abondamment leur camp de vivres.

La direction des approvisionnements était confiée à un certain Flaccus qui, revenant un jour avec un convoi important de blé, fut tout à coup surpris, cerné par l'ennemi, qui le lui enleva. Lui-même eut grand'peine à s'échapper.

Le siége de Palencia avançait d'autant moins que la famine était au camp romain. Les hommes, les chevaux y mouraient d'inanition, et force fut aux armées combinées de lever le camp. Lépidus et Brutus n'osèrent s'y hasarder que la nuit. La faim, l'épuisement n'ajoutaient pas peu à la frayeur de leurs malheureux soldats. Pâles et hâves, ces spectres ambulants, qui avaient si long-temps supporté toutes les privations, à l'exemple de leurs chefs, vers l'heure de la dernière vigile s'arrachèrent aux prières, aux larmes, aux efforts des malades, des mourants, qu'ils abandonnaient à la discrétion de l'ennemi.

Emue de pitié, mais contrainte par la dure nécessité, cette armée, naguère si brillante, se traînait péniblement et en désordre hors du camp et sur les routes, tandis que les cris des délaissés, leurs reproches, leurs supplications bruyantes, leurs imprécations quand ils se trouvèrent livrés à eux-mêmes, retentissaient au loin. Les assiégés les entendirent; et comme la position des Romains leur était connue,

levinèrent bientôt la cause de ce bruit inaccoutumé. Ils oyèrent cinq mille hommes, tant des leurs que des iliaires celtibériens et cantabres, à la poursuite de ces ômes. Ce détachement tua aux Romains six mille soldats iit le reste de l'armée dans une déroute complète.

es armées combinées, jetant leurs armes pour alléger course, fuyaient, sans presque combattre, devant cinq e Espagnols, Vaccéens, Arevaces, Celtibères et Canta-. Et Lépidus seul, en commençant le siége de Palencia, iptait vingt mille soldats romains dans sos rangs. Mais providence particulière, tout en permettant que Rome châtiée dans les guerres injustes qu'elle entreprenait, lait sur ses enfants et les préservait d'une entière des-tion.

lien, en effet, ne pouvait s'opposer au massacre total de e foule d'affamés, auxquels à peine restait la force de . Ils se trouvaient sans armes, puisqu'ils les avaient es; un ennemi audacieux, agile et robuste, les poursuivait ée aux reins, les atteignait, les immolait facilement. s tout à coup, et commo si une main invisible et puis-te les eût saisis tous à la fois, ils s'arrêtèrent, cessèrent poursuite, leur tuerie; et, soit pitié pour des gens à ii-morts de faim et de frayeur, soit honte d'égorger des mes sans défense, soit tout autre motif impossible à liquer et dont celui qui lo suggéra possède seul le ret, ils reprirent paisiblement la route de Palencia (*).

milius Lépidus, rappelé à Rome en raison des fautes ves qu'il avait commises, et de sa désobéissance aux res du Sénat, fut condamné à une forte amende et dé-illé de toutes ses dignités. Brutus se hâta de retourner s son gouvernement et y reprit aussitôt la guerre. Ayant sé le Duero, il subjugua plusieurs peuples, se rendit tre de bon nombre do places, et prit des otages.

es troupes l'aimaient pour son caractère, l'estimaient r sa bravoure et ses talents militaires. Mais rien ne leur prendre une aussi haute idée de lui que le passage du

) Paul Orose. App.

fleuve du Léthé, appelé le fleuve de l'oubli. Ce nom, entendu pour la première fois par les Romains, les effrayait. Aucun d'eux n'osait même en approcher, à cause de l'identité de cette appellation avec celle du fleuve des Enfers. Brutus, au-dessus de ces puériles terreurs, passa la rivière, et toute l'armée le suivit. Il était le premier Romain qui l'eût jamais traversée.

Il assaillit aussitôt les Brécaires, après avoir franchi le Minho. Cette tribu était une des plus belliqueuses de la Galice et de la ligue cantabrique. Là, les femmes et leurs filles suivaient les guerriers au combat et se battaient avec autant de courage que les hommes. Jamais on n'en vit, ni des unes ni des autres, tourner le dos à l'ennemi; jamais cri ni plainte ne fut entendu de leur part, quelques blessures qu'elles reçussent. Lorsque quelques-unes de ces femmes-soldats étaient faites prisonnières, les unes se tuaient elles-mêmes, les autres égorgeaient leurs propres enfants avant de se suicider, tant la mort leur paraissait préférable à la servitude (*).

Plusieurs des villes de la Galice se rendaient à Brutus; mais peu de temps après, il lui fallait les reconquérir, parce qu'aussitôt qu'il s'éloignait, ces peuplades, qui n'avaient cédé qu'à la force et au nombre, se soulevaient de nouveau. Le Romain, ne pouvant asseoir de domination stable dans cette contrée, prit le parti de tendre un piége aux Galiciens. Leur témérité les y précipita avec les Cantabres, leurs confédérés, et les Romains en tuèrent cinquante mille.

Comme les auteurs ne s'expliquent pas sur le genre de ce piége, il est rationnel de penser qu'il était de la nature de celui de Galba. Car cinquante mille hommes comme les Callaïques et les Cantabres, réputés pour leur valeur, s'ils eussent eu les armes à la main n'auraient pas été égorgés, ou du moins auraient fait éprouver à leur ennemi une perte que l'histoire eût été forcée de mentionner. Une victoire aussi éclatante et d'un résultat aussi important eût été trop

(*) App.

glorieuse, pour que Rome n'attachât pas cette palme à ses aigles, dont depuis tant d'années le vol était ignominieusement entravé par quelques petits peuples coalisés.

Quoi qu'il en soit, les habitants de Talabrica, après s'être rendus et insurgés plusieurs fois, se virent à la fin forcés de se rendre à discrétion. Brutus se fit remettre par eux, d'abord les alliés transfuges, puis les prisonniers de guerre, puis les armes, et prit comme otage les principaux d'entre eux. Il les fit ensuite tous sortir de la ville, ainsi que les femmes et les enfants, les réunit sur un même point et fit entourer cette foule par ses légions armées. Alors, il leur retraça leurs diverses rébellions, leur mauvaise foi, leur trahison, leur ingratitude, les accabla de reproches et d'injures.

Ces malheureux attendaient avec anxiété leur arrêt de mort. Désarmés, entourés par les cohortes romaines, voyant la colère du Proconsul, ils ne pouvaient prévoir d'autre résultat. Mais Brutus, en terminant son discours, leur dit : qu'il voulait bien encore se contenter de les priver de leurs armes, de leurs chevaux, de tous leurs équipages de guerre, et des deniers publics; qu'il leur laissait leurs maisons et leurs propriétés; et il les renvoya chez eux. Etait-ce une compensation, une expiation des torrents de sang versés antérieurement par lui, comme nous en avons rendu compte, et pour lesquels il fut honoré du surnom de Callaïque ou Galicien (*)?

Quelque odieux qu'ils fussent, c'étaient des succès et ils consolèrent un peu Rome des honteux revers essuyés devant Numance. Mais elle ne les oublia point.

Mancinus comparut devant le Sénat, accompagné des ambassadeurs numantins, avec l'humilité qu'exigeait sa position. Interrogé sur les désastreux résultats de ses opérations, il répondit en alléguant le mauvais état de l'armée quand il l'avait prise; il insinua que tous ses insuccès pouvaient provenir des dieux irrités par la guerre faite aux Numantins sans motif plausible; et enfin il excusa le traité sur la nécessité de conserver à la patrie vingt mille hommes

(*) Vell. Patercul. Mayern. Royou.

qui se trouvaient sous le couteau, à la merci de l'ennemi. Tib. Gracchus, dont la cause se trouvait étroitement liée à celle de Mancinus, le défendit avec chaleur, appuyé qu'il était, d'un autre côté, par la foule des parents, des amis de tous ceux qui avaient servi dans cette malencontreuse guerre.

L'affaire fut ajournée à l'année suivante. Le Sénat, sans se laisser influencer par la faveur de la multitude, cassa, l'année d'après, le traité fait par Mancinus, et ordonna que ceux qui l'avaient conclu sans son autorisation et celle du peuple, seraient abandonnés aux Numantins, pour en faire ce qu'ils jugeraient à propos, ainsi que dans une circonstance pareille les anciens Romains avaient livré aux Samnites vingt de leurs capitaines coupables du même méfait. Le sénatus-consulte fut ensuite soumis à l'assemblée du peuple par deux Tribuns.

Mancinus se montra magnanime; il harangua l'assemblée pour appuyer la décision du Sénat, quoiqu'elle l'envoyât, selon toute probabilité, à une mort certaine.

136 Gracchus, dont tout le crime était d'avoir garanti un
avant J.-C. traité que l'impéritie et l'imprudence du Consul avaient rendu nécessaire, sépara alors sa cause de celle de son général, et le sénatus-consulte fut en partie rejeté. Le peuple ordonna que Mancinus seul subirait les conséquences du décret. Gracchus n'en fut pas moins ulcéré de l'affront qu'il prétendait avoir reçu, n'oublia jamais le danger dans lequel il avait été mis, et en conserva un profond ressentiment.

Mancinus fut remis à P. Furius, successeur de Lépidus, qui l'emmena en Espagne. Là, il fut présenté nu, pieds et mains liés, aux portes de Numance, par les Romains qui campaient autour de la ville. Les Numantins refusèrent de le recevoir; les Romains ne voulaient ou n'osaient le reprendre. Le disgracié resta dans cet état, toute la journée, entre les murs d'une ville ennemie et un camp de concitoyens; repoussé par les deux côtés. Cependant, quand la nuit fut venue, les Romains lui permirent de se retirer parmi eux; il retourna ensuite à Rome.

Quant à Furius, soit grandeur d'âme, ou droiture d'intentions, ou bravade, il choisit pour ses lieutenants ses deux

ınemis les plus déclarés, Q. Metellus et Q. Pompéius, ommes consulaires.

Il y eut cette année trois armées consulaires pour contiuer la guerre d'Espagne, sans qu'il se fît rien de remaruable; au point qu'on ignore quelles furent les opérations ıilitaires de Furius.

Calpurnius Piso lui succéda. Il parcourut, comme Lépi- 135 avant J.-C.
us, le territoire de Palencia, fit quelque butin et se tint le este du temps concentré dans la Carpétanie. Un corps de omains, qui observait les Numantins, fut encore battu par ıx cette année.

Piso ne conduisit pas ses troupes à Numance et n'entreprit en sur cette ville (*). Rome s'indignait de voir ses armes :houer contre les murs de Numance, et si long-temps parasées par un ennemi faible et peu nombreux. Il y avait en fet dix-neuf années que le premier siége avait été mis evant cette ville qui comptait, ainsi que nous l'avons dit lus haut, huit mille soldats dans son enceinte. Il est vrai e dire aussi que des secours lui venaient de temps à autre et ue la ligue cantabrique lui envoyait des renforts pour l'aider ans ses défenses et ses victoires. Voisine des Celtibères, le les voyait accourir dans ses remparts, aussi bien que les accéens et les Cantabres. Et dans quelles proportions numéques s'accomplissaient ces exploits qu'il nous faut aller chumer de la poudre des siècles et dont deux ou trois sufraient pour la réputation d'un peuple? Nous l'avons déjà ı, nous ne saurions nous lasser de le redire avec Florus et uelques-uns des historiens de l'antiquité : huit mille guerers, pendant vingt ans, contre des armées annuellement enouvelées et dont la moindre comptait vingt mille hommes; ne ville, une, contre la forte et puissante République de ome tout entière; quatre mille Numantins et Cantabres ontre trente mille Romains, dont plus de vingt mille capilent et rendent leurs armes, en jurant le maintien des aités, sur les cadavres étendus de leurs frères tués; six ille montagnards massacrant et recevant à merci deux

(*) App.

armées consulaires réunies, dont une seule était de vingt mille combattants qui, pour fuir plus rapidement, jettent, abandonnent leurs armes.

Scipion, le second Africain, celui qui avait détruit Carthage, fut nommé Consul, moyennant une dispense d'âge, et chargé de prendre Numance. On lui refusa des troupes à Rome, disant qu'il y en avait assez en Espagne; mais il fut autorisé à rassembler autant d'hommes qu'il en pourrait réunir dans les villes et chez les peuples du patronnage de Rome. Scipion regretta de n'avoir pas de nouvelles recrues à emmener avec lui; il savait que les Romains d'Espagne étaient découragés par les constantes défaites qu'ils avaient essuyées. Cependant, arrivé en Espagne, Scipion mit en œuvre le moyen laissé en son pouvoir, et réunit ainsi, indépendamment de l'armée, quarante mille soldats, dont cinq cents hommes d'élite qu'il attacha à sa personne et nomma *l'escadron des amis*.

Scipion trouva effectivement l'armée, telle qu'on le lui avait dit, indisciplinée, dissolue, efféminée. Son premier soin fut d'y rétablir l'ordre et de la remettre en haleine par des marches et des travaux continuels, des terrassements, culbutés l'instant d'après pour les recommencer: « Qu'ils se « couvrent de boue, les lâches, répondit-il à une objection, « puisqu'ils ne veulent pas se rougir du sang de l'ennemi. »

Quand il jugea ses hommes endurcis à la fatigue, il vint asseoir son camp plus près de Numance. Son but était, non pas d'attaquer la ville encore, mais d'aguerrir auparavant ses soldats. Il entra donc, par un grand détour, dans la Vaccétanie, d'où se tiraient les vivres des Numantins. Après avoir pris tout ce qui pouvait lui servir pour ses troupes, il saccagea le pays de fond en comble et le désola.

A une petite distance de Palencia, se trouve un endroit nommé Coplaïn, où les Palentins avaient caché un fort détachement derrière un côteau. Ils envoyèrent quelques troupes contre les fourrageurs romains, que Scipion fit soutenir par quatre compagnies de cavalerie, sous la conduite de Rutilius Rufus. Les Vaccéens repoussés, furent poursuivis avec tant d'ardeur que Romains et Vaccéens arrivèrent en

ème temps, et pêle-mêle, jusqu'au sommet du tertre. Là, ufus s'aperçut des embûches dressées autour de lui, arrêta s gens et se prépara à la défense. Mais Scipion, qui avait upçonné un piége dans la prompte retraite des assaillants ses fourrageurs, se tenait à peu de distance avec sa cavarie et accourut dégager Rufus, qui aurait été infailliblelent détruit avec tout son monde.

Une autre embûche lui fut tendue au passage d'une vière dont le fond était très-vaseux. Il en fut prévenu, et évita en faisant un grand détour, et sans perdre que queles bêtes de somme et quelques chevaux.

Après avoir passé par Cauca, si tristement célèbre deis Lucullus, Scipion revint camper près de Numance, 'il projetait d'investir. C'est alors que Jugurtha, petit-fils Massinissa, vint le joindre, amenant un renfort de fronurs, d'archers, avec douze éléphants. Scipion avait aussi us ses ordres Marius, qui devait dans la suite combattre gurtha. Le Consul distingua et encouragea ces deux homes destinés à devenir un jour si fameux et à remplir l'Afrie de leur querelle.

Quelques fourrageurs romains, surpris au pillage d'une urgade, éprouvèrent des pertes et auraient tous péri sans rrivée d'un fort secours qui sauva le reste. Scipion, économe sang de ses soldats, refusait tous les engagements, toutes s escarmouches, et prit la résolution de s'en tenir à un rict et étroit blocus. Il ne comptait pas assez non plus sur courage de ses hommes pour les mettre en face de ces leureux Numantins, leur terreur; il savait que sans exposer à des défaites partielles, à des rencontres que le ésespoir et la rage des assiégés rendraient toujours formiables, il les réduirait bientôt par la misère et la famine. divisa son armée en deux camps; l'un commandé par i, l'autre par son frère, Q. Fabius Maximus, et ordonna e la ville serait entourée d'un fossé revêtu d'un rempart et 'un parapet hérissé de palissades. Cette tranchée devait oir une lieue et demie de tour, le double de la circonfénce de Numance, environ.

Scipion plaça ses divers postes de manière à les lier entre

eux et pouvoir protéger les travailleurs. Si une sortie venait assaillir un point, les postes voisins devaient appuyer le point attaqué et prévenir toute la circonvallation, le jour en hissant un drapeau rouge, la nuit en allumant des feux pour indiquer le côté sur lequel son frère ou lui devaient porter secours. Sur cette première ligne fut tracé un second fossé en contrevallation, sur lequel s'élevait une muraille de pieux garnis intérieurement de terre à une certaine hauteur. Cet ouvrage avait dix pieds de largeur sur dix d'élévation, et se trouvait percé de nombreux créneaux. De cent vingt en cent vingt pieds, une tour s'élevait, aussi crénelée, avec une plate-forme. Ainsi, dit un historien, Scipion fut le premier qui enferma une place dont les assiégés ne refusaient pas de combattre.

Loin de là; les Numantins venaient chaque jour provoquer les Romains, les taxant de faiblesse, et leur général de lâcheté. Scipion ne daignait pas même faire attention à ces reproches de gens qu'il avait lui-même poussés au désespoir, en rejetant leur demande de paix et de capitulation, comme aussi en leur refusant l'alternative d'une victoire ou d'une prompte mort les armes à la main. Il aimait à répéter et à louer le mot de Paul-Emile son père : qu'il ne faut jamais livrer bataille que par nécessité, ou lorsqu'il s'offre une occasion favorable.

Non content d'avoir entouré cette malheureuse cité comme d'un réseau, Scipion résolut de lui enlever la ressource du Duero qui, passant à travers sa double ligne, servait soit à des plongeurs, soit à de légers esquifs, pour faire passer dans la ville des vivres et des nouvelles du dehors; ce qui devenait facile par la rapidité du courant. Il fit, à cet effet, construire un fort sur chaque rive du fleuve, et les lia entre eux par de grosses poutres, fortement accouplées, aboutées de manière à joindre les deux rives, et armées de longues pointes de fer qui entraient profondément dans l'eau. Elles étaient, de plus, disposées de manière à ce que le cours de l'eau les fît tourner comme une roue de moulin; ensorte qu'il devint impossible aux bateaux, comme aux nageurs et plongeurs, de passer.

Scipion comptait soixante mille combattants; les Numan-
ins n'en avaient que huit mille; et malgré cette extrême
lisproportion, ils opposaient une résistance obstinée. Plu-
ieurs fois même ils vinrent, audacieux et désespérés, se
eter, pour les détruire ou du moins les rompre, sur ces
emparts ennemis qui les enserraient. La supériorité des
orces de Scipion, dont les dispositions savantes et prudentes
e laissaient aucune chance aux surprises, faisait que ces
ttaques, bien que d'une grande énergie, étaient prompte-
nent repoussées. D'ailleurs, l'habile général exerçait une
urveillance de jour et de nuit, certain qu'elle suffisait pour
a ruine totale et prochaine d'hommes auxquels il ne pou-
ait parvenir de vivres ni d'armes que par le ciel, ainsi
u'il le disait avec satisfaction. Ses mesures étaient telle-
nent prises pour affamer les assiégés qu'un jour, pouvant
iller en pièces un détachement de Numantins sorti pour
urrager dans l'intervalle de la ville et de la circonvallation,
défendit même de l'inquiéter, donnant pour raison que
lus il y aurait de bouches dans Numance, plus tôt les vivres
eraient épuisés.

Malgré toute la vigilance des Romains, Réthogène, un des
lus intrépides parmi les Numantins, trouva moyen avec cinq
e ses amis, par une nuit obscure, de franchir les remparts
près avoir égorgé les sentinelles. Il fut chez les Arevaces,
s conjurer, de ville en ville, de secourir leur capitale qui
érissait. Il leur représenta qu'elle était remplie des parents
e toute la contrée.

La terreur était si grande que non-seulement on se refu-
it à les écouter, mais encore qu'on leur ordonna de se
etirer à l'instant. La seule ville de Lutia, ville opulente,
tuée à dix lieues de Numance, s'apitoya sur le sort des
ssiégés, et la jeunesse de cette cité fit promettre son con-
ours. Scipion, instruit de cette résolution par les vieillards
e Lutia qui avaient improuvé ce mouvement de courage et
e générosité, se mit en marche le jour même où cet enga-
ement fut pris, arriva en huit heures au pied des murailles
vec un fort détachement, fit garder toutes les issues, et
emanda en maître qu'on lui livrât les principaux de cette

jeunesse, sous peine de voir la ville et la contrée à sac, à feu et à sang. Quatre cents lui furent remis. Il eut l'infamie de faire couper les mains à ces jeunes hommes dont le crime était d'avoir voulu obéir à un devoir sacré, celui de s'armer pour défendre leurs frères et leur patrie. Mais Scipion était Romain !

Peu de temps après cette atroce exécution les Numantins, tourmentés par la faim, députèrent à Scipion cinq des leurs, pour s'entendre avec lui, s'il voulait recevoir leur capitulation à des conditions acceptables. Le chef de ces délégués s'exprima avec une noble fierté ; il commença par louer le courage des Numantins et leur constance dans le malheur :

« Vois, Scipion, tous les maux que nous avons endurés ; vois « nos corps amaigris, nos joues creuses, notre dénuement. « Tu sais comme nous avons combattu, comme nous le « savons faire encore. Est-ce un crime ? Est-ce toi, fils de « Rome, qui nous imputeras à forfait de vouloir repousser « un joug injuste ; de tout sacrifier pour sauver notre liberté, « nos femmes, nos enfants ? Et crois-tu que si nous n'avions « dans nos murs ces objets de notre tendresse, faibles et « dignes de pitié, qui partagent nos douleurs et notre misère, « crois-tu donc que les hommes de Numance n'aimeraient « pas mieux mourir par le fer ou la famine que de capituler ? « Il est digne de toi, Scipion, d'honorer la vertu partout où « elle se trouve, et particulièrement dans notre race géné- « reuse et vaillante, qui mérite ton estime. Nous ne te « demandons point pardon : nous ne sommes pas coupables ; « mais prends pitié d'un peuple entier que tu réduis à la « dernière misère ; prends pitié de ceux qui ne l'ont rien pu « faire, nos femmes et nos enfants, et offre nous des conditions « telles que des hommes puissent les accepter. Tu peux « t'ouvrir ainsi les portes de la malheureuse Numance. « Traite donc avec humanité ceux qui, tenant encore leurs « armes, offrent de se rendre, ou permets-nous d'en faire « usage, et ne nous refuse plus l'occasion de mourir en « combattant. »

Scipion leur répondit froidement que la seule capitula-

tion à laquelle ils pussent prétendre, était la remise de toutes les armes et la reddition de la place à discrétion. Il savait par les prisonniers à quel point les Numantins étaient réduits, et méditait de faire de Numance une seconde Carthage.

Les députés s'en retournèrent tristes mais déterminés, et firent part à leurs concitoyens, assemblés pour les recevoir, de l'unique condition du Romain. Tant de barbarie apparut aux Numantins avec plus d'horreur encore, en présence de l'excès de leur misère. Dans le paroxisme de leur désespoir, exaspérés, transportés de fureur, et peut-être aussi pour punir leurs délégués de ne pas les avoir vengés de Scipion, ils se jetèrent sur eux et les mirent en pièces.

Plusieurs fois, dans le dessein d'en finir avec la vie, les Numantins firent des sorties, se précipitèrent avec rage sur ces remparts qui semblaient leur intercepter l'air, comme ils les séparaient du reste des vivants. Les soixante mille hommes de Scipion repoussaient toujours leurs efforts. Et à chaque combat le nombre des assiégés diminuait.

Chaque jour ajoutait encore à leur détresse; la famine les épuisait et les tuait. Tout ce que la ville renfermait d'animaux de toute sorte, les cuirs, tout ce enfin qui pouvait tromper leur faim était dévoré. Ils allaient, disent Florus et Rutilius Rufus, ramasser sur le lieu du combat, les corps de leurs concitoyens tués, et en dévoraient la chair. Le désordre le plus complet vint encore augmenter le trouble de cette horrible extrémité. Les plus forts égorgeaient les plus faibles et s'en repaissaient.

Les exhalaisons des cadavres, la corruption, l'atrocité de cette nourriture, firent éclater une maladie pestilentielle qui enlevait ces malheureux par centaines. Numance ne renfermait plus d'hommes; elle n'enveloppait de ses murailles que des spectres mouvants. Enfin, ces valeureux champions de la liberté n'ayant plus même la force de soutenir leurs armes, vaincus par l'inanition, abattus par la maladie, ouvrirent leurs portes. Scipion toujours méfiant et craignant quelque dernière tentative, quelque piége dans lequel les Numantins auraient pu vouloir s'ensevelir après une éclatante

vengeance Scipion ne s'avança que jusqu'à une petite distance des murs. Là, tout ce qui pouvait encore se traîner des quatre mille infortunés qui restaient dans la ville, s'avança en posture de suppliants vers les Romains, qui ne pouvaient se défendre d'un tressaillement et d'un respect involontaire en contemplant les pitoyables restes de ces fameux Numantins.

Souillés de fange et de sang, les vêtements en lambeaux, la barbe éparse et longue, les cheveux hérissés, l'œil hagard et creux, la pâleur cadavéreuse, la maigreur des squelettes, hideux en un mot, tels ils se présentèrent et demandèrent à se rendre. Scipion, pour toute réponse, leur ordonna d'apporter, de livrer immédiatement leurs armes et de se réunir le lendemain dans un endroit désigné. Ne pouvant supporter une pareille humiliation, préférant la mort à côté de leurs armes à la vie sans elles, hors d'état néanmoins de faire éclater l'indignation qui les transportait, ils demandèrent un délai. Le Romain leur accorda deux jours! Deux jours à des hommes mourants! Deux jours et pas de vivres, pour terme unique, pendant lequel ces victimes d'un héroïque patriotisme devaient se résoudre au plus poignant, au plus terrible des sacrifices, au dernier! Mais il ne savait pas, il ne soupçonnait pas, le Romain, ce qui fermentait encore de générosité dans ces cadavres ambulants, dans la poitrine desséchée desquels leurs nobles cœurs battaient encore.

Réthogène, après avoir inutilement quêté partout des secours pour l'immortelle cité, avait réussi à rejoindre ses concitoyens. Habitant du plus beau quartier de la ville, dans lequel il jouissait du plus haut crédit, de la plus brillante fortune, ce généreux enfant de Numance réunit les survivants de tant de destruction; tous préféraient la mort à la perte de leur liberté. Ils mirent le feu à la ville, s'entr'égorgèrent tous, les femmes, les enfants, les vieillards, que le feu dévora ensuite. Le poison en tua une autre partie. Réthogène, resté spectateur de ce suicide des restes d'un peuple, ayant vu tomber mort le dernier Numantin, le jeta dans les flammes et s'y précipita après lui.

Scipion entra dans la ville quand tout fut consumé. Les

soldats étaient mornes comme lorsqu'on descend dans un tombeau. « Numance, dit encore Florus, ne laissa à Scipion « rien dont il pût tirer vanité. Il ne trouva pas un seul « citoyen à emmener enchaîné à Rome. Du butin, il n'y « en avait pas. La plus complète misère régnait dans la « ville. Leurs armes, ils les avaient brûlées avec eux. Le « vainqueur ne triompha que du nom de Numance. » Si tant est que l'on puisse triompher d'un nom à jamais glorieux qui attestera éternellement de l'ambition, de l'orgueil impie, de la lâcheté, de la cruauté des Romains.

Ce qui avait résisté à l'incendie fut rasé. Edifices, murailles, tout fut mis au niveau du sol, pour nous servir de l'expression d'Appien. Les vents dispersèrent les cendres de Numance et ses vestiges disparurent des lieux où elle avait été assise, comme le sillage d'un navire s'efface sur les flots. 133

On se demande encore le motif qu'eut Rome d'anéantir avant J.-C. avec tant de barbarie une ville qu'elle ne redoutait point, qui ne pouvait être sa rivale et qui fut injustement attaquée.

Le Sénat envoya ensuite dix sénateurs en Espagne, pour 124-115 pacifier et administrer les diverses contrées soumises ou avant J.-C. vaincues tant par Scipion que par Brutus.

Marius fut nommé, en qualité de Préteur, gouverneur de 114-106 l'Espagne ultérieure. Il eut à combattre quelques bandes avant J.-C. de partisans qu'il détruisit, ou pour mieux dire réduisit à l'inaction. Depuis la destruction de Numance, la Péninsule épuisée n'avait pas remué.

Servilius Cœpio fut envoyé ensuite en cette même qualité de Préteur contre les Lusitaniens qu'il vainquit. Mais quelque temps après, les Celtibères et les Cantabres se levèrent de nouveau. Calpurnius Piso fut envoyé contre eux; Servilius Galba le remplaça l'année d'ensuite. Mais leurs efforts étaient insuffisants. Rome, occupée d'un côté dans une guerre contre les Cimbres, de l'autre en Sicile par la révolte des esclaves, ne put fournir de troupes à ses lieutenants. Le Sénat se borna à envoyer des commissaires, avec 106 mission d'essayer la pacification. Les Lusitaniens, révoltés avant J.-C. de nouveau, défirent complétement une armée romaine. 102 Cette guerre dura quatre ans, au bout desquels Julius Sila- avant J.-C.

nus remporta à son tour une victoire décisive. Deux ans après, les Lusitaniens coururent de nouveau aux armes et furent enfin défaits par le Préteur L. Cornelius Dolabella.

Après l'expulsion des Cimbres, d'Italie, par le Consul Carbo, le Consul T. Didius fut nommé au commandement de l'Espagne citérieure. Les Arevaces, les Vaccéens, les Cantabres étaient en armes. Une bataille furieuse s'engagea avec l'armée consulaire. Vingt mille des Confédérés y trouvèrent la mort, mais non sans vengeance. Didius s'empara de la ville de Termise, aujourd'hui Tiermes, grande et forte d'assiette, la rasa pour enlever à ses habitants toujours insurgés contre le joug romain, l'appui des murailles et fortifications; fit descendre les Termisiens dans la plaine, et leur ordonna d'y construire une ville, avec défense de l'enceindre de murs. De là Didius vint camper devant Colenda qu'il cerna et reçut à composition, après un siége de sept mois. Entré dans la ville, par suite de la capitulation, hommes, femmes, enfants, vieillards, il fit tout vendre à l'encan.

Non loin de Colenda se trouvait une réunion de villages habités par des Celtibères que Pompée, cinq ans auparavant, y avait colonisés, ce qui veut dire transportés sur la plaine, afin de pouvoir plus facilement les réprimer en cas de nouvelle insurrection. Ces habitations leur avaient été assignées avec le consentement du Sénat. Ils étaient soulevés à l'époque dont nous parlons, et Didius, fidèle à la politique romaine, condamna, à part lui, toute cette population à mort. Il crut ne pouvoir mieux faire que de suivre le plan de perfidie de Galba avec les Lusitaniens.

Leur retraçant leur pauvreté, il leur proposa la possession des champs actuellement déserts de Colenda. Ces hommes ruinés acceptèrent avec empressement. Alors le Consul leur donna l'ordre de se transporter immédiatement tous, avec leurs familles, sur les lieux, pour procéder au partage des champs. Aussitôt leur approche, Didius ordonna à ses soldats d'évacuer la vallée, où leurs postes avaient été désignés d'avance, et aux colons d'entrer dans la gorge, les hommes séparément, les femmes et les enfants d'un autre côté, sous

prétexte d'inscrire les noms de chacun, afin de savoir quelle serait l'étendue du terrain à distribuer. Lorsque ces infortunés eurent traversé le vallon et la gorge, ils se trouvèrent cernés par les soldats romains qui les massacrèrent tous, sans exception. Et pour ce fait odieux, Didius reçut les honneurs du triomphe (*).

Ainsi se trouve justifiée encore une fois cette observation, que tant d'atrocités, jugées comme mesures extrêmes, ne doivent pas être attribuées à l'inspiration de quelques hommes isolés; mais bien qu'il faut les imputer à la politique de Rome, aux ordres du Sénat. Et que doit-on penser du caractère d'un peuple dont les cohortes, les légions, les armées entières prêtaient leurs bras et leurs armes à ces lâches assassinats?

Dans cette armée de Didius se trouvait alors Sertorius, en qualité de tribun du peuple. Déjà renommé pour son intrépidité et sa prudence, il devint encore plus illustre par la suite, et attacha son nom à celui de la ligue cantabrique. Un de ces traits d'audace qui décèlent le génie militaire, le rendit célèbre à cette époque dans toute la Péninsule.

Sertorius commandait mille hommes de pied, et se trouvait en quartier d'hiver à Castullon, ville de la Celtibérie, au territoire actuel de la nouvelle Castille, sur les confins de la Bétique. Ses soldats se trouvant là au sein de l'abondance, se livraient à la débauche. Ivres, ils insultaient les habitants, et leur inspirèrent un tel mépris que ceux-ci se décidèrent à demander du secours aux Gyriséniens, leurs plus proches voisins. L'ayant obtenu, ils entrèrent dans toutes les maisons et firent main basse sur ceux qu'ils y trouvèrent. Sertorius s'échappa dans le tumulte, avec le peu de ses gens que le massacre n'avait point atteints; et faisant le tour de la ville avec eux, trouva encore ouverte et sans défense la porte par laquelle étaient entrés les Gyriséniens. Pour éviter la faute commise par eux, il y laissa un poste, s'empara des principaux quartiers et passa au fil de l'épée tout ce qui était en état de porter les armes. Faisant alors

(*) App.

prendre à ses soldats les habits et les armes des Gyriséniens et Castulloniens tués, il les conduisit, pendant la nuit, à Gyrise. Les habitants, trompés par ce déguisement, ouvrirent leurs portes et sortirent en foule au-devant d'eux, croyant aller recevoir leurs guerriers et leurs voisins, et se réjouir avec eux de leur succès. Ils furent cruellement détrompés quand ils reconnurent les Romains à la fureur avec laquelle ils égorgeaient des malheureux sans armes. Un grand nombre fut aussi tué près des portes de la ville; le reste des habitants se rendit, et fut vendu (*).

100-98 avant J.-C. Les Lusitaniens et autres peuples de l'Espagne ultérieure, s'étant armés de nouveau, ce fut par des moyens pareils que le Consul Lucinius Crassus les vainquit. Trois ans plus tard revint le tour des Celtibères de se soulever. Fulvius Flaccus fut envoyé contre eux. Quelques peuplades brûlèrent même leurs Sénateurs, comme traîtres, parce qu'ils s'opposaient à la rébellion. Des renforts furent envoyés par la Confédération pyrénéenne, une bataille s'engagea, et vingt
102 avant J.-C. mille hommes de l'armée combinée y périrent. On ne parle point du nombre des Romains; il devait être considérable. Le surplus se rendit, en s'en remettant à l'équité de Flaccus. Celui-ci ruina plusieurs villes et les démantela. Telle était la justice des Romains.

La Péninsule, noyée dans le sang, se reposa pour reprendre haleine, et demeura ainsi jusqu'à ce que les dissensions de Marius et de Sylla vinssent derechef ensanglanter cette terre tourmentée, et enfanter la guerre civile. Dans ce grand conflit où se jouait le sort de la République, entre quelques ambitieux, Sertorius prit parti, avec Cinna, contre Sylla qui l'avait empêché d'arriver au tribunat. Après la mort de Cinna et de Marius, Sertorius voyant que ceux qui jouissaient à Rome du plus grand crédit, de la plus haute faveur, étaient précisément ceux qui avaient le moins de sens, désespérant du salut de Rome, qu'il ne voyait que dans le triomphe du parti embrassé par lui, se détermina à partir pour l'Espagne. Son but était d'y prévenir ses

(*) Plutarque.

ennemis, de s'emparer, au détriment de la République, de ce gouvernement, afin d'y préparer un asile à ceux de ses amis qui s'y retireraient en cas de défaite. Après bien des traverses il arriva enfin dans la Péninsule dont il s'ouvrit l'entrée à prix d'or. Il la trouva peuplée d'une belle et nombreuse jeunesse, propre aux armes, mais mal disposée contre les gouverneurs, hommes cupides, insolents et pleins de morgue. Sertorius était venu avec un corps de troupes à lui, composé d'amis et d'hommes soudoyés par lui. Son premier soin fut de gagner les grands par sa douceur et son affabilité, le peuple en diminuant les impôts et les subsides. Ce qui le lui concilia le plus, fut qu'il le déchargea du logement des hommes de guerre, en obligeant ses soldats à camper sous les murailles des villes et à passer l'hiver sous des tentes. Il donna l'exemple en plantant le premier son pavillon.

Depuis six ans déjà, Sertorius, violemment séparé de 77 avant J.-C.
Rome, la combattait par tous les moyens. Battu par la tempête qui l'avait rejeté de la Péninsule, après avoir abordé aux îles Fortunées où il avait envie de se reposer de ses malheurs et se retirer du commerce des hommes, il avait été promener ses victoires en Afrique, où les Maures, en apprenant à le connaître, s'étaient dévoués à lui.

Mais la guerre lui manquait, il ne pouvait plus entretenir ses troupes, et la plus vive inquiétude sur son avenir le tourmentait, lorsqu'une ambassade des Lusitaniens vint l'en délivrer. Ces peuples étaient restés toujours armés et guerroyant pour leur liberté contre Rome, qui les voulait asservir. Epuisés par tant et d'aussi longs efforts, ils se voyaient mourir et ne voulaient point se courber sous le joug de la domination. Sertorius, par ses talents militaires, ses vertus civiles et sa haute valeur, avait acquis et laissé en Espagne une réputation méritée. C'est sur lui que les Lusitaniens, manquant de chef, jetèrent les yeux, comme sur le seul homme capable de les sauver. Ils ne pouvaient mieux choisir.

Sertorius méprisait et ignorait les voluptés; nul danger ne pouvait l'étonner. La bonne fortune, ses succès ne l'aveuglaient point. En rase campagne, sa calme et rare

intrépidité n'a été surpassée par aucun des généraux de son temps. Dans les guerres de partisans, nul ne l'égala en ruse, nul ne déploya autant d'habileté. Sur ce point, second Annibal dont les Espagnols lui donnèrent le surnom dans la suite, il avait le don, si heureux pour un chef, de manier à sa volonté l'esprit du soldat. Très-sobre, il avait une force de corps athlétique, qu'entretenaient les fatigues et les travaux de la guerre qui lui étaient devenus faciles et légers. Souple, à la force de l'âge, grand et inébranlable dans l'adversité qui l'éprouva si souvent, il ne punissait les fautes que par des peines légères, et récompensait magnifiquement les belles actions (*).

Sertorius accueillit avec joie l'offre et la demande des Lusitaniens, et partit immédiatement d'Afrique, avec un corps de deux mille six cents hommes, dont sept cents Maures et le reste Romains. Les Lusitaniens lui fournirent quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux. C'est donc avec une armée de sept mille trois cents combattants que Sertorius commença cette lutte de dix années, contre quatre des plus fameux capitaines de Rome, et des armées qui présentent un ensemble de cent vingt mille soldats et au moins six mille chevaux. Indépendamment de cette imposante supériorité, les Romains avaient encore l'incalculable avantage d'être maîtres de la presque totalité des villes et des provinces de la Péninsule. Malgré toutes ces probabilités de non-succès, malgré cette inégalité effrayante, Sertorius battit ses nombreux ennemis dans toutes les occasions et rangea sous ses drapeaux la plus grande partie de l'Espagne, tant par ses succès personnels que par ceux de son vaillant Questeur Hirtuléius (**).

Le bruit se répandit bientôt dans les Pyrénées que les Lusitaniens avaient mis à leur tête un second Viriathe et levé l'étendard d'une guerre sacrée, celle de l'indépendance nationale. Aussitôt les Cantabres, entraînant après eux tous les peuples de leur fédération, accoururent se joindre à

(*) Plut.
(**) Plut. Appien. Accuratius. Hist. bell. civ.

ɪertorius. Les Vasco - Navarrais, jusqu'alors alliés des ɩomains, firent cause commune dans cette guerre, avec le este de la ligue pyrenéenne.

Dés le début, Sertorius battit Cotta en bataille navale, ɪrès la ville de Mellaria. Près du fleuve Béthis il mit aussi ɪn pleine déroute le Préteur de la Bétique, Didius, après ui avoir tué deux mille hommes. Pendant ce même temps, on Questeur défit les Proconsuls Domicius et Lucius ɪanicius, tailla en pièces l'armée de Thoranius, Questeur lu Consul Q. Métellus Pius gouverneur de la province, et e tua sur le champ du combat. Les Confédérés, que ces uccès obtenus avec des éléments si faibles enhardissaient le plus en plus, arrivaient en foule au camp de Sertorius. l était même comme alarmé, dit Plutarque, d'y voir abor-ler ces multitudes audacieuses et indisciplinées dont il ne ɪouvait contenir l'ardeur. Leur manière de combattre était errible et sauvage; ils se ruaient sur l'ennemi, tête baissée, omme sur une proie qui leur revenait. Fiers de leurs suc-ɪès, ils demandaient à tout moment qu'on leur accordât la ɪataille.

Ce courage indompté rompait toutes les mesures et les ɪlans de Sertorius, qui tâchait d'adoucir ses alliés, de les amener par ses remontrances; mais elles étaient inutiles.

Un jour qu'il ne jugeait pas à propos d'accorder le combat, es auxiliaires le demandaient à grands cris. Sur le refus de ɪertorius, ils se mutinèrent et furent au moment de se porter ɪux derniers excès, Le général, pensant que la forte leçon l'un échec les corrigerait et les rendrait plus dociles à 'avenir, les lança contre l'ennemi, et prit en même temps les mesures pour empêcher leur destruction, après leur léfaite qu'il prévoyait. L'engagement fut chaud; mais la liscipline romaine triompha, et les Confédérés furent réduits ı fuir, en perdant beaucoup des leurs. Alors Sertorius 'avança à leur secours, recueillit les fuyards et contint 'ennemi, qui n'osa les poursuivre davantage. Cette mésa-'enture avait découragé les vaincus. Sertorius, voulant létruire la fâcheuse impression qu'elle avait produit, eut ecours à un apologue devenu fameux.

Il réunit son armée, et l'ayant formée en cercle, il ordonna qu'on amenât au centre deux chevaux, dont l'un vieux, maigre et faible ; l'autre jeune, gras et vigoureux. Auprès de ce dernier il fit placer un homme sans force, ni taille, ni apparence ; derrière l'autre un homme grand et robuste. Au signal convenu, l'homme herculéen saisit la queue du faible cheval et la tirait dans tous les sens, de tout son pouvoir, comme pour l'arracher. Il se consumait en vains efforts, au grand divertissement des nombreux assistants. Pendant ce temps, l'homme chétif arrachait un à un les crins du fougueux coursier, et, d'un air victorieux en montra, au bout d'un instant, la queue nue et dépouillée.

Alors Sertorius prenant la parole : « Vous voyez, leur « dit-il, ce que peuvent la patience et la persévérance, « comme aussi l'impuissance de la force employée mal à « propos, et de la précipitation. En toutes choses, ce que « l'on ne peut faire en une seule fois, on l'obtient peu à « peu et sans peine par la seule constance, dont le pou- « voir sûr, irrésistible, détruit ce que le monde a de plus « fort et de plus solide. Pour l'homme prudent qui sait « juger l'opportunité des choses, l'occasion est une garantie « de succès ; mais pour les êtres imprudents ou précipités « qui ne savent ni l'attendre, ni la saisir, elle devient un « dangereux ennemi. Ce qui avec elle est courageux, sage « et beau, sans son concours et quand on la veut brusquer « n'est plus qu'aveuglement et témérité. »

Dans les intervalles de la guerre, Sertorius se livrait à l'exercice de la chasse dans les montagnes, et toujours accompagné d'une biche toute blanche, que lui avaient donnée les bergers cantabres. Cette biche, à laquelle il était fort attaché, lui servait pour asseoir de plus en plus son pouvoir moral dans l'esprit et la croyance des Celtibères ; gens simples et superstitieux, à l'imagination ardente et neuve, faciles à adopter surtout le merveilleux. Lorsqu'il lui parvenait quelque nouvelle, sans que l'on pût se douter qu'il l'eût reçue, alors il répandait que sa biche mystérieuse l'en avait instruit. Si la nouvelle était heureuse, il faisait paraître ce joli et gracieux animal, paré de fleurs et de

lauriers, au milieu de l'armée; feignait de lui parler à l'oreille, de l'écouter, et annonçait ensuite, au nom des dieux, ce que sa biche lui avait communiqué.

Cette innocente jonglerie faisait dire de lui par les peuples, qu'ils étaient conduits, non par un homme, le plus vaillant, le plus prudent et le plus sage des enfants de la terre, mais par un favori des dieux; même par un dieu.

Sertorius avait accrédité que cette biche, accoutumée au tumulte du camp, au bruit des armes et des soldats, lui avait été donnée par Diane elle-même; que la déesse l'instruisait la nuit de ce qui se passait, et lui dictait par elle les mesures qu'il devait prendre.

Par l'exercice de la chasse, Sertorius entretenait sa force et sa souplesse, et acquérait la plus complète connaissance des gorges, des sentiers et des ressources de la montagne. Il en avait appris tous les détours et tous les défilés. Son armée, devenue nombreuse par l'adjonction de la ligue cantabrique, était composée de guerriers endurcis, robustes, agiles et légers comme les vents, dit Plutarque; accoutumés à une extrême sobriété, à une nourriture crue. Hommes infatigables, habitués à coucher sur la terre, prompts à l'attaque comme à la retraite, ne fuyant jamais, disparaissant toujours; harcelant sans cesse l'ennemi, un moment quitté, sans se prêter à une action générale; lui coupant les vivres, l'inquiétant dans ses fourrages; lui tuant toujours du monde; et, sans remporter de victoires décisives; en un mot, lui faisant éprouver toutes les misères, tous les maux amenés par une défaite. Joignons à tous ces avantages la confiance aveugle, l'amour du soldat, dont Sertorius reçut plus d'une preuve touchante et précieuse; et nous comprendrons comment il put soumettre à une exacte discipline, à une obéissance scrupuleuse et passive à ses ordres, des hommes qui n'avaient jamais connu aucune des commodités de la vie; qui n'avaient que leur fougue et une grande bravoure innée, mais sans la moindre notion de la tactique qui combine la guerre, prépare les succès et atténue les revers.

Sertorius fournit aussi à son armée de brillantes armes, les plus belles étoffes pour se vêtir; de l'or et de l'argent pour

enrichir les casques et les boucliers des soldats. Il entrait même dans une sorte de rivalité de splendeur et de propreté avec eux. Tous ces montagnards étaient armés à la romaine, dressés à garder leurs rangs, à marcher à l'ennemi sans les rompre; de sorte que, leur ayant fait perdre ce que leur façon de combattre avait de furieux et de désordonné, il en avait formé une armée aguerrie, vaillante et disciplinée.

Sertorius porta ses soins jusque sur les enfants des principaux de la nation; il les réunit dans Osca, ville alors considérable, pourvut à leur éducation, leur fit apprendre les arts cultivés par les Grecs et les Latins; surveillant lui-même leurs progrès, et encourageant par des récompenses ceux qui se distinguaient. Dans le fond, ces enfants étaient des otages qu'il s'était adroitement donnés. La politique qui avait dicté cette mesure était habile, mais le bienfait de l'éducation restait toujours. Grâce à la conduite qu'il tenait vis-à-vis d'eux, l'attachement des Espagnols pour Sertorius allait, peut-on dire, jusqu'à l'adoration.

Ce général, errant seul dans les lieux les plus déserts, au premier signal s'entourait de cinquante mille combattants, et, de fugitif qu'il semblait être, devenait assaillant. Alors il se précipitait sur l'ennemi et le défaisait en le poussant, en l'enfermant dans des gorges et des défilés connus des seuls montagnards : « Sertorius alors tombait sur lui, « dit Plutarque à qui nous empruntons ces détails, comme « un torrent que la pluie ou la fonte des neiges ont grossi « subitement. »

Sertorius mit en œuvre tous les genres de séduction pour se concilier l'estime des Cantabres et leur admiration; il appréciait ce peuple intrépide et fidèle, et voulait se l'assurer. Son adresse, et surtout le prestige de ses victoires, bien plus encore que sa biche prophétique (car les Cantabres ne partageaient pas les superstitions des Celtibères, des Gaulois et des Latins idolâtres), le firent regarder, par eux aussi, comme un homme aimé et protégé de la divinité; ils s'attachèrent à lui (*).

(*) Plut. Flor.

Le plus connu de tous les généraux que Sertorius eut à combattre d'abord, fut Métellus Pius, réputé le meilleur capitaine romain de cette époque, quoique d'un naturel lent. Il était d'ailleurs déjà vieux. Blanchi dans les camps, Pius s'était laissé aller, avec l'âge, à une vie moins active et plus douce, après mille fatigues et mille combats. Il était, au surplus, d'une grande bravoure et versé dans l'art de la guerre; mais accoutumé de tout temps à commander des troupes pesamment armées, combattant de pied ferme, en rase campagne et en ligne, bien exercées à renverser tout ce qui s'opposait à leur passage. C'étaient des batailles combinées, arrangées d'avance, sur un terrain étudié et choisi, et pour ainsi dire, à jour déterminé.

Avec de pareilles troupes Métellus ne pouvait rien contre celles de Sertorius qui, jeune, plein de feu et de vigueur, actif et léger, le harcelait sans relâche, lui enlevait ses vivres, ne lui laissait jamais un instant de repos, même pour fourrager. Métellus ne pouvait réussir à amener son ennemi à une affaire générale qu'il lui présentait toujours; de manière qu'il éprouvait toutes les misères des vaincus; et Sertorius, ayant toujours l'air de fuir, avait tous les avantages de la victoire. Rien ne lui manquait; et le camp romain souffrait de privations. Dès que le Consul se mettait en marche, Sertorius, avec ses Cantabres, se montrait partout, lui barrait le chemin et l'empêchait d'avancer. Campait-il? Sertorius encore l'inquiétait si continuellement avec ses troupes légères, qu'il le forçait à décamper. Si Métellus faisait le siége d'une ville, Sertorius le bloquait, lui faisait éprouver la disette, le réduisait, enfin, au point que ses soldats, entièrement découragés, étaient les premiers à demander la levée du siége qu'ils faisaient.

Sertorius, dans le but d'épargner le sang, appela Métellus en combat singulier, pour terminer ainsi la guerre par la mort de l'un ou de l'autre. Les Romains, harassés et dégoûtés, priaient le Consul d'accepter le défi; mais il refusa et fut accablé de sarcasmes. Métellus aima mieux tenter le rétablissement de la réputation de ses armes, et crut en avoir trouvé l'occasion en assiégeant une place

dont l'armée de Sertorius tirait beaucoup de secours. Il pensait l'enlever en quelques jours; mais d'après la marche constamment suivie par son adversaire, il se trouva bientôt manquer de subsistances.

Métellus détacha six mille hommes pour en procurer à l'armée. Ce détachement fut battu et en partie anéanti par Sertorius. Le siége fut levé et le Consul appela à son secours trois légions que Manilius commandait dans la Gaule Narbonnaise. Celui-ci fut surpris dans sa marche par Hirtuléius, lieutenant de Sertorius, qui, à la tête des Celtibériens et des Cantabres, détruisit ce corps de dix-huit mille hommes. Manilius sê sauva, presque seul, dans la ville de Lérida.

Cette victoire ouvrit à Sertorius le chemin des Gaules dans lesquelles il pénétra et s'avança jusqu'aux Alpes, dont il fit garder les passages. A son retour, il trouva la ville des Lacobritès au moment d'être assiégée. Métellus résolut de la prendre par la soif, sachant qu'il n'y avait qu'un petit puits dans la place. Il fit prendre pour cinq jours de vivres à ses troupes et se mit en marche. Sertorius, pour obvier à ce dangereux inconvénient du manque d'eau, rassembla quantité de Maurusiens et de montagnards de bonne volonté, choisit les plus robustes et les plus lestes, leur promit une bonne récompense, et fit porter dans la ville deux mille outres remplies d'eau, avec ordre de faire évacuer de la place toutes les bouches inutiles.

Le succès de cette mesure contraria beaucoup Métellus qui n'avait de vivres que pour cinq jours. Il envoya Aquinus, avec six mille hommes, pour lui amener un convoi. Dès qu'Aquinus fut passé, Sertorius en ayant été instruit, dressa une embuscade sur son chemin. Au retour d'Aquinus avec son convoi, Sertorius fit sortir sur les derrières du Romain trois mille hommes, cachés dans un ravin couvert, l'attaqua en même temps de front, le mit en fuite, tua la majeure partie de l'escorte, fit les autres prisonniers, et enleva le convoi. Aquinus, dans le combat, perdit ses armes et son cheval; il fuit de toute sa vitesse au camp du Consul qui se vit obligé de décamper, au milieu des railleries des

Espagnols. Dans une autre rencontre Domitius également envoyé par Métellus, fut défait et tué.

Ce général était lui-même démoralisé, et ne savait quel parti prendre avec un ennemi invisible, ou qui ne procédait que par embuscades, et toujours pour rester victorieux. Le Sénat romain comprit aussi que Métellus n'était plus assez actif pour réduire un homme tel que Sertorius, et une armée comme la sienne. Ne voulant pas faire à Métellus, qui jouissait d'une haute considération, l'injure de le rappeler, on lui envoya en qualité de collègue Pompée, jeune encore, avec des forces imposantes.

Perpenna aussi était arrivé en Espagne, avec des troupes qui l'obligèrent de se réunir à Sertorius. Renforcé alors de cinquante cohortes, celui-ci attendit, sans inquiétude, l'illustre rival qui lui était opposé, quoique une portion de ses partisans, alarmés par la haute réputation de Pompée, semblât faiblir et diminuer de confiance en Sertorius. Ces deux grands hommes de guerre se mesurèrent pour la première fois à Lauronne, ville voisine de Valence, et que Sertorius attaquait. Pompée, voulant secourir cette ville, projeta de s'emparer d'une colline, poste avantageux dans lequel Sertorius le devança en s'y logeant. Pompée, loin d'en être fâché, s'en applaudit, et se vanta de tenir son adversaire enfermé entre son armée et la ville assiégée. Sertorius le sut: — « J'apprendrai à l'écolier de Sylla, dit-« il, qu'un général doit plutôt regarder derrière lui que « devant. » Il avait effectivement laissé dans son ancien camp, six mille Cantabres qui tenaient les Romains en échec, de manière qu'ils ne pouvaient, sans s'exposer, attaquer Sertorius. Les fourrageurs de Pompée tombèrent dans une embuscade; une légion étrangère, envoyée à leur secours, fut enveloppée et périt presque en totalité, avec son chef. Les assiégés, perdant tout espoir, furent contraints de se rendre à discrétion, et Sertorius fit brûler la ville, pour la plus grande honte de celui qui avait prétendu la secourir.

Après cette campagne, qui n'avait pas été fort glorieuse 76
pour Pompée, Sertorius partagea son armée et en envoya avant J.-C.

une portion en Bétique, sous la conduite d'Hirtuléius, en opposition avec Métellus. Ils se livrèrent bataille près d'Italica. L'action fut terrible, surtout au centre où les généraux, combattant en personne, furent blessés tous deux. Hirtuléius, laissant vingt mille des siens sur la place, fut obligé de fuir.

A quelque temps de là, voulant venger sa défaite, il se battit en désespéré et fut tué, ainsi que son frère.

Pompée aussi avait battu Perpenna, près de Valence. Sertorius vint le chercher; il le rencontra près de Sucrone. Les deux rivaux désiraient combattre avant l'arrivée de Métellus, qui accourait de la Bétique; Sertorius à cause de la trop grande supériorité numérique des deux armées réunies, Pompée pour n'avoir pas à partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait assurée. L'action s'engagea le soir. Sertorius n'avait pas voulu recommencer le jour, pensant que, dans l'une ou l'autre éventualité, sa connaissance parfaite des lieux lui devait être favorable la nuit. L'avantage demeura égal à peu près, mais l'honneur de la journée appartint à Sertorius, puisque partout où il se trouva en personne, il demeura vainqueur. Pompée fut blessé et courut de très-grands dangers. Son cheval, dont les harnais étaient enrichis d'or et couverts d'ornements précieux, fut pris par les Africains de Sertorius. Celui-ci se préparait à décider la question le lendemain; mais Métellus ayant opéré sa jonction pendant la nuit, Sertorius se retira : « Si cette « vieille, disait-il en parlant de Métellus, ne fût survenue, « j'aurais renvoyé ce petit garçon à ses parents, après l'avoir « bien châtié. » Il licencia ensuite ses troupes, après leur avoir indiqué, dans les montagnes, un rendez-vous, auquel elles ne manquaient jamais. Sertorius s'y rendait presque seul, y chassait et, au jour convenu ou au signal donné, une nombreuse armée se groupait, comme par enchantement, autour de lui. Un ennemi comme celui-là était insaisissable.

Métellus et Pompée réunis agirent avec le plus grand ensemble, et cherchèrent tous les moyens de forcer Sertorius à une affaire générale, qu'il évitait soigneusement. Ils

se décidèrent à concentrer toutes leurs forces dans un pays où ils pussent se procurer commodément des vivres; car Sertorius les leur coupait constamment. Mais celui-ci, ne voulant pas leur laisser cette faculté, se vit obligé de combattre. Il eut l'avantage sur Pompée, et tua Mummius, son Questeur; mais il se vit forcé de donner répit à son rival, pour aller secourir Perpenna, qui ne pouvait se soutenir contre Métellus.

L'arrivée de Sertorius changea la face des choses. Il fit un grand carnage des ennemis et pénétra jusqu'à Métellus lui-même. Le vieux guerrier se battit avec l'énergie d'un jeune homme, mais fut porté à terre par une large blessure. Les Romains rougirent à l'idée d'abandonner le corps de leur brave chef à la merci du vainqueur, revinrent sur leurs pas, le courage enflammé par la colère, couvrirent Métellus de leurs boucliers, l'emportèrent au camp et arrachèrent la victoire à Sertorius. Ses troupes furent repoussées et plièrent.

Sertorius employa sa ressource ordinaire; il donna à ses hommes l'ordre de se débander, et se jeta dans une petite place avec quelques Africains et Cantabres pour arrêter l'ennemi, pendant que les autres fuyaient à leur aise, pour aller ensuite se reformer à un point convenu. Quand il jugea que cette manœuvre devait être exécutée, il sortit avec sa poignée de monde, se fit jour à travers les assiégeants étonnés, et fut se mettre à la tête de son armée qui l'attendait.

Métellus, enorgueilli de cette victoire sans résultat, due plutôt au hasard et au courage de ses soldats qui l'avaient sauvé, qu'à lui-même, se fit nommer *Imperator*, souffrit que la flatterie lui dressât des autels, et lui offrît des sacrifices. Il assistait aux banquets qu'on lui donnait, en robe de triomphateur. A côté de ce fol orgueil, il eut la lâcheté et l'inhumanité de mettre à prix la tête de Sertorius, en promettant cent talents et vingt mille arpents de terre à quiconque la lui apporterait. Cette proscription fut nuisible à Sertorius, en ce qu'elle excita la cupidité de plusieurs de ses anciens partisans et qu'elle aigrit et changea son caractère, jusqu'alors si doux.

75 avant J.-C. Dans la campagne de cette année, Sertorius continua la guerre avec les mêmes avantages. Enfermé dans Calahurris, ville forte de la Navarre, il s'y fit adroitement assiéger. Dans une sortie faite pour aller au-devant d'un détachement de Cantabres qui lui arrivait, il se trouva en nombre trop inférieur, et fut contraint de céder le terrain. Pendant qu'il battait en retraite du côté de la ville, avec les montagnards qui n'avaient pas voulu l'abandonner dans ce dangereux moment, Sertorius se vit sur le point d'être cerné. S'il eût été enlevé ou tué, la guerro finissait avec lui ; son armée, les populations soulevées, restaient à la merci des Romains, dont le renom s'en serait accru en proportion de la terreur et de l'abattement de leurs adversaires.

Sertorius se mit à fuir avec vitesse. Les Cantabres le suivirent ; mais la cavalerie ennemie les pressait, et arriva en même temps qu'eux sous les murs de Calahurris. Les assiégés, tremblant pour leur général, voulaient lui ouvrir les portes, ainsi qu'à ses intrépides compagnons; mais les Romains seraient entrés pêle-mêle avec eux. Les fugitifs crièrent de n'en rien faire et se battirent comme des lions.

Cependant l'ennemi arrivait de plus en plus nombreux. Acculée à la muraille, cette poignée de vaillants devait infailliblement être prise ou hachée. Ils voyaient froidement cette position extrême; leurs cœurs intrépides n'avaient de battements inquiets que pour leur chef. L'intervalle entre les combattants se resserrait de plus en plus ; un moment encore, et Sertorius était prisonnier. Les Cantabres, comme d'un commun accord, l'enlèvent dans leurs bras, montent sur les épaules les uns des autres, et lui font atteindre le sommet des murs, pendant que les premiers rangs refoulaient, de leurs épées, les Romains furieux de voir échapper leur proie. Dès que Sertorius fut mis en sûreté, les Cantabres jetèrent leur cri national, s'élancèrent, la hache au poing, dans toutes les directions ; bondissants et terribles, percèrent les rangs des Romains qui les cernaient, et dégagés d'eux, ils disparurent bientôt du champ de bataille.

Les deux Proconsuls assiégeaient toujours Calahurris. Sertorius en sortit, seul, furtivement, s'enfonça dans la monta-

gne, et avant que les assiégeants se doutassent de son évasion, il tomba soudain sur leurs derrières, avec un corps de Celtibères et de Cantabres, après avoir, chemin faisant, détruit un détachement romain de trois mille hommes. Le siége de Calahurris fut levé à la suite de cette défaite sanglante.

Sertorius reprit alors son genre de guerre. Il harassa par des marches savantes, les deux armées consulaires, les tint dans une anxiété continuelle par de fréquentes embûches, et souvent leur enleva vivres et convois, tant sur terre que sur mer. Il contraignit par là Métellus et Pompée, les deux grands hommes de ce temps, à lui abandonner toute cette partie de l'Espagne qu'ils lui disputaient. Le premier s'enfuit dans la Bétique, et Pompée marcha sur les Vaccéens, où il assiéga Palencia.

Mais l'actif Sertorius n'avait pas renvoyé ses montagnards. Il suivit le Romain, le força à lever le siége, et le réduisit à une telle extrémité, que Pompée écrivit au Sénat pour lui demander du blé, des vêtements et de l'argent pour son armée, sous peine d'être obligé de la ramener en Italie, en abandonnant la guerre et Sertorius. Il obtint ce qu'il demandait et fut dans la Gaule Narbonnaise prendre ses quartiers d'hiver. La renommée publia peu après, de toutes parts, et Rome même en trembla, que Sertorius, comme jadis Annibal, suivi des Cantabres et de tous les peuples de leur fédération, allait bientôt porter en Italie ses armes et sa vengeance. Le célèbre partisan lui-même ne chercha pas à démentir ces bruits, ni à dissimuler les plans de sa politique.

Dans la campagne suivante Pompée fut plus heureux. 74 avant J.-C.
Mais les revers de Sertorius étaient l'œuvre de Perpenna et des Sénateurs romains qui avaient suivi le lieutenant de Marius. Jaloux du mérite de Sertorius et de son renom, peut-être aussi n'ayant pas encore oublié les promesses de Métellus, ces traîtres cherchèrent à faire perdre à leur général la confiance et l'affection des Espagnols. Ils vexèrent de toutes manières, et épuisèrent les villes et quartiers sous leur administration; ils affichèrent l'avarice et la cruauté, se servant du nom de Sertorius et, par là, le firent haïr autant

74-72 avant J.-C. qu'il avait été vénéré. Les villes se soulevaient, des peuplades entières s'éloignaient; Sertorius se vit trahi et usa de sévérité pour arrêter les trahisons. Cette rigueur empira le mal.

Courroucé contre ses compatriotes qui, eux-mêmes non plus, ne dissimulaient pas leur mécontentement, il leur ôta le privilége de former sa garde, et la composa d'Espagnols. Ce changement irrita encore plus les Romains, même beaucoup de ceux qui étaient restés fidèles. La division se mit dans le camp de Sertorius, la désertion devint effrayante. Les conspirations contre la vie de Sertorius se multiplièrent; les supplices infligés aux coupables le rendirent odieux, d'autant plus que ces coupables étaient d'anciens compagnons de fortune, d'anciens amis. Ceux qu'il envoyait pour apaiser les soulèvements étaient les premiers à les fomenter.

Abreuvé d'ingratitude, entouré de traîtres, irrité par les revers et les séditions, Sertorius parut tout à coup un autre homme; il devint cruel. Il porta même la férocité jusqu'à faire vendre ou tuer tous les enfants élevés à ses frais et par ses ordres, dans la ville d'Osca. Ici le rôle du partisan s'effaça devant le caractère du Romain.

Poussé par la jalousie et l'ambition, Perpenna ourdit une conspiration contre Sertorius et dans un repas qu'il lui donnait, le fit assassiner par des Romains, dont plusieurs avaient des noms illustres. Tels étaient Aufidius, Gracinus, Manlius, Antonius, et plusieurs autres. C'est encore le poignard, c'est encore la proscription qui enléva à la Péninsule le chef de partisans, le général de ces hommes qui voulaient défendre ou reconquérir leur indépendance sur la tyrannie de Rome. Mais Sertorius avait trop vaincu les armées et les consuls de l'orgueilleuse république, pour qu'un pareil crime lui fût pardonné. Comme de Viriathe, ce fut l'assassinat qui délivra la grande dominatrice, de l'homme que ses armes n'avaient pu entamer (*).

Après la mort de Sertorius, Perpenna voulut se saisir du commandement. Il n'y parvint qu'avec peine. La fin tragi-

(*) Plut. Flor.

que du vaillant Sertorius effaça la haine; la pitié eut son tour. Les hommes de la Confédération surtout, qui n'avaient pas autant partagé les préventions semées contre le général, le chérissaient toujours et ne pouvaient voir son assassin qu'avec horreur. Aussi, abandonnant Perpenna, envoyèrent-ils leurs ambassadeurs et otages à Pompée, qui les accueillit avec joie et empressement. Ce dernier ruina la ville d'Osma et fut remettre le siége devant Calahurris.

Perpenna, à force de rigueurs et d'exécutions, retint une partie de l'armée sous ses étendards; mais il ne put résister à Pompée. Dès le premier combat il fut battu et pris. Les Espagnols méprisaient ce traître; ils n'avaient voulu ni le défendre, ni le couvrir. Un ordre du vainqueur le fit mettre à mort. Les deux villes assiégées avaient tenu pendant quelque temps; mais Pompée, ayant pris et brûlé Osma, Afranius, Questeur de Métellus, fut chargé de s'emparer de Calahurris. Ce siége fait un des sombres épisodes des guerres romaines en Espagne. L'horrible famine à laquelle fut en proie cette malheureuse cité, passa en proverbe dans le monde romain.

Quelques corps de Vascons et Cantabres, de ceux qui avaient suivi Sertorius dans ses campagnes, résolurent généreusement, au milieu de la défection universelle, de rester fidèles aux ordres de leur général, même après sa mort. Car, de toute l'Espagne, la seule ville de Calahurris refusait la soumission à Pompée. Ces braves s'y enfermèrent donc. Sa 71-55
position escarpée et difficile, le souvenir de Sertorius qui avant J.-C.
s'y était retiré pour en sortir vainqueur, l'intrépidité de ses défenseurs, rendirent le siége très-long et à jamais mémorable. La constance avec laquelle on y supporta la faim était plus que de l'opiniâtreté, elle tenait de la rage; et il a fallu qu'elle parvînt à un degré difficile même à concevoir, pour que l'ennemi pût entrer dans cette place. Les herbes, les animaux les plus vils, tout fut converti en aliment, et tout finit par s'épuiser.

Dans cette extrémité, on vit un déplorable exemple de ce que peuvent sur l'homme l'exaltation de la valeur, de la fidélité et du désespoir. Comme à Numance, de jeunes

guerriers, pour soutenir leur vie défaillante, s'abreuvaient de leur propre sang. D'autres cherchaient dans les cadavres de leurs compagnons tués, et dont ils enviaient le sort, une nourriture plus affreuse encore. Ces excès sont atroces, et ne peuvent avoir d'excuse que dans la certitude où étaient ces malheureux de ne pas trouver grâce devant un ennemi irrité de leur résistance opiniâtre. C'est donc dans leur désespoir même qu'ils cherchaient un remède contre le désespoir. « Ainsi, dit Moret, la guerre s'alimentait de ses « propres ruines; et les morts, animés d'une nouvelle vie dans « ceux qui les dévoraient, semblaient se lever de leurs tom« beaux pour revenir combattre encore les Romains. »

Ce fut seulement lorsque la famine et la mort eurent tout dévoré; lorsque les remparts de Calahurris eurent vu tomber, comme un funèbre fantôme, le dernier de leurs défenseurs, qu'Afranius pénétra dans ce vaste sépulcre. Le silence solennel de cette cité, peu avant si riche, si peuplée, si bruyante, l'odeur cadavéreuse qui régnait partout, quelques corps décharnés qui gisaient épars dans les rues, apprirent aux Romains, saisis de stupeur et d'admiration, ce que l'on peut attendre d'hommes qui restent fidèles à un souvenir jusqu'à cette extrémité. Afranius se hâta de livrer aux flammes ce terrifiant trophée de la mort (*).

Pompée détourna les yeux de l'incendie qui dévorait Calahurris, et s'avança en ami vers l'intérieur de la Navarre, où il renouvela les anciens traités avec les diverses républiques fédérées. Il fit même ajouter des fortifications, entre autres à IRON, qui fut nommée, pour ce fait, *Pompeiopolis*, ou ville de Pompée, aujourd'hui PAMPELUNE. Il recueillit aussi, avant de quitter l'Espagne citérieure, les débris des vieilles bandes de Sertorius. Il réunit trente mille Vascons, Arevaces, Vettons et Celtibériens, les fit désarmer et descendre dans l'Aquitaine, où il les colonisa, en leur assignant le pays de Comminges. Il fit construire par eux la ville de Convenas, et partit avec son armée pour l'Italie.

Afranius, resté chargé du gouvernement de l'Espagne

(*) Juven. Moret. Royou.

itérieure, ne jugea pas à propos de continuer la guerre ontre les Cantabres, en entrant plus avant dans leurs mouagnes. Il craignit d'aller remuer les cendres encore rouges lu dernier incendie, et de s'adresser aux hommes du nord le l'Espagne, chez qui les Romains n'avaient pas encore énétré. D'un autre côté, il pensait que la destruction récente le Calahurris maintiendrait suffisamment les Cantabres. Il e désirait d'autant plus vivement que l'absence de Pompée vait diminué les forces romaines dans la Péninsule, et qu'il ie pouvait espérer de secours de Rome, occupée en Asie ar la guerre de Mithridate, et en Italie par la révolte de Spartacus et des gladiateurs. Ainsi, cette fois, les armes omaines ne franchirent point l'Ebre.

Depuis cette époque jusqu'à l'année 54 avant J.-C. il ne 54 avant J.-C.
se passa rien d'important vers les Pyrénées, dont les populaions, toujours en dehors de la domination romaine, purent enfin respirer.

Jules-César était, dans ce moment, occupé contre les Gaulois. Dans le but d'empêcher le secours des Aquitains dont les armées romaines avaient autrefois éprouvé la valeur, il détacha contre eux son lieutenant Crassus, à la tête de douze cohortes et un gros de cavalerie, avec ordre de faire diversion dans l'Aquitaine. Cette province s'étendait alors de la Garonne aux Pyrénées, et jusqu'à l'Océan. Crassus, ne se sentant pas assez fort, pour se commettre avec un peuple aussi redoutable, sollicita du secours des principales villes de la province romaine, en Gaule. Narbonne, Toulouse, Carcassonne, lui envoyèrent leurs plus braves citoyens.

Le côté occidental de l'Aquitaine était habité par les Vasco-Cantabres de Soule et du Labourd, qui occupaient les versants nord des Pyrénées jusqu'à l'Adour. Ils faisaient partie, ainsi que les autres peuplades de la Novempopulanie, de la Fédération cantabrique. L'alarme se répandit jusque dans ces vallées reculées, lorsque Crassus apporta aux Aquitains le joug sous lequel César venait de ranger les Gaulois. Les Aquitains s'empressèrent, à leur tour, d'appeler à leur aide leurs Confédérés. Les Cantabres répondirent généreusement à cet appel de leurs frères, et se rendirent dans

les plaines de l'Aquitaine, au nombre de plus de vingt mille. César dit dans ses commentaires que les divers commandements furent déférés à ceux des Cantabres qui avaient appris la guerre sous Sertorius.

Nombreux et belliqueux, Aquitains et Cantabres ne voyaient que des présages de victoire. Malgré cela, ils suivaient de préférence les errements de leur ancien général, enlevaient des convois, coupaient les vivres, tombaient sur les fourrageurs et les détachements, tendaient des embuscades: en un mot, ils ne cherchaient pas des succès éclatants, mais par des escarmouches continuelles, en harcelant sans cesse l'ennemi, en l'inquiétant toujours et partout, ils le fatiguèrent et lui firent éprouver des pertes qui, ainsi multipliées, devinrent considérables. Ils conduisirent cette guerre avec tant d'habileté et de prudence que Crassus, épuisé, manquant presque de munitions, ne voyait, pour échapper au péril toujours croissant de sa position, d'autre ressource que celle d'une bataille.

Mais les alliés, renfermés dans leur camp fortifié, préféraient une victoire lente et sûre. Ils voulaient triompher sans effusion de sang, sans blessure nouvelle, et restaient fidèles au précepte de Sertorius : qu'il ne faut jamais, à moins de motif impérieux, faire ce que désire l'ennemi. Crassus, à l'extrémité, vint un jour déployer son armée vis-à-vis du camp aquitain, et présenter la bataille. Elle fut refusée, et les Confédérés restèrent paisibles derrière leurs retranchements. Les Romains prirent ce refus pour un effet de la peur, et demandèrent le combat. Ce cri unanime des légions, le besoin de vaincre, la nécessité de sortir d'une position périlleuse, arrachèrent l'ordre d'attaquer au jeune et bouillant Crassus. Il chargea trente mille auxiliaires de branchages et de fascines pour combler les fossés, se porta en avant avec le reste de ses troupes, et s'élança sur les retranchements. Les assiégés les reçurent avec fermeté. Ils lancèrent sur l'ennemi une grêle de traits, de javelots, de pierres et toutes sortes de projectiles qui devenaient d'autant plus meurtriers qu'ils partaient d'un point élevé. Cette imprudence de Crassus aurait coûté cher aux Romains, et

la retraite elle-même aurait présenté les plus grands dangers, sans un de ces hasards qui déconcertent les plus sages combinaisons, et étourdissent le courage le plus affermi.

Les derrières du vaste camp des alliés avaient été confiés aux Aquitains. Moins disciplinés, moins habitués à ne jamais quitter leurs postes sans ordre; au premier bruit du combat, ils abandonnèrent la garde de la porte du camp qui leur était confiée, et qui, suivant l'usage romain, se nommait Porte *décumane*. Ils s'étaient portés du côté des Cantabres, là où se trouvait le fort de la bataille, curieux, sans doute, de voir par quels exploits les alliés de la montagne allaient justifier leur célébrité. Cette faute causa la perte de l'armée.

La cavalerie romaine ne pouvant trouver d'entrée par le lieu même du conflit, tourna le camp pour en découvrir, ou en forcer une sur un point négligé ou moins défendu. Crassus averti, commanda sur-le-champ un corps de cavalerie avec quatre cohortes qu'il tenait en réserve pour soutenir ses auxiliaires, et leur fit faire un grand circuit, afin de dérober leur marche aux assiégés. Cette troupe parvint à la porte décumane, qu'elle trouva sans défenseurs, entra dans le camp, et après une courte halte, pendant laquelle Crassus occupait son ennemi le plus qu'il lui était possible pour détourner son attention du danger qui le menaçait d'un autre côté; infanterie et cavalerie, poussant une immense clameur qui fut entendue des deux armées, se jetèrent comme la foudre sur les derrières des assiégés, et commencèrent le carnage. Crassus excite ses soldats, qui répondent alors par un cri formidable à celui qui, d'abord, les avait surpris. Troublés, entre deux morts, les Aquitains et les Cantabres, obligés de faire face des deux côtés, voient les Romains escalader les retranchements, y planter leurs aigles, les déborder, les presser entre deux lignes hérissées de lances et de pointes de glaives. Les monceaux de morts seuls séparent les combattants qui, pour se joindre, les foulent bientôt aux pieds. On se perce mutuellement, les champions tombent expirants sur le fer les uns des autres, le sang ruisselle, et, dans ce duel corps à corps des deux armées,

les Romains, supérieurs en nombre, égaux en courage, l'emportèrent.

De cinquante mille hommes enfermés dans le camp, dit César, un tiers à peine échappa; et quand les survivants prirent la fuite, la localité elle-même favorisait leurs ennemis. Dans cette plaine nue, la cavalerie romaine poursuivait les fuyards avec avantage, et les décima encore. Mais aucun historien d'aucune époque ne dit la perte que fit Crassus. Ce ne sont jamais les vaincus qui comptent les morts. Au surplus, Rome se recrutait dans l'Europe entière, et ceux qu'elle combattait n'occupaient qu'un point dans cette vaste étendue, n'avaient qu'une population restreinte en elle-même, éclaircie par des siècles de guerre et qui ne refusait jamais de tirer son glaive pour la cause de la liberté. Rome, après six ans, renvoyait dans leurs foyers ceux qui avaient payé leur dette à la patrie; les soldats de la fédération la contractaient en naissant, cette dette, et ne la considéraient comme payée, que lorsque la mutilation, la débilité d'une grande vieillesse, ou la mort, venait les arrêter.

Après ce revers, les peuples d'Aquitaine, et même les Tarbelliens, envoyèrent leurs députés et des otages à Crassus. Seuls les Vasco-Cantabres de Soule, de Labourd et de Navarre ne firent aucune soumission, enhardis, dit César, par la saison avancée et l'approche de l'hiver. Une ardente soif de vengeance contre les légions de César s'alluma dans le cœur des Cantabres. Pompée, au contraire, par ses bienfaits et sa gloire, s'était attiré l'admiration et l'affection des Vascons. Dès que ce grand homme se déclara l'ami et le protecteur de la liberté, il entraîna dans la guerre civile toute la ligue cantabrique.

49 avant J.-C. César, informé que son rival avait de nombreux partisans dans l'Espagne citérieure, ne voulut point laisser dans les montagnes un foyer de guerre. Nommé gouverneur de cette province, Pompée n'y fut point, et y envoya ses lieutenants. Il préféra aller dans l'Orient, dont les populations étaient moins belliqueuses que celles du nord de la Péninsule, auxquelles il ne manquait qu'un bon chef. César, plus avisé,

entra dans l'Espagne, combattre une armée sans général, pour attaquer plus tard un général sans armée (*).

L'Espagne était donc gouvernée pour Pompée, qui faisait la guerre aux Parthes, par L. Afranius, M. Petréius et M. Varro, ses lieutenants. César avait résolu d'enlever à son rival cette Espagne, pépinière de soldats, et sans laquelle lui, César, ne pouvait jamais terminer son entreprise. Il savait aussi que, bien que la guerre de Sertorius eût divisé d'intérêts et d'affections les Espagnols et Pompée, cependant ils servaient dans ses rangs et le serviraient encore. Et la raison en est simple à concevoir. La blessure la plus récente est toujours celle que l'on sent le plus vivement, celle qui poigne le plus; et le massacre récent des champs d'Aquitaine avait allumé dans le cœur des Confédérés, une haine qui étouffait l'ancienne, et les poussait sous les drapeaux de l'ennemi de César. Celui-ci, d'ailleurs, n'ignorait pas non plus que Pompée venait d'envoyer en Espagne, comme général, Vibulius Rufus, pour gouverner en chef cette grande province, et mettre de la régularité dans toutes les branches d'administration. Aussi, dès l'arrivée de Rufus, chacun des lieutenants s'établit soigneusement dans son quartier. Pétréius leva de la cavalerie chez les Lusitaniens; Afranius en Celtibérie et chez une portion des Cantabres, qui étaient venus se rallier. Puis ils réunirent leurs troupes près d'Ilerda, où ils se portèrent, et dont ils firent l'entrepôt de leurs vivres et munitions. Ces forces se composaient de cinq légions romaines, quatre-vingts cohortes d'alliés, et cinq mille chevaux; offrant ainsi un total de plus de soixante mille hommes. On répandait en outre que Pompée, avec toute son armée, allait, par la Mauritanie, venir opérer sa jonction.

César, qui avait aussi une forte armée, envoya Fabius avec trois légions, s'assurer des passages des Pyrénées-Orientales. Il le suivit bientôt lui-même avec six mille Romains qui, tous, avaient fait la guerre des Gaules sous lui, trois mille chevaux aussi romains, et nombre égal

(*) Plut. Dion. Flor.

d'auxiliaires, infanterie et cavalerie, composés de Gaulois, Narbonnais et Aquitains. César emprunta à ses officiers tout l'argent qu'ils avaient, et en fit présent à ses soldats, voulant ainsi s'attacher les uns par la reconnaissance, les autres par l'intérêt et la nécessité. Il trouva Fabius assis près de la Ségre, en face des soldats de Pompée commandés par Afranius et Pétréius. Ils en étaient déjà venus aux mains plusieurs fois, un jour entre autres, par un effet du hasard.

Fabius, afin de pouvoir envoyer ses hommes au fourrage, parce que ce qui se trouvait à portée avait déjà été consommé, avait fait construire deux ponts, par le moyen desquels il allait appuyer ses fourrageurs. Les lieutenants de Pompée en avaient fait également construire deux, mais un peu plus bas. Fabius, voyant un jour ses fourrageurs gravement compromis, fit passer deux légions sur un de ces ponts, pour les aller dégager. Les bagages suivirent la troupe, et leur poids fit rompre le pont, qui s'enfonça. Ces deux légions se trouvaient fortuitement engagées, acculées à la rivière, et coupées de la cavalerie et du reste de l'armée. Les débris, emportés par l'eau, apprirent aux adversaires l'accident arrivé. Aussitôt Afranius se met en mouvement, remonte la Ségre, et vient se présenter en bon ordre à Plancus, qui commandait ces deux légions. Celui-ci étendit son front autant que possible, pour n'être pas débordé par la cavalerie, et soutint bravement le choc des quatre légions d'Afranius, jusqu'à l'arrivée du renfort. A la rupture du pont, Fabius avait prévu la manœuvre d'Afranius, et s'était mis en marche vers l'autre passage, qui se trouvait à une grande lieue plus haut. Ce fut alors qu'arriva César. Aussitôt il fit passer ses troupes et présenta la bataille, qui fut refusée. Alors il résolut de serrer de près ses adversaires, et fut camper à quatre cents pas de la colline sur laquelle ils étaient retranchés.

Pendant trois jours, ce furent des escarmouches continuelles, dans lesquelles l'avantage demeura toujours aux alliés. Mais, durant ce temps, César faisait faire tous les retranchements, toutes les fortifications du camp, par une des lignes de son armée; tandis que les autres, constamment

rangées en bataille devant elle, la masquaient et couvraient les travaux. En sorte que César dressa un camp fortifié, en vue des lieutenants de Pompée, sans qu'ils en eussent le moindre soupçon.

Dans une rencontre où les deux armées se disputaient un poste, César fut battu, et dut cet échec aux soldats de la Confédération, à cause de leur manière de combattre, nouvelle pour ses légions, et qui les troubla. Ces hommes s'avançaient hardiment au combat, et se retiraient avec promptitude, pour reprendre champ et se précipiter de nouveau sur l'ennemi. Les légions de Pompée avaient pris aussi la même méthode, par suite d'un long séjour en Espagne; et les cohortes de César ne tinrent pas contre ce genre d'agression.

Un évènement d'un autre ordre fit courir à César un plus grand danger. La Sègre se trouva tout à coup enflée par un orage, tel qu'on n'en avait jamais vu de semblable dans ces contrées. Elle déborda; les deux ponts de bois de Fabius furent emportés par la violence des eaux, et l'armée se trouva enfermée entre deux rivières, la Sègre et la Ciñca, dans un espace d'environ dix lieues, sans vivres, sans moyen d'en tirer de la localité, et dans l'impossibilité d'en recevoir des Gaules ni d'Italie, faute de pouvoir passer la rivière. L'armée de Pompée, au contraire, était dans l'abondance de tout, avec facilité de se procurer ce dont elle pouvait avoir besoin. Son pont de pierre avait résisté à la violence des eaux. Les Cantabres auxiliaires incommodaient beaucoup César. Agiles et audacieux, connaissant parfaitement les localités, franchissant même les rivières sur des outres, dont ils étaient toujours munis en guerre; ils tombaient à l'improviste sur les fourrageurs romains, et les écrasaient. César se voyait au moment de périr par la famine; il ne pouvait non plus tenter une bataille contre une armée campée sur le sommet d'une colline, ni rétablir ses ponts, à cause du double obstacle des eaux et d'un ennemi actif, entreprenant.

Un grand convoi, escorté de six mille hommes et d'un gros de cavalerie en outre de bon nombre d'archers, tous Gaulois, arrivait des Gaules. Ignorant la rupture des ponts,

le danger qu'ils couraient, ils marchaient presque à la débandade, sans chef comme sans précaution. Afranius averti passe la Sègre, et les attaque subitement avec toute sa cavalerie et trois légions. L'infanterie gauloise fuit en désordre; mais les cavaliers préservèrent le convoi et toute l'escorte par leur intrépidité. Soutenant un long combat, ils leur donnèrent le temps de se mettre à couvert, et se retirèrent eux-mêmes ensuite, à l'approche des trois légions qui les auraient infailliblement détruits. Bien que tout se trouvât sauvé, cet évènement n'en fut pas moins malheureux pour César, dans le camp duquel le prix des vivres devint excessif. La nouvelle s'en répandit jusqu'à Rome, mais empirée, exagérée, au point que l'on regardait la perte du vainqueur des Gaules comme infaillible (*).

César, cependant, prit conseil de son fécond génie. Il fit construire de légères barques dont les quilles et les membrures étaient revêtues d'osier recouvert de cuir; et dans le silence de la nuit les fit transporter à vingt-deux milles de son camp, sur des chariots. Il fit ensuite embarquer des hommes qui s'emparèrent d'une éminence sur l'autre rive, et s'y fortifièrent avant qu'Afranius eût rien soupçonné. Une légion suivit ce détachement, et on commença immédiatement, par les deux extrémités, un pont qui, en quarante-huit heures, fut terminé. Le grand convoi gaulois, échappé à tant de dangers, put arriver par là, et César envoya sur le champ un gros corps de cavalerie surprendre, de l'autre côté de la rivière, les fourrageurs de l'armée adverse qui, ignorant l'existence de ce pont, n'étaient pas sur leurs gardes et furent taillés en pièces. Les Romains revinrent au camp chargés de butin. De ce moment l'étoile de César l'emporta sur Afranius, dont les fourrageurs étaient accablés dès qu'ils essayaient de sortir. Car la cavalerie de l'ennemi était belle et nombreuse, ses communications étaient rétablies, les vivres abondants. Le changement de fortune en guerre, amène celui des populations voisines de son théâtre. César l'éprouva; les provisions, antérieure-

(*) Hist. du 1er Triumv.

ment portées à l'armée de Pompée, affluaient maintenant de toutes parts dans son camp. Il est dans la nature humaine de se rapprocher toujours du plus fort, comme du plus heureux.

Afranius, que ces changements alarmaient déjà, fût plus effrayé encore par suite d'une nouvelle entreprise de César. Le pont que ce dernier avait construit était à sept lieues de son camp; il ne pouvait faire passer sa cavalerie aussi vite ni aussi souvent qu'il l'eût désiré. César imagina en conséquence de rendre la Sègre guéable, en la détournant par un grand nombre de profondes saignées. Pour parer à cet inconvénient, Afranius et Pétréius, dans la crainte de se voir bientôt les vivres entièrement coupés, se décidèrent à transporter la guerre en Celtibérie, d'où ils espéraient tirer de puissants renforts de cavalerie, où d'ailleurs on connaissait peu César, et où Pompée avait un grand renom. Ils décampèrent la nuit avec le plus de silence possible. Mais César les fit immédiatement poursuivre par sa cavalerie, de manière à retarder leur marche. En faisant passer l'infanterie par le pont, il aurait été impossible de joindre Afranius avant qu'il eût traversé l'Ebre, dont la distance n'était, pour lui, que de vingt milles. D'un autre côté, les soldats auraient eu de l'eau jusqu'au cou dans le gué de la Sègre, malgré les nombreuses saignées dont nous avons parlé. Ce moyen eût été trop dangereux.

Les légions cependant voyaient leur cavalerie combattre sur le rivage opposé; leur ardeur s'en accrut et elles demandèrent à grands cris à se jeter à l'eau, comme la cavalerie, dans la crainte que l'ennemi leur échappât. César qui, au fond, n'avait pas d'autre désir, eut l'air de résister quelque temps à leurs prières et s'y rendit enfin. Choisissant dans les compagnies ceux dont la force corporelle ou le courage étaient le plus douteux, il les laissa au camp sous la garde d'une légion et fit traverser la rivière au reste, entre une double haie de chevaux. Le passage s'effectua heureusement; personne ne périt. Les légionnaires se mirent immédiatement à la poursuite des Confédérés. Ils le firent avec tant

d'ardeur que, malgré leur grande avance, les Confédérés furent atteints en peu d'heures.

Afranius commit la faute de camper alors, au lieu de s'emparer des défilés situés à cinq milles de là, et qui lui auraient présenté, avec une défense avantageuse, la facilité d'arrêter l'ennemi, et celle de gagner, sans danger, les bords de l'Ebre. Fatigué d'une longue retraite, qui avait été un combat continuel, Afranius attendit; et à minuit leva le camp sans bruit. Il s'arrêta, cependant, dès que César eut donné le signal de la marche. De crainte d'une lutte nocturne qui lui eût été fâcheuse à cause de l'embarras des bagages et de l'infériorité de sa cavalerie, il attendit le point du jour. César tourna le camp des ennemis dans ces entrefaites, et gagna avant eux les gorges des montagnes par des chemins presque impraticables. Quatre des cohortes d'Afranius, essayant de se sauver par les hauteurs, furent massacrées. Il en fût arrivé de même au reste de l'armée déjà engagée, sans l'humanité de César qui, désirant ménager le sang romain dans les deux partis, espérait réduire par famine son ennemi à capituler. Ses officiers le priaient de donner le signal du combat; ses légionnaires, à grands cris, demandaient qu'on les y conduisît. César, inébranlable, refusa. Les troupes murmurèrent; il persista, et par un mouvement qu'il fit faire à quelques-uns de ses corps, il ménagea à ses adversaires un passage pour retourner à leur camp, et se contenta d'occuper tous les défilés.

Le lendemain matin les deux généraux de Pompée s'étant quelque peu écartés du camp pour la surveillance de travaux qu'ils faisaient faire, plusieurs soldats, sortis sans armes, furent au camp romain et s'entretinrent amicalement avec ceux qu'ils connaissaient dans les rangs opposés. Ils les remercièrent de les avoir épargnés la veille et convinrent qu'ils leur devaient la vie; car ils avaient reconnu le danger de leur position. Le regret d'avoir à combattre des concitoyens, des amis, des parents, fut aussi exprimé, ainsi que l'offre de venir se rallier sous les drapeaux de César, à la condition qu'on épargnerait leurs chefs. Les plus distingués de ceux-ci, et entre autres le fils d'Afranius, qui

emanda sûreté pour lui et son père, furent même députés César par les soldats de Pompée. L'accord était près de se onclure, les deux partis belligérants passaient sans méfiance ans le camp l'un de l'autre, lorsque Afranius et Pétréius, nstruits de ce qui se passait, revinrent précipitamment. Le remier se résigna à tout; mais Pétréius, ayant donné des rmes à ses esclaves et prenant avec lui sa garde, composée n totalité de Cantabres, tomba sur ceux des soldats de César ui se trouvaient parmi les siens. La majeure partie fut tuée; uelques-uns se sauvèrent à grand'peine. Pétréius supplia es soldats de ne pas l'abandonner, de ne pas le livrer à un nnemi courroucé, de ne pas déserter ainsi la cause de 'ompée, auquel il leur fit renouveler leur serment, qu'il rêta lui-même le premier. Il ordonna ensuite à tous ceux ui avaient dans leur tente un soldat de César, de le livrer ur le champ pour être égorgé. Une telle barbarie leur fit orreur; ils sauvèrent leurs hôtes. César, loin d'imiter cette ruauté, laissa sortir tous ceux qui se trouvaient dans son amp. Quelques officiers, touchés de tant de grandeur 'âme, restèrent volontairement, et prirent du service dans es rangs. Sans doute, ils comprenaient que Pétréius et son ollègue ne pourraient long-temps tenir la campagne contre n tel adversaire.

Un second échec, dans lequel l'armée ne dut son salut u'à la clémence de César, fut essuyé par eux. Le vainqueur, es enfermant par des circonvallations, comme dans une lace assiégée, les réduisit à manquer de tout, et à solliciter une capitulation. César la leur accorda, et se contenta 'adresser quelques reproches aux deux chefs, qui méritient la mort, d'après les lois de guerre romaines; surtout étréius. Il ne voulut point contraindre les troupes vaincues servir sous ses ordres, ainsi qu'il le pouvait. Il exigea seulement que les Cantabres et tous leurs Confédérés fussent cenciés sur le champ, et que les Romains fussent conduits sque sur les bords du Var, petite rivière formant les limites es Gaules et de l'Italie, pour y être également congédiés. ésar s'engagea à leur fournir le blé dont ils auraient besoin, t leur fit même restituer ce qu'ils avaient perdu pendant la

guerre. César se chargea d'indemniser ses soldats de cette restitution, et renvoya les légions vaincues de Pompée sous l'escorte de quatre des siennes. Arrivés au Var, les chefs et les officiers furent rejoindre Pompée ; la plupart des soldats demandèrent à servir sous les ordres de César.

Restait encore Varron dans l'Espagne ultérieure ; il y commandait deux légions. César, autrefois Questeur dans cette contrée, s'y rendit. Toutes les populations se soulevèrent en sa faveur, et vinrent au-devant de lui. Une des légions du lieutenant de Pompée l'abandonnant, vint à Hispalis, où elle se rendit à César, auquel Varron, voyant l'inutilité de la résistance, remit l'autre, ainsi que sa flotte et le trésor. La Bétique fit sa soumission au vainqueur ; Gadès obtint le droit de bourgeoisie romaine. Puis, quittant Cordoue où Varron lui-même l'était venu joindre, César s'embarqua pour Tarragone. De là il se rendit par terre à Marseille, assiégée pour lui par Brutus. Arrivé sur la frontière des Gaules, à l'endroit où Pompée avait fait ériger son trophée, César voulut, comme lui, laisser un monument qui consacrât ses victoires dans la Péninsule. Mais Pompée avait été, pour ce fait, accusé de vanité. César eut l'adresse de cacher la sienne sous un masque religieux. Il fit élever, très-simplement, un grand autel de pierre sur le sommet de ces montagnes, à côté du trophée de son compétiteur.

48 avant J.-C. Afranius avait envoyé à Pompée plusieurs cohortes cantabres qui, avec la légion cilicienne, formèrent, à la bataille de Pharsale, l'aile droite de son armée. Pompée, dans cette journée où sa vanité joua le sort du monde, vit fuir sa brillante cavalerie, élite et fleur de la noblesse romaine, sans désespérer de la victoire ; mais dès qu'il eut aperçu parmi les Cantabres quelques symptômes de la consternation générale, perdant tout espoir et dépouillant, avec son manteau de pourpre, sa gloire, acquise par quarante années de travaux ; Pompée, le grand Pompée se mit à fuir, et courut s'enfermer et se déguiser dans sa tente. César ayant crié aux siens d'épargner les Romains et de ne tourner leurs armes que contre les étrangers et les auxiliaires, les légionnaires de Pompée formant l'aile droite, et avec eux les Ciliciens,

irent bas les armes. Les Vasco-Cantabres, demeurés seuls, utinrent seuls les efforts de l'aile gauche de César, renrcée de six cohortes de réserve. Trois cents montagnards, s derniers de ces vaillants hommes qui fussent demeurés bout, refusèrent la grâce que leur offrit César, et tombènt jusqu'au dernier, glorieusement, et on peut le dire, en mbattant pour la liberté de l'univers.

Cn. Pompée, fils du grand Pompée, s'était rendu en pagne où il avait de nombreux amis, anciennement attaés à son nom. La haine que s'était attiré dans cette pronce Cassius Longinus, le lieutenant de César devenu ctateur, le favorisa encore au point que deux légions, trefois attachées à Pompée puis soumises à César, avaient pris leurs premiers engagements en haine de Longinus. ı. Pompée était venu dans la Péninsule sur la demande ın secours faite par les Espagnols à Métellus Scipion, qui mmandait de grandes forces en Afrique. Cnéius Pompée, ın naturel cruel, plia son caractère à l'affabilité, obtint elques succès, fit des largesses aux dépens de ses enne.s, affranchit des esclaves et se créa ainsi des partisans i, joints aux débris de Métellus Scipion recueillis en rique, lui formèrent bientôt une nombreuse armée. En s-peu de temps il avait réuni treize légions, et son frère xtus, avec Labiénus et Varus, lui ayant amené une flotte, se vit promptement maître de toute l'Espagne. De tous s côtés, les volontaires affluaient, et les Cantabres fidèles 'amitié comme à la vengeance, vinrent aussi s'attacher à fortune contre César.

Celui-ci comprit que sa présence seule pouvait rétablir les 'aires. Il arriva en vingt-deux jours aux environs de Corue, et trompa tout le monde par cette rapidité. Le jeune mpée, instruit de l'arrivée prochaine de César, crut prunt, contre un tel ennemi, de se concentrer. Il réunit donc ıtes ses forces dans la Bétique qui lui obéissait, à l'excepn de la seule ville d'Ulia. Il l'assiégeait quand César parut. ave et prudent, il continua le siége. César introduisit du cours dans la place. Feignant ensuite de se diriger sur Corue, pour attaquer cette capitale de la province, il marcha

droit à Pompée, après avoir jeté un pont sur le Guadalquivir, le força de lever le siége d'Ulia, et tâcha de l'attirer à une bataille générale. Cnéius la refusa; César n'ayant pu l'y contraindre, fut assiéger Athégua, une des places les plus fortes de Pompée. L'hiver, au cœur duquel on était, et le voisinage d'une armée, rendaient l'entreprise plus difficile. Et cependant les habitants demandaient à se rendre, pourvu que César s'engageât à laisser librement sortir la garnison. Il répondit que son usage était de dicter des conditions et non d'en recevoir. Cette réponse de sombre présage rendit la défense plus opiniâtre. Les fortifications étaient démantelées, et la division s'était mise entre la garnison et les habitants; ceux-ci capitulèrent sous l'unique condition d'avoir la vie sauve. Ce fut le 19 février. On ignore le sort de la garnison; mais comme cette guerre avait un caractère prononcé de barbarie, on peut le soupçonner rigoureux.

45 avant J.-C.

Le commandant d'Athégua avait fait égorger et précipiter du haut des murs un grand nombre d'habitants, prévenus d'avoir favorisé l'ennemi. Dans une autre place voisine, soixante-quatorze citoyens eurent la tête tranchée pour le même motif, et d'un autre côté il n'y avait nul quartier à espérer des soldats de César; ils n'en faisaient point. Ces deux succès n'étaient pas cependant décisifs, et le Dictateur sachant qu'une bataille pouvait seule terminer la guerre, serrait de plus en plus près le jeune Pompée. Celui-ci, dans la crainte de discréditer ses armes par une continuelle retraite devant l'ennemi, s'arrêta enfin avec la résolution de combattre, non loin de Munda.

La position choisie par Pompée était superbe. Il était posté sur une hauteur défendue par un marais presque impraticable, et sa retraite dans la ville se trouvait assurée. César, voyant que ses adversaires ne descendaient pas dans la plaine, franchit tous les obstacles, et fut les attaquer. Cnéius avait treize légions, résolues à se battre en désespérées; c'étaient les soldats de la Confédération cantabre, anciens soldats d'Afranius ou de Varron, qui, ayant dédaigné la grâce offerte alors par César, n'en pouvaient espérer d'indulgence. C'étaient des affranchis dont la condamnation

mort était prononcée d'avance, c'étaient les légions trans-
iges de Longinus. César n'avait que huit légions, mais
prouvées par des années de combats. Quelques instants
vant la bataille (*), repassant dans sa mémoire la série de
s prospérités, il ne put se défendre d'une réflexion rapide
ır la fragilité des choses humaines : un nuage passa sur
n front jusqu'alors rayonnant d'audace et d'espoir.

Les Cantabres étaient possédés de la fureur de vaincre ou
e mourir, et pour toute harangue Pompée leur montra l'en-
emi qui s'avançait. Le choc fut terrible; et quand leurs
ohortes irritées vinrent heurter les légions de César, celles-ci
lièrent et furent repoussées. César sauta à bas de son che-
al, et saisissant le bouclier d'un fantassin tué : « Quoi!
ur cria-t-il, vous livrez à des enfants un homme qui a
lanchi sous les lauriers! » Il se plaça alors dans les rangs
t s'avança jusqu'à dix pas de l'ennemi. Ses soldats, élec-
risés, redoublèrent de courage et d'efforts : la dixième
gion, si fameuse dans toutes les guerres de César, en fit
e surhumains, toute réduite qu'elle était. On se battait
orps à corps, pied à pied, bouclier contre bouclier. Aux
lameurs des combattants succéda des deux parts un silence
ıbit, imposant (**). Le carnage devint muet, comme respec-
ınt l'hésitation du destin; car le jour allait finir, et l'issue
e la journée restait douteuse.

Pour la première fois alors, César vit ses vétérans reculer,
ı cédant le terrain qu'à une force majeure et pouce à
ouce, mais comme inclinant vers la fuite. Il ne voulait
as plus que Pompée, survivre à sa gloire.

Le glaive à la main, prêt à se frapper, César lève vers le
iel un regard de reproche et de désespoir. Dans ce moment,
l vit cinq cohortes conduites par Labiénus à la défense du
amp, menacé par le prince maure Bogue, qui courait
assaillir avec sa cavalerie. Habile à saisir tous les à-propos :
ls fuient! s'écria-t-il. Les vétérans s'imaginèrent, peut-
tre César crut-il lui-même que les Ibères se retiraient; et

(*) Dion.
(**) Dion. Flor.

d'un geste et d'une voix terrible, il enlève ses légions ranimées par ce cri qui avait alarmé les Espagnols. Ceux-ci furent troublés; et lorsqu'ils reconnurent l'erreur, ébranlés, culbutés déjà, il n'était plus temps d'y remédier. Ce ne fut plus qu'un massacre jusqu'à la nuit. L'armée de Pompée laissa sur le champ de bataille trente mille hommes, entre autres Labiénus et Varus. Les vétérans et les Cantabres marquaient encore leurs rangs, tombés sans se rompre; et ces fiers rivaux témoignaient, même après leur mort, de leur mutuel acharnement. Ils étaient deux par deux, se tenant encore mutuellement traversés de leur implacable épée : chose horrible, dit Florus, même parmi les Barbares! Trois mille chevaliers gisaient aussi dans la poudre.

César fit rendre les honneurs funèbres à Varus et Labiénus, morts en héros; toutes les aigles furent prises et le camp enlevé. César lui-même dit, dans ses commentaires, qu'ailleurs il avait combattu pour la gloire, et à Munda pour sa vie. Les vaincus se retirèrent dans la ville de Munda après la perte de leur camp, dont le Dictateur ne put s'emparer qu'après le massacre de tous ses défenseurs. Ils y furent immédiatement assiégés. Toutes les issues qui auraient pu leur ouvrir une voie pour s'échapper, furent soigneusement fermées; et comme l'obscurité, le défaut de temps et l'épuisement de l'armée assiégeante s'opposaient à ce que l'on commençât immédiatement les travaux accoutumés, les soldats formèrent un parapet et ses palissades avec les cadavres des morts, tout sanglants encore de leurs blessures, tout hérissés des traits dont ils avaient été percés. Ces palissades d'une nouvelle espèce furent plantées de manière à ce que toutes les têtes se trouvassent tournées du côté de la ville. Ce furent les Gaulois de César qui, pour inspirer plus de terreur à la garnison, avaient inventé cette horrible circonvallation.

Munda ne fut prise qu'au bout d'un mois. César y fit quatorze mille prisonniers, dont quelques-uns s'échappèrent, et plusieurs furent tués en cherchant à fuir. Que devinrent les autres? Les jours de clémence étaient passés. Ce n'était plus le jeune tribun, ayant sa carrière à faire, son renom à

tablir, son avancement à assurer; c'était César devenu)ictateur, César vainqueur du grand Pompée, et le premier iomme de guerre de son siècle. C'était le dominateur des iaules, celui qui avait déjà ramené une fois l'Espagne sous 'obéissance de Rome. Enfin, ce n'était plus le César généeux et clément qui pardonnait; c'était César tout puissant t courroucé, qui tuait. Et les historiens s'accordent à dire, ous le répétons, que cette guerre eut tous les caractères e la cruauté.

Cnéius Pompée s'était retiré avec un petit corps de troupes Carthéia, où se trouvait sa flotte. Il y fut blessé dans une ixe qui s'éleva entre ses partisans et ceux de César. Il quitta lors cette place, dans laquelle il ne se croyait plus en sûreté. l mit précipitamment en mer trente galères, et fut obligé 'aller à l'aiguade sur la côte, n'ayant pas eu le temps d'emarquer d'eau lors de son départ. Didius, commandant la otte du Dictateur à Cadix, atteignit Pompée, lui brûla ses aisseaux, et l'obligea de chercher son salut à terre, où il rouva un fort de difficile accès. Il s'y défendit vaillamment ontre le coup de main tenté, et repoussa même l'ennemi, bligé par là de l'assiéger en règle.

Privé de subsistances, abandonné des siens comme de la ortune, dans l'impossibilité d'aller à cheval ni de se servir l'aucun moyen de transport, à cause de l'aspérité des lieux; ie pouvant fuir, blessé qu'il était à l'épaule et à une jambe; mpêché, en outre, par une entorse au talon; l'infortuné ils du grand Pompée, hors d'état de résister, sortit néannoins de son fort et se traîna jusqu'à une grotte, dans laquelle l se tint caché. Mais la trahison est toujours la conséquence bligée des grandes infortunes. La perfidie de quelques prisonniers le fit découvrir; il fut pris par les Romains et tué ur le champ. On porta sa tête à César le douze avril; et ce arbare trophée fut exposé à la vue des peuples d'Espagne, fin que la mort du jeune Cnéius Pompée fût bien constatée. Plus tard on l'ensevelit.

Sextus Pompée, le dernier de cette illustre race, était à Cordoue. Lorsqu'il y apprit l'issue de la bataille de Munda il se retira dans les montagnes de la Celtibérie, où il mena

une vie errante jusqu'à ce que les événements eussent changé. Il fut se montrer à Cordoue et Hispalis, dans lesquelles s'étaient réunis les derniers débris des armées de Pompée. Leur résistance ne fut pas longue; la fortune de César étouffa promptement ces dernières convulsions d'un parti expirant. Le Dictateur accorda quelques grâces, mais infligea beaucoup de peines pécuniaires. Sa disette d'argent était telle qu'il dépouilla les temples, et entre autres celui d'Hercule à Cadix, qui lui fournit de grandes richesses. Après avoir réglé les affaires de la Péninsule, César retourna à Rome et triompha. Ainsi, dit encore Florus après le compte rendu de cette campagne, cette guerre également célèbre par la renommée des deux rivaux et par l'importance des intérêts, puisqu'il s'agissait de l'empire du monde, en fit le tour comme un vaste incendie, et vint s'éteindre en Espagne.

44-30 avant J.-C. César était tombé sous le poignard des conjurés. Rome était en proie aux agitations des partis et des ambitieux, et l'Espagne, gouvernée par des Préteurs dont les exactions l'épuisaient, ne posa jamais complétement les armes. Guerres partielles, mais sanglantes, dont les chances se balancèrent pendant plusieurs années. Les Vascons, toutefois, reprirent à l'égard de Rome la même attitude qu'avant les guerres civiles. Les Cantabres, depuis la journée de Munda, se tenaient enfermés dans leurs montagnes. Les portes du temple de Janus avaient été fermées par Auguste, devenu Empereur : c'était la troisième fois seulement depuis la fondation de Rome.

29-23 avant J.-C. Nulle guerre n'agitait le globe; la grande ville, appuyée sur ses vastes conquêtes, comme sur un trophée, se reposait de sa gloire et de ses travaux, dans l'ivresse de la victoire et des plaisirs. Le Cantabre, en essuyant ses nombreuses blessures, se rappelait la main qui les lui avait faites. En jetant du haut de ses rochers un regard douloureux sur la plaine, son œil s'arrêtait involontairement sur mille endroits teints encore de son sang, sur des monceaux de ruines et de cendres, et dans la direction de Munda. Rome, de son côté, libre de tout autre soin, ne voyait pas

ns le reste de l'Espagne c'était au nom du Sénat, et par volonté que tout se faisait. Suétone avoue qu'Auguste lui-ême était loin de regarder la guerre comme terminée, et us trouvons dans Eusèbe et Dion, qu'à peine fut-il arrivé Rome, les Asturiens et les Cantabres recommencèrent les stilités.

Nous avons dit plus haut quelles furent les parties sou-ises par Auguste. Il forma une seule province, sous le nom Galice, de la Galice et des Asturies; ce qui fait dire à rose, que les Cantabres et les Asturiens font partie de la ovince de Galice. Mais nous avons expliqué aussi quels aient les quatre peuples, comprenant la partie la plus nom-euse et la plus puissante de la nation cantabrique, qui stèrent intacts et inabordables à la conquête. Ils furent core de même sous Tibère. Cet empereur parvint à paci-r et à civiliser quelques-uns de ces peuples, au dire de rabon. Cet auteur ajoute que, de son temps, il y avait core des Cantabres qui faisaient la guerre aux Romains ssi qu'à leurs alliés, et d'autres qui combattaient pour me hors de leur patrie.

Tibère rechercha leur alliance, s'engageant à respecter ntes leurs institutions, et à ne jamais leur demander de bsides; promettant aussi l'absence de garnisons et colo-es romaines. Les Cantabres, craignant d'être un jour rasés sous le poids de la puissance romaine; trouvant ailleurs une occasion de satisfaire leur penchant à la erre, de la faire en même temps apprendre à leur jeu-sse en entretenant chez elle l'amour des armes et la mpant à la discipline, et de s'enrichir aux dépens des nemis de l'empire; les Cantabres souscrivirent au traité.

A partir de cette époque, jusqu'à l'arrivée des Barbares, istoire ne nous apprend rien de particulier, ni en quelque rte qui se rapporte directement aux Cantabres, ni aux scons. Les enseignes romaines et le Labarum du Cantabre, archant toujours conjointement en guerre, comme leurs erriers; les hauts faits des montagnards se sont confondus ec les succès que les armes de l'empire leur ont dû bien sou-nt. C'est en vain que des ruisseaux, des rivières même,

viennent porter le tribut de leurs eaux et leur nom à un fleuve. Quelques belles et brillantes qu'elles soient et quoique le concours de ces eaux nombreuses fasse seul la grandeur du fleuve, le nom de ce dernier survit et de lui seul il est fait mention.

Nous allons donc clore cette époque-ci, puisqu'elle est entièrement vide de faits, du moins de ceux qui nous concernent; et nous examinerons un nouveau peuple, que nous suivrons depuis son apparition dans la Péninsule jusqu'au moment où son empire croula, comme était tombée Rome. Et regardant autour de nous, au milieu de tant de débris majestueux, nous retrouverons toujours nos Cantabres debout, dominant toutes les ruines et chantant l'hymne funèbre des puissances et des grandeurs, ses rivales disparues.

Ils avaient, avons-nous dit plus haut, fait, par leur guerre avec Rome, l'épreuve de leur destinée. Ils auraient pu en devenir orgueilleux, puisque rien d'étranger n'avait pénétré chez eux; puisque celles mêmes de leurs légions qui avaient concouru à la gloire des armes romaines étaient revenues sur le sol natal, toujours dignes de leurs frères, avec leurs mœurs religieuses et pures; après avoir regardé passer la corruption sans se laisser atteindre par elle, et s'en être gardés comme on se préserve d'un fléau. Voilà le secret de leur durée, voilà leur unique préservatif contre la décadence et l'anéantissement. Et ce penchant heureux qui les porte de préférence à ce qu'il y a de pur et de beau, c'est le Dieu dont ils sont le peuple qui le leur a inspiré; le Dieu dont l'œil veille sur eux avec une pensée d'avenir; celui qui, par eux, a fait connaître à Rome, qui était le monde, une barrière insurmontable; qui les maintint trois cents ans inaccessibles à la domination des Visigoths, et qui leur fera, dans le cours de huit siècles, refouler tant de fois les Maures, ces chevaleresques guerriers de Mahomet; pendant lesquelles longues années, ils imprimeront l'élan à toute l'Espagne et l'aideront à expulser les Musulmans de la Péninsule, comme il prêtèrent leur concours à Eudes d'Aquitaine et Charles-Martel pour les exterminer à Tours.

Toutes ces guerres furent sanglantes ; elles furent terri-es. Nous allons entrer dans celles des Visigoths. On n'y rra pas sans surprise, nous le pensons, la différence entre s guerres faites par des barbares, et celles de Rome. Ter-ɔle dans l'action, fort, intrépide, persévérant, le Visigoth orge pendant le combat tout ce qui lui résiste, ou tombe i-même sous les coups de son ennemi. Mais après la vic-ire, il la conserve avec tout son lustre et ne la ternit point ır d'inutiles et odieuses cruautés.

A côté de lui plaçons les Romains : ils n'ont pas une de urs nombreuses guerres d'Espagne dans laquelle on ne les ɔuve quelque part sanguinaires et félons. Il est temps de ırter hardiment à la face de cette grande figure révérée et ıvestie en héros de l'histoire, l'inflexible flambeau de la rité. Il est temps d'arracher à ce géant de la conquête son stume de théâtre, et de mettre sa nudité à découvert. ıns doute il conservera toujours ses formes athlétiques, ses oportions colossales ; mais on verra aussi que si sa main ınt en maître le fer des batailles, il cache dans les replis ı sa toge l'arme du lâche, la ressource du traître ; le poi-ıard des Cépion et des Perpenna.

A côté des élans, des actions les plus sublimes, auprès de plus héroïque valeur, des sentiments les plus généreux ıe puisse montrer un grand peuple, pourquoi faut-il ren-ntrer la perfidie et la férocité ? Rome n'avait-elle donc s assez de ses cohortes, justement vantées, de ses chefs, ses néraux toujours renommés et modèles de la tactique, de ıdmirable discipline de ses légions, pour combattre et vain-e? moins encore ; pour maintenir dans l'obéissance un en-mi abattu, un ennemi qui se rend loyalement et avec con-ınce, à des conditions convenues et arrêtées ?

Encore si, s'armant du glaive des lois, de la justice, de la mple équité, l'Aréopage respecté des sénateurs de la répu-ique en avait frappé la tête des infâmes qui la déshono-ıient et imprimaient à la robe consulaire et à l'histoire d'un ɔuple tant exalté, une tache indélébile de sang et de félo-ie; alors la ville souveraine aurait, du moins, semblé con-ımner ces monstruosités, et le jugement de la postérité

aurait proclamé les crimes personnels. Le semblant d'ignorer ces atrocités ne suffit pas à Rome. Elle fait ostensiblement appeler les incriminés à la barre de ses législateurs: insultante jonglerie par laquelle Rome prétend étouffer les plaintes des opprimés, apaiser les mânes qui se dressent, sanglants et menaçants, hors de leurs tombeaux, en criant vengeance, en invoquant la flétrissure de l'avenir contre des assassins. Mais Rome, ses tribunaux, son Sénat, n'ont pas de voix pour condamner, d'équitable volonté pour sévir et châtier. Elle interrompt brusquement les instructions commencées pour se donner une apparence d'impartialité, et laisse les bourreaux à la tête des armées! Elle fait plus; elle leur accorde, à ces sicaires de son odieuse politique, ovations et triomphes; elle les revêt de la pourpre consulaire, de la toge qui préside à la justice et couvre les interprètes des lois. N'était-ce pas insulter, avec la plus amère dérision, aux douleurs des survivants, aux tombeaux des morts?

Lucullus, Galba, Pétréius, Servianus, Emilius, Didius et tant d'autres étaient des exécuteurs et non des généraux, des assassins et non des soldats. Qu'un champ de bataille soit jonché, fût-ce de cent mille cadavres, assurément l'humanité déplore une semblable perte, une telle consommation d'hommes; là, du moins, assaillants et assaillis courent la même fortune. Mais désarmer des populations entières, sous le prétexte de réconciliation, de bonne intelligence avec Rome; mais les attirer dans des lieux cernés d'avance, pour les diviser, leur enlever tout moyen de défense, leur faisant espérer un sort meilleur, une position plus aisée : et toutes ces promesses, pour les égorger lâchement, de sang-froid, pour découper avec l'épée de faibles femmes, de malheureux vieillards, de pauvres petits enfants: c'est d'un peuples de cannibales, et non d'un peuple policé. Et l'on nous cite encore ces sauvages Romains comme un modèle de civilisation!

Faut-il donc s'étonner, d'après cela, que les populations de la Péninsule se soulevassent et protestassent contre les Romains, toutes les fois qu'elles en trouvaient le prétexte, ou

ugeaient le moment favorable? Ce n'était pas seulement le oug de l'oppression dont elles demandaient à s'affranchir; illes fuyaient l'assassinat, et préféraient mourir les armes à a main. Le sentiment de l'indépendance perdue, de la liberté recouvrer, se joignait à la première résolution; et Rome, ivant de faire des martyrs, avait à renverser des héros. Les Cantabres, que n'atteignit jamais une domination, eux qui l'avance avaient fait le sacrifice de leur vie à la conservaion de leur liberté, ne manquaient pas une occasion l'exciter leurs voisins contre le fléau commun.

Telle fut toujours la politique de ce peuple intrépide et age; et toute domination, toute oppression comptait en lui in ennemi. Le Cantabre ne se contentait pas de provoquer es guerres que l'Italie appelait *civiles*, parce que Rome egardait comme faisant partie de son empire tout ce qui se rouvait sur le globe; mais dans ces guerres de l'opprimé l'oppresseur il prêtait le secours de son bras à ceux qui s'y onfiaient, et triomphait avec ses alliés ou mourait avec eux. amais dans la stupeur d'une défaite, dans l'horreur d'une osition désespérée qui présente la certitude d'être massaré, on n'a vu le Cantabre jeter ses armes, et demander, les nains jointes, la vie à son ennemi; il en était trop prodiue pour s'abaisser jusqu'à l'implorer; il connaissait trop on antagoniste pour s'exposer à s'humilier inutilement. Mais e Romain, dût en pâlir sa renommée de vingt siècles, le Romain, si valeureux, mit bas les armes devant l'Ibère; ingt mille légionnaires avec leurs Consuls les jetèrent à erre en se rendant à quatre mille Confédérés, en se plaçant ous la sauvegarde de leur générosité.

Et quel droit avaient-ils à la générosité, à l'humanité des Cantabres, des Lusitaniens, des habitants de l'Espagne, ces Romains qui osaient l'implorer? Quels étaient leurs titres à la pitié, au pardon de leurs ennemis? Etait-ce Marcellus, qui déclarait prisonniers et faisait vendre cent chevaliers envoyés comme otages? Etait-ce Lucullus qui, deux ans après, recevait à composition la ville de Cauca, se faisait remettre les armes de tous les citoyens, et après l'exécution de toutes les conditions, faisait égorger hommes, femmes,

enfants, vieillards? Etait-ce Galba, lorsqu'il faisait massacrer vingt mille Lusitaniens, sous prétexte de faire cesser leur misère et leur maux? Etait-ce Servilianus, quand il faisait trancher la tête à cinq cents prisonniers, soldats de l'indépendance de leur pays, qui s'étaient rendus à lui bénévolement après la mort de leur chef, valeureusement tombé pendant l'engagement? Etait-ce Valérius-Maximus, qui, faisant couper les poignets aux hommes du partisan Connoba, les punissait ainsi d'avoir cru à sa foi, alors qu'ils se rendirent à lui? Etait-ce encore ce même Maximus, parce qu'il traitait avec la même barbarie, froidement calculée, tous les prisonniers de guerre qu'il avait pu faire pendant son proconsulat? Serait-ce ce Cépion qui, ne pouvant vaincre Viriathe affaibli, Viriathe réduit à une poignée de braves dévoués; tout en refusant d'accorder aucun traité à ce héros, cependant se sert tout à coup du prétexte de composer avec lui pour le faire poignarder? Serait-ce encore Didius, parce que ne pouvant imaginer de nouvelles infamies, puisqu'elles étaient épuisées, il recommença l'horrible drame de Galba, et renchérit sur lui en séparant ses victimes en deux foules, l'une composée d'hommes désarmés, et l'autre de femmes et des malheureux placés aux deux extrémités de l'échelle de la vie, puis les fit massacrer par ses légions?

Nous ne pousserons pas plus loin nos citations, quoique il y en ait mille autres à faire; mais nous demandons si c'est ainsi que se fait la guerre : si l'incendie, l'assassinat, la mutilation, l'égorgement de populations entières constituent un titre à la gloire, un droit à la clémence du vaincu d'hier que la justice distributive rend vainqueur aujourd'hui. En présence de tant d'atrocités, mettons la conduite des Ibères, de tous les peuples de la fédération, de ceux que Rome et ses historiens anciens et modernes appellent barbares, qu'ils osent qualifier du nom de brigands, et voyons de quel côté se trouvent barbarie et brigandage. Ouvrons ses auteurs, ses flatteurs contemporains. Eux-mêmes ne peuvent réduire à un silence absolu leur indignation. Elle perce forcément et en dépit d'eux.

Est-ce que Florus ne flétrit pas l'abandon des Sagontins?

st-ce qu'il ne met pas au ban de l'avenir le lâche assassiat de Viriathe qu'il compare à Romulus? Ne taxe-t-il pas s entreprises contre les Arevaces, les Vaccéens, la guerre umantine, les siéges de Palencia, de Numance surtout, héroique Numance, de guerres injustes, de guerres telles ue jamais aucune autre n'eut de cause plus inique? Et ces ıperbes guerriers, ces légions invincibles, ces Romains, escendants épurés d'une bande de voleurs, de brigands, ne onfessent-ils pas leur faiblesse contre une fraction de la éninsule; leur impuissance à soumettre ces champions de ı liberté, quand ils leur coupent les mains, impossibles à ésarmer autrement? Les fils du nourrisson de la louve e pouvaient-ils donc trouver d'autre moyen d'empêcher les :mes aux simples enfants de la montagne, à ces guerriers ui les avaient précédemment broyés à la Trébie, à Cannes, Trasimène? à ces brigands qu'ils avaient, depuis, comptés vec orgueil, dans leurs rangs, en tête de leurs armées, receınt et portant les premiers coups? à ces barbares, boucliers e Rome, honneur de ses aigles, preux dont la hache aplaissait aux légions qui les suivaient, l'âpre sentier de la loire? à ces sauvages qui préparaient le succès; pour squels vaincre était assez, et qui laissaient l'honneur du iomphe à ceux qui en venaient, après eux, recueillir les almes, le bénéfice, le renom? Eh bien, c'étaient encore ces ıêmes Ibères, à la tête nue, à la flottante chevelure, à la ache d'airain, qui renversaient les guerriers bardés de fer, s triomphateurs redoutés; mais les rôles étaient différents. es soldats de l'Italie, ressorts vivants de la constante polique de Rome, n'agissaient que pour asservir; les hommes e l'Espagne se posaient pour conspuer les dominateurs, s traîtres, combattre et mourir pour leur antique liberté, our s'ensevelir avec elle, ou avec elle se relever.

Quelle autre pensée animait Viriathe, le brave, le valeuıux Viriathe? Et tous les auteurs anciens et modernes, les remiers écrivant sous l'influence romaine, les autres accepınt, sans examen, tout ce qui déprécie les adversaires de ome; tous, sans exception, n'ont pas reculé devant le nom dieux de *chef de brigands*, qu'ils lui ont donné. Quoi! ce

berger qui, par une sorte de miracle, une prédestination d'en haut, échappe presque seul au massacre de ses concitoyens ; cet homme qui, du fond de sa retraite, appelle au secours de son pays noyé dans le sang, tous ceux qui conservent encore l'amour de la patrie ; à la voix duquel accourent tous ceux qui voulaient affranchir la terre natale de la serre romaine ; qui combattirent avec valeur et loyauté pour les autels de leur Dieu et les foyers de leurs pères ; ce chef, ses intrépides soldats, ne seraient que des brigands ? Mais les brigands à combattre étaient les Romains, ces tyrans faussaires et perfides, et non pas les braves dont l'épée n'avait été tirée que pour délivrer leur pays de la dévastation et de l'asservissement.

Le jour arrivera aussi où une époque, notre contemporaine, ira se placer sous la plume de l'histoire, et passera à son creuset ; époque brillante, époque chargée des plus fascinantes couleurs de la gloire, riche de génie, unique et sans modèle dans les fastes militaires des nations ; c'est celle de l'empereur Napoléon. Mais il porta dans la Péninsule une guerre impie en principe ; et comme elle était impie, la main invisible en fit le premier revers des armes du grand homme, le commencement du déclin de l'homme fort et puissant, de l'élu dont la mission avançait vers son terme. Le peuple espagnol se souleva ; des Viriathe s'improvisèrent, valeureux partisans, animés d'un noble esprit national, combattant, ainsi que leurs devanciers, pour le sol natal et leur bon droit ; et l'Espagne s'ouvrit, béante comme un vaste cercueil prêt à dévorer ces vieilles bandes qui avaient promené leurs victoires en courant, des pyramides à la Baltique, en passant par Vienne et Tarente. Ils furent beaux, ils furent admirables, ces fils de la montagne, ces pasteurs, ces artisans devenus petit à petit, par la seule inspiration patriotique, d'excellents généraux d'armée. Eh bien, eux aussi furent désignés par la même injure dans les bulletins, dans tous les journaux, dans toutes les bouches, comme dans toutes les brochures contemporaines, dominées par l'influence de la volonté souveraine ou par une basse intention d'adulation. Ils furent nommés *brigands !*

Nous ne voulons point les disculper des cruautés dont ils se sont à jamais entachés; déplorables représailles d'une guerre devenue, par sa nature, guerre d'extermination. Mais ne voyons que le motif qui avait armé ces hommes au cœur haut placé; et demandons-nous si, l'étranger venant porter dans notre belle France une guerre inique, une dynastie étrangère, une constitution nouvelle et subversive de la nôtre et de nos lois fondamentales, nous ne courrions pas, soldats de la patrie, d'une extrémité du royaume à l'autre, défendre le sanctuaire de nos libertés, nos autels et nos foyers? Et l'invasion nous donnerait, à nous aussi, généreux défenseurs de la plus sainte des causes, le nom sacrilége de brigands.

Non; ces expressions, dictées par l'esprit de parti, doivent être bannies, répudiées; il ne faut plus s'exposer à fausser les idées de l'avenir, en laissant à tant de récits, consacrés en quelque sorte par leur vétusté, ce que la passion, la flatterie ou l'orgueil blessé y ont introduit. L'histoire de Rome doit être refaite au point de vue de la vérité et de l'impartialité; c'est un devoir, c'est un besoin. En considérant un fait isolé, on ne saurait, sans une témérité condamnable, prononcer un jugement sur le caractère d'un peuple, ni la politique d'un état. Mais lorsque, partout, les agents d'un gouvernement procèdent de la même manière; lorsque, à toutes les époques, on retrouve les mêmes errements; alors c'est un indice positif, c'est une base établie et les conséquences se déduisent avec certitude. Ainsi en est-il de Rome. Gâtée par des succès constants dans toutes ses entreprises, elle ne pouvait concevoir d'oppòsition possible qui ne fût promptement brisée par ses légions; et son système invariable, soit pour préparer la réussite, soit pour assurer la conservation de sa conquête, soit pour faire ployer la résistance, c'était la terreur. La générosité envers son ennemi lui était inconnue, à moins de vues ultérieures. Le courage trahi par la fortune n'avait aucun droit à son respect, à sa pitié; elle frappait à mort le guerrier tombé, que ses blessures avaient mis hors de combat. L'intrépidité des Numantins, leur sublime et longue défense fut leur crime; et le

vaniteux absolutisme de la ville au capitole résolut de terrifier ses ennemis en leur prouvant que la non-soumission à ses armes, fût-elle motivée par la plus stricte justice, serait à ses yeux un irrémissible forfait, un sacrilége expiable par la seule destruction. Mais ici il existait encore une autre raison de cette destruction lente, dans laquelle sont épuisés tous les genres de barbarie, tout ce qu'il y a de plus horrible en froide cruauté. C'est que Rome n'a jamais su pardonner à Numance de l'avoir fait trembler. Numance, dit Cicéron, était, avec Carthage, une de ses terreurs.

Si Numance avait irrité la susceptibilité ombrageuse de la dominatrice, dans quelle anxieuse fureur ne la jetait pas l'impossibilité de subjuguer les Cantabres? Les légions de Rome, souvent vaincues, parfois détruites; ses aigles repoussées, ses prétentions trompées, sa course victorieuse arrêtée et la honte qui s'attachait à ses armes, l'avaient exaspérée. Ne pouvant réduire ce peuple, elle le mutila, elle l'assassina en détail. Quand même après tant et de si grandes luttes, pendant ce duel à mort entre Rome et les Cantabres, ils auraient pu admettre la pensée d'accepter un maître; quelle perspective, quel avenir leur promettait la soumission? N'avaient-ils pas vu revenir des bagnes d'Italie, ceux de leurs frères qui s'en étaient ouvert les portes, en passant sur les cadavres de leurs gardiens? Les récits de ces esclaves échappés, encore tout meurtris, tout ensanglantés par les indignes fers qu'ils avaient courageusement rompus, les auraient bientôt dissuadés. Ils leur disaient que, devenus propriété des conquérants, attachés deux à deux, ils avaient été menés en Italie et vendus, hommes nés libres, comme des troupeaux. Ils disaient que leurs acquéreurs les chargeaient de chaînes comme des criminels, pendant les travaux du jour, tandis qu'ils se trouvaient sous la garde de soldats romains armés, ayant sur eux droit de vie et de mort; qu'ils étaient battus de verges, comme des êtres dégradés, quand leur vigueur épuisée les forçait à interrompre un travail au-dessus de leurs forces. Nourris comme les chiens de leurs surveillants, le soir ils étaient parqués dans les ergastules, enchaînés chacun à un poteau, et toujours sous les yeux, la

pique ou le glaive d'un argus qui, à la moindre démonstration, avait ordre de les tuer. Ils étaient encore jetés en pâture aux brochets, aux murènes des sensuels patriciens qui, ensuite, faisaient les délices de leurs tables de ces poissons nourris de chair humaine. Anthropophages raffinés, les Romains mangeaient la substance du sang et de la chair de leurs esclaves. Leurs feux de joie étaient l'embrasement des villes; ils se baignaient dans le sang des vaincus.

Ces ouvrages que nous admirons encore aujourd'hui, dont la masse solide a essuyé des siècles; les célèbres voies romaines, leurs ponts, leurs acqueducs, leurs bains somptueux, leurs élégants jardins, leurs délicieuses villas, leurs vastes cirques, palais de leurs bêtes féroces; leurs temples majestueux, les montagnes rasées, les mers comblées et tous leurs travaux les plus gigantesques, sortaient des mains de leurs captifs devenus esclaves. Le temps lui-même a suspendu son influence destructive, non qu'il les respectât comme objets d'art, mais pour nous laisser des monuments, des témoins palpables de l'orgueil, comme de la cruauté de la grande prostituée, selon l'expression énergique de l'apôtre chrétien. A chacun des ateliers qui réunissaient les malheureux courbés sous le double poids de leurs chaînes et d'un travail toujours forcé, ils se trouvaient sans cesse entre le fouet qui les excitait et un fer acéré qui, en les menaçant, devait les contenir. Puis, autour de ces chantiers où s'élaboraient des merveilles, pour que la mort et la terreur rappelassent sans cesse par leur présence, aux martyrs qu'ils étaient serfs des Romains, s'élevaient des fourches patibulaires, des croix dont les bras étendus semblaient présenter d'avance aux infortunés les étreintes de la douleur. Aux yeux des Romains, les prisonniers faits sur le champ de bataille, ramassés par centaines dans les villes et campagnes à la suite d'une victoire, étaient des larcins faits à leur épée. Ils n'avaient pas voulu, disaient-ils, les immoler alors, parce qu'ils étaient rassasiés, saturés de carnage; mais la vie des captifs n'en était pas moins regardée par eux comme une propriété. En les vendant, ils cédaient également aux acquéreurs leur prétendu droit de vie et de mort; et cette dette de servage, les

malheureux la voyaient constamment en perspective. Les instruments du supplice, toujours dressés, semblaient continuellement attendre une victime; et les vainqueurs leur avaient donné la forme du glaive, pour maintenir sans cesse palpitant parmi les vaincus le souvenir de la défaite, le précaire de leur vie, l'imminence permanente de leur mort, le titre du vainqueur à décider de l'un ou de l'autre en maître souverain, d'une parole ou d'un geste, comme par un jugement sans appel.

Interrogeons la poudre vieillie de ces arènes, théâtres d'un peuple oisif et voluptueux, en même temps que sanguinaire; osons la remuer, la creuser. Nous y trouverons peut-être encore quelques débris d'ossements de ces acteurs dont le rôle consistait à défendre, un jour, la vie qu'ils devaient perdre le lendemain. Peut-être y découvrirons nous encore quelque morceau de cette même poussière, détrempé avec un reste de sang coagulé, échappé à la voracité des tigres, et que les âges ont durci. Du moins apprendrons-nous quels étaient les jeux par lesquels on trompait le dédaigneux désœuvrement des Romains. Mais il les fallait saisissants ces spectacles, capables d'attacher, d'émouvoir un peuple exclusivement occupé de guerres, familiarisé avec le meurtre, et pour lequel tuer était le beau idéal. Dans ce but encore, les esclaves étaient destinés à combattre les animaux de l'Afrique, amenés à grands frais dans les cirques, et lancés, affamés et furieux, contre des hommes nus, dont la seule arme était une courte épée. Ils étaient bientôt déchirés sous la griffe des tigres, ou broyés sous la dent des lions; et le peuple-roi repaissait avidement ses regards du sang dont il abreuvait les bêtes fauves du désert. Les condamnés aussi étaient consacrés aux divertissements du cirque; ils y étaient poussés sans armes; et si un cri, une plainte leur échappait dans les horribles tortures qu'ils éprouvaient, leurs gémissements étaient aussitôt étouffés sous les huées des assistants.

Un autre spectacle était celui des gladiateurs, qui devaient s'entre-tuer pour amuser la foule; et afin qu'elle ne perdît aucun des coups portés, ni les délicieuses sensations causées

par la vue du sang, nul vêtement ne couvrait la nudité des combattants. Ces combats étaient des assassinats gymnastiques, qui trahissaient la politique et le caractère romain, comme le spectacle des bêtes féroces, dévorant des hommes de tous les peuples, était l'allégorie vivante de Rome, ses conquêtes, son genre de domination.

Il est facile de se rendre compte des mœurs d'un peuple dont les jeux sont empreints d'un tel caractère de cruauté, et de prévoir le sort qui l'attend dans l'avenir. Aussi, dans ses derniers jours, le génie de Rome fut-il troublé par le remords et de funestes pressentiments. Il voyait, dans le lointain d'un horizon sanglant, les spectres de ses victimes dépouillant le suaire sépulcral, sortir des cendres amoncelées des diverses nations du monde; se dresser devant lui, étendre leurs bras décharnés vers tous les peuples, leur demander la guerre, les charger de leur vengeance, les inspirer de leur haine implacable. Ces cris d'horreur, ce concert d'imprécations s'élevait, et retentissait plus terrible que la grande voix de la tempête dans les antres du Caucase. Et lorsque l'orgueil froissé de Rome voulait écarter cet insupportable et flétrissant tableau; lorsqu'il se débattait sous les impitoyables serres de ce cauchemar historique; quand, haletante et pâle de honte et de courroux, Rome détournait en frémissant les yeux de cette fatale terre d'Espagne, de ces montagnes que toute sa puissance n'avait jamais réussi à niveler avec le reste du continent; les Ibères, toujours ces Ibères invaincus se présentaient à elle le fer à la main.

Et dans les hallucinations d'un songe fiévreux et fantastique, elle ne les voyait tomber, épuisés, que pour les retrouver le moment d'après, relevés plus implacables, plus menaçants que jamais, lui jetant, comme un insultant défi, leur cri de guerre et de liberté. Et Rome, se réveillant de ces suffocants souvenirs, entendit un bruit de chaînes agitées, et vit les Lusitaniens, les Celtibères secouer leurs fers, s'en faire des armes, et se réunir de nouveau contre sa tyrannie, aux doyens de la liberté, aux Cantabres. Alors, elle jura, elle aussi, de se venger.

Se venger d'un peuple libre qui refusait l'esclavage; se venger de l'intrépidité de ce peuple qui étonnait la sienne, de la honte imprimée à ses armes par l'existence même de ces hommes qu'elle n'avait pu subjuguer; dont l'arbre symbolique, les mœurs patriarcales, l'indépendance de fait dominait victorieusement le reste de la terre courbé sous les lois romaines et plié sous le joug des serfs; d'un peuple enfin qui semblait donner aux asservis l'exemple de l'affranchissement, en leur promettant aide et protection. C'est alors que Rome, pour le dire comme Florus, ne résolut pas la guerre cantabrique, mais l'entreprit immédiatement.

Cette guerre, décidée dans un accès de fureur, en porta tous les caractères. Les atrocités des campagnes précédentes ne suffirent plus aux légions, accourues comme en délire; et pendant les cinq ans qu'elle dura, les Impériaux appliquèrent aux prisonniers, comme à tous ceux qu'ils pouvaient enlever dans leurs courses, le supplice des esclaves criminels; celui du gibet, du crucifiement. Le dédain, le mépris se joignit chez les Cantabres à ce que Rome avait déjà d'odieux pour eux, et du haut de leurs croix, plus forts que toutes les douleurs, ils insultaient à la barbarie de leurs bourreaux, les défiaient, et mouraient en chantant l'hymne de guerre. Irrités de ce nouveau genre de courage qui fait taire la souffrance et brave le supplice, les Impériaux, et avec eux, leurs auteurs, entr'autres Strabon, taxèrent de *folie cantabrique* ce patriotisme exalté, ce dévouement sublime à la cause de la liberté. Strabon dit qu'ils étaient plus cruels que les bêtes féroces, ces hommes qui se nourrissaient de glands; qu'ils étaient fous de naissance ceux qui, dans la torture, faisaient entendre des refrains de guerre et de gloire, qui insultaient à leurs exécuteurs, et, dans les plus affreuses souffrances, les écrasaient de leur superbe mépris. Il les dit fous, lorsque hors d'état de résister à des forces décuples et dans l'appréhension de l'esclavage, bien qu'ils n'aient jamais compté leurs ennemis, ils s'empoisonnaient collectivement dans un dernier repas, sur les sommets à jamais fameux du Vinnio, du Médule, et d'Arracilla! Elles étaient complétement aliénées, ces fem-

s sacrifiant leurs enfants, qui n'avaient pas atteint l'âge
; armes, parce qu'elles ne préféraient pas les voir enchaî-
; à la traîne, derrière le char d'un triomphateur, esclaves
ınés en spectacle, comme trophée, à la populace de
me! Parce qu'elles aimaient mieux les voir morts que
ıdus à l'encan! Parce qu'après avoir, en pleurant de rage
de douleur, frappé du poignard leurs propres enfants,
es le plongeaient, rouge et fumant encore dans le sein qui
avait allaités, pour tomber, sanglantes, sur leurs cada-
es sanglants? Ils étaient fous aussi ces immortels défen-
ırs de Numance et de Calahurris qui, n'ayant plus ni
sources, ni force, ni espoir, mettaient le feu à leur
le et se précipitaient, jusqu'au dernier, dans les flam-
s? Ils étaient fous, parce que, condamnés d'avance à une
rt ignominieuse et cruelle, ils enlevaient ainsi au fer ou
gibet des Romains, les victimes sur lesquelles ils comp-
ent?

La postérité plus équitable juge mieux le passé. Elle n'a
n à redouter des pouvoirs que les temps ont soumis à
r impitoyable niveau, comme rien à attendre de ceux
ı ne sont plus. La main impassible et ferme de l'histoire
rte le couvercle des cercueils, soulève hardiment le
ire des morts, interroge la cendre des tombeaux, et pro-
ıce son arrêt. L'esprit de ce siècle est droit et impartial;
st scrutateur; ses balances pèsent sans fraude ni préven-
ı les hommes et les choses. Au-dessus des susceptibilités
sionnées qui imposaient silence à la vérité et encoura-
ient le mensonge sous le masque spécieux du sentiment
ional; du haut de son tribunal le juge, équitable et froid,
; réduire au tracé de son inflexible compas la valeur, le
ré de renom des rois de l'Egypte. Rome, de tous les
ıps, a usurpé une partie de sa réputation, parce qu'elle
aru toujours dans le cadre magique qu'elle s'était fait
e; parce qu'elle n'a jamais été vue qu'à travers le prisme
rposé par ses historiens; parce que, dépassant tout,
ninant tout par sa puissance, ayant accaparé les peuples,
; parlait seule, ne voulait permettre d'autre voix que la
nne et ne disait rien du reste des nations, sinon qu'elle

les avait vaincues. Mais en examinant à l'œil nu cette ville fantasmagorique; en détachant, pour les scruter de plus près, les faits un à un; en les soumettant au scalpel de l'histoire; on arrive à cette conclusion : que la politique de Rome avait une base, la domination; un but, la domination; un résultat, la domination; et que pour parvenir à la domination universelle, réalisée à la réserve de la conquête et de l'asservissement de la seule terre des Cantabres, tous les moyens lui devenaient légitimes et bons, pourvu qu'ils convergeassent à la solution proposée.

Rome se serait trompée dans ses prévisions si elle n'avait eu en tête des peuples neufs, ne connaissant que la naïve confiance en leurs vues simples et droites, la conscience intime de leur inflexible courage et de la sainteté de leur cause. Le système politique de Rome, chez laquelle tout était symbolique, énigme palpable qui se présentait ouverte et compréhensible, mieux que celle du Sphinx; le système de sa politique était figurément porté par les licteurs, promené devant le peuple et traductible ou résumé dans ses faisceaux. Alliance, unité, accord concentré, dominé par le fer de la haine et de la vengeance, voilà quel était son secret; et l'apologue des deux chevaux de Sertorius n'en a été que la parabole en action. Le sol de l'Espagne serait resté inviolable et inviolé, inaccessible à toute domination étrangère, impossible à tout séjour d'ennemi, si ses enfants avaient su rester unis dans une même cause, se grouper en faisceau et s'inspirer d'un même sentiment. Les fils de l'Espagne se seraient maintenus invincibles s'ils ne se fussent divisés; et, malheureusement, à toutes les époques de leur longue histoire, sillonnée par les cicatrices de tant d'invasions tour à tour assises sur cette héroïque terre; on les voit toujours ou disjoints par des jalousies topographiques, ou armés les uns contre les autres au gré du maître du moment, ou ne sachant s'entendre et combattant séparés, disséminés, alternativement. Depuis l'antiquité, depuis les Celtibères jusqu'à nos jours, la même faute a toujours entraîné le même résultat.

Peut-être, un jour, se souvenant de leur ancienne origine,

lieux de leurs divisions passées, d'accord sur leur but, Espagnols se lèveront comme un seul homme, avec isemble de leurs pères communs, les Ibères. Ils achèvet leur éducation de peuple, déchireront d'une main idée le bandeau que, depuis tant d'années, on épaissit leurs yeux. Alors, nation valeureuse, nation énergique orte, maîtresse sans partage d'une terre riche et fertile, onde en productions qui n'attendent que le contact de idustrie, en intelligences auxquelles il a manqué uniquent une culture jusqu'ici déniée par le despotisme et le cul, l'Espagne jetant tout son poids dans la balance qui e les nations et prononce l'équilibre de l'Europe, en ngera la face, et peut-être les destinées. La puissance du li, alors, contre-balancera le pouvoir du Nord, et la insule ibérienne, rajeunissant à l'influence régénératrice n nouveau soleil, brillera encore du chaleureux éclat qui le sien, et qu'un jour, sans doute, la rotation des siècles rapportera.

Mais qu'elle repasse sa propre histoire, qu'elle respecte rs ce que les âges ont respecté, ce que la courte vue d'un spotisme intempestif et maladroit a bien pu arrêter, mais saura jamais détruire. Qu'elle se souvienne, sous peine tre obligée de se demander, en feuilletant trop tard les nps écoulés, quelle énergie avaient ces populations, pent tant d'années sans discipline, sans expérience, sans ifs; avec leur seul instinct belliqueux, leur intrépidité ide, leur témérité d'à-propos, et leurs montagnes pour que abri de la conservation de leur indépendance, l'inviolilité de leur territoire, leur constitution, leurs mœurs sims, leur harmonieux langage; quelle énergie pour résisà tant d'ennemis, tant d'invasions, tant de nations ssantes et partout ailleurs victorieuses; tant d'illustres itaines, de généraux consommés qui tous ont disparu, se it abîmés au pied de l'immuable stabilité des provinces itabres.

Et quand on se redit que ces mêmes peuples, dont nous ns vu les efforts surhumains, n'ont presque jamais remis pée au fourreau, depuis l'invasion des Celtes jusqu'à

l'expulsion des Sarrasins; lorsqu'on se souvient que leurs cohortes, sous Pompée, comme jadis sous Annibal, Scipion, Viriathe, Sertorius et tant d'autres, étaient réputées supérieures aux armées romaines; quand on considère que, de nos jours encore, les montagnards basques des Pyrénées se sont conservés sans mélange; quand on voit leurs enfants prendre une grande et belle part dans tout ce que les armes ont produit de brillant depuis quarante siècles, on est forcé de s'avouer qu'un peuple comme les Cantabres est le seul au monde qui eût pu faire ce qu'ils ont opéré.

Convenons-en; leurs hauts faits, leur caractère, leur politique et leur sagesse appellent l'admiration sur ces fils de l'antiquité, que les Romains, le peuple policé par excellence, osaient nommer Barbares et qui n'étaient pas, comme eux, bourreaux après la victoire, félons après la conquête, petits dans les revers, et d'un insolent orgueil dans la prospérité. Et qu'auraient-ils donc fait, les Cantabres, ou mieux, que n'auraient-ils pas osé si, à l'époque de leur lutte avec Rome, ils avaient eu le quart de puissance du peuple au Forum, dérisoirement dénommé le peuple-roi? Ce qu'ils auraient fait? Ils auraient rendu la liberté au monde, et Rome eût été une Carthage. Mais le temps n'était pas mûr, les peuples étaient jeunes, le souffle d'en haut ne les avait pas encore purifiés, le malheur et les tourmentes ne les avaient pas châtiés; écoliers insoumis, ils avaient besoin de la verge d'un maître. La voix éternelle l'avait prononcé, la main divine l'avait tracé en caractères profondément creusés sur le livre de l'avenir; le colosse devait remplir ses destinées, le Cantabre avait son sort à accomplir. Il y a près de 2,600 ans de la fondation de Rome; elle commença à se suicider à la 750e année de sa vie. Les âges se sont accumulés sur les siècles depuis l'avènement du nom des Ibères; ils sont encore debout. Les sept collines ont croulé sur leur base, écrasées par un orage final; contemporaines de la création, témoins et compagnes de tous les cataclysmes, éternelles sont les Pyrénées.

HISTOIRE DES BASQUES.

ÉPOQUE VISIGOTHE.

LES VASCONS.

naissance du Christ se rapporte, selon les divers auteurs
lifférent sur la date, de l'année 751 à 754 de Rome;
t sous le règne d'Auguste. Quoi qu'il en soit, c'est l'an
ante-cinq de notre ère, sous le règne de Claude, ou an du Christ 55.
u commencement de celui de Néron, que St-Saturnin,
ble de St-Pierre, fut envoyé en Espagne pour propager
ctrine chrétienne. Il commença ses prédications à Pam-
ie et mit deux ans ainsi à parcourir l'Espagne. C'est
ce temps que les Vascons reçurent la foi. On ignore
que de son adoption par les Cantabres-Vardules ou Gui-
sans.

Espagne, et surtout la Vasconie, jouit de peu de repos
nt les dernières années du règne de Néron. Sergius
cius Galba, âgé de soixante-deux ans, gouverneur de la
conaise, instruit que l'empereur le voulait faire assas-
se révolta et se fit proclamer Empereur. Il fut favorisé
Péninsule, qui le reconnut. Galba, maître des forces
uest, forma une légion d'Espagnols, y ajouta quelques
tes de Vascons pour lesquels il avait une estime parti-
e, et organisa un gouvernement à l'instar de celui de
. Galba, lors de son retour en Italie, après avoir

renoncé à ses prétentions au souverain pouvoir, emmena avec lui Quintilien, à qui son éloquence valut la réputation qui lui survit encore. Quintilien le premier, institua à Rome l'enseignement publiquement rétribué. Ce grand écrivain compte parmi ses disciples Pline le jeune, et Juvénal que l'on croit Espagnol : lui-même était né à Calahurris, ville frontière des Vascons.

Le règne de Galba ne dura que sept mois; Othon et Vitellius atteignent à peine un an dans leurs règnes successifs. Lors du mouvement fait par les Germains, en faveur de leur liberté, sous Vespasien, Cl. Civil les commandait. Les Romains avaient, à leur tête Vocula. Inférieur en nombre, Vocula, aux champs de Gelduba, avait envoyé dans les camps soigneusement retranchés, les cohortes vasconnes formées par Galba. Civil réunit un fort détachement dans lequel étaient ses cohortes entremêlées de vétérans et de soldats d'élite; il l'envoya surprendre Vocula qui se disposait à secourir ses camps fortifiés que Civil assiégeait. La surprise réussit; Vocula fut battu et ses troupes mises en fuite. Mais une autre surprise devait enlever la victoire à ceux qui d'abord l'avaient obtenue par le même moyen. Les Vascons reconnurent, au tumulte et aux cris confus du combat, la rencontre et les succès de l'ennemi. Lui en arracher les palmes, c'était gagner l'honneur de la journée. Ils partent, courent, tombent en queue sur les soldats de Civil en poussant leur cri de guerre si connu. Les Germains furent attaqués avec furie, et le désordre se mit bientôt parmi eux. Les Romains suspendirent leur fuite et revinrent à la charge. La fleur des guerriers allemands resta sur le champ de bataille, avec eux tout le nerf de la révolte. Ainsi les Vascons donnèrent la victoire à Vocula, qui déjà fuyait avec ses légions, et conservèrent la Germanie à l'empire, dans les plaines de Gelduba.

Parmi les stipendiés des armées de Vespasien, Pline le jeune, administrateur du fisc et des revenus impériaux en Espagne, nomme les Arocelitains de la vallée d'Araquil en Navarre, ceux de Calahurris, d'Ithuriza près d'Ithuren, d'Ilumberry, de Jaca, de Pampelune et de Seguia. Les Vas-

ons, devenus alliés de Rome, pour obéir aux exigences de ur politique maintinrent le parti de l'empire croulant, rec une héroïque persévérance contre les Visigoths. Nous rrons dans cette seconde époque comment ils restèrent uls inébranlables au milieu des secousses violentes et ultipliées qu'éprouva l'Espagne alors; comment enfin, algré trois siècles de guerre, ils ne perdirent rien de leur berté.

A cette époque de notre histoire, il convient de jeter un oup d'œil rapide en arrière, pour la plus facile intelligence es faits qui se préparent et vont se dérouler.

Un nouvel antagoniste ouvre la barrière et se présente ns la lice. Il ne vient pas, visière baissée, toucher du fer sa lance l'écu suspendu de quelque tenant qui attend un udacieux défi. Ouragan furieux, dès son apparition il onde, il fond sur l'arène, précédé par la terreur de son om, l'éclat de ses victoires. Le meurtre, le pillage, l'in-endie, accompagnent sa course; torrent destructeur qui euse son lit en bondissant, il laisse pour marquer son ssage, des cendres, du sang, la dévastation. Douze Rois aient successivement paru et grandi à la tête de cette race erriere, l'Europe avait été parcourue par eux, leur domi-ation s'était alternativement étendue de la Bulgarie aux èves de la Méditerranée. Déjà, du temps de Décius, leur uissante épée avait renversé les légions romaines, tué écius lui-même et son fils. La métropole du monde subju-ué avait recherché leur alliance; devant eux elle avait nnu la crainte. Elle s'en fit des compagnons d'armes, « et par la vertu et vaillance des troupes qu'elle soudoyait de cette gent, exécuta de grandes choses », nous apprend le yle naïf d'un ancien historien (*).

Un de leurs rois ayant été vaincu et fait prisonnier, dans ne mémorable bataille, le roi Lisimachus de Macédoine, un s successeurs d'Alexandre, devint gendre de son captif. ome elle-même les avait vus, malgré ses efforts désespérés, calader ses murailles, franchir les sept collines; le fer au

(*) May. Turq.

poing, fouler aux pieds ses aigles brisées, massacrer ses enfants, piller ses richesses et ses trésors, et promener du Tibre aux fourches caudines, du Forum au Capitole, leurs torches incendiaires : tant il était dangereux d'exciter la colère de ces indomptables Goths ! Ils étaient alors commandés par Alaric, jeune prince de la famille des Balthes.

Issu des Gètes, ce peuple, aux temps les plus reculés, était venu d'Asie et occupa en premier lieu la haute Thrace et la Mysie, où sont la Bulgarie, la Bosnie, la Servie; en un mot, les deux rives de l'Ister, aujourd'hui notre Danube. Ils s'étendirent successivement jusqu'à la Vénédique, la Baltique de nos jours. Mais avant cette époque, et du temps d'Alexandre le Grand avec lequel ils mesurèrent plus d'une fois leurs glaives, ils avaient, longues années, été fameux dans les contrées que nous connaissons sous les noms de Valachie, Moravie, Transylvanie. Nous les avons montrés aux rives de la Vénédique, occupant la Scandinavie, où ils conservèrent leur langage et la dénomination de Goths, après en avoir chassé les habitants par les armes. Le vent glacé du Nord ne pouvait long-temps convenir à des hommes qu'avaient rafraîchis les tièdes brises de l'Asie. Conduits par Fylimer, fils de Gandaric, ils retournèrent vers la Thrace et les Mysies, et s'établirent de nouveau pour quelques siècles sur les bords de l'Ister. Toujours guerroyant, leurs nombreuses et éclatantes victoires grandissaient sans cesse leur nom, qu'ils imposèrent à plusieurs nations vaincues et subjuguées. Enfin, ils assaillirent l'Empire; et Rome, avons-nous dit, rechercha leur amitié, craignant de pareils ennemis.
394. Mais ces audacieux rivaux de gloire, cette race de héros qui luttait avec avantage contre les cohortes impériales, furent heurtés à leur tour, renversés, foulés par les Huns qui, sortis de l'Asie, étaient venus leur tuer deux rois, Hermanaric et Vithimir, tombés sous le fer des batailles. C'était sous Valens et Valentinien. Les Goths vaincus, pour la première fois, refusèrent les chaînes de la servitude et se répandirent en diverses contrées. Une partie de cette belliqueuse nation, conduite par Athanaric, qui s'était montré ennemi de Valens

lors de la rébellion de Procope, se dirigea vers le Nord, et s'enfonça dans les forêts sarmatiques. L'autre, plus nombreuse, suivit Fritigerne et Alavin, et parvint aux bords de l'Ister, sur les limites de l'Empire. Là, tout sanglants encore de leur défaite, ils vinrent demander asile à l'ennemi qu'ils avaient déjà bravé et vaincu. Ces hommes dont la fierté fuyait le servage des Huns, se présentèrent en suppliants et sollicitèrent de Rome l'humble droit de se ranger parmi les nations soumises à son joug. La politique romaine accueillit leur prière, et se créa ainsi un formidable rempart avec des apparences de protection et de générosité. Vithéric, fils de Vithimir, Alathée, Safrax, Pharnabe, vinrent, avec de nombreuses bandes, rejoindre leurs frères autorisés à s'éta- 394-408.
blir dans la Thrace, la Pannonie, les Mysies; et cette portion d'un grand peuple fut distinguée de celle du Nord par la désignation de *Visigoths*. Les *Ostrogoths* furent les Goths d'Orient.

Les Visigoths, hommes grands et robustes, rompus aux fatigues de la guerre, terribles dans les combats, étaient pourtant d'un naturel doux et généreux. Il y avait de la magnanimité et de la noblesse, de la longanimité et de la franchise dans ce peuple que le christianisme avait déjà éclairé de son flambeau, lors du concile de Nice, auquel assista un de leurs évêques, Théophile, sous le grand Constantin. Le contact de nations plus civilisées les avança dans cette voie et leur fit connaître les lettres et la philosophie. Vulphilas était le plus renommé d'entre leurs évêques lors de leur arrivée aux terres de l'Empire. Ce fut lui qui traduisit en leur langue les saintes écritures; lui qui fut l'inventeur de l'alphabet gothique. Ce fut lui aussi qui, par une lâche et sordide avarice, vendit moyennant de l'or la foi de ses frères; et pour complaire à l'empereur Valens, arien zélé, leur fit quitter leur croyance et les jeta dans les erreurs de l'hérésie.

Mais bientôt les Goths réfugiés sentirent peser lourdement sur eux la main de fer de la tyrannie. Ces protégés de l'Empire devinrent plus malheureux que les Ostrogoths,

restés sous la domination des Huns. Avanies, persécutions, exactions, rien ne leur fut épargné. On les dépouillait, on leur faisait payer cher l'asile accordé, la terre qu'ils baignaient de leurs sueurs, jusqu'à l'air qu'ils respiraient. On abusait indignement de leur pauvreté, au point qu'en échange de chaque tête de bétail qui leur était fournie pour leur nourriture, on exigeait un homme pour le faire esclave. Les ordres de Valens étaient fidèlement exécutés, dépassés même par ses lieutenants, Lupicinius et Maximus, gouverneurs de Thrace. Les opprimés firent entendre leurs plaintes. Lupicinius convoqua Fritigerne et Alaviu, chefs militaires visigoths à Martianopolis sous prétexte de parlementer avec eux. Arrogant et l'injure aux lèvres, il les reçut et les irrita tellement qu'étant parvenus, à force d'adresse, à s'échapper des mains de Lupicinius, et de retour auprès des leurs, ils se déclarèrent bientôt ennemis de l'Empire. Alors, relevant la tête, ressaisissant ses armes, le Visigoth, un moment assoupi, retrouva toute son énergie, tout son généreux orgueil. Une guerre commença, furieuse; guerre de vengeance, guerre alimentée par le souvenir d'indignes outrages, guerre sainte d'hommes libres qui rompent leurs fers et veulent s'en servir pour briser la tête de leurs oppresseurs. Les Goths occupèrent et remplirent de troupes toute la Thrace, et poussèrent leurs courses jusqu'à Constantinople. Lupicinius voulut s'opposer à leurs dévastations ; dans deux combats il fut culbuté. L'empereur Valens, accouru d'Asie, s'avança en personne à la tête d'une armée et présenta la bataille près d'Andrinople. Le Visigoth l'accepta avec transport. La fleur des guerriers romains tomba sous les coups d'un ennemi qui combattait pour sa liberté ; l'armée entière fut mise en déroute après une affreuse mêlée, un horrible massacre. L'Empereur lui-même se retira blessé du champ de bataille, se réfugia, à moitié épuisé, dans une des maisons que lui offrait la campagne voisine. Mais le Visigoth a ses affronts à venger, son ennemi à punir ; il le poursuit, le découvre, et le brûle vif avec le toit hospitalier sous lequel Valens pensait échapper au ressentiment du vainqueur. Enfin, sans Théodose, sa valeur, sa prudence, sa

ıute sagesse, c'en était fait du pouvoir et du nom romain ıns toute cette vaste et belle contrée.

Théodose, collègue d'empire de Gratien, successeur de ılens, pacifia tout, fit alliance et amitié avec ces redoutaes ennemis; si bien qu'à la mort de Fritigerne, son sucısseur Athanaric demeura à la cour de Théodose, auquel il ait dévoué; il y mourut. Pendant quatorze années, les oths, paisibles et satisfaits d'une douce domination, restèınt sous la loi romaine, sans élire aucun roi de leur ıtion.

A Théodose succéda son fils Honorius, sous le règne 408
ıquel les Visigoths, las d'être sujets de Rome, levèrent ètendard de la révolte, incités par Alaric, homme de guerre stingué, qui avait combattu sous Théodose. Les Goths le ıulurent nommer roi. Une autre faction portait au trône adagase; de là guerre civile. Le pouvoir et le titre n'en ımeurèrent pas moins à Alaric. Radagase, à la tête de deux ınt mille hommes, entra en Italie, tandis qu'Alaric, avec ıe armée non moins nombreuse, ravageait les Pannonies.

Stilicon, gouverneur de l'Empire pour Honorius, réussit à ıfermer entre l'Apennin et les côtes de Toscane, Radagase ınt les troupes furent bientôt détruites par les maladies, la mine et le dénuement. Pendant que ses malheureux comıgnons d'armes étaient vendus comme esclaves, Radagase t pris et étranglé. Alaric, quoique défait, osa demander à onorius le partage de l'Empire. Celui-ci n'avait pu oublier prise et le sac de Rome, dont les ruines fumaient encore.
ınseillé par le chef de légions Sarus, Goth de naissance, 409
fit au roi visigoth concession des Gaules et de l'Espagne. laric, n'imaginant pas qu'on l'envoyât à une conquête diffile et périlleuse, partit à la tête de ses cohortes. Il fut saillì dans les Alpes par l'armée que Sarus y avait envoyée avance, sous prétexte de prévenir le ravage de l'Italie; ıül, un Juif, la commandait. Trahis et attaqués avec impéosité, les hommes d'Alaric se défendent avec fureur, tablissent, tout en combattant, leur ordre de bataille; ıfonçent, culbutent, taillent en pièces l'armée impériale; ıis, victorieux et frémissant de vengeance, se précipitent

410 à la suite de leur roi, vers la perfide Rome, et l'emportent d'assaut. Alaric, poursuivant sa course, entraîne ses valeureuses phalanges vers les riches plaines de la Lombardie, la Toscane et la Romagne. Le fer et le feu y firent les représailles et le châtiment de la trahison. De là, toujours implacable et fumant de carnage, Alaric revint sur la capitale de l'Empire. Mais la mort l'enleva subitement à Coenza en Calabre. Les Visigoths, détournant le lit du Visanto, y creusèrent la tombe du héros, dans laquelle ils déposèrent de grandes richesses. Les eaux de la rivière, rendues ensuite à leur cours, couvrent depuis ce temps le tombeau d'Alaric.

Ataulphe, beau-frère d'Alaric, homme sage et preux, disent les vieux chroniqueurs, fut élu roi. Il ramena l'armée à Rome, et acheva de piller et de détruire ce qui avait échappé au premier sac. Bientôt, épris des charmes de sa prisonnière, sœur de l'Empereur Honorius, il laissa désarmer sa colère, et à Forly, en Romagne, épousa la belle Placida Galba. Reprenant alors, de concert avec son beau-frère Honorius, les projets de son devancier, Ataulphe se dirigea vers les Gaules.

Son apparition fut une conquête, sa marche un triomphe. Il y posa les fondements du royaume des Visigoths, qu'il étendit ensuite en Espagne, après avoir dompté les Francs et refoulé au-delà des Pyrénées-Orientales les Suèves, les Vandales et les Alains. Peu avant cette époque, Constantin, de soldat devenu capitaine des légions romaines en Grande-Bretagne, après y avoir tué un certain Gratian, tyran de cette île prise par les Romains; Constantin, disons-nous, passa dans les Gaules, en occupa une partie, usurpa le titre d'Empereur, proclama César ou empereur son fils Constant, et l'envoya en Espagne, accompagné de juges, de gouverneurs de provinces, et d'une armée de Barbares, désignés sous le nom d'Honoriaques. On les nommait ainsi parce qu'ils avaient été à la solde de l'Empereur Honorius.

Deux valeureux frères, Dydime et Valérien, d'autres disent Sévérien, avec le faible secours de quelques vassaux et quelques amis conçurent le généreux projet de conserver la province à l'Empire et s'emparèrent de toutes les gorges

léfilés des Pyrénées-Orientales. Constant les attaqua, les
t, et les deux frères périrent les armes à la main; trop
les boulevards d'une patrie qu'ils voulaient préserver des
reurs de l'invasion. Géronce, envoyé par Constantin en
agne avant Constant, après avoir créé un fantôme d'Em-
eur nommé Maxime, attaqua Constant, le poussa jusqu'à 411-413.
nne, l'y prit et le fit périr. La troupe du vainqueur,
tresse du passage des Pyrénées, en chassa les miliciens,
tisans de Rome, auxquels la garde en avait été confiée.
e se joignit aux Suèves, aux Alains, aux Vandales, et leur
rit ainsi l'entrée de l'Espagne, aimant mieux dévaster et
er de concert avec eux, que de prendre le rôle périlleux
gardien et défenseur des frontières. Cette multitude fondit
les plaines de la Catalogne, comme les torrents de la
ntagne grossis par des pluies d'orage; et pénétra, sans
sque de résistance, dans ces contrées trouvées sans
ies, énervées par les douceurs d'une longue paix, trou-
es d'ailleurs par ce subit changement de gouvernement,
atterrées par la perfidie que les Honoriaques cachaient
s une prétendue fidélité à l'Empereur.

Les Barbares s'emparèrent de l'Espagne avec la même
lité qu'ils y avaient pénétré. Ils se la partagèrent comme
butin commun, en faisant autant de parts qu'ils étaient
copartageants, et les tirèrent au sort. Aux Suèves et à
partie des Vandales échut la Galice, qui s'étendait alors
qu'aux rives du Duero et du Minho. Les Alains eurent en
tage la Lusitanie, qui courait de l'Océan à la Méditer-
ée, par la province de Carthagène. L'autre partie des
ndales et les Silinges occupèrent la Bétique qui, du nom
vainqueurs, prit celui de *Vandalousie*. Ainsi fut divisée
malheureuse Espagne; ainsi, pendant deux ans, elle
ta sanglante et dévastée, courbée sous le joug de fer
ses cruels oppresseurs. Bien que fidèle à Rome par son
et attachement; bien qu'elle en regrettât la domination
ice et intelligente, comparée à l'état de servage et d'ilo-
ne auquel l'avaient réduite ses nouveaux maîtres; elle
it la loi de ceux-ci et suivit leur fortune. Dans toute
spagne, un seul peuple se conserva intact, et garda reli-

gieusement l'alliance de l'Empire. La Vasconie, les montagnes cantabriques, devinrent le Palladium de la foi des serments. Soutenus par Constance Patrice, nommé chef de la milice romaine, les Vascons repoussèrent constamment l'invasion par le fer, la séduction par le mépris et leur inaltérable loyauté.

Les grandes divisions de l'Espagne étaient sous-partagées en subdivisions, régies par une foule de tyrans. Constance Patrice jugea que le seul moyen de rétablir l'autorité et la domination romaine était la destruction de ces chefs partiels, mais surtout du principal. Il se porta donc vers la Narbonaise, attaqua et défit Constantin qui fut pris à Arles, puis assassiné en se rendant en Italie, vers l'Empereur. Ayant alors tourné ses armes contre les Visigoths, établis dans la Gaule par Ataulphe après le départ de la majeure partie des
414 Barbares pour l'Espagne ; il l'atteignit et le pressa dans les environs de Narbonne, qu'il lui enleva. Et comme Ataulphe avait repris le projet d'Alaric, d'aller s'emparer de l'Afrique, Constance s'était rendu maître du littoral de la Méditerranée, rendant par là impossible l'exécution de ce plan du Visigoth. Ataulphe, forcé de reculer devant un ennemi supérieur en forces, fut contraint de se jeter dans l'Espagne. Le but politique de Constance se trouvait ainsi rempli. Il pensait que, refoulant ces autres Barbares sur ceux qui déjà occupaient la Péninsule, le souvenir des guerres passées avec les nouveaux arrivés, les rivalités d'intérêts, les vues d'ambition, réduiraient ces divers ennemis de l'Empire à se combattre, à se détruire entre eux. Ainsi évitait-il l'effusion du sang romain ; ainsi se trouvaient ménagées habilement, et pour l'heure propice, les ressources toujours décroissantes de l'Empire, qui s'en allait croulant.

Ataulphe, en Espagne, comprenant le danger de cette position, l'éventualité du résultat, s'appuyant sur les droits reconnus ou accordés par l'Empereur Honorius à Placidia, sollicita la paix. Soit par mécontentement de le voir traiter
415 avec Rome, soit par toute autre cause, Ataulphe fut tué à Barcelone, par Sigéric, frère de Sarus. Sigéric lui succéda; mais comme il voulait également affermir par la paix avec

ne le royaume naissant des Visigoths, dont Ataulphe
it déjà fixé le siége à Barcelone, il fut assassiné dans la
mière année de son règne (*).

'uisque les croyances religieuses d'un peuple font partie
grante de son histoire, sont un des traits principaux de
hysionomie; avant d'entrer dans la série des rois visi-
hs, qu'il nous est essentiel de connaître, nous allons
mener un rapide coup d'œil sur l'état de la religion à
oque dans laquelle nous sommes entrés.

es Espagnols ne la négligeaient pas, et leur clergé cher-
it à combattre et à déraciner les diverses hérésies qui se
cédaient. Celle de Prescillien, évêque d'Avila, entre au-
, occasiona le concile de Tolède en 380, présidé par
ron, évêque de cette ville. Il fut condamné, ainsi que
uis (en 384) au concile de Bordeaux, à la nouvelle
igation de l'évêque Idace, pour ses hérésies mêlées aux
eurs des Gnostiques, des Manichéens et des philosophes
iens, et pour avoir écrit et soutenu la doctrine, que l'âme
it une portion de la divinité. Après en avoir appelé de ce
ement au tyran Maximus, qui le confirma, Prescillien eut
ête tranchée, en 385. Cette année-là, Mamert, évêque
Vienne, institua les Rogations. Ce fut la première fois
l'on vit un tribunal civil juger un cas d'hérésie, et le
s séculier faire couler le sang pour la punir. C'était
êque Idace qui avait présenté requête contre ses adver-
es, à Maxime, l'usurpateur. Que ne peut le fanatisme!
tre autres décisions importantes, il fut arrêté, dans ce
cile de Tolède, qu'à l'avenir les prêtres seraient astreints
célibat. Vigilantius, prêtre à Barcelone, qui avait déjà
ité l'indignation de Saint-Jérôme par ses écrits sur l'abus
reliques, s'éleva fortement contre cette mesure. Malgré
tes les controverses, le concile l'emporta.

Les grandes migrations des peuples, leurs formidables
upations, les invasions de nations si divergentes dans
rs croyances, devaient nécessairement amener des dis-
timents parmi les membres de l'église catholique, et

) Olimpiad. Chron. Pasch. in Hist. Bysant.

introduire des différences, des désaccords sur quelques points doctrinaux. Le paganisme, l'arianisme, se trouvaient confusément partager, avec le catholicisme, la terre d'Espagne. Aussi lisons-nous dans les anciens auteurs, dans les chroniques ingénues du temps, que ces différents contacts impurs avaient flétri de leur souffle la primitive blancheur de la religion du Christ. L'ambition, l'avarice, avaient usurpé sur la simplicité, l'humilité évangélique, exemple et précepte du maître. Déjà les cérémonies, les vœux, les reliques, les miracles étaient devenus un objet de spéculation, une criminelle industrie pour plusieurs membres indignes du clergé. A côté de ces sacriléges, s'élevaient, savants, irréprochables et lumineux, les Lucinius, les Abigaïs, les Abundius, Avitus, Olympius, Audencius, Turbucius, Orosius, et beaucoup d'autres; flambeaux de leur époque, consolation des vrais fidèles qui gémissaient des turpitudes de leurs frères, et soutien de ceux que Vandales et Visigoths poursuivaient de leurs persécutions.

Il appartenait au peuple qui, à force d'énergie et de constance, sut conserver immaculée sa conscience politique, sa fidélité à l'alliance avec un ancien ennemi, si long-temps si acharnément combattu; il appartenait aux Vascons de garder pure et sans tache, dans le bel éclat de sa simplicité première, la parole qu'ils avaient jurée au Dieu des chrétiens, à son culte, à sa religion. L'air des montagnes épurait ces hommes, vaillants parmi les preux; sanctuaire d'une sage liberté, les montagnes étaient encore l'arche sainte d'une foi primitive. Tel était l'état moral de l'Espagne au moment de l'élection de Valia, que l'on peut regarder comme le troisième roi des Visigoths, et dont nous allons parcourir le règne.

416 Les Visigoths, ennemis de la paix et de l'Empire, avaient tué Ataulphe et Sigéric, parce que ces rois avaient voulu maintenir l'une et s'allier à l'autre. Ils élurent Valia pour rompre leur inaction et pour leur rendre les combats que leur courage, leur haine contre Rome, appelaient de nouveau. Mais telles n'étaient pas les vues de la providence des états. Valia désirait se maintenir en bonne harmonie avec

'Empire. Il en reconnaissait la nécessité pour déterminer 'assiette d'un royaume encore éphémère, et pour le con- olider. D'un autre côté, le sort de ses deux prédécesseurs emblait le forcer à la guerre. Sa politique fut habile et ıeureuse. Il rendit à Honorius sa sœur Placidia Galba, veuve l'Ataulphe, et qu'il avait toujours traitée avec égards et espect. Placidia fut ensuite mariée au Patrice Constance, ıommé César par l'Empereur. De ce mariage naquit Valen- tinien, devenu ensuite le dernier empereur d'Occident. Valia forma aussi le projet d'une descente en Afrique, projet long-temps nourri par les Goths, toujours caressé par eux. Et cette pensée devait leur sourire; elle était sage, elle était juste.

Des hommes errant les armes à la main, transplantés loin de leur patrie, avec le but de fonder un royaume, levaient nécessairement arrêter, de préférence, leurs regards sur une contrée hors de la portée immédiate des coups de la grande dominatrice, loin de ses yeux jaloux, loin de sa puissance; sur une contrée enfin qui en était séparée par toute la Méditerranée. Mais la mer rejeta toujours les Visi- goths, elle repoussa constamment leurs efforts et leurs entre- prises. Alaric avait voulu passer en Afrique, des côtes l'Italie; dans le détroit de Sicile, la mer soulevée lui détrui- sit armée et flotte, qu'elle engloutit en partie. Valia, avec ıne forte armée, voulut aussi renouveler la même tenta- ive; une affreuse tempête, brisa ses vaisseaux, fit périr une portion de ses soldats. La terre était le domaine de ces hom- mes guerriers.

Valia fit sans bruit son traité avec Honorius, par l'inter- médiaire de Constance. Sa sûreté personnelle lui conseil- ant d'occuper l'impatiente valeur de ses Visigoths, il s'offrit à combattre et chasser les peuplades barbares devenues maîtresses de l'Espagne. Ne se réservant que la gloire de vaincre, il s'engagea à rendre à l'Empire les provinces recouvrées. Ce traité fut conclu avec empressement, et Valia, à la tête d'une armée nombreuse, partit de Toulouse, 418
où il avait transféré le siége du royaume, antérieurement à Narbonne. Les Suèves vaincus, se réfugièrent vers les monts

Narbasséens, où les Vandales, les abandonnant à cause de la stérilité du pays, se ruèrent sur la Bétique et la Carthagénaise, qu'ils pillèrent; furent mettre à sac les îles Baléares; puis, revenus prendre et saccager Carthagène, ils rentrèrent en Bétique, ou Vandalousie. Là ils semèrent la ruine et la désolation dans tout le pays; ils démolirent la ville de Séville, et Gundéric mourut sur le seuil du temple de Saint-Vincent, dont il avait ordonné le pillage.

Après la mort de ce fils de Gadégisque, son frère bâtard, le fameux Genséric, fut élu par les Vandales. Valia, toujours vaillant et fidèle, rentra dans la Péninsule avec ses Visigoths, pour réprimer les cruautés et les ravages de ces Barbares. L'Empereur, de son côté, y avait envoyé un de ses lieutenants, Castisius. Cet homme vain et présomptueux dédaigna de s'entendre avec le valeureux et sage Boniface, gouverneur de l'Afrique, pour la destruction de ces Barbares, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Lorsque Valia s'avançait menaçant et terrible, contre les Vandales; au moment où l'épée de ses cohortes allait les décimer, Boniface, offensé de la conduite du lieutenant romain, fit offrir à Genséric pressé de toutes parts, un asile dans son gouvernement, avec des terres pour lui et pour les siens. L'émigration fut complète; hommes, femmes, enfants, vieillards, tout suivit l'armée, et s'achemina vers la terre d'hospitalité. Genséric, attaqué dans sa retraite par quelques populations espagnoles, en tua vingt mille; et après avoir traversé toute la Péninsule, fut débarquer sur les côtes d'Afrique. Tel fut le commencement du royaume des Vandales dans cette contrée, où il fut assis pour des siècles.

Une seule puissance restait capable de faire tête aux troupes de l'Empire en Espagne; les Suèves. Mais leur roi Herméric mourut bientôt après, victime d'une longue et cruelle maladie. Valia, de son côté, irrité contre les Vandales, faisait ses dispositions pour les poursuivre jusqu'en
440 Afrique. La mort l'arrêta après un règne de vingt-deux ans. Théodoric lui succéda immédiatement, tandis que Valentinien III régnait à Rome. Peu de temps avant sa mort, Herméric avait associé au pouvoir son fils et successeur Réchi-

it régnait sur la Galice, jointe à ses états par un

enor, à la tête d'une armée de Romains, avait pénétré
ı Vandalousie. Herméric y envoya son fils. Réchilan
joint Andenor près de la rivière de Singil, l'écrasa, 440-447.
hit de ses dépouilles et le chassa de la Bétique; puis
a et prit Mérida qu'il ajouta au royaume des Suèves.

odoric ayant rompu la paix faite entre Valia et Hono-
int mettre le siége devant Narbonne. Lictorius, lieu-
du célèbre Aëtius, le secourut avec succès; mais
près il fut défait par Théodoric, et l'Empire perdit
ville.

dant ce temps Réchilan, parcourant en armes la Béti-
la province de Carthagène, détruisit jusqu'au nom
ındales Silinges, et fit un traité avec l'empire, par
duquel il lui rendait le pays de Tolède et Cartha-

hilan mourut vers 448 à Mérida, il était idolâtre. Son
ciaire, devenu gendre de Théodoric, s'était fait bapti-
devint chrétien, Il courut et pilla, non sans combats
riers, la partie plate de la Vasconie, les bords de
ainsi que la ville de Lérida; et avec l'aide des Visi-
saccagea Saragosse, tout l'Aragon et les provinces de
ıgène même. Théodoric après sa conquête avait de
au contracté alliance avec les Romains. Mais les Huns,
its par Attila et Bléda son frère, après avoir rançonné 448.
oric empereur d'Orient, se dirigèrent vers les Gaules au
re de cinq cent mille. Ces Barbares, accourus pour la
de fois du fond de la Tartarie, passent sur le corps
ourguignons écrasés, et se dirigent vers Paris. Les
ens en proie à la terreur la plus profonde, allaient
r leur ville et fuir le redoutable ennemi. Une jeune
la bergère de Nanterre, déjà renommée par sa piété,
ısidération des plus grands prélats contemporains et
ile de religieuse, Geneviève, les dissuada d'abandon-
urs murailles par l'ascendant de ses assurances pro-
ues. Attila effectivement après s'être seulement appro-

ché de Paris, se dirigea subitement du côté d'Orléans qu'il investit.

Pour l'intelligence de ce miracle, il est à propos de savoir que ses armes étaient appelées sur un autre point par Genséric. Ce roi des Vandales, qui nous est donné par l'histoire comme perfide, cruel et vindicatif, avait désigné à la fureur destructive d'Attila les Visigoths. Il désirait ardemment leur entier renversement, tant pour se venger d'avoir été vaincu, poursuivi, chassé par eux, que par crainte de la juste colère et de la vengeance de Théodoric. Hémeric, fils de Genséric, avait, comme Réchilan, épousé une fille du roi visigoth. Genséric, sous le prétexte vrai ou faux que cette princesse avait voulu l'empoisonner, la fit défigurer, lui fit couper le nez, et la renvoya dans cet état à son père. Trop faible pour affronter seul le ressentiment de Théodoric, Genséric avait amené sur lui les immenses forces d'Attila, et méditait la destruction des Visigoths en Gaule et en Espagne.

Théodoric avait de nouveau fait la paix avec les Romains. Il méditait quelque expédition dans la Péninsule, lorsqu'il fut appelé avec toutes ses forces par Aëtius, pour venir combattre l'ennemi commun, et se joindre à Mérovée avec les Francs, Aëtius avec ses Romains et aux Bourguignons de Gondiciaire. Attila comptait dans ses rangs, outre les Huns, les Ostrogoths ses tributaires, commandés par Valamir et les Gépides d'Ardaric. C'est dans la bataille livrée aux plaines catalauniques, entre Troyes et Châlons, bataille qui illustra le règne si court de Mérovée, qu'Attila fut anéanti au point de se voir obligé de fuir jusqu'en Pannonie. Cent quatre-vingt mille hommes périrent dans cette meurtrière journée. Théodoric aussi y tomba en combattant vaillamment. Il avait régné onze ans. Son fils Thorismund lui succéda. C'est à la suite de cette bataille que Genséric passa dans l'Afrique, dont il fit la conquête.

451. Le général romain Aëtius, inquiet de voir aussi près de lui un jeune prince tout fier encore de la victoire à laquelle il avait coopéré avec ses Visigoths; craignant que son ardeur de poursuivre les Huns et l'amour des combats qui l'animait ne l'engageassent à tourner ses armes contre quelque pro-

vince romaine, inspira à Thorismund, dans le but de l'éloigner de lui ainsi que ses troupes, quelques défiances contre ses frères. Il lui donna à entendre que son éloignement de ses états pourrait bien faire naître chez ses cinq frères le dessein de s'en emparer. D'un autre côté Aëtius, voulant conserver, à tout événement, un ennemi à susciter aux Visigoths, ménagea la portion des Goths restés dans les Gaules après la sanglante défaite d'Attila, et les laissa se retirer sans les inquiéter, dès qu'il eut vu Thorismund se diriger sur Toulouse. Cette manœuvre du général romain lui fut imputée à crime et trahison auprès de l'Empereur par ses ennemis personnels. Valentinien effrayé, manda Aëtius devers lui; celui-ci obéit, et l'Empereur le poignarda de sa main.

Destinées humaines! cet homme habile, prudent, valeureux, unique appui, dernière splendeur de l'Empire, fut tué par le prince dont lui seul soutenait le trône et le pouvoir! Et quelques jours après Maxime, guidé par sa seule ambition, et cachant son crime sous le voile de l'attachement et de la vengeance, fait tomber Valentinien lui-même sous le poignard de deux gardes d'Aëtius. A la même époque fut également assassiné Thorismund, soit par ses ennemis personnels, soit à l'instigation de ses frères. Il avait régné trois ans.

Et quelques jours après Maxime, guidé par sa seule ambi- 454.

Son frère Théodoric lui succéda. Genséric, appelé d'Afrique par Eudoxie veuve de Valentinien et femme de Maxime, pour venger son injure et son premier mari, venait de piller et saccager Rome; l'Empereur Maxime avait été lapidé et tué par le peuple à cause de sa lâcheté.

Le Vandale était retourné en Afrique, avec une multitude de captifs, parmi lesquels l'impératrice Eudoxie elle-même, avec ses deux filles. L'aînée épousa Hémeric, fils de Genséric. Marcien était Empereur.

Riciaire, fils de Réchilan, roi des Suèves et beau-frère de Théodoric II, avait excité une révolte contre Marcius et Pulchérie sa femme, en même temps que contre Avitus, proclamé Empereur par l'armée dans les Gaules. Théodoric, à sa sollicitation, passe en Espagne, pour s'aller opposer aux

progrès des Suèves, les cherche, les rencontre aux confins de la Galice, commandés par Riciaire, et leur livre bataille entre Léon et Asturica, à douze milles de cette dernière ville, près de la rivière d'Urbico. Riciaire vaincu, écrasé, ayant perdu son armée et la fleur de sa noblesse, s'enfuit avec le dessein de se jeter en Afrique, sous l'égide de Gen-
454-457. séric, Il réussit à s'embarquer; mais la tempête le rejeta à terre près de Porto. Pris aussitôt, il fut livré à Théodoric, qui le fit périr. Maître par cette victoire de la Galice, le roi visigoth se retira, laissant gouverner en son nom un certain Achulf, un de ses capitaines, Auvergnat d'origine. Aussitôt
458. son départ, Achulf se fit proclamer roi de Galice. Théodoric revient sur ses pas, trouve l'usurpateur sous les armes, le défait, le prend et le tue. Les Suèves demandent grâce et pardon au Roi, qui le leur accorde et leur permet en outre de s'élire un chef. De là Théodoric passa dans la Lusitanie qu'il pilla, épargnant néanmoins la ville de Mérida ; puis il divisa son armée en trois corps. L'un, commandé par Cirila, fut dirigé sur la Vandalousie; l'autre, sous les ordres de Sigéric, se rendit en Galice pour faire cesser les dissidences des Suèves au sujet de l'élection de leur chef. Lui-même partit pour la Gaule avec le troisième. Il se rendit maître de Narbonne et d'une partie du Languedoc. Toutes ces conquêtes, faites au nom des Romains furent conservées par Théodoric qui, voyant l'empire tombé avec Valentinien, comprit qu'il pourrait désormais sans danger se les approprier. Il avait réduit les possessions romaines dans les Gaules à l'Auvergne et au Berri.

460-466. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter l'introduction de l'Arianisme dans la Galice, chrétienne depuis Riciaire. L'hérésie y fut propagée par un Gaulois, arien, nommé Ajax. L'Empire, de plus en plus déclinant, ne possédait plus dans la Péninsule que la plus grande partie des côtes orientales ; celles de l'Occident étaient au pouvoir des Suèves, qui avaient pour roi Rémismund, gendre de Théodoric. Les provinces intérieures aussi bien que celles de la Gaule orientale, limitrophes des Pyrénées, étaient occupées par les Visigoths. La faiblesse croissante de Rome enhar-

dissait toutes les ambitions; chacun visait à asseoir et à consolider sa puissance.

Dans un concile tenu à Rome sous le pape Hilaire, cette propagande de puissance fut réprouvée à l'égard du clergé, au sujet des évêques d'Espagne qui voulaient, de leur vivant, élire leurs successeurs à leur siége épiscopal. Théo- 466.
doric maria une de ses filles à Rémismund, roi des Suèves. C'est sous ce règne aussi que le comte Sidoine Apollinaire devint évêque. Théodoric, ayant régné quatorze ans, fut assassiné à Toulouse par son frère Euric ou Evoric.

Euric, assassin de son frère, se mit sans peine ni opposi- 467.
tion en possession de ses vastes états. Il contracta alliance étroite avec son neveu Rémismund, roi des Suèves, et avec le roi des Vandales, Genséric. Il enleva le Berri aux Romains, pendant que les Saxons finissaient de s'appuyer sur la droite de la Loire. Pendant ce temps Rémismund, d'accord avec Euric, en vue d'attaquer les domaines encore possédés par Rome en Espagne, fondit sur Conimbrica (Coïmbre) qu'il pilla, et s'empara de Lisbonne. Euric, dans le but de plus exactement connaître l'état des affaires de l'Empire et de prendre des mesures plus efficaces pour chasser entièrement les Romains de la Péninsule, entra en négociation avec Authencius nommé à l'empire d'Occident par l'Empereur d'Orient. Euric, instruit des succès des Vandales et des dissentions intestines, des déchirements de l'Empire, passe les Pyrénées à la tête de ses troupes, se présente devant Pampelune qui se rend, s'empare de Saragosse et de plusieurs autres places. En vain les grands et la noblesse voulurent s'opposer aux succès rapides des Visigoths; ils furent aisément défaits, et les provinces de Catalogne et de Valence tombèrent bientôt sous la domination du vainqueur. De là, se portant en Lusitanie, dont il se rendit maître, Euric acheva de s'ouvrir de tous côtés le chemin de la province romaine, et en peu de temps s'empara de tout ce que les Romains possédaient en Espagne (*).

(*) Mariana — Ferrer — Idat — Jornand — Apollin — Cassiod — S. Isid — Marcell — Sidon. Ennod — Chron. Alex — Mayern — Greg. Turon. —

Euric repassa les monts et attaqua les Romains ; Glicérius, empereur, prit à son service et envoya contre les Visigoths, Vindican, avec un corps considérable d'Ostrogoths. Comme ceux-ci étaient ariens, les Gaulois leur témoignèrent si peu
473. d'égards que Vindican se rangea sous les drapeaux d'Euric, arien comme lui. Siagrius, général romain, et Childéric, roi des Francs, à la tête d'une armée nombreuse, veulent s'opposer aux progrès toujours croissants d'Euric ; ils sont complétement défaits. Euric, renforcé par Vintimer, s'empare de Tours, fait tomber Bourges après avoir battu une nouvelle armée levée pour secourir cette ville, et conclut la paix avec l'empereur Julius Népos, à la prière d'Epiphane, évêque de Pavie. Cette paix fut bientôt rompue par le conquérant, qui mit le siége devant Clermont, et s'en empara. Népos ne pouvant défendre l'Auvergne contre lui, lui en fit cession.
475. Euric fut ensuite tenir sa cour à Bordeaux, où les princes ses voisins lui envoyèrent des ambassadeurs qu'il reçut avec une magnificence toute royale.

476. Rome était tombée. Le géant, long-temps balancé sur sa base, fut enfin emporté par l'avalanche du Nord. Mais sa chute, grande comme l'avait été sa vaste domination, ébranla le monde étonné. Rome debout avait fait trembler l'univers; Rome à terre était encore un objet de respect et de terreur; tant avait été positif et magique le pouvoir de ses armes et du nom romain ! Telle, une trombe, après s'être long-temps promenée, dominatrice et menaçante, sur la surface agitée des mers, cède à la fin sous les efforts redoublés de l'ouragan. Elle est engloutie par ce même Océan qu'elle opprimait; elle est détruite, divisée par lui ; mais sa force colossale ne se perd pas subitement. Reine des mers, sa puissance tombée réagit encore sur elles, et les soulève ; et les flots, long-temps écumeux et frémissants, vont porter aux grèves les plus lointaines l'étonnement de leur victoire et le secret de leur agitation.

477. Euric n'ayant désormais plus rien à redouter de la puissance déchue, voulut lui arracher les derniers lambeaux de ses anciennes possessions. Il assiégea Arles qui résista, mais qu'il prit ainsi que Marseille. Devenu limitrophe des Bour-

ıignons, la rapidité d'extension de sa puissance avait excité . jalousie de ses turbulents voisins, qui levèrent une armée ; firent irruption sur ses terres. Euric marcha à eux avec s vieilles phalanges aguerries, et termina la querelle par ıe victoire complète dans une bataille décisive. Ainsi ce 477-483.
'ince, après avoir conquis sur Rome toute la Gaule méri- onale et les possessions qu'elle avait eues dans la Pénin- ıle pendant cinq cents ans environ, se déclara indépendant ., en cette qualité, adopta le premier la formule de *Roi par* : *grâce de Dieu;* déclarant par là ne reconnaître sur la terre en au-dessus de lui. C'est de son règne aussi que l'Espagne ıte sa glose célèbre : que l'*Espagne ne reconnaît pas Empire.* Les seuls Vascons ne subirent pas sa loi. Constants ıns leur ancienne confédération avec les Cantabres et les ıères cis-pyrénéens, toutes ces populations se tenaient ujours par la main, prêtes à combattre et à mourir pour le aintien de leur liberté.

Euric s'en retourna à Arles après sa dernière victoire et termina paisiblement ses jours. Convaincu que les lois ɩes et immuablement établies peuvent seules consolider ı état en lui composant des éléments d'ordre, de force et ɜ durée; il y travailla, de concert avec son secrétaire Léon, ıomme le plus éloquent de cette époque. C'est avec ce ıinistre, le plus grand jurisconsulte de son temps, qu'il ıdigea un code complet des lois faites tant par lui-même ıe par son prédécesseur. Ce code fut examiné et approuvé ır une réunion de soixante-dix évêques. Euric, grand et 484
ıagnanime prince, qui conquit ses états et les gouverna ıgement, une des grandes figures de la dynastie visigothe, ıourut à Arles la dix-neuvième année de son règne. Il eut ɜ Ravachilde sa femme, une fille, mariée à un seigneur anc nommé Sigismer, et un fils qui lui succéda sous le ɔm d'Alaric II (*).

Alaric régna paisiblement. Les premières années de son ɩgne furent souillées néanmoins par une lâche faiblesse. iagrius, général romain, poursuivi par Clovis, roi des

(*) Mariana. — Mayern. — Ferrer. Greg. Tur. — Sidon. Apollin.

Francs, se retira dans les états d'Alaric, qui l'accueillit et le protégea d'abord. Il le livra ensuite au sanguinaire Clovis, qui le fit mourir. Théodoric, roi des Ostrogoths, appelé par l'Empereur Zénon contre Odoacre roi des Hérules, entra en Italie, défit et tua Odoacre, et resta tranquille possesseur des états du vaincu. La sagesse du gouvernement de Théodoric détermina Alaric à rechercher son alliance. Il épousa Theudicade, fille naturelle de ce prince, et ce mariage fut salué par les acclamations des Visigoths, qui y voyaient l'aurore d'une longue paix.

Deux frères, Gondebaud et Godésile, commandaient aux Bourguignons et résidaient le premier à Lyon, et l'autre à Genève. Godésile, brouillé avec son frère, fit embrasser sa querelle à Clovis, Alaric se déclara pour Gondebaud. Une bataille eut lieu, dans laquelle Godésile fut tué. Gondebaud vainqueur réunit les états de son frère aux siens, et quitta l'alliance des Visigoths pour celle de Clovis. De là, jalousie vive entre les deux rois, également méfiants et ombrageux.

Alaric, après avoir fait faire par Anian, un des plus célèbres jurisconsultes d'alors, un abrégé du code Théodosien pour régir ses sujets, songea à terminer amiablement ses différents avec Clovis. Une entrevue eut même lieu entre ces deux princes; mais la bonne intelligence ne fut qu'apparente. Alaric restait en continuelle défiance, et Clovis, chrétien nouveau, était sans cesse excité contre le Visigoth arien, par ses évêques et même tout le clergé du sage Alaric, bien que celui-ci eût autorisé récemment la tenue d'un concile à Agde. Théodoric, roi d'Ostrogothie et d'Italie, beau-père d'Alaric, offrit sa médiation et menaça de toute sa puissance et ses forces l'agresseur. Clovis n'en fit pas moins une irruption sur les terres des Visigoths, et Tours lui fut livré par ses partisans. Alaric, à la tête d'une nombreuse armée, s'avança contre lui et se tint quelque temps sur la défensive. Mais l'inquiète valeur de ses troupes demandait le combat avec tant d'ardeur, qu'Alaric se laissa entraîner à
507-509 livrer bataille. Elle eut lieu à Vouillé, à trois lieues de Poitiers. Les Visigoths furent complétement défaits et Alaric tué de la main même du roi Franc. Par suite des victoires

accumulées de Clovis, l'empire visigoth perdit plusieurs provinces dans les Gaules, telles que Toulouse, l'Aquitaine, la Touraine, l'Auvergne et le Bordelais; et Carcassonne était assiégée lorsque Théodoric, venu d'Italie, força Clovis à en lever le siége (*).

Amalaric, fils unique d'Alaric et de Theudicade, qui n'avait alors que cinq ans, fut emmené en Espagne, aprés cette malheureuse journée, par les capitaines les plus prudents et les plus dévoués de l'armée visigothe. Les Visigoths se trouvant trop enfant pour rétablir leurs affaires, consentirent facilement à l'usurpation de Gésalic, fils naturel d'Alaric et d'une de ses maîtresses. Celui-ci attaqua les Bourguignons; mais ayant été battu, il fuit lâchement jusqu'en Espagne et s'enferma dans Barcelone, d'où il fomenta les troubles nouveaux.

Ibba, général renommé, fut envoyé par Théodoric au 509-510 secours des Visigoths qui, revenus de leur première consternation, agirent avec vigueur et résolution. Ils reprirent aux Francs la majeure partie de leurs conquêtes. Tournant ensuite ses armes vers l'Espagne, Ibba reprit Barcelone à Gésalic, qui fut obligé de passer la mer avec quelques partisans. Il se dirigea vers l'Afrique, où l'accueillit le roi des Vandales, Trasimond, bien qu'il fût beau-frère de Théodoric. Celui-ci, en nantissement des frais de la guerre, garda la Provence et gouverna en qualité de Régent pendant la minorité de son petit-fils. Il lui donna Theudis, Ostrogoth d'origine, homme sage et d'un haut mérite, pour faire son éducation. Theudis fut également chargé du maniement des affaires. Gésalic ayant obtenu du roi des Vandales un secours considérable d'argent, vint lever des troupes dans les Gaules, et franchit les montagnes, se dirigeant sur Barcelone. A quatre lieues de cette ville, il rencontra une partie de l'armée de Théodoric qui l'attaqua, le défit complétement et le réduisit à fuir de nouveau vers la Gaule. Un parti visigoth l'ayant atteint, Gésalic fut tué. Ainsi les Visigoths, par cette mort

(*) Greg. Tur. Aimoin. — Procop. Jornand. — Cassiodor. — Mézeray. — Sigebert. — Ennod.

et celle de Clovis, furent délivrés de toutes leurs craintes de
323 guerre civile et d'invasion (*).

Theudis, malgré la sagesse de son gouvernement, inspira pourtant de l'ombrage à Théodoric. Jamais il ne consentit à aller rendre compte de son administration en Italie, et cependant il envoyait fidèlement les revenus du royaume. Theudis avait épousé une Espagnole d'une naissance distinguée, et qui lui avait apporté des richesses tellement grandes que, lorsqu'il conçut quelques craintes pour sa vie ou sa liberté, il leva à ses frais deux mille hommes, dont il fit sa garde. Théodoric, ne pouvant ressaisir le pouvoir, prit le parti de déclarer la majorité d'Amalaric, âgé alors de vingt-trois ans.

Théodoric laissa, en mourant, le pouvoir à son petit-fils Athalaric, fils de sa fille Amalasonthe et d'Eutaric, seigneur Goth d'origine, Espagnol de naissance. Le nouveau roi d'Italie était fort jeune; il fut convenu, pour prévenir toute dispute avec Amalaric, que le Rhône servirait de limite commune aux deux états: qu'on n'enverrait plus en Italie les revenus d'Espagne, et qu'Athalaric rendrait les trésors que son grand-père Théodoric en avait emportés. Ce point réglé, Amalaric, songea à se marier; il demanda la main de Clotilde, fille de Clovis, qui lui fut accordée avec empressement par les princes alors régnants, fils de Clovis.

Tout semblait concourir, tant à l'affermissement de la tranquillité publique qu'au bonheur particulier du roi; mais bientôt on vit surgir, comme un astre malfaisant, la mésintelligence, devenue si fatale à Amalaric et aux Visigoths.

Amalaric, arien zélé, désirait ardemment, soit de lui-même, soit poussé par les prêtres de sa secte, amener la reine à suivre la même communion que lui. Clotilde, ardente catholique, présenta une opposition de laquelle naquit la plus fâcheuse division; au point que se voyant maltraitée par le roi et par ses sujets, elle s'en plaignit dans une longue lettre à ses frères. Elle envoya même à Childebert un

(*) Marian. — Ferrer. — Greg. Tur. — Procop. — Mayern. — Isidor. Cassiod.

mouchoir teint de son sang. Celui-ci entra aussitôt dans les états d'Amalaric avec une puissante armée. Amalaric, de son côté, marcha à sa rencontre, fut vaincu et réduit à se sauver à bord de ses vaisseaux. Il lui survint la malencontreuse pensée de débarquer pour aller prendre ses trésors à Narbonne; il fut surpris par les Francs aussitôt son arrivée dans la ville. Il voulut se sauver dans une des églises des catholiques; atteint par un soldat, qui le poursuivait, il fut 531-535
tué sur place d'un coup de lance. Childebert s'en retourna victorieux, emmenant avec lui sa sœur Clotilde, qui mourut en route, et les trésors d'Amalaric dans lesquels on comptait entre autres objets précieux, soixante calices, vingt patènes d'or pur et vingt coffrets du même métal, dans lesquels on plaçait les Evangiles. Ce roi mourut à trente-et-un ans, sans laisser d'enfants. En lui s'éteignit la race héréditaire des rois visigoths.

Sous son règne la religion catholique, bien que mêlée de beaucoup de superstitions qui allaient toujours croissant, était néanmoins conservée en Espagne. Un concile de Tarragone décida que le jour du dimanche serait chômé dès la veille, imputant à crime de travailler le samedi. Dans plusieurs localités d'Espagne ce préjugé subsiste encore. C'est dans le même concile qu'il est fait mention des premiers moines d'Espagne. Il y eut encore quatre ou cinq autres conciles, parmi lesquels celui de Saragosse, où fut arrêté que les filles qui se destinaient au cloître ne seraient admises comme professes, ni à prendre le voile, qu'après quarante ans révolus. Mesure sage et prudente qui, si elle avait été maintenue, aurait épargné bien des scandales au monde, aux familles bien des regrets, aux cloîtres bien des erreurs (*).

L'extinction de la race royale avait rendu la royauté élective. Les Visigoths la conférèrent à ce même Theudis dont l'administration dans la Péninsule avait été si éclairée pendant la minorité d'Amalaric, et dont la sagesse avait formé un roi qui eût acquis du renom. Theudis venait à peine de

(*) Greg. Tur. — Marian. — Ferrer. Jorn. — Ildefon. — Vit. S. Avit. — Procop.— Isid.— Aimon.

monter sur le trône, lorsque les Vandales d'Afrique furent renversés par le fameux Bélisaire, général des armées de l'empereur Justinien. Le nouveau roi n'avait pas eu le temps de décider s'il était ou non de son intérêt d'entrer dans cette querelle. Toutefois, il ne négligea rien pour reprendre sur les Francs les places conquises par eux. Ses armes furent heureuses.

534-541. Après avoir ruiné le royaume de Bourgogne, les rois francs essayèrent, mais vainement, de chasser les Visigoths des Gaules. A quelques années de là Childebert, roi de Paris, et Clotaire de Soissons, pénétrèrent en Espagne, soumirent tout sur leur passage, et mirent le siége devant Saragosse. Selon la chronique de Moissac, ils le levèrent brusquement, s'avancèrent jusque sur les bords du Minho, et perdirent une bataille contre Theudis. D'autres historiens rapportent ce fait différemment. D'après eux, les mouvements des rois francs avaient été tellement rapides, leurs forces étaient telles, que Theudis n'avait pu rassembler assez de monde pour s'opposer aux deux frères. Il prit judicieusement le parti de les attendre au retour. Saragosse se racheta, et les rois francs, chargés du butin de leur expédition, prirent le chemin des Pyrénées. Théodésile, d'après les instructions et les ordres de Theudis, avait occupé toutes les gorges, passages et défilés des montagnes. L'armée franque, harcelée sans cesse par les Visigoths qui conservaient toujours l'avantage, s'affaiblissait par de continuelles escarmouches. Elle aurait fini par périr tout entière, et en détail, dans ses positions si défavorables. Théodésile se laissa corrompre par une forte somme que lui donna Childebert, et accorda une
542-547. trève de vingt-quatre heures, dont les rois profitèrent pour s'écouler avec leurs richesses et une partie de leurs troupes. Ce qui resta en arrière fut massacré.

Pendant ces évènements de la Péninsule, les troupes de Bélisaire, non contentes d'avoir expulsé d'Afrique les Vandales, se tournèrent vers Ceuta, ville alors du ressort des Visigoths. Ils s'en emparèrent avant que Theudis eût pu s'y opposer ; bien qu'il eût une armée destinée à cette campagne. Theudis embarqua promptement ses troupes, espérant

voir reprendre Ceuta avant que les Romains l'eussent ifiée. Tout arien qu'il était, le roi était rigide observateur dimanche. Il fut victime de sa dévotion. Un dimanche in l'ennemi fit une sortie avec un tel succès que Theudis, ris et battu, fut contraint de se rembarquer précipitamit avec les débris de son armée. Il ne survécut pas longps à cette défaite. Un misérable, tel qu'en général il s'en ive sur les pas des grands princes, un fou, ou qui nait de l'être, frappa le roi d'un coup de dague dans le c. Theudis vécut quelques jours après sa blessure, montra ésignation la plus chrétienne, et mourut en défendant de ir son assassin, auquel il pardonnait. 548.

'arianisme servait de prétexte aux Francs pour leurs rres contre les Visigoths. Ces guerres, toujours accompaes de pillages, suivies de riches dépouilles dont les rois iqueurs avaient la faiblesse de faire don au clergé, étaient seillées, fomentées par les prêtres et prélats, qui s'y ichissaient. Les évêques commençaient dès lors une innce politique, positive et très-étendue. Ils cachaient leur oition et leur cupidité sous le voile spécieux de la relii, et proclamaient *saintes* les guerres dans lesquelles ils aînaient rois et peuples. Aussi négligeaient-ils les devoirs sacerdoce. Les moines, en vogue alors, comme l'est e chose nouvelle, étaient chargés de chanter les offices s les églises. Cette conduite a fait dire à un ingénu et dide chroniqueur, Mayerne, plus franc que révérencieux s ses vieux écrits : « Les éuêques commençaient à estre hiens mvets, et sviuaient les covrs des princes et les mées; mal qui n'est pas depvis amendé. En Espagne, a le clergé n'auait pas si bon temps, il y auait qvelqve iose de meillevr.... » Alors il cite les Aprugius, Justii, évêque de Valence, Juste d'Urgel, Léandre de Séville, imes savants; disant qu'ils tenaient des conciles provinix : « Combien qu'evx avssi n'étoyent pas sans taches, amvsans plvs que de raison aux seruices, cérémonies et nements extérievrs, dont ont prins racines plvsievrs perstitions... »

'héodésile commandait encore l'armée; les grands de

l'état lui donnèrent la couronne. Mais bientôt ils connurent cet homme, qu'on était loin de soupçonner aussi pervers qu'il l'était en effet. Extrêmement adonné aux femmes, Théodésile ne vit dans le trône que le droit d'employer tous les moyens en son pouvoir pour assouvir sa passion. Violences, enlèvements, meurtres, rien ne l'arrêtait. Il déshonorait les premières familles du royaume, faisait empoisonner ou poignarder ceux qui le gênaient ou l'entravaient dans l'exécution de ses lubriques desseins. Il en résulta que ceux qui approchaient le tyran, tremblant toujours pour leur vie, résolurent de le prévenir. Lui-même en fournit bientôt l'oc-
549. casion. Grand partisan de la bonne chère, Théodésile convia un soir à un splendide repas ceux que, d'ordinaire, il admettait à ses plaisirs. A un signal convenu les conjurés, échauffés par le vin, éteignirent simultanément toutes les lumières, et Théodésile tomba poignardé, avant même d'avoir pu témoigner sa surprise. Il avait régné un an et quelques mois.

Agila lui succéda. Son élection, faite par une partie seulement des grands, indisposa ceux qui n'y avaient point participé; et la vie déréglée d'Agila accrut encore le nombre de ses ennemis. Cordoue refusa de le reconnaître. Agila irrité, s'avança avec une armée, jurant de faire un effrayant exemple de la ville rebelle et de ses habitants. Une sortie en masse des assiégés, dans laquelle restèrent une partie de l'armée et le fils du roi, le força de se retirer précipitamment. L'avantage des Cordouans enhardit l'insurrection en beaucoup d'endroits. Athanagilde, illustre seigneur visigoth, homme adroit et ambitieux, se fit élire chef des révoltés, qui le proclamèrent roi. Ce seigneur, pressé de convertir une stérile nomi-
549-553. nation en un pouvoir de fait, demanda des secours à Justinien, qui lui envoya Libérius avec un corps de troupes. En retour, et conformément aux conditions faites, Athanagilde remit au Romain tout le littoral entre Valence et Gibraltar. L'Espagne rentra volontiers sous la domination impériale, que la conformité de religion lui faisait aimer. Libérius et son allié allaient se mettre en marche, lorsqu'ils apprirent qu'Agila s'avançait vers eux. Agila, battu dans la rencontre,

enfuit à Mérida. Ce fut en vain qu'il s'efforça de relever le urage, de réchauffer le dévouement de ses partisans. Les ands, que sa hauteur avait offensés, ouvrirent les yeux sur s horreurs et les maux de la guerre civile, et résolurent de rmer les plaies de la patrie en brisant eux-mêmes leur avrage. Agila, élevé par eux sur le trône, en fut précipité ır eux; ils le poignardèrent. Une voix unanime proclama 554-565.
thanagilde. Dès qu'il fut informé de cette révolution imrévue et inespérée, il fit prévenir les troupes de son acception de la royauté, et peu après fut les rejoindre avec les ennes. Athanagilde fut, depuis ce moment, paisible souvrain des Visigoths, pour lesquels il était urgent de iettre un terme à leurs différents. Justinien en aurait prolé pour reconquérir l'Espagne; lui, redevenu déjà maître e l'Afrique et de l'Italie.

Athanagilde, affable et gracieux, préféra l'affection de ses ijets à un régime de terreur; il régna obéi, aimé. Les npériaux, qui avaient aidé aux premiers pas du roi, ne croaient pas pouvoir être assez payés de leurs services. Aussi tendaient-ils leur domination, ajoutant plusieurs places à elles qui leur avaient été concédées. Les Visigoths adressènt de vives représentations au roi qui, ne pouvant rien btenir par voie de douceur et de négociation, prit les armes t enleva bientôt aux Impériaux ce qu'ils avaient envahi (*).

Quelques années auparavant Childebert I[er], roi de France, vait dirigé une expédition contre les Vascons cis-pyrénéens, t nous la relatons pour constater que, dès cette époque, et ıême antérieurement, les Cantabres étaient établis sur le ersant nord des Pyrénées-Occidentales. Les Vascons s'étenaient toujours dans le Sud des Gaules, et Childebert s'en nquiétait. Après leur avoir repris une partie des bords de 'Adour et du Béarn, le roi franc avait placé en qualité de ;ouverneur des villes de Vicus-Juli, aujourd'hui Aire, et tenearnum, détruite depuis et alors située entre Orthez et ıescar, un certain Ennodius, duc de Tours et de Poitiers. Il tendit même ses conquêtes jusqu'au gave de Pau, et confia

(*) Les mêmes.— Append. ad. Chron.— Mayern.

au duc la garde de ces marches. Childebert ne se fut pas plutôt éloigné avec son armée, que les Vascons descendirent de leurs montagnes dans les plaines, ravageant, dévastant tout et brûlant les édifices. Ils attaquèrent Ennodius, le défirent, l'obligèrent à s'éloigner avec les troupes qui lui restaient, et reconquirent ce qui leur avait été momentanément enlevé. Le duc de Toulouse, marcha souvent aussi contre les Vascons, en représaille des incursions faites par eux dans ses états. Mais il ne fut pas plus heureux qu'Ennodius, et les montagnards restèrent maîtres des contrées dont ils avaient chassé les Francs.

De son mariage avec Gasuinde, Athanagilde avait eu deux filles. L'éclat de leur beauté avait fait bruit juqu'au fond des Gaules. Sigebert, roi d'Austrasie, demanda en mariage la plus jeune, qui fut la trop célèbre Brunehaut. C'est vers 560 que la France envoya une pompeuse ambassade, sous la conduite de son premier ministre, Gagon, qui ramena la princesse à son retour et reçut une forte somme d'argent. L'année suivante Chilpéric, frère de Sigebert, et roi de Soissons, fit demander Galsuinde, sœur aînée de Brunehaut. Athanagilde ne se décida à l'accorder qu'avec beaucoup de peine, sous les garanties des trois frères du roi que la princesse serait traitée avec tous les égards dus à son rang. Il savait le dérèglement effréné des mœurs de Chilpéric qui, marié déjà avec Frédégonde, vivait ouvertement avec Audouère, et craignait l'odieux caractère de la reine. Les prévisions du Visigoth se réalisèrent; à l'instigation de Frédégonde jalouse, Chilpéric fit étrangler la belle et malheureuse Galsuinde (*).

567 Après treize ans d'un règne paisible et glorieux, Athanagilde mourut aimé et regretté. Cinq mois d'interrègne suivirent la mort de ce sage prince. Les grands cachaient leur ambition sous le spécieux prétexte qu'ils ne voyaient personne digne de porter la couronne; et chacun d'eux s'en trouvait tacitement seul capable. Les Impériaux mirent à profit cette division des seigneurs, et poussèrent activement

(*) Les mêmes. Luc—Tud.—Gest. reg. franc.—Fredeg.—Biclar.

leurs conquêtes pendant que les grands ne songeaient qu'à opprimer leurs vassaux. Au lieu d'un roi dans l'état, il y avait une foule de petits tyrans. Le peuple, surtout celui des villes, donna librement carrière à son mécontentement. Les grands procédèrent alors au choix immédiat d'un roi. La grande majorité des suffrages porta sur Liuva, gouverneur de la Gaule visigothique. Jamais homme ne fut plus fait pour le sceptre. Pieux, prudent et valeureux, Liuva faisait taire ses intérêts personnels ou de famille devant le bien public. Persuadé que l'état des affaires dans la Gaule exigeait sa présence impérieusement; que d'un autre côté l'absence d'un chef sage et vaillant exposait les Visigoths à être expulsés d'Espagne, il proposa aux grands de s'associer son frère. La situation des choses, la nature de l'expédient, les acclamations avec lesquelles le peuple accueillait la modeste générosité du roi, forcèrent l'adoption de la proposition. Or, ce frère de Liuva, c'était Léovigilde. Le roi ayant, par ce biais, pourvu à la sûreté de ses états des deux versants des Pyrénées, resta constamment dans la Gaule, où il maintint ses peuples en paix et heureux jusqu'en 572, époque de sa mort (*).

Il y avait cinq ans que Léovigilde avait corégné avec son 572
frère, lorsqu'il se trouva seul à porter la double couronne des Visigothies de France et d'Espagne. Pour la plus entière compréhension de ce règne plein et remarquable, il convient de jeter un coup d'œil sur les faits de cette vice-royauté.

Léovigilde avait eu deux fils, Herménégilde et Récarède, de son mariage avec Théodosie, petite-fille de Theudis par son père Sévérien, gouverneur de la frontière de Carthagène. Les Espagnols avaient de l'éloignement pour le vice-roi qui, veuf et voulant se les concilier, épousa en 568 Gasuinde, veuve d'Athanagilde dont la mémoire était aimée. Cette alliance mit fin aux factions qui subsistaient encore, et ajouta au crédit qu'avait donné à Léovigilde son premier mariage. Ayant ainsi affermi son pouvoir, le prince ne songea plus qu'à ses projets de guerre contre les Impériaux.

(*) Les mêmes—Isid. Hist. Goth.—Adam. chron.

les contrées limitrophes encore insoumises. Herménégilde, placé en poste avancé, devait tenir en échec les Impériaux, qui possédaient encore quelques places sur le littoral de Vandalousie. Récarède, sur les frontières des régions pyrénéennes, était opposé à ces provinces et aux Vascons. Léovigilde au centre, indépendamment de ce qu'il séparait les deux frères et semblait veiller au maintien de leur bonne intelligence, était en mesure de se porter indifféremment, et avec la même rapidité au secours de l'un ou de l'autre, selon le point attaqué. Il couvrait ainsi ses frontières les plus éloignées, se soulageait sur ses lieutenants d'une portion du poids gouvernemental, et se livrait au repos, aux douceurs d'une paix achetée par tant de fatigues et de dangers.

Mais cette paix dont il faisait jouir ses états, il ne put l'établir dans sa famille; elle y fut cruellement troublée. Ingonde, catholique zélée, gagna à sa foi Herménégilde, son mari. Léovigilde, arien ardent, outré contre son fils, lui déclara la guerre. Le jeune prince comptait sur le concours des Impériaux; mais leur général fut gagné par les intelligences et l'or du vieux roi. Herménégilde, réduit à ses propres ressources, pressé par l'épée de son père, se laissa persuader par Récarède, et fut faire sa soumission. Léovigilde, entraîné par l'âpreté naturelle de son caractère, fit dépouiller son fils des habits royaux et l'envoya prisonnier à Tolède. Ce traitement rigide n'ébranla pas la foi du prince. La conséquence de cette querelle de famille fut une persécution contre plusieurs évêques et ecclésiastiques, d'abord partielle, puis ensuite générale et rigoureuse. Le motif en était leurs intelligences avec le roi des Suèves et ceux de France,
575-580. soutiens naturels des catholiques. La reine Brunehaut voulut intervenir en faveur de sa fille Ingonde. Mais Gasuinde, mère de la reine d'Austrasie et sectatrice de l'arianisme, parvint à déjouer ses démarches et rendre inutiles tous ses efforts (*).

Pendant qu'une guerre intestine divisait ainsi le père et le

(*) Les mêmes. — Ferrer.—S. Gregor.

es Vascons firent quelques excursions sur le territoire
écarède. Guipuzcoans, Navarrais, habitants de Jaca,
se levèrent en masse; et sous prétexte d'une guerre de
on, portèrent dans le royaume limitrophe le pillage et
vastation. Léovigilde termina son différent avec le roi
éville et vola au secours de Récarède. Il entra comme
rrent dans l'Alava, ravageant, détruisant les habitations,
acrant tout sur son passage. Ses succès s'arrêtèrent aux
agnes de la Navarre; force lui fut d'en venir à un
igement avec les montagnards. Toutefois, pour contenir
va et élever un trophée à ses victoires, il y construisit
forteresse à laquelle il donna nom, *Victoriaco*. L'in-
ole monarque avait bien pu s'emparer d'une partie des
es d'Alava, défaire les Vascons en rase campagne, les
acrer; mais ils échappèrent à la servitude par la migra-
Le Visigoth resta maître d'un champ de bataille, d'un
désert fumant encore des incendies qu'il y avait allu-
rouge du sang des siens et des Alavais. Pas un des
ıus ne resta sur cette terre désolée, et Léovigilde ne put
infliger aucun des fers qu'il avait préparés pour eux.
héroïque peuplade traversa les Pyrénées et se rendit
resse, en dépit de toutes les résistances, et avec le
ours de leurs frères cis-pyrénéens, d'une portion de la
mpopulanie qui prit d'eux son nom, jusques et y com-
la Gascogne de nos jours.
ndis que Léovigilde acquérait ainsi une province et
ait un peuple, Herménégilde avait trouvé moyen de
der de prison et de pourvoir à sa sûreté. Le roi se mit
ıarche, prit Mérida chemin faisant, et se présenta devant
lle. Herménégilde s'y était réfugié. Trompé, lors de sa
ıière levée de boucliers, par les Impériaux, il s'était
ssé cette fois au roi des Suèves. Mir avait levé des trou-
dans l'intention de seconder le prince, il avait même
nencé son mouvement; mais le vieux roi, qui justifiait
oute circonstance son nom, dont la signification est
vigilant, enferma l'armée suève dans des défilés, lui
a la route de la Lusitanie et se plaça entre elle et Her-
égilde, trop éloigné pour venir dégager son allié.

580-583. Mir, obligé de renoncer à secourir le prince, fut forcé de conclure un traité avec le roi. Il se retira, après avoir donné une partie de ses troupes pour concourir au siége de Séville. Là se déploya toute l'inflexibilité de Léovigilde. Par le Bétis, aujourd'hui Guadalaviar, les assiégés recevaient secours et provisions. Léovigilde en fit détourner le lit. La ville, cernée de toutes parts, commençait à souffrir de la famine; par mesure de guerre on en fit sortir toutes les bouches inutiles, les femmes, les vieillards, les enfants et les infirmes. Léovigilde les fit passer impitoyablement au fil de l'épée. Enfin, la ville fut réduite à la dernière extrémité. Herménégilde en sortit, passa à grand'peine et courut se renfermer dans Cordoue, où il se fortifia. Séville se rendit. Léovigilde, instruit de la fuite de son fils, le fut immédiatement assiéger dans Cordoue, qu'il emporta en peu de temps. Herménégilde fut envoyé, chargé de fers, à Séville, d'où il fut ensuite secrètement transféré à Tarragone. Le prince avait envoyé une ambassade à Constantinople pour demander des secours. L'Empereur grec avait ordonné au commandant en chef des Impériaux d'Espagne d'attaquer les Visigoths. Le général s'était porté sur Tarragone, et Léovigilde en fit repartir furtivement son fils, qu'il resserra dans une tour à Séville. Un
584. évêque arien fut envoyé à Herménégilde, pour le ramener à sa secte; le prince, inébranlable dans sa foi, refusa la communion pascale des mains du prélat hérétique. Léovigilde, courroucé de cette persistance, fit étrangler son fils, pendant la nuit du 13 avril 584, dans sa prison. Ce jour a été consacré à la mémoire du martyr par l'église, qui l'a canonisé.

De son mariage avec Ingonde, Herménégilde n'eut qu'un fils nommé Athanagilde, comme son aïeul. Après la mort de son père, l'enfant fut envoyé à Constantinople.

Léovigilde continua les hostilités contre les Impériaux, et quoique agresseur, il se contenta de se tenir sur une défensive active. On eût pu penser que la douleur ou le remords avait enchaîné ce caractère impétueux. Il couvrait cependant ses frontières de sorte à ce qu'elles ne fussent pas entamées, rassemblait des troupes, les concentrait, et approvi-

onnait ses magasins; indices infaillibles qu'il méditait uelque expédition. Les Impériaux craignirent que le Visiɔth tentât de les expulser de l'Espagne. Trop faibles pour itter contre sa puissance, ils prirent le parti de demander la aix. Ils l'obtinrent, et l'orage amoncelé éclata sur les uèves. Un certain Andeca, à la faveur d'un mouvement u'il dirigeait, avait enlevé le sceptre au roi légitime, boric, fils de Mir, auquel il avait fait raser la longue cheveɪre, et qu'il avait confiné dans un couvent. Eboric était evenu inhabile à régner du moment que ses cheveux 'étaient plus vierges des ciseaux. La révolution opérée compɪit peu de partisans, quoique personne ne s'armât contre lle. Aussi dans sa marche sur Brague, résidence d'Andeca, éovigilde ne rencontra-t-il point, ou peu de résistance. Il ɪit le siége devant cette ville, qui se rendit après un simuɪcre de défense. L'usurpateur, devenu prisonnier du vainueur, fut exilé à Badajos, où il subit la peine du talion. ndeca eut la tête rasée et fut ordonné prêtre. Léovigilde, qui enait de châtier dans cet homme la révolte contre son aaître et l'usurpation, trouva légitime de se mettre à sa lace. Il réunit en conséquence le royaume des Suèves au ien, mesure que la victoire absolvait et rendait rationnelle. es deux peuples, si long-temps ennemis et rivaux, se virent nglobés dans la même royauté (*).

Usé par les travaux de la guerre et sa propre activité, ugeant en outre sa présence nécessaire dans la Péninsule our prévenir les troubles; Léovigilde, vieux et infirme, nvoya son fils Récarède contre les Francs. Herménégilde, ors de son insurrection, n'avait été soutenu que faiblement ar eux; mais maintenant les Francs attaquaient les possesions gauloises des Visigoths. Ils donnaient pour raison de eurs hostilités la mort d'Herménégilde, dont ils accusaient on père, et les mauvais traitements subis par Ingonde, veuve lu prince et fille du roi d'Austrasie. Dans une campagne ɪeureuse Récarède força les Francs à la retraite et les xpulsa du territoire des Visigoths. Une suspension d'armes

(*) Les mêmes—Morales—Adam. Chron.—Isid—Biclar.—

s'ensuivit et il fut parlé du mariage de Récarède avec Rigonte, fille de Chilpéric. Ce roi étant décédé, l'alliance fut rompue, et l'espoir conçu par Léovigilde de voir, avant de mourir, la paix solidement établie, fut déçu (*). La guerre se ralluma de nouveau, malgré l'issue de la première. Gontran, roi de Bourgogne et d'Orléans, vint la porter jusque dans la Gaule narbonnaise. Récarède fut de nouveau envoyé à la défense de cette partie du royaume. Il défit entièrement les Francs, et retourna en Espagne après avoir rétabli la
584-585. tranquillité. C'est alors que, de l'avis de son père, il épousa Bada, fille d'un des plus puissants seigneurs visigoths. Ce mariage fut accueilli par les acclamations de toute la nation. Quelque temps après Léovigilde, brisé par les années, les maladies et ses nombreuses infirmités, mourut à Tolède en 585, après dix-huit ans de règne. Près de sa fin, il écouta le métropolitain de Séville, saint Léandre, celui-là même qui avait instruit et converti Herménégilde. Le monarque rentra dans le sein de l'église, et recommanda même à son fils Récarède d'embrasser et de suivre la religion catholique (**).

Cette conversion était due sans doute aux terreurs que soulevaient dans l'âme du vieux arien la mort violente de son fils, et les persécutions dont il avait si long-temps affligé les chrétiens. Peut-être aussi voyait-il se dresser devant lui, comme un remords, les ombres de ceux qu'il avait sacrifiés à ses haines, ses vengeances, ou son ambition. Si le sang des champs de bataille se retraçait alors à l'imagination du roi conquérant, il est probable que cet aspect et ses souvenirs, joints à l'affaiblissement de l'âge et de la souffrance, ont dû le ramener à des pensers meilleurs.

Quoi qu'il en soit, Léovigilde est une des ombres grandioses qui se détachent sur le fond barbare. Guerrier intrépide, il savait se jeter au plus fort du danger, quand il lui fallait électriser ses soldats; génie profond, il joignait à une parfaite entente de la guerre, la prudence d'un général con-

(*) Daniel. Hist. de France.

(**) S. Gregor. — Greg. Tur. — Marian. —Ferrer. — Morales.— Padilla.— Baronius—Act. Conc. Tolet.—Bicl.

mmé. Léovigilde savait prévoir de loin, et se préparer des ccès ultérieurs ; habile et rusé politique, il prenait toujours moyen de diviser entre eux ses ennemis réunis, lorsqu'il s trouvait en faisceau trop fort pour se heurter contre eux. lors il les attaquait séparément, les battait, les écrasait, s soumettait à sa domination. Aussi ses armes furent-elles nstamment victorieuses. Il acheva la ruine des Impériaux, ntre-balançant d'abord et annihilant ensuite leur influence leur pouvoir. Il vainquit les Cantabres, leur détruisit s villes d'Amaya et Cantabria dans l'Alava et la Rioja, qu'il ur enleva; il réduisit les Suèves et les adjoignit à son vaste npire. Avec un admirable esprit d'ordre, ce grand prince ablit le fisc royal, fit fleurir l'état financier de son royaume; tandis que la terreur de son nom protégeait ses frontières dehors, son équité et sa droiture lui faisaient scrupuleument observer les lois de la justice, tant vis-à-vis de ses jets naturels, qu'envers ceux que la victoire et la conıête avaient courbés sous son sceptre. Il revit, corrigea, ıéliora les codes d'Alaric II et d'Euric. Il établit une displine sévère dans ses armées, et les tint toujours en haine.

La rigidité inflexible de son caractère le porta à quelques tes de cruauté; les persécutions qu'il fit essuyer aux clésiastiques catholiques font ombre à son tableau. Mais ux-ci, soit en haine de l'hérésie que professait le roi, soit r dépit de voir leur ambition trompée, se posaient en nemis, et suscitaient des embarras à Léovigilde. Ce fut le étropolitain Léandre qui arma contre le roi jusqu'à son s, au secours duquel il avait appelé les rois suève et ınc.

Chez un homme de la trempe du monarque visigoth, les oyens devaient être extrêmes, les châtiments terribles, les ssentiments implacables, les vengeances sanglantes. Il ırchait vers un but unique; il y allait droit et d'un pas me. Malheur à tout ce qui se rencontrait sur son chemin; cerdoce, liens du sang, rien n'était assez respectable ni sez fort pour l'arrêter dans sa course, ni même la retarr. Juste autant qu'ambitieux, il tenait dans les bornes du

respect les grands de l'état, mettait le peuple à l'abri de l'oppression, et voulait que tous ceux qui lui tenaient fidèle obéissance jouissent également, et sans distinction de sa royale protection. Aussi son joug fut-il léger à tous, et accepté, moins encore par la crainte qu'il inspirait, que par la sagesse et l'uniformité de son gouvernement. S'il fut avare, il fut grand aussi. Nul de ses prédécesseurs ne s'était distingué des grands par le costume; Léovigilde fut le premier à se couvrir de la pourpre des rois, à entourer le pouvoir de l'état du luxe; il en fit de la grandeur. Il comprenait que parler aux yeux de la multitude, c'est déjà impressionner les imaginations, et que la foule veut du spectacle. Cet homme spécial avait deviné la nécessité d'une charlatanerie gouvernementale. En un mot, Léovigilde fut l'homme de son époque, l'homme exigé par les circonstances d'alors; un de ces hommes d'élite que la providence, l'œil du monde, tient en réserve, et ne lance à intervalles qu'avec la mission de préparer l'avenir.

Récarède, devenu l'unique descendant de Léovigilde, avait déjà prouvé dans ses brillantes campagnes contre les Francs, qu'il saurait dignement porter l'épée de son père. Le cri général et le choix des grands de l'état, qui ne voulaient pas avoir l'air de renoncer à leur droit d'élection, le portèrent au trône. Aussitôt qu'il fut reconnu par la nation, Récarède reprit les négociations entamées par le feu roi, pour consolider la paix avec la puissante nation franque. Il envoya des ambassadeurs à Gontran, roi de Bourgogne et d'Orléans. Mais celui-ci avait ses défaites précédentes à venger, et malgé le mauvais succès de ses armes dans ses essais contre les Visigoths de Novempopulanie, il rejeta tout accommodement. Childebert, roi d'Austrasie et fils de Gontran, bien assuré que, loin d'avoir participé à la mort de son frère Herménégilde, Récarède avait toujours regardé ce crime avec improbation et horreur, accueillit ses ambassadeurs et conclut la paix. Récarède porta alors la guerre contre les Vascons de Cantabrie; il prétendait les soumettre. Forts de leur position, fiers de leur liberté vierge, les enfants des montagnes s'entendirent. De la Biscaye et de

l'Alava ils opposèrent une telle résistance aux Visigoths, que ceux-ci furent obligés de se retirer, sans autre succès que quelques villages de la plaine brûlés.

Vers cette époque une conspiration tramée contre Récarède par Sisbert, ancien capitaine des gardes de Léovigilde, et celui-là même qui avait égorgé Herménégilde, fut découverte, et le coupable fut puni de mort. 586.

Dans le courant de l'été de cette année, Gontran, qui avait réuni une armée nombreuse sur la frontière des provinces visigothes-gauloises, les y fit entrer sous les ordres de Didier et Austrovalde, deux de ses généraux. Leurs succès furent d'abord rapides, à cause de leur grand nombre; au point que les généraux de Récarède ayant voulu les arrêter, les Visigoths lâchèrent pied sans combattre. L'impétueux Didier s'avança avec peu de troupes jusque sous les murs de Carcassonne, voulant tenter un coup de main. Les Visigoths, ayant reconnu sa faiblesse numérique, lui firent payer cher son imprudente présomption. Ils fondirent sur lui, le tuèrent, et taillèrent en pièces tout le corps de troupes qui le suivait. Retrempés par ce succès, ils se portèrent promptement sur l'armée d'Austrovalde, l'attaquèrent avec fureur, la mirent en déroute, et en firent un grand carnage. Cette victoire si complète porta une grande joie à la cour de Tolède, et Récarède profita, pour l'exécution du grand projet qu'il méditait, de ce premier moment d'enthousiasme, qui toujours porte aux concessions.

Depuis long-temps le roi, instruit et endoctriné par le 585-587.
métropolitain de Séville, Léandre, s'était converti à la religion catholique. Mais déclarer publiquement, devant la cour, son abjuration de l'hérésie arienne, était un pas périlleux. Cependant à la faveur de l'avantage signalé qui venait d'être remporté sur les genéraux de Gontran; Récarède se détermina à faire aux grands et aux évêques ariens réunis en conseil, la proposition d'introduire le catholicisme dans ses états. Comme il en advient ordinairement d'une proposition faite par une bouche royale, celle-ci fut approuvée et adoptée avec tous les dehors du contentement. Les changements subits de croyance, les religions ou cultes donnés, imposés

aux états par le souverain, laissent toujours un venin, une profonde irritation dans les esprits. Ce poison fermente dans l'ombre et le silence; il enfante le fanatisme, monstre farouche et implacable qui aiguise en secret les poignards, et proclame saint l'assassinat. Antalacus, évêque arien et zélé sectaire, de concert avec les deux comtes Graniste et Vildigerne, ariens et mécontents comme lui, résolurent, en 587, d'exciter une sédition. Tout avait été combiné avec tant de soin et de discrétion, qu'un nombre considérable d'ariens parut impunément en armes, se rua sur les catholiques, sur les ecclésiastiques surtout, et en égorgea un grand nombre. Les principaux chefs militaires du roi, fidèles et dévoués à toute épreuve, assemblèrent à la hâte quelques troupes, tombèrent sur les sectaires, les dispersèrent, et les deux comtes rebelles furent tués. Antalacus mourut de chagrin (*).

Une conspiration plus dangereuse suivit celle-là. Dans les questions, comme dans les guerres de religion, le sang versé devient sang de martyrs aux yeux du parti vaincu, et fait des prosélytes. L'insuccès des précédents, loin d'être une leçon, semble alors être un avertissement de mieux réussir. Cette conspiration, conçue sur une plus grande échelle, fut conduite encore par un évêque arien, Sunna, métropolitain de Mérida, autrefois en grande faveur auprès du roi Léovigilde qui, pour le placer sur le siége de cette ville, en avait exilé Mausona, évêque catholique. Deux comtes ariens, Seggon et Witéric, ce dernier en haut crédit auprès du roi, étaient ses complices, et ses têtes de faction. Il fut convenu qu'on éclaterait à Mérida; et que le signal, pour lever l'étendard de la révolte, serait l'assassinat de Mausona replacé par Récarède qui avait révoqué Sunna, et celui de Claude, gouverneur d'Austrasie pour le roi. En conséquence, Sunna, sous prétexte de se convertir, de-
587. manda une conférence à l'évêque Mausona. Elle eut lieu sous le portique de la cathédrale, en présence du duc Claude, gouverneur. Witéric, très-avant dans la confiance

(*) Marian.—Turq.—Ferrer.—Bicl.—Marq. de Mondejar.—Concil. Hisp. Greg. Tur. — Daniel.

u duc, par suite de la faveur dont il jouissait auprès du roi, evait se placer derrière Claude et l'évêque, et s'était chargé e le tuer. Seggon, de son côté, avait amené à cette conféence un grand nombre d'ariens qui tous tenaient leurs mes cachées, devaient soutenir l'action après le meure, et s'emparer de la ville. Sunna, placé en face du rélat, lui fit un long discours pour attirer toute son atteno n, et laisser aux conjurés le temps de faire leurs disposions. Witéric était arrivé à sa place; mais il ne put jamais rracher son poignard du fourreau, soit que le fait fut ainsi t que la main lui tremblât; soit que le jeune favori, reculant evant le crime au moment de le commettre, eût horreur e répandre le sang innocent aussi lâchement; soit encore ue la réputation et les hautes qualités de Claude eussent aralysé son bras. Tant il est que son excuse fut adoptée et ue l'on se détermina à profiter d'une procession pour eprendre l'occasion perdue. Mais Witéric, entraîné par le emords ou conduit par l'ambition, dévoila au duc le secret e la conspiration. Les principaux auteurs furent arrêtés. laude instruisit le roi de ce qui se passait. Récarède conamna l'evêque Sunna au bannissement et à l'exil, et Segon à avoir les deux mains coupées par le bourreau (*).

Il doit nécessairement exister dans le fait seul de conspier, quelque chose de fascinant et d'attractif. L'insuccès, les udes châtiments, l'exemple des autres, ne désillusionnent as; pour l'éventualité de l'odieuse réussite d'un crime, on xpose certainement sa tête. Echouer, c'est la mort; le succès encore vous présente souvent la même chance, le même ésultat. C'est un état maladif, fiévreux, qui entraîne une orte de délire; et si l'on joint aux motifs de haine personnelle t d'ambition, qui d'ordinaire sont les principaux moteurs lans de tels événements, la raison plus sanguinaire du fanaisme religieux, paroxysme de l'égarement et de la fureur hez l'homme; on pourra comprendre comment, souvent, ne main que l'on croit amie, aiguise, dirige et enfonce ellenême le poignard de l'assassin.

(*) Les mêmes. — Garibay. — Paul Diacon. — S. de Mendoza. — Conc. 'olède. — G. de Loy. — Alonzo de Haro.

588. Aux conspirations réitérées que nous venons de mentionner, en succéda une autre, qui ne fut pas plus heureuse. Gasuinde, reine douairière, veuve des deux rois Athanagilde et Léovigilde, belle-mère de Récarède, avait, en apparence et pour obéir au torrent, embrassé la religion catholique. Arienne au fond du cœur, elle ne pouvait pardonner au roi ce qu'elle nommait une apostasie, un crime que son malheureux frère avait payé de sa tête. Elle résolut d'en punir le roi, et de se faire l'instrument de la vengeance de sa secte. En conséquence, elle s'entendit avec Ubila, évêque arien. Les mesures furent prises avec un profond mystère. Le plan était la mort du roi, regardé par les conjurés comme l'unique obstacle à leurs desseins; le but, le rétablissement de l'arianisme sur les ruines de la religion romaine. Mais cette trame si soigneusement ourdie fut encore découverte. Par respect pour le caractère sacerdotal d'Ubila, on se contenta de l'exiler. La reine douairière fut gardée à vue, en attendant que le conseil de l'état, présidé par Récarède, eût prononcé sur son sort. Soit regret, soit désespoir, soit tout autre cause, Gasuinde mourut avant qu'il eût été pris aucune décision. Le roi voulant détruire dans sa source tout le mal dont il pénétrait le motif, fit réunir et brûler publiquement tous les lives ariens.

Bien que guerrier valeureux et habile général, Récarède tournait toutes ses pensées vers la paix. Consolider la religion, travailler au bonheur de ses peuples, assurer leur tranquillité, revoir et affermir les lois et leur exécution, rétablir et maintenir l'ordre dans toutes les parties de son vaste royaume; telles étaient les pensées dominantes du roi, et le but de ses constants efforts. Il tenta de nouveau la chance d'amener Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, à conclure avec lui un traité. La mort récente de Didier, les revers essuyés par Austrovalde dans une défaite complète; tout devait faire espérer la bonne issue d'une négociation. Mais Gontran, humilié et irrité des pertes faites par ses généraux, sachant d'ailleurs qu'Austrovalde avait reformé son armée et s'était emparé de Carcassonne, se montra plus hautain et plus inflexible que jamais. Sa réponse fut une armée de

soixante mille hommes, qu'il envoya pour soutenir son général. Elle était sous les ordres de Boson, homme de guerre distingué. Récarède lui opposa Claude, duc de Mérida et gouverneur de la Lusitanie, qu'il envoya commander dans les Gaules. Un combat acharné et long-temps disputé eut lieu près de Carcassonne, et malgré l'infériorité numérique 588-589.
des Visigoths, Claude remporta sur les Francs une victoire complète (*).

Récarède concentra de ce moment ses pensées vers la religion, qu'il voûlait établir sur des bases inébranlables, en la mettant en mesure de résister à tous les efforts des ariens. Il convoqua à cet effet, à Tolède, un concile auquel assistèrent cinq métropolitains; ceux de Séville, de Mérida, Tolède, Narbonne et Carcassonne. Il y avait en outre soixante-deux évêques. Badda fit alors, probablement, son abjuration et embrassa la foi catholique. Parmi les actes de ce concile, il en est un qui porte l'exclusion des Juifs de toute charge publique. Défense leur fut intimée aussi d'avoir des esclaves chrétiens, ni aucune femme ou fille chrétienne, libre ou non, pour concubine. Tous les canons faits par cette assemblée furent approuvés et signés par le roi, les métropolitains et les évêques. La conversion des Visigoths fut opérée par un acte, qui fut dit *national*.

Quoique toute cette affaire eût été conduite et conclue, en apparence du moins, avec une parfaite unanimité; une nouvelle conspiration fut tramée par Argimond, un des principaux officiers de la maison du roi, qui était revêtu des plus importants gouvernements du royaume. Tant de pouvoir ne suffisait pas à son ambition; il lui aurait fallu la royauté. La réforme religieuse lui servit de prétexte. Argimond réussit à se faire de nombreux partisans; les rangs des conjurés s'épaississaient chaque jour, et c'est ce qui les fit découvrir. Les principaux furent punis de mort; Argimond, dépouillé de toutes ses dignités, battu de verges, attaché sur un âne, fut promené dans les rues de Tolède avant son exécution. Il eut la tête tranchée.

(*) Greg. de Tours. — Fredeg. — Bicl. — Daniel.

Les Juifs firent aussi, dans ce temps, d'actives démarches auprès du roi, pour obtenir de lui le rappel de l'article du canon qui les concernait. En possession du commerce de la Péninsule, les Juifs avaient de grandes richesses en numéraire et métaux précieux. Ils offrirent à Récarède des sommes considérables, pensant se le concilier ainsi. Le généreux et noble roi rejeta avec mépris et fermeté leurs prières et leurs présents (*).

592. La reine Badda était morte, et Récarède demanda Clodosinde fille de Brunehaut, sœur d'Ingonde et de Childebert roi de Metz, neveu et fils adoptif de Gontran. Cette princesse avait été promise au roi des Lombards, qui était arien. Le roi des Visigoths l'obtint en l'achetant, ainsi que la paix, par la concession de deux places de la Gaule narbonnaise, Jubiniac et Corneillan. Brunehaut lui envoya sa fille Clodosinde en Espagne. Récarède adressa des ambassadeurs et de riches présents au pape Grégoire le Grand. Il demandait au pontife un extrait des traités passés entre son prédécesseur Herménégilde et l'empereur Justinien. Ces traités devaient constater à quel titre les Impériaux possédaient encore en Espagne les terres qu'ils y occupaient. Il obtint ce qu'il demandait; et pour donner une idée de la manière de procéder du clergé d'alors, nous allons transcrire littéralement ce que rapporte de ce fait Mayerne, écrivain estimé, qui date de plus de deux cents ans. « Vn si sainct propos dv roy Ricaréd « et des seignevrs Goths estait cependant mal secondé par le « pape et les prélats de ce temps-là, désia accovstvméz à « faire svperflve parade, et sovuent marchandises des cho- « ses externes, qvi de pev seruent à la piété. Le roy enuoya av « pape Grégoire Ier, appelé sainct et ange de la terre, des « présents royavx : lvy, de son costé le récompensa de reli- « qves, d'vn aneav de la chaîne dont St-Pierre estait lié par « le col, qvand il sovffrit martyr : dv bois de la uraye croix, « des cheuevx de St-Jean-Baptiste, et telles avtres singvlari- « téz, auec le manteav archiépiscopal povr Léandre euesqve

(*) Concil. Hisp. — S. Gregor. — Turq. — Marian. — Ferrer. — Mayern.

» de Séuille. C'estaient les exercices de piété qvi désia
» estaient par trop en vsage parmi les chrestiens (*). »

Les Impériaux, autorisés par le Patrice qui les commandait alors au nom de l'empereur grec, avaient fait de nombreuses incursions et de grands dégâts dans les terres de la domination de Récarède. Le roi, à la tête de ses troupes, marcha contre eux, les battit en toutes rencontres, les força à se retirer et à se contenir dans leurs limites. Bien qu'il eût été attaqué par les Impériaux et forcé par eux à prendre les armes; bien encore qu'il eût une supériorité de forces marquée, et qu'il eût facilement pu écraser, ou chasser définitivement les Impériaux de la Péninsule ; Récarède cependant était doué d'une équité tellement scrupuleuse, d'une droiture tellement admirable, qu'il ne voulut point se prévaloir de ses avantages. Il leur laissa consciencieusement tout ce que les anciens traités leur allouaient, et leur offrit, à des conditions peu onéreuses, une paix qu'ils acceptèrent avec empressement, et comme un bienfait (**).

A peine cette guerre fut terminée qu'une autre réclama Récarède. C'étaient les Vascons; mais avant d'en dire le résultat, il nous faut une courte digression qui suppléera au silence affecté des auteurs, et qui ressort des faits connus et racontés par l'histoire.

Depuis l'avènement de Récarède, l'état d'hostilité avait été permanent entre les Vascons et les Visigoths. Les Vascons, voisins des possessions impériales, étaient restés fidèles alliés des Romains, les secondaient dans leurs invasions continuelles, et faisaient eux-mêmes des courses et des attaques fréquentes sur les terres du roi. Comment un royaume aussi puissant que celui des Visigoths, qui avait repoussé, vaincu, détruit d'aussi fortes armées que celles des Francs; qui rivalisait de grandeur et de pouvoir avec eux; qui luttait avec avantage contre cette puissance déjà formidable : comment, avec autant d'éléments de succès, les Visigoths ne pouvaient-ils parvenir à réduire à l'inaction

(*) Mayern. — Bicl.— Daniel. — Grego. Tur.
(**) Isid.— Vasœi Chron.

la poignée d'Impériaux qui survivaient à Rome dans quelques coins de l'Espagne? Comment les Impériaux se pouvaient-ils maintenir dans la Vandalousie, que ne comprenaient pas les traités d'Athanagilde? Comment, d'un autre côté, ces fiers Visigoths que la victoire avait presque constamment protégés et suivis partout ailleurs, venaient-ils échouer sans cesse aux pieds d'un petit peuple qui les bravait orgueilleusement et avec impunité, du haut de ses montagnes! Serait-ce que Récarède aurait été bien aise d'avoir une constante occasion d'entretenir ou de former ses troupes aux combats? Regardait-il donc cette lisière de la Péninsule comme une école, un gymnase guerrier? Non; il faut ici aller au fond des choses avec bonne foi, et accepter le vrai motif de cette perpétuelle déconvenue. Les Vascons et les Impériaux unissaient leurs armes contre l'ennemi commun, aussitôt que l'un d'eux était menacé ou attaqué par des hommes qu'ils avaient en haine. Quelques batailles furent heureuses aux Visigoths, les Vascons battus se retirèrent dans leurs montagnes, leur inexpugnable retranchement. Mais une victoire n'est pas une conquête; défaire une armée n'est point subjuguer une nation, et les temps d'arrêt qu'éprouvait la guerre n'étaient que de tacites suspensions d'armes, dont le vaincu avait besoin pour panser ses blessures et se préparer à recommencer; cela ne constituait point la paix.

Le roi, trompé par ces moments de relâche, sûr enfin qu'une population comparativement aussi peu nombreuse ne pouvait faire de sérieuses invasions; retirait alors ses soldats, que d'autres guerres réclamaient ailleurs; ou s'il les laissait en observation, les Vascons se portaient, par les gorges et les détours mystérieux de leurs rochers, sur un autre point qu'ils ravageaient, après l'avoir attaqué à l'improviste. Ils se retiraient ensuite avant qu'on eût eu le temps de marcher contre eux. Ils évitaient autant que possible les batailles décisives et rangées; et cherchaient toujours le combat qui leur était particulier et le plus favorable, en attirant l'ennemi sur leur terrain. Un fait prouvé d'ailleurs, c'est que les Vascons ont été en état de guerre pendant trois

siècles contre les Visigoths. Ce fait répond à toutes les objections. S'ils avaient été subjugués, des révoltes partielles et alternatives auraient pu éclater; mais on ne les aurait pas vus en état constant d'hostilités ouvertes et déclarées; et cela par impossibilité.

Ces expéditions militaires interrompirent d'autant les travaux que Récarède préparait pour le bonheur de ses peuples et la gloire de ses successeurs. Dès le rétablissement de la tranquillité, il reprit la révision des affaires ecclésiastiques et civiles. Homme de progrès, il avait marché avec la civilisation qui avance toujours; comprenant les exigences et les besoins de son époque, il fit aux lois de son royaume les changements nécessités par les nouvelles mœurs et coutumes. Tandis qu'il s'occupait ainsi avec persévérance, Réca- 601.
rède fut atteint d'une maladie qui l'emporta vers le milieu de février 601. Grand prince que l'Espagne entière regretta, il avait reçu le glorieux surnom de père du peuple. Législateur de ses états, qu'il avait étendus et affermis, il avait régné seize ans; fondateur du catholicisme dans son royaume, il en avait extirpé le schisme et l'hérésie. Récarède laissa trois enfants; Liuva, fils naturel qu'il avait eu, cinq ans avant son avènement au trône, d'une femme de basse extraction; Suintila et Geila, nés de la reine Badda. Il ne paraît pas qu'il eut obtenu de descendance de Clodosinde. Le respect des grands pour la mémoire d'un roi chéri du peuple, fit passer par-dessus l'irrégularité de la naissance de Liuva. Il fut élu et proclamé roi, bien qu'il n'eût encore que vingt ans. Malgré les espérances que l'on fondait sur ce prince, et quoiqu'il n'eût pas démérité de l'affection de ses sujets, son règne fut court. Une catastrophe cruelle lui enleva ensemble la liberté, la couronne et la vie.

Witeric, le même auquel Récarède avait si généreusement pardonné, persuada au jeune monarque qu'il était de la gloire d'expulser d'Espagne les derniers Impériaux, et sollicita le commandement de l'armée, qu'il obtint. Il parvint à corrompre les principaux officiers, s'empara du malheureux Liuva, auquel il fit couper la main droite, et le fit 603-604.
périr tôt après. Alors les complices de son crime le procla-

mèrent roi (*). Witeric reprit sur-le-champ la guerre contre les Impériaux ; il leur livra une bataille rangée, les vainquit et leur enleva Siguenza. Ce succès lui valut quelque faveur auprès du peuple, toujours prêt à saluer le soleil levant, pour peu qu'il ait d'éclat.

C'est près de cette époque aussi que le roi de Bourgogne demanda à Witeric sa fille Hermenberge, comme gage de la paix entre les Visigoths et les Francs. Witeric souscrivit avec empressement à une demande aussi flatteuse pour lui qu'elle lui était avantageuse. Les ambassadeurs bourguignons, traités avec grande distinction, emmenèrent Hermenberge, à laquelle son père donna une suite d'une magnificence royale. Peu de temps après, le Bourguignon renvoya la princesse à son père, soit sur quelque sujet de mécontentement, soit, comme le prétendent quelques auteurs, par suite des intrigues de Brunehaut.

Un aussi sanglant affront souleva un profond ressentiment dans l'âme de Witerio, qui se ligua avec les rois Clotaire de Neustrie, Théodebert d'Austrasie et Agilulphe des Lombards. Déjà cette ligue couronnée avait réglé le partage des états du roi de Bourgogne, lorsque ce dernier réussit à mettre
604-610. Théodebert dans ses intérêts. Une méfiance mutuelle jeta la division parmi les autres princes, et l'association se rompit. L'affront fait à Hermenberge fut attribué à la méchanceté de Witeric par ses sujets, qui conçurent pour lui désaffection et mépris. Il se répandit aussi que le roi, arien dans le cœur, voulait rétablir l'hérésie. Ce bruit causa un soulèvement général, et les plus ardents se précipitèrent inopinément dans le palais de Witeric ; ils le poignardèrent pendant qu'il dînait, juste représaille du crime qui l'avait placé sur le trône. Son corps fut ensuite jeté par les fenêtres, en pâture à la fureur de la populace, qui le traîna par les rues, le chargea d'invectives et d'imprécations, et l'enterra dans le lieu destiné à la sépulture des criminels exécutés (**).

Gundemar, un des plus ardents conjurés et meneurs de

(*) Marian.— Ferrer.— Mayern.— Vasœi. Chron.— Isid.— M. de Mondej.
(**) Isid.— Fredeg.—Ferrer. — Marian.—Daniel.

pulace contre Witeric, fut élu et proclamé à sa place.
it un homme de grande distinction et à belles qualités;
lui manquait que d'être arrivé au pouvoir par une voie
égitime que l'assassinat. Son premier acte fut d'affer-
t de maintenir la paix avec les Francs ; bonne et pru-
politique de l'époque. Pour arriver à ce but, Gunde-
'assujétit à une sorte de tribut annuel; les Visigoths
nt ce traité à déshonneur. Car ce peuple belliqueux et
vait plutôt l'habitude d'en imposer que d'en payer.
oi qu'il en soit, les Vascons, descendus de nouveau de
montagnes, avaient recommencé leurs courses sur les
s du royaume. Gundemar, naturellement brave, prit le
nandement de l'armée, s'avança dans les parties plates
Cantabrie et la Vasconie, y mit tout à feu et à sang, et
ea les Vascons à se réfugier dans leurs montagnes. A
'etour de cette expédition, le roi convoqua à Tolède un
ile, dont il ratifia et signa les canons, marque évidente
a suprématie que conservaient alors les rois d'Espagne.
eur côté, les Impériaux avaient commis sur les terres
Visigoths quelques hostilités, qui forcèrent le roi à
er contre eux. Les Impériaux, trop inférieurs pour se
urer avec l'armée de Gundemar, se retranchèrent dans
s camps. Ils y furent attaqués, forcés après un sanglant
bat, et la tranquillité se rétablit. Gundemar, après cette 612.
pagne, tint encore un concile, et fut bientôt après, en
atteint de la maladie dont il mourut. Son règne fut trop
pour la réalisation des espérances qu'il avait fait conce-
à ses sujets; sa piété, son courage, son soin du bien
ic le firent regretter (*).
sebut, guerrier, savant, ami des lettres, fut unanimement
Il débuta par une vive persécution contre les Juifs;
de sortir du royaume ceux qui refusaient le baptême,
trit d'infamie ceux de ses successeurs qui permettraient
n chrétien fût esclave ou même serviteur d'un israélite.
autre de ses premières ordonnances fut de déclarer
nais infâme quiconque, en temps de guerre, refuserait

sid.— Marian.— Mayern.— Ferrer.— Concil. Hisp.— Vas. Chron.

de marcher, ou fuirait pendant le combat. Presque aussitôt l'avénement de Sisebut les Impériaux et les Vascons recommencèrent leurs invasions et leurs ravages. Le roi envoya dans les Asturies une forte armée commandée par Réchila; Suinthila, fils de Récarède, en reçut une non moins considérable pour aller châtier les Vascons. La fortune fut contre eux; Asturiens et Vascons furent encore défaits, et ces derniers se retirèrent, comme toujours, dans leur asile naturel. Ils avaient tenté le recouvrement de l'Alava et de la Rioja. Ce succès flatta d'autant plus Sisebut, que c'était un brillant début de règne, et un encouragement à l'ancien projet de ses prédécesseurs : l'entière expulsion des Impériaux, qui possédaient encore tout le littoral Méditerranéen depuis Gibraltar jusqu'au royaume de Valence, et sur l'Océan les côtes de
613-614. l'Algarve et nombre de petites places et forts sur leurs frontières. Sisebut savait que cette guerre exciterait chez son peuple de vives sympathies. Il fit ses préparatifs sur une grande échelle, de manière à pouvoir continuer l'entreprise sans désemparer, jusqu'à complète réussite.

Tant d'apprêts éveillèrent la méfiance de l'ennemi. Mais soit méprise sur les véritables intentions du roi, soit présomption de leurs forces; au lieu de préparer une sage et énergique défensive, les Impériaux, sous la conduite du Patrice Césaire, s'avancèrent imprudemment à la rencontre des Visigoths, dès qu'ils le surent en marche. Ils furent battus à outrance, leurs pertes furent grandes, et Sisebut, profitant habilement de ses avantages, leur enleva plusieurs places que ses devanciers n'avaient pas osé seulement attaquer.
614. Césaire vaincu attribua sa défaite à la supériorité numérique des Visigoths qui occupaient ses provinces. Il résolut de les en chasser, rétablit son armée avec autant de soin que d'ardeur, et tenta la fortune une seconde fois. Elle lui fut plus rigoureuse encore; le nombre des prisonniers égala celui des morts, et tous deux étaient effrayants. Aussi généreux que brave et habile, Sisebut acheta de ses propres deniers les captifs de ses soldats, fit soigner les blessés et les renvoya chez eux. Césaire fut réduit à solliciter la paix, d'un monarque dont la clémence et la grandeur d'âme

i soumettaient ses adversaires plus solidement encore que s armes.

Les conditions furent dictées par le roi, et acceptées par saire, sous la réserve de l'approbation de l'empereur éraclius. Sisebut désigna un seigneur du nom de Théodo- c pour accompagner à Constantinople Ansemond, envoyé ı Patrice. L'Empereur ratifia le traité, ne demandant que royaume d'Algarve, qui lui resta. Maître des possessions ıpériales, le roi songea à prévoir le cas où les Impériaux nteraient de reconquérir ce qu'une courte campagne venait leur faire perdre. Il fortifia les places frontières et parti- 616.
ılièrement Evora. Sisebut réunit ensuite ses forces ıvales contre les pirates des côtes du nord d'Afrique, qui festaient la Méditerranée. Il embarqua la meilleure partie ses troupes victorieuses, aborda dans la Mauritanie Tin- tane, s'empara de Tanger, des pays environnants, et déli- a ses sujets des dévastations des forbans. Cette philan- 620.
ɔpique expédition fut la dernière de Sisebut; il n'y sur- cut qu'un an (*).

Sous tous les rois visigoths, nous trouvons les Vascons en mes. Malgré le mauvais vouloir plausible des historiens du mps, le fait seul suffit pour démontrer la haine violente des ıscons contre les Visigoths, et la fréquence des preuves ı'ils en donnaient. Il appert, du peu qu'en disent les teurs, que les Cantabres ont été pendant trois siècles en ıerre contre leurs redoutables voisins; jamais il n'y eut ıur eux de soumission admissible, pas plus que de domi- tion possible pour leurs ennemis. Un fait sur lequel ıccordent tous les narrateurs, c'est que, dans les jours de rce et de puissance de Rome, comme aux plus belles ıoques de toutes les nations qui se sont heurtées contre les ıskariens, ils ont toujours été régis par les Fors, loix, ıtuts qui les gouvernaient depuis des siècles; et par ceux ıe, depuis, ils établirent d'après les modifications exigées r les changements de circonstances et la marche progressive

(*) Les mêmes. Luc. Tud—Paul Emil. de gest. Franc.—Alfons. à Carthag Ep. reg. Siseb.—Paul. Diacon.—

des temps. Ces modifications, c'était toujours eux-mêmes qui les faisaient dans leurs assemblées générales, à l'ombre du chêne consacré, sous la présidence des chefs et anciens de la nation. Les questions étaient examinées et résolues par une réunion de Nestors.

Une autre remarque d'où jaillit aussi la preuve que les Vascons, bien que vaincus par la chance des armes, n'ont jamais été subjugués, c'est que dans aucun des nombreux conciles convoqués par les rois visigoths, pendant une longue période, on ne voit aucun évêque de la Vasconie, ni de la Cantabrie, Navarre ou Biscaye. Ce n'est pas qu'ils ne fussent catholiques; jamais le polythéisme ne les a flétris de ses absurdités. Ce n'est pas qu'ils n'eussent point de prélats; nous les trouvons nommés dans d'autres occasions. Mais c'est que ces synodes étaient provoqués par ordre des rois visigoths; c'est qu'ils étaient présidés par eux; c'est que, malgré toutes les menées et tentatives du clergé pour se soustraire à la suprématie royale, dès cette époque il fallait la sanction, l'admission, la signature des rois pour valider les canons et articles arrêtés par les métropolitains et leurs subordonnés.

Et puisque nous tenons en main la plume impartiale et sévère de l'histoire, nous devons à la vérité de dire que le clergé était dès lors envahissant. Trouvant des rois fermes, guerriers, jaloux de leur pouvoir, il ne pouvait s'exposer à les heurter de front. Il n'avait pas encore, surtout parmi cette âpre nation visigothe, assez de terrain de gagné. Mais le clergé n'en cherchait pas moins à s'étendre, en passant d'abord par le peuple, en s'emparant des intelligences incultes et grossières : marche lente mais sûre, et de laquelle, plus tard, résultent la force et la puissance. Parvenu là, on peut déjà se draper, et traiter avec les couronnes de pouvoir à pouvoir. Le moyen le plus certain, le plus positif de maîtriser des hommes rudes et simples, des hommes encore à leur premier âge de peuple, c'est la superstition. Aussi fut-il employé. Ecoutons le véridique et naïf Turquet, auteur d'un sens droit et dont les sentiments religieux ne peuvent être mis en doute. Il parle du moment où le Mahométisme

commençait à se répandre. « La secte de Mahvmet com-
« mença à estre pvbliée en Afriqve à ce temps, assauoir
« l'an 620 de nostre Savuevr, et six cent cinqvante hvit de
« l'Œre des Espagnols, laqvelle covrvt avssi par tovte l'Asie,
« et en partie de l'Evrope, dans si pev de temps qve c'est
« merueilles ; cependant qve les pastevrs chréstiens s'amv-
« saient à orner levr hiérarchie écclésiastiqve extérievre-
« ment, et la côuertir en vne principavté mondaine, et qve
» le sommaire de la doctrine éuangéliqve estoit par evx
« rédvict à fonder temples et chapelles, y attirer et accvmv-
« ler les rentes et reuenvs, rechercher et biê sovuent svppo-
« ser les corps morts des saints, et ce qvi auait serui à icevx
« en cette vie corrvptible, les uénérer d'vne façon éxcessiue,
« et avtres telles traditions qui ne s'esloignoient guères
« d'impiété, covurant tovt sovs le manteav de bonnes inten-
« tions, etc. etc. »

A la fin du règne suivant nous verrons les pas immenses faits par le clergé vers la domination ; la force qu'il acquiert et l'usage qu'il en fait. Un lecteur impartial reconnaîtra alors la vérité des paroles que nous avons placées plus haut. C'est d'ailleurs uniquement en les suivant à la piste, pour ainsi dire, que l'on peut se rendre compte des diverses gradations observées par les ecclésiastiques, pour arriver à la suprématie temporelle, à rivaliser en pouvoir moral et matériel avec les couronnes et presque à en disposer en maîtres, en arbitres souverains. Les foudres, devenues si redoutables et si redoutées, du Vatican, se forgeaient alors. La richesse, origine du luxe, et source ordinaire de la corruption, a été aussi, entre les mains du clergé, un puissant moyen d'acheminement. L'indépendance, résultat de l'opulence, porte à se dégager des entraves de la soumission, et finit par l'ambition, le désir de primer. Une fois à ce point, tous les moyens deviennent légitimes et bons, le sentiment du devoir pâlit ; on veut arriver à l'influence ; et dès qu'on l'a obtenue, on vise au pouvoir absolu. C'est l'histoire et la fin de toute corporation qui réagit sur les masses.

Sisebut mort, les grands du royaume ne pensèrent pas 621.
pouvoir mieux témoigner leur vénération pour lui, qu'en

nommant son fils Récarède, pour le remplacer. Malgré sa grande jeunesse, ce prince avait tellement du caractère et des précieuses qualités de son père, que son élection fut ratifiée par les sincères applaudissements de toute la nation. Elle se promettait tout du règne de Récarède, deuxième du nom ; aussi les réjouissances furent franches, générales et prolongées. A peine eurent-elles cessé, qu'un deuil profond et imprévu les remplaça ; toutes les espérances furent renversées par la violente maladie qui emporta le nouveau roi, après trois mois d'un règne qui promettait un avenir aussi doux que brillant.

Les grands et le peuple tournèrent alors les regards vers Suinthila, fils de Récarède Ier, dit le catholique, et de la reine Badda (*). Son mérite, plus encore que sa naissance, lui valut les suffrages de la nation, qui se rappelait l'avoir vu à la tête des armées, soldat valeureux, savant et heureux général. Le prince accepta. Le soulagement des pauvres, réglé législativement ; l'égalité de tous devant la loi, sans acception de rang ni de personnes ; tels furent les deux premiers actes du règne de Suinthila. Sa pensée dominante était le bonheur de ses sujets et le repos intérieur.

Cette tranquillité naissante ne fut pas longue ; les Vascons des Gaules la troublèrent. Ils se montrèrent encore vers l'Alava et la Rioja, portant avec eux la dévastation et la terreur. Le souvenir et l'amour qu'ils conservaient pour ces lieux, volontairement abandonnés, les y ramenaient toujours comme vers une possession dont la nécessité les avait éloignés un moment, mais dont ils n'avaient point fait l'abandon. Les Impériaux affaiblis ne pouvaient plus, comme antérieurement, les aider par de puissantes diversions ; aucune des parties de l'Espagne ne remue en leur faveur. L'exemple saisissant d'un peuple resserré dans d'étroites limites, qui vient, le fer à la main, défier un grand état et lui redemander audacieusement et avec menace ses droits et son bien, ne put entraîner les Péninsulaires. Cependant le soulèvement de quelques peuplades en aurait amené d'autres. Si ensuite

(*) Rod. Sant.—Alf. à Carth.—Isid.—Marian—Ferrer.

leurs forces concentrées avaient été employées à propos, l'Espagne aurait pu, dès lors, recouvrer son ancienne liberté, pour laquelle venaient combattre les aventureux Vascons.

Suinthila s'était déjà mesuré avec eux sous le règne de Sisebut. Aussitôt qu'il sut les ravages qu'ils commettaient, il envoya aux gouverneurs des provinces l'ordre de laisser les Vascons s'engager ; de réunir ensuite toutes les troupes et de s'emparer immédiatement de tous les passages et défilés et 621-622.
de couper ainsi la retraite à l'ennemi. Ces mesures exécutées, le roi, à la tête d'une armée, marcha aux Vascons. Trop faibles pour lutter, ceux-ci se rabattirent sur les montagnes ; ils en trouvèrent toutes les issues occupées. Cernés, pressés de tous côtés, ils envoyèrent des députés au roi, pour implorer sa clémence ; ils le laissèrent arbitre des conditions de la paix. Suinthila les accueillit avec bonté, et permit aux Vascons de se retirer, exigeant seulement la restitution du butin, et l'érection d'une ville dont il désigna l'emplacement. Il comptait en faire un fort qui contînt ses inquiets voisins ; la nouvelle ville reçut le nom d'Ologito, selon toute apparence l'Olite de nos jours. Quelques avis veulent que ce soit Fontarabie, sur les frontières de France et d'Espagne.

Cette expédition terminée, Suinthila retourna à Tolède. La réception qu'il y reçut fut presque un triomphe. Son courage et sa prudence avaient mené à bonne fin une campagne qui pouvait être longue et périlleuse ; sa prévoyance avait su tirer un parti avantageux d'une calamité commencée ; sa modération envers des ennemis qu'il pouvait exterminer, lui valut aussi d'unanimes applaudissements.

L'armée du roi était assez forte pour lui permettre de suivre son plan d'expulser les Impériaux du coin de terre qu'ils détenaient encore dans l'angle formé par le cap St-Vincent. Le Patrice vint à sa rencontre, audacieux et 623.
fier ; les armées se heurtèrent ; les Impériaux furent culbutés et le Patrice tué. Un des chefs survivants prit le commandement jusqu'à l'arrivée d'un autre Gouverneur et des secours demandés à l'empereur Héraclius. Les affaires du bas-empire

étaient tellement en désarroi, qu'Héraclius se borna, faute de mieux, à envoyer un patrice, avec pouvoir de faire ce qu'il jugerait convenable et à propos. Suinthila poussait toujours ses travaux et ses conquêtes. Le Patrice, bien que sans espoir de conserver cette contrée à la domination grecque voulut cependant tenter un dernier effort. Il réunit le peu d'hommes échappés au fer visigoth et se prépara à une résistance désespérée. Suinthila regrettait de voir son armée exposée à la fureur de soldats dont la résolution extrême triplait le courage et les forces, et qui se battraient
624. avec l'acharnement du désespoir. Il envoya au Patrice un parlementaire chargé de lui dire que le roi, tout assuré qu'il était de sa conquête, ne se verrait cependant qu'avec peine forcé à faire s'entr'égorger tant de vaillants guerriers; que le fruit d'une inutile obstination serait la mort infaillible d'un bon nombre d'entre eux, tandis que leurs services pouvaient être nécessaires à leur patrie dans d'autres occasions. Que si le Patrice consentait à quitter l'Espagne, qu'il ne pouvait évidemment pas défendre, encore moins conserver, il lui donnerait un dédommagement pour lui et les siens. Le Patrice, enchaîné par une force majeure, accepta et conclut le traité, dont toutes les conditions furent scrupuleusement remplies par Suinthila, qui devint ainsi unique possesseur de la Péninsule. L'éclat et l'avantage de cette conquête, la gloire qui en réjaillit sur le roi lui aplanirent les difficultés de l'adjonction de son fils Ricimer, à la royauté. Il obtint le consentement des grands, et son vœu fut comblé (*).

Trop de bonheur souvent gâte les hommes; c'est une épreuve dangereuse : comme aussi une trop grande facilité dans la réussite de certains projets, fait regarder comme chose due ce qu'on ne devrait accueillir qu'avec reconnaissance et comme une précieuse faveur. Suinthila crut donc à l'invariabilité de sa fortune, à l'exécution forcée de ses moindres volontés, à l'accomplissement inévitable de ses désirs.
626-628. De généreux prince, de grand et vertueux roi, il devint

(*) Isid.—Fredeg.—Aimon.—Luc. Tud.—Turq.—Marian.—Ferrer.



tyran orgueilleux, avare et débauché. D'aimé et respecté, il devint un objet de haine et de mépris. Ses dédains étaient le moindre des affronts qu'eussent à redouter de lui les grands. Si l'un d'eux semblait improuver en rien sa conduite ; il était, ou traité indignement, ou même mis à mort. Les peuples furent écrasés d'impôts de toute nature, et les familles déshonorées par les déportements de Suinthila. Les conseils de son frère Geilan n'avaient pas peu contribué à son changement. Du mécontentement, les Visigoths passèrent promptement à la révolte. Sisenand, homme ambitieux et distingué, commandait alors dans la Gaule narbonnaise. Instruit de ce qui se passait dans le royaume, il employa ses amis pour se préparer les voies au trône. Comme il craignait la haute valeur et les talents militaires de Suinthila, il demanda 628-631.
secours à Dagobert roi de France. Ce monarque aimait le faste et la magnificence ; Sisenand lui promit une fontaine d'or massif, du poids de cinquante livres, d'après les auteurs du temps. Daniel se trompe évidemment en portant ce poids à cinq cents livres. C'était un présent qu'avait reçu autrefois Thorismund, roi visigoth, du préteur ou général romain Aëtius, en reconnaissance des services que lui avait rendus ce prince aux champs catalauniens, contre Attila. Dagobert, séduit par la richesse du don qui lui était offert, envoya à Abondantius son lieutenant en Bourgogne, ordre de rallier Vénérand qui commandait le Toulousain, et de passer en Espagne, ainsi que leurs troupes, avec Sisenand.

Suinthila, averti de ces évènements, s'avança rapidement vers Saragosse, avec son armée. Il arriva devant la ville au moment où Sisenand y entrait, et se prépara à la bataille du lendemain. Mais son désappointement égala sa surprise lorsqu'il entendit, dans son propre camp, ses soldats proclamer hautement Sisenand roi. L'indignation se mêla à ses autres sentiments, à la vue de son frère Geilan, caressant et fidèle dans la bonne fortune, transfuge ingrat et rebelle dans la mauvaise, se déclarant un des plus chauds partisans de l'élu nouveau. Perdant sa couronne, Suinthila voulut du moins conserver la vie, et fuit secrètement. Peu d'heures après, Sisenand se rendit au camp de Suinthila, où les accla-

mations l'accueillirent. Il traita splendidement les deux généraux français qui, chargés de présents, repassèrent les monts. Le nouveau souverain se dirigea sur Tolède ; il y fut salué roi, à la satisfaction générale.

632. Dagobert ne tarda pas à faire officiellement réclamer à Sisenand la fontaine d'or, prix de ses secours. Elle fut remise aux ambassadeurs, après une magnifique réception. Les seigneurs visigoths, jaloux de conserver ce beau monument d'une victoire, et de la reconnaissance des Romains, dressèrent une embuscade sur la route des ambassadeurs, et leur enlevèrent la riche pièce. Plainte amère de Dagobert et nouvelle réclamation. Le roi visigoth comprit la nécessité de céder au mécontentement qui, des grands, avait passé au peuple. Il répondit au roi de France qu'il ne pouvait, sans aucun prétexte, dépouiller l'état d'un tel trophée, et offrit en dédommagement d'en payer la valeur; ce qui fut accepté. Les deux cent mille sous d'or, par lesquels il racheta cette fontaine, servirent à Dagobert pour l'achèvement de l'église de Saint-Denys. Le peuple crut voir ses intérêts sacrifiés à l'intérêt personnel du roi, et murmura : Geilan, qui avait puissamment contribué à la nomination de Sisenand, voulut profiter de l'occasion pour opérer un soulèvement. La bassesse connue de son âme et de son caractère lui permit bien de rencontrer des mécontents, mais non d'en faire des révoltés. Ses efforts tournèrent contre lui ; poursuivi et arrêté, il fut dépouillé de ses biens et de ses emplois (*).

633. Alors fut convoqué le quatrième concile de Tolède, composé de soixante-neuf évêques présents, ou représentés par leurs vicaires. Soixante et quinze canons furent arrêtés dans cette grande assemblée. L'arme de l'excommunication fut employée contre Suinthila, déclaré déchu de la royauté, et inapte à régner, lui et ses enfants. Tous leurs biens furent confisqués, ainsi que ceux de Geilan (*) ; on ne leur laissa que ce que le roi voudrait, dans sa clémence, leur accorder pour subsister.

(*) Marian. — Ferrer. — Paul Emil.—Turq. — Isid.— Pacens. — Fredeg. Aimon.—Daniel.

(*) Concil. Hisp.— Concil. T. V.— Concil. Tolet.

Voilà le clergé montant à la tête des affaires politiques, portant la main à la couronne, prononçant la déchéance d'un roi et de sa famille, la confiscation de leurs patrimoines et biens acquis, les déclarant inhabiles, pour le présent et l'avenir, à occuper aucune charge dans l'état. C'est le premier emploi qu'il fait de l'excommunication, la première fois qu'il la lance, qu'il interdit un roi, le frère d'un autre roi, les femmes et les enfants de ces princes, et les repousse de la communion de l'église et de la société. Les innocents sont enveloppés dans la condamnation de leurs maris et de leurs pères; et à ce sujet, abandonnant Geilan à un sort mérité, lui qui avait déjà puni Sisenand, nous demanderons quel était, en résumé, le crime de Suinthila? Un rebelle l'avait détrôné, s'était emparé de sa couronne; le malheureux monarque, dépouillant lui-même les insignes de la royauté, avait fui la mort et cherché un asile pour abriter sa tête. Donc, c'est en faveur de l'usurpation que les sommités du clergé fulminèrent ces proscriptions. On est tenté de se demander si l'église doit être fermée, son approche interdite, ses consolations refusées à un homme, parce que la fortune l'a trahi? Le crime heureux a-t-il donc plus de droits à être admis dans son giron? Et les femmes, et les enfants de ces hommes répudiés par le sort, de quels méfaits étaient-il chargés? « Et non sevlement, dit un chroni-
« queur, Svinthila fvst priué de la covronne, mais dauantage
« excommvnié par les éuêques, desqvels la pvissance com-
« mençait dès-lors à balancer auec celle des princes av qva-
« triesme concile de Tolède, où ils l'interdisaient à luy et
« Geillan son frère, à levrs femmes et enfants la commvnion
« et compagnie de l'église, et la possession de levrs biens. »

L'excommunication fut également prononcée contre quiconque attenterait à la vie du roi, ou ne lui tiendrait pas la foi jurée; et par un autre canon, les évêques statuèrent: qu'à la mort du roi, eux et les grands de l'état éliraient librement et conjointement son successeur.

C'était une conséquence rationnelle des antécédents; ceux qui défont les rois veulent, à leur choix, en pouvoir créer. Une sage mesure adoptée par le concile, fut la déclaration

que, dorénavant, les Juifs ne seraient plus forcés d'embrasser le catholicisme, reconnaissant qu'en fait de conversion et d'affaire de croyance, la violence n'est pas de la persuasion. Par une de ces contradictions difficiles à s'expliquer, les arrêts du même concile exemptèrent les ecclésiastiques de tout soin politique, afin, y est-il dit, de pouvoir plus librement vaquer à leur ministère spirituel. Le mariage leur fut de nouveau accordé, avec défense de l'usage des concubines; et l'âge de réception des prêtres fut fixé à trente ans révolus. Les moyens de répression employés par le concile, montrent plus clairement que tout ce que l'on pourrait dire, à quel point en était venu le mal.

Deux événements, survenus pendant le règne peu prolongé de Sisemond, marquent encore que l'esprit de faction et de révolte se glissait dans toutes les classes. Un prêtre nommé Gérôme était tellement vain d'avoir obtenu les faveurs du roi que, devenu hautain et violent, il manqua essentiellement de respect à Juste, métropolitain de Tolède. L'évêque ne sévit pas; mais peu de temps après le prêtre devint fou, et resta fou jusqu'à sa mort. Cet accident fut regardé, en conséquence des idées du temps, comme un jugement de Dieu (*). Ce même prélat, homme dur, véhément et de fâcheuse humeur, était tellement détesté des ecclésiastiques de son ressort, qu'ils l'étranglèrent dans son lit (**).

Sisenand ne survécut au concile que jusqu'en 636; il mourut de maladie au mois de Mars (***).

636 Le trône resta vacant pendant environ un mois, à cause des différents survenus entre les grands, au sujet de l'élection du successeur. En avril fut enfin proclamé Chintilla, qui signala son avènement par la convocation d'un nouveau concile, à Tolède. C'était le cinquième, et on ne voit figurer l'évêque de Pampelune ou de Vasconie dans aucun, ni personnellement, ni par représentant. Nouvelle preuve de la mésintelligence constante des Vascons avec les Visigoths.

(*) Ildefonse.
(**) Marian.—Vas. Chron.
(***) Julian.—Isid.Pacens.— Vasœ. Chron.

es huit canons faits par ce concile nous démontrent que la iperstition, la croyance aux sortiléges, avaient pénétré jusque ins le clergé. Un des canons prononce peine d'excommuniition contre tous ceux qui, par *sorcellerie*, chercheraient à innaître la mort du roi ou lui jetteraient quelque sortilége. n des prélats de ce synode, l'archevêque Eugène, est cité iur sa science et ses ouvrages *astrologiques*. Enfin, et pour instater l'influence et le pouvoir croissant du clergé, le incile lança la peine d'excommunication contre quiconque pirerait à la couronne, sans être issu du noble sang visigoth, i *s'il n'est doué des talents nécessaires pour régner*. Ainsi les élats se posaient en juges compétents, et se réservaient i prétexte pour rejeter le roi qu'il ne leur conviendrait pas i maintenir ou d'accepter (*).

Le fait le plus saillant du règne de Chintilla est l'édit 638
expulsion des Juifs. Le roi voulait que tous ses soldats et ijets fussent de la religion chrétienne. Ce prince maintint is états, pendant tout son règne, dans une paix profonde. Il t observer la justice, et s'attira l'amour de son peuple qui i regretta vivement. Chintilla ne régna que quatre ans (**).
ulga, son fils, fut élu malgré sa jeunesse; c'était un hom- 640
iage rendu à la mémoire du père. Le jeune prince était bondamment pourvu de piété, de vertus et de qualités plus ouces que brillantes. Sans caractère comme sans expéence, il vit bientôt son règne troublé par les excès de lusieurs Visigoths qu'enhardissaient la jeunesse et la timiité du roi. Ce funeste exemple se propagea tellement, que is grands du royaume craignirent le complet bouleverseient de l'état, avant que Tulga ne fût devenu mûr pour ouverner. Mus par l'intérêt et le bien-être général, ils résoirent de le déposer. Un d'entre eux, le vieux Chindasuinthe, iur parut réunir les conditions nécessaires pour porter digneient le sceptre qui lui fut offert, et qu'il accepta. Chindaiinthe s'empara facilement du jeune Tulga, lui fit couper is cheveux; et le prince, enfermé dans un cloître, entra ans les ordres.

(*) Concil. Hisp.—Vasce. Chron,
(**) Mabil. Anal.—Luc. Tud.—Vasce. Chron.—Roderic.—Fredeg.—Isid.

De nombreux soulèvements éclatés sur différents points du royaume, forcèrent Chindasuinthe à recourir aux armes. Il défit les rebelles dans presque toutes les rencontres; deux cents membres de la noblesse, outre plus de cinq cents des insurgés furent tués. La révolte fut promptement étouffée et Chindasuinthe reconnu dans toute la Péninsule.

643-648 C'est à cette même époque que se rapporte l'apparition d'un jeune aventurier nommé Ardabaste, venu d'Orient. Petit-fils d'Herménégilde, dont le fils avait été envoyé à Constantinople lors de la mort de ce prince, cet arrière petit-fils du grand Léovigilde sut plaire à la nation et au roi, qui le maria à sa cousine germaine.

Un septième concile fut convoqué à Tolède, sans que l'évêque de Pampelune y parût. Ce synode excommunie pour la vie, ceux qui appelleraient l'étranger au soutien de leur rébellion, et prononce, en outre, la confiscation de leurs biens. Même peine, avec dégradation, si les coupables
649 sont ecclésiastiques. Le 22 janvier de l'année suivante, Récésuinthe, fils de Chindasuinthe fut associé au royaume, par le consentement des grands. Ce jeune prince, marié à la princesse Riciberge, âgée de seize ans, avait beaucoup des qualités de son père. Chindasuinthe, vieux et infirme, n'aspirait qu'à la tranquillité, et se déchargea sur son fils de la plus grande partie du fardeau gouvernemental. La jalousie et le mécontentement des ambitieux furent grands, dans cette circonstance qui déjouait leurs espérances. Ils attendirent l'effet que produirait cette adjonction au pouvoir, sur des peuples sévèrement châtiés et durement traités lors de l'avènement du vieux roi. Parmi eux était un certain Froïa, seigneur riche et puissant qui, le premier, leva l'étendard de la révolte, se mit à la tête des rebelles, et se renforça d'une armée que les Vascons lui avaient envoyée. Les Vascons, entrant sur les terres des Visigoths, mirent tout à feu et à sang; outre leur haine contre leurs voisins, ils avaient encore le désir de recouvrer les terres dont ils avaient été dépouillés par Léovigilde. Froïa se plaça à leur tête, et les monastères, les couvents, les églises, le sexe, l'âge, rien ne fut épargné. Récésuinthe, à la tête d'une armée aguerrie, se jeta sur les

rebelles, et essuya de grandes pertes. Cependant, comme ses troupes se recrutaient sans cesse et que l'ennemi n'avait pas la même facilité de se refaire, les Vascons se retirèrent, laissant sur leur passage de sanglantes marques de leur vengeance et de leur inimitié. Les écrivains français, en général, s'attachent cependant à les montrer le plus souvent malheureux dans leurs expéditions. Pendant cette lutte, plusieurs villes et provinces témoignaient hautement leur mécontentement et se montraient prêtes à se soulever, si le vice-roi se présentait pour les réduire. Récésuinthe publia alors une amnistie générale pour tous les rebelles qui rentreraient dans le devoir. Cet acte de clémence opéra promptement ce que difficilement la force lui aurait fait obtenir (*).

Chindasuinthe fonda le superbe monastère de St-Romain d'Ornisga, entre Toro et Tordésillas, près du Duero. Il y 652.
fut inhumé, ainsi que la reine sa femme. Il mourut le 1er octobre 652, après avoir fait distribuer de grandes aumônes, et revêtu l'habit de pénitent. Ce roi, profond politique, savant et pieux, fut regretté. Il était dans la onzième année de son
règne, et âgé de quatre-vingt-dix ans. Récésuinthe, devenu 653.
successeur de son père, convoqua le huitième concile de Tolède, qui s'ouvrit le 17 décembre 653, et dans lequel encore ne figure aucun évêque vascon. C'est de ce concile qu'émane la défense sous peine d'excommunication, de faire gras pendant le carême. « Ce fvt le hvictième, nous « dit un vieux écrivain, tenv en celle uille, là où il fevt or« donné qv'on s'abtiendroit de manger chair en caresme, svr « peine d'excommvnication, sans congé, en cas de nécessité « inéuitable, svr peine d'excommvnication et de ne manger « chair tout vn an après; tant constitvoient-ils de poids en « ces accessoires de piété et de religion, establissant et am« plifiant cependant levr avctorité entre les pevples. »

A l'ouverture du Synode, le roi avait prononcé une courte harangue, et s'était retiré après avoir remis aux prélats un mémoire contenant cinq articles, parmi lesquels un, portant

(*) Marian. — Ferrer. — Luc. Tud. — Julian. — Fredeg. — Pelicer. — Vasæ. Chron. — Roder. Tolet. — Isid. Pacens.

injonction aux grands et nobles présents au concile, de souscrire à tout ce que les évêques ordonneront, et de l'exécuter ponctuellement. C'était le quatrième article du mémoire; trait bien caractéristique de la physionomie de l'époque, et qui prépare à tout ce que l'avenir vint développer. Récésuinthe, avec l'autorisation des grands et des évêques, publia, le lendemain de la dissolution du concile, un édit remarquable par sa sagesse et sa libéralité. Il portait le retour, de droit, à la couronne de tous les biens acquis par les rois, depuis leur avènement; ne laissant d'hérédité à leurs enfants que le patrimoine, et ce qu'ils possédaient avant leur élection. Un autre article y brille encore par sa haute justice; il porte que si quelqu'un avait à se plaindre d'arbitraire confiscation de ses biens, en tout ou en partie, il devait en informer le roi, qui était prêt à rendre satisfaction. Dès lors
655-656. Récésuinthe régna sans trouble, béni de ses sujets, aimé de toutes les classes. Il réunit encore deux conciles à Tolède, en 655 et 656; puis ses frères et ses parents, le voyant veuf et sans enfants, le pressèrent d'agir de manière à conserver la royauté dans sa famille. Mais Récésuinthe, aussi loyal que judicieux, ne fit rien pour eux; soit qu'il n'eût reconnu dans aucun d'eux les talents et les qualités qui font les rois, soit qu'il reculât devant le risque de porter atteinte au droit d'élection, dont les grands étaient fort jaloux, ainsi que les prélats.

Les conquêtes des Sarrasins en Afrique troublèrent le calme dont ce bon roi jouissait depuis plusieurs années. Le comte Grégoire, gouverneur pour les Visigoths dans la province de Carthage, avait voulu s'opposer aux invasions et aux succès de ces barbares. Après l'avoir défait et tué, les Sarrasins avaient pénétré jusqu'au cœur de la Mauritanie Tingitane. Récésuinthe fut obligé d'envoyer à sa défense une armée, dont les opérations ne furent pas heureuses. Un pareil voisinage alarma le roi qui redoutait une descente des Sarrasins en Espagne. Comme en outre il examinait par lui-même toutes les affaires du royaume, leur poids le fatigua, sa santé même s'altéra. Pour changer d'air et en vue de se rétablir, Récésuinthe se transporta à Gerticos, place de son

patrimoine, située à quarante lieues de Tolède, dans la province de Salamanque. Au lieu de s'améliorer son état empira; il mourut le 1er octobre 672, dans la vingt-quatrième année de son règne, en le datant de son adjonction à Chindasuinthe (*). 672

Les conjonctures étaient graves, l'avenir se présentait sombre et chargé de menaces. Les continuelles victoires des enfants du croissant répandaient la consternation. Les peuples étaient comme dans ces époques néfastes où quelque grande épidémie parcourt les nations en les décimant. Chacun alors attend avec terreur et anxiété l'arrivée du fléau, qui vient toujours approchant. Dans leurs possessions du nord, les Visigoths entendaient sourdement gronder un bruit précurseur de l'orage; du côté occidental des Pyrénées, l'infatigable Vascon, menaçant et prêt à s'élancer; du côté opposé, à l'horizon sud, ces terribles Sarrasins, ces Maures devant lesquels tout fuyait, et qui renversaient sous le tranchant de leurs glaives, sous les fougueux élans de leur fanatisme religieux, tout ce qui osait résister. Tel était le genre d'apostolat ordonné par Mahomet pour la conversion des peuples chrétiens à l'islamisme et au Coran.

Une longue et profonde paix avait accoutumé les esprits à apprécier et prévoir les choses, à préférer les douceurs de la tranquillité aux travaux de la guerre, à ses dangers; mais en même temps aussi à se laisser aller aux charmes d'un repos qui énerve l'âme. Les bras des guerriers de cette nation, naguère belliqueuse, s'étaient engourdis, et les grands n'envisageaient point sans crainte tant de nuages amoncelés. Ils comprirent la nécessité d'un pilote habile et expérimenté, pour tenir la barre gouvernementale. Tous les yeux, toutes les voix se réunirent sur Wamba. La longue habitude des affaires, même les plus épineuses, le caractère de ce seigneur, ses vertus privées, sa modestie, sa bravoure dès long-temps avérée, son âge; tout concourait à fonder sur lui de légitimes espérances, à rassurer sur les dangers qui menaçaient l'état. Cette élection fut sage et

(*) Rod. Tol. — Luc. Tud. — Vasœ. Chron. — Concil. Hisp.— Ferrer.— Marian. — Isid.

judicieuse; l'intrigue n'y eut aucune part, l'intérêt général la dicta. Wamba, loin d'être flatté de cette distinction, d'une preuve aussi positive de la confiance de ses pairs, exempt d'ambition lui-même, ou bien encore, jugeant les périls du moment, leurs conséquences possibles et l'immense responsabilité qu'il assumerait sur sa tête en y laissant poser la couronne, refusa le dangereux honneur. Grand fut l'embarras et le désappointement des électeurs; ils ne savaient à quoi se résoudre, ni comment contraindre Wamba, ou de quelle manière le faire revenir sur son refus. Un des membres de l'assemblée, plus adroit ou plus bouillant que les autres, tira son épée et s'avançant vers Wamba : « En te « choisissant, lui dit-il, nous avons moins songé à rendre « hommage à ton mérite qu'à pourvoir aux besoins de l'état. « Tu es l'homme qu'il nous faut, Wamba, et nous t'avons « nommé. Appelé par nos voix et par les nécessités du « royaume, il ne t'est plus loisible de refuser. Car celui qui « donne la préférence aux douceurs d'une vie molle et pai- « sible sur les travaux et les dangers que présente la cou- « ronne que nous te décernons; celui qui, de crainte d'alté- « rer son repos, refuse de travailler au bien de la patrie, « est autant son ennemi que celui qui tire son glaive contre « elle. Ce n'est pas d'un honneur puéril que nous avons « entendu te décorer; c'est une charge, c'est un fardeau que « nous t'avons imposé, comme au plus capable de le porter. « Choisis donc, entre vivre roi, ou mourir avec ton refus; « car j'ai l'épée à la main, également pour te servir ou pour « te punir. »

Soit que la menace, l'attitude fière du seigneur visigoth eût effrayé Wamba, soit que le raisonnement l'eût persuadé; il se résigna et subit la royauté. Mais en cédant aux prières et aux vœux de toute l'assemblée, Wamba pria ceux qui la composaient de se souvenir que, s'il acceptait le pouvoir qu'on lui infligeait, c'était uniquement pour obéir à un devoir qu'on lui présentait comme sacré, et non par ambition. Il demanda encore à n'être couronné qu'après l'acceptation de sa nomination par le peuple, après qu'il aurait témoigné reconnaître en lui qu'il était à la hauteur des

grands intérêts confiés à ses soins. Le 17 septembre 672, Wamba fut sacré et couronné dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, à Tolède, aux acclamations du peuple et de la cour. C'est le premier roi visigoth que l'histoire nous dit avoir été sacré.

Presqu'immédiatement après cette cérémonie, les Vascons de l'Alava et la Bureba se soulevèrent, de concert avec les Asturiens. Wamba rassembla aussitôt des troupes suffisantes. A peine avait-il ouvert la campagne dans ces plaines de l'Alava, éternel champ de bataille sur lequel les Vascons appelaient les Visigoths, qu'il apprit une révolte bien autrement sérieuse par ses conséquences. Hilderic, comte de Nîmes, gouverneur de la Narbonaise, avait cru le moment favorable pour s'emparer de la Visigothie gauloise, et s'y faire proclamer roi. De concert avec un certain abbé Ranimire, et Gumide, évêque de Maguelone, il avait mis la populace dans ses intérêts, corrompu les troupes et chassé du siége épiscopal de Nîmes, en le chargeant de chaînes, l'évêque Arège, qu'il remplaça par Ranimire. Wamba détacha aussitôt une partie de son armée sous le commandement du comte de Saint-Paul, vieux guerrier habile et renommé, et se réserva de terminer la guerre avec les Vascons.

Entré dans la province de Tarragone, le comte s'aboucha avec le duc Ronosinde, qui y commandait, et le Gardingue Hildegise. Il les gagna à son projet de se déclarer roi, leur promettant honneurs et richesses; puis prétextant un ordre de Wamba, les engagea à lui donner, comme renfort, toutes les troupes de la province. Argebaut, évêque de Narbonne, avait eu quelque révélation du complot; il voulut fermer les portes de Narbonne au comte de Saint-Paul. Celui-ci, par des marches forcées prévint l'évêque, qui n'avait pas eu le temps de réunir assez de forces pour organiser sa défense, et se contenta d'informer secrètement le roi de ce qui le menaçait.

Le perfide comte avait adroitement dépeint Wamba comme un vieillard, trop faible pour supporter le poids du sceptre au milieu des difficultés présentes. Dans une grande assemblée des officiers et principaux habitants, il insinua que

l'intérêt du pays exigeait l'élection d'un roi capable de soutenir dignement la couronne dans des conjonctures aussi fâcheuses, et désigna Hilderic. Les partisans du comte, qui l'avaient suivi, Hildegise et Rodosinde, s'écrièrent que Paul seul était digne de ce titre, autant par ses richesses que par son expérience et sa valeur. Ils entraînèrent les voix; on proclama roi le comte qui avait monté la pièce telle qu'elle fut jouée, et ses deux acolytes lui placèrent sur la tête la couronne d'or dont Récarède avait fait don à l'église Saint-Félix de Gironne.

Hilderic, qui n'était là qu'un prête-nom, fut un des premiers à approuver l'élection; les Français se soumirent aux levées d'hommes et d'argent nécessaires pour la formation d'une armée capable de soutenir l'usurpation; les Catalans imitèrent leur exemple; Hilderic envoya ses troupes s'emparer des villes du pied des Pyrénées, et garder les gorges et passages des montagnes.

Quand ces nouvelles parvinrent à Wamba, il était déjà entré en Alava. Il convoqua au plus vite, en conseil, tous les seigneurs présents à l'armée, et leur rendit compte des événements. On délibéra; les uns voulaient marcher immédiatement contre les rebelles; les autres que le roi retournât sur le champ à Tolède pour lever des troupes suffisantes. Les avis étaient très-partagés, les conjonctures graves, l'alternative difficile.

« En acceptant la couronne, leur dit Wamba pour trancher la question, j'en ai encouru et adopté les conséquences. C'est vous qui m'avez contraint à monter sur le trône où je suis; mais roi, je veux agir en roi, et la pourpre ne reculera pas devant des ennemis contre lesquels s'est avancé Wamba. Nous allons concentrer nos forces, marcher incontinent contre les Vascons, envoyer ordre aux provinces d'armer, de se rendre sur des points que nous leur indiquerons, diriger notre flotte sur les côtes de France, où elle restera jusqu'à notre arrivée et celle de l'armée. Si je suis tué dans la lutte qui se prépare sanglante et rude, vous aurez un autre souverain à élire:

vainqueur, je pars immédiatement où la révolte nous appelle, et avec votre concours nous la dompterons. »

Son discours fut suivi de l'exécution ; il se mit en marche, ıvagea par le fer et le feu toute la Bureba et l'Alava, étruisant habitations et villages, massacrant ce qui ne pouait fuir, culbutant tout ce qui voulait résister. C'était une raie guerre de Barbares. Les Vascons, effrayés par tant de ammes et tant de sang, pourchassés à outrance, se voyant ı retraite coupée par la promptitude de la manœuvre de Vamba qui s'était coulé entre eux et la montagne demanèrent la paix avec dons et otages. Elle leur fut prompteıent accordée, et Wamba, après sept jours d'une impiɔyable dévastation, se dirigea vers la Catalogne par Huesca : Calahorra. Barcelone et Gironne lui ouvrirent leurs portes; armée se reposa deux jours au pied des Pyrénées, et ans cet intervalle Wamba reçut Ronosinde et Hildegilde. s lui furent envoyés, les mains liées derrière le dos, par un e ses généraux qui les avait pris dans un fort dont il s'était mparé.

C'est alors aussi que parvint au roi une lettre du comte aul, qui n'est qu'un tissu d'impudence et de ridicule. ais elle devient précieuse en ce qu'elle peut donner une lée du style de cette époque-là. Nous l'offrons à nos cteurs :

« Au nom de Dieu, Flavius Paul, roi souverain des parties orientales à Wamba, roi des parties méridionales de l'Espagne. Faites-nous savoir, généreux et brave guerrier, et apprenez-nous Seigneur qui habitez les bois et les rochers, si vous avez déjà surmonté les plus rudes sentiers et défilés des montagnes ; si comme un lion rugissant, vous avez traversé les plus épaisses forêts et les bois les plus sombres ; si vous avez surpassé l'activité des cerfs et des biches, et la force des sangliers et des ours dans votre marche. Car si tout a réussi à votre gré et que vous vous hâtiez de venir vers nous pour nous faire entendre le chant du rossignol, et que, comme un vaillant capitaine, vous soyez résolu à combattre ; vous n'avez qu'à descendre les montagnes qui nous séparent, vous trouverez un athlète

« qui vous attend dans la plaine, et avec qui vous pourrez « mesurer votre épée. »

La réponse de Wamba aux rodomontades du comte Paul fut de se rendre maître de Sardonia, de passer les montagnes, d'assiéger et prendre Narbonne avec plusieurs des chefs rebelles qui s'y étaient enfermés, et d'aller mettre le siége devant Nîmes. Cette ville fut prise d'assaut. Paul s'était lui-même dépouillé des ornements royaux, et tomba au pouvoir du vainqueur. L'intercession du métropolitain de Narbonne, Argebaut, valut la vie à Paul et plusieurs de ses plus considérables complices. Leur peine fut seulement d'être rasés et enfermés pour le reste de leur vie.

L'ordre étant rétabli dans ces provinces, Wamba repassa
673 les Pyrénées et fit son entrée triomphale à Tolède, pompeusement précédé et suivi d'un brillant cortége. Au milieu de la magnificence des costumes, du luxe et de l'éclat des armes, contrastaient quelques charrettes chargées d'hommes. C'était des révoltés aux pieds nus, à la barbe, aux cheveux, aux sourcils rasés, aux misérables vêtements. Parmi eux se distinguait le comte Paul, la tête ceinte d'une couronne en cuir noir (*).

Wamba était aussi habile légiste que guerrier consommé; il désirait sincèrement le bonheur de ses peuples. Aussi songea-t-il à remédier aux désordres introduits dans l'église et l'état par des circonstances compliquées. Il fit entourer Tolède et les faubourgs d'une forte ceinture de murailles, un peu plus basse que la première enceinte. Cette ville, devenue le séjour des rois, s'était considérablement agrandie. Deux conciles, l'un à Tolède, l'autre à Brague, furent convoqués
673-675 dans la même année par le roi. Plusieurs canons y furent faits pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique, et la répression du luxe, de l'orgueil et de la superstition qui s'étaient glissés dans le clergé, au grand scandale et profonde douleur des vrais chrétiens.

L'esprit de conquête des Sarrasins se trouvait trop à l'étroit en Afrique; ils infestaient de leurs pirateries toute

(*) Rod. Tol.—Julian.—Luc. Tud.

Méditerranée et surtout les côtes de l'Espagne. Wamba, ıître d'une belle flotte, la disposa avec tant de sagacité 'il entrava les mouvements et les expéditions des Musulıns. Ceux-ci, qui n'avaient point de vaisseaux de haut rd, réunirent sur un même point toutes leurs barques, et aquèrent audacieusement la flotte des Visigoths, espérant néantir d'un seul coup. Après un combat long et opiniâtre, victoire resta aux Visigoths, qui s'enrichirent d'un butin nsidérable, d'un grand nombre d'esclaves, et prirent cent xante et dix barques de plusieurs proportions (*).

Evige, fils d'Ardabaste venu d'Orient en Espagne sous le 680
gne de Chindasuinthe, dont il avait épousé la cousine gerıine, vivait à la cour et approchait fréquemment le roi. voré d'ambition, visant à la couronne, que l'élection lui ıdait incertaine; prévoyant que la sobriété et l'exercice longeraient la vie de Wamba qui, malgré son grand âge, ıissait encore d'une santé robuste; Evige conçut le lâche criminel dessein d'avancer la mort du roi et de prévenir choix des grands. Il fit donner à Wamba un breuvage qui jeta dans un délire tel, qu'on le crut près de sa fin. Le ılheureux roi était sans connaissance; Evige lui fit raser cheveux et le revêtit d'un habit de pénitent; ce qui, on les idées de l'époque, le rendait désormais inhabile égner. Wamba, en recouvrant ses esprits, dissimula sa surise et les soupçons que lui inspirait l'état dans lequel il se yait. Il savait que la royauté lui était devenue impossible sormais, et le généreux prince redouta les conséquences de t attentat pour un peuple qu'on lui enlevait avec autant de heté que de perfidie; il craignit la guerre civile. Wamba t le parti de déclarer par un écrit privé, signé de lui, 'il nommait Evige son successeur. Nulle ambition n'avait écédé ni accompagné la royauté de Wamba; nulle ivresse pouvoir, nulle pensée personnelle ne l'avait assiégé sur trône. Traîtreusement dépouillé d'un pouvoir qu'on lui ıit imposé et dont il avait fait un si bel usage, aucun gret, aucune plainte ne s'exhala de son noble cœur, ni

(*) Concil. Hisp.— Luc. Tud.— Ferrer.— Alphons. Mag. Chron. Marisat. Vasæ. Chron.— Isid. Pacens. Zozime.—

contre l'ingrat qui le dégradait, ni pour la suprême dignité dont le précipitait la perfidie. Grand et généreux jusqu'au bout, sacrifiant le ressentiment qu'il devait éprouver à sa constante sollicitude pour un peuple qu'il aimait, et dont il était respecté; Wamba écrit et signe de sa royale main la nomination à sa place de son assassin, de son spoliateur. Et la vénération de la nation entière pour le roi était tellement profonde, que cette nomination fut ratifiée par la noblesse et le peuple, malgré tout ce qu'elle avait de contraire aux coutumes et aux lois. Wamba s'en fut porter volontairement sa grandeur d'âme et sa rare égalité de caractère dans le silence d'un cloître, où il s'enferma, et consacra au service de Dieu les restes d'une vie qui avait été glorieuse. C'était un cœur modelé sur l'antique.

Evige fut sacré le dimanche vingt-deux octobre 680, par Julien, évêque métropolitain de Tolède. Grâces aux soins constants qu'avait apportés son prédécesseur au maintien de l'ordre, le nouveau roi rencontra moins de difficultés à son avènement qu'il ne l'avait lui-même pensé. Néanmoins, quelques murmures sur sa conduite envers Wamba parvinrent jusqu'à lui. Alors Evige convoqua un concile pour ratifier son pouvoir d'abord, et pour faire ensuite quelques lois qui lui paraissaient nécessaires. Le synode s'ouvrit au commen-
681 cement de janvier 681; il dressa plusieurs canons pour la consolidation du trône menacé de l'usurpateur (*). Evige redoutait le ressentiment et l'influence de la famille de Wamba; pour les combattre il donna à Egiza, neveu et héritier du roi dépossédé, la main de sa fille Cixilane,

On s'étonne peut-être au premier coup d'œil de la versatilité de ces assemblées composées des grands de l'état et des prélats qui, précédemment, avaient lancé d'énergiques ordonnances, fulminé l'excommunication, prononcé la peine de mort contre quiconque attenterait à la personne du roi, dans le dessein surtout de le remplacer. L'observation des mêmes lois, des mêmes canons était jurée à chaque nouvelle convocation de synode; et voilà déjà plusieurs conspi-

(*) Concil. Hisp.— Alph. Mag. Chron.— Rod. Tol.— Marian.— Luc. Tud. — Ferrer.— Isid. Pacens.— Julian.

ıteurs que nous voyons déposer, tuer même des rois, et se ervir de leurs cadavres comme de marchepied pour s'aller sseoir sous le dais royal. Mais dans ces époques de perturation, en présence d'ennemis redoutables et toujours prêts s'élancer de la plage africaine sur les côtes de la riche 681-684 spagne; ce qu'il fallait le plus soigneusement éviter c'était s dissentions intestines, les divisions entre corps d'état t la guerre civile, conséquence inévitable de pareils difféents. L'ennemi en aurait immédiatement profité; l'un des artis se serait, sans balancer, jeté dans ses bras, et d'un nnemi aurait fait bientôt un maître. Au lieu d'une mutaon violente dans les rois, il ne serait plus resté que les ébris d'un trône renversé par la conquête, foulé aux pieds ar des barbares, brisé par leur impétueux passage. La rudence, la force des choses, l'actualité dictaient ces ıfractions. Elles étaient sages, en ce qu'elles étaient deveues nécessaires, inévitables. Ainsi donc, au lieu de blâmer eux qui en usaient ainsi, reconnaissons qu'il n'était plus isible à l'assemblée législative des Visigoths, d'agir autreıent, et que l'application des peines portées par ses arrêts e pouvait se faire qu'à ceux qui échouaient. C'était l'anenne et toujours vraie maxime des Romains : malheur aux aincus. Elle était devenue, convenons-en, raison d'état ans la question d'être ou de ne plus être.

En dépit de toutes les précautions d'Evige, la guerre ne arda pas à éclater; ce fut encore par un soulèvement dans ı Narbonaise. Le roi s'y conduisit avec valeur et prudence, touffa le mouvement, et rendit la paix à ses états, ainsi u'il conste des solennelles actions de grâce que lui en renit, en 684, le concile assemblé. Evige avait une nombreuse mille, pour laquelle il craignait le mauvais vouloir des rands, après sa mort. Aussi s'attachait-il à tout ce qui pouait complaire au peuple, le soulager, le rendre heureux. avait compris l'axiome gouvernemental : que le trône ppuyé sur les masses est toujours le plus solide. Il supima, en conséquence, des impôts, fit remise des arriérés, prit plusieurs autres mesures de ce genre. Dans le cours 685 e son règne, il assembla encore deux conciles; l'un en

685, statua que quiconque maltraiterait la reine, après la mort du roi, ou aurait avec elle quelque commerce, ou même l'épouserait, fût-ce le roi successeur, serait puni d'excommunication.

Une grande famine se déclara sous le règne d'Evige, et fut suivie d'une épidémie qui enleva de nombreuses victimes. Les Juifs, de leur côté, encouragés par la douceur du gouvernement, devinrent insolents; le roi cependant résista à toutes les insinuations, toutes les prières, et refusa obsti-
685-687 nément de sévir contre eux. Enfin, après n'avoir connu de la royauté que ses inquiétudes, son poids, ses transes et ses chagrins; après avoir consacré tous ses travaux à l'avantage et la tranquillité des autres; Evige se sentit atteint d'une maladie mortelle. Il s'empressa de nommer son gendre Egiza pour lui succéder; et après lui avoir fait prêter serment de rendre égale et bonne justice à tous; relevé les seigneurs de celui qui les liait à lui: Evige se fit raser, revêtir de l'habit de pénitent, et se retira dans le monastère même où était encore Wamba en 685. Il mourut peu après. A l'abri du respect et de l'amour que les Visigoths conservaient toujours pour son oncle Wamba, Egiza ne rencontra aucune opposition à son avènement. Il convoqua à Tolède un concile, et se contenta de lui remettre un mémoire dans lequel
688 étaient expliqués les motifs de la convocation; il ne lui demanda pas la confirmation de son élection.

Environ deux ans après cette époque mourut Julien, mé-
690 tropolitain de Tolède, dont les prélats, dans le synode de 688, avaient défendu l'orthodoxie contre les incriminations du pape. Cet évêque, célèbre par ses vertus et sa science, fut remplacé par un homme d'une haute naissance, mais altier et ambitieux outre mesure; il se nommait Sigebert. La nomination des évêques appartenait alors aux rois. Aussi ingrat qu'ambitieux, Sigebert trama une conspiration dont le but était l'assassinat du roi, de la reine, et de leurs enfants. Ses intrigues, son adresse et son crédit lui gagnèrent un grand nombre de personnes de toutes conditions; le complot transpira, l'évêque fut arrêté. Quelques-uns de ses partisans prirent les armes, se déclarèrent en révolte ouverte;

ils furent bientôt comprimés. Sigebert atteint et convaincu d'avoir voulu attenter à la personne du roi et aux jours de sa famille, fut déposé par le concile assemblé exprès. Le roi, auquel restait le droit de poursuivre et de punir légalement Sigebert, eut égard au caractère dont il était revêtu et se contenta de le bannir du royaume.

Une autre conspiration fut découverte peu après. Elle était ourdie par les Juifs; un soulèvement général devait avoir lieu. Il était combiné avec les Juifs d'Afrique et devait être soutenu par les Sarrasins. Le projet avorta par la convocation d'un nouveau concile en 694, dans lequel fut pro- 694.
noncée la servitude perpétuelle, la confiscation entière des biens, l'interdiction de l'exercice de leur religion, l'enlèvement des enfants au-dessous de sept ans et leur éducation dans les écoles chrétiennes, contre tous ceux qui avaient judaïsé ou conspiré contre le roi. Cette décision fut suivie (*).

Après la conquête de la Mauritanie, les Sarrasins côtoyèrent l'Espagne, dont une armée couvrait les rivages. Egiza fit équiper sa flotte; il en donna le commandement à son fils Théodemir, qui mit en mer aussitôt. Les Musulmans comptaient sur la supériorité de leurs forces autant que sur la jeunesse et l'inexpérience du nouvel amiral; ils attaquèrent les Visigoths. Le combat fut long et sanglant; les Sarrasins firent des pertes considérables et la victoire resta à Théodemir. L'espoir que les conspirateurs fondaient sur un secours étranger fut détruit pour l'avenir.

Egiza, parvenu à un âge avancé, n'aspirait plus qu'au 697.
repos. Il obtint des grands l'agrégation de son fils Witiza au gouvernement, et lui assigna celui de l'ancienne Galice, dont le siége fut établi à Tuyd. Witiza y déploya de grands talents et de belles qualités; en sorte que son père se détermina à faire confirmer par un concile ce qu'il avait fait de l'aveu des seigneurs. Peu de temps après, en 700, Egiza, infirme et accablé d'années, mourut. A l'exception du peu de guerre que nous avons mentionné, son règne fut une paix continuelle. Sa réputation, sa puissance, ses soins non

(*) Alph. Mag.— Ferrer.— Vas. Chron.— Cave. — Act. Concil. Tolet.

interrompus promirent à ses peuples abondance et richesse. Il en résulta l'amour et le déploiement du luxe et de la mollesse, dont les conséquences devinrent bientôt fatales au royaume des Visigoths. A la nouvelle de la mort de son père Witiza se transporta à Tolède, où il assembla un concile. Ses premiers actes furent marqués au coin d'une clémence et d'une générosité qui lui attirèrent les suffrages et l'affection de toute la nation. Il accorda amnistie à tous ceux qu'Egiza avait exilés au sujet des conspirations tramées contre Wamba et contre lui-même; il leur rendit leurs biens et leurs charges et remit au peuple les arrérages des impôts arriérés. Les registres furent même brûlés par ses ordres (*).

Mais le luxe s'était introduit à la cour; l'inaction, suite d'une paix longue et non troublée, amena la débauche. Witiza s'y laissa d'abord entraîner, s'y plongea bientôt tout entier, et finit par recourir au crime pour assouvir ses passions. Il tint à Tolède, en 701, un concile, que présida le vertueux Gonderic métropolitain de cette ville. Ce coura-
701. geux prélat ne cessait de représenter au roi le pernicieux effet de ses dérèglements, dont il s'efforçait d'arrêter le cours effréné. L'exemple du roi avait été suivi par plusieurs membres du clergé; au point que le concile fut amené à autoriser de nouveau les prêtres séculiers à se marier, pour arrêter leur scandaleux libertinage. Dans ce même concile la dignité nationale fit rejeter avec mépris une insinuation du pape. Le pontife avait jugé que la faiblesse toujours croissante du gouvernement visigoth, les vices qui dominaient jusqu'au peuple, la dissolution qui régnait dans toutes les classes, entraîneraient bientôt la ruine de l'état. En conséquence, et croyant le moment favorable à une telle ouverture, le pape avait envoyé faire la proposition de soumettre toute l'Espagne à sa juridiction. Cette prétention fut considérée comme une usurpation flagrante, écartée avec énergie et courageusement censurée.

De plus en plus séduit par les lâches flatteurs qu'on rencontre toujours sur les marches des trônes, dans la

(*) Les mêmes.— Vuls. Chron. — Rod. Tol. — Marian. — Isid. Paceus Julian.—Vayrac.—Annal. Complut.—Elmaçin.—Albayd Muham.—Pellicer.

poussière des cours; de ces hommes perfides, prêts à encenser les défauts et les crimes des souverains; Witiza donna un libre cours à la fureur de ses passions, renonça à la reine et attenta à l'honneur des femmes et des filles des grands et de toutes les classes. Les censures et les admonitions de Gonderic recommencèrent plus fortes que jamais, et restèrent inutiles. Plusieurs seigneurs s'armèrent contre le roi, pour venger leur honneur. Au lieu de changer de conduite et de chercher à reconquérir leur estime perdue, Witiza devint cruel envers eux. Il en fit périr quelques-uns, en bannit d'autres, et finit par exiler ou enfermer tous ceux qui lui étaient devenus suspects. De ce nombre était Théofrède, frère du roi Récésuinthe, qui fut envoyé à Cordoue où il eut les yeux crevés, pour l'empêcher de prétendre à la couronne. Son fils Roderic, celui qui succéda à Witiza, le suivit dans son exil. Pélage fut également banni. Il était fils d'un autre frère de Récésuinthe, que Witiza avait tué d'un coup d'épieu, à l'instigation de sa femme avec laquelle le roi avait de coupables relations. Gonderic mourut, et le roi nomma à sa place Suindered, qui ferma les yeux sur la dissolution croissante de Witiza. De jour en jour les désordres et les crimes de ce roi augmentaient; les grands, la noblesse, le peuple, tous enfin suivaient le torrent. Ce n'étaient plus que luxe effréné, indolence et révoltante débauche. Les Visigoths, devenus nation corrompue sous l'influence d'un roi dissolu, furent un objet de mépris pour leurs voisins, et préparèrent ainsi eux-mêmes la chute dont ils ne devaient jamais se relever.

Un des généraux de Walid calife sarrasin, Muza, commandait les forces de Walid dans les contrées maritimes 702-709.
d'Afrique. Maître de la Mauritanie, à l'exception seulement de Tanger, Argille et Ceuta, il résolut de chasser les Visigoths de leurs dernières possessions, et vint mettre le siége devant Ceuta. Cette ville, commandée par le comte Julien beau-frère de Witiza, fut défendue avec tant de courage et de talent, que Muza fut obligé de se retirer. Pour se venger de ce mécompte, le Musulman arma une flotte nombreuse et menaça les côtes d'Espagne. Witiza équipa promptement

ment la sienne, et Théodemir en reçut le commandement. Cette fois encore il battit les Sarrasins. Au lieu d'ouvrir les yeux sur les dangers qui le menaçaient, lui et l'état, le roi ne s'occupait plus en rien des affaires, et se plongea plus que jamais dans sa coupable vie. Les côtes n'étaient pas gardées, l'armée était découragée et faible, et la nation démoralisée. D'ailleurs Witiza, par une méfiance qui n'était pas sans fondement, craignait de répartir des troupes sur plusieurs points, et de les confier à des hommes qu'il suspectait ou redoutait. Tant de précautions ne purent éviter un soulèvement général, à la tête duquel se mit Roderic. Witiza ne songea plus alors qu'à sa conservation et celle de sa famille. Les rebelles s'efforçaient d'amener à bonne fin une révolution qui devait les mettre à couvert de la tyrannie et de la cruauté de Witiza. La guerre civile continuait, et les Arabes observaient, de l'autre côté du détroit, attendant avec impatience le moment de se précipiter sur la riche proie que convoitait leur cupidité. La guerre entre Roderic et Witiza dura jusqu'à la mort du roi, mais ne finit point avec lui. Il était tombé, en 709, prisonnier aux mains de Roderic, à la suite d'une défaite. Le vainqueur lui fit subir la peine du talion; Witiza eut les yeux crevés, comme il avait fait au père de Roderic, et ne survécut pas longtemps (*).

Evan et Sisebuth ses fils, depuis plusieurs années accoutumés à être bercés de la vie de princes, ne purent se résoudre à descendre de ce rang; ils continuèrent la guerre. Ils proposèrent aux Sarrasins d'envoyer une armée en Espagne, espérant que les partisans de leur père, ainsi appuyés, relèveraient la tête et les mettraient, l'un ou l'autre, sur le trône. Roderic délivré d'un rival acquit un ennemi. Les Sarrasins firent une seconde invasion en Espagne, sous la conduite de Tarik Abdalahi. Leurs vaisseaux furent brûlés par ordre du général, qui voulait les obliger à vaincre; un renfort de douze mille Maures vint les seconder, et les ravages et les cruautés

(*) Luc. Tud. — Rod. Tol. — Alph. M. Chron. — Ferrer. — Isid. — Vas. Chron.— Marian.— Albayd. Muhamet.— Mondej.

les plus inhumaines marquèrent chacun de leurs pas, chacun de leurs progrès.

Du côté de Roderic, la confusion, le désordre et le découragement. Son armée était trop réduite pour pouvoir même couvrir le pays contre les courses de ces terribles Mahométans. Il fit alors enfin, mais trop tard, tous ses efforts pour apaiser les fatales divisions dont les conséquences, non moins funestes, lui apparaissaient avec tous leurs dangers. Un arrangement fut conclu avec les fils de Witiza, ceux qui avaient appelé les Sarrasins. Ces princes vinrent avec leurs troupes joindre Roderic, qui rassembla autant de forces qu'il lui fut possible, pour aller combattre l'ennemi. Tarik, instruit de tout ce qui se passait, demanda du renfort à Muza ; cinq mille hommes aguerris lui arrivèrent d'Afrique. La présence et les discours chaleureux de Roderic avaient relevé le moral de l'armée. Elle demanda le combat à grands cris ; il la conduisit à l'ennemi. Tarik était disposé à recevoir la bataille ; il attendait de pied ferme et avec résolution ces Visigoths, naguère invincibles. Ce fut dans une plaine aux environs de Xérès de la Frontera, sur les bords de la Guadalete, à trois lieues d'Arcos en Andalousie, que les deux armées se trouvèrent en présence. Le choc des Visigoths fut impétueux et terrible ; ils se précipitèrent à la charge avec la furie du désespoir, en hommes qui savaient que l'issue obligée de cette journée décisive était pour eux la victoire ou l'esclavage, sinon l'anéantissement. Les Maures, vieillis dans les combats, les reçurent avec sang-froid et intrépidité.

Les attaques se répétaient vives et fréquentes ; Roderic, au plus fort du danger, au plus épais de la mêlée, l'épée haute, faisait des efforts surhumains pour enfoncer les rangs serrés de l'ennemi. Peut-être y serait-il parvenu, malgré le grand nombre d'habiles officiers que comptait l'armée mahométane. Mais dans cet instant définitif, au moment où l'acharnement des deux partis tenait la victoire en suspens, Evan et Sisebut passèrent aux Maures avec leur cavalerie et leur infanterie et fondirent, avec les infidèles, sur leurs propres compagnons, qu'ils chargèrent en flanc. Les Visi-

goths, enfoncés de partout, percés à jour, atterrés par cette lâche défection, fuirent en désordre, après un affreux massacre. La déroute fut d'autant plus complète qu'ils n'avaient ni point de ralliement, ni réserve sur laquelle se replier ; au point qu'il eût été presque impossible de recomposer même un faible corps. Il en tomba alors sous le fer mahométan, plus encore que pendant le combat. C'était le 11 novembre 712 ; Roderic ne quitta le champ de bataille que le dernier, alors qu'épuisé il se vit seul, tout seul. Il eut la chance d'échapper à une mort qu'il aurait dû chercher, pour clore noblement la longue liste des rois ses devanciers. Cette liste en compte vingt-cinq.

Il fuit, lui aussi, le brave Roderic, du côté de Visée, où il mourut de nombreuses blessures, de sang perdu, de fatigue et de désespoir. Mieux eût valu périr en héros, en tombant sur son bouclier, dernier pilier d'un immense et antique édifice qui croulait, être enseveli sous ses décombres. Aucun reproche alors, aucun vent flétrissant n'aurait agité la poudre de son tombeau.

HISTOIRE DES BASQUES.

ÉPOQUE INTERMÉDIAIRE.

LES VASCONS CIS-PYRÉNÉENS.

ıvant d'aborder la grande épopée de l'époque mauresque, 581.
st essentiel de faire faire au lecteur un mouvement rétros-
:tif, et de remonter quelques siècles pour compléter le
leau déjà tracé, par la figure qui lui manque et qui ne
ıse pas que d'avoir sa majesté. Nous avons préféré rejeter
tout ce qui concerne les Vascons cis-pyrénéens, pour ne
entraver la marche des évènements et ne point rompre
il de la narration. Le lecteur eût été distrait et fatigué de
ser à chaque instant d'un côté des Pyrénées à l'autre, de
doue à l'Aquitaine, des provinces basques de notre ver-
t à la haute Navarre et la Lusitanie. D'ailleurs les faits
nt, surtout dans les premières années, distincts et séparés
ıtérêt; les mêler à ceux que nous venons de raconter eût
un désagréable enchevêtrement, eût demandé une trop
ıstante tension d'esprit.

Rétrogradant jusqu'à l'année 581, nous reprenons Léovi-
le conquérant l'Alava pour venger sur les Vascons de ce
ırtier l'injure faite à son fils Récarède, gagnant un terri-
'e et perdant un peuple.

Les émigrés de la liberté franchirent les monts, ne trou-
ıt pas où reposer leurs membres brisés, où établir leurs

pénates dans la haute Navarre, le Guipuzcoa, ni la Biscaye, dont les populations couvraient le sol. Ils descendirent le versant nord, y trouvèrent des frères dès long-temps installés, et s'entendirent avec eux pour occuper un terrain commun. Les Labourdins et les Souletins d'aujourd'hui étaient maîtres des terres qu'ils cultivent encore.

D'après la topographie moderne, et pour que l'on puisse saisir l'ensemble de la localité intermédiaire et alors déserte, nous dirons que le Labourd habité finissait à Hasparren, avec la ligne d'Ossez d'un côté et celle d'Ayherre de l'autre. La Soule s'arrêtait à Domezain et ses limites actuelles, à peu de chose près. L'intervalle existant entre les deux peuplades était couvert de bois et de bruyères; là se logèrent les Alavais, encadrés par des originaires, des branches d'une même souche. En commémoration de la mère patrie de laquelle les avait expulsés le fer des Visigoths, ils nommèrent le périmètre dons nous parlons : *Basse Navarre*. Il n'est pas hors de propos de dire, pour plus ample entente de ce nom, que pour désigner une contrée du nord, l'Euskarien se sert de l'expression d'*en-bas*; par conséquent *Basse* Navarre devient Navarre *du nord*.

584-587. Le travail opiniâtre et intelligent des nouveaux colons fonda dans cette circonscription le berceau de leurs générations à venir, et la confraternité cantabrique confondit bientôt les trois peuplades en une seule masse, une famille dont les membres ne reconnaissaient d'autre différence que celle des noms territoriaux. Labourdins, Bas-Navarrais, Souletins eurent bientôt établi une communauté d'intérêts. Ceux des Vascons qui étaient venus demander à la Gaule, l'asile que les chances d'une guerre inégale et leur aversion pour toute domination leur avaient fait perdre dans la Péninsule, adoptèrent les affections et les antipathies de leurs frères hospitaliers. Ils portèrent sur les Francs l'éloignement qu'ils avaient eu pour les Visigoths, et profitèrent des discordes qui divisaient les différents royaumes et les rois Francs. Aucun détail ne nous a été laissé sur leur établissement premier, ni leur extension; sur les conquêtes qu'ils firent ni les combats qu'ils eurent à livrer. On dirait que les écrivains

espagnols et français ont pris à tâche de déshériter ce peuple de la grande voix de l'histoire. C'est une faute; c'est plus encore : c'est une violation de l'impartialité, de la consciencieuse exactitude imposée aux historiens, aux chroniqueurs, et que ne saurait infirmer l'amour propre ou l'orgueil national. A défaut de ces tableaux qui jetteraient un vif éclat, un intérêt puissant sur l'ensemble de la narration, nous avons les résultats. Ceux-là du moins sont positifs, ils sont incontestables. Ils nous montrent les Vascons se précipitant sur la Gaule, s'y étendant rapidement, et Chilpéric, alarmé par l'extension de cette puissance nouvelle, qui avait envoyé contre elle une nombreuse armée sous le commandement de Bladaste, général renommé. Bladaste complétement défait fut réduit à fuir avec les débris échappés à la hache vasconne.

Les Vascons s'étendaient toujours vers le nord, pillaient, et rentraient dans l'asile des Pyrénées. Ils descendirent peu à peu de leurs montagnes, et s'étendirent dans les plaines de l'Aquitaine. Le pillage et l'incendie parcoururent les villages et habitations de ce riche et riant pays; les Vascons se retirèrent ensuite, traînant après eux butin, troupeaux et prisonniers. Galatoire de Bordeaux, Austrobalde de Toulouse, généraux francs chargés de la défense et de la conservation de ces contrées, tentèrent plusieurs fois d'arrêter le torrent. La valeur vasconne rendit inutiles leurs efforts. Aussitôt après la mort de Gontran, roi de Bourgogne, en 587, Austrovalde, obligé de reprendre les armes contre les Vascons, ne fut pas plus heureux.

Un pieux souvenir, celui de la sépulture de leurs pères,
du berceau de leurs enfants, poussa les Bas-Navarrais à 587-630
repasser les Pyrénées. Fiers de leurs victoires sur les Francs, ils conçurent le hardi projet d'aller revoir le sol natal, et de reconquérir leurs anciens foyers sur les Visigoths. Ils franchirent donc les montagnes, se dirigèrent sur l'Alava et s'emparèrent de plusieurs places. Récarède, roi visigoth, envoya contre eux des armées nombreuses et aguerries. Les chances de cette guerre furent balancées d'abord; mais à la fin le nombre l'emporta sur le courage : la fortune trahit encore une fois les Vascons. Ils perdirent de nouveau tous

les lieux pris au début de leur échauffourée, et furent contraints de revenir aux terres cis-pyrénéennes, où leurs épées étaient plus heureuses, où déjà verdissait une naissante génération.

Les Vascons, dès l'année 600, étaient célèbres par leurs fréquentes incursions en Novempopulanie. La richesse de cette province, la fertilité de ses campagnes, invitaient les Vascons à s'en emparer. Aussi en voulurent-ils faire et en commencèrent-ils la conquête. Théobebert et Thierry fils de Childebert roi d'Austrasie et petits-neveux de Gontran roi de Bourgogne, l'un roi d'Austrasie et l'autre de Bourgogne, unirent leurs armes contre les Vascons. La domination de ce peuple s'étendait déjà jusqu'à la Garonne, et leurs courses hostiles atteignaient presque la Loire. Il paraît que les deux frères obtinrent quelques avantages dans cette campagne. Les Vascons se retirèrent derrière la Garonne qu'ils observèrent comme limite, acceptant pour duc un certain Génialis, dont il n'est pas autrement fait mention, mais qui sut faire aimer son commandement de ce peuple indompté.

Clotaire II, avait laissé, en 630, la couronne à ses deux fils, Dagobert et Caribert. Dagobert refusa le partage à son frère, et songeait à réunir sous son seul sceptre la totalité du royaume, à peine assez grand pour son ambition. Caribert, aidé par les armes de son oncle maternel Brunehulph, était devenu roi de Neustrie et pensait à conquérir ce que lui déniait son frère : sa portion de l'héritage paternel, la couronne d'Aquitaine. Dagobert craignait Caribert appuyé par un aussi puissant protecteur. Il attira sous un prétexte spécieux Brunehulph à sa cour, et le fit assassiner. Privé de l'unique soutien de ses prétentions armées, Caribert eut recours aux négociations. Un traité fut conclu le 30 avril 631 entre les deux frères, soit que Dagobert eût craint une représaille de la mort violente de son oncle, soit qu'une fois, du
631 moins, il eût obéi à la justice et l'évidence. Le conseil du roi assigna à Caribert depuis la Loire jusqu'à l'Espagne, ce qui comprenait entre autres le Toulousain, le Quercy, l'Agenais, le Périgord, la Saintonge avec la Gascogne et la Novempopulanie. Il obtint aussi la ville d'Arles, la partie de la

Provence comprise entre le royaume de Neustrie, l'Angoumois et le Poitou. Ses états se trouvaient ainsi limités au nord par la Loire, et par les Pyrénées au sud. Caribert se rendit aussitôt à Toulouse, dont il fit sa capitale. Ce fut donc vers le printemps de 631 qu'il rétablit le titre antique des rois de Toulouse, jadis porté par les monarques visigoths de France, et qui n'existait plus depuis environ cent vingt ans.

Les Vascons avaient repris leurs excursions en Aquitaine; Génialis était mort, et Aghinan, son successeur envoyé par Dagobert, avait été massacré; ils s'étaient donné un duc élu parmi eux, un homme de leur sang, de leur langue, de leur choix, digne en un mot de figurer à la tête des armées comme à celle du conseil. Aman était son nom. Depuis long-temps les montagnards avaient secoué le joug que Théodebert et Thierry avaient prétendu leur imposer. L'ardent Palladius et son fils Senox évêque d'Euse, novempopulaniens sous la domination vasconne, avaient excité les Vascons à porter leurs coups du côté de l'Aquitaine. C'est donc à l'instigation de ces deux personnages qu'Aman promena ses armes jusqu'aux portes de Toulouse, étendant ses ravages et ses conquêtes dans toute l'Aquitaine. Ce royaume abandonné à Caribert était en partie fictif, puisque les Vascons étaient limités dans leurs possessions, au nord par la Garonne, et à l'est ne s'arrêtaient qu'aux environs de Toulouse. Ils avaient à eux la Novempopulanie; et si Caribert voulait faire de sa royauté nominale une réalité, il lui fallait gagner ses états à la pointe de l'épée. Ce parti offrait des difficultés. Les Vascons, aguerris par une vie héréditaire de combats, avaient su faire aimer leur domination et la rendaient légère. Peuple libre, ils voulaient que les nations qui leur obéissaient vécussent à l'ombre des mêmes lois et avec autant de liberté qu'eux-mêmes.

Caribert demanda à son frère, pour diriger la campagne et l'aider de ses conseils, Chadion, vieux guerrier, général expérimenté, soldat intrépide. Il l'obtint et marcha aux Vascons. Ceux-ci étaient conduits par Aman, digne en tout point d'être l'antagoniste de Chadion. Jeune, bouillant et brave, Caribert chercha et rencontra Aman. A la suite d'une sanglante

bataille l'Aquitain fut défait. Il rétablit promptement son armée et tenta de nouveau la fortune des armes. Le Vascon, vainqueur dans la première rencontre, n'hésita pas à se présenter au combat, comptant sur un succès certain. Une habile diversion de Chadion arracha la victoire à Aman, lorsqu'il allait la saisir; l'avantage resta indécis, la terre couverte de morts. Les deux partis ne se donnaient pas de relâche, les résultats se balançaient dans les actions, les Vascons ne perdaient pas de terrain, et la campagne se prolongeait. Caribert reconnut qu'il lui serait long et difficile d'opérer sa conquête, si toutefois il y parvenait sans autres ressources que les siennes propres; il était d'ailleurs peu rassuré sur le compte de son frère, dont on lui avait révélé les hostiles intentions à son égard. Il prit le parti d'entrer en arrangement avec le Duc des Vascons.

Aman avait une fille d'une grande beauté; elle devint le gage de la paix : Gisèle fut épousée par Caribert, et ce mariage établit, peut-on dire, des liens de famille entre les deux nations. Le roi se donnait ainsi un allié important, en même temps qu'il s'assurait un refuge contre les entreprises de Dagobert.

Un pareil résultat dément les auteurs qui nous présentent les Vascons vaincus et soumis, subjugués par Caribert, qu'ils prétendent avoir englobé dans son royaume éphémère toutes les dépendances des Vascons, et même leur pays, jusqu'aux Pyrénées. Assurément si le roi d'Aquitaine avait réussi à courber ce peuple sous son sceptre, il n'eût point choisi, pour régner avec lui, la fille d'un homme auquel son premier soin aurait été de retirer sa dignité de duc ou chef des Vascons. Une telle alliance eût été imprudente, trop impolitique. Aux termes où le roi en était avec Dagobert, il aurait cherché un appui solide, imposant, dans quelque forte et puissante confédération, dont la base eût été un mariage; tandis que la fille du Vascon, du chef vaincu ne pouvait lui offrir aucune garantie de sécurité ni d'augmentation pour l'étendue présente et à venir de son trône. Caribert n'avait pas pu dompter les Vascons, il craignait des voisins remuants et dangereux; il s'allia avec une de leurs famille, s'acquit

par là leur amitié, et crut, avec raison, avoir donné à son pouvoir un inébranlable étai.

Les Toulousains venaient de contribuer à mettre Sisenand sur le trône visigoth d'Espagne. Comblés de présents par la 633
reconnaissance de ce roi, ils étaient retournés chez eux et jouissaient d'un moment de repos, lorsque Caribert mourut empoisonné. Le coup qui, dans la pensée de son auteur, devait atteindre toute la famille, était parti de la main de Dagobert, dont l'inquiète et peu scrupuleuse ambition ne connaissait ni bornes ni frein. Caribert n'avait que vingt-quatre ans; il fut remplacé, dans son appellation de roi, par Childéric son fils aîné. Dagobert nourrissait toujours le projet de réunir la France entière en un seul état, et d'en poser la belle couronne sur sa tête. En conséquence Childéric, enfant de quatre ans, mourut empoisonné comme son père. Gisèle comprit le peu de sûreté que la cour de Toulouse lui offrait ainsi qu'à ses enfants, Bertrand et Boggis, puînés de Childéric. Elle fuit avec eux, et fut se placer sous l'égide d'Aman aïeul des jeunes princes. Ainsi furent-ils sauvés des arrêts de mort de leur oncle et élevés au milieu de ces Vascons dont l'alliance devait tant leur servir un jour. Assuré de la mort de Childéric, Dagobert envoya le duc Baronte à Toulouse, prendre possession du royaume en son nom. L'Aquitaine en partie, et sa capitale, furent réunies aux états du roi de Paris, qui devint alors seul roi des Français, comme l'avait été son père. En s'emparant des trésors amassés et laissés par Caribert, Baronte ne fit qu'exécuter les ordres de son maître; mais il les dépassa en ce qu'il en détourna une bonne portion à son profit.

Sous la date marginale de 631 à 633, Anquetil rapporte la mort de Caribert, *ne laissant*, dit-il, *qu'un fils au berceau*. Quelques lignes plus bas et dans le même alinéa, il ajoute : « Au bout de quelques années cependant il (Dagobert) érigea « l'Aquitaine en titre de duché héréditaire, et sous la condi- « tion de foi et hommage, en faveur de ses neveux Boggis « et Bertrand, *autres fils de son frère Caribert*. Cette érection « est de 637. » (Anquetil page 325, édition de 1829).

Ce n'est pas notre faute, à nous, si Caribert qui, à la

seconde ligne de cette page d'Anquetil, n'avait qu'un seul fils, s'en trouve deux de plus à la douzième ligne du même alinéa. Après son alliance avec les Vascons et son union avec la fille de leur Duc, Caribert fut empoisonné du fait de son frère. Son fils aîné, Childéric, eut le même sort; la seconde ligne nous le montre *fils unique*, et il se trouve l'aîné de deux autres dix lignes plus bas. Le mariage du roi avec Gisèle est un fait historique connu ; l'existence de leurs enfants se prouve par des guerres et une lignée dans laquelle figure Eudes, que nous trouverons plus tard. Ce prince marqua son passage avec son épée, d'abord contre Charles Martel, et ensuite l'écrivit en caractères ineffaçables avec le sang sarrasin aux champs de Toulouse, de Bordeaux, de Tours et de Poitiers. Il ne peut être contesté. Eudes était petit-fils de la Vasconne Gisèle et du roi Caribert son époux.

Que l'on taise un fait ou qu'on le dénature dans une chronique, un pamphlet ou des mémoires; cela peut se taxer d'esprit de parti, de caprice ou d'erreur. Dans l'histoire une pareille excuse n'est pas admissible; celle même d'orgueil ou de caresse nationale n'en est pas une. Que peut donc être une contradiction aussi choquante, dans un espace aussi resserré, tel que nous venons de le présenter? Ce n'est assurément, ni ne peut être une distraction; reste donc ce que nous ne qualifierons que d'*aberration;* autrement ce serait se jouer trop hardiment de son lecteur; et aujourd'hui surtout, il y a beaucoup de personnes qui méritent ce nom.

Il est une remarque à reproduire ici, c'est le mauvais vouloir évident des historiens de tous les pays contre les Vascons ou Cantabres, Euskariens ou Basques de nos jours. Nous en parlons souvent; mais la vérité ne saurait être trop prônée. Pourquoi donc être jaloux du doyen des peuples, comme si chacun n'avait pas sa part de gloire, ses beaux jours à raconter? Peut-on sérieusement avoir pensé que des hommes qui ne possédaient ni mémoires écrits, ni histoire constatée sur le papier ne sauraient comprendre une langue autre que la leur, et que facilement établirait-on à la face de l'univers que ce peuple n'avait rien à confier à l'avenir, rien à léguer à l'attention de la postérité, puisqu'il ne leur

vait laissé aucun monument, aucun *memento* écrit? Mais 'abord qui, en Europe, eût pu comprendre ce qui aurait té tracé dans la langue des Ibères? En second lieu, pour-uoi devraient-ils se vanter, ceux qui seuls restent debout u milieu des cataclysmes politiques, qui survivent à l'expi-ation des siècles, comme ils résistent aux orages qui se roisent et éclatent à l'horizon des nations? Leur survivance, eur existence parle pour eux, et leur peu de vanité ne leur ermet pas de croire qu'ils aient jamais fait autre chose que emplir une mission. Mais l'heure est venue, et nous ne ouvons plus admettre ce qui a été toléré jusqu'à ce moment ù chacun avait sa réputation à créer; l'Euskarien doit se iontrer à son tour avec la sienne toute faite, aujourd'hui ue l'on se classe et que chacun réclame sa part acquise e célébrité. L'Euskarien a buriné la sienne trop loin et rop profondément dans les siècles, pour ne pas prendre, par e seul fait de son existence, le droit de primogéniture. Le emander serait insuffisant; le prouver c'est l'établir. Ainsi onc nous sommes forcés de repousser ce que nous rencon-rerons d'erreur ou de mensonge, tant d'un côté que de l'au-re; c'est notre devoir, nous le remplirons sans hésiter. Un mi qui vante trop, nuit; un ennemi qui déprécie fait tort à a propre gloire.

Il nous devient malaisé de pénétrer le motif d'Anquetil ans cette circonstance. Aurait-il voulu donner à penser que oggis et Bertrand étaient des enfants naturels, tandis qu'ils taient issus du mariage de Caribert avec la fille du duc des 'ascons! Ce serait une défaveur gratuite jetée sur eux; car ur légitimité est avérée. Serait-ce plutôt que Boggis était e père d'Eudes le rival et l'antagoniste de Charles Martel, ami des Vascons qui l'aidaient de leur hache contre son uperbe ennemi? Serait-ce encore dépit de ce que la gloire les champs de Poitiers n'est pas exclusivement pour Charles t ses Francs, et que le duc de Toulouse, et les fils de la nontagne avec lui, en cueillirent une ample part? Tout ela serait petitesse; et pourtant c'est la route battue et uivie par la pluralité des écrivains. Nous aimons mieux roire que l'historien, justement célèbre, s'est laissé tromper

par les chroniqueurs austrasiens, que leur vanité portait à s'approprier la gloire des autres. Et cela, surtout lorsqu'ils voyaient que ces autres se contentaient de l'établir noblement, comme des gens auxquels la gloire est une appartenance, une chose naturelle, inséparable d'eux, et sans chercher à s'en faire un mérite. Alors nous nous bornerons à dire qu'Anquetil aurait dû creuser un peu mieux le sujet, et ne pas s'en rapporter aveuglément.

Les Vascons avaient repris les armes. Ils firent de grandes courses dans l'Aquitaine et enlevèrent un butin considérable. Dagobert, irrité de leur audace, jura d'en tirer vengeance en exterminant les Vascons et s'emparant de leur pays. Mais il comprit aussi ce qu'une telle entreprise exigeait de déploiement de forces. Il convoqua tout ce que la Bourgogne lui put fournir d'hommes, joignit à cette nombreuse levée, une armée déjà sur pied et nomma général en chef de ce corps formidable le vieux Chadion, fameux par sa valeur et ses fréquentes victoires sous le règne de Théoderic. Sous ses ordres marchaient onze Leudes également connus et renommés. C'étaient le beau et brave duc d'Aremberg, Amalgrius, Ermenric; Leudebert; Euvandalmore; Unalderic; Barante; Flariarde, français de naissance; Ranlénius, italien célèbre par son astuce, son courage et son aveugle dévouement à Chadion, dont il était la créature; Egine, et le patrice bourguignon Wilibald ou Uvilibalde. Chacun de ces seigneurs commandait un des corps de l'armée, augmenté de ce qu'il avait amené de vassaux armés par lui ou ses liges.

Indépendamment de cette nuée de soldats, un grand nombre de comtes, de membres de la noblesse française, tous avec leurs troupes et leurs bannières particulières, étaient venus se ranger sous les ordres immédiats de Chadion, et formaient une division d'élite. Ces aventureux chevaliers, accourus en volontaires, se jetaient à travers les chances d'une guerre qui fixait toutes les attentions.

La grandeur des préparatifs, les dangers prévus dans cette lutte corps à corps avec une nation à la valeur antique et indomptée; l'éclat dont brillait l'armée par les noms des

chefs et la réputation bien établie du vieux Chadion ; tout donnait à cette guerre des proportions grandioses, un caractère imposant et particulier. L'opinion inspirée à la puissance française par un peuple numériquement aussi inférieur, devait être bien grande, bien haute, puisqu'une partie du vaste royaume était sous les armes, pour aller combattre le petit peuple ; puisque toutes les célébrités militaires, les sommités de la chevalerie avaient été convoquées au conflit. Chadion, à la tête de toutes ces armées combinées en une seule, entra dans les possessions vasconnes, les inonda de ses troupes, mit tout à feu et à sang. Malgré la disproportion de leurs forces, les Vascons se présentèrent résolument à l'ennemi et même lui offrirent la bataille. Elle fut avidement acceptée. Mais après de notables pertes de part et d'autre, les Vascons, défaits en dépit de leur intrépidité, cédèrent enfin au nombre et fuirent vers les Pyrénées. C'est là que, dès le principe, ils auraient dû se retirer. Les gorges, les vallées, les montagnes escarpées, les défilés étroits, leur auraient valu une armée ; l'avantage du nombre eût été compensé par la difficulté des lieux. Peut-être aussi cette bataille, brusquement interrompue par une fuite précipitée, n'était-elle qu'une combinaison d'Aman. Peut-être voulait-il augmenter encore la confiance d'un ennemi qui comptait déjà sur un succès assuré ; ennemi vain de sa supériorité, mais que l'aspect âpre et sévère des Pyrénées aurait pu faire hésiter. Les Vascons voulaient, en se retirant tout à coup, l'exciter, l'échauffer à la poursuite et l'attirer sur un terrain désavantageux pour lui. Chadion habile et rusé, ne se serait point hasardé dans des défilés inconnus, s'il n'eût conçu la presque certitude d'anéantir, en le poursuivant l'épée aux reins, un ennemi aussi audacieux.

Les Francs animés par le combat, s'élancèrent à la poursuite des Vascons, pillant, ravageant, dévastant tout sur leur passage, massacrant sans pitié, sans distinction de sexe ni d'âge tout ce qu'ils rencontraient. Les Vascons fuyaient toujours d'une vitesse calculée; les Francs les suivaient toujours avec ardeur sans pouvoir les atteindre, s'obstinaient de plus en plus, et s'engagèrent témérairement dans les montagnes.

Avec l'aspect du terrain changea la fortune. Quand l'armée fut bien compromise dans les gorges, les ravins, les fondrières ; le Vascon arrêta sa course, fit la guerre de sa localité, guerre de surprise et d'embûches, et se vengea de l'échec éprouvé dans le plat pays. Le nombre ne pouvait rien dans ces positions rétrécies; il était même plus embarrassant qu'avantageux, et présentait une masse plus serrée, des victimes plus agglomérées aux coups des Vascons. Le bouillant Aremberg, forcé de s'abandonner aux détours d'une gorge d'où il ne savait plus sortir, se vit tout-à-coup cerné, coupé, attaqué avec fureur au cri de guerre que se rejetaient les échos dans les vallées de la Soule. Son corps d'armée périt en entier sous la hache montagnarde ; tout fut enseveli dans les fonds tortueux du val, dans les flots du Saison. Lui-même fut tué avec la principale noblesse qui suivait son drapeau. Les autres corps, aussi imprudemment aventurés, eurent un sort analogue.

Pendant ces événements, Chadion était resté dans les plaines de la Soule, à l'entrée de la vallée, dont l'ouverture est plus large en cet endroit riant et fertile du pays basque. Les Vascons étaient vengés; cependant les ravages faits par le Français les consterna. Malgré le nombre des troupes stationnées avec le vieux guerrier, ensemble qui présentait encore une belle armée, ils n'en conservèrent pas moins une attitude menaçante. Le pays, les maisons étaient brûlés, les habitants massacrés, à l'exception de ceux dont la fuite avait devancé l'arrivée des destructeurs. Echappés au fer des Francs, ceux-là avait été rejoindre leurs frères armés, dans leurs retraites, et grossi les rangs des défenseurs de l'indépendance nationale. Chadion et ses soldats se trouvaient au milieu d'un désert, qu'ils avaient fait eux-mêmes, sur un monceau de cendres, sur une terre rouge de sang et jonchée de cadavres. Devant eux, ces montagnes inaccessibles à leur rage, du haut desquelles la mort sous mille formes, était descendue, en bondissant, sur leurs frères d'armes, leurs compagnons de gloire et de dangers. Dans ces montagnes, dans ces rochers, eux aussi teints de sang, mais du sang des Francs, était une population entière, animée par le double

aiguillon d'une implacable vengeance et du puissant amour de sa liberté. Elle avait sous les yeux, pour l'exaspérer davantage encore, un déchirant tableau ; le massacre inutile de tout ce qui lui avait été cher, la destruction de toutes ses possessions, des fruits de ses labeurs, dont les tristes débris gisaient fumants.

Chadion comprit combien sa position était devenue difficile ; il ouvrit une négociation avec les montagnards : Aman et lui s'abouchèrent. Les deux rivaux purent alors s'examiner de près, se mesurer de l'œil avec un mutuel respect, comme ils s'étaient réciproquement cherchés sur les champs de carnage. Après bien des pourparlers, dans lesquels Aman exigeait comme condition première le rétablissement de ses petits-fils dans leurs droits et de sa fille dans son rang, le général franc lui fit sur ce point quelques concessions. Il fit toutefois la réserve qu'Aman se rendrait en personne auprès de Dagobert pour les faire ratifier. Aman y consentit ; les regards d'un roi n'avaient rien de terrifiant pour l'homme libre. Il voulut, avant tout, que Chadion évacuât le pays qu'il avait ravagé, mais non conquis. Cette clause accordée, le référendaire de Bourgogne retira ses troupes des possessions vasconnes, et put, en les comptant, les trouver réduites de moitié. Aman assembla ensuite le conseil des anciens et principaux de la nation. Ceux qui devaient accompagner le duc furent élus, et la députation partit pour Clichy-sur-Seine, où Dagobert tenait sa cour.

L'arrivée des représentants vascons y avait été devancée par la fatale nouvelle de la perte d'une partie de l'armée et de tant de chefs valeureux. Le roi irrité méditait une sanglante vengeance. Peu après Dagobert apprit, par un envoyé de Chadion, la retraite du référendaire, les conditions auxquelles force lui avait été de souscrire, et la prochaine arrivée d'Aman et des députés vascons. La colère du roi devint de la fureur ; il jura de faire périr toute la députation avec son chef. Elle ne tarda pas à arriver. Des otages furent échangés, la foi de réciproque sûreté fut jurée et les garanties royales données. Malgré toutes les précautions et la sainteté des promesses, Aman et ses compagnons se virent bientôt

633-636.

était mort long-temps avant son frère ; il avait laissé, de son mariage avec Phigberte, sœur d'Ode, un fils qui se retira dans un couvent avec sa tante, veuve de Boggis en 688, renonça au monde, aux grandeurs, et devint St-Hubert. Hubert avait cédé à Eudes, son plus proche parent, tous ses droits et prétentions sur le duché d'Aquitaine. Sa tante et lui moururent en odeur de sainteté ; ainsi la race de Caribert et Gisèle fournit deux saints à la liturgie.

Eudes réunit donc sur sa tête la totalité des duchés d'Aquitaine et de Gascogne. C'est en 688 qu'il arriva au pouvoir ; il resta le constant et fidèle allié des Vascons, dont le concours lui devint si précieux dans toutes ses guerres. Eudes, ainsi que nous l'avons dit, était petit-fils de Caribert et arrière-petit-fils d'Aman par son père Boggis. Il devint proche parent de Pépin d'Héristal par son mariage avec Valtrude, fille du Duc Walchigise.

Après la bataille de Testri, Pépin, maire du palais, s'était emparé de l'autorité et intitulé prince des Français. La puissance que s'arrogeait le ministre usurpateur, donna de l'ombrage au duc d'Aquitaine, et tout le Midi refusa de reconnaître le pouvoir de Pépin. Eudes profita de cette disposition des esprits pour décliner la suzeraineté. Il se déclara indépendant, et s'empara des fragments anciennement détachés de l'Aquitaine. Sa naissance lui aurait donné plus de véritables droits à la couronne de France qu'à l'audacieux d'Héristal qui venait d'en dépouiller le légitime possesseur, et ne pouvait alléguer d'autre titre que celui de la force et de la réussite. Au lieu d'émettre des prétentions qui auraient été vivement contestées, Eudes se contenta de renouveler et continuer ce que précédemment avaient fait les ducs d'Aquitaine et de Vasconie. Profitant du trouble et de la faiblesse du gouvernement, ils avaient ressaisi leur liberté. A leur instar, plusieurs autres provinces secouèrent le joug des Maires du palais, après l'usurpation issue du combat de Testri. Il est prouvé que c'est immédiatement après cette journée qu'Eudes joignit à la succession paternelle cette partie de l'Aquitaine que Dagobert s'était réservée, lors de

la formation du royaume de Caribert; portion que les rois de France détenaient encore au moment de cette bataille.

Eudes ajouta donc aux états de ses devanciers le Berri, l'Auvergne, le Limousin, le Bourbonnais, le Rouergue, l'Albigeois, l'Uzège et le Gévaudan. Sa domination enchâssait en conséquence tout le Languedoc, à l'exclusion du Vivarais. Cette contrée relevait du Duché de Bourgogne et était restée sous le gouvernement de Pépin. Les soulèvements de toutes les divisions de la Germanie, soumises à l'Empire Français, ceux des Bretons, Gaulois et Vascons, qui refusèrent le joug des maires du palais et se proclamèrent libres, favorisèrent puissamment l'Aquitain. Il paraît même certain, d'après les auteurs, qu'il reprit alors le titre de roi porté par son aïeul. Pépin fut obligé de combattre successivement ces divers peuples, si éloignés les uns des autres. La fortune ne seconda pas toujours ses armes autant qu'il l'aurait désiré, et son autorité absolue se trouva resserrée entre la rive droite de la Loire, le Rhin et l'Océan. Pépin déclara la guerre à Eudes, et se jeta tout-à-coup sur le Berri, à une des extrémités du duché. Il s'y étendit, et s'empara de Bourges avant que le duc eût pu s'opposer; mais Eudes accourut bientôt, mit le siége devant la ville et ressaisit tout le Berri, dont il jouit paisiblement depuis. Pépin accablé d'ennemis n'inquiéta plus le roi de Toulouse, qui désormais posséda, sans trouble de sa part, ses anciens états et ses nouvelles conquêtes (*).

Les Visigoths des Gaules eurent alors à soutenir une guerre contre les Aquitains. Eudes, suivi de ses alliés les Vascons qui l'aidaient dans tous ses démêlés armés, avait fait irruption dans la Narbonaise qu'il désirait ajouter à sa domination. Egiza, roi des Visigoths, envoya dans la région attaquée une armée florissante. Trois campagnes faites consécutivement laissèrent l'avantage indécis. Eudes jugeant que le moment n'était pas venu encore de s'emparer de ces contrées laissa peu à peu la guerre s'éteindre et, comme par une condition tacite, se retira et rappela ses troupes. Egiza 694-714.

(*) Erchemb. Annal. Met.—Castel. Mem.—Mirac. St-Aug.

garnit ses places frontières, et les deux princes demeurèrent inoffensifs (*). Pendant une vingtaine d'années tout resta dans l'état habituel, et se borna à quelques courses, quelques affaires partielles et insignifiantes, dont à peine les chroniqueurs et annalistes font mention.

En 715 une guerre civile s'alluma entre les Neustriens et les Austrasiens. Eudes, que ces divisions aidaient à rester souverain indépendant, resta paisible spectateur, jusqu'au moment où force lui fut d'y prendre une part active. On lui
715-719 refusait le titre de roi, qu'il avait repris. Chilpéric II, roi d'Austrasie, le lui reconnut et confirma, pour obtenir son alliance dans la guerre que lui et Rainfroi, son maire du palais, soutenaient contre Charles Martel fils de d'Héristal. Entraver l'agrandissement de Charles, écarter du trône une famille usurpatrice et étrangère était le but principal d'Eudes, son intérêt le mieux entendu, puisque par là il assurait sa puissance et sa tranquillité. Il accepta donc les propositions et les riches présents de Chilpéric. En conséquence, Eudes arma de tout côté, appela les Vascons qui ne lui faillirent point, fut battu entre Rheims et Soissons, ainsi que son allié austrasien, et revint à Toulouse avec Chilpéric qui abandonna ses états. Charles s'en empara et les joignant à son duché, devint maître de presque tout le royaume. Le midi de la France jusqu'à la rive gauche de la Loire persista à rejeter l'autorité des maires du palais. Martel avait nommé Clotaire roi d'Austrasie. Ce prince mourut bientôt après, et Charles fit demander à Eudes la personne de Chilpéric et les trésors qu'il avait emportés. Son amitié était à ce prix ; un refus lui faisait passer la Loire et mettre tout à feu et à sang. Soit crainte, faiblesse, ou politique, Eudes consentit. Charles reconnut sa souveraineté en retour de Chilpéric et ses richesses, et un traité d'alliance fut conclu. Cette action d'Eudes est excusée par la difficulté de sa position entre l'heureuse épée du maire du palais et les armes des Sarrasins, qui venaient de faire une excursion jusque sur les limites de l'Aquitaine.

(*) Concil. Tolet.—Luc. Tud. Cron.

Ses prévisions ne le trompèrent pas long-temps. Deux ans 721
ırès, en 721, il fut attaqué par l'arabe Zama, qui traînait
sa suite un peuple, comme étaient toutes les armées
abes de cette période. Eudes avait prévu le coup; à ses
ımbreuses troupes il avait ajouté un corps considérable de
s auxiliaires vascons. Dans la bataille qu'Eudes et Zama
livrèrent, les chrétiens restèrent vainqueurs. Anastase
'étend, à la page 167 de son premier volume, que les
usulmans perdirent trois cent soixante-quinze mille hom-
es (*). Il doit y avoir dans ce chiffre erreur d'un zéro, ce
ıi laisse encore dans la poussière du champ de bataille
ente-sept mille cinq cents Sarrasins. Il n'en faut pas autant
ıur constater une victoire. Cette journée ne doit pas être
nfondue avec celle, bien plus sanglante encore, de Tours,
ıi n'eut lieu qu'onze ans plus tard. Les dates combattent
ux qui ont voulu quelquefois les confondre; d'ailleurs
'égoire II, auquel Eudes écrivit dans l'ivresse de la vic-
ire pour lui annoncer son beau fait d'armes, était mort
730, deux ans avant la bataille de Tours. Indépendamment
ı ces raisons, Charles ne figure pas dans celle-ci; tandis
ı'il gagna dans l'autre son surnom de Martel; et de plus,
ı 721, c'était Zama qui commandait les Arabes, et aux
aines de Tours et Poitiers c'était Abdérahman (**).

Abderahman-el-Gaféqui était entré dans les Gaules par
s Pyrénées-Orientales, et tomba sur Toulouse avec la nuée
infidèles qu'il traînait à sa suite. Eudes l'attendait avec
ut ce qu'il avait pu réunir d'hommes, combattit et fut cul-
ıté. Une partie de son armée périt dans cette funeste
urnée. Après avoir pillé la ville et ravagé les environs,
-Gaféqui se porta sur Bordeaux. A la Garonne il retrouva
ıvant lui Eudes, les débris de ses troupes et les Vascons.
ı combat furieux s'engagea, se soutint quelque temps; à
fin Aquitains et Vascons, écrasés par le nombre, furent
illés en pièces. Charles ne tarda pas à appeler à son aide
roi d'Aquitaine. Eudes brisé, presqu'anéanti, fit un dernier

(*) Anast.—Grég. de Tours.— Vaisset.

(**) Contin. Fredeg. — Veil. Rer. Franc. Ad annum 716. — Ann. Met.
ın.—Fuld. Chron. ap. Lamb.

effort ; les Vascons accoururent en nombre et l
cours devint déterminant à Tours, où les Arab
entièrement défaits, et Abdérahman tué. Ils se m
suite à la poursuite d'un corps de vingt-cinq mille
échappés au grand massacre, l'atteignirent près de N
et l'écharpèrent. Peu après Eudes mourut, chargé d
Cet évènement eut lieu en 735.

Quelques auteurs modernes ont presque voulu
Eudes comme un aventurier, un soldat heureux q
emparé de l'Aquitaine à la faveur des troubles du
et portait même ses vues plus haut. Mais nous avo
duché lui revenir par héritage paternel; nous le voy
neveu de Dagobert, fils de Boggis, petit-fils du roi
Il n'est donc pas hors de propos que, petit-fils et pe
des deux souverains qui se partageaient la France
ait prétendu à la portion de la monarchie qui lui re
droit. On ne sera pas surpris non plus de le voir
toutes ses forces aux entreprises, aux usurpations de
Martel, qui cherchait, étranger à la famille royale,
ser la couronne pour la ramasser à son profit. Les
dances de ces deux rivaux ont vécu dans une
inimitié; et cela devait être, à cause des continuel
d'intérêts. Les chroniqueurs austrasiens, les seul
près qui nous restent de cette époque, sont tous
tement dévoués à la lignée de Charlemagne. Ils n
négligé pour obscurcir la mémoire d'Eudes, et la
735-745 ainsi que celle de ses successeurs. Si le bonheu
aux armes de Charles Martel avait secondé les effo
d'Aquitaine, Eudes aurait trouvé des panégyristes q
sent placé dans son vrai jour. Il eût alors été
grand prince, comme en effet il l'était, et le nom
teur d'*aventurier* serait demeuré au maire du palais
il convenait avec plus de raison.

Les enfants de Martel, Pépin et Carloman, se
guerre dès que leur père eut fermé les yeux, en 7
Vascons et les Aquitains refusèrent, les premiers
mission. Hunald, duc de Toulouse, se crut dispens
der son serment de fidélité à Charles, et fit jeter e

ıbbé de Saint-Germain-des-Prés, placé auprès de lui en ıalité d'ambassadeur (*). Pépin et Carloman unirent leurs mes pour réduire le rebelle, ravagèrent le Berri, rencon-èrent Hunald accouru au-devant d'eux, et le défirent. Le ıc, vivement poursuivi, passa la Garonne et se réfugia ıns la Vasconie. C'est ainsi que de vieux auteurs dési-ıent le pays compris entre la Loire et les Pyrénées. Les inces marchèrent sur la portion de la Touraine du ressort ı duc, et la ravagèrent. Après avoir tour-à-tour dompté s diverses provinces soulevées, les deux frères voulurent ıcore subjuguer les Aquitains et les Vascons, qui persis-ient dans leur résistance. Hunald effrayé des préparatifs its contre lui, aima mieux se soumettre que d'être brisé; fit son sermont d'obéissance et de vassalité, donna des ages et remit en liberté l'abbé Landfred de Saint-Germain-ıs-Prés, détenu dans une étroite prison depuis trois ans demi. Hatton avait suivi le parti de Carloman et Pépin, ıntre son frère Hunald. Après la paix, ce dernier engagea atton, alors à Poitiers, à venir à sa cour. Hatton confiant ıns le serment de son frère, que rien ne serait entrepris ıntre lui, se rendit à l'invitation. Dès son arrivée Hunald lui crever les yeux et le relégua en prison. Peu après Hunald i-même s'enferma volontairement au cloître de l'île de hé, et prit l'habit (**). Il laissa sa principauté d'Aquitaine à ın fils, Waiffre, selon l'annaliste de Metz, auquel nous npruntons ce narré. Durant vingt-trois années ce prince fit ènitence de son crime, dans ce monastère fondé par son ère et la reine sa mère, et dans lequel Eudes et Valtrude raient été inhumés. Hatton ne vécut pas long-temps; il issa deux filles et trois fils. L'un d'eux, Loup, devint 759
lus tard duc des Vascons, et donna sa fille en mariage à Vaiffre.

Pépin convoitait la totalité du Languedoc, dont une por-on considérable était possédée par Waiffre, avec Toulouse, ıpitale de son duché. Pépin aurait voulu l'amener à se re-onnaître son vassal. A l'exemple de son aïeul Eudes,

(*) Fred.— Vais.
(**) Annal. de Metz.

Waiffre prétendit gouverner en souverain indépendant. La guerre s'alluma, dura neuf années et ne s'éteignit qu'après que le duc eût été dépouillé de tous ses états. Les Vascons jouèrent un grand rôle dans cette guerre, et contribuèrent à sa longue durée; mais la fortune des Carlovingiens l'emporta.

Il nous faut ici faire l'observation que les auteurs donnent indifféremment, dans cette période, le nom de Vascons aux Aquitains et aux peuples sis entre les Pyrénées et la Garonne. La raison en est que les ducs d'Aquitaine, depuis Boggis qu'Aman avait nommé son successeur, étaient aussi ducs de Vasconie. A cette époque le duc des Vascons était Rémistain, oncle de Waiffre et frère d'Hunald. Cependant il reste constaté que les Pyrénéens servirent la longue querelle de Waiffre.

Pépin s'empara successivement de toute l'Aquitaine, depuis Thouars jusqu'à Bourges; il joignait l'incendie au fer de ses légions, pillait les églises, détruisait les couvents de l'un et l'autre sexe, emmenait les populations entières à l'intérieur. Incapable de résister à un ennemi aussi puissant, Waiffre lui laissait faire la guerre tout seul, et s'abritait d'asile en asile, de retraite en retraite, pour échapper au ressentiment de son vainqueur. Le duc rassembla néanmoins une nouvelle armée, qu'il fit tailler en pièces à Issoudun par les troupes de Pépin.

Les négociations furent inutiles, le roi les rejeta avec hauteur et dédain. Non content des états du duc, il voulait sa personne, et le poursuivait sans relâche. Des armées marchaient pour s'emparer d'un homme, et cet homme leur échappa long-temps.

Waiffre avait fait démanteler toutes les places d'Aquitaine, et laissait ainsi le pays à la merci de son ennemi. Toujours battus par des forces supérieures, les Aquitains et les Vascons envoyèrent des députés au roi, alors à Agen. Toulouse se rendit et retourna à la couronne de France, après cent trente ans de séparation. Dans la dernière campagne Rémistain, oncle de Waiffre, qui avait battu les Francs dans le Berri et les inquiétait constamment, tomba

dans une embuscade, fut pris, garrotté et conduit à Saintes devant Pépin, qui le fit pendre ignominieusement, comme un malfaiteur.

La femme de ce prince, la mère, la sœur et les nièces de 768-774 Waiffre, tombèrent aussi au pouvoir du vainqueur qui, cependant, les traita avec égard. Pépin, outré de ne pouvoir se saisir de l'infortuné duc, fit une dernière tentative. Quatre colonnes furent chargées de battre le pays dans tous les sens, et Waiffre était traqué comme une bête fauve. Pépin commandait en personne une des divisions. La mort infamante de Rémistain attendait Waiffre du haut d'un gibet. Pour en finir, Pépin gagna un des domestiques du duc qui fut assassiné dans son lit, la nuit du deux juin 768. Pépin est accusé de ce crime odieux par les auteurs ses contemporains et ses partisans. La force de la vérité les entraîne malgré eux, et particulièrement le continuateur de Frédégaire. Tel est le moyen par lequel l'Aquitaine et la Novempopulanie furent réunies à la couronne de France. Waiffre laissait un fils nommé Loup, de la princesse Adèle sa femme. Pépin ne jouit pas long-temps de son importante conquête, ni du fruit de son assassinat. Il mourut le vingt-quatre septembre de la même année. Charles et Carloman ses deux fils, s'étaient partagé le royaume. Charles, dans la portion duquel était le Toulousain, nomma duc des Vascons Loup, fils d'Atton et cousin germain de Waiffre en même temps que son beau-père.

Au milieu des querelles qui divisaient Charles et Carloman, voici venir une figure dès long-temps oubliée. Echappé à la solitude du cloître, dépouillé de la robe monacale, le casque en tête, l'épée au poing, le vieux Hunald, mort au monde depuis 745, apparaît en vengeur de son fils et de son frère, appelle aux armes ses anciens sujets, qui reconnaissent sa voix et viennent se ranger autour de lui. Leur amour pour la famille de leurs souverains, la jeunesse des rois francs, le désir de s'affranchir d'un joug imposé à leur pays par le meurtre et l'incendie, firent accourir les Aquitains. Ils relevèrent leur vieux drapeau, et le présentèrent immédiatement sur les champs de bataille, après avoir reconnu

pour leur légitime souverain Hunald, blanchi et courbé sous le chagrin, la macération et les ans. Malgré l'abandon de Carloman, Charles marcha au duc, le battit, et le rejeta de l'autre côté de la Garonne. Hunald, avec sa femme qu'il avait reprise, et sa famille, fut chercher asile chez son neveu Loup, duc de Vasconie. Charles, celui qui depuis fut Charlemagne, ne s'arrêta qu'après avoir passé la Dordogne à quelques lieues au-dessus de son confluent avec la Garonne. Loup, effrayé par l'imminence du danger et l'impossibilité de l'éviter, accompagna au retour les députés du roi et fut lui-même livrer son hôte, que Charles lui avait fait demander ainsi que sa famille, avec menace d'entrer dans ses états et de les ravager. Les chroniques ne disent pas si Hunald fut emmené en France, ou confiné de nouveau dans son monastère. Deux ans après, le vieux duc prétendit aller finir ses jours à Rome, dans la pénitence d'un couvent. A peine en Italie, il se rendit auprès de Didier, et irrita l'inimitié, déjà existante, du roi des Lombards contre Charles. Ce monarque entra en Italie à la tête de son armée, prit Pavie, s'empara de Didier et s'intitula roi des Français et des Lombards. Hunald mourut en 774 et délivra Charlemagne d'une inquiétude motivée.

774-778

Waiffre, avons-nous dit, avait laissé un fils nommé Loup, petit-fils par sa mère du duc Loup de Vasconie. Ce dernier n'avait eu qu'une fille, Adèle, mariée à Waiffre, et sa succession revenait à son petit-fils. A la mort de l'aïeul, le jeune Loup reçut l'investiture du duché de Vasconie. Charles pensait qu'il lui serait aussi fidèle que son prédécesseur; il reçut son serment. Le roi, jaloux d'étendre sa puissance, prit le prétexte d'aller secourir les chrétiens d'Espagne contre les Sarrasins, pour traverser les Pyrénées. D'après sa tactique ordinaire, il envoya une armée par le Roussillon, et lui-même traversa toute la Vasconie, depuis la Garonne jusqu'à la Basse-Navarre. L'armée de Charlemagne avait commis quelques ravages sur son passage dans le duché; la vengeance criait, elle demandait satisfaction. Le roi assiégea et prit Pampelune, fut joint par son autre armée qui, chemin faisant, s'était emparée de Barcelone; et revint sur ses pas

après avoir rasé les fortifications de Pampelune. Cette campagne était, non pas une conquête, mais une course de pillage et de destruction; d'ailleurs quel démêlé avait le roi des Français et des Lombards avec la Navarre espagnole, pour aller y porter la dévastation, et démanteler sa capitale? Croyait-il élever ainsi un rempart qui arrêtât les Sarrasins, en cas qu'ils eussent voulu entrer en France? Pour cela il aurait fallu fortifier, et non détruire les places. Et d'un autre côté, les Pyrénées étaient assez gardées par les Vascons des deux versants, pour n'avoir pas besoin d'autre boulevard.

Charlemagne rentrait en France par le chemin suivi en allant; il revenait enorgueilli de sa campagne et chargé de butin. Son passage était Roncevaux, dont les abords sont très-boisés. L'avant-garde, le corps d'armée avaient déjà franchi les frontières; Loup veillait avec ses Vascons. Quand vint le tour de l'arrière-garde, chargée de veiller aux bagages, elle fut subitement assaillie. Sa défense fut digne des corps qui la composaient; car, dit Eginard le secrétaire de Charlemagne, elle était formée des gens les plus braves de l'armée. L'arrière-garde, de l'aveu de cet écrivain, fut totalement massacrée; *il n'en resta pas un*, dit Eginard. Les principaux chevaliers et seigneurs tués à Roncevaux étaient Edgarth grand-maître de la maison du roi, Anselme comte du palais, Thierry d'Ardennes, Riol Du Mas, Guy de Bourgogne, Olivier et le fameux Roland, neveu de Charlemagne. Tout le butin resta aux Vascons (*).

Selon l'habitude, on a voulu atténuer cette défaite, déprécier la gloire des Vascons, et l'on a été jusqu'à dire que cette attaque imprévue et traîtresse avait été l'œuvre de quelques brigands. Dans tous les cas ils eussent été de valeureux brigands, et leur bande la plus nombreuse et la plus formidable que l'on ait jamais signalée depuis la création. Mais lorsque l'arrière-garde tout entière d'une armée, comme celle de Charlemagne, reste sur le champ de bataille; lorsqu'elle est commandée par un des plus fameux paladins

(*) Egin. Adelm.

du temps, Roland, le neveu du roi; lorsque Charlemagne conserve toute sa vie un sombre souvenir, une profonde tristesse de ce combat, ainsi que le consignent son secrétaire et Adelmus; lorsque son ressentiment fut assez violent pour lui faire tirer du fait accompli une indigne vengeance, en expiation de ce qu'il appelait lui-même *une tache faite à la gloire de ses armes;* pour l'entraîner à chercher à effacer cette tache, en en imprimant à sa renommée une plus indélébile encore, on en peut conclure en faveur des vainqueurs, et se demander par quel prestige les soldats de Charlemagne auraient dû être les seuls invincibles, les seuls inaccessibles à la hache vasconne? Les plus fameux conquérants ont eu leurs revers; Charlemagne eut son jour néfaste à Roncevaux. Et que l'on ne vienne pas répéter que les rochers, roulant par quartiers du haut des montagnes, écrasaient les soldats français (*). L'endroit où se livra la bataille porte encore aujourd'hui le nom de *pré de Roland;* il s'étend de Roncevaux à Burguette, est plane, et présente une lieue de déve-
778-787 loppement. La seule inspection des lieux suffit pour convaincre d'erreur tous ceux qui n'ont imaginé cette particularité que pour excuser la défaite des guerriers de Roland. Ce n'est pas une défaite qui peut faire tomber une feuille des lauriers de la France. Au reste, il n'y a pas lieu non plus d'incriminer la haine de Loup contre Charlemagne; Loup descendait d'Eudes, Charlemagne de Charles Martel. Les inimitiés plus particulières de Loup avaient leur source dans l'assassinat de Vaiffre, son père; dans l'ignominieux supplice de son grand oncle Rémistain; dans la mort agitée de son aïeul Hunald et la persécution de toute sa famille. Tandis que la race de Martel ne pouvait alléguer, pour légitimer ses persécutions et ses cruautés, que son humeur usurpatrice, son excessive ambition. Mais les justes raisons du parti vaincu sont promptement oubliées; le crime est effacé par le succès; on ne voit plus que la couronne, et son éclat éblouit au point qu'on ferme les yeux sur tout le reste. Réussite et pouvoir, titres indubitables à l'admiration.

(*) Gaillard, hist. de Charlem.



Malgré sa colère, le roi franc n'osa, ou ne put revenir sur s pas; il ordonna l'arrestation de Loup; ce qui fut exécuté. ıarlemagne le fit pendre, comme Pépin avait fait de Rémisin, et confisqua le duché. Il le rendit cependant au jeune lalaric, fils de Loup, dont l'âge, encore tendre, écartait ut soupçon de connivence à ce qu'on appelait une trahin. Adalaric reçut en fief la portion la plus rapprochée des rénées, la Bigorre, le Béarn et la Basse-Navarre. Des mtes français furent placés dans les autres parties de ce uvernement. Adalaric, dès qu'il eut l'âge des armes, se it à tête de ses sujets; et pour venger son père et la oliation de ses ancêtres, commença les hostilités sur ıquitaine. Chorson, duc de Toulouse, marcha contre lui, t battu et pris. Il dut sa liberté au serment qu'il fit à lalaric de ne jamais porter les armes contre lui, quelque dre qu'il en reçût. Le conseil de Louis le Débonnaire qui ıvait encore que six ou sept ans, résolut de punir l'audace Adalaric. Le duc fut mandé à l'assemblée générale du 788
yaume, s'y rendit après avoir reçu des otages, et comparut. s'excusa; et la crainte de voir les otages massacrés par s Vascons le fit acquitter.

Charlemagne s'était réservé la principale autorité dans le uvernement d'Aquitaine; il désapprouva le jugement de ssemblée, et fit comparaître Adalaric devant la diète de 'orms. Le jeune roi Louis y était. Adalaric fut proscrit à 788-812
rpétuité. Chorson, jugé au même tribunal, fut trouvé couble de félonie, et destitué de son gouvernement.

Guillaume, surnommé au court-nez, d'après Vaissette, ait remplacé Chorson; il fut bientôt obligé de recourir aux mes. Les Vascons, à la nouvelle de la décision de Worms, taient soulevés et redemandaient leur duc, auquel ils ient attachés. Le duc de Toulouse, homme aussi habile e courageux, trouva ces peuples tellement irrités qu'il tama avec eux des négociations, dont le résultat fut d'emoyer son crédit et son pouvoir à faire rappeler Adalaric; ce i fut fait peu après.

En 800 la diète d'Aquitaine, convoquée par Louis le bonnaire à Toulouse, eut à s'occuper d'une nouvelle prise

d'armes des Vascons. Le motif en était qu'à la mort de Burgondium, Vascon d'origine, nommé par Charlemagne comte de Fézenzac, le roi avait donné ce comté à un certain Luitard. Cette nomination déplut aux Vascons, incités apparemment par Adalaric, qui aurait voulu réunir ce comté aux anciennes possessions de ses pères. Le soulèvement éclata contre Luitard; une partie de ses gens furent tués, les autres furent brûlés. Cités à l'assemblée de Toulouse, les principaux coupables s'y rendirent après longue hésitation, et furent condamnés à mort. Quelques-uns subirent la peine du talion, et furent brûlés vifs.

En 812 les Vascons furent encore au moment de faire un mouvement. Le prétexte changeait, mais le motif était toujours la prétention des rois francs à les traiter en sujets; tandis qu'ils ne voulaient, eux, reconnaître que leurs ducs et leurs Fors. Louis le Débonnaire prit le commandement des troupes, arriva à Dax, frontière des Vascons, et d'abord essaya la voie de la persuasion. Les principaux chefs refusèrent de se rendre à son appel. Louis entra avec toutes ses forces dans le pays vascon, ravagea tout, brûla tout; et les insurgés demandèrent grâce. Louis profita de la proximité de l'Espagne pour se rendre à Pampelune, où d'importantes affaires réclamaient sa présence. Au retour il se tint sur ses gardes, de peur d'éprouver le sort de son père à Roncevaux. Il fit bien, car un parti vascon l'attaqua à l'improviste; ses troupes prévenues se défendirent vaillamment. Lorsque les Vascons eurent vu Centule, second fils d'Adalaric, tomber mort, et leur duc lui-même prisonnier des Français, ils se retirèrent. Adalaric fut pendu sur le champ de bataille. Ce nouvel exemple de sévérité outrée, ou plutôt de cruauté
812-818 exaspéra les Vascons. Louis, craignant les effets de ce mécontentement, prit en otage les enfants des principaux du pays, jusqu'à sa sortie des défilés; il retourna à Toulouse. Les Vascons élurent le fils aîné de leur duc, Semeño, qui s'adjoignit son fils Loup Centule, fils de Centule tué dans le dernier combat.

La Vasconie se trouvait alors réduite aux pays compris entre les Pyrénées et l'Adour. Le reste de la Novempopula-

ie conservait encore le nom de Vasconie, que la pronon· iation des patois romans corrompit en celui de Gascogne, près l'expulsion des montagnards.

Louis le Débonnaire étant devenu roi de France par la iort de Charlemagne, en 814, Pépin son fils eut l'Aquitaine. emeño, héritier de la fierté de ses devanciers, indignement utragé dans la personne de son père, avait pris les armes. on refus de se reconnaître vassal de Louis lui avait valu un rrêt de proscription, lancé par le roi. Les Vascons, fidèles à ›ur duc qu'ils aimaient, se soulevèrent en sa faveur. ouis fit avancer contre eux des troupes commandées par épin. La guerre était opiniâtre, Semeño fut tué dans une ction; les Vascons élurent Garcimire, son fils, et continuèrent e combattre. Cet état dura un an sans interruption, et Garimire ne se laissait pas entamer. Pépin, en 818, vint eprendre le commandement. Il avait essayé, par ordre de on père, de se faire reconnaître par les Vascons; ceux-ci e répondirent qu'en tirant de nouveau l'épée pour leur iberté. Ce fait seul détruit la version des auteurs austraiens et carlovingiens, qui prétendent que les Vascons receaient leurs ducs de la main des rois de France. Les rois de France pendaient les ducs vascons comme des malfaiteurs; et les montagnards les élisaient toujours dans la même famille. Il en est de même de leur éternelle redite que les rois, alternativement, *subjuguaient* les Vascons. Plusieurs même ont été obligés de les *subjuguer* de cette manière à plusieurs reprises. Un peuple ainsi réduit ne saurait se révolter à tout moment; et ce mot de *révolte* est aussi impropre que l'autre, à l'encontre des Vascons. Libres, ils voulaient rester indépendants, et se dressaient contre quiconque osait lever la main sur eux; c'étaient des hommes jusque-là indomptés et qui ne voulaient pas accepter de maîtres. Ceux que la force leur voulait imposer, la force
et le droit les rejetaient; il aurait fallu, pour y réussir, les 818-819.
subjuguer, comme il est si bien dit. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait? Parce qu'on n'a pu en venir à bout. On a pendu leurs ducs, on leur a coupé les poignets, on a décimé leurs armées, brûlé leurs habitations, ravagé leurs campagnes, égorgé

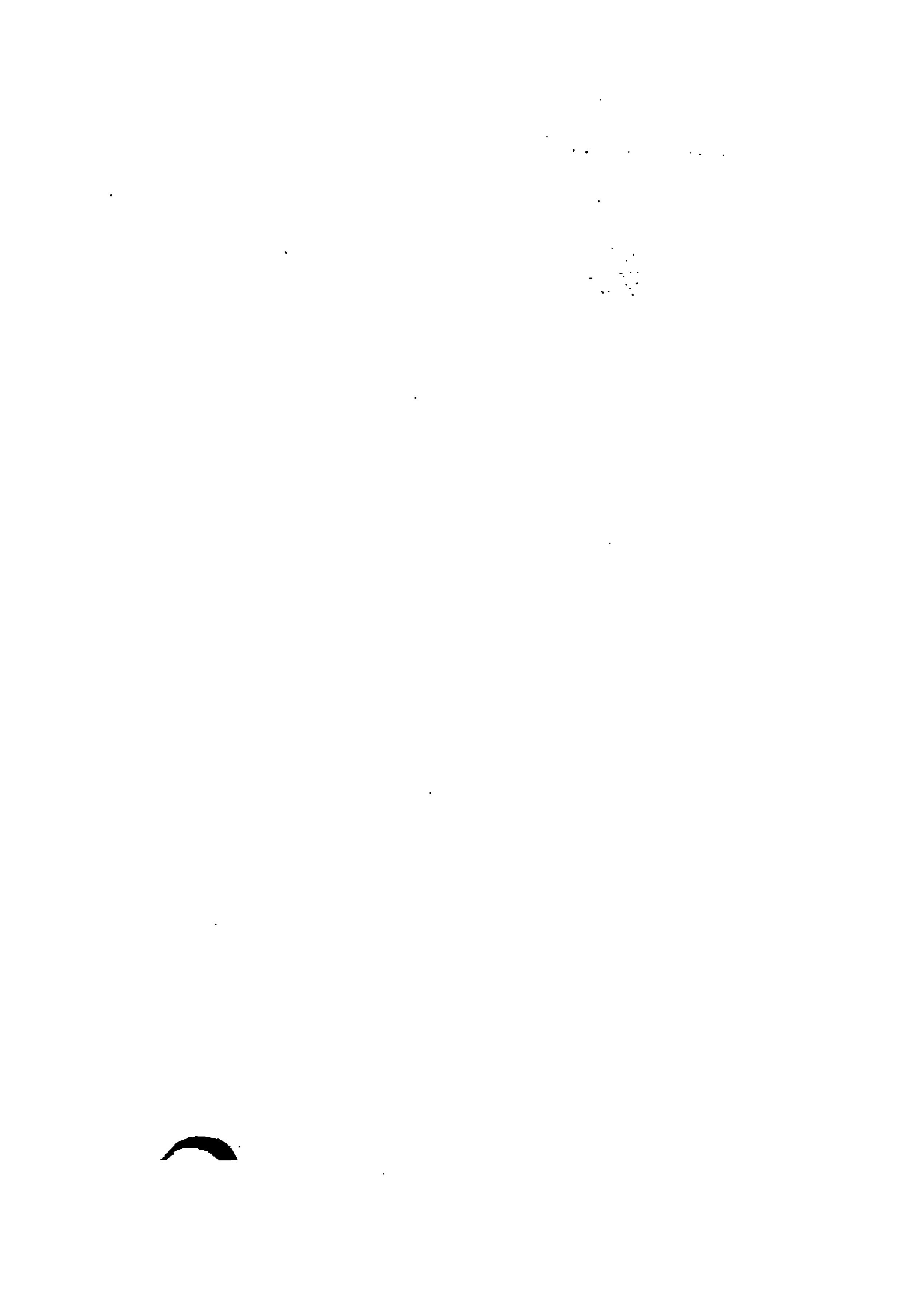
leurs femmes et leurs enfants; mais jamais personne ne les a *subjugués*.

Pépin entra dans la Vasconie par la Gascogne ; il trouva Garcimire et ses montagnards. De rudes, de fréquents combats attestaient la résolution des deux puissances; Garcimire fut tué; Loup Centule élu à sa place, continua la guerre. Béranger comte de Toulouse, Varin comte d'Auvergne, reçurent ordre de se mettre en campagne. Ils entrèrent en Vasconie; Loup Centule leur présenta la bataille. Au plus fort du combat, son frère Gerrand fut tué; Centule fut pris, pour s'être trop témérairement exposé. Le sort de la journée fut ainsi décidé pour les armes françaises, Béranger et Varin se portèrent accusateurs contre le duc qui les avait loyalement combattus; Loup dépouillé de ses états, fut exilé. Pépin n'avait encore fait que se montrer en Vasconie; il reçut de son père l'ordre de s'aller mettre à la tête de l'armée. La campagne fut heureuse et suivie de la paix.

Après la mort de leur père, les enfants de Garcimire avaient passé les Pyrénées. Retirés du côté de l'Aragon, ils furent élus chefs par les peuples libres et indépendants de ce pays. Telle est l'origine des royaumes de Sobrarve et Pampelune. Ces seigneurs avaient cédé leurs droits héréditaires sur une partie du duché de Vasconie, à Donat Loup et Centulphe, leurs cousins germains, et fils de Loup Centule. Ceux-ci furent englobés dans la disgrâce de leur père. Seulement, Louis le Débonnaire assigna à Donat Loup le comté de Bigorre, et celui de Béarn à Centulphe. Ainsi, d'usurpation en réduction finirent les beaux duchés d'Aquitaine et de Vasconie, et furent-ils enlevés à la descendance d'Aman et de Caribert. La Vasconie perdit son nom, puisque les Vascons se retirèrent dans les montagnes après la perte des comtés de Béarn et de Bigorre. Réduits aux terres qu'ils occupent aujourd'hui, ils furent se joindre à leurs frères d'outre-Pyrénées, pour les aider dans leurs luttes acharnées contre les Musulmans. Une partie de la gloire de ces guerres gigantesques revient aux cis-Pyrénéens, toujours dignes de leur origine, toujours sous les bannières des Basques du sud. Les autres provinces du duché reçurent le nom de Gas-

cogne. Totilo, parent de Louis, fut nommé duc de Bordeaux et des Vascons; ceux-ci se nommèrent des chefs indépendants de Bordeaux. Donat Loup et son frère, restés fidèles à Louis le Débonnaire et à Charles le Chauve son successeur, conservèrent et transmirent à leurs descendants la possession de leurs comtés.

En 844 les Normands firent une invasion en Gascogne, et y étendirent leurs ravages. Ils prirent et pillèrent Bordeaux et s'emparèrent de Bayonne, qu'ils conservèrent long-temps. C'est de cette époque seulement que la Novempopulanie perdit son nom pour celui de Gascogne.



HISTOIRE DES BASQUES.

ÉPOQUE ARABE.

LES MAURES.

La mort de Roderic, l'absence de chefs dans le gouvernement, réduisirent les Visigoths à l'état de corps sans tête, et amenèrent un découragement total, un complet abattement, la désertion même de la patrie pour la plupart. La division survécut parmi eux à la monarchie; dans leur consternation ils ne songèrent seulement pas à s'élire un chef. Les massacres de Tarik à Séville, à Cordoue et autres villes hors d'état de résister, et dont il s'empara en courant, porté qu'il était sur les ailes de la victoire, augmentèrent la stupeur des Visigoths. Tremblants, ils acceptèrent sans examen, sans discussion, les lois qu'il plut au vainqueur de leur imposer. Tarik jugea le moment opportun pour la conquête entière de l'Espagne. Il demanda de nouveaux renforts à Muza, qui lui envoya d'Afrique dix-huit mille Arabes et Bérébères, bon nombre de guerriers de la tribu du Prophète, et plusieurs capitaines déjà renommés. Ils débarquèrent à Gibraltar, où Tarik fut les recevoir. 712.

Muza, convaincu alors de l'impossibilité à laquelle étaient réduits les Visigoths d'opposer de résistance, donna le commandement d'un corps d'armée à son fils Abdalazis. Il l'avait d'abord laissé à Caïrvan, et Abdalazis venait d'arriver avec sept mille chevaux et un grand nombre des belliqueux

Bérbères, dont la conquête avait été si difficile aux Mahométans. Il avait mission de s'emparer des côtes de la Méditerranée; un autre général devait occuper celles de l'Océan; et Muza se réservait, avec une troisième armée supérieure encore aux deux autres, la grande tâche de soumettre l'intérieur de la Péninsule. Tarik devait être immédiatement sous ses ordres en qualité de Lieutenant-général. Muza, arrivé en Espagne, fit publier partout que les villes qui se rendraient seraient reçues à bonne composition; mais que celles qui auraient la témérité de résister seraient livrées à la discrétion de la soldatesque, tous les habitants passés au fil de l'épée, sans distinction ni exception, et tous les biens pillés. Il se mit en marche pour Séville, qui capitula au bout d'un mois de blocus, et reçut garnison musulmane. De là, il fut à Carmone, qu'il prit en passant, ainsi que les autres villes et places qu'il trouva sur son chemin. Il entra dans la Lusitanie, se rendant successivement maître de Libla, Ossonoba, Béja, Mertolle, et vint asseoir son camp sous les murs de l'opulente Mérida.

La défense fut d'abord vive; mais le manque de vivres, le nombre des assiégeants, la certitude de n'être pas secourus, les murmures de quelques habitants, forcèrent bientôt la place à capituler. Les conditions furent le libre exercice de la religion catholique, et le maintien des lois existantes. Maître de cette ancienne capitale de l'Espagne, Muza dirigea sa marche victorieuse vers Tolède, cette autre capitale, centre de la grandeur et de la puissance de vingt-cinq rois visigoths. La terreur des armes arabes fit fuir Sindered, métropolitain qui, abandonnant lâchement ses ouailles, fut abriter sa tête à Rome. Plusieurs ecclésiastiques emportèrent les richesses des églises dans les montagnes de Castille et Léon. Ceux des seigneurs et des palatins qui avaient survécu au massacre de Xérès de la Frontera, jugeant inévitable la reddition de la ville, l'abandonnèrent aussi. Oppas, le métropolitain de Séville, beau-frère du traître Julien, traître lui-même et rebelle à son frère Vitiza; cet évêque dont la chrétienté espagnole rougissait; cet allié, cet ami, ce coopérateur des destructeurs de sa patrie; Oppas, à la tête

d'un parti de cavalerie arabe, poursuivit ces tristes et infortunés débris d'une grandeur déchue, et les tailla en pièces. Il se vengea ainsi du mépris que de nobles hommes lui avaient témoigné ainsi qu'à sa famille, lors de sa trahison.

Les Tolédains firent une assez longue résistance. Quand arriva le moment où, absolue nécessité leur devint loi, ils ne se rendirent qu'à de belles conditions, et refusèrent les otages qui leur furent offerts en garantie de l'exécution du traité. Ils n'en voulurent d'autres que la parole de Muza, vieillard à la longue et blanche barbe, au cœur haut placé, aux généreux sentiments. Aussi purent-ils conserver sept églises, avec le libre exercice de leur culte et de leurs lois.

Pendant ce temps l'armée de l'ouest avait pénétré dans la partie aujourd'hui nommée Portugal. Elle détruisit Egitanie et Ossonoba. Evora, Lisbonne, Visée, Lamego se rendirent; Conimbre ou Coimbre, résista vaillamment, fut prise et presque totalement rasée. L'armée poussa ses conquêtes jusqu'en Galice, portant partout le fer et le feu. Abdalazis, avec l'armée de l'est, parcourut, dévasta et conquit ce que nous désignons aujourd'hui royaume de Jaen, Grenade, Murcie et Valence.

Parmi tant de seigneurs, parmi tous les palatins, les grands qui restaient, un seul se montra digne de ce titre et du nom visigoth qui, trois siècles durant, avait si glorieusement dominé l'Espagne. Théodemir, le fils d'Egiza, qui déjà deux fois avait vaincu sur mer ces terribles Sarrasins; Théodemir, avec un faible corps de troupes recueilli des survivants au carnage de Xérès, harcelait constamment les Maures aux frontières de Valence; au point qu'Abdalazis fut obligé d'appeler Muza, qui accourut à son secours. Théodemir se voyant sur le point d'être complétement enveloppé par des forces décuples, songea à faire un arrangement avec Abdalazis, guerrier brillant et généreux. Les conditions écrites et signées furent honorables pour Théodemir, et avantageuses pour le pays que ses armes avaient protégé : il en conserva le commandement.

L'année suivante, Muza reçut du Calife l'ordre de rendre 713
à Tarik la direction supérieure, dont il l'avait dépouillé par

jalousie de ses succès. Muza lui donna une armée à conduire, et se mit à la tête de l'autre. Tarik suivit le cours du Tage, franchit les rochers de Siguenza et Molina, et descendant vers les plaines riantes et fertiles baignées par l'Ebre, vint mettre le siége devant Saragosse. Cette ville renfermait, en outre des principaux habitants de la contrée, une grande partie de ceux que la fuite avait soustraits aux Sarrasins.

Muza se jeta sur la Vieille Castille, puis sur le royaume de Léon. Il trouva partout une âpre résistance et couvrit le pays de sang et de ruines. Il prit Salamanque et Astorga; puis, revenant vers le Duero, il franchit les montagnes et arriva sur les bords de l'Ebre, pendant que Tarik assiégeait Saragosse. La défense de cette ville avait été jusque-là superbe. Mais l'apparition de Muza et son armée amena une composition. Muza savait que de grandes richesses y étaient entassées, et connaissait son impuissance à résister plus long-temps. Il exigea, en outre des conditions ordinaires, une contribution exorbitante, à payer lors de l'entrée des Arabes. C'était ce qu'ils appelaient *le tribut du sang*, au moyen duquel on se rachetait du pillage et du massacre. Force fut
713-715 à la ville de se soumettre à ces dures conditions. Les trésors, et jusqu'à l'argenterie des églises furent épuisés et remis à l'avide vainqueur, qui choisit de plus de nombreux otages parmi les enfants des plus nobles familles de la ville et du pays. Muza se retira ensuite, laissant Hanax-ben-Abdala dans Saragosse en qualité de Commandant.

Abdalazis, de son côté, s'empara des côtes de la Méditerranée jusqu'à Tarragone, qui se défendit valeureusement et finit par capituler. De là, le vainqueur s'en fut soumettre la Catalogne. Les restes misérables des Visigoths s'étaient réfugiés dans les montagnes des Asturies, de Burgos et de la Biscaye. Les habitants de Catalogne et d'Aragon s'étaient, en partie, jetés dans la portion française, mettant la chaîne des Pyrénées entre eux et les Sarrasins.

Muza et Tarik, ayant terminé la guerre, se rendirent à Damas, devant le calife Walib, qui les avait mandés. Ils emmenèrent une grande quantité d'esclaves, dont quatre cents choisis par Muza parmi les otages; ils emportaient



aussi des richesses immenses, tant pour le calife que pour eux-mêmes. Pendant leur absence, l'Espagne fut gouvernée par Abdalazis, qui s'occupa de régler l'administration de la justice, et des tributs à payer par les vaincus. Il épousa la belle Egilone, veuve de Roderic, et fut assassiné en 715, dans une mosquée.

Calat-Ayub, fondateur de la ville de Calatayud, lui succéda par intérim. Le calife nomma Alahor, ou mieux Alhaur-Ben-Abderahm el Caïsi. Alhaur passa les Pyrénées-Orientales pour obéir au calife, alors Omar II, successeur de Soliman, qui lui avait ordonné de conquérir tout ce que les Visigoths possédaient dans l'Aquitaine. Ce général ouvrit la campagne à la manière habituelle de ces barbares, par l'incendie et le meurtre. Cette manière de procéder jeta une telle terreur, qu'il suffit à Alhaur de quelques semaines pour s'emparer d'Elne, Carcasonne, Agde, Narbonne, Béziers, Nîmes; en un mot, de toute la Gaule visigothique. Les malheureux habitants de ces contrées n'avaient pu présenter ni opposition ni ensemble; sans chefs, réduits à leurs propres forces, et délaissés par les Français qu'absorbaient leurs guerres intestines. Alhaur prit ses quartiers d'hiver dans les Gaules. Il avait fait un nombre considérable d'esclaves de tout âge et de tout sexe et un riche butin.

Ainsi les Maures complétèrent la conquête de toutes les parties de l'empire visigoth, et achevèrent la destruction de 718.
ce peuple, enlevé de dessus la terre par le fer arabe, comme le sable des rives par le vent. Il ne resta rien de cette belle puissance, que quelques malheureux réfugiés, cachés dans les montagnes, trop faibles pour rien entreprendre, trop terrifiés pour rien espérer, trop haïs encore des indigènes pour pouvoir se mêler avec eux, tombés de trop haut enfin pour ne pas être à jamais meurtris de leur chute. C'est de ces débris, conservés sans mélange par la force de l'aversion générale qu'ils inspiraient, que sont venues les races connues sous les diverses dénominations d'Agots, Cagots, etc.

Cette terrible chute, cette mort violente de tout un peuple, cette totale et subite disparition de toute une nation, ne fut suivie d'aucun regret. Le mépris vint remplacer la

terreur, la pitié ne put trouver de place; on crut pou
respirer plus librement, lorsque leur joug de fer eût été b
par les puissantes mains des Mahométans. Mais on ne fit
changer de maître, on fut obligé de courber la tête de
le vainqueur; seulement le glaive était brandi par un A
au lieu d'être levé par un Visigoth. Ce peuple pourtant a
été grand; sa puissance avait été une des principales et
plus redoutables de l'Europe; sa politique habile et fo
ses armes glorieuses; son gouvernement sagement enten

Avoir une monarchie élective, une noblesse, un cl
une armée; concilier l'exercice de chacune de ces cat
ries avec la liberté du peuple; faire mouvoir avec ensem
marcher du même pas l'indépendance de l'état, celle
l'église, celle de l'armée et celle des lois; assurer à cha
des classes de cette société les priviléges de son rang e
sa condition, de façon à ce qu'il ne survienne pas d'opp
tion entre elles : assurément de semblables résultats ne
vent s'obtenir qu'avec l'influence d'une énergique, prof
et sage constitution. Au bout de cent vingt-trois ans,
Récarède le catholique, les Visigoths, arrivés ariens d'It
retournent à leur première foi, au catholicisme.
l'avaient trouvé établi en Espagne; et remarquons que
minateurs et asservis maintinrent pure leur religion, c
nue commune et plus pure même que dans les a
églises, qui avaient plus ou moins donné entrée à cert
nouveautés dont elles étaient infestées. Le clergé fut
général, instruit; et, à quelques exceptions près, rest
dehors de la corruption qui gangrena les mœurs de la na
Il survit plusieurs ouvrages savants de leurs prélats,
un certain nombre fut canonisé.

Les nobles n'abandonnèrent jamais leur droit d'élec
qui leur était naturel et découlait de leur qualité milit
Plus tard, les évêques leur furent adjoints. Les con
étaient des conseils privés, dans lesquels étaient sanc
nées les lois, dont les rois avaient l'initiative. D'autres
eux-mêmes en promulguaient également; mais leur val
n'était reconnue que par l'adoption qu'en faisaient en
ble le roi, les grands, la noblesse et les prélats. Si l

voulait associer quelqu'un à sa royauté, il ne le pouvait sans le consentement des pouvoirs mentionnés ; et à sa mort il fallait que l'héritier présomptif fût de nouveau agréé et confirmé par le concile national.

Les rois avaient un pouvoir absolu sur l'armée ; en temps de guerre ils en décernaient le commandement à quelques chefs expérimentés et connus ; mais le plus ordinairement la commandaient eux-mêmes. Ils convoquaient les conciles nationaux quand ils le voulaient, ou le jugeaient nécessaire; ils conservaient la suprématie ecclésiastique ; ils faisaient frapper des monnaies à leur coin, et étaient eux-mêmes soumis aux lois et à la justice, pour laquelle se conserva toujours grande déférence et soumission. Le respect réciproque de la noblesse et de la nation pour le roi, et de celui-ci pour ces corps, amenait l'affection des peuples, et fut la source du bonheur et de la prospérité des Visigoths. Ils avaient une belle marine, se livraient au commerce qui les enrichit, et leur fournit les moyens de bâtir une grande quantité de villes et de places très-étendues, dont on voit encore les ruines après douze siècles. Lors de leur arrivée dans la Péninsule, les Arabes trouvèrent une population florissante, une culture bien entendue et répandue partout, un nombre infini de cités et de villages, même de bâtiments de luxe, dont quelques-uns ont trouvé grâce devant les torches des Sarrasins et la main du temps. Quelques-uns apparaissent encore, qui ne sont pas entièrement ruinés.

Ainsi donc, en résumé, une constitution bien adaptée, une forte administration, une liberté sage, un commerce actif et étendu, avaient rempli l'Espagne de richesses et d'une population nombreuse. Mais ces conséquences brillantes du mode de gouvernement que nous avons rapidement esquissé, remplacèrent l'aisance par la richesse; le luxe amena la corruption, d'où sortit la mollesse, qui au grand jour, étouffa le sentiment, la fibre nationale. L'épée mahométane moissonna cette population, comme la faux renverse l'herbe des champs ; et l'on se refuserait à croire les trésors, les incalculables richesses qu'ils envoyèrent à leurs différents califes, sans compter encore ce qui

restait dans les mains des vainqueurs. Les califes n'avaient droit qu'au cinquième du butin. Il est vrai que, vu l'éloignement de Damas, résidence des califes, leur part n'était pas toujours consciencieusement exacte; mais, malgré tout, elle était encore plus forte que jamais conquête ne leur en a rapporté.

Ici l'histoire joint à la liste des peuples engloutis dans ses profondeurs, encore une puissante monarchie qui, elle aussi, avait grandi par l'épée et ne s'était avancée vers l'Espagne qu'après avoir traversé, au bruit de ses sauvages hymnes de guerre, Rome pillée et embrasée. Mais il existe dans la vie des peuples, comme dans celle de l'homme, des époques distinctes d'enfance, d'adolescence, d'âge viril, de vieillesse, de décrépitude et de mort. L'heure suprême est également précipitée chez les uns comme pour l'autre, par la corruption morale. Les sociétés ont leurs périodes maladives, leurs crises intermédiaires, pour passer d'un âge à un autre; de même que l'homme a ses crises et ses maladies. Le doigt de Dieu marque l'accroissement, détermine la décadence, et fixe irrévocablement, dans la clepsydre éternelle, le terme sans retour de tous les deux. Ces chutes, mystérieusement préparées depuis la naissance des temps, deviennent tellement forcées que, loin de rentrer dans le domaine de l'intelligence et des conceptions humaines, ce n'est qu'après être tombées que les nations s'aperçoivent du danger où elles étaient de crouler. Tout concourt aveuglément au but du grand Architecte; les yeux fascinés des peuples semblent, comme par fatalité, se détourner du jour. Ils préfèrent le chemin dans lequel ils s'engagent, tout perdu qu'il est dans les ténèbres d'une profonde nuit; tout tendu de noir, comme la route des tombeaux.

Ainsi voyons-nous deux princes visigoths, que leur naissance appelle à régner, se concerter avec leur oncle, le comte Julien, beau-frère du roi leur père, pour attirer dans leur malheureuse patrie ceux qui devaient détruire à jamais leur empire, anéantir leur famille, ravager, incendier, piller le pays alors le plus riche, le plus puissant, le plus favorisé du continent. Sur les ruines d'un pouvoir qui s'était auda-

ieusement mesuré avec Rome ; qui avait fait tomber autour le lui, foulé aux pieds tout ce qui aurait pu entraver son accroissement; qui tenait en échec la France elle-même, cet autre pouvoir imposant; sur les ruines enfin d'un état qui comptait trois siècles d'existence, et auquel il en avait fallu un tout entier pour l'élever à son apogée : ces mêmes Ismaëlites, ces Maures, ces Sarrasins, comme on voudra les nommer devaient en deux années, asseoir une domination de fer, substituer le croissant à la croix, le coran à l'évangile, Mahomet au Christ, dans la catholique Espagne.

Ils devaient établir une domination, non pas éphémère comme une victoire, passagère et fugitive comme une incursion; mais robuste, mais stable, mais destinée à vieillir plus que celle qu'elle remplaçait. Ce magnifique empire que cent combats et cent années avaient à peine suffi à consolider pour deux autres cents ans; deux années, un jour, moins encore, quelques heures, une bataille est assez pour l'anéantir et pour en fonder un qui dura huit siècles.

En vain voudrait-on ne pas se l'avouer; les grands enseignements de l'histoire nous le disent assez; les immuables décrets de la providence sont impénétrables. Quand les sauvages enfants d'Ismaël .sortirent poudreux de leur désert pour se ruer sur la Perse et la Syrie; quel œil assez pénétrant aurait su découvrir que c'était là l'instrument, le fléau, le glaive que la main de Dieu agitait d'aussi loin pour en châtier, en flageller une nation pervertie, corrompue, et détruire un peuple devenu sourd à tous les avertissements de la religion; peuple incapable désormais de remords et de retour? Et ceux-là même à qui l'intérêt le plus puissant et le plus personnel criait de vider leur querelle entre eux d'abord, ensuite de se rallier, ne fût-ce que momentanément, et pour repousser d'un commun accord le commun danger qui les menaçait aussi proche et aussi évident; ceux-là même sont aveuglés au point d'appeler à leur aide l'ennemi qui applaudissait à leurs divisions de famille. Ils sont aveuglés au point d'espérer un secours sans conséquences du barbare qui attendait avec un rire satanique le moment de les briser. Ils sont assez aveuglés pour attirer

sur eux, et dans le but inique de servir leurs haines étroites et leurs vengeances particulières, la tempête qui devait les foudroyer, les broyer, sans acception de parti, d'ennemi ni d'allié.

C'était encore la même main, la même impulsion providentielle qui avait poussé l'inondation barbare contre Rome, dès que la grande ville eut accompli sa mission civilisatrice et conquérante. Fondée par une poignée de brigands, Rome, s'était établie par des combats, maintenue par sa politique, consolidée par la guerre, étendue par la conquête, policée par son contact avec toutes les nations existantes alors. Mais ce contact, auquel Rome devait la civilisation répandue ensuite au loin par elle avec son code et ses lois; ce contact devint la source de sa démoralisation; à force de la polir, il l'usa.

Rome avait imprimé à toutes les parties de son vaste empire le mouvement qui devait un jour l'emporter. Jouet des arrêts éternels, il lui fut interdit de comprendre ce qu'elle faisait en insufflant le vertige guerrier aux populations inquiètes et indociles du nord. Son rôle était rempli; elle devait céder la place et l'avenir à ceux qu'elle avait précédemment domptés, et qui, à leur tour, recouvrant la conscience de ce qu'ils pesaient dans la balance, allaient reprendre leur attitude de nation. Enfin, et sans que la grande ville pût s'en rendre compte, son heure était arrivée, et elle provoqua le tourbillon dans lequel elle devait disparaître comme dans une vaste et sanglante orgie.

Après avoir tué leur maître, les esclaves enivrés, tous debout autour des débris du banquet, restèrent un moment, comme effrayés de leur propre audace, à contempler celui qu'ils venaient de terrasser, à se demander l'usage qu'ils allaient faire de leur affranchissement et de leur liberté. Ce mot magique, oublié depuis des siècles sous le poids de la servitude, vint frapper doucement leur oreille. Alors, heurtant du pied le cadavre gisant, les esclaves se partagèrent ses dépouilles, et retournèrent chez eux libres et vengés. Long-temps la grande cité, par les seules lois de l'aplomb résista, comme une digue immobile, à tous les flots qui la

aient avec furie. Mais une fois que, perdant son équili-
, elle eut commencé à osciller sur son piédestal; l'effort
ant de milliers de bras qui la poussaient, aidé du poids
:e corps disproportionné, la renversa en un moment. Et
›oussière qui la recouvrit en retombant sur elle, l'en-
›lit à tout jamais. L'ordre du Dieu des nations, qui avait
} Rome dans sa main, fut accompli. De même encore
seul coup de glaive trancha définitivement l'antique mo-
:hie visigothe, effaçant jusqu'au nom de ce peuple qui,
faîte d'une haute puissance, tomba dans le néant. Du
ns cette nation conquérante et guerrière mourut les
ıes à la main.

›a corruption morale, le mépris pour les souverains,
bli des lois, entraînèrent tant de pouvoirs dans l'abîme
s fond qui tous les engloutit. Dans ces bouleversements,
chutes, ces disparitions de peuples, l'Euskarien reste
l debout, souvenir vivant du passé, témoin des siècles
sommés, dont son existence doit attester.

.'Euskarien est un autre peuple de Dieu. Immobile de-
t ces monceaux de puissances qui s'accumulent sous ses
x, tombées les unes sur les autres comme les morts du
mp de bataille; un pied sur ces poudreuses ruines,
ıskarien doit à sa pureté constante, à ses mœurs patriar-
lles, à la franchise de son caractère, à la loyale profon-
ır de sa politique, sa pose de relique sainte des âges
mitifs. S'il a toujours combattu pour sa liberté avec per-
:ance, acharnement; c'est qu'il comprenait l'importance
sa mission, c'est qu'il se sentait appelé à conserver reli-
usement le dépôt des libertés du monde, jusqu'au jour
l'agrégation des peuples les lui redemandera. Il a com-
tu; il attendra. Du haut de son amphithéâtre de monta-
es, nous le voyons maintenant s'incliner devant l'immua-
› volonté, accepter le rôle qui lui est départi de specta-
ır inamovible des tempêtes qui frappent et pulvérisent les
issances, et pendant que les peuples tremblent, regarder,
nquille, confiant et ferme, venir les Sarrasins.

HISTOIRE DES BASQUES.

DEUXIÈME PARTIE.

LES ARABES-MAURES.

Pendant qu'Alhaur complétait la destruction de l'empire visigoth par ses conquêtes dans les Aquitaines, un homme surgissait dans le silence des montagnes, au sein d'une population libre et vierge de toute domination étrangère. C'était Pélage, le fils de Favila tué par Vitiza, le cousin du malheureux Roderic qui s'était, par sa fuite chez les Vascons, soustrait à la mort que lui destinait le voluptueux tyran. Avant d'aller plus loin dans les faits, il est urgent de jeter un rapide coup d'œil sur la topographie du pays.

Deux régions, Doyerry et Burenza, sont couvertes par une chaîne de montagnes qui, se détachant de la ligne pyrénéenne, s'étend vers l'Ebre par Estella, Los Arcos et Viane; et couvrant le flanc septentrional de la Navarre, se lie aux contreforts de l'Alava, de la Bureba et des anciens Cantabres; ceux-ci sont désignés aujourd'hui par le nom de montagnes de Burgos. Séparant les Asturies des plaines du royaume de Léon, leur continuation pénètre en Galice, et s'avance vers l'Océan occidental. Dans cette même direction se trouve la majeure partie de la prévôté d'Olite, coupée par l'âpre et grande chaîne d'Alaïz, et d'autres contreforts qui s'allongent jusqu'aux villes de Sainte-Marie d'Uxue et Saint-Martin de Uns. Dans cette portion sont les vallées de Roncal, de

Salazar, d'Aïzcoa; celles d'Erro, de Bastan, de Vertiz-Arana, les cinq villes qui vont du sud au nord, regardant vers la France, et se rapprochant beaucoup de l'Océan par Fontarabie et le cap alors nommé Oléarso.

Dans ce même périmètre se trouvent encore d'autres vallées qui embranchent avec celles que nous venons de nommer et, descendant vers le midi, pénètrent jusqu'à l'intérieur de l'Espagne. Telles sont celles de Longuido, Urraul, Arze, Esteribar, Ulzama, Larraun et Arraïz; puis celles qui couvrent Pampelune et l'antique Sangueza, aujourd'hui Rocafort. C'est dans ce site sauvage, qu'enceinte de murs et de fortifications, dont après sept cents années de destruction on retrouve encore d'assez nombreuses traces, était une ligne, boulevard opposé aux barbares qui, des basses terres, marchaient sur les Pyrénées. Elle présentait comme un front de défense non interrompu, une ceinture de murailles jusqu'à Pampelune; Lumbier, assise sur un sommet élevé et presque entourée par deux rivières; l'ancienne Elo, aujourd'hui Montréal, construite au pied de l'inaccessible montagne d'Iga; Leguin, forteresse aux abords escarpés et difficiles, dont on voit encore les ruines près d'Urroz; et plusieurs autres villes placées sur les hauteurs, les cimes des montagnes des marches de Pampelune, Sangueza et autres populations déjà nommées.

A ce front étendu et aligné, pour ainsi dire, comme un front de bandière, servaient d'ailes saillantes et recourbées en croissant, d'autres monts détachés de la chaîne principale comme des rameaux, avec direction vers l'occident, à la mer. Au sud, une branche partie des environs de Sangueza, court par Coseda, le val d'Aybar, Galipienzo, Saint-Martin d'Uns, et Sainte Marie d'Uxue, jusqu'à la contrée dite la Bardena réal. Du nord, les chaînons inclinent légèrement vers l'occident, en partant des environs de Pampelune, où ils commencent à se former. Là encore, la chaîne de Reniega, dont le versant borde la vallée d'Ilzarbe; Sarbil, que les Vascons nommèrent Handia (*grande*) à cause de son étendue; celle qu'ils désignèrent par l'appellation significative d'Urbasa (*abondante en eau*), pour la quantité de sources

qui en jaillissent. Non loin, les monts Pénicastro, de la Population et de la Sensierra, qui vont rejoindre l'Ebre. Dans les ouvertures laissées de distance en distance par ces divers bras, s'enfoncent les vallées d'Ollo, Gañi, Guesala, Amescoa, Allix, Ega, Aguillar; les terres de Deyo et de la Berrueza, que les indigènes ont toujours conservées intactes, et victorieusement défendues contre toutes les entreprises des Musulmans.

Aux collines nord des monts Handia et Urbasa, vient se relier la grande montagne d'Arolar, les vals d'Araquil et Burunda, qui servent de frontière aux plaines d'Alava. Tels sont les lieux qui, avec les divers districts de leur circonscription, servirent de digue à l'inondation des Barbares; c'est là, au pied de ces monts sourcilleux, que s'arrêta le torrent envahisseur.

Parmi les possessions conservées intactes, il faut compter aussi Jaca avec ses montagnes; Jaca, petit pays que la rivière Aragon enveloppe de ses deux bras, en donnant son nom au royaume qui, depuis, grandit en puissance et en territoire, et adjoignit à sa couronne celles de Naples et de Sicile. Les Jacétaniens, sujets des Vascons, et leurs tributaires dans des temps déjà très-reculés, firent toujours cause commune avec eux, et coururent les mêmes chances dans les guerres contre les Visigoths. Entourés de monts presque inaccessibles, communiquant avec la Navarre par le val Roncal, ils restèrent également fidèles à la cause des Vascons dans la guerre contre les Sarrasins. Les Vardules, aujourd'hui Guipuzcoans, maintinrent aussi constamment la possession et l'inviolabilité de leur territoire. Toutes les traditions, l'identité de la langue à toutes les époques, l'antique réputation de s'être toujours conservés francs et libres de tout joug; réputation qui a traversé les siècles sans qu'aucune voix se soit élevée pour la contredire ou l'attaquer; la configuration des lieux, leur âpreté, leur accès difficile, inabordable même en quelques endroits : tout concourt à prouver authentiquement la résistance heureuse, l'entière conservation d'une liberté, d'une indépendance intacte par les montagnards.

Il ne faudrait cependant pas s'imaginer que les Ca
vécussent sans supérieur aucun, sans hiérarchie. l
de la liberté n'était pas chez eux une frénésie aveugl
fascinait pas au point de ne pas concevoir une iné
rang et de suprématie. Ils se choisissaient des chefs,
titre a toujours été traduit par l'appellation de *ducs,*
impropre que soit ce mot, d'après les idées qui s'y ra
aujourd'hui. C'était le véritable *dux* des latins, le *con*
le chef, le *Buruzagui* des Euskariens, *celui qui est*
Faute d'une expression qui rende mieux le genre
fluence et du pouvoir des *ducs,* nous adopterons
jusqu'au moment où la dénomination de *Roi* viendra
placer.

Il n'entre pas dans notre plan de dérouler ici la
ducs de Cantabrie et des autres districts dont se
l'ensemble de cette république modèle. Il nous faut
dant, arriver à la filiation de Pélage ; puisque c'est l
figure de l'époque, le premier qui tira l'épée pour r
778-787 loin de ses frères le joug odieux que le Musulm
voulait leur imposer; celui qui, marié à une noble V
avait été demander aux montagnes qui avaient v
sa mère, un asile contre le poignard de Vitiza.

C'est lui qui leva l'étendard sous lequel accour
ranger les hommes qui, successivement, formèrent
par laquelle fut portée la première atteinte au
mahométan ; et pourtant il n'avait d'autre moyen
tion que la noblesse de son âme, l'audacieuse gran
son plan, l'ascendant entraînant de sa vibrante paro
lui qui maintint dans le sanctuaire des montagnes
répandit dans les provinces voisines le culte pur d
tianisme, sur les débris épars du Croissant qu'il ava
C'est lui qui fut nommé roi d'Oviédo et des Astu
que la terreur de son nom protégea contre les Ma
point qu'ils n'osèrent plus troubler son règne.
encore qui se servit de ce titre dû à sa valeur
gesse, pour couvrir de villes les terres de son obé
soit en les fondant, soit en les faisant ressortir
dres sous lesquelles les avaient ensevelies les S

ıis il n'en voulut ceindre de murailles ni fortifier aucune, ur ne point les exposer à un nouveau sac. Aucun fort ne t élevé par lui dans son royaume. Le guerrier avait rouvé la valeur de ses soldats, c'est-à-dire de son peuple, isque tous portaient les armes depuis dix-huit ans jusqu'à mpossibilité de les soutenir; il savait que, tant que leur avoure durerait, les fortifications naturelles suffiraient ur les couvrir, les protéger, les mettre en sûreté; et il ne ulut pas les trop abriter contre les attaques de l'ennemi.

Nous allons donc passer de suite au septième duc des ıscons nommé Loup. Il laissa trois fils; l'aîné, Andéca, duc protecteur de Biscaye comme son père et tous ses devan- ›rs, avait à gouverner la portion orientale de la Cantabrie, la Rioja, et une portion de l'Alava, avec la partie mon- euse de la Biscaye. Bermudo, le second, avait la part cidentale, c'est-à-dire les Asturies de Santillane jusqu'à)céan et les côtes d'Oviédo. Le troisième, Pierre dit de ıntabrie, les hautes et basses montagnes de la Cantabrie, ıjourd'hui Vieille-Castille. Ces trois duchés comprenaient ınc toute la bande sud des Pyrénées, et les côtes de)céan, depuis la rivière dite Sella près des Asturies Oviédo, jusqu'à Berméo en Biscaye. Sur les autres points, ı s'étendaient des Asturies de Santillane, par la basse mon- gne et partie de la haute, jusqu'auprès de Burgos, y com- is la Bureba.

Andéca n'eut qu'une fille unique, Bélinda, qui fut son ritière; elle se maria avec un chef vascon du nom de ılchisio, et n'en eut non plus qu'une fille, Baltrude. ermudo, père de Favila, était aïeul de Pélage, marié à andiose noble Vasconne, dont il eut deux enfants: le prince avila qui lui succéda, et Ormisinde. Alphonse et Fruela ırent les deux fils de Pierre duc de Cantabrie et troisième ls de Loup VII. Cet Alphonse, que ses hautes qualités et s services qu'il rendit à sa patrie avaient fait distinguer ar Pélage, obtint la main de sa fille Ormisinde. Il devint lus tard le célèbre Alphonse le Catholique, et commença la érie des rois d'Aragon.

Alhaur, avons-nous dit, conquérait et ravageait la Nar-

bonaise, dernière possession des Visigoths. Dans le cœur des Pyrénées fermentait l'ardent désir de se préserver d'abord, et d'affranchir ensuite toute l'Espagne de la domination arabe. Les Asturiens, Galiciens et Léonais se concertèrent généreusement pour relever les ruines encore fumantes de leur malheureuse patrie, et en faire les fondements d'une nouvelle monarchie. Ils s'adjoignirent les Biscayens, libres encore ainsi que tous les montagnards, du joug ismaëlite. Ces hommes qui s'armaient comprirent qu'il leur fallait un chef, que ce chef devrait réunir une valeur à toute épreuve à une infatigable activité, une audace digne du projet, un coup d'œil et un talent sûr, un caractère entreprenant et que rien ne pouvait effrayer ni rebuter. Pendant que leurs vœux l'appelaient, cet homme se dressa devant eux. C'était Pélage qui, mettant habilement et chaudement en jeu les puissants ressorts de l'intérêt personnel, de la religion et du patriotisme, sut allumer chez des hommes déjà préparés par leurs propres sentiments, une ardeur, un enthousiasme qui ne devait plus s'éteindre que dans le sang des Sarrasins.

Ses paroles répandues par ceux qui les avaient avidement recueillies, lui amenèrent de nouveaux prosélytes, des soldats; lui facilitèrent les moyens de rassembler des armes, des vivres en abondance, et de se trouver bientôt en état de braver une attaque. Proclamé roi par son armée, il la voyait journellement s'agrandir. Le bruit de cette élection retentit jusque dans les Gaules. Alhaur l'entendit de ses quartiers d'hiver; il en prévit facilement toutes les conséquences, et comprit la nécessité d'y porter un prompt remède, en empêchant l'affermissement de cette puissance naissante. Il envoya l'ordre de rassembler immédiatement dans la Péninsule une forte armée et de l'approcher des pays en fermentation, afin d'être sur le terrain à la belle saison. Pélage aussi redoubla de précautions et d'activité, ne négligea rien de ce qui pouvait animer ou soutenir la résolution de ses soldats; il leur parlait de leurs devanciers et de la gloire immortelle qui les attendait, eux aussi. Dès que le temps permit le passage des monts, Alhaur envoya, par la Catalogne, une partie

de son armée renforcer le corps d'observation. Alchaman, capitaine maure d'expérience et de talent qui avait fait toutes les campagnes depuis le commencement de l'invasion, reçut le commandement de ces forces réunies. Confiant dans le nombre et la valeur de ses troupes, Alchaman se mit en marche (*).

Pélage savait qu'une bataille était inévitable; et qu'en la perdant, la ruine de sa patrie et du pays qu'il voulait sauver de l'esclavage était assurée. Confiant, lui aussi, dans sa cause, dans l'avantage de sa position, dans l'ardeur soutenue de son armée, il prit ses dispositions. Après avoir exhorté ses troupes à implorer la protection du Dieu des armées, il plaça les moins aguerries sur la cime des rochers qui bordaient et dominaient la vallée de Rio Buegna. Elles avaient l'ordre de rester cachées, de laisser pénétrer l'ennemi sans l'inquiéter, sans même se montrer; de réserver tout leur courage pour écraser le Maure à son attaque de la position principale; de fondre ensuite sur lui, et de l'achever par un effort général, lorsque le désordre aurait commencé dans ses rangs. Pour Pélage, il se retira avec des hommes de choix, dans la grotte de Sainte-Marie de Cavagonda, située à côté d'une montagne très-élevée qui commande une profonde vallée figurant une chaussée bordée de précipices à droite et à gauche, et dans laquelle on ne peut pénétrer que par le mont Auseba.

Alchaman, non moins ardent pour le combat, entra réso-
lument dans le val Rio Buegna avec son armée bien pour- 718
vue de tout, et chercha Pélage. Oppas, l'évêque félon dont nous avons déja parlé, à la tête d'un corps de cavalerie visigothe au service des Maures accompagnait Alchaman. Leur marche commença avec toutes les précautions commandées par la localité. Aucun ennemi cependant ne se présentait; partout le silence, la solitude, un désert. La marche fut activée, le mont Auseba péniblement passé, et les infidèles s'allongèrent dans les vallées.

(*) Ferrer.—Rod. Tol.—Luc. Tud.—Chron. Var. antiq.—Marian.—Alph. M. Chron.—Lud, Nonü Hisp.

Alchaman sut bientôt qu'il approchait de Pélage ; il lui envoya en parlementaire l'évêque Oppas. Celui-ci représenta au roi l'impossibilité de vaincre, l'inutilité de la défense, le danger et les suites de la défaite, et conclut en l'engageant à se rendre. « Traître à ton Dieu et à ta patrie, « lui répondit Pélage, oses-tu bien, évêque renégat, me con-« seiller d'abaisser devant les ennemis de mon pays et de « ma religion une épée que je n'ai tirée que pour préserver « l'une de la profanation, l'autre de la servitude? Esclave « des mahométans, penses-tu donc que les hommes libres « qui m'accompagnent entendent ta voix impie sans indi-« gnation, te voient sans colère et sans mépris? Crois-tu, « que lors même que je serais assez lâche pour leur com-« mander d'accepter le joug des barbares que tu viens nous « offrir, ils obéiraient à ma voix? Qu'ils renonceraient, « comme toi, à la foi de leurs pères? Va rejoindre ton « maître ; délivre-nous de ta présence, et réponds à ton « Arabe que, nés libres, nous vivrons ou périrons avec et « pour notre indépendance. Le fer en décidera ; va ! »

Alchaman, irrité de cette réponse, prit aussitôt ses dispositions pour une attaque générale. Les Maures la commencèrent avec furie. La position choisie par Pélage était élevée, et les Musulmans au fond du vallon ; elle était d'ailleurs au milieu de rochers escarpés, en sorte que les traits lancés par les Arabes revenaient sur eux et les blessaient. Ce jeu du hasard commença leur désordre. Pélage s'en aperçut, persuada à ses gens que Dieu, qu'ils avaient invoqué avec ferveur, touché de leur malheur et de leur foi, combattait pour eux. Il sortit brusquement de sa grotte, se précipita comme un torrent sur les Maures qui ne purent soutenir l'impétuosité de son choc, et plièrent devant l'étendard montagnard. C'était la première fois que les fiers enfants d'Ismaël se voyaient obligés de rompre.

Dans ce moment d'hésitation, détonnement, pendant qu'Alchaman s'efforçait de rétablir ses lignes en désordre et de reprendre l'offensive qu'il avait perdue, les chrétiens embusqués sur les hauteurs des deux flancs de la vallée mirent en mouvement de grosses pierres, des quartiers de rochers

réparés d'avance. Ils tombaient en bondissant, et acquéaient, par leur abrupte rotation, nouveau poids et force nouvelle. Les Arabes écrasés de tous côtés n'avaient plus à combattre, et ne pouvaient s'abriter contre ces redoutables projectiles. La confusion devint complète ; la fuite était impossible, le carnage fut affreux. Cent vingt-quatre mille hommes, s'il faut en croire le chroniqueur du grand Alphonse, périrent dans cette vallée ; avec eux Alchaman. L'évêque Oppas, prisonnier de Pélage, fut condamné au dernier supplice, pour prix de sa longue trahison (*).

Quelques débris de cette nombreuse armée, dit Lucas de Tuy, ayant réussi à gagner le sommet du mont Auseba, prirent les sentiers de la montagne d'Amosa et descendirent sur le territoire de Liebana. Séparés des vainqueurs par une forte distance, les malheureux se croyaient à l'abri de toute atteinte et de tout danger. Mais ce qui a été touché par le souffle de Dieu ne peut se soustraire à ses arrêts ; si les hommes lui manquent pour l'exécution de ses volontés, les éléments, les créatures inertes le servent, les montagnes lui obéissent. Les fugitifs, échappés à la hache vasconne, aux rochers qui avaient broyé leurs compatriotes, côtoyaient la rivière de Deva, le long des flancs d'une montagne dont une assez longue portion, mi-partie de rochers, surplombait sur la rivière. Lorsque ce faible reste de l'armée mauresque arriva à la hauteur de cette partie de la montagne, elle se détacha tout à la fois, s'écroula sur les mécréans, et les enterra tous en étouffant jusqu'à leurs cris. Moret et Fayerne rapportent aussi ce fait.

La grande défaite de Rio Buegna parvint promptement à la connaissance de Munuza, commandant à Gijon, ville la plus voisine des chrétiens. Il jugea prudent de s'éloigner et s'aller mettre en sûreté avec ses troupes, trop faibles pour résister à une entreprise un peu vive de Pélage. Le roi, averti de ce mouvement rétrograde, se mit aussitôt à la poursuite de Munuza, le joignit dans la vallée d'Olables, à trois lieues au-dessous d'Oviédo, fondit sur lui et tailla en pièces tous les

(*) Chron. Var. Antiq.— Vasæ. Chron. — Alph. Mag. Chron.—Luc. Tud.

fuyards (*). Cette seconde victoire compléta la première, balaya les Asturies, et commença à inspirer de la terreur aux musulmans. Leurs chefs réfléchirent aux dangers de conduire des armées, dans un pays qui n'offrait à leur cupidité que des rochers, quelques misérables villages aux maisons disséminées, un peuple pauvre et belliqueux contre lequel la cavalerie, principale force des Maures, était neutralisée par la localité. Ils se tournèrent alors vers les Gaules, pays plat et riche, divisé d'ailleurs par des guerres intestines, et dans lequel leur avidité et leur courage trouveraient de plus faciles aliments. Ils levèrent d'énormes impôts sur toute l'Espagne, et commirent tant et de si grandes exactions, que plusieurs points de la Péninsule se soulevèrent.

Les Maures eurent aussi des démêlés entre eux, et en vinrent aux armes. Cependant ils s'organisaient; leurs possessions en Espagne reçurent des gouverneurs, dont le pouvoir s'étendait en raison de l'importance de leurs conquêtes; on pouvait même déjà prévoir le moment où cette succursale deviendrait assez puissante pour proclamer son indépendance, décliner la suprématie de Damas, et ne relever que d'elle-même. La valeur, les conquêtes, l'envoi fréquent des parts de pillage faisaient les titres aux emplois, comme dans tout gouvernement qui a l'invasion pour principe, la conquête pour base, et la guerre comme condition d'existence (**).

Parmi les chefs les plus brillants, un surtout s'était fait remarquer; c'était Abderahman, qui fut élevé à la dignité de Gaféqui. L'armée avait pour lui de l'enthousiasme, l'organisation gouvernementale une aveugle confiance; il était dévoué, téméraire, heureux. Il fut envoyé dans les Gaules;
732 il y entra avec la plus nombreuse armée arabe que l'on eût encore vue; plusieurs avaient été réunies en une seule. Leur ardeur du pillage semblait accrue par leur nombre; la renommée de leur chef les faisait se croire invincibles: elles rêvaient la conquête de la France et le massacre des chré-

(*) Chron. Var. Antiq.

(**) Les mêmes.— Rod. Tol.— Luc. Tud.

ns qu'elle renfermait. Cette horde furieuse se précipita, r la Narbonaise, sur le royaume d'Aquitaine, où régnait ıdes, fils de Boggis et petit-fils d'Aman duc des Vascons. ıdérahman avait à venger la défaite et la mort de Zama, rivée onze ans antérieurement. Vainement le roi, brave et errier, voulut s'opposer au torrent; l'avalanche l'emporta, l'écrasa en lui passant sur le corps. Arles, Narbonne, aient été prises et pillées; Toulouse, la ville royale, subit même sort, après une sanglante bataille dans laquelle ıdes vit tomber une partie de ses Aquitains et de ses auxiires, les Vascons cis-pyrénéens. Le flot vainqueur se parjea alors en deux; Abderahman envoya une partie de sa ıle ravager la Saintonge, le Poitou, la Touraine, l'Anjou; ims même fut assiégée par les audacieux musulmans qui aaient frapper la France au cœur. La ville fut cependant ıvée par l'intrépidité de son archevêque.

L'autre moitié, commandée par Abderahman lui-même, porta sur Bordeaux. Au passage de la Garonne, Eudes retrouva devant lui pour le lui disputer. Mais que pouvait-ıvec une poignée de braves, contre une multitude fanatie? Que pouvait-il avec des troupes composées en majorité ı restes de la dernière défaite, contre des hommes que la tune n'avait pas encore trahis, des hommes qui couraient ɔouiller Bordeaux de ses richesses, y porter le feu, y réıdre le sang? Cette grande ville fut assiégée, enlevée ès un assaut meurtrier, malgré sa vive défense; son ıverneur fut tué. Les Arabes lui coupèrent la tête, qu'ils portèrent comme trophée; les habitants furent livrés à ɔrutale fureur du soldat. Le pillage fut complet, le masre horrible; quelques rares habitants réussirent à racheleur vie par l'abandon de tout leur avoir.

Tant et d'aussi odieux ravages avaient répandu la stupeur la consternation. L'indignation, la honte eurent leur tour. immense cri de guerre et de vengeance s'éleva de la nche aux Pyrénées, et retentit des bords du Rhin aux es de l'Océan. Les vieilles bandes de Charles Martel, outumées depuis long-temps à vaincre avec lui, secouèt la poussière de leurs armes, et sortirent des retraites

dans lesquelles ils se reposaient de leurs travaux et de leur gloire. Tout homme devint soldat, et courut se ranger sous les drapeaux de Charles, émule de gloire des plus vieilles cohortes, enflammé par un noble orgueil national. Eudes vaincu, affaibli, avait cependant son injure et le sac de ses états à venger. Il releva la tête; et recueillant ce qui lui restait de troupes, en recrutant de nouvelles, aidé des Vascons cis-pyrénéens qui lui fournirent un bon contingent, il fut joindre ses armes à celles de Martel. Le danger était général, la cause commune, l'ennemi national; les deux rivaux qui, plus d'une fois, s'étaient mesurés sur le champ de bataille, oublièrent leur querelle et l'étouffèrent dans l'intérêt public.

733 La première moitié de la nuée arabe, repoussée de Reims, s'était rabattue du côté de Tours; Abderahman vint l'y rejoindre avec ses colonnes victorieuses. Pendant ses préparatifs de siége contre Tours, le Gaféqui apprit qu'une formidable armée s'avançait pour lui disputer la conquête qu'il méditait. Prudent autant qu'intrépide, il ne voyait pas sans peine les excessives richesses dont étaient chargés ses soldats. Tant de trésors rendaient les Arabes plus avides, mais aussi, de jour en jour, moins propres au combat, par leur soin à les conserver, leur ardent désir d'en jouir paisiblement. La crainte d'exciter quelque mécontentement dans les troupes, empêcha le Gaféqui d'ordonner, dans ces graves conjonctures, l'abandon momentané du butin. Il pressa même les opérations du siége et avec tant de vivacité que la place fut emportée presque en vue de l'armée française, qui arrivait à grandes journées. Les malheureux Tourangeaux furent victimes des plus horribles excès. Abderahman aurait pu les empêcher; il ne fit rien pour les arrêter. Mais toute mesure se comble ici-bas; toute chose atteint son terme, et parfois la fortune se prononce pour la justice.

Marchant l'une au-devant de l'autre, les deux armées se rencontrèrent le 7 octobre 733, dans les magnifiques et riches plaines qui séparent Tours de Poitiers. Abderahman comptait sur le nombre, le courage, l'impétuosité habituelle de ses Arabes, et la constance que la victoire lui avait montrée jusqu'alors; il donna le premier le signal du combat. Le

oc de cette armée presque innombrable fut reçu
ent et avec solidité; le combat devint àcharné;
partielles ne décidaient rien; la victoire demeura
incertaine. Cependant, à force de courage, de
sistance, la cause de la patrie outragée l'emporta.
x Abderahman, écumant de rage de voir le Crois-
aux chrétiens, fit les derniers efforts pour rétablir
. Il se portait partout, se multipliait; et pour
r l'exemple un corps qui flottait indécis, il se
:e, et de désespoir l'entraîna et se précipita avec
épais des bataillons français. La brèche qu'il fit
sanglante; mais elle se referma sur lui : il n'en
Lui et les siens y trouvèrent la mort. Abderahman
résistance des Arabes devint molle. Eudes, avec
ns et ses Vascons auxiliaires, Charles et ses Fran-
nt un effrayant carnage. Trois cent soixante-quinze
mes, disent les historiens et chroniqueurs, restè-
ı poussière ensanglantée du champ de bataille.
rons, avec Mézeray, ce chiffre exorbitant. Tout ce
pa aux égorgements du combat et de la déroute,
à Narbonne; Eudes les y poursuivit, les harcela
ı dans leur fuite, et leur tua encore du monde.
restes de ces débris arrivèrent au pied des Pyré-
y cantonnèreut. La nouvelle de ce désastre arriva
en Espagne, même jusqu'en Afrique, et répandit
ıation parmi les Musulmans.

avons-nous dit, vivait tranquille à la faveur de la
son nom. Ses succès ne l'enorgueillirent pas; il
rmit point dans une indolente sécurité, et profita
fruit de ses travaux, pour asseoir de nouvelles
; des sites bien choisis, et réparer celles que les
ɜ la guerre avaient fait souffrir. Un grand nombre
s, les plus riches surtout, fuyaient le joug pesant
s sous lequel elles gémissaient, et venaient se
s la protection de Pélage. Les opulents étaient les
sés aux vexations, aux exigences, aux caprices des
ırs. Ainsi furent promptement peuplées et devinrent

bientôt florissantes, les cités nouvelles ou restaurées par Pélage, et naguère désertes. Le roi, déjà fatigué par ses grands et continuels travaux, obtint de la noblesse l'association de son fils Favila au gouvernement, et maria sa fille Ormisinde, à Alphonse fils de Pierre de Cantabrie. Son règne ne fut plus troublé par aucune attaque de la part des Maures. Pélage s'attacha constamment à consolider la puis-
737-757 sance dont il était le fondateur, assurer le bonheur de ses peuples en guérissant les plaies de la guerre, et les mettant en état d'en soutenir de nouvelles avec succès. Après dix ans de règne, Pélage mourut le 18 septembre 737, dans un âge avancé.

Favila lui succéda sans opposition. Il défendit vaillamment ses états contre les Maures, qui vinrent s'y montrer, fonda l'église de Sainte-Croix au territoire de Cangas, et fut tué dans une chasse par un ours. Il avait régné un an; Sainte-Croix reçut sa dépouille mortelle (*). Alphonse son beau-frère, neveu de Pélage fut élu par les principaux seigneurs. Grand politique, grand général, guerrier valeureux, prince d'une haute piété, Alphonse Ier obtint des succès marqués sur les Maures et laissa, en mourant, ses états plus étendus, plus peuplés, plus riches que lorsqu'il avait pris le timon du gouvernement. Il régna près de vingt ans, mourut en 757, et fut inhumé à Sainte-Marie de Cangas. La quantité d'églises qu'il fonda, celle des mosquées qu'il avait détruites, lui fit donner le surnom de *Catholique*.

Sous le règne d'Alphonse les Vascons navarrais avaient profité des sanglantes défaites des Maures, pour faire des tentatives sur les plaines de la Navarre, la Rioja, le haut Ebre et les confins de la Bureba. Du temps des Visigoths, ils avaient aussi multiplié leurs entreprises sur ces divers quartiers; et depuis leur première occupation de ces contrées, soit par eux-mêmes, soit par colonies, les habitants en avaient conservé le nom de Vascons. Ils les regardaient comme leur propriété; et en qualité de voisins de l'Alava,

(*) Vas. chron.—Marian.— Chron. var. ant.—Ferrer.—Luc. Tud.—Rod. Tol.— Turq.

rs plus étendue, ils avaient ajouté à leur nom la dési-
ition particulière de cette province et s'appelaient Vas-
is d'Alava. Peu de temps après la nouvelle conquête
› les Navarrais en firent, il s'éleva à ce sujet des querelles
re eux et les rois d'Asturie, fondées sur ce qu'Alphonse
ait emparé par les armes de quelques cités dans ses
irses de ce côté, et principalement de Miranda-de-Ebro.
: rois s'efforçaient d'y continuer une domination que la
ɔulation refusait de reconnaître.

Après la mort d'Alphonse, les grands élurent par recon-
ssance son fils Froïla. Quoique foncièrement ce prince fût
ins pieux que ses trois prédécesseurs, il fit cependant
ater, au commencement de son règne, un grand zèle pour
religion. Il fut choqué de ne trouver que des prêtres 757-758
riés dans tous les desservants des églises, et leur intima
de de quitter leurs femmes, avec défense expresse de les
rendre, ni de se remarier jamais. Cet acte arbitraire lui
ra la haine des ecclésiastiques, dont le mariage avait été
orisé en dernier lieu encore, par un roi légitime et un
cile national (*).

Dans une campagne de ce roi contre les Vascons, qui
ès l'avoir choisi un moment comme protecteur l'avaient
ndonné, Froïla fit plusieurs prisonniers. Parmi ceux-ci
t une jeune personne d'une rare beauté, que les auteurs
ament Monine. Son origine est restée inconnue. Le roi
devint éperdument amoureux, et finit par l'épouser. De
e union naquit Alphonse surnommé le Chaste (**).

Abul-Abbas Azefah, usurpateur du Califat de Damas et
che de la race des Abassides, avait assuré son pouvoir
l'assassinat de Mervan et de toute sa famille, l'illustre
e des Omeyas. Un dernier rejeton s'était échappé du
ssacre des siens et s'était réfugié en Afrique, dans la tribu
Berbères Zénètes, qui l'avaient acueilli, le chérissaient,
estaient discrets dépositaires du mystère de sa naissance.
elques Arabes restés fidèles aux Omeyas, savaient l'exis-

) Ferrer.

*) Chron. var. ant.

tence et le refuge d'Abderahman; c'était le nom du prince. A la suite de quelques manœuvres, ils parvinrent à persuader un bon nombre des leurs, et une ambassade fut envoyée d'Espagne au réfugié du désert. La proposition qu'on lui adressait était dangereuse, et difficile à exécuter; il s'agissait de conquérir le pouvoir dans la Péninsule, avec la seule ressource d'un parti. Abderahman, confiant en lui,
758-759 dans la bravoure des Zénètes qui s'offrirent à le suivre et auxquels se joignit un grand nombre d'Arabes, accepta.

Arrivé en Espagne il combattit, renversa tous ses rivaux; et, vainqueur, établit le siége de l'empire à Cordoue. Il apaisa les discordes des Sarrasins, qu'il avait fait ses subordonnés, et qui allaient devenir ses sujets. Par une coïncidence singulière, le jour même où Abderahman entrait à Cordoue avec la victoire et le pouvoir, les Arabes avaient été complètement battus par les montagnards, lors de leur tentative d'établir une communication entre Narbonne et l'Espagne. Un empire qui s'établissait à Cordoue et reposait sur la tête d'un seul homme, et d'un homme comme Abderahman, ne pouvait qu'être préjudiciable aux Chrétiens.

Ce guerrier devenu chef indépendant et unique par son épée, prit le titre d'Emir-al-Muménin, ou Commandeur des croyants. Il ne s'était pas encore déclaré Calife; mais il était violemment entraîné par son ambition et les instigations du parti resté fidèle à la mémoire de Mervan et des Omeyas, à se proclamer seul souverain de l'empire mahométan d'Occident, et à créer une puissance en dehors de celle de Damas. Quant aux Chrétiens, ils affectaient de les regarder comme des sujets rebelles, que les divisions des Maures avaient aidés à se maintenir indépendants. Il décida de les réduire, réunit de grandes forces, et en donna le commandement à Omar, qui se mit en mouvement par le Portugal, déjà soumis à Abderahman; et d'où il passa sur les terres chrétiennes (*).

Froïla suivait de l'œil les préparatifs des Musulmans; il pénétra leurs desseins et se mit en mesure. Tout ce que le

(*) Rod. Tol—Hist. Arab.—Luc. Tud.—Vas. Chron.

oyaume pouvait fournir de troupes fut appelé aux armes; 'ordre leur fut envoyé de se réunir à un endroit désigné, où lles furent concentrées. Omar ne soupçonnait pas avec uelle armée il était attendu ; il entra en Galice, où Froïla e laissa paisiblement s'engager jusqu'à Pontumo. Là il 'attaqua avec résolution, et dirigea les opérations de cette mportante affaire avec tant de talent, qu'il culbuta l'armée nahométane, lui tua cinquante-quatre mille hommes, et fit Omar lui-même prisonnier. Il lui fit trancher la tête peu près (*).

Cette victoire fit passer aux mains de Froïla les granles richesses que les Maures traînaient toujours à leur uite. Le roi s'en servit en prince sage, et qui mérite de aincre. Il les consacra à la fondation d'Oviédo, dont il omptait faire la résidence royale, la capitale du royaume, t une place assez forte pour protéger et défendre le plat ays, qu'il projetait de peupler. En attendant l'entière exéution de ces importants travaux, il fit couvrir les nouvelles onstructions de manière à les mettre à l'abri des entreprises les Maures. Un siége épiscopal y fut établi (**).

La défaite d'Omar encouragea plusieurs provinces à se oulever contre l'Emir-al-Muménin, et ce ne fut qu'à force le temps et de sang qu'Abderahman les réduisit. Il voulut faire lui-même une incursion en Castille, à la tête de son armée, victorieuse des révoltés. Froïla, fidèle au système qui lui avait déjà valu un beau succès, laissa le Musulman pénétrer jusque dans la partie montueuse de ses états, tomba 759-768.
inopinément sur lui, et le défit complètement, malgré ses efforts et ceux de ses soldats. Abderahman s'était convaincu de l'impossibilité de conquérir, encore moins de soumettre un pays fortifié par la nature et habité par un peuple brave et nombreux.

Au premier soupçon qu'avait eu Froïla de cette invasion, il avait engagé les Galiciens à joindre leurs armes aux siennes, comme tout le reste de ses sujets. Leur réponse

(*) Chron. var. ant.

(**) Luc. Tud.—Rod. Tolet.

avait été une révolte. Froïla, obligé de laisser momentanément cette conduite impunie, jura de s'en venger. Dès qu'il eut conclu la paix avec Abderahman il marcha aux rebelles, les combattit, les défit, les massacra, et traita les principaux coupables avec tant de cruauté, que la terreur se répandit parmi les habitants. L'amour et le respect furent remplacés par la crainte, qui seule maintenait le peuple dans l'obéissance. Froïla s'en aperçut; il vit aussi les affections se concentrer sur son frère Biraman, jeune prince aux manières douces, aux mœurs aimables, au caractère conciliant. L'humeur du roi s'aigrit, sa sévérité augmenta, la méfiance se joignit à la jalousie ; Froïla assassina son frère dans son palais, et de sa propre main.

L'indignation générale enfanta un complot; un assassin vengeur poignarda le roi. Froïla est le premier qui ait précédé son nom de la particule *Don*, que tous ses successeurs ont adoptée depuis, et qui est restée en Espagne, appartenance de la noblesse et de la royauté. Elle ne se met cependant que devant les noms de baptême.

Les grands du royaume craignirent que le fils d'un tel père ne portât sur le trône les mêmes errements ; ils l'en écartèrent. Plus tard, les éminentes qualités de ce prince le replacèrent à son rang. Aurelio, petit-fils d'Alphonse le catholique et cousin de Froïla, fut nommé.

Le premier acte d'Aurelio, que la bonté de son caractère avait fait distinguer, fut de renouveler le traité de paix avec Abderahman. Le Musulman, qui avait besoin de repos extérieur pour rétablir l'ordre dans ses états, y souscrivit avec empressement. Quelques auteurs ont prétendu qu'Aurelio avait trempé dans la mort de son cousin, par le moyen d'un parti puissant par lequel il devait se faire porter à la royauté. Cette inculpation tombe devant le naturel doux et prudent de ce prince, qui ne se démentit jamais. Dans le cours de son règne il profita de toutes les fautes de son prédécesseur, pour
768-774 les éviter.

Les esclaves maures qui étaient fort nombreux et traités avec inhumanité, se révoltèrent en masse et prirent les armes, pendant qu'Aurelio s'occupait à régler l'intérieur de son

aume. La parfaite intelligence établie entre le roi et ses
ıts, l'habitude d'un état de guerre permanent, firent que
oulèvement fut promptement comprimé. Les conséquen-
de cette insurrection tournèrent uniquement contre leurs
ours, tandis qu'elles auraient pu devenir graves et fatales
chrétiens, s'ils avaient été endormis dans l'inaction et
curie d'une longue paix. Après avoir fait rentrer les
ıltés dans l'ordre, le roi restreignit l'espèce de liberté
ls avaient eue jusqu'à ce moment, et dont ils avaient
sé avec tant d'ingratitude. Ils s'étaient, eux-mêmes,
ıvé tout droit de se plaindre, et avaient rivé leurs fers,
ssayant de les rompre.

ucun autre événement ne marqua ni ne troubla le règne
reux et paisible d'Aurelio. Il était sans enfants, et son
e Bermudo était diacre; en sorte que pour passer paisi-
nent ses jours, il songea à se soulager d'une partie du
eau gouvernemental sur un homme digne de cette agré-
on. Son choix s'arrêta sur Don Silo, le plus riche et le
ı puissant seigneur du royaume. Don Aurelio lui fit
ıser sa cousine Adosinde, et mourut sans secousse
774, dans la septième année de son règne. Il fut inhumé
int-Martin d'Oviédo, église qu'il avait fondée (*).

on Silo fut appelé à lui succéder et prorogea la paix avec
erahman, roi de Cordoue. Ce traité avait été conclu
iédo, par l'intermédiaire de la reine-mère. On en tira la
équence de quelque affinité entre Don Silo et le Maho-
an. Le monarque chrétien s'attachait à suivre la marche
ée par son devancier, et la reine veuve, Adosinde, veil-
attentivement à faire donner à son cousin Alphonse, fils
'roïla, une éducation digne d'un prince destiné à porter
our la couronne.

es Galiciens se soulevèrent; le roi s'avança contre eux
ı une armée, et trouva les insurgés campés sur le som-
d'une haute montagne. Leur position était forte, leur
lution grande, leurs retranchements formidables, leur
bre considérable; l'attaque était difficile et hasardeuse.

Luc. Tud.—Rod. Tol.—Marian.—Ferrer.—Turq.— Chron. Var. Antiq.
t. univ.

Don Silo résolut de les déloger. Il gravit la montagne, aborda franchement les rebelles, les battit à outrance et
774-783 après avoir exemplairement châtié leurs chefs, retourna triomphant à sa résidenee de Pravia. C'est le seul événement qui troubla son règne de neuf années, au bout desquelles il mourut en 783, sans postérité (*).

La reine Adosinde, aidée des principaux seigneurs, fit proclamer au trône le prince Alphonse, alors âgé de dix-huit à dix-neuf ans, et doué de qualités essentielles et précieuses. La crainte de le voir hériter des vices et de la cruauté de son père en même temps que de sa couronne, vivait toujours chez le peuple, et lui inspirait pour ce prince un éloignement dont Alphonse s'aperçut bientôt, et que son oncle Mauregat ne laissait pas d'entretenir et d'irriter en dessous main. Ce Mauregat était fils naturel d'Alphonse Ier et d'une esclave maure. Alphonse déclara lui-même qu'il renonçait à régner sur un peuple aussi mal disposé en sa faveur, et se retira dans des terres qu'il possédait en Biscaye. Le peuple, qui le repoussait comme roi, manifesta hautement son vœu que le prince ne fût point inquiété dans sa retraite. Grâce à cette manifestation, son oncle Mauregat, devenu roi, loin d'avoir jamais rien osé entreprendre contre lui, témoigna le désir de l'avoir pour successeur. Or Mauregat n'était pas homme de bien, et de plus était mauvais roi.

La grande intelligence dans laquelle il vivait avec Abderahman, l'emploi des armes musulmanes pour soutenir ses prétentions au trône, l'encouragement qu'il donnait aux mariages entre infidèles et chrétiens, le rendirent suspect et méprisable à ses sujets. Pour les rois, de la méfiance des peuples au mépris, comme du mépris à la révolte, l'intervalle est court. Cependant la crainte inspirée par l'étroite alliance de Mauregat avec Abderahman, les contint dans l'obéissance, et le roi continua tranquillement son règne. Il dura cinq ans; puis Mauregat mourut et ne laissa derrière lui aucun regret.

(*) Les mêmes.

Les grands craignaient le ressentiment d'Alphonse, le égitime héritier du trône ; ils n'osaient pas non plus l'im-oser au peuple, dont ils connaissaient et partageaient nême en quelque sorte les préventions. Dans un but de onciliation, et de l'aveu même de don Alphonse, qui comp-ait alors vingt-trois ou vingt-quatre ans, ils confièrent le ceptre à son oncle don Bermudo qui, bien que diacre, était narié et avait des enfants. Bermudo roi, appela à la cour e prince son neveu ; et s'étant aperçu que le peuple reve-nait de son ancien éloignement, il confia à don Alphonse le ommandement général des troupes. Le moment n'était pas éloigné où les grandes qualités d'Alphonse allaient paraître dans tout leur jour, briller de tout leur éclat (*).

Issem avait succédé, dans la royauté de Cordoue, à Abderahman. Soit mécontentement contre le nouveau roi, dont la complaisance envers lui n'égalait pas celle de Mau-regat, soit ambition ou soif de conquêtes, Issem se jeta sur les terres de Bermudo. Bermudo, suivi de son neveu Alphonse, s'avança au-devant de lui. Les deux armées se rencontrèrent près du village de Bureba, dans le voisinage de Burgos. Le combat s'engagea ; il fut opiniâtre et sanglant ; des prodiges de valeur, des efforts inouïs furent faits de part et d'autre. L'issue ne resta pas long-temps douteuse. Alphonse s'exposa, se prodigua, peut-on dire, avec tant d'intrépidité et de sang-froid, tout en dirigeant les manœu-vres avec un grand talent, que les Maures culbutés, mis en pleine déroute, en partie taillés en pièces, furent obligés de fuir.

La gloire acquise par le jeune prince dans cette brillante journée lui valut les sincères félicitations des grands, qui avaient toujours eu de l'attachement pour lui, et détruisit tout mauvais vouloir chez le peuple, dont les acclamations l'accueillirent. Don Bermudo, heureux de ce changement, déclara alors à l'assemblée des principaux du royaume son dessein d'abdiquer en faveur de son neveu. Leur approba-tion fut suivie de celle de la nation, et le roi, ayant solennel-

(*) Marian. — Luc. Tud. — Ferrer. — Mayern. — Vasæ. Chron.

lement abdiqué, Don Alphonse, couronné, rentra dans ses droits. Devenu roi, il ne voulut jamais permettre à son oncle,
791 dont la conduite envers lui avait été si noble et si affectueuse, de quitter le palais. L'intimité la plus parfaite régnait entre eux, et Don Bermudo y vécut en simple particulier, jusqu'au moment où la mort le vint frapper. Alphonse II, surnommé le *Chaste*, à cause de la pureté de ses mœurs, transporta sa cour à Oviédo, où il fit relever une église bâtie par son père; il s'appliqua à réformer les abus et rendre son
795 peuple heureux.

Issem s'offensa de ce qu'Alphonse ne recherchât pas son amitié. Pour se venger de ce qu'il regardait comme un dédain, il résolut de reprendre aux chrétiens, au moins une partie du plat pays qu'ils avaient regagné sur les Arabes. Songeant que de vieux soldats aguerris comme les siens en viendraient facilement à bout, Issem ordonna la réunion d'une armée nombreuse en Portugal, et l'entrée en Galice dès que la saison le permettrait. Les Maures, conduits par Macheit, Scheik d'une expérience consommée, y pénétrèrent sans rencontrer de résistance, et s'applaudissaient d'avoir pris les chrétiens au dépourvu. Ils s'engagèrent ainsi jusqu'à Lados, quartier marécageux, coupé de lagunes et dangereux pour ceux qui n'en ont pas une exacte connaissance. Alors Don Alphonse fondit brusquement sur eux, avec des hommes familiers de cette localité. L'attaque fut tellement prompte et impétueuse, que quarante mille Arabes périrent, tant par le combat, que foulés aux pieds sur les chaussées étroites de ce marais, ou dans les fondrières qui les engloutissaient. Cette défaite affaiblit et découragea les Maures; Don Alphonse ne fut plus inquiété de long-temps et son peuple prospéra promptement (*).

Issem, mort en 798, laissa un fils auquel ses deux oncles voulurent disputer le pouvoir; la guerre civile s'ensuivit, et Alphonse profita de ces divisions pour reconstruire et repeupler Brague. Pendant les travaux, Alphonse fit une pointe dans les terres arabes, battit les infidèles dans toutes

(*) Chron. Var. Ant. — Hist. Arab. — Luc. Tud. — Marian. — Ferrer.— Rod. Tol.— Turq.

les rencontres, et perça jusqu'à Lisbonne qu'il enleva d'assaut. Enrichi de dépouilles, suivi d'une foule d'esclaves, le roi rentra dans ses états. La même année, Don Alphonse envoya une ambassade à Charlemagne. Elle emportait de riches présents, parmi lesquels une magnifique tente, huit mulets superbement harnachés et huit esclaves pour les conduire, tenaient le premier rang. L'Empereur accueillit très-favorablement présents et ambassadeurs, promit d'aider Don Alphonse dans toutes les occasions et de lui donner des preuves non équivoques de son estime et de son affection. Alors encore, Charles était maître de plusieurs places importantes dans la Péninsule ; ce qui donnait plus de poids à sa protection. Alphonse fit présent, à cette époque, à la principale église d'Oviédo, d'une grande croix d'or sur laquelle il avait fait graver l'année DCCCXXXVI de l'ère espagnole, qui correspond à 798 de la nôtre.

Louis, fils de Charlemagne et roi d'Aquitaine était en guerre avec les Musulmans. Il fit assiéger Barcelone, qui se défendit avec courage. Alhacan envoya une armée à son 798-812
secours; mais inutilement. En compensation de ce mécompte, le Sarrasin remonta l'Ebre jusqu'à Saragosse, fondit brusquement sur les terres d'Alphonse qui marcha à eux à la tête de ses Asturiens, Biscayens et Guipuzcoans. Les infidèles furent défaits. Parmi ceux qui avaient pris part à cette guerre, étaient plusieurs mécontents; de ceux qui avaient conservé leurs injustes préventions contre le roi. Malheureusement, leur nombre était grand, et formait une bonne partie de l'armée. Après la victoire sur les Maures, ces conjurés, au lieu de remettre l'épée au fourreau, la tournèrent contre Don Alphonse, s'emparèrent de lui malgré les efforts de ceux qui lui étaient restés fidèles, et l'enfermèrent dans un monastère. Le roi ne fut cependant pas abandonné de tous ses sujets. Le peuple ne dissimula pas son mécontentement, et flétrit tout haut cette levée de boucliers, de son improbation.

Les fidèles, revenus de leur première surprise, enhardis par la manifestation de la nation, résolurent d'en tirer parti. Theudis, l'un d'eux, auquel sa puissance et ses richesses

donnaient une grande influence, ainsi que ses alliances nombreuses; persuada ses parents et amis de la facilité avec laquelle on pourrait enlever le roi du cloître dans lequel il était détenu. Sortir de cette espèce de prison, c'était remonter sur le trône. L'avis de Theudis fut chaudement adopté; Don Alphonse fut tiré de son monastère, le peuple en armes se joignit aux contre-révolutionnaires, et le roi, ramené en triomphe à Oviédo, reprit la couronne et le pouvoir. Il s'en servit pour pardonner; et sa clémence étouffa, presque sur-le-champ, une faction qu'aurait éternisée la sévérité.

La guerre de la France, qui occupait les Arabes, donna à Don Alphonse le loisir de faire fleurir l'abondance et la justice dans son royaume, qui devint puissant. La paix fut cependant conclue entre les parties belligérantes; et Alcaman, lieutenant d'Alhacan, fit de grands ravages dans les possessions d'Alphonse. Le roi réunit ses troupes et culbuta l'ennemi.

Le même résultat suivit l'armée d'après l'entreprise d'Omar, accouru avec une armée plus nombreuse que la précédente. Il fut battu et repoussé. Les soins constants des armes chrétiennes amenèrent une trêve. Alphonse en profita pour procurer de nouveaux avantages à son peuple et pourvoir à la sûreté de ses états. Alhacan n'avait d'autre but que d'endormir la vigilance de son ennemi, et de lui enlever, par surprise, avant même qu'il ne fût en mesure
815-824 de les défendre, les belles et riches provinces reconquises sur l'Arabe, et redevenues peuplées et brillantes.

Quelques années se passèrent en observation; tout-à-coup une armée de Maures, conduite par Abd-el-Carin, fondit comme un ouragan sur les environs de Calahorra, l'assiégea après en avoir ravagé les environs, et se flatta de l'enlever avant qu'Alphonse ne pût entrer en campagne. Mais le prudent et valeureux monarque ne dormait qu'armé. Calahorra comptait sur sa sollicitude et son activité; elle se défendit avec une énergie digne de son importance et de son antique renommée. Alphonse arriva à temps. L'Arabe n'osa se risquer à l'éventualité d'une bataille; il leva le siége et se retira

honteusement. Plusieurs années de repos suivirent cette sanglante échauffourée.

L'Emir-al-Mumenin, bien qu'affligé par tant d'inutiles tentatives n'abandonnait cependant pas encore ses projets de conquête et résolut de tenter encore une fois le sort des combats. Puissant, il voulut se montrer formidable; maintes fois déjoué, il prétendit se présenter invincible. Deux fortes armées furent simultanément lancées sur la Galice; Mélic et Alabés, parents du roi de Cordoue, les commandaient. Le massacre, le pillage, l'incendie, annoncèrent, comme de coutume, l'approche et marquèrent le passage de ces mécréants. Le désastre fut grand, mais court. Alphonse d'un côté, son cousin Ramire de l'autre, se présentèrent avec leurs deux armées aux deux armées musulmanes. Un même jour vit une double victoire, et les Maures, battus de nouveau, évacuèrent, en fuyant, la Galice délivrée. Le roi fut dès lors paisiblement rendu aux soins de son empire et des peuples que sa sagesse rendait heureux, tandis que sa bonne épée les défendait (*).

A la mort d'Alhacan, roi de Cordoue, la guerre civile s'alluma de nouveau entre les Musulmans. Muhamad, gouverneur de Mérida s'était révolté contre le fils de l'Emir-al-Muménin, Abderahman II. Plusieurs combats sanglants avaient été rendus indécis par la valeur et la vieille expérience du révolté. Mais les troupes de Muhamad diminuaient; il se jugea perdu s'il était investi, recourut à la protection du roi d'Oviédo et lui demanda l'autorisation de passer dans ses états. Le roi, non-seulement la lui accorda, mais comme il le connaissait brave et vieilli dans la guerro, il passa par- 824-834
dessus les considérations de religion, et lui confia la garde des frontières de Portugal. Sept ans s'écoulèrent, et Muhamad se montra digne de la confiance royale. A la fin, la foi punique l'emporta; l'Arabe, fatigué de reconnaissance, ménagea sa réconciliation avec Abderahman de Cordoue, lui demanda un renfort et lui promit de lui livrer la Galice.

(*) Rod. Tolet. — Rod. Sanc. — Luc. Tud. — Chron. Var. Ant. — Hist. Arab. — Vas. Chron.

Le Mahométan sourit avec férocité, à la perspective de voir tant de chrétiens retomber dans ses fers ; il accueillit la proposition, applaudit à la trahison et envoya avec empressement les forces demandées. Muhamad, à leur tête, se répandit dans le pays, et se fortifia au château de Sainte-Christine, près Lugo, d'où il rançonna rudement la contrée. A cette nouvelle imprévue Alphonse ordonna à Don Ramire de se jeter dans Lugo, avec les troupes qu'il pourrait ramasser. Lui-même ne tarda pas à le joindre avec des forces plus considérables, et tous deux marchèrent de conserve sur le perfide Muhamad. Son armée était de beaucoup supérieure à celle des princes ; il la rangea en bel ordre, dans une bonne position, et attendit les chrétiens. Ceux-ci, accoutumés à vaincre sous les yeux de leur souverain, se précipitèrent impétueusement sur les Maures. Dans ce premier choc, l'intrépide Muhamad fut tué, et sa tête portée au roi au bout d'une lance. Le chef mort, le désordre se mit parmi les infidèles ; quarante mille mahométans périrent, et le château, rempli de richesses, se rendit au vainqueur. Ce succès fut suivi de plusieurs autres ; car les armes d'Alphonse restèrent constamment heureuses contre les Sarrasins (*).

Il est nécessaire de fixer ici un point de controverse soulevée par une erreur volontaire des auteurs espagnols, et d'une partie des chroniqueurs ; erreur trop légèrement adoptée, ou plutôt acceptée sans examen par la plupart des écrivains. C'est la date de l'élection du premier roi de Navarre. Le profond Zurita, Luis del Marmol, Rodrigue Sancius, Lucas de Tuy, Tarafa, Beuterus et autres, varient tous sur l'époque, et leur désaccord embrasse une période de quatre-vingt-onze ans ; c'est-à-dire depuis 870 jusqu'à 961. Le savant Oyhenart compare les différentes versions, consulte Garibay, Sandoval, Rodrigue de Tolède ; exhume les chartes, les mémoires et finit par découvrir la vérité ; il nous la montre brillante et sans réplique. Le résultat lucide et patent des recherches du consciencieux et profond controversiste, démontre que le premier roi fut Eneco,

(*) Les mêmes.

ou Inigo Garcia, surnommé Arizta, qui régna jusqu'en 836. Ses deux fils, Eneco Ximénèz et Garcia Ximénèz, lui succédèrent alternativement et furent remplacés à leur tour par Garcia Eneco, de la famille d'Aznar, comte d'Aragon. Puis vient la série des rois dont nous aurons à parler.

Le P. Moret, suivi en cela par tous ceux qui ont écrit après lui, et qui a voulu prendre pour guide des documents qui l'ont égaré, aurait bien pu se régler sur Oyhenart et ses autorités, puisque ce dernier l'avait devancé de cent vingt-huit ans; mais il ne l'a pas voulu. Il a mieux aimé embrasser une fausseté, s'il ne l'a pas créée. Il y a mieux; il s'évertue à la légitimer par des raisonnements qui manquent sinon d'apparence, du moins de base. Moret fait un enchevêtrement difficile à concevoir; reproduit deux fois les mêmes individus à des époques différentes; sans autrement se gêner, il leur conserve le même nom, et se contente de les numéroter pour s'y reconnaître; bouleverse, culbute les générations; intervertit les places fixées par les lois de l'ordre de naissance; métamorphose les fils en pères; replace ensuite les pères à leur endroit, leur restituant, comme descendants, ceux qu'il venait de faire sérieusement figurer en qualité de leurs auteurs et leurs devanciers dans la vie et la royauté.

Les dates subissent aussi une altération remarquable. C'est ainsi que Moret institue de son autorité privée Garcia Ximénèz, et le proclame en 718; puis il le tue, tout aussi bénévolement, en 758, après avoir régné et guerroyé, dit-il, pendant *trente-six ans*, contre les Arabes. Or, de compte fait, cet intervalle contient quarante ans.

A ce roi, il fait succéder Eneco ou Inigo Garcia, qu'il surnomme Arizta. Soit dit en passant Eneco Arizta était le père de Garcia, et ne régnait qu'environ cent vingt ans plus tard que ne le dit Moret. Mais ne nous arrêtons pas à cette bagatelle; continuons. Moret fait donc remplacer Arizta par *son frère*, Fortunio Garcia, que suivit, en 804, Sanche premier. Ce prince, mort sans enfans, laissa le trône à Ximeno Iniguez, fils d'Inigo Garcia et neveu de Fortunio Garcia; toujours selon le savant jésuite. Il y avait, par conséquent, déjà qua-

rante-huit ans de la mort d'Inigo. Après un règne de près de trente-deux ans, il mourut vers la fin de 857, et son frère, Garcia Ximénèz, prit la couronne après lui. Voilà donc environ soixante-quinze ans de connus, sans compter les années de Ximeno, lors de la mort de son père. Son frère Garcia n'avait pas moins de quatre-vingts ans, à ce compte, lors de son avènement. Ce roi-là du moins avait l'âge de maturité; et comme Moret le fait mourir en 885 ou plutôt, dit-il, en 886, c'est-à-dire vingt-neuf ans après, cela fait que le roi, lors de sa mort, avait atteint le superbe chiffre de cent neuf ans! il était temps; et c'est une belle carrière, dont les historiens n'auraient pas manqué de remarquer la dimension, tout-à-fait en dehors des proportions ordinaires. Mais il fallait à notre auteur combler la lacune de cent dix-huit ans, dont il vieillit gratuitement la monarchie navarraise; et le moyen de faire vivre un prince au-delà d'un siècle, pour atteindre une date, est neuf, des plus rares à la vérité, mais aussi le plus sûr.

A partir de ce moment Moret reprend et suit la filière réelle; il a touché son but. Mais ce but, quel est-il? Pourquoi cette jonglerie d'années, cette supposition de faits, cette superfétation de rois? Il est de toute évidence que le premier roi de Moret est transposé; que le prince Fortunio Garcia est une interposition bénévole, et qu'il le fait, sans plus de raison, frère d'Inigo; tandis qu'il le reproduit plus tard, sous la même dénomination, avec la précaution d'une imposition de chiffre pour la nomenclature; il en fait Fortunio II : c'est une vraie danse macabre. Fortunio fut le quatrième roi de Navarre, et le seul de ce nom. Moret intercale encore un Sanche Ier, fils de son Fortunio, ou plutôt de sa mensongère élucubration, et cousin germain de son successeur, Ximeno Iniguez. Dans la nomenclature véritable, Sanche est fils de Garcia Iniguez et *frère* de Fortunio, non son fils.

Moret couronne ensuite le fils de Garcia Ximénèz, et le nomme Fortunio II, dit le moine; puis surgit un Sanche II, frère et remplaçant du moine. A la bonne heure; voilà comme, après avoir créé une patronymie, on fait une des-



;endance tout aussi exacte, et compose une famille à ceux ɉui en sont privés. Car, malheureusement pour Moret, dans a vérité, Garcia Ximénèz et la reine Toda sa femme, mou-'urent sans enfants. Garcia Inigo ou Eneco, le cinquième roi le Navarre, fut élu dans la famille du comte Aznar d'Ara-ɉon, faute de succeseurs directs. Il fut père de Fortunio, le Sanche Ier, de Ximena ou Chimène qui fut mariée à Alphonse III ou le grand, roi des Asturies; et enfin, d'Eneca ɔu Iniga qui, veuve de Fortunio Aznard, épousa Abdalla, ɔt devint une des souches des rois de Cordoue. Ainsi en 'eclassant les générations selon l'ordre des naissances, on rouve le double emploi fait par Moret, et l'on découvre sa upercherie.

Maintenant examinons ses motifs, et voyons s'il est d'un ıuteur, grave comme Moret, d'un révérend père jésuite, de rómper ses lecteurs, par le mensonge d'une fantasmagorie ans excuse légitime, comme sans fondement. Ses raisons? l n'en a qu'une, seule et unique; il n'a pas voulu que la nonarchie asturienne fut plus ancienne que celle de Na-'arre; il a pris l'année 718, celle de la nomination de 'élage, pour enfanter son Garcia Ximénèz, de peur que la lynastie d'Oviédo ne réclamât le droit d'aînesse. C'est bien nesquin.

Jusqu'à la promotion d'Eneco au titre de roi, la Navarre avait eu ses Ricombres, ses chefs, ses ducs. Leur pouvoir était assez large, mais très-subordonné, il ne se trouvait dans tout l'entier de son étendue que pendant les guerres, alors qu'ils commandaient l'armée. Pour les temps ordinaires c'était suffisant; la république marchait avec ensemble, chacun y mettait du sien, et rien ne périclitait. Mais l'arrivée des Maures avait bouleversé la marche et le système politique de toute la Péninsule. Il fallait actuellement partout un pied de guerre permanent; c'étaient sans cesse des incursions à repousser, des excursions à faire, des incendies à éteindre chez soi pour les aller porter et allumer ailleurs, des égorgements à éviter ou à venger par d'autres massacres; en un mot, tout était trouble, combustion, furie ou terreur. Une convulsion générale ébranlait le territoire

espagnol jusque dans ses moindres subdivisions ; et les montagnes, et la France elle-même, avaient tressailli sous cette terrible commotion.

Ce genre de vie forcé, avait amené la licence, résultat assez habituel d'une existence, d'un état précaire et agité. De graves désordres s'ensuivaient, et le jeu de la machine politique et sociale était insuffisant pour les arrêter ; était trop compliqué pour agir avec l'instantanéité nécessaire. Un chef, une tête, un vouloir unique, prompt et fort devenait indispensable. Ce n'était plus contenir, c'était réprimer qu'il fallait. Alors les états navarrais regardèrent du côté des Asturies, et virent que, par la royauté, la guerre recevait une direction et avait un but qu'elle atteignait; que le tiraillement dangereux et nuisible de volontés divergentes, se perdait dans la volonté motrice ; que la force concentrée acquérait plus de puissance, et qu'enfin la représentation nationale y gagnait en dignité comme en solidité.

Les états conclurent à imiter un exemple qui leur présentait des avantages incontestables, et dressèrent leur code royal, peut-on dire, faisant leurs réserves de liberté, créant un pouvoir supérieur, mais non absolu. La décision fut approuvée par le peuple, qui en comprit toute l'importance. L'assemblée des trois états régla jusqu'au cérémonial de la proclamation des rois. Nous allons nous borner à ce détail; l'esprit des *Fors*, ou lois, ou constitution, se reconnaîtra facilement à la manière dont les souverains gouvernèrent. D'ailleurs nous en parlons dans la dernière partie de cet ouvrage, et donnons des extraits des Fors qui régissaient peuples et royauté des deux versants pyrénéens. Ce cérémonial présente quelques pratiques intéressantes et conserve un ensemble chevaleresque, et quelque peu emblématique.

L'aspirant ou l'élu faisait d'abord sa veille d'armes dans la cathédrale, et y passait la nuit, comme pour être armé chevalier. Nul autre ne pouvait l'être ce jour-là. Le lendemain matin les états se rassemblaient dans l'église. Sur l'autel devant lequel le futur roi avait fait sa veille, étaient l'épée, la couronne, la pomme d'or et le sceptre. Le prince royal pliait alors le genou devant le plus ancien des barons,

i lui adressait ces mots solennels : « Toi qui n'es pas plus
ue chacun de nous, et qui es moins que nous tous;
ures-tu d'observer nos Fors et de maintenir notre liberté?
—Je le jure, répondait-il.—Eh bien, répliquait le vieillard,
ois notre roi. » Puis venaient les serments que prêtait le
i, aux termes du For national. Les Navarrais, le peuple
monde le plus fier et le plus jaloux de sa liberté,
igeaient souvent du nouvel élu un serment d'une lon-
eur excessive, rédigé par les états-généraux, et dans le-
el on faisait figurer l'énumération textuelle des principaux
rs; par exemple celui qui prescrivait au roi de ne battre
'une seule monnaie pendant tout son règne, et de main-
ir pendant douze années, à partir de son avènement, la
nnaie actuellement en circulation. La teneur du serment
dinaire prêté par les rois de Navarre était celle-ci, que
prince, debout à côté de l'autel, en costume de simple
uyer, prononçait à haute voix:

« Nous, N...., roi de Navarre, etc., jurons aux Navarrais sur cette croix et cet évangile que nous touchons de notre main, et à vous prélats, ricombres, infançons et députés, et à tout le peuple, relativement à vos droits, priviléges, Fors, lois, libertés et franchises, savoir : que chacun d'eux sera par nous religieusement observé, conservé et maintenu durant tout le temps de notre vie. Nous jurons de ne jamais les empirer, mais au contraire de les rendre meilleurs et plus favorables. Nous jurons de réparer tous les griefs qui vous ont été faits par nous, ou nos prédécesseurs, ou nos officiers, ou qui vous seraient faits à l'avenir, et ce sur le droit et justice qui nous seront remontrés. »

Les barons et ricombres juraient après le roi en ces ter-
es : « Nous barons et ricombres de Navarre, en notre nom et en celui de tous les infançons et guerriers, jurons sur cette croix et cet évangile que nous touchons de notre main, de fidèlement servir et défendre votre personne et votre terre; et de vous aider de tout notre loyal pouvoir à maintenir et défendre nos lois et nos libertés. »

Alors, le roi ceignait lui-même l'épée, qu'il prenait sur

20

l'autel ; il la tirait brillante du fourreau, et l'agitait trois fois en l'air au cri de *Roi*. Il prenait ensuite la couronne, et se la posait lui-même sur la tête; saisissait la pomme d'or et le sceptre, et s'élançait sur un large bouclier préparé à cet effet. Ce bouclier, traversé en dessous de six doubles barres de fer, était élevé en l'air par six ricombres et six députés. Ils le portaient à hauteur de leur tête et le montraient au peuple aux cris trois fois répétés de : *Le Roi !* « Et ce faict, « ajoute un vieux chroniqueur, ly roy s'en ua en son hostel, « et chascvns av syen; et ua chascvn là ov y uevt. Ne avtres « feavtes, ne avtres hommages ly roy ne reçoict des Navar« rais, ny ils plvs de lvy qve dict est. »

Le choix d'un bouclier pour pavois indiquait assez clairement la mission militaire et protectrice du roi ; les deux états l'élevaient et le soutenaient, comme pour lui dire : « Tu ne te tiens que par nous là où tu es, et nous qui t'exal« tons, il nous est tout aussi facile de te renverser. » L'empreinte du génie indépendant des Navarrais, comme celle du siècle tout guerrier qui la vit s'établir, se retrouve dans cette cérémonie. On peut conclure de tout cela, que le roi de Navarre était le premier magistrat de la république.

Le pacte social ne lui conférait que le pouvoir exécutif; et non pas encore dans la plus large acception du mot. Quant au pouvoir législatif, il résidait exclusivement dans la représentation nationale des états-généraux. Ceux-ci se composaient des bons-hommes ou députés des villes et communautés du royaume, dont le nombre variait depuis sept cent jusqu'à huit cent cinquante; des écuyers, des infançons, des ricombres; de cinq prieurs et de l'évêque de Pampelune, représentant le clergé. Les divers membres des états votaient individuellement, sans privilége ; la réunion avait lieu, de droit, au moins une fois par an, même sans édit de convocation de la part du roi. La durée de la session était illimitée; les états seuls prononçaient leur clôture. En cas de dissidence entre le roi et les états-généraux, des arbitres étaient choisis de part et d'autre, et leur décision était sans appel. Avant de se dissoudre l'assemblée offrait certaine contribution au roi, à titre de présent; parfois elle la refusait pour

marquer son improbation. Les états avaient le droit de déposer les gouverneurs du roi, lorsqu'ils en étaient mécontents, ou lorsqu'il y avait quelque grave infraction.

C'est donc environ vers l'époque à laquelle nous sommes arrivés que régnait le premier souverain navarrais, Eneco Garcia, le vaillant comte de Baigorry, issu des anciens ducs des Basques sortis de Gisèle et Caribert. Eneco habitait, dans la Basse-Navarre, le bourg de San Estevan, alors appelé *Haritzeta*, du mot euskarien *haritz* qui signifie chêne. Cette circonstance explique le surnom de *Haritztarra*, devenu par corruption *Arizta*, que le roi Eneco porte dans l'histoire, comme aussi du chêne qu'il fit représenter sur l'écu de ses armes, avec une croix d'azur. Emblêmes parlants de l'époque fanatique et guerrière où deux religions, deux nationalités rivales se disputaient avec fureur la possession de l'Espagne.

Chargé de gloire, d'années et de fatigues, Alphonse III demanda et obtint des états-généraux, en 835, la couronne pour Don Ramire, son cousin. L'année suivante Eneco Arizta périt en combattant les Maures, et les Navarrais élevèrent sur le bouclier le prince royal Eneco, ou Inigo Ximénèz, que les chartes navarraises désignent sous le nom de *Enecoren Semeñoa*, ou fils d'Eneco.

La guerre continuait toujours avec acharnement dans la Galice, et les avantages étaient balancés par des revers. En même temps les Navarrais ravageaient tout le pays soumis aux Maures, jusqu'à Calahorra. Alphonse le Chaste avait remis le gouvernement à Don Ramire; il mourut en 842, universellement regretté. Il avait soixante-dix-sept ans et comptait quarante-quatre ans depuis son avènement.

Cette nouvelle vint trouver Ramire en Alava; il apprit en même temps qu'un certain comte Népotien, seigneur ambitieux et rusé, avait profité de son éloignement pour le supplanter. Népotien avait persuadé, à force de promesses, à plusieurs seigneurs qu'il annulerait facilement l'élection de Ramire et les dispositions d'Alphonse, et que, par eux, il se maintiendrait sur le trône. Les grands, gagnés, le nommèrent roi, et Népotien leva aussitôt une armée pour soutenir ses

prétentions. Don Ramire informé de tout se rendit sur - le-champ en Galice, prit le commandement des troupes rassemblées à Lugo, et s'avança vers les Asturies. Népotien, qui voulait combattre le plus loin possible de la capitale, vint au-devant de Don Ramire, à la tête de soldats ramassés et par intimidation et à force d'argent. Quand les armées furent en présence, celle de l'usurpateur l'abandonna et passa au roi. Népotien s'enfuit. Deux seigneurs, un moment ses complices ou plutôt ses dupes, le poursuivirent, l'atteignirent et le livrèrent au roi. Le comte rebelle eut les yeux crevés et fut enfermé dans un monastère. Ramire entra triomphant à Oviédo.

Le roi de Navarre agissait vivement contre les Maures et remportait des victoires sur les généraux du roi de Cordoue. Pendant ce temps-là, les Normands, pirates audacieux et dévastateurs, parcouraient les côtes d'Espagne, et firent une descente à la Corogne. Le pays fut dévasté et brûlé. Ces forbans s'étant imprudemment avancés dans les terres, Don Ramire les coupa de la côte, les combattit, en tua un grand nombre, fit beaucoup de prisonniers et brûla une partie de leurs vaisseaux. Ces redoutables hommes du nord continuèrent long-temps à inquiéter le littoral soumis aux Maures,
844-849 mais évitaient les terres de la dépendance de Ramire. La renommée du roi et le respect de ses voisins furent les conséquences de l'avantage signalé que Ramire avait remporté sur les Normands, terreur du continent, et jusqu'alors presque toujours victorieux. La gloire dont brillaient les premières années de son règne ne le mirent pas à l'abri des troubles intérieurs. Deux des principaux seigneurs de la cour, qui avaient le privilége des entrées chez le roi, complotèrent de l'assassiner. La conjuration découverte éclata en révolte, que la prudence et la fermeté de Ramire eurent bientôt abattue. Deux des chefs furent pris; l'un, Aldorozte, eut les yeux crevés; l'autre, le comte de Piniolo, eut la tête tranchée, selon Roderic de Tolède, avec ses sept fils, par sentence des états du royaume (*).

(*) Luc. Tud. — Marian. — Rod. Tolet. — Vasœ. Chron. — Ferrer. — Turq. — Rod. Sanc. — Chron. Var. Ant.

Abderahman II régnait à Cordoue ; il imagina que Ramire ait contribué aux désastreuses descentes des Normands r ses côtes. Instruit des troubles intérieurs qui occupaient prince, Abderahman entra à la tête de toutes ses forces r les terres du roi chrétien. Ramire, vainqueur des rebles et sans remettre l'épée au fourreau, marche au Musulm, le rencontre, tombe sur lui à l'improviste et l'écrase. uarante mille Maures périrent. Don Garcia et Don Ordogno, premier frère, l'autre fils du roi, se firent brillamment narquer dans cette affaire. Ramire profita de l'enthousme occasioné par la jeune valeur de son fils, pour sollier les grands en sa faveur. Pour récompenser le prince donner au roi une marque de leur respect et de leur ection, les seigneurs du royaume proclamèrent Don Ordo collègue et successeur de son père.

Une grande sécheresse suspendit alors la guerre jusqu'au intemps de 849, dans toute l'Espagne. La plupart des ières furent taries dans leurs sources, les arbres séchèıt sur pied; des nuées de sauterelles, poussées par le nt du désert, achevèrent de dévorer un reste de verdure jà brûlée par le soleil. Les Maures souffrirent horriblemnt du fléau; les chrétiens, à l'ombre des Pyrénées, n'en rent pas entièrement préservés. Plusieurs familles de Canrie et de Navarre émigrèrent momentanément vers le mté des Basques.

Abderahman n'avait pu oublier le sanglant échec qu'il ait éprouvé, en personne, quelques années auparavant. Il nservait le vif désir d'en tirer une éclatante vengeance. fit appeler aux armes du haut des minarets. L'obéissance souverain était chez les Musulmans le premier des devoirs; roi de Cordoue eut bientôt une multitude de soldats, et une nouvelle irruption dans les états de Don Ramire. aussi grands préparatifs n'avaient pu se faire à l'insu du i qui, de son côté, avait pourvu à sa défense. Les armées rencontrèrent dans les plaines de Clavijo. Le sort des mes se déclara contraire à Don Ramire; son armée fut faite, il perdit beaucoup de monde, et la nuit, qui arrêta carnage, donna aux chrétiens le temps et la facilité de se

rallier. On dit que pendant cette nuit Saint - Jacques de Compostelle apparut au roi d'Oviédo pour l'encourager à retourner au combat; lui promettant son intervention, et même de combattre en personne avec ses troupes. Cette nouvelle répandue le matin dans l'armée y reçut croyance, et les chrétiens, honteux de leur défaite de la veille, fiers du secours promis par un des douze anciens apôtres, brûlaient d'en venir aux mains de nouveau.

Don Ramire profita de leur ardeur et les mena à l'ennemi. Les Arabes regardèrent ce mouvement agressif comme une témérité. Sûrs de vaincre une armée que la veille ils avaient battue et décimée, ils chargèrent les chrétiens avec désordre et sans se former. Mais les troupes de Ramire étaient excitées par la présence du saint apôtre qui, monté sur un cheval blanc, assista à toute la bataille. Les Maures, étonnés de la vigueur avec laquelle fut repoussé leur choc, hésitèrent; les chrétiens redoublèrent d'efforts et firent plier les cohortes d'Abderahman. Galiciens, Biscayens, Guipuzcoans, Navarrais, Asturiens, tous rivalisèrent d'ardeur, tous voulaient se faire remarquer par le saint. Un incessant acharnement, un enthousiasme toujours croissant, finirent par rendre inutile la courageuse opiniâtreté des Musulmans. Taillés en pièces par les chrétiens, ils furent obligés de fuir le champ de bataille, jonché de soixante mille des leurs. Cette victoire fut la plus signalée de tout le règne de Don Ramire. En reconnaissance du secours inespéré qu'était venu lui apporter Saint-Jacques, le roi fit vœu, pour lui et toute l'Espagne, de payer à l'église du bienheureux un certain tribut annuel (*).

849-850 Si nous citons ce fait si singulier il n'en faut pas conclure pour son authenticité; car ses apologistes eux-mêmes s'attachent à en démontrer la fausseté. Seulement, comme il a fait beaucoup parler de lui nous avons jugé qu'il était au moins convenable de le rapporter. Peut-être aussi cette fable a-t-elle été un subterfuge inventé par Don Ramire, ré-

(*) Rod. Tolet.— Luc. Tud.— Mariana.

ındu ensuite dans l'armée qui l'accueillit comme vérité ıns ce temps de superstition, et combattit avec fana- ıme et confiance. Quoi qu'il en soit, la victoire en ré- ılta (*).

Don Ramire ne songea plus qu'à la tranquillité, au bon- ɜur de ses peuples, à faire des fondations pieuses, de ıaritables institutions. Assez de gloire avait illustré sa vie; ne voulait plus penser qu'à assurer la paisible possession ı trône à son fils Ordoño. Ramire avait procuré à ses peu- es un bienfaisant état de calme; il les avait mis en état de ɜ rien redouter de leurs voisins, jouissait de leur sincère fection due à ses services, applaudissait au mérite person- ɜl de son fils, et le voyait sans difficulté, sans entraves, ɜvenir son heureux successeur. C'est avec cette consolante ısurance que Don Ramire, après un règne de sept ans, endormit dans le seigneur. Il fut inhumé en 850 dans église de Notre-Dame d'Oviédo.

Le règne d'Inigo Ximénèz ne fut qu'une guerre contre les aures; Euloge parle dans ses lettres des victoires du roi ırétien de Pampelune sur le Mahométan de Cordoue, Abde- ıhman II. Le savant pélerin avait fait quelque temps au- ıravant un voyage dans les Pyrénées, visité les monas- res de Navarre, et s'était arrêté quelques jours chez Guil- sindo évêque de Pampelune. Ce prélat joignait à la fou- ıeuse valeur d'un écuyer de la montagne, le goût de la ɔésie et des lettres. Il fit présent au saint voyageur de quel- ıes exemplaires de Virgile, Horace, Juvénal et quelques ıtres beaux génies de Rome, sans oublier les auteurs na- onaux, Prudence et Quintilien. Le peuple de Navarre avait ɔur lui sa littérature traditionnelle, ses contes, et les chants e ses bardes. La littérature latine était réservée à l'éducation e la classe riche. Elle était familière au clergé, et charmait ıs loisirs du cloître où les guerriers de la montagne, mu- lés par le fer musulman, après avoir long - temps servi la ɜligion et la patrie, venaient s'enfermer pour exercer l'hos- italité.

(*) Vasæ. Chron.— Ferrer.

La paix qui marqua les derniers jours du roi Ximénèz ne fut point oisive. Il en profita pour faire construire de nouvelles forteresses et bâtir la ville de Sainte-Marie-d'Uxue. Cette ville fournissait aux rois de Navarre mille fantassins et cinquante écuyers. Inigo Ximénèz, après avoir présidé à son édification, mourut en 850. Les annalistes chrétiens de l'époque semblent avoir emprunté des historiens, ou plutôt des conteurs arabes, le goût des fictions et du merveilleux. Ils rapportent très-sérieusement que trois brillants météores sortis des Pyrénées traversaient les airs, inondant toute l'Espagne de clarté, et allaient s'éteindre dans l'Océan. Ce prodige, renouvelé plusieurs jours de suite, devait prédire la mort du roi de Navarre, celle de Don Ramire d'Oviédo, et celle d'Abderahman de Cordoue, qui effectivement eut lieu vers le même temps. Le successeur de Ramire fut Ordoño Ier; celui d'Abderahman, Muhamad Ier; et le roi de Navarre fut Garcia Ximénèz. L'avènement de ces trois princes également avides de gloire et à la fleur de l'âge, devait nécessairement devenir le signal d'une nouvelle guerre.

Don Ordoño continuait l'exercice de la royauté, et la majorité des grands de l'état en parut satisfaite. Plusieurs néanmoins fomentèrent des troubles parmi les Vascons d'Alava, qui appelèrent les Maures à leur aide. Avant l'arrivée de ces auxiliaires Ordoño, à la tête de troupes d'élite, fut aux Alavais et les réduisit. Pendant sa marche de retour il apprit l'entrée en Alava des Mahométans, qui amenaient le secours demandé. Une contre-marche vive et bien couverte lui fit surprendre les Arabes dans leur camp. Il tomba sur eux et les écharpa, pendant qu'une faible partie cherchait, par une fuite précipitée, à échapper au fer du vainqueur. Muhamad, aidé par son activité naturelle et l'obéissance passive de ses peuples, organisa une grande armée, prévint les chrétiens et se jeta sur la Navarre, où il s'empara de trois citadelles que l'histoire ne nomme pas (*).

Il fut interrompu dès le début de cette campagne, par

(*) Turq.—Marian.—Luc. Tud.—Ferrer.—Vasæ. Chron.—Chron. var. ant.

e révolte qui eut lieu dans ses états ; c'était Labia - benıza, Vali de Tolède. Homme de guerre et de mérite, il ait rallumé la guerre civile dans le califat de Cordoue. doño, de retour à Oviédo, applaudit à ce mouvement et ppuya d'un corps de troupes qu'il envoya aux Tolédains, ntre lesquels s'avançait déjà Muhamad. Le calife était in- 850-857
mé de toutes ces particularités ; il resta caché dans les ontagnes avec le gros de son armée, envoya le reste camr sous les murs de Tolède, et donna au scheik chargé cette manœuvre, l'ordre d'affecter les plus grandes préations et même de l'inquiétude, au moindre mouvement s insurgés.

Le plan du calife réussit. Muza croyant n'avoir en tête 'une simple avant-garde voulut la détruire avant l'arrivée corps principal, et fit une sortie avec toutes ses troupes les auxiliaires chrétiens. Fidèle aux instructions de Mumad le scheik eut l'air de se méfier de ses forces, rea l'engagement, battit en retraite en bon ordre, et en nbattant juste ce qu'il fallait pour se couvrir et se faire pourvre. Les révoltés encouragés par ce mouvement rétrode, ne voulurent point laisser échapper une victoire qui nblait ne reculer devant eux que pour devenir plus comte et suivirent l'ennemi, toujours le serrant davantage, qu'à la vallée de Guadacelette. Là, le scheik s'arrêta, fit e aux rebelles, et l'armée entière du calife cerna l'enmi en poussant de grands cris. Alors commença le carge ; douze mille des révoltés et huit mille chrétiens rougiıt la vallée de leur sang. Ceux qui échappèrent au masre coururent se renfermer dans Tolède, résolus à se fendre à outrance. Muhamad fit élever plusieurs monceaux têtes, comme trophée de sa victoire ; usage digne des ırs de la barbarie. Malgré ce revers Ordoño continua ses ours aux Tolédains, et pendant qu'il occupait ainsi les idèles chez eux, il fit entourer de fortifications et de murilles Léon et Astorga, et y érigea des siéges épiscoux (*).

(*) Luc. Tud.—Rod. Tolet.—Vasæ. Chron.

Muza avait porté ses armes de l'autre côté des Pyrénées, dans l'Aquitaine. Il gagna une bataille contre Sanche, duc des Basques cis-pyrénéens, et le comte de Périgord qui avait épousé une des sœurs de Sanche. De ce mariage naquit le brave Arnaud, qui devait succéder à son oncle dans le comté des Basques. Les succès de l'Arabe alarmèrent Charles le Chauve, roi de France qui, occupé sérieusement d'un autre côté, ne pouvait lui opposer d'armée. Il acheta l'éloignement de Muza à prix d'or. Triomphant et fier de ses victoires, Muza rentra en Espagne, passa les montagnes sud de la Rioja, et tourna vers Alvelda, que d'autres nomment Albayda, ville située à deux lieues de Logroño. Il l'approvisionna d'hommes et de munitions de guerre de tout
857-860 genre.

Cet établissement d'une place d'armes au milieu des terres planes chrétiennes éveilla les craintes d'Ordoño, sur les états duquel Muza s'ouvrait ainsi une entrée, tout en se mettant à couvert de l'autre côté. Le roi d'Oviédo s'entendit avec Don Garcia Ximénèz, et courut assiéger Alvelda. L'Arabe vint bientôt avec tout son monde au secours de la ville, et l'affaire s'engagea. Don Ordoño avait aussi une armée nombreuse; il en laissa une partie sous les murs d'Alvelda pour contenir la garnison, aborda les Maures avec furie, les culbuta, et pendant qu'ils se retiraient le roi Garcia arriva avec ses Navarrais et tomba sur leur arrière-garde. Dix mille chevaux et un grand nombre de fantassins arabes couchés sur la poussière, attestèrent de la vive résistance des Musulmans. Le gendre de Muza resta parmi les morts; le Vali frappé de trois blessures graves, s'enfuit à Saragosse, où il mourut peu de jours après. Le résultat de cette glorieuse journée ne donna aux chrétiens que de la gloire; tout le profit en fut pour le calife de Cordoue. Il venait d'être délivré de son implacable et actif ennemi par les armes mêmes de ses ennemis (*).

Les Euskariens cantabres avaient reconnu, dès Pélage, la protection des rois d'Oviédo, et constamment avaient suivi

(*) Rod. Sanc.—Luc. Tud.—Chron. var. ant.—Rod. Tol.

leurs étendards dans la guerre contre les Maures. Mais du moment où la Navarre avait érigé, elle aussi, sa monarchie, l'étroite parenté d'une origine commune, l'identité de mœurs et de langage, inspirèrent aux Cantabres le désir de placer leur indépendance à l'ombre du trône national de Pampelune. Séduits par la valeur de Garcie II, ils répudièrent le protectorat d'Ordoño. Telle fut l'origine des démêlés de ce prince avec les trois républiques. Les Cantabres resserrèrent à cette occasion les nœuds de leur confédération et arborèrent un nouvel étendard emblématique. D'un nuage sortait un bras qui se divisait en trois poignets armés chacun d'une épée; autour se lisait l'exergue euskarien *hirurac bat*, les trois n'en font qu'un.

Tolède était toujours en rebellion. Ordoño ne pouvait la secourir; la ville tomba, et se rendit aux troupes du calife. Ainsi que toutes les places qu'avait occupées Muza, elle rentra sous l'obéissance de Muhamad. Les Normands venaient de faire une nouvelle descente sur les côtes du royaume d'Oviédo et, comme à la première, dévastaient tout ce qu'ils parcouraient. Le roi envoya une partie de ses troupes à Don Pedro qui commandait en Galice, et battit les Normands, leur brûlant une partie de leurs soixante vaisseaux (*).

Muhamad ne pouvait oublier le secours donné à la révolte des Tolédains par Ordoño. Il s'en vengea en envoyant une forte armée contre lui, sous les ordres de son fils le jeune et vaillant Al-Mondhir. Les armes musulmanes furent encore malheureuses; les chrétiens les chassèrent de leurs terres. Alors Tolède se souleva de nouveau, appela Aben Lope, chef échappé de la dernière insurrection, et reçut du roi la promesse formelle d'un puissant concours. Mérida avait aussi secoué le joug musulman, et Don Ordoño se mit en marche pour la soutenir. Al-Mondhir le prévint, s'empara de la place, l'occupa par une forte garnison, s'avança vers les chrétiens, les battit et les refoula sur leur territoire. Ordoño refit son armée, se mit à sa tête, chercha les Arabes et à son tour les défit. Sa victoire le rendit maître de Sala-

(*) Rod. Sanc.

manque, à la suite d'un assaut; la ville fut démantelée. Coria se rendit par composition, et le roi, vainqueur et chargé de dépouilles, rentra dans ses états, où des acclamations universelles célébrèrent son retour. Ordoño profita de cette disposition des esprits pour faire reconnaître Don Alphonse son fils, pour son successeur. La bravoure et les qualités précoces déployées dans toutes les occasions par ce jeune prince qui ne comptait pas plus de quatorze ans alors, lui concilièrent tous les suffrages. Il fut nommé (*).

Après sa défaite Al-Mondhir avait été recruter son armée. Il la divisa en cinq corps et s'avança contre les Asturiens. Ordoño avait déjà renoncé à conserver des conquêtes passagères, et trop éloignées d'ailleurs de ses états; il s'était retiré. L'Arabe reprit possession du pays abandonné par les chrétiens et se dirigea vers la Navarre. Il y fut tellement maltraité, les succès des chrétiens étaient tellement positifs et alarmants pour le califat, que Muhamad fit proclamer la guerre sainte, ou l'Al-Gibedh.

Don Ordoño parvenu à un âge assez avancé, mourut le dix-sept mai 866, d'une attaque de goutte, laissant à son fils
866 Alphonse le bel héritage d'un glorieux renom, et de l'amour de ses sujets. Ce fils d'un grand roi mérita plus tard le surnom de *Grand*. Il fut couronné à dix-huit ans et accueilli avec transport.

Une renommée acquise par l'épée réunit et force tous les suffrages, surtout sur un homme qui s'est consacré au service de son pays, un homme que l'élévation de son rang et de sa naissance place sur un théâtre élevé, exposé à tous les regards. Mais combien n'est-elle pas plus entraînante, plus touchante encore, lorsqu'elle devient l'auréole d'une jeunesse à peine adolescente? L'ombre tranchée des lauriers apparaît plus rayonnante alors qu'elle se reflète sur un front pur et presque enfantin.

A l'âge candide du nouveau roi, le cœur est trop neuf pour admettre des soupçons de trahison ou d'infidélité. Aussi Alphonse combla de marques d'estime et d'affection

(*) Chron. var. ant.—Luc. Tud.—Rod. Sanc.

la plupart des grands qui l'approchaient. Tout-à-coup arriva le bruit que Don Froïla comte de Galice s'avançait avec une armée pour détrôner le roi. Alphonse dépourvu de troupes, se laissa entraîner par de sages conseils, recula devant l'usurpation et se réfugia dans la patrie hospitalière des Cantabres. Bermudo Froïla n'avait rencontré aucune sympathie lors de son entrée à Oviédo. Tout était resté morne et froid ; il se voyait subi comme une nécessité : il devint tyran. Ses mœurs dédaigneuses et cruelles avaient irrité même les seigneurs de son parti ; il fut poignardé peu de temps après son intronisation. La nouvelle en parvint bientôt dans la retraite d'Alphonse ; il partit aussitôt avec ceux qui avaient suivi son infortune, et accourut à Oviédo, où l'enthousiasme de la population et de l'armée lui fit promptement oublier un moment de défaveur (*).

Alphonse regrettait vivement pour la gloire de ses armes le secours et les armes des Euskariens ; il projeta d'incorporer par la conquête la Cantabrie à ses états. Les hommes à grands desseins sont ordinairement entiers dans leurs volontés, et inclinent au despotisme. Sans une vertu sublime, qui sert de contre-poids à leur génie, ils s'accoutument à regarder les hommes et les peuples comme des instruments qui leur appartiennent, des victimes dévouées à leur célébrité.

Deux guerriers braves et fidèles, L. Eylon et G. Zénon étaient seigneurs d'Alaya et Biscaye (*). Le roi s'était avancé vers l'Alava avec une armée ; l'orage cependant fut dissipé avant d'avoir menacé les Guipuzcoans, dont on ignore quel était le seigneur à cette époque-là. Alphonse avait épousé en 869 la fille du roi de Navarre, Doña Ximena, ou Chimène, princesse digne par son courage, sa beauté, ses vertus, d'être la compagne d'un grand homme. 886-889.
Cette alliance étroite avec Garcia Iniguez ne pouvait qu'affermir le trône de l'Asturien ; aussi convinrent-ils d'unir leurs armes contre les Mahométans, et de déterminer Garcia à

(*) Mariana.—Ferrer.—Rod. Sanc.—Chron. var. ant.—Luc. Tud.—Vasæ. Chron.

(*) Chron. de Samp.

rester neutre dans le démêlé d'Alphonse avec les Alavais; entreprise téméraire et dont Garcie prévoyait sans doute l'issue (*).

Avant de recourir à la force des armes Alphonse attira à sa cour Eylon et Zénon, essaya tour-à-tour sur eux les séductions, les menaces, et les trouva inébranlables dans leur fidélité à leur pays. Il les fit jeter dans un cachot, tandis que ses troupes, sous les ordres du général Odoaire, marchaient pour envahir la Biscaye. Un reste de pudeur empêcha sans doute le roi d'Oviédo d'entrer, en personne, en ennemi dans cette terre qui lui avait donné un asile aux jours du malheur. Les Biscayens, indignés de l'ingratitude du roi et de la violation du droit des gens dans l'arbitraire arrestation de leur seigneur, volèrent au-devant d'Odoaire, le rencontrèrent non loin de Bilbao et lui livrèrent bataille.

Le lieu du combat était une plaine aride et rocailleuse qui, de cette journée, prit le nom d'*Arrigorriaga*, champ des pierres rougies, à cause, dit Mayerne, de la quantité de sang asturien qui les teignit. Odoaire fut enveloppé dans le massacre des troupes. Les Euskariens montrent encore sur une éminence la place où il fut enterré; ils chantent aussi, après neuf siècles, une héroïde inspirée alors par leur victoire.

Sans quitter les armes, les Biscayens proclamèrent, pour successeur de Zénon, un jeune chevalier étranger qui venait de faire éclater dans l'affaire la plus brillante valeur. Ils lui donnèrent le nom de *Jaon Zuri*, seigneur blanc; soit qu'il eût une chevelure très-blonde, soit qu'il portât un écu blanc et sans devise. Un voile mystérieux couvre l'origine de cet intrépide chevalier, tige d'une maison illustre en Cantabrie. Immédiatement après sa proclamation et les serments d'usage, Jaon Zuri quitta le territoire de la république, conformément à la loi de Guernica, et alla résider à la cour de Pampelune auprès du roi protecteur.

Le calife de Cordoue s'inquiétait de l'activité que mettait Alphonse III à garnir et fortifier ses frontières, et prévoyait

(*) Rod. Tol.

qu'à la suite de ces travaux il serait attaqué par toutes les forces du roi d'Oviédo. Pour prévenir son ennemi avant qu'il fût en mesure, Muhamad augmenta, par de nouvelles levées, son armée déjà nombreuse, la divisa en deux corps commandés l'un par son fils Abul-Mundar ou Al-Mundhir, l'autre par Al-Canatel, un de ses généraux. Ce dernier devait entrer par la Galice, Al-Mundhir par Léon (*).

Alphonse ne pouvait être pris au dépourvu; il avait déjà réuni son armée, formée en grande partie des vieilles phalanges de son père. Il observait les mouvements de l'armée, et s'aperçut qu'Al-Canatel n'avait que dix-huit mille combattants avec lui. Alphonse laissa Al-Mundhir s'avancer audacieusement jusqu'auprès d'Astorga et Léon, déroba ses manœuvres à l'ennemi, sur la gauche duquel il opéra, tourna le corps d'Al-Canatel, et se mit à sa poursuite à marches forcées. Son plan était de se glisser entre les deux armées, qu'il paralysait l'une relativement à l'autre par ce mouvement, et de se jeter tout-à-coup sur la colonne la moins forte. La distance laissée entre les deux armées lui donnait le temps d'écraser celle de Galice avant qu'Al-Mundhir pût l'appuyer. Le roi dépassa Al-Canatel, s'embusqua dans une forêt voisine de la rivière Orbigo, près Polvérina, tomba sur les Musulmans et leur tua douze mille hommes. Cette colonne était composée des Maures habitant Tolède, Salamanque et Valtelera (**).

Alphonse se porta vivement sur Al-Mundhir, campé avec les Cordouans devant Sublancia, à une lieue de Léon. Précédé par la rumeur de sa victoire, il tomba comme la foudre sur les Musulmans, déjà impressionnés par la déconfiture d'Al-Canatel, les heurta si vivement qu'il les rompit, les culbuta, les mit en déroute et pilla leur riche camp, après leur avoir tué beaucoup de monde tant pendant l'action que dans la déroute. Sans perdre de temps Alphonse entra dans les terres de l'obéissance du califat, prit plusieurs places, chassa devant lui les Maures établis dans la province

(*) Rod. Tol.—Chron. var. ant.

(**) Chron. de San Millan.—Moret.

de Tierra de Campos, les quartiers de Simancas, Toro et Zamora; puis rentra dans ses états avec une ample moisson de gloire et de butin (*).

Au printemps de 870, Alphonse reprit ses plans de guerre. Lamego et Visée n'avaient pas été reconstruites depuis qu'Alphonse le Catholique les avait démantelées, et le roi
870-872 passa le Duero sans encombre. Il assiégea et prit Coimbre, et revint de cette expédition, riche de dépouilles et d'esclaves (*).

De retour à Oviédo, il reçut les envoyés du commandeur des croyants, auxquels il accorda une trève et des conditions avantageuses. Alphonse en profita pour repeupler les pays restés déserts jusqu'à ce moment, et fit relever Coimbre qu'il avait démolie. Lamego, Visée, Brague, Puerto, Orense, sortirent de leurs ruines, et dans toutes ces reconstructions on découvrit à Visée le tombeau du malheureux Roderic, dernier roi des Visigoths (*).

Aussitôt l'expiration de la trève, Muhamad reprit les armes pour s'opposer au repeuplement des pays conquis par les chrétiens. La fortune ne lui sourit pas davantage que deux ans auparavant. Don Alphonse, victorieux partout et toujours, passa le Tage et la Guadiana à dix lieues seulement de Mérida, qu'il atteignit. Les espérances de vengeance de Muhamad étaient cruellement renversées; il fit de nouveau proclamer l'Al-Gibedh. Les muezzins, du haut des mosquées, faisaient retentir le cri d'alarme, et les enfants du prophète accouraient en foule, demandant un chef et le combat. Jamais armée plus nombreuse, animée de plus d'enthousiasme et de haine, plus altérée de sang chrétien, n'avait encore été rassemblée sous les murs de Cordoue, devenue ville orientale. Abuhalid, un des généraux arabes les plus braves et les plus expérimentés, en reçut le commandement. Elle comptait quatre-vingt mille combattants. Mais le dieu des armées s'était prononcé pour son peuple; l'Emir-al-Muménin d'Espagne pouvait bien changer ses hommes et ses chefs, mais non pas les décrets éternels.

(***) Chron. de Alv.—Rod. Sanc.—Luc. Tud.—Vasæ. chron.

(**) Chron. var. ant.

Alphonse s'était retiré vers ses états et faisait respirer ses roupes ; ses lieutenants occupaient divers cantonnements. l l'approche de l'ennemi ils se concentrèrent et rallièrent e roi. De fréquents engagements d'avant-garde, sans imporance, eurent lieu ; les armées se rencontrèrent enfin au assage du Sahagon, un des affluents du Duero. Une bataille anglante et long-temps disputée s'ensuivit. Les chrétiens perdirent beaucoup de monde, mais l'élite de la cavalerie rabe y succomba. Les Maures plièrent, et les chrétiens res- 872-878 èrent maîtres du champ de bataille et du Scheik Abuhalid, u'ils firent prisonnier. Il fallut, dit la chronique arabe, nze jours pour enterrer les morts. Abuhalid envoyé au oi lui donna, en garantie du paiement de sa rançon, son ils, deux frères et un neveu (*).

Cette défaite irrita Muhamad ; il leva le plus de troupes ossible en Andalousie, ordonna des levées en masse, et pronit des récompenses à ceux des districts qui lui en fourniaient davantage. Au commencement du printemps son rmée était encore plus nombreuse que celle de l'année récédente. Le jeune et bouillant Al-Mondhir en eut le comnandement, sous la conduite du vieux et sage guerrier -ben-Gamin. Ils se mirent immédiatement en marche, avec a promesse d'un prompt et puissant renfort (**). Al-Mondhir e dirigea sur les Asturies, et s'en fut attendre les nouvelles roupes près de Léon. Quatorze mille hommes lui arrivèent, suivant les bords de l'Orbigo. Alphonse, avec un détahement suffisant, fut s'embusquer sur une montagne boisée, 'où il découvrait Jelvarosa, vaste lande, enfermée entre les ivières Ezla et Orbigo. Il laissa avancer l'ennemi, et dès u'il le jugea assez à portée pour que l'attaque ne lui donnât as le temps de se déployer, il se jeta sur lui avec furie, enfonça de toutes parts, et en fit une telle boucherie qu'il e s'en échappa qu'un très-petit nombre. L'épée chrétienne, s eaux des rivières avaient tout détruit (***).

(*) Rod. Tol.

(**) Luc. Tud.— Vasæ. Chron.

(***) Chron. Var. Ant.

dhir. Le jour était avancé; les chrétiens assirent leur camp en présence des Arabes. Alphonse y avait réuni toutes ses forces. Il comptait attaquer et anéantir les Mahométans à l'aurore du lendemain. Al-Mondhir avait quatre-vingt mille hommes et brûlait de combattre. Mais le vieux Y-ben-Gamin s'opposa formellement à exposer la décision d'une question aussi importante que la conquête de toute la Lusitanie, au sort d'un combat inégal. Il avait poussé une reconnaissance assez près du camp royal pour reconnaître la supériorité des forces et de l'ordonnance d'Alphonse; il savait d'ailleurs la destruction du corps auxiliaire sur lequel il comptait pour agir. Cette défaite, connue de l'armée mauresque, l'avait impressionnée. Elle voyait en outre devant elle un ennemi, un héros pour lequel jamais encore la fortune ne s'était démentie, et les forces des chrétiens s'accroissaient de tous les motifs qui affaiblissaient les Musulmans. Al-Mondhir fut entraîné par les raisons du vieux guerrier. Il décampa en silence, passa la rivière d'Ezla, et les ombres de la nuit couvrirent sa retraite, ou plutôt sa fuite; il regagna au plus vite les terres de son père Muhamad.
878-885, Dès qu'il se crut hors des atteintes de son vigilant ennemi, Al-Mondhir lui envoya, par ambassade, la demande d'une trêve de trois ans, qui lui fut accordée (*).

Garcia avait excité à la révolte contre Muhamad, le Vali de Saragosse Aben-Lope-Abdalla. Ce fils de Muza s'était emparé de cette ville, dans laquelle son père avait causé tant d'embarras au calife. Secondé par le roi de Navarre et celui d'Asturies, Aben-Lope ne lui en donna pas moins. Al-Mondhir fut envoyé par son père, châtier le Vali rebelle, et faire une incursion en Navarre. Après avoir inutilement combattu pendant vingt-cinq jours de suite les sorties de la garnison de Saragosse, Al-Mondhir fut porter son camp et le siége sous les murs de Tolède, défendue par un autre fils de Muza. Il ne fut pas plus heureux dans cette seconde entreprise, l'abandonna, et marcha sur Cillorigo, forte place de la frontière des Cantabres, et qui comptait alors comme

(*) Rod. Tol.

isant partie de l'Alava. Le prince de Cordoue bloqua la lle. Vela Ximénèz était comte des Alavains ; il se mit à ur tête et repoussa les Maures avec énergie, les poursuivit on moins vivement et les jeta assez avant dans le comté de astille, dont était seigneur Don Diego fils de Don Rodrie, celui qui repeupla Amaya. Ils furent encore maltraités evant Pancorvo, qu'ils attaquèrent durant trois jours et ont ils furent repoussés avec d'assez grandes pertes. Les oupes d'Alphonse firent le reste.

Muhamad sollicita de nouveau la paix. Alphonse, qui oulait terminer dans ses états son œuvre de restauration et ortifier sa capitale, envoya à Cordoue un prêtre nommé ulcide, muni de ses pouvoirs, et une trêve de six ans fut onclue. Avec leur perfidie ordinaire les Maures la violèrent, t profitèrent de la sécurité du roi de Navarre pour tomber n force sur lui, pendant qu'il faisait une reconnaissance de es frontières. La vallée d'Aybar était alors limitrophe des ossessions arabes de Saragosse. Don Garcia, surpris avec ne faible escorte, fut tué en combattant. C'est en 885 u'arriva cet événement. Fortunio, fils aîné du roi et frère îné de Sanche, succéda à Garcia II. Ce règne intermédiaire été ignoré de la plupart des auteurs, tant il est obscur. De outes les actions des rois montagnards, les chroniqueurs 'ont guère enregistré que leurs victoires (*).

Don Alphonse avançait en âge et désirait ne plus s'occuer que du bonheur et du bien-être de ses peuples. Il étenlit leur liberté et leurs droits au point que les grands en murmurèrent, se plaignant que le roi leur restreignait une utorité qu'ils avaient jusque-là exercée sans conteste. De là ans doute sortirent les errements séditieux qui devaient roubler les dernières années de ce grand prince. Ingratitude évoltante envers un roi qui avait consacré à ses peuples out ce que la guerre lui avait laissé de jours disponibles, t n'avait encore d'autre pensée d'avenir que celle d'assurer eur prospérité.

Ano, seigneur Galicien, conçut le premier des idées de

(*) Chron. Var. Ant.— Rod. Tol.

rébellion, qui furent bientôt découvertes. Ano fut puni et ses biens confisqués. Hermégilde et l'intrigante Ibérie sa femme opérèrent un soulèvement vers la Corogne et le cap cantabrique, aujourd'hui Finistère, en Galice. Les principaux chefs furent pris, une grande partie des insurgés fut tuée, et le reste mis en fuite par l'armée qu'Alphonse y envoya. Les chefs furent condamnés à mort, leurs biens adjugés, portion au fisc royal, et portion à l'église de Saint-Jacques, selon Lucas de Tuy. C'est alors, dit Rodrigue Sancius, que le roi acheva cette superbe basilique, dont la dédicace fut faite en grande solennité (*).

Les Normands, maîtres de Bayonne, en avaient fait un repaire d'où ils portaient régulièrement leurs brigandages dans le comté des Basques, le Béarn, la Bigorre et l'Armagnac. Arnaud comte des Basques s'illustra contre eux par une victoire dans laquelle, dit une légende, le glorieux martyr Saint-Sever combattit dans les rangs des Gascons et des Euskariens, couvert d'armes rayonnantes et monté sur un cheval blanc. C'est une maladroite copie de la fameuse apparition de Saint-Jacques-de-Compostelle au combat de Clavijo. La chronique de Lescar raconte qu'après la mort d'Arnaud, le roi de Paris envoya dans le comté des Basques plusieurs seigneurs, successivement massacrés par les montagnards, et que nul guerrier de France n'osa plus accepter
885-894 cette dangereuse dignité. Elle ajoute que les principaux des Basques furent envoyés à la cour du roi de Navarre Fortunio, et qu'ils en ramenèrent avec eux le prince royal Sanche, auquel ils conférèrent le titre de leur comte dans une assemblée générale tenue à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Sanche fit ses premières armes à la tête des Vascons contre les Normands, et purgea les provinces voisines de ces forbans qui les infestaient. Il mérita ainsi la dénomination de *Duc*, que lui décerna la reconnaissance des Gascons, fiers de rentrer dans leur nationalité sous le jeune chef navarrais. Sanche préférait les vallées agrestes du comté des Basques aux riantes et fertiles plaines de la Gascogne, et le

(s) Rod. Sanc.— Vasæ. Chron.— Luc. Tud.

éjour des montagnes à celui de Bordeaux. C'est de là que es Euskariens lui consacrèrent le surnom de *Menditarra*, nontagnard, que l'histoire lui a conservé, légèrement syncopé en celui de *Mitarra*.

Cependant les Normands, chassés et détruits dans toute a Gascogne, s'étaient retranchés dans la ville de Bayonne, ont les murailles les mettaient à l'abri de la vindicte et de a furie des Vascons. Ils n'en sortaient plus qu'à la dérobée, t s'y gardaient avec les mêmes précautions, la même vigiance que s'ils avaient été sérieusement assiégés. De cette poque date la venue de Saint-Léon, que les Bayonnais vénèent comme leur premier évêque. Oyhenard le dit envoyé à ayonne par le souverain pontife, du temps de Charles le imple, ce qui fait remonter son arrivée vers 893. Arrivé evant Bayonne, Léon trouva les portes de la ville fermées. l insista vainement pour se les faire ouvrir; la nuit approhait, force lui fut de se réfugier sur une éminence, où il se etira dans une cabane de feuillage. Durant la nuit quelues Vascons armés interrompirent sa prière et lui firent, ans leur idiome, diverses questions auxquelles, dit naïveent la légende, le saint ne put rien comprendre. Cette irconstance suffirait pour constater que sa prédication et on martyre par de prétendus Cantabres adorateurs du dieu din, ne peuvent concerner que les Normands de Bayonne, et ullement les Labourdins. Oyhenard, que nous avons cité lus haut, exprime formellement que Saint-Léon fut mis à ort par des pirates qu'il évangélisait, et voulait convertir une vie meill u e.

Une nouvelle révolte éclata en Galice. Toute menaçante u'elle se présentait, elle fut bientôt étouffée par la prise t la mort de son chef Vitiza, seigneur influent du pays. On oit par les actes des procès et confiscations que plusieurs onspirations eurent le même résultat. Mais une autre conration plus hardie, plus vaste, une de ces conjurations qui emblent dès leur origine ne pouvoir amener d'autre ésultat qu'une révolution sanglante et subversive du pouoir existant, se tramait encore dans la Galice, et finit par clater. A la tête de cette tourmente politique étaient Froïla,

Nuñez, Odoaire et Vérémond, quatre frères puissants et mécontents. Le complot cependant fut découvert avant que les rebelles fussent bien en mesure, et Froïla, avec deux de ses frères, s'enfuit vers l'Alava, dès l'approche des troupes royales. Ils furent pris et condamnés à la prison à perpétuité, après avoir eu les yeux crevés. Vérémond, plus adroit ou plus heureux, échappa aux recherches, s'enferma à Astorga, souleva tout le pays, et obtint un secours d'Abdallah, calife de Cordoue et petit-fils de Muhamad.

Don Alphonse marcha en personne contre ce dangereux ennemi et investit Astorga que Vérémond, comptant sur l'intervention d'Abdallah, défendit long-temps avec une héroïque valeur. Les Arabes approchaient enfin; l'intrépide Vérémond instruit de leur arrivée, sortit de la ville avec toutes ses forces, et fut résolument présenter la bataille à son maître, à son roi. Alphonse, dit Rodrigue de Tolède, blanchi sous les armes, suivi de troupes habituées à triompher avec lui, attaqua les factieux après leur réunion aux Musulmans. L'engagement eut lieu sur les bords de l'Ezla, dans la plaine de Grajal de Ribéra. Il fut sanglant et chaleureusement soutenu de part et d'autre. L'un combattait pour sa couronne, l'autre pour sa liberté et sa vie en même temps que pour renverser le trône. La cause juste triompha cependant; insurgés et Sarrasins furent complétement battus, mis en pleine déroute, et la majeure partie
894-899 périt dans l'action ou dans les eaux de l'Ezla. Vérémond, avec les faibles débris de son armée, gagna les terres du califat. Abdallah envoya des ambassadeurs au roi d'Oviédo, pour renouveller la trève (*).

Les troubles qui agitèrent constamment les règnes d'Al-Mondhir et d'Abdallah, successeurs de Muhamad, permirent au roi de Navarre de suivre ses inclinations douces et pacifiques. La renommée avait publié chez les Navarrais les exploits de Mitarra et des Vascons. Ces bruits et l'exemple de leurs voisins firent vibrer la fibre guerrière des régnicoles de Pampelune. Don Alphonse faisait fortifier avec soin Scien-

(*) Act. des proc. et confis.— Rod. Sanc. —Rod. Tol.— Chron. Var. Ant. — Oyhen.

tica, la Zamora de nos jours, pendant que son fils Garcia surveillait les travaux de Toro, et que deux seigneurs de la cour présidaient ceux de Simancas et Dueñas. Il se proposait ainsi de fermer aux Arabes le passage du Duero et l'entrée de ses états (*).

Abdallah ne voyait pas sans inquiétude l'exécution de ces sages mesures. Il pressentait que ces villes, réédifiées et abritées de bonnes fortifications, se repeupleraient à ses dépens. Aussi envoya-t-il en Afrique des émissaires, proclamer que la religion du prophète était en danger dans la Péninsule. A la voix des Muezzins, au nom de l'Al-Gibedh, les tribus se soulevèrent et Abdallah reçut des renforts considérables. Il eut bientôt formé une nombreuse armée qu'il dirigea sur Scientica, sous les ordres d'un de ses généraux les plus renommés. Il lui adjoignit un certain Al-Caman, iman fort accrédité, qui devait par ses pieux discours, ses chaudes allocutions encourager, exciter les soldats à faire vaillamment leur devoir.

Don Alphonse couvrait ses travailleurs d'un fort cordon; il résolut de ne pas laisser approcher l'ennemi assez pour les inquiéter, et se porta à la rencontre des Musulmans. Zénètes, Berbères, Maures, cavalerie andalouse, celle de l'Orient de l'Espagne, tous combattirent avec une ténacité, un acharnement digne de la victoire. Sous les regards de leur grand roi les chrétiens ne déployèrent ni moins de persévérance ni moins d'ardeur. Cette terrible bataille, nous apprend une chronique arabe, dura quatre jours consécutifs. L'étoile chrétienne l'emporta à la fin. Les Berbères écharpés se retirèrent du combat; la florissante armée des Croyants
déjà réduite et mutilée par trois jours de lutte, fut en partie 901 905
hachée le quatrième; le reste fut réduit à fuir. Parmi les morts fut trouvé l'iman Al-Caman, qui n'avait pas peu contribué à la fanatique opiniâtreté des Mahométans, par les magnifiques promesses dont, selon Rodrigue de Tolède, il les éblouissait au nom du prophète d'Allah. Cet échec obligea les infidèles à une inaction de deux ans. La victoire de

(*) Rod. Tol.

Scientica, qui termina les travaux guerriers d'Alphonse III et couronna sa gloire, acheva d'exalter les Navarrais par le sentiment d'une noble émulation. La nation entière se leva et demanda la guerre. Fortunio convoqua les états-généraux au mois de mars 902, et offrit son abdication en faveur de son frère Sanche Mitarra. Elle fut acceptée. Le pieux monarque descendit du trône sans regret, prononça tout aussitôt les vœux de religion, et fut s'enfermer dans le monastère de Leyre. Il y passa ses derniers jours dans les loisirs du cloître, après lequel il soupirait depuis long-temps (*).

La dissolution du comté de Vascitanie date de l'avènement de Mitarra au trône de Pampelune. Ce monarque réunit la Basse-Navarre aux cinq Mérindés de Pampelune, Olite, Sangueza, Estella et Tolède, dont se composait le royaume des Vascons. St-Jean-Pied-de-Port en étant la ville principale, donna son nom à cette sixième Mérindé, qui reçut le titre de *terre des Basques*, ou des ultramontains, *tierra de Vascos, ó de ultrapuertos*, et en dialecte indigène *Auchenherria*. Les deux peuples de Soule et Labourt se refusèrent à une fusion. Seulement ils reconnurent la souveraineté de Mitarra, tout en conservant des vicomtes éligibles et indépendants, ainsi que leur constitution démocratique, l'assemblée primaire du *Bilzar*, et les assemblées générales que les Souletins nommèrent *Leganac*.

Pour resserrer de plus en plus les liens qui unissaient la liberté des Cantabres aux destinées de son royaume, Mitarra donna en mariage sa fille Valacquite à Nuño Lopez seigneur des Biscayens. De ce moment il prit dans tous ses actes le titre de roi de Pampelune et de toute la Cantabrie. Sanche Ier réunit ainsi sous son étendard la généralité des montagnards euskariens, et reprit avec ardeur, contre les Maures, cette grande croisade de liberté qui forme l'un des plus brillants tableaux de l'histoire dans le moyen âge. Les Gascons aussi étaient fiers de leur indépendance, dont ils s'étaient montrés dignes depuis que la domination, ou plutôt la fédération des Euskariens en avait fait une des plus éner-

(*) Chron. Arab.— Conde.— Chron. Var. Ant.— Rod. Tol.

ɜiques populations du Midi. Ils reconnaissaient toujours ›our leur duc le roi de Navarre. L'éloignement de Sanche ›t la guerre des Maures, qui absorbait toutes ses pensées, ıe lui permettaient plus de donner des soins assidus au gouvernement de la Gascogne. Il prit le parti de céder ce beau luché à son second fils Garcie Sanche, dit le Courbé. C'est ui qui servit de tige à ces ducs devenus illustres, et qui irent pendant trois siècles passés le bonheur et la gloire des ;ascons. Ils ne reconnaissaient pas l'autorité des rois de 'aris et ne relevaient, pour nous servir de l'expression du emps, que *de Dieu et de leur épée.*

Don Alphonse, instruit que les Maures avaient repris les ırmes, s'était jeté sur le district de Tolède, avait tout mis ì feu et à sang, s'était emparé de nombreuses places fortes qu'il avait détruites, avait parcouru les deux Castilles jusqu'au pied des montagnes qui les séparent et après avoir rasé une forteresse construite par les Maures pour couvrir leurs frontières, était rentré dans ses états. Il fit exécuter un certain Aldapic et ses fils, qui avaient conspiré contre lui (*). De son mariage avec Xiména de Navarre Alphonse avait eu quatre fils : Don Garcie, Don Ordoño, Don Froïla et Don Gonzalve.

Tout semblait lui sourire. Son royaume était agrandi et florissant; des forteresses abritaient ses limites; le Sarrasin était terrifié; l'hydre des insurrections avait été terrassée chaque fois qu'elle avait voulu dresser sa tête hideuse, les armes royales avaient fait ample moisson de gloire, le peuple était heureux. Don Alphonse voyait avec un doux et juste orgueil l'amour et le dévouement de tous ses sujets et de sa belliqueuse armée, entourer avec respect ses cheveux blanchis, son corps brisé par les travaux et les années. Tout, en un mot, resplendissait en lui et autour de lui.

Mais si la splendeur d'une couronne, si la renommée la plus brillante et la mieux acquise, peuvent flatter l'amour-propre des rois et leur alléger le pesant fardeau qu'ils ont à porter; elles ne font ni la paix intérieure, ni la félicité.

(*) Vasæ. Chron.

Alphonse le Grand en fit la douloureuse expérience, et celui dont la noirceur et l'ingratitude flétrirent les derniers jours du vieux héros, du père de son royaume, fut son fils aîné Don Garcie, qui se laissa entraîner par les suggestions de son beau-père, le puissant Nuño Fernandez. Aveuglé par l'ambition, par l'éclat fascinant du trône, il forma le criminel dessein d'en précipiter son roi, son père, et de lui enlever le sceptre et le pouvoir. Quelque secrètement que pût agir Don Garcie, ses projets transpirèrent et parvinrent à la connaissance du vieux roi. Don Alphonse plus navré encore qu'irrité de la conduite de son premier-né, de celui qui devait lui succéder, dont il avait suivi, soigné l'enfance, qu'il avait associé à sa gloire en le faisant combattre à ses côtés ; Don Alphonse n'hésita pas. Il appela à lui ses vieilles bandes, ses meilleures troupes, les plus aguerries, s'avança à grandes journées vers Scientica, s'empara de Don Garcie et l'envoya prisonnier d'état au château de Gauzon.

Le châtiment était juste. Il coûtait au cœur du roi; il irrita la reine qui, ne voulant pas se souvenir du motif de la punition de son fils de prédilection, n'y vit et n'y voulut voir que le mot flétrissant de *prison*, un acte outré de sévérité. Don Ordoño frère du prince, Don Nuño Fernandez son beau-père, joignirent leurs pressantes sollicitations à celles de la reine. Alphonse resta inflexible; le roi l'emporta sur le père. Las de supplier en vain ils osèrent, dit Rodrigue de Tolède, le menacer. Mais le cœur du vieux guerrier était fermé à la crainte; père outragé, roi offensé, il se montra inébranlable aux menaces comme il avait été sourd aux supplications.

809 Trois années s'écoulèrent sans amener de modification dans le sort de Garcie ni dans la résolution de son père. Ce fut alors que Don Ordoño, gouverneur de la Galice, Don Nuño Fernandez et la reine elle-même Chimène, fille de roi, femme de roi, commencèrent à travailler le peuple. Des émissaires stipendiés répandaient que tandis que le roi semblait accueillir les prières de la mère et des frères de Don Garcie et leur promettait d'y avoir égard, le prince, son fils aîné, le vaillant Don Garcie, languissait en prison

ne un criminel. Ces propos et beaucoup d'autres semes échauffaient les esprits. Dans le lointain grondait ce bruit sourd précurseur des orages. Le noble onse voyait avec amertume la guerre civile accourir, glanter son règne, déchirer son peuple et le mettre à rci des infidèles. Il résolut de prévenir tant de mal-.

s états du royaume furent convoqués à Boides dans les ies, et don Garcie fut rendu à la liberté. Il assista à 910
assemblée avec son frère Don Ordoño. Le généreux rque prit alors la parole, et ces mots touchants tombèle sa royale bouche : « Ma vie a déjà été longue, mon ie compte beaucoup d'années. Je les ai toutes consas à la gloire de nos armes, au bonheur de mes sujets, naintien de notre sainte religion. Tels furent toujours sentiments, mes vœux les plus chers ; et ce n'est pas urd'hui, à la veille de descendre dans une tombe uis long-temps ouverte, que je changerai de conduite e sentiments. J'entends la voix des peuples et je comnds leur désir ; et puisqu'ils pensent que les années ont lu ma main trop débile pour tenir le timon des affaires ; qu'ils croient ma tête, courbée et blanchie par l'âge, faible désormais pour les diriger, je me rends à s vœux. En conséquence je résigne ma couronne à Garcie mon fils aîné, et la Galice à mon second fils, oño (*). »

deux frères émus et surpris d'une telle déclaration, abnégation à laquelle ils étaient si loin de s'attendre, it se jeter aux pieds de leur père, et les larmes du ir et de l'admiration aux yeux, lui demandèrent pardon sé, en présence de tous les grands assemblés à cette on. Le vénérable vieillard releva ses fils ; à son tour le place au père. Attendri, il les pressa dans ses bras et arcie fut proclamé roi du consentement des grands, iés par tant de générosité. Cette scène touchante eut

d. Sanc.— Vasæ. Chron.— Rod. Tol.— Luc. Tud.

lieu en décembre 910; Don Alphonse le Grand, troisième du nom, se retira à Astorga (*).

Devenu roi, Don Garcie voulut, à son début, se concilier les suffrages et l'affection générale. Après avoir fondé et bien doté un monastère, il réunit une nombreuse armée et troubla le repos des Maures, que trois années de paix avait refaits. Le calife, informé de sa marche, lui opposa des forces sinon supérieures, du moins égales, et commandées par un capitaine déjà illustre, le brave Ayola. Celui-ci cependant se contenta d'observer les frontières de Rioja et Bureba, afin d'empêcher par ce genre de guerre les chrétiens de pénétrer dans les terres du califat. Don Garcie, brave et bouillant, força les Arabes à accepter la bataille et resta vainqueur. La déroute des Musulmans fut complète ; leur général fut fait prisonnier et trouva, pendant le retour de l'armée, moyen de s'échapper. Cette victoire et le butin dont étaient chargés ses soldats, commencèrent la réputation militaire du jeune roi.

Lucas de Tuy nous apprend qu'à son retour il passa par Astorga et fut voir son père, auquel il demanda son avis sur les opérations de la campagne suivante. Le vieux roi lui représenta que les excursions, les conquêtes dont le résultat n'amenait que l'enrichissement du soldat et les stériles applaudissements de la multitude, ne valaient pas le sang qu'elles coûtaient, n'avaient rien de solide, point d'avenir. Il lui conseilla de rassembler, pour le printemps, une armée imposante, et lui proposa, malgré son grand âge, d'en prendre le commandement, ou tout simplement celui de l'avant-garde. Alphonse recommanda à Don Garcie de profiter de la saison avancée pour faire relever et peupler les villes ouvertes et ruinées par la guerre, le long du Duero ; il lui désigna les plus importantes. Don Garcie, ayant remercié son père avec effusion, promit de suivre ses conseils, et accepta avec transport l'offre précieuse de ses services et de son expérience. Au printemps, Don Alphonse se mit à la tête de l'armée, aux acclamations de ses anciens compa-

(*) Marian. — Ferrer.

;nons de danger. Le noble vieillard se jeta avec tout le feu le la jeunesse sur le pays ennemi, le ravagea, battit les infi·èles dans les rares occasions qu'il en eut, les vit pendant ɔ reste de la campagne fuir devant lui, et rentra à Scientica 912
vec un laurier de plus (*).

Le roi de Navarre avait conduit lui-même son fils à Boreaux, et le remit à la foule des comtes et seigneurs Gasɔns qui s'y étaient assemblés, pour recevoir leur jeune duc. reprit, vers la fin de l'automne, le chemin de ses états. anche s'arrêta dans la Mérindé de Saint-Jean-Pied-deort, et résolut d'y passer l'hiver. Il ne soupçonnait aucun anger de la part des Maures, livrés à des désordres dont il ous faut connaître l'origine et le progrès.

Omar Ben-Hatz, simple artisan, de chef de voleurs devenu hef de parti, avait cherché un asile aux frontières de la avarre. Retranché dans le fort de Rotalye avec sa bande, t favorisé de la protection du roi Fortunio, il accrut bientôt es ressources d'un grand nombre de Navarrais mécontents le l'oisiveté à laquelle le pacifique monarque condamnait eur inquiète valeur. Omar ne tarda pas à commencer conre son maître une guerre acharnée, fit des conquêtes et rit le titre de roi. Il transmit à Chalib les villes de Tolède t Talavera, le comté d'Aragon, la Catalogne jusqu'à la ivière de Sègre, et toutes les provinces qui bordent la léditerranée depuis Tortose jusqu'à Murcie. Abderahnan III avait reçu l'héritage d'Abdallah ainsi déchiré. Prolamé à l'exclusion de son oncle, le glorieux Al-Mudafar ou '*invincible*, la jalousie du vieux prince pouvait devenir une ource nouvelle de discordes et de calamités. Rien n'avait ncore révélé le grand homme dans le jeune roi; on ne préoyait pas que, subjugué par l'ascendant des grandes quaités de son neveu, le farouche Al-Mudafar se dévouerait, se acrifierait pour la gloire d'Abderahman. Le turbulent Chalib tait loin de soupçonner qu'un seul jour éclairerait la ruine e sa puissance usurpée et le massacre de toutes ses troues. Les Alpujarres de Grenade, d'un autre côté, devenaient

(*) Rod. Tol.—Vasæ. chron.—Luc. Tud.—Rod. Sanc.—Chron. var. ant.

le théâtre d'un nouveau soulèvement. Le roi de Navarre, rassuré par ces pensées s'arrêta dans la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port, chère par les souvenirs de sa jeunesse.

L'hiver était avancé; la neige tombée en abondance avait fermé tous les passages des Pyrénées, lorsqu'un messager fidèle vint apprendre à Mitarra que l'infatigable Al-Mudafar, informé de son absence, était accouru des extrémités de l'Espagne, avait rassemblé une nombreuse armée sur les bords de l'Ebre, et s'était avancé, par une marche hardie, jusque sous les murs de Pampelune qu'il assiégeait. Sanche ne balança pas un instant. Fermant les yeux sur les difficultés, les dangers qu'il lui fallait braver, il ne vit que les périls de sa capitale, un ennemi audacieux et cruel au cœur de ses états, et la destruction de son peuple. Il appela à son secours les Vascons de Labourd et de Soule, convoqua les milices de la Mérindé, et ces forces, réunies aux Navarrais de la suite du roi, et à quelques gentilshommes gascons, formèrent une armée petite comme nombre, mais capable de tout entreprendre sous la conduite d'un pareil chef. Mitarra fit recueillir toutes les peaux de bœuf que l'on put trouver; il fit faire à la hâte pour ses guerriers de ces sandales ibériennes que les Basques appellent *abarca*, genre de chaussure commode pour marcher sur la neige et gravir la montagne. Lui-même en fit usage dans cette circonstance, et le surnom d'*Abarca* lui en a été consacré par ses troupes, et conservé par l'histoire. Les ricombres et écuyers suivirent l'exemple du roi et renvoyèrent leurs chevaux à l'arrière-garde avec les bagages.

L'armée remonta la vallée de Cise pour gagner le Val-Carlos et Roncevaux, et marcha droit à Pampelune. La route fut longue et pénible; les sentiers étroits qui sillonnent ces hauteurs escarpées, étaient couverts d'une neige épaisse, parfois durcie par le froid, parfois ramollie et mobile. Les montagnards, dit Moret, gravissaient lentement, avec précaution, et sondant le terrain avec leurs lances. Ils défilaient un à un sur le chemin tracé par les guides, et enveloppés de leurs manteaux noirs, qui tranchaient sur l'éblouissante

lancheur des neiges. Sanche avait fait avertir les diverses opulations sur son passage de se tenir prêtes à le rallier; ıssi, durant la marche, des groupes de Navarrais arriıient de temps à autre de leurs vallées, commandés par urs infançons. Quelques-uns avaient franchi, la nuit, omme par prodige, de grandes distances et de hautes mongnes.

Le bruit répandu de l'arrivée du roi les attirait au-devant e lui; mais ce bruit restait concentré dans les populations ui s'armaient, et ne pénétrait point hors du sanctuaire des yrénées. Elles apportèrent la nouvelle que les Maures, rebus de vivre sous des tentes par un temps aussi rigoureux, oulaient à tout prix une prompte victoire et poussaient le ége avec fureur. Sanche donna l'ordre de hâter la marche, et écho nocturne de Roncevaux redit sourdement le pas rapide t cadencé des montagnards.

L'armée parvint enfin à la proximité de Pampelune et du amp arabe deux heures avant le jour, le dix-neuf janier 913, et sur le champ Mitarra, accompagné d'un seul 913
cuyer, alla reconnaître la position ennemie. Les infidèles 'étaient relâchés de la discipline à cause de la rigueur du emps. Ignorants du péril qui rôdait autour d'eux, ils repoaient avec sécurité, et n'auraient jamais admis la possibilité le la présence de Don Sanche Abarca. Le roi ayant arrêté es dispositions pendant l'inspection des lieux, fixa pour le noment de l'attaque les premières lueurs de l'aube, recomnanda un silence profond et comprima la fougueuse impaience de ses soldats. Après s'être assez rapproché sans bruit t sans être soupçonné, il donna le signal en tirant lui-même on épée, au cri ordinaire de *Navarre!* auquel l'armée répont par une acclamation générale et terrifiante. A ces claneurs se joignaient les fanfares des instruments de guerre, t les chrétiens s'élancèrent comme un tourbillon sur le amp sarrasin. Les sentinelles musulmanes du fond de leurs etranchements jetèrent le cri d'alarme. Du haut de leurs nurailles, les factionnaires pampelunais le répétèrent, les loches furent ébranlées dans les églises; en un instant tout e peuple armé fut dans les rues de la ville. Les habitants ne

doutaient point qu'elle ne fût bientôt investie, ils garni ent les remparts ; mais autour de l'antique cité, sous les murs, au-delà des fossés, dans la plaine, tout était silencieux, tandis qu'au loin le bruit de guerre roulait comme un orage sur le camp des Musulmans. Le jour, qui ne tarda pas à paraître, fit connaître aux assiégés la véritable cause du tumulte. Ils en poussèrent vers le ciel de longs cris de joie; les portes s'ouvrirent, tout ce qui était encore dans la ville en état de porter les armes courut se joindre aux libérateurs.

Dans ses dispositions de la nuit Sanche Abarca avait placé ses troupes de manière à fermer aux infidèles toutes les issues. L'arrêt de mort avait été prononcé contre l'armée arabe ; il fut rigoureusement exécuté, dit Rodrigue de Tolède, et à peine un seul homme échappa-t-il pour aller porter au calife de Cordoue la nouvelle de ce revers. Les rayons du soleil vinrent bientôt éclairer le théâtre de l'action, et montrer des tentes renversées, des armes rompues, des cadavres sanglants roulés dans la neige, et Mitarra qui, de sa main victorieuse, distribuait aux montagnards les dépouilles des vaincus.

Le roi fit son entrée triomphale dans Pampelune, et recueillit, dit Moret, sa part du butin aux acclamations d'un peuple qu'il venait de faire passer des angoisses d'un siége rigoureux aux joies de la délivrance. Les états - généraux furent convoqués sur-le-champ ; Sanche y reçut la vive expression de la reconnaissance nationale ; les états déférèrent à son fils aîné, Garcie, le titre d'héritier présomptif ou de prince royal, et la guerre fut de nouveau résolue contre les Mahométans. Les Vascons cis-pyrénéens et les Cantabres s'étaient retirés avec la promesse de revenir aux premiers jours du printemps ; ils rejoignirent effectivement à l'époque fixée les drapeaux du roi de Pampelune.

Sanche Mitarra ou Abarca, puisqu'il portait les deux sur noms ainsi que nous l'avons déjà dit, ouvrit la campagne par le plus audacieux, le plus sanglant de tous ses faits d'armes, la prise du château de San Estevan, où il ordonna que son tombeau serait déposé. De là il se dirigea sur

Naxera, boulevard des Maures contre les chrétiens de la montagne. Le siége dura près de trois mois ; la ville, défendue avec un acharnement inouï, fut enfin emportée d'assaut. Mitarra en fit la capitale du petit royaume de Naxera, qui devint le berceau de celui de Castille et que le roi donna au prince Garcie, avec une brillante cour de ricombres et d'écuyers. Mitarra porta ensuite ses armes jusqu'à Urbion ; il conquit les provinces qui bordent l'Ebre jusqu'à sa source et la rivière d'Ega ; il planta aussi son étendard sur les ruines de l'antique Numance (*).

Peu de temps après son arrivée dans la ville de Scientica Don Alphonse, qui venait de jeter son dernier éclat, tomba malade. Se sentant près de sa fin il manda auprès de lui son ancien ami, l'évêque d'Astorga, qui l'assista dans ses dernières heures. Alphonse III légua à l'église de Saint-Jacques tout son argent monnayé, qui se montait, selon Ferreras, à cinq cents pistoles, et rendit à Dieu son âme guerrière et pieuse le vingt décembre 912, deux ans après son abdication, quarante-neuf ans après son agrégation au pouvoir, et à l'âge de soixante-trois ans. Plus véritablement grand qu'aucun des souverains qui ont porté son surnom de Grand, Don Alphonse avait une piété sincère et profonde ; il était savant, aimait les lettres et s'en était déclaré le zélé protecteur. A la sollicitation de Sébastien, évêque d'Orense et son chapelain, il combla la lacune existant depuis le règne de Wamba, en composant une chronique qui commence à la mort de Récésuinthe et finit à celle de son père, Don Ordoño. Au surplus le récit de son règne est le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui. Travaux administratifs, guerres, gouvernement, abdication, retraite, tout, chez cet homme d'élite, est frappé à un coin qui lui est propre, et porte le cachet de la postérité (**).

La mort de Don Alphonse fut suivie à quelques mois de celle du calife ou roi de Cordoue Abdallah. On aurait dit que ces deux fiers rivaux s'attendaient pour quitter ensem-

(*) Oyhen..— Moret.— Rod. Tol.

(**) Mondejar.— Grég. Mayans.— Ferrer.— Rod. Tolet.

ble un monde où l'orgueil d'Abdallah ne reconnaissait plus à personne le droit d'être son vainqueur.

Don Garcie, que l'ambition avait déjà si cruellement égaré une fois conçut, près de la tombe à peine fermée de son père, le funeste projet d'enlever la Galice à son frère Ordoño, et de réunir tout sous sa seule domination. Don Ordoño, prince d'une valeur chevaleresque, nous dit Lucas de Tuy, et adoré de ses troupes, instruit du mouvement et des desseins de son frère, se prépara à le recevoir de façon à étouffer ses prétentions. La reine leur mère fit intervenir avec elle les principaux du royaume dans cette querelle dénaturée. Les deux frères se réconcilièrent; Don Garcie renonça à ses idées d'usurpation, Don Ordoño abjura tout ressentiment. Les deux frères se lièrent au point qu'ils concertèrent et exécutèrent conjointement l'expédition prochaine contre les Sarrasins. Cette campagne leur fut des plus favorables. C'est pendant ce temps que mourut la reine douairière, Dona Xiména; selon son vœu elle fut inhumée auprès de Don Alphonse à Astorga. Après son expédition, Don Garcie se rendit à Léon. Il voulait y conférer avec la noblesse, de l'adoption d'un projet; mais à la fin de l'hiver il tomba malade, et mourut tôt après, peu regretté. Ce prince
913-914 avait régné trois ans; il avait un fond dominant d'ambition, une certaine raideur de caractère qui contrastait d'une manière choquante avec l'humeur douce, égale et ouverte de son père, comme avec l'affabilité, la bonté, la franchise de son frère Don Ordoño. Le corps de Don Garcie fut transporté à la sépulture de ses ancêtres, à Oviédo.

A la nouvelle de la mort de son frère, Don Ordoño se rendit à Léon, où les évêques et les grands le reconnurent et proclamèrent roi, en février 914, sous le nom d'Ordoño II. Il entra ensuite sur les terres du califat jusqu'à Talavera-la-Reyna, qu'il investit. Plusieurs attaques fort vives furent dirigées contre cette ville; mais elle était bien fortifiée, le gouverneur se défendait avec énergie, et malgré la valeur des chrétiens le siége traînait en longueur. Abderahman III, successeur d'Abdallah, envoya un de ses généraux les plus distingués au secours de Talavera. Don Ordoño avait à cœur

de ne pas débuter dans son règne par un échec ; il contint les assiégés par quelques troupes laissées devant la place, et s'avança avec le gros de son armée à la recherche de l'ennemi. Il le rencontra bientôt, et lui livra bataille. Le combat fut rude, long, opiniâtre ; le général maure fut tué, et la victoire resta aux vieilles cohortes d'Alphonse le Grand. Ordoño retourna sur le champ devant Talavera, pressa le siége, prit la ville d'assaut, la démantela après avoir passé la garnison au fil de l'épée, et revint triomphant à Léon. Il y trouva l'évêque d'Astorga, qui se rendait à Compostelle, délivrer le legs de cinq cents pistoles fait par Don Alphonse. Le roi proposa à cet évêque et à celui de Compostelle le don de la ville de Cornelina, assise aux bords de la rivière de Limia, en échange de cette somme, considérable pour ce temps-là. La proposition fut acceptée. Au printemps suivant,
Don Ordoño ayant repris la campagne et battu les Arabes en 9:5
toutes rencontres, prit d'assaut le château de d'Alhange, dont la garnison fut massacrée. Plusieurs des places du voisinage se rachetèrent du même traitement à prix d'or. Gloire et richesse ressortirent de cette incursion pour les chrétiens (*).

Tant de pertes irritaient le roi de Cordoue. Il eut recours aux rois d'Afrique, leur peignit ses embarras, l'ambition, la soif de conquêtes toujours croissante d'Ordoño, les dangers dont était menacée la domination des Musulmans en Espagne ; le tout avec des couleurs tellement vives, une telle expression d'alarme, qu'il en reçut de puissants secours. Mahomet Al-Motaraf, seigneur de Ceuta, lui amena ses troupes en personne ; réunies à celles du califat, à celles de Saragosse conduites par Ablapaz, elles formaient une armée de quatre-vingt mille hommes. C'est avec de tels moyens qu'Abderahman marcha sur les frontières d'Ordoño. Pendant qu'il se disposait à traverser le Duero vers Saint-Etienne de Gormas, le roi des Asturies parut devant lui. Le passage s'opéra néanmoins, mais non sans pertes. Dans l'armée royale, plus faible que celle des Arabes, le nombre était remplacé

(*) Rod. Tol.— Vasæ. Chron.— Chron. Var. ant. — Mariana.— Ferrer.— Rod. Sanc.— Luc. Tud.

par l'ardeur et les glorieux souvenirs du soldat; Ordoño offrit et livra bataille. Le combat fut opiniâtre et meurtrier; Ablapaz et Mahomet Al-Motaraf tombèrent dans le plus fort de la mêlée sous le fer des chrétiens. Abderahman fut obligé de céder le terrain, qu'il laissa jonché de cadavres. Ordoño victorieux rentra à Léon, dont il fit construire la cathédrale, qu'il érigea en évêché en actions de grâces au ciel. Séduit par la beauté de la position de cette ville, il en fit sa résidence, et prit le titre de roi de Léon, que ses successeurs ont porté depuis.

A la suite de la bataille de Gormas, Abderahman épuisé sollicita d'Ordoño une trève de trois ans. Tous deux avaient besoin de se refaire, l'un de ses pertes, l'autre de ses victoires qu'il lui fallait chèrement acheter; la paix se conclut. Aussitôt son expiration, la guerre se ralluma plus furieuse
919 que jamais; les Musulmans essuyèrent moins de revers. Une âpre et sanglante bataille fut livrée à Mudonia en Galice par Don Ordoño aux Mahométans. Commencée avec le jour, dit Rodrigue Sancius dans son histoire d'Espagne, elle ne finit qu'à la nuit, et le roi se retira sans qu'aucun parti pût s'arroger la victoire. Abderahman cependant se l'attribua. Toujours aigri par le souvenir de ses précédentes défaites, le calife méditait une éclatante vengeance contre les chrétiens. Il avait reçu de nouveaux secours d'Afrique, les joignit à toutes les forces que ses états purent lui fournir; et se voyant à la tête d'une armée plus formidable que toutes celles qu'il avait eues jusqu'alors, il se dirigea sur la Navarre à la tête de plus de cent cinquante mille combattans (*).

De grands ravages, d'insignes cruautés signalèrent l'arrivée des Sarrasins. Des combats partiels, des rencontres de partis, tourbillons de poussière soulevés par le vent d'un
920-921 orage qui déjà s'amassait sombre et menaçant, occupèrent l'hiver. Au commencement du printemps suivant Abderahman avec sa garde, les troupes d'Andalousie, de nouvelles milices africaines conduites par Aben Jusuf et Aguaya, deux scheiks fameux, sortit de Cordoue où il était retourné, et prit

(*) Rod. Tol.— Vasæ. Chron.— Luc. Tud.— Rod. Sanc.

en passant les troupes du district de Tolède. Cette seconde armée, non moins nombreuse que la première à laquelle elle devait se réunir, passa par Madrid, traversa les contrées de Siguenza et Almazon, déclina ensuite la frontière d'Osma et San Estevan, pour éviter le réveil d'un ennemi assoupi. Se dirigeant alors sur la droite vers Moncayo, puis à gauche sur le Duero, elle entra dans les terres d'Agréda, qui la conduisaient aux rives de l'Ebre.

Cet ordre de marche, le plus court et le moins tourmenté par les inégalités de terrain, offrait encore au calife le double avantage de le faire rentrer en possession des territoires perdus à Tera, Agréda, Tarrazone, et de se renforcer en même temps de celles de ses troupes qui occupaient l'Aragon. La jonction opérée, les infidèles, ainsi qu'un torrent débordé qui emporte en mugissant sa digue, entrèrent en masse, en cohue, pillant, brûlant, massacrant tout ce qui se rencontrait sous leurs pas. La terreur refoula les populations navarraises vers l'intérieur ; un désert resta aux Arabes ; mais cet innombrable amas d'hommes armés et frémissants de vengeance, avançait toujours. Don Garcie réunit en hâte les troupes qu'il avait sous la main et fut se montrer à l'ennemi, moins pour le combattre et repousser la guerre que pour l'empêcher de pénétrer, tout en l'entretenant en éveil, jusqu'à réunion de forces suffisantes pour en venir à une résistance ouverte, une action décisive.

La manœuvre du roi se bornait à observer la marche des Arabes, à les suivre en conservant l'avantage des lieux, à chercher à les surprendre, à repousser les courses des fourrageurs, et à jeter quelques secours dans les places qu'il supposait devoir être attaquées. En même temps Garcie dépêchait des courriers sur les deux rives de l'Ebre à son père Don Sanche Mitarra, et vers la Galice à Don Ordoño son neveu, leur faisant connaître l'extrémité à laquelle le réduisait cette nuée d'infidèles, et leur demandant les secours les plus puissants qu'ils pourraient lui donner. Tous d'eux entendirent ce cri d'alarme ; il accoururent sans autre retard que le temps nécessaire pour se préparer à une lutte colossale.

La renommée grossissait encore les forces d'Abderahman; vues à travers le prisme de la terreur, elles doublaient dans toutes les imaginations. Le vieux Sanche profita de cette disposition des esprits pour leur inspirer la résolution du désespoir. Dans un instant toute la Navarre, l'Aragon, le Guipuzcoa, l'Alava, furent en armes. A mesure que les corps se formaient, Mitarra les envoyait à son fils, en leur traçant leur itinéraire de façon à ce que les infidèles ne pussent ni les détruire, ni les couper. Ces secours, qui arrivaient à Don Garcie de jour en jour, d'heure en heure, étaient dévorés par la quantité de places à renforcer dans l'étendue qu'embrassait un ennemi qui offrait plutôt l'aspect d'un peuple entier que d'une armée d'expédition. Celles des villes ou forts qui n'avaient pu recevoir de garnison étaient incendiées ou rasées. Le roi cependant ne pouvait assez grossir ses rangs pour s'opposer, en rase campagne, à la masse ni à la furie des Musulmans; il était réduit à la guerre de partisans. Dès qu'Ordoño eut appris le danger de son oncle, il se mit à la tête de toutes ses forces, brûlant d'en venir aux mains avec l'irréconciliable ennemi de la chrétienté, et non moins désireux, peut-être, de venger sur lui la mauvaise fortune de Mudonia. Il quitta au plus tôt sa cour de Léon, et se mit en marche pour la Navarre (*).

Pendant tous ces préparatifs, les Maures avaient remonté et passé l'Ebre, et s'étaient répandus sur les vastes plaines de la rive Occidentale, dans lesquelles se pouvait mieux déployer leur redoutable cavalerie. De Calahorra ils se précipitèrent sur la Rioja, firent tomber plusieurs places, dont les plus importantes étaient Naxera et Viguera. Mais Abderahman était guerrier trop habile pour s'amuser à des siéges, quand sa puissance numérique lui donnait tant d'avantage. Il fit fortifier toutes les places tombées devant ses armes; entre autres Naxera, comme étant au centre de la Rioja, et Viguera qui n'en est qu'à cinq lieues, ville défendue également par l'art et la nature, clé de la chaîne méridionale de la montagne, et point de communication obligé entre les terres de Moncayo et les sources du Duero. Il y laissa de

(*) Samp.— Mor.

fortes garnisons pour s'en assurer. Le projet d'Abderahman était de pénétrer au centre de la Navarre, de la frapper au cœur et de porter ainsi l'impuissance et la mort dans tous ses membres; il y entra donc avec toute son armée. Don Garcie l'y suivit avec sa faible colonne. Son exacte connaissance du pays, la légèreté de ses troupes dont le butin n'embarrassait pas les allures, l'aidèrent à devancer les Musulmans. Il donna partout l'ordre d'emporter grains et meubles, et d'emmener tous les troupeaux, afin d'affamer l'ennemi. Les Maures entrèrent par la Mérindé d'Estella, incendiant les villages et massacrant sans pitié tout ce qui n'avait pas fui. Abderahman comptait, par ses mesures extrêmes, enflammer la colère du prince et l'entraîner à quelque acte d'imprudence ou de témérité. Mais Garcie avait été formé par son père Mitarra; de vieux capitaines, qui avaient appris la guerre sous le même maître, retenaient l'ardeur de Don Garcie, et lui répétaient, qu'en guerre, la faute la plus funeste était de compromettre le tout pour sauver une partie.

On eut avis aussi que Don Ordoño avançait à grandes journées, et le jeune prince maîtrisa sa bouillante impétuosité. Les dévastations des Arabes grossissaient l'armée navarraise de tous ceux qui préféraient mourir les armes à la main en défendant le sol sacré de la patrie, à être inhumainement égorgés; de tous ceux encore qui, dépouillés, ne savaient ni comment exister, ni où porter leurs pas. Les Maures arrivèrent à la province de Deyo, passèrent l'Ega qui prend sa source dans la montagne d'Urbaza, traversèrent la ville d'Estella, les provinces d'Abarzuza et Ascona, et parvinrent à la vallée que le grand nombre de ses sources salines a fait nommer *Gasala,* du mot euskarien *gatz* qui signifie *sel.* Cette courte vallée, qui contient seize petits villages, présente, dans l'espace d'une lieue et à partir de Salinas à l'Orient, jusqu'au village de Muez à l'Occident, un plateau d'une largeur égale à sa longueur, brisé par de nombreuses anfractuosités. Sur les côtés Est et Nord, il est arrêté par des montagnes âpres et entassées; vers le Sud, par d'autres montagnes moins abruptes; et de l'Ouest on y monte par une rampe très-douce.

Partant du village de Muez, à la naissance du plateau, est une colline dont le versant s'incline doucement, et qui donne des sources de la meilleure eau. C'est là qu'Abderahman vint asseoir son camp. L'œil, dit Sampyre, pouvait à peine mesurer cette vaste étendue de terrain, toute couverte et bariolée de tentes musulmanes. Cette position, difficile à découvrir au milieu de tant de montagnes et de détours, avait été rencontrée fortuitement par Abderahman, alors qu'il poursuivait Don Garcie et cherchait à le forcer au combat. Le prince ne faisait cependant que flanquer les Arabes ; les voyant assis, il se plaça en face d'eux, à cheval sur les montagnes de Salinas, protégeant son front par les forteresses d'Oro, Castelzahar et San Miguel del Lugar ; ses derrières couverts par Pampelune, et le front séparé des Maures, dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes et une vaste plaine. Don Ordoño traversa Burgos, la Bureba et l'Alava. Instruit par Don Garcie de la marche de l'ennemi, il l'évita, et opéra sa jonction à travers mille dangers. Les mêmes camps réunirent des soldats de Léon, des Asturies, de Galice, Bureba, Alava et Rioja, aux Navarrais, Aragonais, Guipuzcoans et Biscayens, sans compter tous les chrétiens des divers points de l'Espagne, accourus se ranger sous l'étendard de l'affranchissement et de la religion. Car cette guerre était réputée sacrée.

Une grande émulation régnait dans cette armée qui, toute nombreuse qu'elle était, ne paraissait cependant encore qu'un détachement en comparaison de la foule des Mahométans. Le conseil de guerre, composé des rois et des principaux généraux, décida de harceler sans cesse cette multitude engagée dans un pays difficile et accidenté ; de la réduire à n'avoir pour subsister que ses rapines, de lui couper tous les vivres, d'inquiéter ses détachements, tourmenter ses retraites et ses marches, l'attendre dans les défilés, enfin de l'affamer et la fatiguer tant, que le découragement s'y mette. Alors de tomber sur elle avec toutes les forces réunies, quand elle commencerait à se diviser ; la détruire dans les gorges, l'enfouir dans les précipices, l'exterminer, en un mot d'obtenir du temps et de la prudence ce que la violence

ɔt le courage ne pouvaient opérer. Mais le caractère fou-ʒueux du roi de Léon, le souvenir de la sanglante déconveıue de Mudonia, la honte d'éviter une bataille qu'il était renu chercher d'aussi loin ; d'un autre côté l'ardente jeuıesse de Don Garcie, qu'enflammait encore la douleur de 'oir ses états dévastés, l'enthousiasme des armées combiıées, l'espoir que le ciel se manifesterait en faveur de ses :hampions, la crainte du reproche que les forces réunies le la chrétienté n'avaient osé affronter la chance d'un ombat contre les infidèles : tous ces motifs firent rejeter les onseils qu'une haute sagesse, une savante expérience vaient dictés. Dès ce moment le dé en fut jeté ; on se lécida pour le combat. La joie avec laquelle l'armée ntière accueillit cette nouvelle, semblait un présage certain e victoire ; mais sur quoi compter définitivement ici-bas?

Vers le milieu du plateau qui se déroule entre Muez et ialinas de Oro sur quatre milles de longueur et trois de lar-;eur, est un emplacement un peu plus élargi, et beaucoup ılus plane. La quantité de joncs dont il est couvert a fait lonner à toute la vallée le nom significatif de val de *Iunquera*. Les rois alliés présentèrent la bataille ; Abderahman l'accepta. Les chrétiens brûlaient d'en venir aux mains ; ls furent acheminés vers la portion élargie du plateau, se ɔromettant réciproquement, d'une armée à l'autre, assisance et secours désespérés (*).

Abderahman déploya son immense horde, autant que le errain, dit Rodrigue de Tolède, lui permettait de s'étendre. Cette multitude fut pliée en colonnes d'une formidable proondeur, sur un front égal à la largeur du vallon. Parcourant es rangs le calife disait la récompense promise par le prohète à ceux qui versaient le sang chrétien ; il rappelait à :haque corps ses victoires précédentes, ajoutait que de deux ırmées qu'ils avaient en tête ils en avaient déjà vaincu une à Mudonia ; que l'autre n'avait jamais osé se mesurer avec ɔux, et se contentait de porter dans leur pays l'incendie, le neurtre et la démolition ; que menacés d'une ruine complète

(*) Rod. Tol.— Samp.— Mor.

les chrétiens, en réunissant leurs armes, ne faisaient que la rendre plus certaine, et jouaient d'un seul coup l'empire de toute l'Espagne : empire que les Musulmans avaient si long-temps conservé, à l'exception unique de ce recoin de montagnes, garanti plutôt par sa stérilité et le dédain du vainqueur, que par la valeur de ses sauvages habitants. Au surplus, continuait-il, si les chrétiens sortaient imprudemment de leurs gorges et de leurs rochers, c'était faute d'y pouvoir rester plus long-temps; s'ils se présentaient au combat, c'était moins avec l'idée de vainere que par impossibilité de l'éviter. Don Ordoño et Don Garcie ne négligèrent rien non plus de ce qui pouvait faire oublier à leurs troupes la supériorité du nombre et soutenir leur belliqueuse ardeur.

Le signal du combat fut donné par Abderahman. Les tambours, les instruments, les cris d'encouragement ou de défi de la multitude arabe, le terrible cri de guerre des Cantabres et de toute l'armée chrétienne, les sons aigus des clairons et des trompettes, les hennissements des chevaux, le cliquetis des armes, les échos des montagnes et de la vallée qui renvoyaient et prolongeaient cette formidable rumeur; tout aurait pu faire croire que les éléments déchaînés allaient bouleverser le monde, que les monts, détachés de leurs bases, roulaient les uns sur les autres avec l'horrible fracas du chaos, celui du renversement du globe. Cependant les armées s'étaient ébranlées; une nuée de flèches, de javelots, de piques, de pierres, traversait en sifflant l'espace qui les séparait encore, et qu'elles franchissaient à grands pas. Le rapprochement irrite la furie des combattants, précipite leur course; et les deux corps se heurtent avec la violence de rochers qui se rencontrent au pied de deux pentes opposées et rapides. Le fer recourbé du Mahométan se croise avec l'épée courte et droite du chrétien; les premiers rangs tombés font jour à ceux qui les suivent et les foulent aux pieds; les escadrons sarrasins, à la mode des Scythes, chargent, se replient pour revenir encore et reprendre champ de nouveau, semblables aux flots de la mer.

Les chrétiens serrés marchaient en ligne, attentifs à ne pas perdre de terrain, cherchant à en gagner. Ce terrain se disputait pouce à pouce. Chaque ligne gagnée coûtait des torrents de sang, amoncelait des cadavres; on combattait, à la lettre, les pieds trempés dans le sang. Les coups retentissants des masses d'armes, des épées, des boucliers entrechoqués, les cris des combattants, faisaient une effrayante et sauvage harmonie. La valeur tenace des chrétiens, le courage et le grand nombre des Musulmans prolongèrent cet affreux conflit, et les chrétiens prouvèrent que si le nombre ne les avait écrasés, harassés, la victoire eût été pour eux. Toutes les réserves de l'armée royale avaient été amenées, toutes prenaient part au combat ; il n'y avait plus le renfort à espérer. Les rois ne cessaient de parcourir les angs, de les stimuler, de prendre leur part du danger, et de oindre leurs lances à celles de leurs escadrons. Car il allait vaincre ; les forces réunies de l'Espagne se trouvaient à. Il fallait vaincre, c'était une nécessité ; la religion de eurs pères, la liberté de la Péninsule, sa gloire, son existence, voilà la question que cette décisive journée débattait, et devait trancher à jamais.

Mais déjà l'on voyait diminuer, sinon le courage, du moins les forces des chrétiens; leurs bras faiblissaient. Toujours des troupes fraîches leur étaient opposées et venaient émousser leur dernier élan, leurs derniers coups. Le carnage les avait épuisés, la victoire se prononçait pour e croissant, la multitude l'emportait sur l'héroïsme. Pourtant les troupes royales cherchaient encore à disputer leur errain, à vendre cher une défaite désormais inévitable. Abderahman, dont l'œil d'aigle embrassait toute l'étendue de ses avantages, résolut de terminer un combat si acharné qui durait, sans interruption ni repos, depuis la pointe du our. Il fit glisser par le vallon de gauche un fort parti de roupes qui n'avaient point encore donné, et qui vinrent assaillir en flanc l'aile droite déjà affaiblie, que commandait Don Ordoño. Cette attaque fut inopinée, mais d'un effet terrible. L'armée entière fut percée dans tous les sens; le corps rabe la traversa, au point qu'il enleva Dulcinde évêque de

Salamanque et l'évêque de Tuy Ermaigio. Les Maures, maintenus jusque-là par la continuité du front des chrétiens se précipitèrent alors dans la brèche ouverte, et se jetèrent dans les rangs ennemis.

Le massacre devint indicible, le sang ruisselait du plateau dans le lit desséché du précipice, comme les eaux après une pluie d'orage. En vain Ordoño et ses plus vaillants guerriers, en vain Don Garcie accourus vers lui, s'efforçaient de rétablir le combat; ils réunirent à grand'peine quelques détachements pour couvrir leur retraite. Ils l'opérèrent en se retournant de temps à autre, comme un lion blessé, contre les Musulmans qui les poursuivaient. Ce mouvement rétrograde d'Ordoño découvrait la droite de Don Garcie. Pour éviter d'être enveloppé et détruit complétement, il se retira en bon ordre et rejoignit ainsi son camp à la faveur des forteresses dont il était protégé.

Ce qui prouvait l'acharnement avec lequel les chrétiens avaient combattu, était le nombre des prisonniers; ils en avaient fait beaucoup aux Arabes, tandis que, s'ils avaient laissé une partie de leur monde sur le champ du massacre, du moins ils en eurent très-peu de pris (*).

Cette effrayante journée, dans laquelle les forces réunies de l'Afrique luttaient contre la chrétienté de l'Espagne, semblait devoir résoudre la grande question de pouvoir entre les Maures et les Péninsulaires comme aussi celle de savoir si l'Espagne resterait catholique ou deviendrait mahométane. Après le combat, auquel concoururent tant de flots d'hommes, si l'on peut le dire, le vainqueur resta haletant, presque sans force, comme le gladiateur qui, après avoir tué son adversaire à la suite d'efforts aussi longs que désespérés, triomphe mais reste assis sur la grève, épuisé par ses profondes blessures et le sang qui en ruisselle. Après une défaite aussi sanglante, les vaincus ne pouvaient espérer de se relever et se voyaient, en frémissant, contraints d'accepter le joug et la doctrine des Sarrasins. Mais celui qui avait permis leur humiliation, leur ménageait aussi des ressources

(*) Rel. del Priv. de Abet. — Raguel de Cord. — Sampy. — Rod. Tol. — Moret.

ɪar lesquelles ils devaient relever ensemble et ses autels et eurs drapeaux.

Fréquemment encore, de nos jours, on trouve dans cette 'atale vallée de Junquera des fers barbés de flèches et de ances, des mors de brides, différentes pièces d'armures, lont quelques-unes sont dorées ; d'autres avec des incrustaions en or, et toutes portant le cachet de l'antiquité dans eurs formes et le travail qui les décore. Le plus fort de la ɪataille, d'après Sampyre, eut lieu sur le terrain situé entre e village d'Irujo au sud, et la chaîne de montagnes dite landia, vers le midi. La culture s'en est emparée aujourl'hui par les moyens des dessèchements, et les Basques lui onservent le nom de Juncadia, comme ils ont donné à 'éminence voisine de l'ouest celui de *Larraña Mauru*, hamp des Maures.

Les rois, avec les débris de leurs armées, se retirèrent ans leurs camps, protégés et couverts par la citadelle de ɪro, et les difficultés des lieux. Ils fortifièrent et gardèrent ous les passages qui ouvraient sur eux, dans le cas où l'ennemi, enorgueilli par sa victoire, tenterait l'attaque des uartiers. De cette manière, l'avantage local de leur position urait concouru à servir leur vengeance. Mais l'Arabe, hors l'état de poursuivre ses succès à cause des sacrifices qu'il lui avait fallu faire pour les obtenir, se contenta de l'honneur d'être maître du champ de bataille, et de ramasser dans le sang les dépouilles qu'il payait si cher. De leur côté, les deux rois, loin de se laisser abattre par les malheurs ni par l'étendue de leurs pertes, cherchèrent une consolation dans leur dessein de reprendre la guerre et de réparer leurs infortunes. Se roidissant avec magnanimité contre le coup qui venait de les frapper presque à mort, ils résolurent de s'entr'aider de tout le reste de leur pouvoir, déterminés à le relever avec éclat ou à tomber glorieusement avec lui. Généreuse résolution qui révèle de grandes âmes, et amène de grandes choses.

Il fut donc décidé qu'Ordoño retournerait dans son royaume, réunirait toutes ses forces, et agirait selon les circonstances. Il importait plus à Don Garcie de voir le roi de Léon

puissant et fort quoique absent, que de le garder auprès de lui sans ressources et sans soldats. Ainsi Don Ordoño devait, ou faire une grande et utile diversion en appelant les regards et l'attention des Musulmans ailleurs, ou revenir à son point de départ si la situation des affaires l'exigeait. Pendant ce temps Don Garcie, avec les secours envoyés par le roi Don Sanche, devait nourrir la guerre contre les infidèles. Ordoño partit aussitôt pour Léon, après avoir relevé le moral des soldats contristés, terrassés par les faits accomplis. Roulant en lui de sombres et vastes pensées de vengeance, il leva promptement de grands contingents, et fut bientôt en mesure de commencer ses opérations. Pour funeste que la bataille de Val de Junquera eût été aux chrétiens, elle leur avait laissé la confiance en eux-mêmes, puisque le nombre seul avait pu les écraser; tandis que l'Arabe avait reçu une profonde impression du courage, de la tenacité et de la constance des montagnards.

En apprenant à son père le douloureux résultat de l'affaire, Don Garcie lui demanda des renforts. Le vieux roi couvrait Pampelune, point essentiel sur lequel, d'après lui, l'ennemi devait bientôt se porter avec de nouvelles forces, pour l'enlever. Il hésitait entre deux dangers également imminents, et finit par trouver le moyen de secourir les deux côtés à la fois. Don Garcie renforcé, s'attacha à fermer exactement tous les passages de la grande montagne de Sarbil, remarquable par la quantité et la nature des eaux qu'elle jette de ses deux versants; salées sur le versant occidental, tandis que sur l'oriental, du côté de la plaine de Pampelune et dans le territoire d'Etsauri, elles sont chaudes et vont se jeter souterrainement dans la rivière d'Arga. Le village situé près de cette rivière, devenue tiède par l'affluent, reçoit dans la langue basque, le nom d'*Ibère* à cause de cette particularité. Ibère se compose de *ur* eau, *bero* chaude. Le temps et la corruption des noms ont fait du nom primitif, composé des deux radicaux *ur ber*, celui de Ibère.

Don Garcie ayant garanti ses derrières par la montagne de Sarbil et la rivière, couvert en avant par plusieurs forts,

etrancha son camp et se rangea de front aux Musulmans. Il ommença par réprimer leurs excursions, qui devenaient de lus en plus audacieuses, reprit ses premiers errements de uerre de partisans, se retira dans les lieux avantageux, ûrs, inabordables à l'ennemi, et commença à miner la orce que sa faiblesse ne lui permettait pas encore de heurer, et à briser en détail ce qu'il ne pouvait rompre d'un eul coup.

Abderahman, vainqueur à Val de Junquera montra, omme Annibal à Cannes, qu'il ne savait pas profiter de sa ictoire. Ebloui par le brillant succès qu'il venait d'obtenir, nivré par la flatterie qui accueillait ses moindres pensées et n faisait des lois, il se détermina, selon Moret et Lucas de 'uy, à porter incontinent ses armes sur les terres de France. es courtisans lui présentaient la guerre d'Espagne comme erminée, puisque le glaive africain venait d'abattre deux ois d'un seul coup, et de ruiner d'avance toutes leurs ntreprises ultérieures contre les Musulmans. Il est positif ue la destruction de ce royaume naissant eût été une conéquence prompte et forcée de la défaite de Junquera, pour eu que le roi de Cordoue eût voulu agir.

Don Ordoño était dépourvu d'armée, ses états étaient frappés de stupeur; un mouvement des Arabes eût suffi pour anéantir toute résistance. Les villes de Léon et Oviédo, prises au dépourvu, eussent été enlevées sans coup férir, le roi obligé à fuir, s'il n'eût été fait prisonnier, et le royaume frappé au cœur, croulait et retombait sous la domination musulmane. Don Garcie non plus n'était soutenu que par des débris, les restes du carnage, des hommes découragés. Abderahman lui passant sur le corps, n'avait qu'à se rendre à Pampelune; il culbutait, avec des forces très-supérieures, la petite armée du vieux Mitarra, et cernait la ville dans laquelle se seraient réfugiés en foule les habitants terrifiés de la contrée. Un mois de blocus aurait suffi; la famine l'eût rendu maître de Pampelune, de ses richesses, et la Navarre devenait province de Cordoue. Mais un rôle plus éclatant était réservé à ces contrées vierges : le Dieu qui les avait humiliées ne voulut pas les perdre. Il souffla

l'erreur sur l'enfant de Mahomet, et préserva les montagnards pour qu'ils offrissent l'exemple, et remplissent la mission à laquelle ils étaient destinés.

Abderahman ne rêvait plus que la gloire de soumettre tout ce qui, jadis, avait composé l'empire des Visigoths. Troublé par d'ambitieuses fumées, se rappelant les combats et les victoires de ses prédécesseurs dans cette partie des Gaules, il résolut d'en faire la conquête. Sans calculer qu'il laissait derrière lui les Pyrénées avec leurs défilés, qu'il donnait aussi à un ennemi à terre le temps de se relever, de se remettre de ses meurtrissures, de se renforcer et de reprendre haleine et courage, le calife, laissant s'éteindre l'incendie qu'il avait allumé et par lequel il aurait dû consumer tout, fit à la hâte ses préparatifs pour l'aventureuse expédition (*).

Les habitants de Pampelune s'attendaient d'heure en heure à être assaillis par les Maures. Ils savaient que vainement Don Garcie avait fermé les difficiles passages des montagnes de Sarbil, de Reniéga et de la chaîne occidentale, qui défendent de ce côté la plaine de Pampelune. Ils n'ignoraient pas que, par un détour de trois lieues seulement vers le sud, on trouve un canal large et facile entre cette chaîne et celle d'Alaiz, qui sert pour le commerce de Pampelune, et débouche sur la Ribéra. Don Garcie n'aurait pu disputer ce passage qu'en s'exposant aux chances d'une bataille, qu'il était hors d'état de hasarder.

Ce fut cette route qu'Abderahman suivit avec son armée. Traversant le Val d'Ilzarbe et suivant par la gauche le contrefort occidental, il arriva à ce passage, près de Thiébas. Il laissa ensuite à gauche la vallée qui descend du nord à la plaine de Pampelune, et suivit le terrain plane, formé par la disposition des montagnes dans sa direction orientale, par le Val d'Elhorz. Il pilla et dévasta cette vallée, ainsi que le pays de Montréal et l'antique Sangueza, aujourd'hui Rocafort; puis entra dans le comté d'Aragon jusque sur les bords de la rivière du même nom. Cette contrée fut

(*) Vasæ. Chron.— Luc. Tuc.— Mor.— Rod. Tol.

ment ravagée, et les Arabes s'emparèrent, chemin faisant, de quelques forts que l'imprévision de la guerre de ce côté avait empêché de garder. Le calife se dirigea ensuite sur les monts Canfranc et Santa Christina, et afficha par cette direction son projet d'entrer en France (*).

Cependant les rois Don Sanche et Don Garcie examinaient du haut des murs de Pampelune les nuages de poussière que soulevait l'armée musulmane à la jonction des deux directions que nous venons de décrire. Ils comptaient avec angoisse les deux ou trois heures qu'il fallait encore pour que cette troupe vînt se déployer au pied des remparts de la ville. Ils furent aussi étonnés que joyeux de voir Abderahman prendre la route de gauche, abandonnant celle de Pampelune. Le vieux roi donna un court moment à la joie, et sur-le-champ passa aux plans de campagne qu'il arrêta de concert avec son fils. Ils comprirent que leur réussite dépendait de leur promptitude à reprendre pendant l'absence de l'ennemi, les places perdues, à secourir l'Aragon resté sans défense, faute d'avoir prévu la possibilité de la présence des infidèles. L'essentiel était de ne pas laisser à l'ennemi le temps de se créer des forces et des ressources dans l'Aragon, de lui enlever celles qu'il y pouvait avoir déjà, afin de lui couper la retraite de ce côté. De cette façon les rois pouvaient, en outre, espérer de surprendre le roi de Cordoue à son retour, dans les gorges des Pyrénées, de l'y enfermer, et d'y détruire son armée. Comme la guerre devait être divisée sur deux points distincts, avec deux genres différents, il fut arrêté qu'elle exigeait deux chefs, avec complète autorité. Sanche, avec toute l'ardeur du jeune âge, voulut reprendre sur-le-champ les vieilles bandes de son fils, les troupes que lui-même avait amenées au secours de Pampelune et des places voisines, et celles qui vinrent ensuite grossir ses rangs, entraînées par un chaleureux patriotisme plutôt que par les appels et les ordres du roi. Il voulait reconquérir la Rioja et les sources du Duero. Il se mit donc en route, accompagné des infants Inigo et Ximéno, ainsi

(.) Vasær. Chron.— Luc. Tud.— Moret.

que de Basilio évêque de Pampelune, qui avait voulu le suivre comme à une guerre sainte. Une foule de seigneurs, d'hommes marquants, de notables, vint le rallier, et se jeter avec lui sur les pas d'Abderahman. Le calife avait tant de presse d'arriver en France qu'en traversant les montagnes de San-Juan de la Peña, il dédaigna même d'attaquer des hommes qui s'y étaient réfugiés avec tout ce qu'ils avaient pu emporter. Il est à remarquer aussi qu'il passa, sans l'assiéger, devant Jaca. Cette ville est la clé de la province, et d'une importance telle, que c'est elle qui, du temps des Romains, avait fait donner aux populations dont elle était entourée, le nom de Jacétaniens.

Ce qui empêcha Abderahman d'attaquer cette ville, ainsi que précédemment Pampelune, fut la crainte d'être arrêté plus long-temps que son impatience d'entrer en France ne le comportait. Ces deux places renfermaient du monde, des hommes déterminés, et bien que troublées par la nouvelle de la défaite de Junquera, elles auraient présenté de la difficulté à réduire. Il aurait donc fallu beaucoup de temps, de persistance, de combats, et perte de soldats toujours. Le roi de Cordoue préféra tourner ces villes, les laisser derrière lui, au hasard de ce qui en pouvait advenir, et se contenta d'enlever en passant quelques petits forts mal gardés, qui tombèrent devant lui sans résistance.

Pendant ce temps, le roi de Navarre Don Sanche s'empressa de profiter de la faute et de l'absence d'Abderahman, pour ressaisir ce qu'il avait perdu. Battant le pays avec ses Navarrais, il se hâtait de reprendre les villes et forts occupés par les Mahométans. Il cherchait, combattait et chassait de ses états tous les Maures que le calife y avait laissés, et en peu de temps étendit ses conquêtes jusqu'à Huezca. Ainsi, dans le courant de l'été et de l'automne, il raffermit sa puissance ébranlée, reprit à l'ennemi ce qu'une guerre imprévue et subite avait fait tomber en son pouvoir, et rétablit dans son royaume le calme, l'abondance et la sécurité. Au milieu de toutes ses opérations guerrières le vieux roi n'oublia ni le soin, ni les intérêts de la religion. Il renouvela les donations faites par son père au couvent de Santa-

ıria de Fuenfreda, au sujet desquelles s'étaient élevées elques discussions. Ses lettres patentes portent les noms ıne foule de seigneurs et de grands, tous faisant partie de rmée; en tête on remarque Don Inigo et Don Ximéno ırcia frères du roi. Sans cet acte daté des Calendes octobre 921, et que l'on voit dans les archives du couvent ı Fuenfreda, ces deux princes auraient passé inaperçus ıns l'histoire.

Bien que celle de France ni même celle des Maures ne ssent pas mention de la pointe opérée par Abderahman, n'en est pas moins positif qu'il pénétra jusqu'à Toulouse, dut à la soudaineté de son apparition, à la rapidité de sa ourse, le peu de résistance qu'il trouva. D'ailleurs la France ait alors agitée par la querelle du duc Robert, frère du roi ıdes, avec le roi Charles le Simple, au sujet du ministre vori Haganon. Il est possible aussi qu'Abderahman, instruit ces divisions, eût voulu en profiter pour faire son excuron. Quoi qu'il en soit, il paraît d'après le silence de tous s historiens arabes, espagnols et français, à l'exception de oret, Don Vaïssette, le contemporain Frodoard, qui encore en dit qu'un mot, que ce coup de main n'eut aucun résult important. « Les Sarrasins ravagèrent toute la Gascogne, dit Vaissette, et s'avancèrent jusqu'aux portes de Toulouse. Ils se retirèrent ensuite sous la conduite d'Abderahman, qui les avait amenés. »

Sur ces entrefaites Don Garcie, fils du roi Sanche, recouait toutes les provinces d'en deça l'Ebre, que les Musulmans raient occupées. Il assouvit sur les Maures laissés par le i de Cordoue à la garde de ces conquêtes momentanées, n désir d'effacer la honte du val de Junquera, et de ven-r le sang chrétien répandu. Son ennemi vainqueur lui en urnissait lui-même l'occasion. Déjà Garcie s'était rétabli ans toutes les terres comprises entre les versants du Montıyo et la source du Duero, et, fondant sur les Musulmans lacés à la défense de quelques défilés, il ne leur donna ucun relâche et en fit de cruels exemples, dans le but de apper les autres de terreur dès le début de la guerre. Don arcie la conduisait avec impétuosité, et se revit bientôt

maître de toute la Rioja. Il coupa ainsi toute communication entre l'armée d'Abderahman et les Arabes laissés par lui dans les montagnes de la Navarre et d'Alava d'un côté, et de l'autre ceux de la Nouvelle-Castille et de l'Aragon. Il laissa étroitement renfermées dans les murailles de Naxera et Viguera les garnisons qui les occupaient avec un grand matériel de guerre, et se contenta de nettoyer les contrées recouvrées, de s'emparer de tous les forts et châteaux, et de cerner de loin d'abord son ennemi, afin de le serrer de plus en plus et de l'écraser ensuite à coup sûr. Ces opérations employèrent le reste de l'année et une portion de la suivante.

Tandis que les rois Don Sanche et Don Garcie obtenaient ces succès sur les Mahométans, Don Ordoño arrivé à Léon, levait en hâte toutes les forces de son royaume. Il eut bientôt mis sur pied une armée florissante, et fondit, sans perdre un jour, sur les états d'Abderahman. Profitant de l'absence du calife, Don Ordoño porta ses armes sur l'Estramadure, dans un quartier nommé alors Sintilla, s'empara des forts de Sarmallon, Eliph, Castellon, Magnancia et beaucoup d'autres dont les garnisons furent passées au fil de l'épée. Il pénétra jusqu'à une journée de marche de Cordoue, pillant et ravageant tout, et continuant la guerre en Andalousie pendant une partie de l'hiver. Puis, satisfait de sa brillante campagne, vengé et riche de dépouilles, Ordoño se retira à Zamora. C'est là qu'il apprit la mort de la reine Doña Elvire, inhumée dans l'église d'Oviédo. Il avait pour elle un profond attachement; cinq enfants avaient resserré les liens de cette union. Aussi le roi fut-il vivement affecté de cette perte, qui voilait d'un crêpe funèbre l'ivresse et l'éclat de ses triomphes. Les cinq enfants de Don Ordoño, fréquemment nommés dans les actes de donations royales, étaient Don Sanche, Don Alonzo, Don Ramire, Don Garcia et Doña Xiména. Doña Elvire est la même que plusieurs auteurs, entre autres Sampyre évêque d'Astorga, et Pélage d'Oviédo nomment Munia. Mais dans les chartes et priviléges du roi son époux, ainsi que dans Moralès, Yepez et Sandoval, elle est désignée sous le nom d'Elvire.

L'année suivante Don Ordoño épousa Argonte, fille d'une des principales familles de Galice. Peu après il la répudia, pour des causes qui ne sont pas venues jusqu'à nous, mais que l'on peut regarder comme de faux soupçons, d'après la douleur et le sincère repentir que le roi en témoigna publiquement dans la suite. Doña Argonte se retira dans un couvent, où elle passa le reste de ses jours dans les exercices d'une fervente piété (*). 922

Environ à la même époque, le roi envoya aux comtes de Castille, dont il soupçonnait la fidélité, l'ordre de se présenter à la cour de Léon; ils s'y refusèrent. Ordoño s'avança vers les frontières avec des troupes, et renouvela la sommation. Dans la crainte de voir leurs terres ravagées, les seigneurs se rendirent devant le roi, qui avait fait réunir une junte à Tejar, village aux bords du Carrion. Ils étaient venus au nombre de quatre; savoir : les comtes Don Nuño Fernandez, Don Almondarez el Blanco, son fils don Diégo, et Don Fernando Assurez. Le roi les fit juger à huis-clos par la junte, qui les convainquit de rebellion et les condamna. Chargés de chaînes, ils furent enlevés à petit bruit et jetés dans les prisons de Léon, où le roi les fit étrangler (**).

Quelques auteurs, entre autres Mariana, accusent le roi de Léon de les avoir fait inutilement mourir, pour quelque spécieuse raison d'état. Mais l'évêque Sampyre dit formellement qu'ils s'étaient montrés rebelles; Lucas évêque de Tuy, prononce qu'ils avaient refusé de marcher, lors de la bataille de Val de Junquera. Le comte Don Nuño Fernandez est le même qui avait poussé son gendre, Don Garcie d'Oviédo, à prendre les armes contre son père Alphonse le Grand, et qui s'était révolté avec lui contre son roi. D'ailleurs Don Ordoño, un des rois les plus remarquables de Léon, était un homme prudent, instruit, juste, pieux, soutien des pauvres, et loin d'être sanguinaire. Les comtes ne subirent donc que le châtiment qu'ils avaient mérité, et que

(*) Samp.— Rod. — Luc. Tud. — Moral. — Yep. — Sandov. — Pel. d'Ov. — Mor.

(**) Samp.— Luc. Tud.—Vasæ. Chron.— Mor.

la clémence d'Ordoño ne pouvait leur épargner, en présence de la gravité des circonstances. La Galice relevait de Léon; les comtes de cette province, lieutenants du roi, ne devaient qu'à lui seul leur puissance et leur grandeur.

Le moment était critique, et le moindre trouble compromettait l'existence du royaume entier, pour lequel il s'agissait d'une question de vie ou de mort. L'exemple d'une rebellion, d'une simple désobéissance, parti d'aussi haut surtout, devenait éminemment dangereux, et pouvait entraîner les conséquences les plus graves. Par amour même pour ses peuples, le roi ne pouvait laisser de pareils actes impunis; les conjonctures présentes en faisaient des crimes d'état. Il fallait donc sévir; Don Ordoño le devait; il le fit. Mais l'art de régner se trouve entre deux écueils : l'indulgence, l'absence des châtiments, qui souvent est taxée de faiblesse, et la sévérité qui envenime les esprits, fait chercher et saisir les occasions de rebellion. Le choix est embarrassant et il devient difficile de prononcer quel est le plus dangereux. Les exigences du moment, les prévisions de l'avenir, peuvent seules décider la question et tracer la ligne à suivre.

L'année 923 fut signalée par quelques beaux succès. Dans
923 les premiers mois de cette année, Don Garcie conçut le projet de compléter l'affranchissement de la Rioja, en reprenant Naxera et Viguera, les deux dernières places de cette province occupées encore par les Musulmans. Ces derniers y avaient concentré toutes leurs forces en hommes, matériel, provisions, et avaient soigneusement perfectionné les moyens de défense. Ils en regardaient, avec raison, la conservation comme de la plus haute importance pour eux, outre que ces villes étaient les principales clés de ces contrées, et devenaient une dernière chance d'espérance et de ressource dans les mécomptes de la guerre. Le roi Don Garcie comprenait parfaitement tous les motifs des Arabes pour les conserver; c'étaient exactement les siens pour les reconquérir. Mais il n'ignorait pas tout ce que l'exécution de son projet demandait de temps, et présentait de difficultés; il redoutait quelque changement fâcheux dans l'état, encore

précaire, des évènements et des situations, s'il consacrait trop de temps à cette conquête. Il se résolut en conséquence à trancher la question en la brusquant, et à la terminer avec le printemps qui commençait. Il fit demander au roi de Léon son concours.

Ordoño, naturellement belliqueux, récemment vainqueur des Arabes, jugea cette nouvelle guerre juste et sage. Il adopta avec empressement la perspective de s'aller venger des infidèles sur le terrain même où ils l'avaient vaincu, et d'effacer, par une éclatante victoire, et aux lieux mêmes où elles avaient pris naissance, les fâcheuses impressions laissées par le succès trop fameux d'Abderahman. Ordoño entra dans la Rioja avec le printemps. Don Garcie, à la tête d'une armée bien disposée autant que belle, vint le recevoir. Un conseil de guerre suivit l'entrevue des rois. Il y fut décidé que réunir toutes les forces contre une seule place, serait perdre un temps précieux; les deux armées étaient d'ailleurs assez nombreuses pour agir simultanément et chacune de son côté. La proximité des deux villes permettait aux deux armées de se rallier dans un jour, au cas que le calife, déjà de retour à Cordoue, tentât de secourir les places assiégées, ou d'attaquer un des rois.

Don Ordoño fut chargé de Naxera; Viguera devint le partage de Don Garcie. Ils partirent immédiatement pour leurs destinations respectives, et commencèrent les opérations. Entre ces deux places coule la petite rivière de Naxerilla, dont le courant profond et rapide aurait rendu les secours de l'un à l'autre camp trop tardifs, si l'on avait voulu combiner les deux siéges à la fois. Naxera était, à cette époque, toute entière sur la rive orientale de la rivière, où l'on en voit encore aujourd'hui quelques ruines. Cette ville fut transportée sur le bord opposé, lors de la fondation du monastère de Santa-Maria par le roi Don Garcie. Sur le côté occidental, le passage de la rivière se défendait par son encaissement et la force de son courant; tandis que le côté opposé était protégé par un château-fort, assis sur la cime d'une haute montagne escarpée de toute part, s'abaissant quelque

peu du côté de la Naxerilla, et aboutissant à un pont de communication avec Naxera.

Viguera présentait peut-être plus de difficultés encore. Fortifiée alternativement par Muza et Abderahman, elle avait été entourée de tout ce que l'art peut produire de défense. Sa position est âpre et rude, le terrain qui l'entoure est coupé à chaque pas, plein d'anfractuosités; de manière que, dans les sorties, les assiégeants ne peuvent s'entr'aider. Le fort qui protége la ville, plus inabordable encore, est posé sur la crête d'un grand rocher taillé à pic de toutes parts, et totalement inaccessible à l'homme. Face au nord-est, on a ménagé un sentier de sortie étroit, abrupte et défendu à son sommet par des murailles, des tours, dont les restes écroulés se voient encore de nos jours. Dans cette position, une poignée d'hommes aurait arrêté et détruit une armée. On n'avait pas non plus la ressource de réduire la garnison par famine, puisque le plateau du faîte était tellement étendu et productif d'herbes, même dans l'enceinte des murs, qu'aujourd'hui on y compte de nombreux troupeaux.

Au lieu de les décourager, tant de difficultés animèrent les rois de Léon et Pampelune, qui commencèrent à presser de plus en plus les Sarrasins. Ceux-ci, persuadés que le roi de Cordoue ne tarderait pas à les secourir, reçurent toutes les attaques avec une résolution, une constance héroïque. Le temps s'écoula sans qu'Abderahman envoyât ni ne parût, et les Maures espéraient encore. Voyant cependant qu'aux approches de l'hiver les chrétiens se préparaient à poursuivre vivement le siége au lieu de se retirer; sachant que le roi de Cordoue avait appris, par sa victoire même de Val de Junquora, à juger et craindre les chrétiens réunis, et que leur promptitude à rassembler de nouvelles forces déterminait le calife à les moins braver : les assiégés commencèrent à se décourager. Les chrétiens s'en aperçurent à la mollesse de la défense ; ils multiplièrent les attaques, y portèrent plus de fougue encore, et la forte Naxera tomba devant les Guipuzcoans et les Biscayens de Don Ordoño, comme Viguera l'imprenable devant Don Garcie et ses Navarrais.

On peut juger d'après l'âpre résistance des Musulmans et leur valeur connue, de tout ce que ces deux siéges ont dû présenter de brillants faits d'armes. Cependant, excepté l'évêque Sampyre, aucun auteur ne parle de ces glorieuses opérations; encore ne cite-t-il que Don Ordoño et le siége de Naxera, sans rien dire de Viguera. Nous trouvons néanmoins dans les archives de Santa-Maria de Naxera, une lettre patente du roi de Léon, par laquelle il ordonne la reconstruction du monastère de Santa-Colomba, situé dans le voisinage, et détruit par les Barbares. Il y relate la prise de Naxera, effectuée le onze octobre 923, an de l'ère 961 et le neuvième de son règne, comme devant être attribuée à Dieu seul, à cause des difficultés presque insurmontables que présentait cette conquête.

Autant en fit Don Garcie, entré à Viguera le onze de novembre suivant. On voit cette date dans la lettre royale de fondation du couvent de Saint-Martin d'Alvelda, par Don Sanche, en action de grâces des succès de son fils. Cette lettre, citée par Saudoval, est dans les archives de l'église collégiale de Logroño.

Pour faire trève aux travaux de la guerre, Don Ordoño demanda et obtint la main de Doña Sancha sa nièce, fille de Don Garcie. La célébration de ce mariage, et les réjouissances des victoires récentes eurent lieu en présence des deux armées. La joie publique, l'appareil militaire, la réunion de la cour et de la famille de Sanche Mitarra à celles des deux autres princes, donnèrent à ces fêtes un air de famille en même temps qu'un éclat guerrier. La faiblesse d'Abderahman, trahie par son inaction, ne contribua pas peu à rendre plus vif encore le contentement général. L'hiver était venu; le roi de Léon et la reine, sa jeune épouse, partirent pour leur capitale, suivis de toute l'armée.

Environ vers le milieu de l'année suivante, Don Ordoño, tombé malade à Zamora, mourut à Léon après neuf ans et 924
demi de règne. Il fut enterré dans la cathédrale de cette ville, et Doña Sancha rentra en Navarre. Les grands et les évêques, vu la grande jeunesse d'Alphonse et de Ramire fils d'Ordoño, élurent et proclamèrent son frère Froïla. Un

Un des seigneurs, nommé Olmunde et son frère Trumino évêque de Léon et partisan de l'Infant Don Alphonse, avaient cherché à entraver cette élection. Le roi les punit, le premier par la mort de ses enfants, l'autre par l'exil : ce fut le premier acte de Froïla lors de son avènement. L'histoire, du reste, le représente comme un prince cruel et abhorré, qui traversa son court règne de quatorze mois dans un état maladif, sans repos à l'intérieur, sans guerre contre les Maures, sans gloire et sans honneur. A la fin, frappé de la lèpre, il termina sa vie, redouté et détesté de ses sujets, qui se réjouirent de sa mort (*).

Don Sanche ayant recouvré la Rioja et les versants de Montcayo, en donna le gouvernement à son fils Don Garcie, et spécialement celui de Naxera à Don Fortuño Galindez; puis il retourna à Pampelune. Quelques troubles survenus en Castille eurent de graves suites, et détachèrent cette province du royaume de Léon. Don Alphonse IV, fils aîné d'Ordoño, jeune prince doux et vertueux mais peu fait pour régner, fut appelé par les évêques au trône de son oncle Froïla. Il rappela aussitôt de son exil l'évêque Frumino.

Peu de temps après la mort de Froïla à Léon, le noble Don Sanche Mitarra termina en Navarre sa glorieuse carrière; il était fort avancé en âge et dans la vingt-unième année de son règne. Prince héroïque, bon, juste et pieux, il fut pleuré de ses sujets, comme il en avait été adoré et béni pendant tout le cours de sa vie. Parmi tous les temples de son royaume il choisit, pour être inhumé, la petite église construite dans l'intérieur du fort de San-Estevan de Deyo, appelé Monjardin. Ce château, construit sur le sommet d'une montagne élevée, non loin des bords de l'Ebre, avait été enlevé par le roi sur les Arabes, qui y attachaient une grande importance. Parmi ses conquêtes, Monjardin était celle que Sanche estimait le plus. On serait tenté de dire aussi qu'il avait préféré ce point culminant pour veiller, vigilante sentinelle, même après sa mort à la conservation,

(*) Samp. — Vasœ. Chron. — Luc. Tud. — Turq. — Moret. — Marian. — Ferrer. — Sandov. — Rod. Sanc.

sûreté de ces régions reconquises par son épée sur les
ulmans.

n lit dans une pièce très-ancienne, faite en 950 au
astère d'Alvelda et déposée à l'église collégiale de
roño, que, par respect pour la mémoire de ce grand roi,
élébra pendant longues années un service anniversaire à
intention, dans l'église de San-Estevan. Les prélats et le
gé de la Navarre et la Rioja s'y réunissaient.

ans les archives des conciles d'Alvelda et San-Millan, les
ires de Don Sanche avec les Navarrais sont plus énumé-
qu'ailleurs. Il y est dit : qu'il fit grandes et nombreuses
esses contre les Ismaëlites ; qu'il étendit ses conquêtes
les portions occupées de la Cantabrie, de Naxera à Tudèle,
rre de Deyo, et sauva Pampelune au moment de tomber
les efforts et les cruautés des Arabes ; qu'il leur reprit
agon avec toutes ses forteresses, et qu'après avoir expulsé
Sarrasins de tous ses états, il mourut dans le sein de
ise et avec une fervente piété, après avoir régné vingt
(*).

on Sanche Garcia eut un règne brillant. Lorsqu'il monta
le trône son royaume pauvre, ravagé par un ennemi
lacable et cruel, était réduit à des montagnes, des terres
es ou incultes, resserrées entre des torrents et des
ers. Au prix de mille travaux et de flots de sang, il le
a agrandi de contrées fertiles, riches, dues à son mépris
a vie, à sa vaillante épée : non pas une de ces épées de
uérants, qui combattent uniquement pour entasser les
uilles des vaincus, pour s'engraisser de la substance
e nation ; mais bien un glaive tiré pour défendre les
ts des peuples, leur avoir, leur bien-être et la religion,
re la furie, la cupidité et le fanatisme sanguinaire de
amisme. Eh bien, ces vingt années si glorieuses pour
che, si glorieuses encore pour les Navarrais, Alavais,
tabres de Rioja et Bureba ; si utiles à ces peuples et à
e l'Espagne, ces vingt années, ainsi que le roi qui les
plit, tout cela est passé sous silence par les historiens.

Arch. de los Concil. de Alveld. y de San Millan. — Moret.

Garibay lui-même laisse ce règne inaperçu, et confond Sanche Ier avec Sanche Abarca son petit-fils; tandis qu'ils n'eurent de commun que le surnom.

Mais indépendamment des localités qui attestent de sa resplendissante carrière militaire; indépendamment des Pyrénées, ces immuables témoins; des murailles de Pampelune sauvée, des sommets du Deyo ensanglantés comme les plaines des deux rives de l'Ebre; outre les bords de la Naxerilla et de l'Oja; les monts méridionaux d'où elles se dirigent vers le nord, les sources du Duero : il existe encore d'autres monuments qui attestent son existence et sa piété. Ce sont ses fondations religieuses à Yrache, Leyre, Fuenfreda, Santa-Maria de Pampelune, Saint-Martin d'Alvelda, la collégiale de Logroño. Les archives, les chartes, les lettres patentes de ces divers couvents et églises ne laissent aucun doute sur Don Sanche Ier surnommé Mitarra et Abarca, et constatent d'une manière irrécusable la date et la durée de son règne, l'époque de ses hauts faits.

Après la mort de son père, Don Garcie se rendit à Pam-
926 pelune où il fut proclamé roi, et, selon la coutume du temps, élevé sur le bouclier des ricombres.

Don Alphonse, monté sur le trône de Léon, perdit au bout de peu de temps sa femme, la reine Doña Urraca, dont il avait un fils, nommé Ordoño comme son aïeul. L'amour profond du roi pour cette princesse lui en fit vivement ressentir la perte. Sa douleur, son peu de goût pour le gouvernement, et la guerre, pour laquelle il ne se sentait point de vocation, le déterminèrent à abdiquer. Il manda donc devers lui à Zamora son frère Don Ramire, jeune prince rempli de courage et de talents, qui partit aussitôt de Visée sur les frontières de Portugal. Don Alphonse déclara, en présence des grands du royaume, qu'il abdiquait en faveur de son frère, et se retira dans un couvent.

Ramire débuta dans la royauté par une expédition contre les Musulmans. Jeune et ambitieux, bouillant et absolu, désireux de signaler le commencement de son règne, il leva une armée pour soutenir Giaffar qui, rebellé contre Abderahman, venait de s'échapper de Tolède avec deux mille

cavaliers et autant de fantassins. Giaffar avait deviné le caractère et les intentions de Don Ramire; en s'engageant à lui payer un tribut en qualité de vassal, l'Arabe obtenait ce double avantage de s'assurer un appui, et de susciter au roi de Cordoue de nouveaux ennemis.

Cette occasion de semer la discorde parmi les infidèles avait souri au roi; il accueillit Giaffar sans songer que pour des succès incertains, pour une alliance au moins douteuse, il compromettait et sa couronne et ses états. Au milieu de ses préparatifs, Ramire n'apprit pas sans surprise qu'Alphonse IV son frère, regrettant le sacrifice d'un sceptre déposé sur un tombeau, avait prêté l'oreille à l'ambition, était sorti de sa retraite à l'instigation de quelques grands du royaume, et s'approchait de la ville de Léon, déclarée pour lui. Aussitôt qu'Alphonse y fut entré, Ramire dirigea sur cette ville l'armée qu'il conduisait au secours de Giaffar, la somma d'ouvrir ses portes, et sur son refus la cerna étroitement. En vain employa-t-il tous les moyens pour amener son frère à une conciliation; le faible Alphonse rejeta fièrement tout accommodement, toute ouverture; le retour de la soif du pouvoir lui inspira du caractère, lui improvisa de la résolution: qualités intempestives autant que tardives qui, mises au jour dans les circonstances actuelles, suscitèrent la guerre civile; tandis que, déployées plutôt, elles auraient pu attirer gloire et bonheur sur le royaume auquel il avait renoncé par boutade de chagrin d'amour. Don Ramire fut donc obligé d'assiéger la capitale de ses propres états (*).

Sur ces entrefaites Alphonse, Ramire et Ordoño, tous
trois fils de Froïla, profitant des dissensions du royaume de
Léon, soulevèrent les Asturies qu'ils voulaient détacher de
la domination de Ramire. Dans cette extrémité le roi, obligé
d'aller étouffer cette nouvelle rebellion, convertit en un 928
étroit blocus le siége commencé, et marcha avec le reste de
son armée contre ses cousins. Les habitants de Léon, pressés
par la famine, commencèrent par des murmures, et finirent
par forcer Alphonse IV à capituler avec son frère. L'ex-roi,
dénué de toute ressource, fut se jeter aux pieds de Ramire,
implorant sa clémence et sa générosité pour lui et ses adhé-

rents. Mais la tendresse fraternelle dut céder aux sévères devoirs de la royauté; Alphonse fut jeté dans une étroite prison, tandis que ses partisans obtinrent une amnistie générale. Le roi rentra dans Léon. Il ne tarda pas à marcher sur les Asturies avec toutes ses troupes. S'arrêtant sur la frontière, il intima aux Asturiens de lui tenir la parole donnée, et de lui livrer les trois frères révoltés. Ils obéirent, faute de pouvoir conjurer un tel orage. Don Alphonse fit enfermer ses cousins avec son frère et leur fit, comme à ce dernier, crever les yeux : châtiment fréquent à cette époque de barbarie. Il les fit ensuite transférer tous quatre au monastère de Saint-Julien de Ruiforco, à deux lieues de Léon, avec ordre, disent Lucas de Tuy et Sampyre, de les traiter conformément à leur rang (*).

931-933 Le vingt-quatre juin 931 mourut la reine Doña Urraca, ainsi que la nomment Lucas de Tuy et Moralès. Ramire II en avait eu l'infant Ordoño qui devint son successeur, et Doña Elvire qui prit le voile. Ce fut en 933 qu'une ville de Basse-Navarre, nommée par les auteurs, *la noble ville*, prit le nom de San-Pelayo, en l'honneur et souvenir du glorieux martyr navarrais Santo Niño Pelayo, que nous traduisons par Pélage. Par la suite des temps le nom de cette ville s'est corrompu en celui de *Saint-Palais*.

La répression de toutes les révoltes avait rétabli Don Ramire dans la paisible possession de son royaume; il réunit une forte armée de Vascons, Galiciens et Asturiens, et se jeta résolument sur les terres du roi de Cordoue. Franchissant les hautes montagnes de Guadarama, traversant Zamora et Avila, il vint planter sa tente devant Madrid, après avoir renversé tout ce qui gênait son passage. Cette ville était alors fortifiée; Ramire l'assiégea, pratiqua promptement une brèche et l'emporta d'assaut, malgré l'opiniâtre résistance des assiégés. Les habitants et la garnison furent passés au fil de l'épée. De là le roi se porta sur Alcala qui fut enlevée aussi. Il se rabattit sur Tolède, une des plus opulentes et des plus

(*) Moral.— Rod. Sanc.— Rod. Tol.— Hist. Univ.— Vasæ. Chron.— Luc. Tud.— Samp.

puissantes cités du royaume de Cordoue. Les riches environs en furent ravagés, et Ramire retourna dans ses états, ruinant chemin faisant Talavera, pillant et ravageant tous les villages et villes ouvertes qu'il rencontra. Son entrée à Léon fut triomphale. Les fruits de cette campagne furent de nombreuses dépouilles et plusieurs milliers de prisonniers.

Ramire fit pompeusement inhumer, dans le monastère même où il avait été détenu, son frère Don Alphonse IV, surnommé le moine et l'aveugle, mort à ce moment (*).

Le bruit de l'incursion de Don Ramire, celui surtout du désastre de Talavera, retentit bientôt à Cordoue. Abderahman, resté comme engourdi depuis la journée de Val de Junquera qui l'avait presque épuisé, sortit irrité de son apathie, et fit publier l'Al-Gibedh. Pendant que les Al-Faquis appelaient aux armes, à la défense de la religion du prophète tous les enfants d'Ismaël, Ramire II, suivant les sages préceptes de son père, cherchait à resserrer les nœuds qui l'attachaient à la Navarre. Il demanda et obtint Doña Thérèsa, appelée aussi, on ne sait pourquoi, Florentina, sœur du roi Don Garcie de Navarre. Ainsi le mariage d'Ordoño II avec Doña Sancha de Navarre avait marqué la fin d'une guerre, et celui de son fils Ramire II avec Doña Thérèsa, aussi de Navarre, devait signaler le commencement d'une guerre nouvelle contre les mêmes ennemis (**).

Abderahman III, avec toutes ses troupes d'Andalousie, marchait rapidement sur la Galice. Son oncle, Al-Mudafar, accourut à marches forcées, altéré de vengeance et avide de nouveaux succès. Il joignit son neveu sur les bords du Duero, et pénétrant en Galice, y mit tout à feu et à sang. Tristes représailles des précédentes dévastations de Don Ramire. Aben-Ahaya, gouverneur de Saragosse et vassal du calife, était venu le renforcer de ses troupes. Al-Mudafar traînait à sa suite une telle quantité de butin et de captifs, qu'il craignait en embarrasser la marche de son armée. Pour obvier à cet inconvénient il les fit tous massacrer. Cette exécution atroce eût été

(*) Rod. Tol.—Samp.—Hist. Univ.—Chénier.—Conde.— Moret.

(**) Luc. Tud.—Rod. Tol.— Pelay. de Oried.— Samp.

digne des Romains, et c'est l'histoire arabe elle-mêm
qui nous l'apprend (*).

A peine de retour de son expédition Don Ramire n'ava
eu que le temps de poser les armes, lorsqu'il fut averti d
l'entreprise des Maures, par le comte de Castille Don Fe
nando Gonzalez, seigneur de Larra. Ce valeureux seigneu
dont les qualités et la bravoure tiennent presque du fabuleu
réunit les corps des divers comtés de Castille au sien, et s'e
fut joindre le roi de Léon, qui s'avançait en grande hâte s
les frontières avec toutes ses forces. Ramire rencont
l'armée arabe en vue de la ville d'Osma, dans une vas
plaine, favorable au déploiement de leur nombreuse cava
lerie. Malgré son infériorité Don Ramire chargea l'ennem
avec tant de résolution, et fut tellement secondé par le brav
Gonzalez, qu'il enfonça les Maures au premier choc. L
fougueux Al-Mudafar, se jetant à leur tête le glaive à la main
les ramena à la charge par de fanatiques paroles et l'entra
nement de son exemple. Mais repoussés toujours, refoulés d
nouveau et rompus chaque fois qu'ils se ralliaient, les infidèle
finirent par plier définitivement, et fuirent devant les chré
tiens. L'armée mahométane fut en partie détruite. Aprè
cette victoire le roi repartit pour Léon, où il fut accueil
avec toutes les marques de l'enthousiasme le mieux mérité
En action de grâces au ciel d'avoir béni ses armes, il confirm
les dons et privilèges accordés à Saint-Jacques de Compos
telle par ses prédécesseurs (**).

934 L'année suivante Don Ramire résolut de punir Aben
Ahaya gouverneur et petit roi de Saragosse, ainsi que l
désignent les auteurs espagnols et arabes. Il se dirigea su
cette ville avec une armée suffisante, et commença le dégât
Les progrès de l'armée chrétienne furent rapides; Aben
Ahaya tenta vainement de les arrêter. Convaincu de sa
impuissance, effrayé de la coalition de tous les princes
chrétiens, terrifié par les nouveaux revers essuyés par les
armes arabes, et qu'il avait partagés, Aben-Ahaya se déter

(*) Hist. Arab.— Conde.— Chénier.

(**) Samp.— Rod. Tol.— Moral.— Chén. — Moret.

ı à composer. Il offrit au roi de Léon de devenir son al, et de lui payer le tribut annuel qu'il servait à Abdeıan. Ramire accepta ces propositions. Quelques villes ›calités dépendantes du gouvernement de Saragosse ne ırent pas abandonner le parti d'Abderahman, et prirent rmes; Ramire combattit les récalcitrants, et les réduisit béissance de son nouveau sujet et protégé.

›ilà donc une guerre commencée contre tous les Mahoıns en masse, et qui a pour résultat de soutenir quel- Musulmans contre leurs coreligionnaires. Ce n'était ıéanmoins un avantage à dédaigner que d'avoir semé la ion entre de pareils ennemis, et d'avoir pu armer le e contre le fort, surtout quand ce fort était le redouté ›rahman. Les villes et contrées soumises conjointement le concours d'Aben-Ahaya et du comte Gonzalez furent ues par le roi de Léon, selon Louis del Marmol et Sam-, au roi de Saragosse (*).

›derahman méditait une vengeance contre son vassal èle et contre le roi de Léon; il mit en conséquence une ›e sur pied. Aben-Ahaya eut avis de ce mouvement, et 936 ıta sur-le-champ vers le roi de Cordoue. Il lui fit dire avait été contraint de se soumettre aux chrétiens, mais s'il voulait le garantir de la colère de Don Ramire, il réunir ses troupes à l'armée de Cordoue, pour agir de ert. Abderahman accepta, et fit avancer ses forces. Le erneur de Saragosse reprit son premier vasselage avec ıt de facilité qu'il l'avait quitté. Deux fois parjure en ı peu de temps, il excusa sa première trahison par l'im›ux motif de la nécessité, et sa défection actuelle fut ›ée du nom de repentir. Quoi qu'il en soit, son maître i se portèrent sur Sotoquebas, aujourd'hui Covarrubias. 'en emparèrent après un combat opiniâtre, et en expiade leurs défaites antérieures les Musulsans massacrèune grande quantité de chrétiens, et rasèrent la place. ›st dit nulle part que le roi de Léon ait été vaincu, ni e eut armé avant cette dévastation (**).

Samp.— L. del Marmol.— Rod. Tol.— Chronicon.

Annal. de Alcala—Samp.— Rod. Tol.— Moralès.— Moret.

Une expédition aussi peu importante ne pouvait assouvir la vengeance d'Abderahman. Il appela de nouveaux secours d'Afrique, ordonna à tous les valis d'Espagne d'apprêter toutes leurs troupes, et manda à Aben-Ahaya d'en réunir le plus possible. Cette armée formait un total de cent cinquante mille hommes, dont cinquante mille cavaliers. Quelques auteurs arabes en portent l'ensemble jusqu'à deux cent mille. Abderahman ouvrit sa marche du côté du Portugal, et tournant à l'est, il laissa le Duero à sa gauche et passa entre Salamanque et Zamora. Suivant la coutume du temps, tout fut ravagé sur son passage; le fer et le feu traçaient profondément le chemin des Arabes-Maures.

Don Ramire jugeait bien, sur la grandeur des armements du roi de Cordoue, que son but était de le refouler dans les Asturies, et de ressaisir ces fertiles plaines de Léon, jadis arrachées à la conquête musulmane. Malgré tout le soin qu'il mit à activer la formation de son armée; bien que, dès les premiers avant-coureurs du bruit de guerre, il eût fait prévenir le roi de Pampelune et lui eût demandé des secours dans cette querelle qui compromettait également les intérêts de tous les princes chrétiens : Don Ramire ne put être assez tôt prêt pour prendre la campagne, et empêcher les dévastations d'Abderahman. Celui-ci avait commencé son mouvement dès le mois de mai. Don Garcie, délivré par l'absence
937 d'Aben-Ahaya de la crainte d'une diversion vers la Navarre, s'empressa de secourir Don Ramire, voulant reconnaître envers le fils l'aide importante dont lui avait été le père, lors des campagnes de Val de Junquera, Naxera et Viguera.

Abderahman s'était emparé des pays en delà du Duero; il était en vue de Simancas, frontière et clé, à cette époque, du royaume de Léon. C'est vers le mois d'août que l'armée
938 chrétienne combinée arriva devant cette ville, et trouva l'armée arabe campée dans les plaines voisines du confluent du Duero et de la Pisuerga. L'attaque fut aussitôt convenue pour le lendemain à la pointe du jour. Ramire, avec les comtes de Léon et Biscaye, devait conduire l'avant-garde; le corps d'armée était commandé par le roi de Pampelune avec ses ricombres et comtes de Navarre et d'Alava; la

éserve ou arrière-garde, par les comtes de Castille et le comte Fernando Gonzalez (*).

Les forces n'étaient point égales; la prudence et l'éclatante valeur du roi chrétien y suppléa. Quoique la plaine soit très-unie et découverte, en approchant de la jonction les deux rivières le sol se brise cependant un peu, s'accilente et présente quelques ravins. De là, plusieurs auteurs arabes ont nommé cette journée de Simancas, la bataille *del Baranco* mot espagnol qui signifie *fondrière* ou *ravin*.

La position était habilement choisie pour entraver les manœuvres de la cavalerie des infidèles, se ménager les moyens de la tourner inopinément et de la couper si elle s'aventurait. Le combat s'engagea le six août au matin. Les troupes du vieux et vaillant Al-Mudafar déployèrent les premières leurs bannières et fondirent sur les chrétiens avec de grands cris; l'armée entière les suivit. Les chrétiens s'avancèrent en bataillons serrés. Ce premier choc fut celui de deux montagnes; il fut terrible; la terre se couvrit de morts. Des deux côtés le fanatisme de la gloire, de l'orgueil, de la religion, l'amour de la patrie excitaient les combattants. Al-Mudafar, accoutumé à vaincre, se montrait partout où le danger était le plus pressant: on aurait dit que les lances chrétiennes se baissaient devant son cimeterre et sa fougueuse audace. Ramire, avec ses cavaliers bardés de fer, perçait les escadrons ennemis. Don Garcie refoulait l'infanterie arabe et maintenait la ligne; le Comte de Castille voyait fuir devant lui un ennemi qui n'osait pas attendre ses coups. En dépit des efforts du traître Aben-Ahaya, du vaillant Al-Mudafar et du vali de Tolède Aben-Ahmed, les Musulmans pliaient; leur aile droite était en plein désordre. Ce fut le moment que choisit Abderahman pour donner avec sa garde et ses cavaliers de Cordoue. Il vint prendre l'armée chrétienne en flanc. Heureusement ce mouvement avait été observé et prévu par le prudent Garcie de Pampelune, qui le fit en partie échouer.

Cependant les Arabes-Maures reprenaient courage à la vue

(*) Priv. real en Cuellar.—Moret.

de leur roi se jetant audacieusement dans la mêlée. Le combat se rétablit, le carnage recommence, les chances se disputent de nouveau avec fureur. Plusieurs scheiks, fameux par leur valeur et leur naissance, tombent sous la hache cantabre ou la pique navarraise. Aben-Ahmed, après avoir ramené à l'ennemi ses troupes fugitives, a deux chevaux tués sous lui et reçoit bientôt un coup de hache qui lui fend la tête. Aben-Ahaya est fait prisonnier. Enfin, vers le soir le roi de Cordoue voyant son armée décimée, enfoncée de toutes parts et au moment de fuir, ordonna la retraite; ce fut une déroute. Les chrétiens poursuivirent les fuyards et en firent un grand massacre. Les historiens arabes conviennent que, dans cette sanglante journée, les Musulmans laissèrent quatre-vingt mille hommes sur le champ de bataille.

Abderahman, réunissant les débris de son armée, se réfugia du côté de Salamanque. Le roi de Léon l'apprit au moment de reprendre la route de sa capitale. Il partit aussitôt, suivi de Gonzalez, joignit les Maures, tomba sur eux à l'improviste, les combattit, les défit complètement, et s'en retourna enrichi de dépouilles et brillant d'une double victoire.

Aben-Ahaya fut étroitement enfermé, et reçut ainsi le prix de sa perfidie. Après avoir donné à son armée le temps
940 nécessaire pour se remettre de ses fatigues, le roi de Léon la dirigea sur le Duero, le lui fit passer, et établit sa ligne le long de la rive gauche. Son plan, d'après l'archevêque Rodrigue, était de reculer ses frontières jusqu'aux montagnes situées entre les deux Castilles. De cette manière il plaçait une barrière le long des limites des Maures, et en élevait une autre par le cordon de grandes villes qui flanquait le Duero, et que le roi comptait fortifier de façon à ce qu'elles formassent une ceinture continue (*).

941 Le roi de Cordoue, plus irrité de la perte de ses provinces que de celle des batailles et des hommes, calcula que le résultat de ses défaites, dont avait si habilement profité Don Ramire, avait été de dépeupler et de mettre presque hors de

(*) Hist. Arab.— Conde. — Rod. Tol. — Samp.—Mor. — Luc. Tud.—Ann. de Santiago.— Ann. complut.

défense le pays compris entre le Duero et le Tormez. Adroit et rusé, il attendit, pour remédier à cet inconvénient, que Don Ramire, de retour à Léon, eût licencié son armée. Il pensa qu'avant la connaissance de son entreprise, avant que le roi eût réuni ses forces, l'hiver viendrait et empêcherait les chrétiens d'entrer en campagne. Il envoya en conséquence Aceyfa, scheik maure de distinction et dans lequel il avait confiance, avec une armée assez nombreuse pour repeupler les places de Salamanque, Lédesma, Ribas, Baños, Peña, Aussende et Alhondiga, et en relever les fortifications.

Don Garcie retourna dans son royaume de Navarre. Bientôt après quelques désaccords s'élevèrent dans les états de Léon, bien qu'ils fussent administrés avec autant de sagesse que de fermeté. Don Ramire avait donné, l'année précédente, aux comtes de Castille l'ordre de rétablir les places frontières; ils n'y avaient obéi qu'en murmurant. Il leur intima, après son retour, de réunir leurs troupes et de se joindre à lui pour marcher contre les Maures : ils s'y refusèrent. L'archevêque Rodrigue et l'évêque Lucas de Tuy disent, avec Moralès, que le fameux comte Fernando Gonzalez et Muño Muñez facilitèrent au scheik Aceyfa la reconstruction et le repeuplement des lieux que lui avait désignés Abderahman. Ces auteurs ajoutent que les comtes de Castille voyant la colère du roi et sa résolution de les réduire par la force, se soulevèrent et prirent les armes de concert avec le scheik musulman.

Toujours est-il que Don Ramire à la tête de son armée entra en Castille, combattit les rebelles et les défit si complétement que les deux chefs principaux, les comtes Don Fernando Gonzalez et Muño Muñez, devinrent ses prisonniers, Gonzalez fut écroué dans le château de Gordon, Muñez envoyé à Léon; tous deux chargés de fers. Le roi de Pampelune, également beau-frère du comte Gonzalez et du roi Ramire, s'interposa pour les ramener à la bonne intelligence. Aussi généreux que vaillant et sage, le roi de Léon écouta peut-être moins la voix de la prudence que celle de sa bonté naturelle et les mouvements de son cœur. Il céda

aux sollicitations du frère de sa femme, qu'il chérissait, crut ou bien eut l'air de croire aux protestations des rebelles détenus, et les rendit à la liberté. Il fit plus, pour s'attacher définitivement l'inquiet et ambitieux Gonzalez, il fit épouser Doña Urraca, fille du comte, par son fils aîné, le prince Ordoño. Cette union rapprochait de la domination de Léon cette terre de Castille qui faisait tant d'efforts pour s'en séparer. Don Ramire comprenait la nécessité de ne pas se laisser démembrer un état encore nouveau, qui ne pouvait conserver de force qu'en demeurant aggloméré, et dont l'existence, si souvent risquée sur l'éventualité d'une bataille, se trouvait constamment en présence du même danger, du même jeu de hasard.

Les Maures étaient belliqueux; leur roi avait une politique d'envahissement et de fausseté, de ruse et de surprise, qui ne permettait de traiter de la paix avec lui que l'épée à la main. La cour de Cordoue ne voyait qu'avec dépit et jalousie le berceau de la liberté espagnole s'étendre à chaque victoire, sans qu'un revers le rapetissât. Toujours quelque lambeau de la puissance ismaëlique restait aux mains des chrétiens après chaque campagne; et leur confiance grandissait avec le succès, et leur courage ne le cédait en rien à celui des Mahométans. Telles sont les considérations qui déterminèrent Don Ramire à conclure un mariage qui, au premier coup d'œil, semblerait indiquer plus de faiblesse politique que de profondeur, et moins de sagesse que d'adroit calcul.

Les dernières campagnes avaient encore affaibli Abderahman; ses troupes étaient découragées. Il sollicita une trêve. Don Ramire, dont les affaires allaient en progression inverse de celles de son ennemi, aurait désiré pouvoir la refuser. Mais les populations étaient fatiguées, les ressources financières diminuaient; la nation, l'armée, tous soupiraient après quelques moments de repos. Autant pour récompenser la courageuse résolution de ses sujets contre l'ennemi commun, que pour ne pas exciter leur mécontentement, Don Ramire consentit à une suspension d'armes; elle fut signée pour sept ans. Le roi de Léon en profita pour la fon-

dation de divers monastères, et pour la réforme d'abus glissés dans les disciplines ecclésiastiques. Lucas de Tuy dit même qu'un concile national fut tenu à ce sujet dans Astorga.

A peine la trève fut-elle expirée, que le roi de Léon convoqua son armée de tous les points du royaume. Franchissant les montagnes d'Avila, il fondit sur le territoire de 949
Talavera, et ravagea tout le pays. Abderahman envoya contre lui une armée nombreuse et aguerrie, sous le commandement de l'hagib Achmet-ben-Saïd. Cet hagib avait succédé dans la confiance du roi de Cordoue au brave Al-Mudafar, mort récemment dans les souffrances d'une maladie aigue. Une action sanglante eut lieu, sans que les historiens disent l'endroit où elle se livra. Le résultat en fut une victoire complète pour Don Ramire. Les Maures perdirent douze mille hommes tués, et sept mille prisonniers, que le roi amena à Léon.

Quelques jours après son retour, Don Ramire partit pour Oviédo; mais se sentant gravement atteint de maladie, il retourna au plus tôt à Léon. Sa mort, qui eut lieu le cinq janvier 950, fit éclater et les regrets et l'amour sincère de tout son peuple, pour ses bonnes et brillantes qualités. Il 950
fut remplacé au trône par son fils Don Ordoño III, et laissa, de son second mariage, Don Sanche surnommé le Gros, qui régna plus tard. Don Ordoño III, que le suffrage des grands venait d'élever au trône, était le digne successeur, ou plutôt le continuateur de son père. Prudent, valeureux, ferme et doux, il semblait promettre à ses sujets un règne heureux et brillant. Mais la mort de Don Ramire, comme une calamité générale, devait soulever toutes les provinces chrétiennes de l'Espagne.

Don Sanche, infant de Léon, prétendit avoir un droit égal à celui de son frère aîné, à la succession paternelle. Il exigeait le démembrement de quelques provinces pour s'en faire un royaume indépendant; le roi de Pampelune le soutenait dans ses prétentions. Cela se conçoit; en outre des liens du sang, puisque Don Sanche était neveu de Don Garcie III, ce dernier trouvait, dans cet arrangement,

l'avantage d'affaiblir la puissance des rois de Léon, dont il était jaloux; et en même temps en recevait entrée à l'administration de la portion détachée de ce royaume. L'avenir et la combinaison des évènements pouvaient aussi lui ouvrir un chemin plus large, et lui faire échoir une influence plus étendue dans le gouvernement entier de ce pouvoir rival.

Ce qui a plus lieu de surprendre, c'est que Don Fernando Gonzalez prenait parti pour Don Sanche de Léon, qui lui était étranger. Nous avons vu Don Ordoño, pendant qu'il était prince royal, épouser Doña Urraca, fille du comte, après que le feu roi de Léon l'eut remis en liberté. Mais il faut ici se souvenir que Gonzalez travaillait avec une ardeur constante à détacher la Castille du reste du royaume; à l'affranchir de cette dépendance; et que son but était de s'en rendre maître, et d'y établir, non pas une dynastie nouvelle, mais son pouvoir à lui. Il convenait donc beaucoup mieux à cet homme, que ne virent jamais reculer ni un danger, ni une intrigue, ni un crime, d'avoir sur le trône de Léon un prince jeune et docile, comme Don Sanche, qu'un homme fait, rompu à la guerre, doué d'une grande énergie, et qu'il était aussi difficile de séduire que d'effrayer. Gonzalez pensait parvenir à porter Don Sanche au siége royal de Léon, si une fois il obtenait pour lui un fragment du royaume. En culbutant Ordoño il renversait et dépouillait sa propre fille; mais cette considération ne pouvait l'arrêter; les cris de l'ambition étouffent la voix du sang.

Gonzalez voyant que promesses, raisonnements et menaces étaient également impuissants sur son gendre, fut se joindre à Don Sanche et au roi de Pampelune. Ces protecteurs du jeune prince réunirent leurs troupes, décidés à arracher par la force ce qu'ils n'avaient pu obtenir par persuasion. Ils fondaient le motif de cette guerre sur ce que Don Ramire II avait, de son vivant, donné le gouvernement de Burgos à Don Sanche; ainsi le rapportent Moret et les archives de la Cardeña. Ils en concluaient que la volonté du père était de nommer pour son successeur, son fils issu d'une mère de sang royal, à l'exclusion de Don Ordoño, qui n'avait pas le même avantage.



Le nouveau roi répondit qu'il avait été promu par le
oix et consentement des grands; que par conséquent sa
yauté était légale et qu'il ne lui appartenait pas de démem-
er un royaume, ni de partager un pouvoir qui lui avait été
nfié comme un dépôt. Les conjurés, dit l'évêque Lucas de
ıy, se mirent en marche avec leurs forces combinées, emme-
nt avec eux Don Sanche, cause et instigateur de cette guerre
juste. Selon Moralès et Sampyre, ils trouvèrent les fron-
ères de Léon tellement défendues par les forts et les trou-
s qui les garnissaient, qu'ils furent obligés de se retirer
ns avoir commis d'hostilités. Don Ordoño III eut la vive
tisfaction de se voir soutenu dans ses droits, non-seulement
ır sa capitale, mais encore par tous ses sujets. Fort de cette
sposition des esprits et ne voulant pas exposer sa couronne
ıx hasards d'une bataille inconsidérée, le roi des Asturies
it de fortes garnisons dans les citadelles de la plaine de
éon, et s'adossa aux montagnes avec une armée. Imbu du
incipe que la lenteur en guerre est aussi favorable à
ıomme du sol que préjudiciable à l'étranger, Ordoño prit
s mesures pour faire traîner celle-ci en longueur. Son
titude, l'accord de ses sujets, autant sans doute que l'état
spectable de ses frontières, avaient déterminé les alliés à
retraite. Ferréras dit même que la désunion s'était mise
ıtre eux.

Don Garcie avait adopté le projet de renverser Don
rdoño, pour mettre à sa place Sanche, son adolescent
eveu. Gonzalez cherchait bien le même résultat, et adoptait
ı conséquence le même moyen. Mais il aurait voulu culbu-
r Ordoño pour montrer seulement le jeune Sanche sur le
ône; puis ensuite, brisant ce simulacre d'un moment, le
ire remplacer par un fils de Froïla appelé Ordoño comme
roi, et auquel son méchant naturel avait fait donner le sur-
om de Mauvais (*).

Aussitôt que le roi de Léon eut vu se dissiper l'orage, il
gnala sa colère en répudiant Doña Urraca, fille du comte
onzalez. En sorte que cette princesse, étrangère aux fautes 951

(*) Moral.—Samp.—Luc. Tud.—Arch. de Carden.—Moret.—Ferrer.—
ırian.—Rod. Tol.—Rod. Sanc.—Vasæ. chron.

de son père, innocente de son ambition, en supporta néanmoins le châtiment. Dépouillée de la couronne et des honneurs royaux, elle tomba du haut d'un trône resplendissant aux pieds de l'intrigant Fernandez; et comme si cet affront n'eût pas été assez sanglant pour le rebelle, Ordoño épousa en même temps Elvire, fille d'un grand et puissant seigneur galicien. Ce mariage enfanta une guerre intestine, par suite de l'arrogance et des prétentions qu'affichèrent les parents de la nouvelle reine. Les seigneurs castillans, blessés des airs de hauteur et de la morgue de cette famille, se soulevèrent. Ceux dont la fierté avait été froissée par la répudiation d'Urraca, levèrent aussi leur étendard; ce qui était facile à prévoir.

953

Don Ordoño avait inutilement essayé les voies de conciliation pour calmer cette effervescence. Il s'avança contre les révoltés avec des troupes, et leur adressa une dernière sommation avant de commencer les hostilités. Sa voix, soutenue par les armes, fut écoutée; les chefs d'insurrection se rendirent devant lui et furent bien accueillis. Galiciens et Castillans rentrèrent dans le devoir et l'ordre fut rétabli (*).

Le roi de Léon fut ainsi débarrassé de ses craintes à l'extérieur et à l'intérieur. Il avait encore un autre point de tranquillité dans la désunion qui régnait entre le roi de Navarre et Gonzalez, qui s'étaient mutuellement pénétrés et contrariés dans l'exécution de leurs projets. Don Ordoño jugea qu'entre deux hommes de ce caractère la méfiance et l'aigreur avaient jeté de profondes racines, et qu'ils n'entreprendraient rien isolément contre lui. Il jugea donc le moment opportun pour la reprise de ses plans, augmenta notablement l'effectif de son armée, entra en Portugal, culbuta les Maures, arriva devant Lisbonne, la prit, la pilla, la démantela; et rentra à Léon chargé de gloire, de riches dépouilles et de prisonniers. Pendant qu'Ordoño parcourait en vainqueur le Portugal, le comte Gonzalez faisait de son

(*) Rod. Tol.—Vasc. chron.—Rod. Sanc.—Ferrer.—Moral.—Moret—Mariña.



›té une incursion dans les états de Cordoue, et la fortune ıivait également ses armes.

Cette façon d'agir du comte était de l'audace, un acte atré d'indépendance, presque de souveraineté. Aussi, au ›tour de son expédition, sans égard pour l'avantage réel, our l'heureuse diversion qu'avait occasionnée ce mou- ›ment, le roi ne remit point l'épée au fourreau, et fut lanter ses drapeaux sur les frontières de Castille. Le comte ;courut. Brillant de la gloire qu'il venait de cueillir, il se jeta ıx pieds du roi, demanda en coupable grâce d'une faute ui, par son résultat, était devenue un signalé service rendu son maître, et le prévint que le roi de Cordoue avait essein de venir porter et assouvir sa vengeance en Castille. rdoño pardonna avec bonté à Gonzalez et lui promit du ecours. Il lui en envoya effectivement lors de l'irruption es Maures dans cette province, et mit le comte en état de emporter sur eux une victoire signalée (*).

Quelque temps après Ordoño, qui avait formé de nou- eaux et grands projets de guerre contre les Musulmans, se endit à Zamora. Il y fut surpris par une maladie dont la iolence l'emporta. C'était en juin 955; il avait régné cinq ns et cinq jours, et laissait un fils unique de son mariage vec Elvire, Don Bermude surnommé le Goutteux, qui n'avait ue trois ans. Le règne d'Ordoño fut court, mais plein et 955
lorieux. Prince sage et magnanime, amplement doté par la ature de cet ensemble de qualités qui fait la force et la plendeur des grands rois, Ordoño semblait promettre aux hrétiens une longue série de prospérités, en même temps ue l'éclat qui résulte d'une puissance solide et nerveuse, ›gie par la prudence. Grand homme de guerre, ce roi joi- nait au génie de cet art, aux talents d'un général, au cou- ıge d'un soldat, la bonté, la clémence, la générosité. Il fut ncèrement regretté de tous ceux qui, comme lui, avaient our pensée dominante le bonheur des peuples et le triom- he de la religion sur l'islamisme. Sa mort replongea le ›yaume de Léon dans les agitations de l'intrigue; elle avait

(*) Luc. Tud.—Moral.—Vasæ. chron.—Rod. Tol.—Cron. var. ant. —Rod. anc.

été trop subite pour que les plus remuants eussent pu rien préparer; ils furent pris au dépourvu.

Sanche de Léon, frère de Don Ordoño, accourut à Léon, de la cour de Navarre où nous l'avons vu se réfugier. Il y fut accueilli par les grands qui le proclamèrent, oubliant et sa longue absence et les troubles antérieurement soulevés par ses prétentions au partage du pouvoir. Ce prince, connu dans l'histoire avec le surnom de Gros, indolent et incapable, resta un an sur le trône sans apercevoir la conjuration qui se formait autour de lui. L'inquiet et incorrigible Gonzalez en était l'âme. Le comte cherchait toujours à gagner en indépendance; il pressentait le roi de Navarre derrière Sanche le Gros, et ce patronage n'allait ni à ses vues ni à son ambition. Il sema divers bruits sur le compte du roi et le discrédita ainsi dans l'esprit des grands, qu'il lui aliéna.

Les cabales de Gonzalez entouraient le trône de troubles et d'agitations; au point que Don Sanche céda le champ au
956 comte, et fut se réfugier de nouveau à Pampelune auprès de son oncle, Don Garcie. Loin de ramener le calme, cette fuite augmenta l'anarchie. Les uns voulaient proclamer Don Bermude, à peine sorti des langes, en vue d'exercer une autorité toute royale pendant la minorité de l'infant; les autres craignaient l'influence du roi de Navarre et les menées de Gonzalez. Celui-ci, à découvert et sans maître, voulut jouer le rôle de protecteur du royaume de Léon, et remplacer, par un roi de son choix, le monarque fugitif.

Sanche avait été reçu à bras ouverts par le roi de Navarre. Tous les grands de Léon l'avaient abandonné; le seul comte d'Alava lui était resté fidèle. Cette conduite, condamnation parlante de celle des autres, attira sur lui la colère et les armes de Gonzalez. L'Alavais fut vaincu et réduit à fuir. Le comte de Castille rentra à Léon, fier de son succès, et décidé à profiter de la crainte qu'on avait de lui pour faire élire qui il désignerait. Il choisit Ordoño, que sa conduite odieuse et indigne d'un roi a fait surnommer *le Mauvais*. Il était fils d'Alphonse, le moine aveugle que Ramire II avait relégué dans la prison où il mourut.

Malgré l'opposition des grands du royaume de Léon, Gonzalez parvint à faire nommer le prince, auquel il fit épouser sa fille Urraca, épouse répudiée du dernier roi. Ainsi se trouvèrent placés, pour la seconde fois sur le trône des Asturies, la fille et un gendre de l'audacieux Gonzalez. C'est peu de temps après sa promotion, disent les auteurs, que le nouveau roi mérita son flétrissant surnom (*).

Véla comte d'Alava était fils du comte Véla Ximénèz
qui, sous le règne d'Alphonse le Grand, avait à deux reprises si glorieusement défendu Cilloriogo contre les Sarrasins.
Poursuivi sans relâche par l'implacable Castillan, le jeune
comte fut forcé d'abandonner l'Alava, et se réfugia auprès
des Musulmans. A l'abri désormais des coups de son ennemi, 957
il médita une sombre vengeance, dont les effets devinrent, plus tard, funestes à la chrétienté. Ses descendants, héritiers de sa haine profonde pour la famille du comte de Castille, ne l'abjurèrent qu'après l'avoir assouvie par l'extinction de la ligne mâle du comte, dans la personne de l'infant Don Garcie, son arrière petit-fils.

Don Sanche de Léon préparait toujours sa réinstallation, de concert avec le roi de Navarre, dont l'avis était de ne rien brusquer. Il disait avec raison que la menace d'un danger imminent rapprocherait les conjurés, et les grouperait autour de leur commun intérêt; que le temps les diviserait plus sûrement en amenant la jalousie, les vues personnelles, la déception des espérances; que le peuple, qui n'avait pas été consulté dans cette circonstance, tenait peu à la réussite de la conspiration, et que Sanche conservait encore assez de sympathies dans le royaume pour le faire se prononcer contre elle; qu'au surplus les cruautés et la conduite d'Ordoño le Mauvais le rendaient odieux à tous ses sujets, et créaient à Sanche de nouveaux partisans. Ce prince était atteint d'une hydropisie, dont les plus habiles médecins n'avaient pu le guérir. Il résolut d'employer à se traiter le temps qu'il lui fallait attendre pour ressaisir ses droits.

Par le conseil de Don Garcie il se rendit à Cordoue, où le

(*) Ferrer. — Marian. — Turq. — Luc. Tud. — Moret. — Rod. Tol. — Samp. — Vasæ. chron. — Rod. Sanc.

roi Abderahman reçut avec joie et magnificence un roi de Léon qui venait, en quelque sorte, se placer sous sa protection. L'habileté des médecins arabes triompha de la maladie; Don Sanche se rétablit.

Sanche reçut avis que les grands et le peuple, fatigués et indignés de la tyrannie et des désordres d'Ordoño désiraient le voir remplacé; qu'il n'avait, lui, qu'à se montrer, appuyé de quelques troupes et que le royaume se déclarerait unanimement pour lui. Don Sanche, que l'accueil et la générosité d'Abderahman avaient captivé, ne balança pas à s'ouvrir à lui. Le roi de Cordoue lui promit des troupes et lui conseilla de s'adresser à Don Garcie; ce que le roi détrôné fit aussitôt. Peu après Don Sanche, à la tête d'une armée mahométane, se mit en marche sur Léon; Don Garcie s'avança en
958 forces vers la Castille. Le royaume entier salua de ses acclamations le retour de Sanche, tandis qu'Ordoño le Mauvais restait seul avec la haine de ses sujets. Lâche autant que cruel, il fuit, et fut se cacher au fond des Asturies. Pendant ce temps Sanche, remonté sur son trône, congédia les Musulmans après leur avoir royalement témoigné sa reconnaissance.

Don Garcie, cependant, avait envahi la Castille; il était entré par la Rioja et voulait, en forçant Don Gonzalez à se défendre sur son propre terrain, l'empêcher de porter secours à son gendre. Le comte, ayant appris que tout dépendait du sort des armes, appela vers lui ses deux fils, et se plaça en forces sur la frontière. Les armées se rencontrèrent près du village Ciruеña, non loin de la rivière d'Oja, sur l'emplacement où depuis fut fondé Santo-Domingo de la Calzada. Les anciennes inimitiés se réveillèrent entre les deux chefs, et l'affaire s'engagea chaude et disputée. Le comte et ses fils combattirent à outrance, se prodiguant aux points les plus dangereux, sans ménagement pour leurs personnes, sans crainte de la mort. Tant de valeur ne put empêcher une défaite complète. Gonzalez et ses deux fils, couverts de blessures, tombèrent au pouvoir du vainqueur. Ils furent envoyés sous bonne escorte dans les prisons de Pampelune. Don Garcie continua à parcourir la Castille, afin

ouffer jusqu'au moindre germe de rébellion ; et après
voir assuré la possession à son neveu, retourna dans ses
s.

es Asturiens craignaient que la présence d'Ordoño le
vais parmi eux ne leur attirât aussi la guerre et la colère
rois victorieux ; ils formèrent le projet de s'emparer de
et de le livrer au roi de Léon. Don Ordoño, prévenu,
avec sa femme et ses deux enfans à Burgos. Là il
rit la défaite et la captivité de son beau-père, sur le
cours duquel il avait compté. La junte de Burgos, qui ne
ouciait pas de s'exposer au ressentiment des souverains
Pampelune et Léon pour un homme qui avait déjà été si
ste à la Castille, lui enlevèrent sa femme et ses enfants,
furent traités avec tous les égards possibles, tout le
ect imaginable, et Ordoño fut exilé sur les terres des
res. Ce prince, craignant de tomber au pouvoir d'Abde-
man, si ouvertement déclaré contre lui, se réfugia chez
Arabes-Maures d'Aragon. Il y périt de misère, chargé du
oris des Musulmans, comme de l'exécration et des malé-
ions de ceux qui, momentanément, avaient été ses sujets.
vré de ses ennemis, Don Sanche épousa Doña Théréza
irez, sœur du comte Don Fernando Assurez, un des
cipaux et plus influents seigneurs du royaume (*).

'resque aussitôt son mariage, Don Sanche apprit que les
tes normands venaient de faire une descente en Galice,
t ils avaient ravagé une partie, entraînant après eux, en
avage, un grand nombre d'habitants. Sizenand, évêque
Compostelle, prit prétexte de ce malheur pour demander
roi l'autorisation de faire entourer la ville de murailles,
de préserver la riche église de Saint-Jacques des sacrilé-
et spoliations de ces brigands redoutés. Sa demande fut
rdée ; mais le prélat pressura le peuple avec tant d'âpreté
e tyrannie, que plainte en fut déférée au roi.

e prince était alors en conférence avec Don Garcie son
e, au sujet du comte Gonzalez et de ses fils, détenus à

Samp.—Moral.—Luc. Tud.—Ferrer.—Mayerne.—Marian.—Rod. Tol.—
. del monast. de Sahag.—Chron. del monast. de Oña.—Ann. Compost.
estig. Moret.

Pampelune. Tous les griefs existants contre lui furent récapitulés dans cette circonstance solennelle : sa rébellion contre Ramire II, la prison qu'il avait subie alors et le peu d'amendement qu'il en était résulté ; le pardon généreux du roi ; la restitution de ses titres et possessions du comte ; toutes marques d'indulgence si mal reconnues envers le fils du roi ; sa coalition pour exclure du trône Ordoño III, avec le dessein, traîtreusement caché, d'établir à sa place Ordoño le Mauvais ; la manière audacieuse dont il leva le masque en se mettant à la tête d'une conspiration armée ; la couronne arrachée violemment à son légitime possesseur, et transportée par Gonzalez dans sa propre famille ; son projet d'y perpétuer le pouvoir, par le mariage presque forcé de sa fille avec le tyran. La conclusion rationnelle fut qu'il n'était ni sage ni prudent d'attendre tranquillité ni repos de la part d'un homme à l'humeur aussi remuante que celle de Gonzalez, pour lequel les leçons de l'adversité étaient infructueuses, et que les bienfaits ne pouvaient attacher. Il fut dit aussi que la Castille ne serait jamais rangée sous l'obéissance des rois de Léon, tant qu'elle aurait cet homme turbulent qui la soulevait sans cesse, et la berçait de ses projets d'indépendance, uniquement pour accaparer le pouvoir absolu.

Pour contre-balancer tant de motifs de juste sévérité, on énumérait les services importants rendus à l'état par le comte ; sa brillante valeur, ses talents militaires, ses nombreuses victoires sur l'ennemi commun, sa promptitude et son ardeur à couvrir et défendre les frontières du royaume contre les entreprises des Musulmans. On mentionna encore son ancienne alliance avec le roi Don Garcie de Pampelune, dont il était beau-frère ; son degré de parenté avec Don Sanche, cousin germain des fils du comte de Castille. On ajoutait que ces derniers n'avaient pu décliner les ordres de leur père, qu'ils avaient obéi à un devoir sacré et que l'on pouvait, sans ensanglanter davantage la victoire, se donner des sûretés et garanties de tranquillité pour l'avenir. Enfin, soit que la constante fortune du comte l'eût encore emporté dans cette circonstance ; soit que l'indulgence devienne plus facile quand on est vainqueur ; soit encore que le naturel

généreux et bon de Don Sanche eût dominé toutes les décisions : Gonzalez, au lieu d'être condamné à mort ou du moins à une détention perpétuelle, fut rendu à la liberté avec ses fils, et rétabli dans ses titres et possessions (*).

En 961 mourut le roi de Cordoue Abderahman III, après cinquante années d'un règne glorieux. Ce règne fut l'époque la plus resplendissante de la domination arabe en Espagne. « La faux de l'ange de la mort, dit un poëte arabe, « frappa cette tête glorieuse, sur laquelle le diadême avait « brillé pendant un demi-siècle. » Ce prince, sans contredit l'un des plus grands des Omeyades qui aient régné sur les Arabes-Maures, porte dans leurs histoires le surnom de *Añazir-Ledin-Allah*, défenseur de la loi de Dieu, et celui de *Emir-Al-Mumenin*, prince des croyants, dont les écrivains chrétiens ont fait le mot de *Miramamolin*, pour désigner les califes de la Péninsule. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans; son fils Alhakem lui succéda. Les traités existants furent maintenus entre les royaumes de Léon et Cordoue, et les ambassadeurs de Don Sanche les renouvelèrent.

Après les opérations dont nous venons de rendre compte, le roi de Léon se rendit en Galice pour examiner la con- 963
duite de l'évêque Sisenand. Ce prélat, blessé des avis et des ordres réitérés que lui avait fait passer Don Sanche, armait alors ses partisans et se préparait à un soulèvement. A l'arrivée du roi tout rentra dans l'ordre, et l'évêque fut emmené prisonnier. Il fut déposé par Sanche, et le roi nomma à sa place Rosende qui, lors de la nouvelle descente des Normands en 962, les repoussa à la tête des Galiciens, après avoir tué Gonfrède ou Gonderède leur chef, et fait un tel carnage de ces pirates, que pendant tout le temps de son épiscopat ils ne se montrèrent plus dans ces parages. Cette même année Don Ramire, second fils de Don Garcie de Pampelune, arriva à la cour de Léon (**).

L'année suivante, le roi de Cordoue, prince doux et pacifique autant que doué d'un grand sens et de bravoure

(*) Luc. Tud.— Samp.— Rod. Tol.— Moret.—Tit. des monast. de Arlanaz.

(**) Chron. var. ant.

personnelle, fut contraint par le peuple, qui se fatigue de tout ce qui dure, même de son bonheur, de renouer la guerre contre les chrétiens. Des malveillants avaient semé le bruit qu'Alhakem surnommé *le Lettré*, manquait de courage et n'était propre qu'à s'occuper d'arts. Le roi fit publier l'Al-Gibedh, en annonçant qu'il marcherait à la tête de l'armée. Mais en même temps sa bonté naturelle lui dicta un ordre du jour, dont toutes les dispositions étaient basées sur le coran, et devaient être exactement suivies. Cet ordre du jour, dont les auteurs arabes donnent une copie, était conforme aux plus généreuses lois de l'humanité. Alhakem passa par Tolède et vint mettre le siége devant Saint-Etienne de Gormaz. Le roi de Léon envoya, pour la soutenir, des troupes qui furent battues. La ville fut enlevée, la garnison égorgée, les fortifications rasées à plat, et les habitants emmenés captifs. Quelques autres places tombèrent devant les armes mahométanes, et la campagne se termina par la prise de Zamora. Alhakem rentra dans Cordoue, avec son armée victorieuse et riche de butin, un grand nombre de prisonniers et sa gloire. Le peuple le reçut avec enthousiasme et admiration, et lui donna le surnom d'*Almostanzir Bilah*, secouru de Dieu. Tels sont les seuls exploits, l'unique campagne de ce roi qui régna quinze ans et demi, et resta sourd aux insinuations de quelques chrétiens mécontents, réfugiés à sa cour.

Sanche de Léon, débonnaire, affable et facile, avait rendu ses bonnes grâces et sa confiance au comte de Castille, en même temps que la liberté. Entraîné par l'estime qu'il avait toujours conservé pour Don Fernando, il lui avait confié le gouvernement du Portugal. Le susceptible comte prit à vive injure la déposition de l'évêque Sisenand, dont il était parent, et se révolta contre son roi et son bienfaiteur. Don Sanche, irrité avec toute raison contre un homme qui semblait ne chercher que des prétextes de rébellion, marcha à la tête de son armée contre le séditieux Gonzalez. Le comte, trop faible pour se présenter à la lutte, jeta ses armes et fut implorer la clémence de son roi outragé. Don Sanche ne vit pas sans émotion l'orgueilleux seigneur à ses pieds ; il lui



rdonna, l'attacha à sa personne, et en fit sa société habi-
elle et intime. Loin d'être touché de la douceur, de la
odération, de l'attachement du roi, ce monstre d'ingratitude
put oublier ce qu'il regardait comme une injure à lui
rticulière. Il voulut se venger d'avoir été forcé de s'humi-
r, et empoisonna Don Sanche dans une pomme, que le roi
cepta et mangea sans méfiance. La présence du poison se
anifesta bientôt violemment; le roi voulut se rendre à Léon 964
ur régler les affaires de son fils Ramire, alors âgé de cinq
s seulement. Mais dès le troisième jour de marche il suc-
mba. Ses qualités le firent regretter (*).

Les grands du royaume se réunirent et proclamèrent
mire III, sous la régence de la reine sa mère et de l'in-
ıte Doña Elvire, sœur du roi défunt. L'ambassadeur de
on à Cordoue fut chargé de renouveler le traité de paix
ec Alhakem. C'est alors que le prince musulman fit la
mise et l'envoi du corps du martyr canonisé, Pélage, que
clergé de Léon lui réclamait depuis long-temps. Comme
us en avons parlé plus haut, il n'est pas hors de propos
dire ce qu'il est et comment il fut martyrisé.

On n'a pas oublié qu'à la journée du Val de Junquera, les
idèles avaient pris deux évêques, celui de Tuy et celui de
lamanque. « Celvy de Tvy, dit Turquet dans son vieux
français si naïf, nommé Don Hermoge ne povuant svppor-
ter la rvdesse de sa prison à cavse qv'il estoit uieil,
moyenna de sortir, en baillant ostage povr sa rançon vn sien
neuev, appellé Pélage, beav jevne enfant, d'enuiron
qvatorze ans, av svrplvs novrry religievsement et en grande
crainte de Diev. Dès qv'il fvt entre les mains des Mavres,
le roi Abderahman, povssé de détestable appétit, en vovlvt
abvser à son plaisir, et l'indvire à prendre la secte de
Mahvmet : à qvoy ce sainct enfant résista uertvevsement.
Parqvoy le Roy indigné le fit tver par diuers tovrments, et
jecter dans la riuière de Gvadalqvibir, ov son corps estant
trovué, fvt enseueli par les chrétiens : la mémoire dvquel,

(*) Samp.— Obisp. de Santiag.— Sandov. — Luc. Tuc.— Ferrer. — Rod.
ınc.

« povr sa grande uertv en si bas âge, est digne de dvrer à « iamais ».

Sisenand avait trouvé moyen de sortir de prison. Il rassembla ses partisans et marcha avec eux sur Compostelle, résolu de rentrer dans son siége à main armée. Rosende, le vaillant vainqueur des Normands, n'opposa aucune résistance, et céda la place à son fougueux compétiteur. Une mitre ne lui semblait pas devoir être arrosée de tant de sang chrétien. Quelque temps après des pirates de la même nation abordèrent aux côtes de la Galice avec cent voiles et
970 de nombreuses troupes, qui se dirigèrent sur Compostelle. Sisenand, jaloux d'égaler son prédécesseur, fut au-devant d'eux. Il fut vaincu et tué ; les Normands continuèrent leurs ravages, les portèrent jusqu'au pied du mont Cabrero dans la Castille ; et, chargés du butin de toute la contrée, rétrogradèrent vers leurs vaisseaux. Mais Don Gonzalo Sanchez, avec les secours que lui avait envoyés la régence, leur coupa la retraite, fondit sur eux, et les défit entièrement après un combat long et sanglant. A l'exception de quelques prisonniers, tous furent exterminés, et leurs vaisseaux furent brûlés (*).

Cette même année de 970 fut fatale à la Navarre par la mort du vieux roi Don Garcie Sanchez III, qui eut lieu en juin. La Castille perdit aussi à la même époque le comte Don Fernando Gonzalez, fameux par ses exploits guerriers, ses trahisons, ses révoltes et ses crimes.

Don Garcie avait régné quarante-trois ans et quelques mois depuis la mort de son père. Du temps de Sanche Mitarra, il avait exercé le pouvoir souverain sur la Rioja, Naxera et les terres reconquises sur les Maures, ainsi que le commandement suprême dans les armées de Navarre. Contemporain et rival du belliqueux Abderahman, Sanche était resté, lui aussi, pendant quarante années à la tête de la guerre et des affaires. Pendant son règne il vit huit rois se succéder sur le trône de Léon ; et en finissant sa longue carrière si pleine, si vertueuse et si brillante, il était arrivé

(*) Luc. Tud. — Rod. Tol. Hist. Arab. — Moret. — Vasæ. chron. — Rod. Sanc.

déjà à la seconde année du règne de l'infant Ramire, avec le bisaïeul duquel il avait combattu à la célèbre et désastreuse bataille de Val de Junquera. Redouté de ses ennemis, allié fidèle, bon et loyal parent, Garcie avait su se faire adorer des Navarrais qui le regrettèrent amèrement. Son fils Sanche, deuxième du nom, qui fut surnommé *Abarca* comme son aïeul, pour avoir fait usage en guerre de la même chaussure, et qui joignit ses lauriers à ceux déjà cueillis par les vaillants montagnards, lui succéda.

Don Ramire de Léon, parvenu à l'âge de dix-sept ans, se maria, du consentement de la régence, à Doña Urraca, issue d'une des premières familles du royaume. Emancipé par ce fait il gouverna par lui-même. Mais l'amour lui faisait tout sacrifier aux désirs, aux caprices de sa femme, que les chroniqueurs font d'une beauté rare. Les conseils de sa mère, ceux de l'infante Elvire sa tante, les égards, les ménagements dus à la noblesse, il n'écouta rien et indisposa tellement les seigneurs de Galice, qu'ils cherchèrent à se venger de tant d'abandon et de dédain. Leur choix s'arrêta sur Bermude, fils d'Ordoño III, et élevé parmi eux.

Ce jeune prince réunissait toutes les précieuses qualités de son père ; il possédait celles qui ajoutent à l'éclat d'une couronne, brillantent un règne, assurent le bonheur et la prospérité d'un peuple ; ils le proclamèrent roi. Toute la Galice connaissait le jeune prince et applaudit à sa nomination. Sans s'effrayer de l'approche de Ramire et de son armée, les Galiciens se groupèrent, comme d'eux-mêmes, autour de leurs seigneurs et s'avancèrent vers la frontière, près de Monterosa, où ils rencontrèrent le roi de Léon. Le combat s'engagea immédiatement, et se soutint jusqu'à la nuit avec
un tel acharnement de part et d'autre, que tous les historiens 980
disent cette bataille plus meurtrière qu'aucune de celles livrées aux Musulmans. L'obscurité seule put séparer les combattants, et la victoire resta indécise. Don Ramire, affaibli par tant de pertes, et surtout celle de sa noblesse, forcé de quitter le pays ennemi, retourna à Léon pour se refaire. Vers la fin de l'année, la mort vint le surprendre ; il était

dans la vingtième année de son âge et la quinzième de sa royauté. Don Bermude fut unanimement reconnu (*).

Par ce moyen fut réunie de nouveau, à la couronne de Léon, la Galice, que l'inquiétude de ses habitants en avaient momentanément séparée. Bermude II reconnut promptement que les divisions qui déchiraient l'Espagne étaient le fruit de la corruption des mœurs. Le respect aux lois et à l'autorité souveraine était perdu ; la licence s'était emparée de tous les esprits ; les petits étaient opprimés par les grands ; ceux-ci affichaient la morgue et la violence ; le peuple, de son côté, décelait une tendance au soulèvement ; l'inconduite s'était scandaleusement introduite dans le clergé, dont les censures ne poursuivaient même plus le vice. Le roi voulut prévenir de plus grands abus et leurs dangereuses conséquences ; il consacra donc les premiers moments de son règne au rétablissement de l'ordre. Il commença par le clergé, dans lequel se trouvaient encore quelques évêques échappés à la gangrène générale, qui gémissaient d'un mal que seuls ils ne pouvaient extirper, et qui ne demandaient qu'à être aidés et soutenus dans leurs efforts et leurs essais de réforme. Don Bermude pensait avec raison qu'elle devait porter d'abord sur les ecclésiastiques. Une institution sainte que les peuples sont habitués à révérer, à regarder comme la régulatrice des mœurs et l'exemple d'une conduite pure, inspire un éloignement, un mépris, soulève un retentissement, un scandale, alors qu'elle dévie de la ligne de ses devoirs, bien plus grand et plus pernicieux qu'un relâchement, un débordement même chez toute autre classe de la société (**).

La mort de Ramire avait fait regarder par la cour de Cordoue, ses engagements de paix comme entièrement rompus. Alhakem n'était plus ; son fils Hissem lui avait succédé. Le prince n'avait que dix ans lors de son avènement en 976,

(*) Ferrer.—Turq.—Marian.—Chénier.—Rech. Hist. S. les. Maur.—Rod. Tol.—Luc. Tud.

(**) Ferrer.—Marian.—Garibay.—Chénier.

et n'annonçait encore, à dix-huit ans, aucune des qualités guerrières de son aïeul, aucune capacité pour maintenir dignement la paix, ainsi que l'avait fait son père. D'ailleurs, il fut toujours comme enchaîné par la mollesse, et les plaisirs ordinaires aux cours orientales, et que l'on entretenait soigneusement autour de lui. La vice - royauté avait été confiée à Muhamad-ben-Abdallah. Cet homme extraordinaire, que son titre d'Agib faisait vice-roi, était né en 938, l'an 327 de l'hégire, à Toro, village andalous peu éloigné d'Algésiras. Dans sa jounesse il avait fait à Cordoue de brillantes études ; ses succès l'avaient fait remarquer de la cour. La reine Sobeiha, femme d'Alhakem, en fit son secrétaire, puis son intendant ; puis lui donna sa confiance sans réserve, et à la fin, lorsqu'elle devint veuve, elle lui abandonna entièrement la tutelle de son fils et les rênes du gouvernement.

Toute la nation applaudit à ce choix. L'amour du peuple, la place éminente d'Abdallah, l'affection de la reine-mère, l'empressement et la crainte avec laquelle on lui obéissait, les conseils de ses amis et de ses envieux eux-mêmes; tout invitait l'heureux et puissant Agib à s'emparer d'un trône qui semblait venir s'offrir naturellement à son ambition. Il résista constamment. Mais il tenait son royal pupille étroitement enfermé dans l'Al-Cazar des rois de Cordoue, dans les enivrantes délices du sérail. Il ne lui laissait d'autorité que celle d'ordonner ses plaisirs; d'autre liberté que celle de dépenser, dans les bras de ses odalisques et dans les festins, les reveaus de l'état, et sa voluptueuse et inutile existence, à un âge où son aïeul s'était déjà illustré par plus d'un combat.

On s'aperçut alors que l'adroite politique de l'Agib ne refusait le titre de roi que pour mieux s'en assurer le pouvoir ; Muhamad en était digne. Génie ardent et vaste, instruction solide et variée, éloquence persuasive, bravoure héroïque, extérieur imposant, manières ouvertes et affables, Muhamad-ben-Abdallah réunissait les éminentes qualités, les dons heureux qui portent à la tête des armées un chef qu'elles acceptent avec enthousiasme, un de ces hommes

qui contiennent ou brisent la révolte, font tarir l'envie, conduisent en se jouant les états et la guerre, imposent le respect, terrifient l'ennemi et commandent aux peuples l'amour et l'admiration. Tel était cet irréconciliable ennemi du nom chrétien; implacable dans ses guerres, si chevaleresquement valeureux, si privilégié dans la plupart de ses entreprises militaires; celui enfin que l'histoire désigne sous le glorieux surnom que lui donnèrent ses soldats, sa nation: *Al-Manzor*, le victorieux, l'heureux vainqueur.

Son ardent désir de s'emparer des états de Léon, de Castille et de Navarre, était sans cesse animé par les instigations du comte Véla, que la cour de Cordoue avait accueilli avec ses partisans, lorsque le comte Gonzalez le chassa d'Alava. Ce traître, qui ne respirait que vengeance, représentait à Muhamad l'état de trouble et de division des chrétiens, leur faiblesse provenant des guerres dévorantes qu'ils se faisaient entre eux; et la haine mutuelle qui en résultait.

Muhamad résolut d'exploiter des conjonctures aussi favorables. Il partit donc pour les frontières, visita les places, les provinces, hâta les préparatifs de guerre, remonta l'Ebre jusqu'à Saragosse, et donna partout l'ordre de lever des troupes. De là il descendit vers les contrées qu'arrose le Duero, trouva les contingents de la Lusitanie et de Mérida déjà rendus au point désigné, se mit à leur tête et entra en Galice. L'attaque était imprévue, la résistance fut nulle. La marche de Muhamad ne fut qu'un pillage, un incendie prolongé. Ployant sous le faix du butin, encombrée d'esclaves, l'armée se retira à Cordoue. Cette heureuse expédition réveilla l'ardeur martiale des Musulmans amollis par une longue paix.

Une seconde invasion suivit de près la première; la Galice en fut encore le but. L'armée mahométane, grossie par les troupes africaines qu'avait envoyées Balkin-ben-Zeïra, nombreuse, enflammée par l'esprit du pillage plus encore que par le zèle religieux, renversa toutes les troupes chrétiennes qui se montrèrent en face d'elle. Elle les poursuivit et fit un nombre infini de prisonniers, qui servirent d'ornement au

triomphe de Muhamad, lors de son retour à Cordoue. C'est dans cette seconde expédition en Galice qu'il reçut son surnom d'Al-Manzor. On compte cinquante-deux irruptions faites par l'Agib sur les terres chrétiennes; et l'on prétend que, dès sa première invasion en Galice, il avait commencé, ce qu'il continua toujours dans la suite dès qu'il rentrait sous sa tente, à faire secouer la poussière dont ses habits se couvraient dans le combat. Cette poudre, destinée par lui à couvrir un jour son cercueil, était recueillie avec soin, et enfermée dans une caisse dont il se faisait constamment suivre (*).

Cette guerre suscitée aux chrétiens par la haine d'Al-Manzor fut atroce de cruauté; elle portait un cachet de férocité, de rage, de destruction qui terrifiait. Hommes, femmes, enfants, animaux, villes, maisons, récoltes, murailles même; tout devait porter l'empreinte de la fureur musulmane poussée à son paroxysme par le rénégat, le transfuge Véla. Pour se venger d'un homme que la mort avait déjà enlevé, mais qui de son vivant l'avait vaincu dans une bataille rangée et contraint à fuir; le traître avait appelé sur sa patrie, et les terres chrétiennes, la dévastation, le massacre, et toutes les horreurs d'une guerre sans quartier, qui dura dix-huit ans.

Les chrétiens hors d'haleine n'avaient pas le temps du repos; le terrible Al-Manzor renouvelait ses razzias deux fois dans l'année. La Galice, la Navarre, la Castille, la Catalogne; il foulait alternativement tout sous son char victorieux. Tout le plat pays avait été abandonné par les chrétiens, que leur état d'affaiblissement, de division, avait mis hors d'état de résister. 984

Au printemps de 984, Al-Manzor entra en Castille et mit le siége devant Sépulveda. Cette ville relevée, repeuplée, garnie de troupes et munitions peu d'années auparavant, était remplie de résolution et, de plus, défendue par les avantages de sa position. Malgré toutes les chances contraires, Al-Manzor s'en empara. Quelques-uns des plus

(*) Moret.—Luc. Tud.—Moral.—Rod. Tol.—Docum. des arab.—Luis del Marm.—Chénier, hist. arab.

anciens chroniqueurs disent qu'il la réduisit par la famine après de sanglants combats, dans les sorties des assiégés. Le comte des Asturies, réduit à ses propres forces, était hors d'état de secourir la place; Sanche Abarca ne pouvait l'aider: il était occupé avec Don Urgel Borello, comte de Barcelone, à repousser de vives entreprises des valis de Saragosse et Tortose. Al-Mansor les avait envoyés de ce côté, avec les forces de Valence et Aragon, pour faire une diversion et diviser les ressources des princes chrétiens.

Plus tard, et dans la même année, Al-Manzor parut dans les états de Bermude. Il se dirigea sur Simancas alors clé du royaume de Léon, l'assiégea et jura d'effacer, avec le sang ennemi, l'affront que le croissant y avait reçu quelques années antérieurement. Les habitants opposèrent une énergique résistance et demandaient du secours au roi. Mais l'armée de Bermude avait essuyé de telles pertes lors de sa bataille avec Ramire, qu'il lui fut impossible de prendre la campagne. Un pareil secours, s'il eût pu être accordé, eût sauvé la ville; à son défaut elle tomba au pouvoir des Maures. Ils passèrent tout au fil de l'épée, entraînant en captivité le peu d'habitants qui avaient pu se soustraire momentanément à leur fureur; le butin fut des plus riches. La résistance de Simancas avait été telle qu'Al-Manzor, hors d'état de pousser plus avant ses entreprises, fut obligé de se retirer.

Don Bermude II travaillait sans relâche à rétablir l'ordre dans ses états et ramener ses sujets à une vie régulière et laborieuse. Le siége épiscopal de Compostelle était occupé par l'évêque Pélage, digne successeur de Sisenand. Son inconduite, ses tyrannies, ses violences avaient gravement indisposé contre lui son diocèse. Le roi, averti par des plaintes multipliées, avait tenté la voie des remontrances, que Pélage reçut toujours fort mal, et se rendit à la fin à Compostelle où il déposa le prélat. Loin de changer son genre de vie et de se repentir, l'évêque prouva combien peu il méritait l'auguste caractère dont il était revêtu; il réunit plusieurs de ses partisans, quitta la ville et se retira auprès des infidèles. Dans ces temps d'anarchie, tous ceux des

chrétiens qui avaient, ou croyaient avoir à se plaindre d'une injustice ou d'un châtiment, allaient grossir les rangs arabes, et aigrir de leur fiel, irriter de leur soif de vengeance, la férocité des Musulmans.

Pendant ce temps les valis de Saragosse et Tortose avaient réuni leurs forces à celles de Valence et d'Aragon, et faisaient une guerre à outrance au comte Borrel de Barcelone. Ce seigneur avait demandé assistance à Sanche de Navarre, auquel vinrent se joindre Roger de Carcassonne et les autres seigneurs de cette province ; parmi ceux-ci était Raymond II comte de Rouergue et marquis de Gothie. Ce comte battit les infidèles dans une rencontre, et se retira chargé de leurs 985
dépouilles, dont Vaissette prétend qu'il fit don à l'abbaye de Conques. Il paraît que Roger ne fit guère plus d'une campagne en Catalogne et que le roi de Navarre resta seul pour soutenir le comte Borrel. On ne pourrait trouver une indication dans le refus de Roger, déjà de retour en France pour lors, de reconnaître la royauté de Pépin (*).

Aucun détail ne nous est parvenu sur les évènements de cette année ; Moret dit seulement qu'elle fut fatale aux Musulmans. Ce qui confirme cette opinion est le secours que les valis demandèrent à Al-Manzor. L'année, ou plutôt la campagne d'automne suivante, les mêmes valis se reportèrent aux frontières de Catalogne et Navarre. Mais Abarca, avec les Vascons de la Mérindé de Saint-Jean-Pied-de-Port, et ceux des deux autres provinces cis-pyrénéennes joints à ses Navarrais, leur fit essuyer de notables pertes et les repoussa. Luis del Marmol, qui tire en grande partie ses renseignements des auteurs arabes, nous montre Sanche Abarca parcourant, à la tête de son armée victorieuse, les frontières d'Aragon. L'archevêque Rodrigue de Tolède, cet historien consciencieux dont les écrits font foi et autorité, dit que le roi de Navarre enleva aux Maures quelques peuplades de la Celtibérie et de la Carpétanie, et que, de son temps, ces localités conquises portaient le nom de *terres du roi Sanche Abarca*.

(*) Moret.—Vaisset.—Gerbert.—Marc.—Bernard.—Ecol. d'Angus.

La Celtibérie confine effectivement avec la Navarre, et les antiques Vascons avaient toute facilité d'y pénétrer par les versants du mont Cauno, aujourd'hui Montcayo. C'est dans le but de défendre la frontière méridionale de son royaume, que le roi fit construire le fort encore aujourd'hui nommé *Fort de Sanche Abarca;* il est dans la partie de la Bardena, à environ douze lieues de Saragosse et huit de Tolède. Ainsi en fut-il de la ville de Uncastillo, sur le côté de l'Aragon, bâti pour contenir les Arabes-Maures de ce quartier. Le gouvernement des valis de Saragosse comprenait un coin de la Carpétanie et une grande portion de l'ancienne Celtibérie. Comme Al-Manzor s'avançait en force et menaçant vers la Catalogne, Abarca dut se borner à des courses sur les frontières, sans se hasarder plus avant dans le pays ennemi.

Al-Manzor divisa sa grande armée en deux corps; il en envoya un au vali de Saragosse, avec ordre de se porter sur la Navarre. Cette diversion réduisit le comte de Barcelone à ses propres ressources, et le livrait, pour ainsi dire, à la puissance de son antagoniste. L'Al-Agib se précipita sur la Catalogne, avec le vali de Tortose, brûlant, saccageant le pays. Ils pénétrèrent jusqu'à Wallez, où le comte Borrel vint au-devant d'eux. La rencontre des deux armées se fit dans les plaines de Mataboas, non loin de la ville de Moncade. Les deux rivaux avaient même espoir de vaincre; mais cet espoir n'était pas également motivé. Le comte appuyait le sien sur des souvenirs de succès passés; le Maure sur le nombreux effectif de ses troupes. La bataille s'engagea, une partie de l'armée de Borrel périt dans ces vastes plaines; cinq cents nobles Catalans y trouvèrent la mort. Entièrement défait, le comte courut, presque seul, s'enfermer à Barcelone. Désespérant bientôt de défendre sa capitale, il l'abandonna et fuit vers la montagne de Manresa. L'Agib arriva devant la place, et l'investit sans délai. Il s'en empara, passa les habitants au fil de l'épée, excepté quelques captifs envoyés à Cordoue. La ville fut pillée, saccagée, brûlée, et les environs ravagés. Après cet exploit Al-Manzor, riche de dépouilles et triomphant, s'en retourna.

Au printemps suivant il convoqua encore deux armées,
ırcha sur la Castille, prit Sépulveda, Osma, San-Estevan
Gormaz; mais ne rasa aucune de ces places et n'y commit
s les excès, compléments ordinaires de ses faits d'armes.
raison en est facile à découvrir. Son allié, Véla, et après
ses fils visaient à la souveraineté de cette province. Ils
mptaient éteindre leur vengeance dans le sang de l'unique
dernier rejeton du comte Gonzalez, et succéder à son
torité. Al-Manzor se trouvait trop bien de la connivence 986
ces traîtres à leur patrie et à leur Dieu, pour ne pas
ɔonder leurs desseins, du moins en apparence, et leur
re le sacrifice momentané de sa fureur de destruction.
ilà le secret de cette modération exceptionnelle et toute
ale; on le chercherait vainement ailleurs.

De là le vainqueur rentra sur le territoire de Léon, dont
ıvait enlevé la ligne de forts établie par Ordoño II; puis
ısant le Duero, il assiégea Zamora. Cette ville, une des
ncipales du royaume, qui tant de fois fut prise et reprise,
ııt d'excellentes fortifications. Son assiette est élevée, sur
bords du Duero, qui lui sert de fossé par le sud et l'occi-
ıt. Bermude essaya de faire lever le siége; mais ses forces
ient insuffisantes. Il fut battu, et la belle et riche Zamora,
ı s'était défendue avec tant d'âpreté; Zamora, cette rési-
ıce, cette place d'armes des anciens rois d'Oviédo, des
miers monarques chrétiens de l'Espagne; d'où ils avaient
té si fièrement la paix; d'où ils s'étaient, tant de fois,
s fièrement encore élancés pour la guerre; Zamora après
dernier et terrible assaut tomba au pouvoir d'un vain-
ɪur inhumain. Tout ce qui restait de vivant dans son
einte fut massacré; et après le pillage, la ville, les
railles, les remparts furent nivelés avec le sol. Ce barbare
loit était digne des Galba, des Scipion, des Auguste et de
t d'autres Romains.

a chute de cette place importante et la cruauté de
ɡib, répandirent la terreur et firent tomber les portes de
tes les forteresses voisines. Fidèle à son système de des-
ction, Al-Manzor les rasa toutes, emmena une grande
ıntité de captifs, et fit un butin qui assouvit la cupidité

de ses soldats. Lors de son entrée à Cordoue, l'Agib était précédé de neuf mille esclaves ; le vali de Tolède en avait, en outre, reçu quatre mille pour sa part ; et Al-Manzor, disent les historiens arabes, en avait fait massacrer autant pendant la route. Le crime de ces malheureux avait été une tentative, vraie ou supposée, de recouvrer leur liberté (*).

De l'autre côté de la Péninsule, le vali de Saragosse était entré en Navarre, après avoir partagé avec le vali de Tortose les secours envoyés par Al-Manzor. Fort du nombre de ses troupes, aigri encore et irrité par ses défaites de l'année précédente, il se faisait suivre par l'incendie et précéder par la terreur. Il voulait forcer Don Sanche à une bataille décisive ; mais Abarca joignait la prudence à l'intrépidité ; il ne voulut point compromettre royaume et royauté en un jour, tandis qu'il pouvait encore les sauver. Il se borna à garnir les places fortes, à côtoyer sans cesse les Musulmans avec le reste de son armée, à tenir les hauteurs et ne se montrer que dans des postes assez avantageux pour compenser le nombre, et lui permettre de braver l'audace de son ennemi. Sanche fit couper et cacher tous les blés, dont il se pourvut abondamment, harcelait les Arabes sans relâche, inquiétait leurs fourrages, troublait leur sommeil, épiait leurs négligences, et en profitait pour tomber partiellement sur eux. Grâce à ce genre de guerre, les Maures ne purent s'emparer d'aucun fort en Navarre.

Abarca, aussi adroit chef de partisans que général consommé, se montrait avec ses agiles Navarrais et Vascons cispyrénéens, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Infatigable lui-même, il profitait de sa parfaite connaissance des lieux pour attirer l'audacieux vali dans des gorges, où il lui faisait toujours éprouver des pertes considérables. A la fin, après avoir promené dans toutes les plaines de la Navarre sa fureur toujours croissante ; après avoir incendié les villages et lieux ouverts ; ne voyant autour de lui qu'un désert, tout le pays sous les armes, ses forces diminuant chaque jour, ses

(*) Luis del Marm. — Geron. — Zurita. — Mor. — Ann. Ant. de Catal. — Hist. Arab.

›s harassées, au moment de manquer totalement de
; le vali, découragé par tant de revers, se résigna à
ller cacher sur les frontières de son gouvernement son
et la nouvelle humiliation que recevait son orgueil. Il
ira donc, de l'aveu des historiens arabes, avec perte
partie de son armée.

Catalogne, le comte Borrel, ne pouvant compter sur la
ration des Navarrais, assez sérieusement entrepris chez
'était adressé à Louis V de France, dit le Fainéant. Ce
mit à la tête d'une armée suffisante pour secourir
lone, qui faisait alors partie de la Septimanie, et relevait
France, sous le nom de Marches d'Espagne. Louis,
jeune et courageux, fils et successeur du roi Lothaire,
malheureux dans son intérieur. De nouvelles brouille-
ırvenues entre lui et la reine Blanche sa femme, l'em-
rent de suivre le généreux projet d'aller faire en
ıne la guerre aux Sarrasins. Il fut contraint d'abandon-
› commandement à un de ses généraux, et resta en
e, où la reine l'empoisonna, dit l'histoire, au mois de
e l'année suivante.

›c ce secours, le comte de Barcelone reprit sa capitale
vali de Tortose. Les chrétiens ne furent pas malheu-
partout; la Castille et le Léonais furent seuls écrasés
› flot mahométan, par le fougueux Al-Manzor; la
gne et la Navarre soutinrent l'honneur des armées
gnardes, des défenseurs constants de leur liberté, de
eligion (*).

ınée 987 n'offre rien de remarquable; seulement le
e Tortose continua ses courses dans les divers comtés
talogne, et les ravagea. Les autres états chrétiens
: un moment de répit; ils purent respirer. Les intérêts 987
rs de la guerre d'Afrique retenaient Al-Manzor à
ne, d'où il la dirigeait, après avoir envoyé son fils
melik pour la pousser.

ınée suivante le roi de Pampelune convoqua les cortès,
nte générale, à Santa-Eulalia d'Arreso, ainsi qu'il 988

ɔral.—Moret.—Annal. d'Alcal.—Chénier,—D. Vaisset.—Gerbert.

l'avait fait lors de son avènement, comme au point le plus central pour la réunion des membres de la Navarre et de la Rioja. La première convocation avait eu pour objet de régler le mode de gouvernement; celle-ci pour arrêter les mesures à prendre dans la guerre actuelle.

Nous avons déjà dit l'influence du comte Véla sur Al-Manzor, et combien il le pressait d'accabler, par une guerre incessante, les chrétiens désunis. Le parti de ce chevalier félon s'était grossi de tous les mécontents, ou coupables de quelques méfaits dont ils fuyaient le châtiment, et encore de ceux qui espéraient pouvoir, sous les étendards des infidèles, rétablir une fortune que leur inconduite avait dérangée. Al-Manzor sentait l'importance de la présence de cette famille et de ses partisans, devenus assez nombreux pour former une colonne dans son armée. Aussi les ménageait-il avec soin; et dans tous les différents qui s'élevaient entre eux et les Musulmans, l'adroit Agib faisait toujours pencher la balance en faveur des renégats.

Vers le mois d'août 989, Al-Manzor se porta de nouveau sur la Castille, et s'empara, dit Rodrigue de Tolède, d'Aranda de Duero, Alcobela ou Alcola. Il détruisit Valeranica, aujourd'hui Berlanga. Cette même année, les puissances chrétiennes, Don Bermude de Léon, Sanche Abarca et le comte Garcie Fernandez de Castille, honteux et alarmés de voir les frontières de Léon et Castille et tout le cours du Duero, dégarnis de défense; les places détruites par un ennemi puissant et acharné; convinrent de former une ligue offensive et défensive, dont ils ne purent néanmoins, quant à présent, poser les bases. Abarca, harcelé constamment par les valis de Saragosse et Huesca que renforçaient les troupes envoyées par Al-Manzor, ne pouvait abandonner ses propres états pour aller secourir ses alliés. Le Musulman avait d'ailleurs assez de ressources matérielles pour déjouer tout projet de concentration de la part des chrétiens, et les occuper vivement chez eux. Quoi qu'il en soit, les premiers jalons alors établis, servirent plus tard à amener un favorable ensemble, un résultat définitif.

Les deux années suivantes furent des époques de deuil

pour le roi de Pampelune. Don Ramire, roi de Viguera, son frère, mourut en 991 et fut inhumé à San-Salvador de Leyre. En 992, environ à l'anniversaire de cette mort, l'infant Don Ramire, fils de Sanche, s'endormit aussi dans la tombe, et ses dépouilles mortelles, suivies par toute la cour, furent déposées à San-Millan.

Les frontières de Léon étaient dégarnies; avant que les 993
chrétiens n'eussent pu fermer les blessures qu'ils s'étaient réciproquement faites, au lieu d'opposer un ensemble serré à l'ennemi commun, ils avaient été attaqués de tous côtés à la fois, et isolément. Entourés de dangers toujours renaissants, voyant leurs forces diminuer, leurs ressources s'appauvrir; réduits à une continuelle et périlleuse défensive; morcelés, écrasés par des armées toujours renouvelées, toujours également nombreuses, et qui se succédaient comme les flots de la mer; ils ouvrirent enfin les yeux sur leurs vrais intérêts. La ruine qui les menaçait de près les éclaira, leur démontra la nécessité d'une union franche et sans souvenirs du passé. Ils étouffèrent, sur l'autel de la patrie et de la religion, des dissensions funestes, de malheureuses rivalités. La question entre eux et les infidèles était celle d'être encore ou de ne plus être; de régner en combattant ensemble, en unissant leurs épées; ou d'aller successivement orner, de leur royale captivité, de leurs royales dépouilles, eux soutiens et représentants de la chrétienté de l'Europe, l'orgueilleux char, la triomphale entrée à Cordoue du Musulman vainqueur.

Mais la faiblesse respective des états chrétiens commandait une concentration locale; et les attaques simultanément dirigées par l'ennemi, sur des points opposés, empêchaient une réciproque assistance. Voilà ce qui explique l'absence de défense sur les frontières de Léon. Il devint donc facile à Al-Manzor d'y pénétrer, tandis que Bermude II rassemblait tout ce qu'il pouvait de troupes pour s'opposer à l'heureux et farouche Agib. Les forces du roi étaient bien inférieures en nombre à celles des Arabes. Mais il est telle circonstance dans laquelle un roi doit savoir jeter au vent le dé des batailles, et jouer, sur cette chance, ou son trône ou sa vie;

présenter audacieusement sa poitrine à l'ennemi; la couronne en tête tomber avec elle, ou avec elle se relever dans toute la force et l'éclat d'une victoire.

La providence des états, la sainteté de la cause religieuse, inspirèrent de la confiance au pieux Bermude. Il s'avança contre Al-Manzor, et lui présenta la bataille près des bords de l'Ezla, qui baigne de ses eaux les murs de Léon. L'armée de Bermude comptait dans ses rangs un corps de Vascons du Labourd, de la Basse-Navarre et de la Soule, ainsi que quelques troupes d'Aquitaine, de Gascogne et de Béarn.

Al-Manzor méditait la prise et le sac de Léon ; il regarda cette occasion de combattre comme le moyen de terminer d'un seul coup la conquête du royaume entier. Il sortit avec empressement de son camp, sûr d'avance du succès. Don Bermude l'assaillit avec tant de promptitude et de vigueur, ses soldats déployèrent une valeur tellement fougueuse et tenace, qu'après un combat des plus meurtriers, les Maures furent mis en pleine déroute. Ils coururent ainsi jusque non loin de leurs palissades. Al-Manzor, accoutumé à vaincre, furieux de voir ses étendards fuir devant le drapeau chrétien, poursuivit les fuyards, les atteignit, les dépassa, s'élança à bas de son cheval, et s'assit à terre. Dans son désespoir il arracha son turban, qu'il posa près de lui ; lança au loin son cimeterre, et jura d'une voix haute et solennelle que puisqu'il avait la douleur et la honte de se voir abandonné par de lâches soldats, déshonorer ses enseignes par d'indignes enfants du prophète ; il voulait, dans cette position, attendre les chrétiens et la mort.

Cette conduite courageuse produisit l'effet prévu ; la honte et l'enthousiasme remplacèrent la terreur. Al-Manzor rallia promptement une partie de ses hommes et retourna sur l'ennemi ; le reste le suivit. Les chrétiens poursuivaient leur succès avec le désordre de l'acharnement; le rétablissement du combat les surprit, ils ne purent se reformer. Attaqués avec fureur, ils plièrent à leur tour, et le massacre devint affreux sur leurs troupes disséminées et désunies.

C'est ainsi que cet homme extraordinaire, qui savait

er la fortune par la magique influence de ses inspira-
ıbites, arracha la victoire aux chrétiens qui l'avaient
mportée, et de vaincu qu'il était, sut devenir vain.
Toutefois, cette victoire, si tant est que son résultat per-
qu'on nomme ainsi ce cas fortuit de guerre, coûta cher
anzor. Réduit à terminer les opérations de la cam-
, par suite des pertes essuyées dans cette sanglante
, il se retira.
;ib rentra à Cordoue où l'appelait le désir de recevoir
ıveaux applaudissements, moins peut-être que le
de s'assurer que son royal pupille ne cherchait pas à
es chaînes d'or dont il l'avait enlacé. Peut-être encore
iit-il que pendant une absence plus prolongée, quelque
x, quelque rival jaloux n'inspirât au jeune roi le désir
ner par lui-même, et ne renversât ainsi, pour s'élever
ruines, le pouvoir sans bornes du tuteur vice-roi. La
n de ces motifs l'empêcha de prendre ses quartiers
en Castille; mais en s'éloignant le vindicatif Agib
;a avec colère son retour pour la campagne suivante,
destruction de la ville de Léon qui, cette fois, lui
pait.
s Arabes avaient été affaiblis à ce point par la journée
, les chrétiens n'avaient pas payé leur gloire de moins
ıg. Les alliés de Léon s'étaient retirés, et Bermude
ssait Al-Manzor. Effrayé d'une menace qu'il savait ne
voir rester vaine, convaincu de la grande supériorité
rces du Musulman, il se retira dans les Asturies,
ıant avec lui sa famille, selon Rodrigue Sancius. Une
des grands de l'état et des évêques le suivirent, et le
évacuer ce que la ville et les églises renfermaient de
récieux; il fit même enlever les cendres des rois ses
esseurs. Il plaça dans sa capitale une forte garnison,
e commandement du valeureux comte de Galice, Don
n Gonzalez.
e mesure de prudence ou de timidité de la part du
ain, était peu apte à relever le courage de ses sujets.
bitants et la troupe connaissaient l'impitoyable cruauté
lanzor; ils se jurèrent de résister jusqu'à la dernière

extrémité et de ne tomber sous le fer sarrasin qu'en combattant.

Dès le printemps suivant, le vice-roi de Cordoue, animé par le ressentiment de ses pertes et fidèle à son serment, marcha sur le royaume de Léon. Nul obstacle ne le retarda;
994 tout fuyait à son approche. Il parcourut rapidement les contrées ravagées par lui l'année précédente, et arriva devant la capitale, dont le siége fut immédiatement formé. La résistance fut longue et opiniâtre ; mais l'activité d'Al-Manzor, sa présence, ses encouragements précipitaient les travaux. On aurait dit que chacun de ses regards, chacune de ses paroles arrachaient une pierre aux fortifications de Léon.

Le comte Guillen, malade, s'était fait porter, dans son lit, à une brèche pratiquée non loin de la brèche principale. Revêtu de ses armes, l'épée à la main, quoique étendu sur son lit de douleur, il animait les habitants par sa présence: et pendant trois jours les tentatives des infidèles furent repoussées; ils essuyèrent même de grandes pertes. La civière qui supportait le corps du digne chevalier, semblait une nouvelle muraille opposée à l'ennemi, plus forte, plus résistante que la première.

Après un grand nombre d'assauts, livrés et repoussés avec le même nerf; après bien des brèches ouvertes et refermées aussitôt, une large trouée fut faite dans le mur. Le formidable Al-Manzor, son étendard d'une main, son cimeterre de l'autre, s'élança le premier sur la brèche, entraînant tout par son exemple, renversant tout sous ses pas.

Pendant ce temps Bermude, le roi Bermude se cachait dans les plus hautes montagnes des Asturies, entouré de ses trésors, de sa famille et de prélats. Et de ces mêmes asiles d'où Pélage, il y avait plus de deux siècles et demi, s'était élancé pour tout reconquérir, pour jeter les fondements de ce même royaume avec lequel Bermude refusa de périr; ce prince terrifié adressait au roi de Navarre une voix suppliante, oubliant qu'une couronne est toujours perdue pour un roi déshonoré. Mais Sanche Abarca avait l'épée à la main, et le fracas des armes l'empêchait d'entendre les cris de



détresse du successeur des Alphonse, des Ramire, des Ordoño. Suivant Lucas de Tuy, le siége de Léon avait retenu Al-Manzor pendant toute une année; Rodrigue de Tolède dit qu'il dura près d'un an, et les auteurs arabes conviennent également de ce fait.

La prise de la capitale, comme celle de toutes les places emportées par Al-Manzor, fut suivie de sa destruction. Trop fidèle à son engagement d'anéantir cette superbe cité, Al-Manzor la fit raser au point qu'il ne fut pas laissé pierre sur pierre. Seulement une tour de la muraille resta par son ordre, à ce que rapporte l'archevêque Rodrigue, pour laisser à l'avenir un monument de son triomphe, et marquer l'emplacement qu'avait occupé Léon. La résistance désespérée des habitants, lors du dernier assaut, avait amené un carnage horrible; le gouverneur sur son grabat avait été tué de la main même d'Al-Manzor, et les Arabes avaient passé la nuit sur les remparts. Ce ne fut que le lendemain matin qu'ils purent entrer dans la ville, se gorger de sang chrétien, se charger de butin. L'esclavage devint le partage de ceux que le fer fatigué des Maures ne moissonna pas. Après le pillage vint la complète démolition.

Al-Manzor se dirigea vers Astorga, qui se rendit sans résistance; il entra dans les Asturies, pilla toutes les églises et rasa le monastère de Sahagun. Il assiégea les châteaux de Gordon, Luna, Arbolio; mais la difficulté des lieux, jointe au courage obstiné des Asturiens et aux succès qu'ils avaient obtenus sur lui, le décidèrent à la retraite. Al-Manzor retourna à Cordoue; et le malheureux royaume de Léon, si brillant, si exhubérant de gloire il n'y avait encore que peu d'années, se vit réduit à ses premières proportions, celles auxquelles l'avait laissé Pélage, son premier roi, son fondateur (*).

L'année précédente avait vu le mariage de Bermude II avec Doña Elvira, fille de l'infant Don Garcie de Navarre, premier né de Sanche Abarca et qui lui succéda sous le nom de Garcie le Trembleur. Nous avons dit le motif qui

(*) Luc. Tud. — Garib. — Moret. — Rod. Tol. — Hist. Arab. Chénier.— Conde.

avait empêché le roi de Pampelune de venir en aide à celui de Léon. Le lien de famille qui existait entre eux en avait établi un autre plus précieux dans cette circonstance pour Bermude.

995 A la cour de Sanche était alors le jeune Don Sanche, neveu du roi, fils de Doña Urraca de Navarre et du comte de Gascogne, Guillaume Sanche. Par son moyen, et à la prière d'Abarca, Bermude obtint l'année suivante une armée auxiliaire composée de Gascons, Béarnais, Aquitains, Vascons, en un mot de tout ce qui formait la coalition cantabrique du côté des Gaules. Joignant à ce renfort ce qu'il avait lui-même de troupes, le roi de Léon se sentit en état de reprendre la campagne. Dès le printemps l'infatigable Agib entra en Portugal où, après avoir passé la Guadiana et le Tage, il s'empara de Coimbre et Visée; traversant ensuite le Duero, il prit les villes del Puento, Lamego, y plaça des garnisons et se présenta devant Dragues, qui se rendit. Il franchit le Miño, fit raser plusieurs places qui avaient osé résister à sa fortune, et emmena captifs les habitants; Tuy, siége épiscopal, fut détruite.

De là, Al-Manzor s'en fut en Galice, à la demande de l'évêque destitué Pélage, qui avait ses vengeances à exercer. Compostelle fut attaquée, enlevée, saccagée, ainsi que la superbe église de Saint-Jacques le patron de l'Espagne, un des principaux monuments de la dévotion des peuples. Cette métropole apostolique avait des portes d'airain qu'Al-Manzor fit arracher, et porter par les prisonniers chrétiens. Il enleva aussi les cloches, qui servirent de lampes à la grande mosquée. Elles y restèrent, disent Garibay et l'histoire arabe, jusqu'au règne de Ferdinand le Saint, qui prit Cordoue, et les rendit à leur première destination.

L'Agib n'avait pas le projet de borner là ses conquêtes. Mais la dyssenterie sévissait dans son armée et l'affaiblissait; il ordonna la retraite. Bermude s'était mis en mouvement; il fit poursuivre les Maures par ses généraux, qui en firent un massacre effrayant.

C'était la seconde fois que le fier Al-Manzor était forcé d'ajourner ses projets, par suite des pertes qu'il éprouvait.



Aussi fut-il irrité comme à Léon, et jura-t-il, dans sa colère, de venir se venger par le ravage et l'extermination de toute la Galice. Une telle menace sortie d'une telle bouche devait faire trembler ceux à qui elle s'adressait; aussi les Galiciens ne voyaient-ils d'autre ressource que leur désespoir.

Toutes ces fureurs, ces dévastations, ces rapides courses du Musulman, étaient en partie l'œuvre de quelques seigneurs inquiets et ambitieux, ralliés au croissant, et qui irritaient de leurs passions celles d'Al-Manzor. Si le comte Véla et sa famille, si le comte Rodrigue Velazquez et son fils l'évêque Pélage, si tant d'autres avaient su ou voulu immoler leurs ressentiments particuliers, leurs animosités à la cause de la patrie et de la liberté; jamais les mêmes avantages n'eussent été obtenus, jamais les mêmes horreurs n'eussent été impunément commises par les Mahométans.

Le roi de Pampelune Don Sanche Abarca II, mourut au commencement de cette année, ou tout-à-fait à la fin de la précédente, selon quelques auteurs. Il avait atteint soixante ans, pendant vingt desquels il avait tenu d'une main ferme et glorieuse le sceptre et l'épée. Malheureusement nous n'avons pu trouver aucun détail sur les campagnes habilement conduites de ce prince. Il reste ce fait, qu'il a presque constamment fait la guerre avec les différents valis de Saragosse, Huesca et Tortose, et leur a fait essuyer des pertes sensibles. Il leur a fait une guerre d'activité, d'épuisement, dont ses états souffraient, puisqu'il n'avait jamais le temps de réparer les dommages causés; mais aussi par laquelle il les préserva d'une odieuse domination.

Le surnom d'Abarca lui vient, non comme le prétendent les écrivains arabes, du mot *Embarc*, qui dans cette langue signifie *heureux;* mais bien de la chaussure montagnarde appelée *Abarca*. Ce sont des pièces de cuir ou de peau qui embrassent le pied et le bas de la jambe, et sont retenues par des cordes ou courroies. Cette chaussure empêche de glisser dans la montagne, et assure le pied, tout en le laissant à l'aise et le garantissant. Sa légèreté aide à la marche, et le roi Sanche l'affectionnait beaucoup. Courageux, endurci à la fatigue, aux intempéries; voulant, par son exemple,

animer ses soldats: Don Sanche abandonnait souvent son cheval à la conduite de ses écuyers, et marchait avec ses colonnes. Il se chaussait comme ses intrépides et souples Navarrais, il les conduisait, comme des chamois, à travers les rochers, les montagnes les plus escarpées, les précipices les plus dangereux. La force et les positions des Maures l'obligeaient à ce genre de guerre fatigant.

Les soldats, heureux de voir leur roi au milieu d'eux, prendre sa part des fatigues avec autant de gaité, d'aménité et de constance qu'il partageait leurs périls avec calme et audace, lui donnèrent, suivant l'écrivain anonyme de Don Thibaud, le surnom d'Abarca; et Don Sanche l'accepta comme une flatteuse distinction qui devait le faire ressortir parmi les rois du même nom que lui, et dépeindre d'un mot, en les consacrant, sa popularité et la manière dont il s'unissait aux travaux de ses soldats. La même chose est rapportée par plusieurs autres historiens et chroniqueurs, entre autres Garcie Lopez trésorier de Roncevaux.

Don Garcie IV, dit le Trembleur, succéda à son père Don Sanche. Ce prince, d'un âge déjà mûr, avait fait et appris la guerre à la grande école d'Abarca. Il avait un frère, Don Gonzalve, auquel le roi Sanche avait donné le gouvernement d'Aragon, conquis par lui sur les Maures, conjointement avec la reine sa mère Doña Urraca. On ignore où repose son cercueil; les moines de San-Juan de la Peña et ceux de San-Salvador de Leyre prétendent également le posséder.

Al-Manzor s'était retiré, poursuivi par les chrétiens; les débris de son armée décimée par la maladie, étaient encore tailladés par le fer montagnard. Le dépit qu'il ressentit de ce nouveau revers ne permit pas à son ardent désir de vengeance de s'assouvir. D'ailleurs le superbe Musulman avait prononcé le serment d'exterminer la Galice et la chrétienté.

Dès son arrivée à Cordoue, il commença ses préparatifs. Il fit publier l'Al-Gibedh dans tous les états du roi, et en Afrique. Les Musulmans accouraient de toutes parts sous les drapeaux de l'ardent Agib, et ne rêvaient que victoire et richesses. Déjà, lorsqu'il se mit en mouvement il avait,

disent les auteurs arabes, cent mille hommes de pied et soixante mille chevaux. Accompagné de son fils Abdelmelik, des fils du comte Véla qui avaient hérité de la haine et de l'obstination de leur père; de grand nombre de capitaines renommés et de chrétiens transfuges ; il ouvrit la campagne en passant par Tolède, Alcala et Siguenza, traversa les monts Carpétaniens, se dirigea sur le Duero et les frontières de Castille, se grossissant toujours dans sa marche de toutes les troupes et levées qui se trouvèrent sur la route, ou vinrent se joindre à lui.

Tant et d'aussi grands préparatifs n'avaient pu se faire assez mystérieusement pour échapper à la connaissance des rois chrétiens. La terreur fut grande chez les peuples, mais d'un effet salutaire; elle leur inspira une généreuse résolution : celle de résister à outrance. Le roi de Léon se transporta en Galice pour ranimer le courage des habitants; il envoya des hommes recommandables en Biscaye et Guipuzcoa; les Vascons cis-pyrénéens furent aussi appelés par leurs frères de la Péninsule. Toutes ces troupes auxiliaires étaient sous le commandement de Loup III, duc de Biscaye. De respectables évêques, des hommes de la plus haute considération, travaillèrent au rapprochement du roi avec les Castillans, devenus indépendants du royaume de Léon.

Don Garcie de Navarre fut aussi sollicité. Il ne s'agissait plus de conquérir sur les Arabes quelques lambaux arrachés au manteau royal. Ce n'était plus exclusivement la croisade religieuse contre les ismaëlites, contre l'islamisme; c'était plus : c'était la conservation des couronnes affaiblies, l'existence des populations ruinées, massacrées en partie, traînées en esclavage; c'était la fureur, la cupidité, la férocité des Mahométans, la torche et l'épée d'Al-Manzor qu'il fallait éteindre et briser par un grand coup, sous peine d'être égorgés par l'une et dévorés par l'autre, sans espoir de rémission, sans pitié, sans rachat; c'était la loi des chrétiens, leur foi, les autels du Dieu de leurs pères, qu'il fallait préserver, sauver de la profanation des infidèles, d'une totale et irrémédiable destruction.

Il est grandiose et imposant, le tableau des fils de la mon-

tagne, debout au pied de leurs rochers, attendant sous les armes le moment de trancher par les armes la question formidable de leur délivrance ou de leur anéantissement. Ils regardaient avec calme et résignation accourir en foule aux cris de mort et d'incendie, ce que l'Espagne, ce que l'Afrique avaient pu amonceler sous le croissant, d'ennemis fanatisés du nom chrétien. Et sans frayeur, comme sans vaine bravade ils étaient là, ces remparts séculaires de la foi de l'Europe, ces champions de la liberté du monde ; confiant dans la sainteté et la grandeur de leur mission, comptant d'un coup d'œil rapide les farouches adversaires contre lesquels, dans un moment, ils vont se heurter. Peuple sublime, qui arrêta l'envahissant islamisme aux pieds des Pyrénées, comme l'air pur de la montagne chasse l'air empoisonné des épidémies. Peuple sans lequel le croissant, franchissant cimes et vallées, se serait répandu sur le continent, l'aurait asservi à sa loi, l'aurait fait esclave et Mahomètan.

Il nous faut, quoique nous en ayons, retrouver et reconnaître dans toutes les grandes phases de cette histoire, dans les circonstances suprêmes, le sceau d'une mission éternelle, la providentielle destination des Euskariens à être les sauveurs de toutes les libertés, les conservateurs, les apôtres armés de la foi, les visibles instruments des arrêts de Dieu.

L'alliance entre les peuples et les rois se fit ; l'intérêt général le voulait comme l'intérêt particulier ; la nécessité d'une union, d'une coalition sincère et serrée fut comprise. Il fut décidé que les armées avec leurs chefs, le comte Loup III, celui de Castille et les rois de Pampelune et de Léon se réuniraient sur la frontière de Castille, point habituel de l'entrée d'Al-Manzor. Pendant quelque temps on n'entendit dans toute cette partie de l'Espagne que le bruit des armes, des troupes en marche et des fanfares de guerre.

Don Garcie Fernandez fut le premier au rendez-vous. Bermude, que la goutte tourmentait, se fit transporter sur une litière à bras, pendant les soixante lieues qui séparent

Oviédo d'Osma. Il ne voulait pas, dans un moment aussi solennel, que sa présence faillît au zèle, à l'ardeur avec laquelle tous se précipitaient à l'encontre des Musulmans. Garcie le Trembleur ne tarda pas à arriver à la tête d'une belle armée.

Les forces des chrétiens étaient imposantes, ils étaient électrisés, leur confiance et leur accord présageaient le succès. A peine furent-elles réunies, l'armée mahométane s'avança à la suite du redoutable Al-Manzor. Dans l'intention de s'assurer des dispositions morales de leurs troupes, les rois et chefs, voyant s'approcher le moment décisif, ne balancèrent pas à leur faire un exposé rapide et vrai de la situation des choses. L'importance du moment, l'imminence du danger, la nécessité absolue de vaincre, les inévitables conséquences d'une défaite ; rien ne leur fut déguisé. Cette déclaration franche fit son effet sur des hommes qui voyaient eux-mêmes la triste vérité. L'armée, comme concentrée dans la profonde méditation qui précède une résolution forte et extrême, garda un moment de solennel silence. Puis, comme une seule voix s'élança des rangs la demande de marcher incontinent au combat.

Les dispositions prises, les chrétiens furent aussitôt mis en mouvement sur Calatanozor, village assis sur la rive nord du Duero, entre Osma et Soria. Son nom, qui vient de l'Arabe, signifie *rocher du Vautour*, et devait être à peu près où se trouve aujourd'hui Al-Manzor. Le lendemain matin, l'Agib présenta la bataille aux chrétiens, qui l'acceptèrent avec ardeur. Les deux armées savaient que l'enjeu de la journée, pour les uns comme pour les autres, était l'empire de toute l'Espagne ; et que cette vieille querelle toujours ajournée, toujours en question, était soumise, cette fois, à la sentence définitive de l'épée.

Le signal fut donné des deux côtés, et les armées s'abordèrent avec tant de fureur, au bruit des instruments de guerre, des commandements élevés des chefs, des cris d'enthousiasme des soldats, qu'il semblait qu'elles devaient se briser par la violence de leur choc. Pendant qu'elles parcouraient l'espace qui les séparait, une nuée de flèches, de pierres, de

dards, de tous projectiles, préludait au combat corps à corps auquel chrétiens et Musulmans apportaient en courant une égale animosité. Alors commença le massacre.

Les Maures étaient plus nombreux, mais l'audace des chrétiens, leur acharnement étaient effrayants. Déjà plusieurs fois les escadrons africains avaient rompu les lignes des chrétiens; mais toujours ceux-ci s'étaient ralliés, les avaient vigoureusement repoussés. D'un autre côté le roi de Pampelune, Garcie le Trembleur, à la tête de ses chevaliers bardés de fer, allait porter la mort dans les rangs musulmans, y jetait le désordre, écrasait tout ce qu'il rencontrait. Al-Manzor indigné d'une résistance que jamais encore il n'avait rencontrée, prodiguait son sang, exposait sa vie, comme le dernier des soldats, et ne pouvait faire se décider la victoire.

Le jour déclinait, les deux armées, comme deux invincibles rivaux, diminuées par le carnage commencé dès le matin, luttaient encore à la même place et avec la même tenacité. On combattait, on s'entretuait, les pieds dans le sang, embarrassé par les cadavres dont la terre était couverte. Le choc des glaives, des massues de fer, de haches d'armes; les clameurs des combattants et des chefs, les plaintes des mourants et des blessés, remplissaient l'air d'un bruit tumultueux et effrayant. Al-Manzor, transporté de honte et de fureur, courait de rang en rang, de danger en danger, affrontant la mort partout, partout la méprisant et cherchant la victoire. La supériorité du nombre ne lui servait à rien; les chrétiens, il le savait, étaient forcés de vaincre ou de s'ensevelir jusqu'au dernier dans leur défaite.

La nuit avançait à grand pas et la mêlée continuait sanglante et animée. Malgré l'immensité de leurs pertes, malgré leurs rangs éclaircis, les Maures, électrisés par la présence et l'exemple de l'inflexible Agib qui portait ses coups partout comme l'ange des combats, continuaient âprement la bataille. Les chrétiens regardaient la cavalerie encore si nombreuse de l'ennemi comme l'instrument d'une perte assurée et totale pour eux, s'ils lâchaient pied. Ils se voyaient

moment d'être vainqueurs, et ne voulurent pas, en cédant
a fatigue de toute une journée de lutte non interrompue,
rdre le fruit de tant d'heures de travaux, de sueurs et de
ıg. Tous étaient exténués; les forces épuisées des deux
nées auraient bientôt trahi leur courage : l'obscurité vint
spendre un acharnement dont aucune guerre, aucune
ion n'avait encore fourni d'exemple.

Les combattants se séparèrent peu à peu; personne ne
yait, personne non plus ne poursuivait : tous se retirèrent
sés de lassitude, défigurés par le sang et la poussière, les
nes ébréchées et fumantes. Les Maures regagnèrent lente-
ınt leur camp; les chrétiens, péniblement ralliés par les
s et le comte de Castille, qui avaient pris une part si
ive au combat, couchèrent sur le champ de bataille, au
lieu des mourants et des morts; tous avec l'espoir
ıchever, à l'aurore du lendemain, la destruction de leurs
nemis.

Al-Manzor, couvert de blessures, attendait tristement dans
tente que, suivant l'usage, ses généraux se rendissent
près de lui. Quelques-uns, en petit nombre, se présentè-
ıt mornes et silencieux. L'Al-Agib demanda les autres; on
répondit que le fer chrétien les avait renversés sur la
ussière de Calatanozor, et que ceux qui avaient revu le
mp étaient dangereusement blessés. Il comprit alors, lui
i, pour ainsi dire, avait pu compter tous ceux qui étaient
nbés, l'impossibilité absolue de recommencer le combat le
ıdemain. Ce combat se montra à lui comme le complé-
ınt de sa défaite, privé qu'il était de tous ses chefs. Parmi
ıx dont la mort excita le plus de regret chez les Arabes,
ıient Cacem-el-ben-Gaci, le plus vaillant des enfants du
sert, et le farouche Latah Buhehul, le Roland furieux de
rabie. Ces deux guerriers étaient venus poser leurs cime-
res aux pieds d'Al-Manzor; leurs poëtes avaient déjà
lébré leurs hauts faits. L'Agib donna l'ordre de la retraite;
ur mieux dire, il licencia son armée découragée, qui se
banda aussitôt et se mit à fuir dans toutes les direc-
ns.

Al-Manzor humilié, abattu, se livrait au plus violent déses-

poir. La victoire l'avait abandonné, elle avait fui ses drapeaux: ces chrétiens si souvent battus, massacrés par lui, la lui avaient arrachée. Dès lors la vie lui devenait un odieux fardeau. Il repoussa violemment les esclaves qui lui apportaient la précieuse cassette renfermant cette poudre des combats tant de fois recueillie sur ses habits déchirés par le fer ennemi, et destinée à recouvrir son tombeau. Il s'opposa à ce que l'on pansât ses blessures: et comme elles l'empêchaient de monter à cheval, il fut placé sur un brancard et emporté à Médina Céli, environ seize lieues de Calatanazor. Al-Manzor persista à refuser tout secours et toute nourriture; le sang coulait sans interruption des blessures dont il était criblé. Au bout de trois jours le valeureux Muhamad Al-Manzor succomba à l'épuisement, la faim, le désespoir furieux qui ne le quittait pas.

Ce héros du croissant, ce brillant et dernier soutien de la dynastie des Omeïades mourut à la soixante et quinzième année de son âge, après avoir désolé les chrétiens et les avoir mis à deux doigts de leur ruine totale, par une guerre de vingt-deux ans consécutifs. Son corps fut descendu dans la tombe, revêtu de ses habits de guerre, témoignage qu'il était tombé en combattant pour la loi du prophète. D'après les ordres d'Hissem et les soins d'Abdelmelik, ce fils pieux fit couvrir le cercueil de son père de la poussière qui, vivant, l'avait couvert sur les champs de bataille. Hamaïdi, auteur arabe, prétend dans ses annales de Fez, qu'Al-Manzor fut enterré, d'après sa dernière volonté, à Médina Céli. Il ne voulait pas que les Cordouans le vissent entrer vaincu dans leur ville, même après sa mort: sa fierté lui survivait.

Dès que le jour commença à poindre, les chrétiens, réparés par une nuit de repos, reprirent leur ordre de bataille. Mais pas un ennemi ne se montrait. Ils appelèrent à grands cris les Maures au combat: leurs cris se perdirent au loin dans la plaine. Quelques escadrons furent envoyés avec précaution pour reconnaître les positions et le camp: il était silencieux, les tentes étaient debout, pas un guerrier ne se montrait. Après un certain temps de surprise et d'attente, l'armée s'avança en bon ordre sur les retranchements: elle

›s trouva déserts comme le camp. Les maux de la veille isparurent devant cet aveu tacite mais formel d'une défaite ›mplète ; le camp fut pillé et les chrétiens à leur tour s'en ›tournèrent chargés de dépouilles (*).

Le roi Garcie s'était montré digne de conduire à la gloire es soldats euskariens. L'histoire, avons-nous dit, lui a ›nsacré le surnom de *Trembleur*, mais elle en explique la iison. Au moment de livrer bataille, l'agitation de son œur guerrier communiquait à ses membres un frissonnement ıpide et convulsif. Son regard, brillant alors et prompt ›mme l'éclair, parcourait les rangs ennemis. Une fois la ıêlée commencée, Garcie se précipitait au plus fort du dan-er et se livrait à toute la fougue de sa valeur. L'impartiale istoire lui rend ce témoignage, que jamais il ne la montra ıns un plus beau jour, que jamais il ne déploya plus 'audace et de bonheur que dans la journée de Cala-ınozor. Il fut le digne émule du fougueux et redoutable usulman.

On ne mentionne pas la perte des vainqueurs dans cette faire, si glorieuse pour les deux partis. Les chroniques et évêque de Tuy évaluent celle des Maures à cent mille ›mmes restés sur le champ de bataille. Il fallait un massa-:e aussi terrible pour qu'Al-Manzor renonçât à renouveler combat le lendemain. Après le partage des dépouilles qui ırichirent l'armée chrétienne, les troupes alliées se sépare-ınt, et leur concentration étant désormais inutile, elles ›ntrèrent dans leurs provinces respective .

L'Espagne, si long-temps gémissante sous le poids des mes d'Al-Manzor, respira enfin. La mort inespérée de implacable Agib fut le résultat le plus heureux de la jour-će de Calatanozor. Cette célèbre victoire, la plus grande, ›rès Muradal, de toutes celles que présente l'histoire du ›uple qui nous occupe, prépara le règne glorieux de ınche le Grand, ainsi que la conquête de l'Aragon et de la ıstille, érigés en royaume. Al-Manzor, ce colosse de gloire

(*) Mayerne. — Moret. — Pelag. de Oviéd. — Rod. Tol. — Luc. Tud. — ırib. — Rod. Sanc. — Chénier. — Homaïdi. Ann. de Fez. — Conde. — ırlès. — Hist. Arab.

et de génie, entraîna dans sa tombe la dynastie des Oméïdes, enfants de Moavie et de Mervan. Terrassée par la conquête des Romains, foulée aux pieds par les invasions gothiques et musulmanes, la vieille nationalité hispanique se releva terrible après une léthargie de douze siècles. Elle se releva au cri magique de liberté qui, pendant ce long sommeil de la Péninsule, n'avait cessé de retentir du haut des Pyrénées occidentales, poussé par les Euskariens toujours armés, toujours guerroyants.

Don Bermude le Goutteux rentra dans ses états, souffrant et comme accablé par sa maladie. Un grand seigneur asturien, aveuglé par l'ambition et l'espoir d'arriver au trône de Léon, forma, dit Rodrigue de Tolède, le complot d'assassiner l'infant Don Alphonse, fils unique du roi. L'active sollicitude du comte Ménendo Gonzalez, auquel Bermude avait confié l'enfance du prince, découvrit le criminel projet. Le coupable fut puni de mort, et ses biens confisqués furent donnés à l'église d'Oviédo. Peu de temps après, en 999, Bermude mourut en Galice et fut inhumé, selon les chroniques, à Val-Bueño. Cette même année fut aussi marquée par la mort de Don Garcie le Trembleur. Le premier avait eu un règne de seize années; Don Garcie ne garda la royauté que quatre ans. Des guerres continuelles avaient occupé la vie de ces deux souverains; leurs derniers jours reçurent la récompense due à tant de travaux. On dirait que la main toute puissante n'avait détourné le danger de leurs têtes, et ne les conservait que pour rétablir en Espagne la cause si chancelante de la chrétienté.

Après la mort du roi de Léon, les grands s'assemblèrent pour élire son fils, Alphonse cinquième du nom, âgé de seulement cinq ans. Les soins de la régence furent confiés à la reine-mère et au comte Ménendo. A Don Garcie de Pampelune succéda son fils unique, Sanche III, qui prit le titre d'empereur, ce que n'avaient pas osé, même les rois visigoths, au faîte de leur puissance; il mérita par sa valeur et ses vertus le surnom de Grand.

Abdelmelik aussi remplaça son père dans la dignité d'Agib, ou premier ministre. Il avait toujours géré les affaires du



royaume de Cordoue, en l'absence d'Al-Manzor, et la reine mère Sobeïha, qui survécut peu à ce grand homme, avait conseillé, au lit de mort, à son fils Hissem, de le remplacer par Abdelmelik, dont la bravoure et les talents avaient été si souvent éprouvés. Le nouveau ministre suivit le plan de son père en éloignant le prince des affaires, en caressant et entretenant son penchant à la volupté comme au repos; 1001
enfin en l'entourant de tout ce qui pouvait lui faire oublier le pouvoir. Abdelmelik réussit sans peine à confiner dans les délices du sérail un prince faible et indolent, incapable de régner par lui-même, et qui n'avait pas songé un moment à reprendre des mains de son ministre une puissance qui n'était à ses yeux qu'un fardeau.

Abdelmelik voulut venger la défaite et la mémoire de son père ; il assembla une armée et se mit en marche sur la Castille. Les princes chrétiens et la régence, sur la faiblesse de laquelle comptait l'agib, s'étaient trop bien trouvés de leur première coalition pour ne pas la maintenir ou la renouveler. La reine Elvire, le roi de Pampelune et le comte de Castille, réunirent leurs forces et attendirent l'ennemi. Ce n'étaient plus les soldats d'Al-Manzor, fanatisés par un chef dont la présence était pour eux un talisman, dont un mot disposait de la victoire ; ce n'étaient plus l'amour, l'admiration, l'enthousiasme qu'il inspirait. Les principaux valis, les guerriers les plus renommés avaient succombé avec *l'heureux vainqueur;* une partie des troupes était composée de nouvelles levées, aussi Abdelmelik fut-il défait et réduit à retourner au plus vite dans les états de Cordoue. Il n'en jura que plus fort de suivre les errements de son père, et de poursuivre les chrétiens par une guerre sans trève.

Il porta en conséquence ses armes vers la Catalogne; et après une sanglante bataille qui le força d'arrêter les opérations de la campagne, il s'empara de Lérida. Les comtes de Barcelone et d'Urgel réunirent leurs armées et obligèrent Abdelmelik de retourner sur ses pas. Lérida fut reprise. L'année d'après ce fut le tour de la Galice. L'agib avait réuni une force imposante, et s'avança sur Léon, pour ravager le royaume et abattre la tour laissée debout par son

père. Le comte Gonzalez joignit ses armes à celles de la
1001 régence, fondit sur les Maures, et remporta sur eux une nouvelle victoire (*).

Des divisions multipliées, des troubles, occupèrent les Mahométans et furent favorables à la régence de Léon. Au surplus peu de régences présentent une administration plus sage, plus ferme, plus exempte d'ambition. Elle reconnut que les nombreuses guerres des Maures, dans les dernières années, ces guerres qui avaient presque renversé la chrétienté, étaient, en majeure partie, l'œuvre des instigations des mécontents réfugiés avec leurs partisans dans les états de Cordoue. En conséquence, le gouvernement de Léon négocia avec ses alliés de Navarre, Castille et Galice une amnistie pour ces dangereux et acharnés ennemis. Il fut convenu qu'ils seraient réintégrés dans leurs biens, avec promesse de l'entier oubli du passé. Don Fernando Gonzalez, comte de Castille, avait autrefois pris l'Alava sur le comte Véla; et après Gonzalez sa famille en avait gardé la possession. Véla était mort; mais ses deux fils avaient juré haine à mort, haine éternelle à toute la chrétienté. D'habiles négociateurs amenèrent le comte de Castille à restituer la province usurpée aux jeunes comtes Véla.

Cette disposition était d'autant mieux combinée que non-seulement le comte et ses enfants avaient excité les Arabes à une guerre acharnée et non interrompue, mais encore avaient fourni différents corps de troupes à Al-Manzor. Ces troupes lui avaient rendu d'éminents services. Par suite de ces sages combinaisons, la régence réussit à priver les Maures de leurs chaleureux auxiliaires, qui acceptèrent avec joie la restitution de leurs patrimoines. Ils vinrent donc se remettre sous l'obéissance de leurs souverains, en rentrant dans leurs droits et possessions. Tous les chrétiens qu, précédemment, les avaient rejoints sous les drapeaux mahométans, rentrèrent avec eux dans leur patrie. Cette réconciliation des principaux sujets avec leurs suzerains, jointe à l'union

(*) Luc. Tud.—Vasæ. Chron.—Rod. Tol.— Chron. Var. Ant.—Moret.—Chénier.

étroite des états de Léon et de Navarre avec le comte de Castille, donna plus de consistance à la force des chrétiens, et mit un frein à l'ambition musulmane. Le moment de tranquillité qui en résulta permit à ces puissances de réparer leurs villes démantelées et d'en fortifier d'autres, pour la défense des frontières (*).

Deux années avant celle-ci, Sanche III de Navarre avait épousé Doña Munia, issue d'une des grandes maisons de Castille. Quelques factions troublèrent cette malheureuse province; et comme la reine Majora Munia, ainsi que la désigne Oyhenart, appartenait à une famille qui faisait tête d'un des principaux partis, Sanche, qui se regardait comme lié par la parenté, resta neutre. Telle fut la cause de son inaction pendant trois années ; ce qui l'empêcha de profiter de la stupeur dont la mort d'Al-Manzor avait frappé la cour de Cordoue et tous les Musulmans.

Le moment eût été favorable pour les armes chrétiennes; le califat venait de perdre son plus formidable boulevard et, peut-on dire, son épée et son bouclier. Des ambitions rivales, que la main du maître ne contenait plus, poussaient, les uns contre les autres, la plupart des valis ; ils se soulevaient 1003
contre le roi Hissem, visaient à l'indépendance de leur autotorité; et celui qui aurait pu les réduire, qui seul avait le pouvoir en main et l'énergie au cœur, Abdelmelik, était débrillanté, presque découragé. Il avait été battu chaque fois qu'il s'était mesuré aux chrétiens. Alors se jetèrent les fondements de ces petits pouvoirs isolés du grand ensemble, qui depuis s'instituèrent orgueilleusement *royaumes*. Tels furent ceux de Tolède, Saragosse, Huesca, Valence, Grenade, et tant d'autres.

Don Raymond avait succédé à son père Borrel dans le comté de Barcelone, et continué la guerre contre les Arabes. Il les joignit non loin d'Albesa, les défit complètement et recouvra tout ce que son père avait perdu de terres et de villes. Les divisions de la Castille avaient appelé l'attention de Cordoue, qui se disposa à en profiter ; les Arabes armèrent et marché-

(*) Rod. Sanc.—Chén.

rent sur cette province. Leurs premiers efforts firent tomber, chemin faisant, Salamanque, qui fut ruinée ; ils arrivèrent ensuite devant Avila, dont on avait récemment commencé le repeuplement ; ils la prirent et la rasèrent. Ils passèrent ensuite le Duero dans les environs d'Osma, et ravagèrent le pays.

Le comte de Castille, en tête de ses troupes, se porta à la rencontre d'Abdelmelik. Elle eut lieu le vingt-huit juillet 1005, entre Alcozer et Langa, sur les bords du Duero. A la suite d'un combat vivement disputé le nombre l'emporta; le croissant demeura victorieux. Après des prodiges de valeur, le comte de Castille, épuisé, sanglant, couvert de blessures, tomba au pouvoir des Musulmans. Il ne resta leur captif que peu d'instants ; la mort rompit ses chaînes. Son corps fut envoyé en trophée à Cordoue ; il y fut enterré. Don Sanche de Castille, fils du comte et son successeur, obtint quelque temps après, moyennant une forte rançon, de le faire transférer à Cardeña, où il lui rendit les honneurs funèbres, et le mit en terre sainte.

Le comte Garcie avait été trente-cinq ans seigneur de Castille. Guerrier distingué et intrépide, la bonne et la mauvaise fortune avaient successivement ballotté sa vie ; il avait dignement supporté le poids des affaires et les travaux de la guerre jusqu'à son dernier soupir (*).

Le comte Don Sanche, enflammé du désir de venger la mort de son père, renouvela la ligue faite par feu Don Garcie avec le roi de Pampelune. Il obtint de ce prince, son gendre selon Blanca et Moret, de grands secours, ainsi que de la régence de Léon. A la tête d'une armée florissante, le comte entra dans le territoire de Tolède par les palommières d'Avila, et mit tout à feu et à sang. Cette conquête fut dirigée avec tant de talent, que le Musulman ne put recouvrer cette province qu'en la rachetant à chers deniers. Le roi Sanche le Grand profita de cette précieuse diversion, qui attirait toutes les forces arabes, pour aller faire le dégât en Aragon (**).

(*) Annal. de Alcal.—Conde.—Chén.—Hist. Arab.

(**) Rod. Tol.—Blanc.— Moret.—Moral.— Luc. Tud. —Chén.

On ne sait combien de temps durèrent ces guerres ; mais on lit dans les auteurs que Don Garcie rentra à Pampelune, chargé de dépouilles et de richesses. De son côté, Sanche le Grand promenait ses conquêtes sur les rives du Gallego, serrant les Arabes de Huesca, et s'emparant du territoire situé depuis le Val-Donzella jusqu'à l'Ebre. Toujours est-il qu'en l'année 1009 le comte de Castille fit de nouvelles incursions sur les terres des Musulmans ; il parcourut en armes les contrées de Médina d'Aragon, et démolit le fort 1006
d'Acenea, dont l'assiette est ignorée aujourd'hui. Descendant ensuite de Tolède, il porta de nouveau ses troupes jusqu'aux confins de l'Aragon, cherchant toujours l'occasion de combattre. Sur un autre point des frontières, les Maures d'Aragon étaient aussi resserrés et inquiétés par le roi de Pampelune, qui dirigeait ses principaux efforts entre la rivière Gallego et Cinca, sur le territoire de Huesca. Il ne tarda pas à trouver, dans les discordes des infidèles, une occasion favorable d'étendre sa domination à leurs dépens.

Un coup d'œil sur les divisions des Maures nous devient nécessaire. Nous y trouverons la cause efficace et première de la chute de ce long et puissant empire, qui semblait devoir durer toujours, s'accroître, s'étendre toujours, puisqu'il s'était dégagé des entraves de l'Orient, et s'était fait indépendant ; puisqu'il s'appuyait sur les deux rives du détroit, qu'il était fort en Afrique et couvrait toute l'Espagne. Ces dissensions signalèrent aussi la fin de la dynastie des Oméïdes ; dynastie à laquelle on peut faire encore l'application de cette remarque de l'expérience : que les familles souveraines, même les plus énergiques, les plus brillantes à leur origine, décroîssent, se dégradent, perdent leur ressort et leur force en s'allongeant avec les années; et se rompent, tombent enfin, sans même jeter un dernier éclat, la dernière lueur d'une lampe qui s'éteint.

Une révolution éclatée à Cordoue avait changé la forme du gouvernement. Abdelmelik était mort, après avoir occupé pendant six ans et demi la place d'agib de son père Al-Manzor. La guerre avait rempli ce temps de sa puissance et de sa vie, sans interruption. Il avait été remplacé par son

frère, Abdelrahman, jeune encore et capitaine de la garde. Devenu premier ministre, cet homme, ami de tous les plaisirs, prodigue de son temps comme de ses richesses, dépensant ses journées et son or en festins et en jeux, ses nuits en débauches ; homme sans mœurs, ignorant des affaires, incapable de conduire une vaste administration, s'insinua dans l'amitié, les bonnes grâces de l'insignifiant, du faible Hissem. La conformité de goûts, l'identité de penchants avaient produit cette haute faveur, qui finit par devenir fatale au voluptueux ministre, dont elle avait éveillé l'ambition.

Le roi Hissem n'avait pas d'enfants. Abdelrahman le contraignit à le désigner comme son successeur. L'agib ne voulut cependant divulguer cette déclaration, arrachée dans le secret du sérail, qu'après l'avoir légitimée en quelque sorte par quelque éclatante victoire sur les chrétiens. Ses préparatifs étaient achevés, il était même en marche; Hissem s'était plaint, le bruit de l'usurpation d'Abdelrahman avait transpiré ; Cordoue à cette nouvelle s'était soulevée, et l'agib avait été obligé de revenir sur ses pas. Muhamad el Mohadi, arrière-petit-fils du roi Abderahman Anazir, aspirait au trône. Sa naissance, le défaut d'héritier direct, de descendance
1009 dance d'Hissem, lui en ouvrait les approches; il s'était mis à la tête de l'insurrection. Abdelrahman revenait avec l'intention bien arrêtée de le combattre. El-Mohadi, instruit par ses amis du peu de troupes restées à Cordoue, laissa un corps d'armée en présence de son rival, prit l'élite de sa cavalerie, se jeta dans des chemins détournés, surprit la ville par la rapidité de sa marche, s'empara du palais, de la personne même du roi, et proclama la déchéance de l'agib.

Abdelrahman furieux, marcha sur Cordoue, pénétra sans opposition, avec ses Africains, jusqu'à la place du palais, et là fut écrasé par le nombre. Il perdit la plus grande partie de ses hommes, et tomba, grièvement blessé, au pouvoir du vainqueur. Muhamad le fit aussitôt mettre en croix. Le dernier fils du grand Al-Manzor périt de l'ignominieux supplice des esclaves et des plus vils criminels.

El Mohadi, fier de son succès, se crut tout permis. Il

outragea les grands et le peuple par la licence effrénée de ses mœurs, et faisait enlever pour son sérail celles des femmes et filles de ses sujets, qui avaient eu le malheur d'attirer ses regards. Une conspiration se trama contre lui ; il la fit échouer, et punit de mort tous les chefs. Sa cruauté lui aliéna de plus en plus les esprits ; de nouveaux complots éclatèrent. Muhamad fit emprisonner Hissem ; et sans les représentations et sollicitations de Whada, valet de chambre du roi, il l'aurait fait égorger. Muhamad répandit le bruit de la mort d'Hissem, et se fit proclamer à sa place.

Les chefs de la garde africaine, frustrés de leurs charges et des récompenses dues à leurs longs services, nommèrent roi un de leurs chefs, Hixem-ben-Suliman. Muhamad combattit l'émeute avec succès ; Suleiman eut la tête tranchée. Les conjurés, battus, n'en furent que plus exaspérés ; ils nommèrent pour successeur à Hixem le fougueux Suleiman, ami et même parent du précédent. Les troupes lui manquaient pour assiéger Cordoue ; il s'occupa de recruter son parti, avant de rien entreprendre, et s'adressa au comte de Castille qui, moyennant quelques cessions de terrain, lui donna des secours. Ainsi renforcé, Suleiman battit complétement El-Mohadi à Quintos ; vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Muhamad atteignit péniblement les montagnes, où il rallia les débris de son armée, et se rendit, par Calatrave, à Tolède, dont son fils, Obeidala, était vali. Ce dernier se servit de ses précédentes relations avec le comte d'Urgel et son frère Raymond, comte de Barcelone pour en obtenir des troupes. Elles lui furent promises moyennant des sommes considérables, et Raymond ne dédaigna même pas de prendre le commandement de l'armée qui devait servir d'auxiliaire à Muhamad.

Pendant que tout cela se passait, Suleiman était entré à Cordoue, et s'y était fait proclamer roi. Plusieurs complots furent formés et déjoués, entre autres celui de Mervan, cousin de l'usurpateur ; il fut enfermé dans une tour. Alors on proposa, comme mesure propre à se concilier les suffrages des Musulmans, d'égorger tous les chrétiens venus de Galice à Cordoue avec Suleiman. Le roi la rejeta comme

horrible, et renvoya prudemment les Galiciens comblés de présents.

El-Mohadi cependant s'avançait à la tête de trente mille Musulmans, et neuf mille chrétiens de la Catalogne. Suleiman, avec unè force moitié moindre, ne craignit pas de hasarder la bataille ; elle fut terrible. Les armées combattirent le premier septembre 1010, aux champs d'Acbotalbo-
1010 car, ou Alvacar, à dix lieues de Cordoue. Les auteurs arabes avouent que, sans l'intrépidité des Catalans, la victoire, en dépit du nombre, serait restée aux Africains de Suleiman. L'acharnement avait eté indicible. Le comte d'Urgel, les évêques Othon de Girone, Aëcio de Barcelone et Arnulf de Vique, payèrent le triomphe de Muhamad de leur vie. On sait qu'à ce temps-là les prélats portaient les armes et se présentaient des premiers au combat.

Muhamad, rentré à Cordoue, remonta sur le trône, fit fortifier la ville et l'entoura d'un large fossé. Suleiman se sauva à Azhara et s'empara des trésors qu'elle renfermait. Muhamad, à la poursuite de son compétiteur, fut totalement défait peu de temps après, sur les bords du Guadiaro ; il revint presque seul à Cordoue, et voulut retenir les chrétiens. Mais leur chef, Armengand, ayant été prévenu que Muhamad voulait faire désarmer ses troupes pour les livrer ensuite à la fureur des Musulmans, résista à toutes les sollicitations et rentra en Catalogne (*).

Cette scission des Arabes-Maures dessine exactement leur position politique, et nous les montre en deux camps bien distincts. Le parti de Muhamad, formé des Mahométans natifs d'Espagne ; et celui des Africains partisans de Suleiman. Fiers de la gloire moissonnée sous un chef illustre, orgueilleux de leurs nombreux succès sur les chrétiens, les fils de l'Afrique avaient pris le nom de *Gazis*, vainqueurs. Les Arabes-Maures d'Espagne se désignaient par le nom d'Abderahman, en mémoire des grands rois de ce nom qu'ils avaient eus, et comme indice de leur dévouement à cette dynastie.

(*) Rod. Tol. — Luc. Tud. — Ferrer. — Herbelet. — Conde. — Chénier.

Ce schisme des infidèles avait amené celui des princes ırétiens, selon le raisonnement différent qu'adoptait chacun eux. Sanche le Grand et son beau-père le comte de Casle trouvèrent plus rationnel de prêter main forte aux fricains. Les autres infidèles faisaient, en quelque sorte, ırtie inhérente de l'Espagne, devenue leur berceau. Il mblait donc plus facile de commencer par les détruire, our ensuite chasser des étrangers nomades, qui n'avaient ıs eu le temps encore de jeter dans la Péninsule des racies bien profondes.

Les comtes d'Urgel et de Barcelone, séduits par la restituon promise de quelques places fortes de la Catalogne perues dans les dernières guerres; irrités d'ailleurs des pertes ue leur avaient fait essuyer ces sauvages Africains, à la ravoure farouche, cruelle et brutale; se jetèrent dans le arti des Abderahmoades.

Hissem, tiré de sa prison par son fidèle Wada devenu gib, et auquel déjà il était redevable de la vie, fut de noueau proclamé, et Muhamad eut la tête tranchée. Suleiman vait des forces imposantes, et occupait les hauteurs de Cordoue. Il attendait un fort secours de son fils Obeidala, ali de Tolède, et se mit en marche pour opérer sa jonction. Vada l'avait repoussé, ainsi que ses Africains, loin des nurs de la ville et demandait assistance au comte de Casille. La réponse fut que Suleiman lui avait promis la restiution de dix places fortes; et qu'aux mêmes conditions il lonnerait la préférence à la légitimité d'Hissem. L'arrangement fut bientôt conclu. Obeidala, rencontré à Cantiche ar l'armée de l'agib, fut battu et pris; trente mille Abdeahmoades restèrent sur la poussière. Wada amena son captif à Cordoue, où le roi le fit décapiter.

Le peuple ayant appris que le vali de Tolède, beau et à a fleur de l'âge, avait été pris en combattant une armée composée presqu'en totalité de chrétiens, fut au moment de e soulever. Il blâma hautement l'agib et le roi lui-même. Les chrétiens, largement payés de leurs services, furent remerciés. A la sollicitation de son ministre, et sans en peser les conséquences, Hissem accorda grande faveur à ses

officiers esclavons ou alameris ; c'était la désignation appellative de ceux qui suivaient encore le parti de la famille d'Al-Manzor. Il leur accorda le droit de garder leurs gouvernements à perpétuité, avec transmission à leurs enfants. Ainsi furent données les alcaïdies de Murcie, Denia, Carthagène, Alicante, Almérie, et beaucoup d'autres qui, plus tard, devaient se détacher entièrement de toute obéissance au pouvoir de Cordoue.

Cette année le comte de Castille, séduit par l'or et les présents de Suleiman, résolut de former une ligue avec lui, et de marcher en personne sur Cordoue. Il voulait assurer
1011 le triomphe des Gazis d'outre-mer, et replacer sur le trône le chef de cette faction. En même temps Sanche le Grand portait une guerre plus active encore chez les Maures d'Aragon, qui étaient du parti de Muhamad. Il courut les bords du Gallego, par les sources de la rivière d'Isuela, et conquit sur eux toutes les terres situées entre les Pyrénées et Huesca. La proximité de cette place avait maintenu ces contrées opiniâtrément fidèles aux Mahométans. C'était l'ancien territoire des Ilergètes. En vain reçurent-ils secours sur secours; il leur fallait céder aux armes du roi de Pampelune. Sanche pénétra jusqu'à la province de Sobrarbe, qui tire son nom de la montagne arabe, enfermée dans son périmètre (*).

La peste vint ajouter son fléau à la guerre civile qui dévorait les Arabes-Maures ; la famine, la misère assiégèrent Cordoue, et le mécontentement croissait toujours. Hissem,
1012 sur quelques soupçons vrais ou faux, fit trancher la tête à Whada, auquel succéda Haïran. Informé de tout ce qui se passait, Suleiman finit par s'emparer de Cordoue, dont les rues furent jonchées de cadavres, et que les Africains livrèrent pendant trois jours à un affreux pillage. Hissem arraché une dernière fois de son trône et de son sérail, disparut de la scène du monde. Les historiens arabes, entre autres Xérif Edris, disent tous qu'il mourut assassiné en prison.

Le roi de Navarre continuait toujours chaudement la guerre ; il la porta jusqu'aux confins de la Ribagorza, et

(*) Annal. d'Alcal.— Hist. Arab.— Rod. Tol.— Xérif Edris.

ıleva aux Maures toutes les places et châteaux qu'ils possé-
ıient dans ces quartiers. Les chrétiens qui les habitaient,
ıcouragés par la puissance de Sanche le Grand, par son
›isinage et la fortune soutenue de ses armes, se soulevè-
nt en sa faveur et secouèrent la dure domination des
usulmans. Ainsi, cette fois encore, l'épée euskarienne
·isa les chaînes de l'esclavage, et le cri de liberté descen-
t des sommets pyrénéens. Don Garcia Aznarez comte de
›il, qui avait toujours, même sous les Maures, conservé
n château-fort et ses possessions exemptes de tout tribut,
va aussi sa bannière, suivi des chrétiens qui le rallièrent,
s'én fut mettre sa forteresse sous l'obéissance du roi de
ımpelune, auquel cet hommage a fait donner le surnom
› comte de Boil, que lui conservent quelques auteurs.

A Cordoue, Suleiman dépassa encore Hissem dans la
ıpartition et l'étendue de ses faveurs. Non-seulement il
›nna à plusieurs valis l'hérédité du titre, mais encore il
ur en aliéna la propriété. De cette façon il affaiblit le
›yaume et réduisit à un vain hommage, à de simples ser-
.ents de fidélité, le pouvoir de la couronne dépouillée de 1014
›s propriétés. Aussi chacun des grands fiefs s'érigea en
›tit état indépendant, et le royaume fut morcelé. Les valis
ıbelles le déchirèrent à la mort du roi, et s'en partagèrent
›s lambeaux.

Alphonse V roi de Léon avait atteint dix-huit ans. Elevé
vec le soin le plus scrupuleux et la sollicitude la plus
›lairée, il annonçait devoir être un des plus sages et des 1014
ıeilleurs monarques de son époque. Sa reconnaissance
›ur son tuteur, Don Ménando Gonzalez, le porta à deman-
er la main de Doña Elvira, fille de ce seigneur. Il l'épousa
vec l'assentiment de la reine-mère et des grands de l'état.
ette princesse sut se faire chérir de tous par son humilité,
ı douceur et ses vertus. La reine douairière se retira alors
vec ses deux filles au couvent de Saint-Pélage à Oviédo.

Don Alphonse se mit à la tête du gouvernement; il s'oc-
upa immédiatement de relever les villes ruinées par les
ırabes, et de rendre des habitants et des bras aux terres
ıue les dévastations de l'ennemi avait fait abandonner. Le

roi de Navarre eut à combattre les comtes de Pallas et de
1025 Ribagorza ; ce dernier, Don Guillelmo, était fils de Don Isarno II : Sanche réunit ces deux comtés à sa couronne, ainsi que d'autres seigneuries : on le voit s'intituler dans plusieurs actes authentiques, roi de Navarre, Sobrarbe, Pallas et Ribagorza. Il donna même, dans la suite, le gouvernement de Sobrarbe à son fils, l'infant Don Gonzalve. Pendant que Don Sanche était dans cette province, il confirma et étendit les priviléges des Roncalois qui s'étaient signalés dans cette guerre et lui avaient rendu de grands services (*).

Les Arabes-Maures, dépouillés d'une partie de leurs conquêtes dans ces parages, s'y portèrent en force, par les versants les plus éloignés de Moncayo. Cette manœuvre avait lieu pendant que Don Sanche était occupé avec les comtes de Pallas et Ribagorza. En ressentiment des pertes qu'ils avaient faites, les infidèles ravagèrent tout, selon leur coutume. Ils arrivèrent ainsi au Val de Funes, à la jonction des rivières Aragon et Arga qui, après avoir coulé dans le même lit pendant environ cinq milles, se jettent dans l'Ebre près de Milagro, en face d'Alfara.

Sanche le Grand n'eut pas plus tôt appris l'entrée des Maures sur ses terres que, laissant en Sobrarbe des forces suffisantes, il se porta rapidement sur l'Ebre, le passa ainsi que le Gallego, et remonta le cours de la rivière Aragon. Le chemin eût été plus court et plus direct par Huesca; mais par cette route, le roi aurait dû s'engager au milieu des places et contrées occupées par les Musulmans; ce parti eût été trop dangereux. Sanche prit donc le plus long, et en passant par le monastère de Saint-Sauveur de Leyre, il fit pieusement le vœu de consacrer au saint patron et aux vierges saintes et martyres dont les restes étaient déposés en reliques dans ce couvent, la dime de tout ce qu'il prendrait sur les infidèles. Il rencontra l'armée arabe à Val de Funes, et aussitôt en vint aux mains. Sa victoire fut complète et sanglante; il n'avait pas laissé à l'ennemi le temps de se

(*) Géron. — Blancas. — Zurita. — Hist. Ant. — De San Ja de la Pena. — Mor. Invest. — Congres. — Princip. de Carl.

reconnaître. Il le poursuivit avec acharnement et le chassa entièrement de la contrée. Le roi de Navarre repassa l'Ebre, s'avança jusqu'au confluent du Duero et de la Téra, enleva toutes les places comprises dans cet intervalle, et que les Maures détenaient depuis les guerres d'Al-Manzor. Cette campagne nécessita une nouvelle délimitation territoriale entre la Navarre et la Castille, limitrophes sur ce point. Les anciennes démarcations avaient été bouleversées par les guerres et la conquête.

Après la défaite des infidèles Don Sanche, exact à remplir son vœu, le vint accomplir au monastère de Leyre. Dans le privilége octroyé par lui à ce couvent, il prend le titre d'abbé et même d'évêque du même lieu; ce dernier concurremment avec l'évêque titulaire, Ximeno. C'était sans doute comme dignité qu'il s'était réservé cette domination.

Quelques démêlés s'élevèrent entre la Navarre et la Castille, au sujet des frontières méridionales de la Rioja, et des 1016
terres voisines des sources du Duero ; contrée qui avait été le principal théâtre de la guerre. La conciliation l'emporta sur la voie des armes; le roi et le comte firent procéder à la reconnaissance et au rétablissement des anciennes limites, de manière à prévenir, pour la suite, toute espèce de discussion. Les deux seigneurs chargés de ce travail furent Don Nuño Alvarez, pour la Castille ; et pour la Navarre, Don Fortunio Oxoiz, nommé dans les actes du temps seigneur de Cantabrie et de Viguera. Le premier de ces gouvernements consistait dans la forteresse située entre Viane et Logroño, avec les terres qui en dépendaient; l'autre embrassait la 1017
montagne jusqu'aux frontières de Castille. Les annales de San-Millan donnent tous ces détails avec ceux de la délimitation.

Cette année aussi les infidèles franchirent les limites du comte de Castille et se jetèrent sur Clunia, aujourd'hui Coruña del Conde, située plus bas qu'Osma, en descendant le Duero. Le comte accourut à la défense de ses frontières et refoula les infidèles, après une sanglante expédition. Pendant l'accomplissement de ces divers faits, Don Alphonse V recueillait la foule des chrétiens qui fuyaient la tyrannie

musulmane et les pillages, les cruautés dont chaque parti marquait son avantage passager. Les portions désertes de la Castille furent repeuplées de cette façon, et le roi fit rebâtir la ville de Léon, avec l'aide des seigneurs et grands du royaume, dit Rodrigue Sancius.

Renforcé avec des secours que lui avait amenés Robert, duc de Normandie, le comte entra en Aragon et pénétra jusqu'à Saragosse, pour se venger du roi de cette ville. Ce
1018 Musulman était alors en Andalousie avec ses troupes ; Saragosse fut soumise à un tribut annuel. Le comte de Castille poursuivait de son côté ses succès de l'année précédente sur les Maures, et leur reprit Peñafiel, Maderuelo, Montijo, Sépulveda, Gormaz, Osma et plusieurs autres places. La ville de Léon étant à peu près reconstruite, Alphonse y convoqua les états en 1020, et fit divers règlements de discipline ecclésiastique et gouvernementale. Il fit aussi faire la consécration de la cathédrale, et sa dédicace à Saint-Jean-Baptiste.

Les Arabes cependant se disputaient toujours sur les tombeaux fréquemment ouverts de leurs éphémères souverains de Cordoue. La sédition parut s'assoupir un moment dans cette riche métropole, et les habitants élurent Hissem-ben-Muhamad, dit Hissem III, frère du roi Abderahman-Al-Mortadi, de la faction des Alaméris. Cette même année
1020-1022. mourut Don Sanche, comte de Castille ; il laissait un fils âgé de treize ans, Don Garcie, beau-frère de Sanche le Grand de Navarre, qui fut nommé son tuteur.

Deux ans après Alphonse V fit relever et repeupler Zamora, située aux frontières de Léon. Hissem ne jouit pas plus long-temps du rang suprême. Le peuple l'avait pro-
1024-1026. clamé ; la populace égarée par d'obscurs factieux, d'invisibles agents, demanda à grands cris sa déposition. Heureux qu'elle n'éxigeât pas sa tête, Hissem se retira. Avec lui disparut à jamais la noble dynastie des Omeyas d'Espagne, commencée par Abderahman-ben-Moravi, l'an 138 de l'égire, et qui avait glorieusement régné pendant près de trois siècles.

Lorsque le dernier fils des califes, Abderahman Ier, des-



ndit de la rive africaine aux terres d'Andalousie, sa main enfaisante et ferme cicatrisa les plaies de la discorde et nda une brillante succession de gloire et de puissance. ccueilli avec enthousiasme, il avait été entouré de l'amour la nation. Le caprice populaire maintenant exilait sa ce, proscrivait son nom, croyant peut-être affermir ainsi mpire chancelant. Mais il était arrêté, dans les destinées Cordoue, que ces princes devaient emporter avec eux ans leur exil et dans leur tombe, la splendeur dont, tant années, ils avaient couvert l'orgueilleuse cité. La ville yale, veuve de ses califes, marchant péniblement d'émeus en révolutions, tombant de main en main, de dégradaon en dégradation, ne dut le reste d'influence qu'elle conrva quelque temps encore, qu'à sa grande mosquée, œuvre s Oméides, et finit par descendre au rang de succursale Séville.

Giaffar-ben-Muhamad s'en était proclamé roi; Tolède igée aussi en royaume, élut Ismaël-ben-Dylmun ; la partie d du Portugal reconnut le roi de Badajos ; les Alaméris, escendants d'Al-Manzor, s'emparèrent de Dénia, Valence Grenade, tandis que les enfants d'Aben-Emet se rendint indépendants à Lérida, Saragosse et Huesca. Orihuela, urcie, Jaca, Almeria, Malaga, Lisbonne, eurent ausssi leurs etits souverains ; le moindre vali, le plus mince alçaïde oulut avoir sa cour et sa couronne. Tous travaillaient de ncert à l'anéantissement du calife, qui devait les entraîner ans sa chute ; et tous ces roitelets s'entre-détruisaient, se évoraient entre eux, pour se disputer les débris qu'un chef nique devait, encore une fois, réunir dans sa main.

Alphonse V jugea les conjonctures favorables pour aguerr ses sujets. Il assembla une armée nombreuse, passa le uero et s'achemina à la conquête du Portugal. Sur son assage il ravagea toutes les terres, enleva tous les châteaux squ'à Visée, qu'il assiégea. Un jour Alphonse s'était ancé à cheval, avec une seule personne de sa cour, pour connaître la place ; il était sans cuirasse à cause de la chaur. Pendant que le roi étendait le bras pour désigner à n interlocuteur un endroit faible et qui présentait plus de

facilité pour ouvrir une brèche ou donner un assaut, un arbalétrier qui l'avait reconnu du haut des remparts, lui décocha une flèche qui pénétra profondément. Le roi se
1027 retira sous sa tente sans avoir proféré une plainte, arracha lui-même le trait de sa blessure, et mourut. C'était le cinq de mai 1027, la vingt-huitième année de son règne. Alphonse avait trente-quatre ans; il fut inhumé à Léon, dans la cathédrale qu'il avait fondée. Sa piété, sa douceur, sa libéralité l'avaient fait chérir de ses sujets; il fut amèrement regretté. Son fils, Bermude III, fut élu pour lui succéder; il n'avait encore que treize ou quatorze ans : une régence fut composée (*).

Les troubles qui divisaient les Maures donnèrent heureu-
1028 sement à cette régence le temps d'affermir la tranquillité de l'état. Le roi de Pampelune, tuteur du jeune comte de Castille, assura le roi de Léon de ses bonnes dispositions de tenir les engagements pris avec son père Alphonse. Cette déclaration fut accueillie avec joie par la régence et les grands de Léon. De son côté le jeune roi annonçait un avenir heureux par sa prudence, son activité et des qualités au-dessus de son âge.

Le comte de Castille avait quinze ans; Sanche le Grand jugea nécessaire de le marier. Il jeta les yeux sur Doña Sancha, sœur de Bermude III. Pour aller au-devant des objections il fit ressortir le grand avantage d'une alliance qui unissait par les liens du sang toutes les puissances chrétiennes d'Espagne, et les rattachait ainsi, plus fortement encore, à la cause commune. Ces raisons furent déterminantes pour la régence; on convint que la célébration du mariage se ferait à Léon.

Les trois frères Véla, Rodrigue, Diego et Inigo, bien que rétablis dans leurs possessions d'Alava, s'étaient refusés obstinément, depuis leur retour, à reconnaître la suzeraineté de la Castille. Le père du comte actuel avait choisi Rodrigue pour être parrain de son fils. Tous ses efforts

(*) Vasæ. Chron. — Luc. Tud. — Chron. Ant. —Sandov. — Rod. Tol. — Obisp. Pélage.

été vains pour ramener à l'obéissance ces trois
ıtables et vindicatifs seigneurs, qui s'étaient soulevés
lui. Force avait été au comte Sanche de les expulser
ille.

trois frères étaient réfugiés à la cour de Léon.
ıse, dans la crainte de les voir se jeter de nouveau dans
ngs arabes, les avait accueillis et leur avait donné
et puissance dans ses états. La haine héréditaire de
amille vivait dans le cœur des trois frères, envenimée
par le nouveau châtiment qu'ils s'étaient attiré.
sion leur parut favorable pour assouvir leur ven-
:. Ils épièrent donc tous les pas du jeune Garcie
ljoignirent, en grand secret, bon nombre de leurs
ıns.

che le Grand, brillamment escorté par un corps de
rie qu'il laissa à Sahagun, accompagna son pupille
à Léon. D'indispensables occupations avaient appelé le
rmude à Oviédo, d'où il devait revenir pour assister
riage de sa sœur. Les frères Véla n'hésitèrent point à
ısenter à Don Garcie, qui, bon et généreux comme on
son âge surtout dans un moment où tout est joie et
ur, les accueillit à cœur ouvert et leur laissa sa main
er.

lendemain, pendant que le cortége se rendait à la
lrale, les conjurés, à un signe de leurs perfides chefs,
ırent sur l'escorte mal armée et l'enfoncèrent aisément,
ı que les trois frères se précipitaient sur leur jeune
ıe, et que Rodrigue, de la même main qui avait tenu Don
e sur les fonts du baptême, lui plongeait dans le cœur
crilége poignard. Les Castillans de la suite du comte
ient pu empêcher la rapide exécution du crime, faute
voir prévu ; ils se pressèrent, mais trop tard, autour de
naître tombé. La foule des conjurés se jeta inopinément
ux ; un grand nombre de ces fidèles tombèrent sans vie
é de leur maître. L'infante, éplorée, s'était précipitée
e corps sanglant de son jeune fiancé ; rien ne pouvait
arracher.

ıs que le crime fut connu, les Léonais s'empressèrent de

voler à la défense des royaux époux. Mais les assassins, à la faveur du trouble et de la confusion inséparables d'une pareille catastrophe, étaient parvenus à s'échapper vers leurs retraites. La ville, déjà maculée par le sang innocent, fut bientôt remplie de larmes, de fureur, et de cris de vengeance. Les honnêtes gens gémissaient de voir la foi publique si odieusement outragée; la cour craignait qu'on ne la soupçonnât de connivence avec les traîtres, et creusant d'un regard scrutateur dans l'avenir, tremblait d'y entrevoir la source d'une longue et terrible guerre. Outré de colère à cette nouvelle, Don Bermude commença aussitôt ses préparatifs de poursuite contre les coupables. Don Sanche le Grand, instruit avant lui et déjà en mesure, imposa silence à sa douleur pour ne pas retarder les effets de son courroux; il fit transporter le corps de son malheureux pupille au monastère d'Oña, fondé par le comte Sanche, père de Garcie, et l'y fit inhumer. Ainsi s'éteignit dans le sang de son dernier rejeton et sous le fer d'un assassin, la noble et vaillante race des comtes de Castille.

Les conjurés, ralliés par les Véla, cherchèrent à se rendre maîtres d'une partie du pays frontière; ils y furent redoutables par tous les excès auxquels ils se livrèrent. En attendant les secours promis par les Maures, les Véla s'efforçaient de s'emparer de quelque place forte, qui les pût protéger contre les poursuites de Sanche le Grand, déjà entré en campagne, toute considération personnelle ou gouvernementale cessant. Les assassins, dont les forces allaient toujours croissant, surprirent la ville et citadelle de Monzon près de Palencia; ils s'y enfermèrent. Mais la marche du roi de Pampelune avec ses Navarrais, avait été si secrète et si vive, qu'à peine les conjurés avaient pris possession de Monzon lorsqu'ils le virent arriver. Le siége, immédiatement commencé, fut poussé avec tant de vigueur que la place, au bout de peu de jours, fut enlevée d'assaut. Tous les hommes de la suite des frères Véla furent passés au fil de l'épée; les seuls frères Véla furent pris vivants et condamnés par Don Sanche à périr dans les flammes. Telle fut la fin de la malencontreuse famille des comtes d'Alava; ils avaient fait couler plus de

sang chrétien depuis la défection de leur père, que plusieurs rois maures ensemble. Pour ne pas souiller l'histoire d'Espagne, leur mémoire, comme les objets pestiférés, devait passer par la purification du feu (*).

Don Sanche hérita du comté de Castille échu à Doña Munia sa femme, par la mort de son frère Garcie, et comme n'ayant pas d'autre héritier mâle. Don Sanche ajouta ainsi à sa couronne de Navarre plusieurs provinces, soit par héritage, soit par son épée. La Rioja, la Bureba, l'Aragon, les comtés de Pallas et Ribagorza, la Castille en dernier lieu, donnèrent un vif et brillant éclat au trône de Pampelune.

Don Bermude s'adressa, cette année de 1031, à Don
Sanche et lui demanda sa fille, Doña Urraca Thérèsa, belle- 1030
sœur du roi de Navarre. Sanche, qui désirait consolider autant que possible l'alliance entre les deux états, consentit avec empressement; vers la fin de l'année le mariage fut célébré avec une magnificence toute royale. Un fils, du nom d'Alphonse, naquit l'année suivante de cette union, et ne vécut pas.

Les Galiciens se soulevèrent de nouveau. L'actif Bermude marcha contre eux, les défit et donna leurs biens à l'église de St-Jacques de Compostelle. Il déposa et fit emprisonner l'évêque, dont la vie déréglée était un objet de scandale. On
eût dit que les prélats de cette ville étaient sous une perni- 1032
cieuse influence de dépravation; sous le règne précédent aussi nous en avons vu deux alternativement dépossédés pour les mêmes motifs; et même l'un d'eux avait été se ranger sous les drapeaux musulmans. De ces faits il résulte que, du temps de Bermude III encore, les rois de Léon conservaient les prérogatives des rois visigoths leurs prédécesseurs, pour la réforme des abus ecclésiastiques; bien que les papes eussent déjà commencé à étendre leur pouvoir sur le clergé d'Espagne. Ils avaient le simple droit de censure et de hiérarchie, mais ne disposaient ni des siéges épiscopaux,

(*) Rod. Sanc.—Marian.—Ferrer.—Luc. Tud.—Rod. Tol.—Chén. — Hist. Arab.—Moret.—Mayern.

ni des punitions, restés exclusivement dans les attributions des rois (*).

Sanche le Grand regardait ou feignait de regarder la ville de Palencia comme faisant partie du comté de Castille. Cette ville, voisine des frontières, avait été rasée dans les guerres contre les Maures. Palencia avait été célèbre au temps des Vaccéens; assise sur les bords du Carrion, il y avait environ trois siècles, depuis la première entrée des Sarrasins, qu'elle dormait dans la poudre de ses ruines. Sanche ordonna d'en relever les monuments, l'église et les maisons. Don Bermude, mécontent de cet acte d'autorité qu'il accusait d'usurpation, prétendit que Palencia était une dépendance des états de Léon; mais toutes les raisons qu'il fit valoir furent impuissantes sur le roi de Pampelune.

Il est possible que Sanche eût soupçonné le roi de Léon de complicité avec les frères Véla dans l'assassinat du jeune comte Garcie. L'absence du monarque dans une circonstance aussi solennelle que celle du mariage de sa sœur, présentait au cœur droit du Navarrais quelque chose de louche et d'affecté. Les Castillans allaient plus loin; non-seulement ils accusaient hautement Bermude, mais ils n'excluaient pas entièrement de leurs incriminations leur nouveau suzerain, à cause de la paix qu'il maintenait avec l'Asturien. On peut, d'après cela, admettre que Don Sanche, piqué de ces bruits offensants pour sa gloire, avait pris ce prétexte de rupture. Quoi qu'il en soit, il persista dans ses prétentions, et Don Bermude lui déclara la guerre. Sanche y était préparé; il fit aussitôt entrer ses troupes dans le royaume de Léon. Les Castillans se joignirent d'autant plus volontiers à lui, que le désir de venger leur injure ainsi que leur honneur qu'ils regardaient comme compromis, et la convenance de leurs intérêts les stimulaient également. D'ailleurs la réputation méritée de bravoure et de talent du roi de Navarre attirait sous ses drapeaux les forces et la confiance de toutes ses différentes souverainetés. Aussi devint-il bientôt maître du

(*) Rod. Tol. — Rod. Sanc.—Chron.—Alph. de Carthagène.—Anonym. de Théob.

pays compris entre la Pisuerga et la Céa ; il assiégea et prit Astorga.

En dépit de sa valeur personnelle et de toute son activité, Don Bermude se vit avec douleur hors d'état d'arrêter les progrès du Navarrais. Les troupes lui manquaient; il se retira en Galice pour faire des levées pendant l'hiver, et pouvoir tenir la campagne au printemps. Pour cette époque il eut une armée nombreuse et se mit en marche, désireux de réparer ses pertes et venger ses affronts. Sanche le Grand, qui avait ses conquêtes à conserver, se porta au-devant du roi de Léon avec des forces qui n'étaient pas inférieures, résolu à lui présenter le combat. Les évêques des deux camps songèrent alors à s'entremettre. Ils représentèrent aux deux rois les malheurs que ces discordes déplorables attiraient sur la cause de la foi; ils montraient les chrétiens s'entr'égorgeant, et diminuant ainsi leurs forces, tandis que
les Musulmans augmentaient les leurs de toutes les pertes 1033
des chrétiens. Enfin ils insistèrent tellement sur les funestes suites de cette querelle, que les deux rois consentirent à traiter de la paix. Il est vrai de dire aussi que les observations, les instances des grands du royaume, qui voyaient chaque jour l'état s'affaiblir et les ressources diminuer, ne contribuèrent pas peu à la détermination de Bermude.

Les conditions furent le mariage de l'infant Don Ferdinand, second fils de Sanche, avec la sœur du roi de Léon, la fiancée du malheureux Garcie, l'infante Doña Sancha. Le roi de Navarre devait garder toutes les terres et villes conquises par lui; cette cession devait servir de dot à l'infante, tandis que Don Ferdinand apporterait le comté de Castille, et prendrait le titre de roi. Ces clauses arrêtées, on s'occupa de fixer le jour du mariage. Il fut célébré au jour convenu, avec grand étalage de faste et de magnificence; marque de la sincérité des parties contractantes, ou de leur soin à couvrir leur secret mécontentement.

Ce mariage devait, un jour, réunir sur une seule tête les couronnes de Navarre et Léon. Mais quelle prévision humaine pouvait lire dans l'avenir un résultat aussi dénué de probabilité? Don Bermude était dans sa plus brillante

jeunesse; il avait eu déjà de la reine un fils, mort il est vrai peu après sa naissance; mais il était probable qu'il lui naîtrait d'autres enfants. La succession, ainsi que le remarque l'évêque de Tuy, était donc pour Doña Sancha d'une bien grande éventualité, le résultat improbable d'un cas fortuit. Quelques auteurs ont prétendu que, par la conclusion de cette alliance, Don Bermude jetait sa couronne aux mains de son ennemi. Cette assertion est au moins bien légère, et il ne faut pas un grand effort de réflexions pour voir que toutes les probabilités étaient contre cette prévision. Malgré tout, les peuples des deux états, qui raisonnaient plus sainement, virent avec une égale satisfaction conclure un traité qui leur assurait la paix d'abord, et ensuite les garantissait contre les entreprises des Musulmans (*).

Ces derniers étaient dans un état de division, dans une fermentation qui les rendait bien moins redoutables à leurs ennemis. Ils se refusaient à reconnaître la suprématie de Cordoue, alléguant qu'elle avait perdu son empire à la chute de la dynastie des Oméïdes. De là, une guerre d'ambition, guerre acharnée, guerre de vautours qui cherchent à s'arracher les uns aux autres la proie dont ils viennent de s'emparer; guerre sans partage et sans fin; puisqu'il s'agissait pour chacun des acteurs d'étendre par les armes et en renversant tous ses rivaux, une puissance unique, établie sur leurs débris. Elle était difficile à établir cette puissance; car il fallait préalablement réunir à un même tout les parcelles disséminées dans tant de mains; et comme les droits étaient égaux, puisque les titres de tous étaient les mêmes, l'esprit de rébellion et la soif de dominer, alors même que le plus fort ou le plus heureux aurait établi ce pouvoir, eût-il pu devenir durable, être accepté de tous, acquérir force et stabilité? En attendant, il était patent que cette division multiple de l'autorité détruisait l'état et réduisait la nation Arabe-Maure à l'état de coteries dissidentes entre elles; qui ne vivaient qu'en s'agitant, comme pour chercher leur

(*) Rod. Tol.—Rod. Sanc.—Sandov.—Luc. Tud.——Alph. de Carthag.— Anonyme de Théob.

centre de gravité, et que leur faiblesse intrinsèque empêchait de se soutenir.

Un exemple aussi frappant et aussi près d'eux était un enseignement pour les chrétiens; et cependant Sanche le Grand, ce prince sage et valeureux, qui n'avait dû l'extension de son royaume qu'à son ensemble et à la division des Arabes ; Sanche, vers la fin de sa carrière, partagea ses états entre ses quatre fils. Il en conserva bien la direction suprême pendant sa vie, et ses enfants n'étaient que ses lieutenants; mais il n'en prépara pas moins la rupture du faisceau dont l'unité faisait toute la force, et après lui la couronne de Navarre devait être morcelée en quatre portions.

On se demande si c'est l'amour paternel qui l'emporta sur les considérations d'état et de simple politique, au point de vouloir laisser à chacun de ses fils un titre également brillant. Ou bien encore s'il avait été inspiré par la crainte que la jalousie n'armât les trois autres frères contre celui qui seul aurait hérité du pouvoir? Don Sanche fit rois ses quatre fils, et l'on s'étonne à bon droit d'une pareille résolution de la part d'un prince blanchi sous le harnais monarchique, au milieu de la politique et de ses tourmentes, entouré de révolutions dont il avait su profiter.

Don Garcie, comme aîné, reçut la Navarre, la Biscaye et la Rioja; Don Ferdinand, la Castille et les provinces conquises sur le roi de Léon; Don Gonzalez celles de Sobrarbe, le comté de Pallas et la Ribagorza, érigés en royaume; et enfin Don Ramire, fils naturel du roi et de dame Ayvart, une autre partie de l'Aragon et plusieurs localités
disséminées. Voici, au surplus, les délimitations et situa- 1031
tions des lieux soumis aux deux plus jeunes frères; les autres royaumes sont d'une circonscription facile et connue.

Les états de Gonzalez comprenaient le pays de Sobrarbe ou Aragon, borné par la déclivité de la montagne d'Arbe et le cours de la Cinca qui, prenant sa source aux sommets pyrénéens, vient baigner Ainsa, tête de la province, la Ribagorza, côtoyée au sud de Sobrarbe par la même rivière, et s'étend jusqu'à celle de Naguera; arrosée dans cet intervalle par les eaux de l'Esera et de l'Issabena.

La domination de Don Ramire embrassait les terres comprises entre le village de Matidero et les sources de l'Alcanadre à deux lieues nord d'Ainsa, jusqu'aux bords de la rivière Aragon, à Vadoluengo, un peu au-dessous de Sanguesa. Dans ce périmètre Don Sanche réserva Loharre et San-Emeterio, qu'il donna à Don Gonzalez avec leurs dépendances, en outre Auesta et Pitillas avec leurs dépendances, adjugées à Don Garcie. A son tour Don Ramire reçut, non loin de Vadoluengo, Aybar et Galipienzo avec divers autres villages et bourgs enclavés dans le royaume de Navarre; Rigo de Bena en Castille lui fut également assigné.

Ainsi se trouva partagée cette puissance formidable dans son ensemble, affaiblie dans son démembrement. Partage impolitique, dit un auteur, qui devait retarde le développement de la grandeur dont ces provinces ne contenaient encore que les germes inertes, et sans laquelle cependant on ne pouvait repousser la domination étrangère. Mais le génie inquiet et turbulent de la discorde avait jeté ses brandons jusque dans les vallées des Pyrénées. Les chrétiens, aussi inhabiles à profiter de leurs avantages et de leurs succès, que les Maures à réparer leurs revers, tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. La guerre civile ne fit que s'assoupir et se réveiller au sein des montagnes pendant près de quarante ans; le sang des rois coula dans ces guerres impies qui donnèrent aux Musulmans le temps de se remettre et de se consolider.

Peu de temps après le partage de ses états, le vingt et un février 1035, mourut Sanche III de Navarre, surnommé le Grand. Son règne avait été de trente-cinq ans. Il fut vivement regretté de ses sujets, tant à cause de ses qualités personnelles que pour l'éclat de ses victoires et son zèle pour la religion. Il fut inhumé au monastère d'Oña; plus tard son fils Don Ferdinand le fit transporter dans les caveaux de Saint-Isidore à Léon. L'archevêque Rodrigue de Tolède et Lucas évêque de Tuy détruisent la fable inventée au sujet de son assassinat, rapportée par la chronique générale.

Don Garcie cinquième du nom, dit de Naxera, succéda à son père dans les états de Pampelune, Naxera et Alava;

l'Aragon démembré, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ne faisait point partie de sa domination. Ses limites étaient donc :

1° Celles de Navarre depuis le Montcayo jusqu'au Pyrénées, comprenant Taragone, Agreda, les terres partant des cimes du chaînon de Cogolla aux sources de Valvanero ; Biciercas, Montenegro, la source du Razon ; puis passant par la vallée de Gazala, la ville de Soria jusqu'à Garray, confluent de la Téra et du Duero dont le cours forme la séparation de cet état avec la Castille, ainsi que le comte de cette province et Sanche le Grand en étaient convenus.

2° L'Alava telle qu'elle est de nos jours, le Guipuzcoa et la Biscaye.

3° La Naxera qui se composait des pays de Rioja, avec l'Ebre pour limite au nord, et les versants des monts Occa au sud.

De la succession maternelle Don Garcie avait la Bureba située dans la Vieille-Castille entre Victoria et Burgos et confinant à l'Alava. Burgos en était excepté : il avait encore ce que l'on appelait les cinq Mérindés de Castille, savoir : les Asturies de Larédo qui longent les montagnes de Burgos jusqu'à Sainte-Marie de Cueto, avec le fort du même nom sur le rivage océanique ; et Ages et Atapuerca sur les frontières de Burgos.

Jusqu'à ce moment Don Bermude avait dissimulé son mécontentement du morcellement de ses états. Il avait vu que ses sujets ne le suivaient qu'à contre cœur dans sa guerre contre Sanche le Grand ; le mariage tout politique et presque forcé de sa sœur avec Don Ferdinand lui semblait aussi un affront, que jusqu'alors il avait dévoré en silence. La mort du roi de Navarre s'était révélée à lui comme une circonstance favorable à ses intérêts et ses projets de vengeance ; il pensait que la jalousie et la discorde verseraient avant peu leurs venins sur les quatre frères, et qu'il aurait son tour. D'ailleurs, jeune et audacieux, débarrassé par la mort de Don Sanche du seul antagoniste dont il redoutât le talent et l'expérience ; comptant aussi sur le concours des populations depuis si long-temps enveloppées

dans la dénomination collective de sujets de Léon, annexées présentement au royaume de Castille sous un prince étranger : Don Bermude s'occupa activement de la formation d'une nombreuse armée. Il entra aussitôt dans les terres plates de Léon, celles dont se formait la dot de sa sœur; l'infante Doña Sancha.

Le roi Don Ferdinand s'abandonnait avec sécurité aux assurances de paix précédemment données, et aux liens de famille formés entre lui et Don Bermude; il n'était donc pas en mesure de résister ni d'opposer la force à la force. En conséquence, il resta spectateur immobile des courses de son beau-frère, qui s'imagina voir dans cette involontaire inaction une reconnaissance tacite de l'injustice dont il se plaignait, ou un sentiment de frayeur et de timidité. Don Ferdidinand voyait les habitants des lieux parcourus par Don Bermude, retourner avec empressement à leurs anciens maîtres; et il jugea plus adroit et plus prudent d'attendre.

Le roi de Léon se porta sur Palencia; cette ville nouvellement reconstruite par Don Sanche, n'était encore ni bien fortifiée, ni munie de garnison; précautions inutiles en temps de paix, et lorsqu'on n'a aucune suspicion de rupture; Don Bermude s'en empara facilement. Ne trouvant aucune opposition à combattre, il exécuta son plan de vengeance dans une seule campagne. Ce fut une simple course, et Bermude s'en retourna triomphant, jouir au sein de sa capitale de ses faciles conquêtes. Il avait le projet de recouvrer tout, dans la campagne suivante, soit par les armes, soit par un traité; et employa le temps qu'il avait devant lui à compléter ses préparatifs.

Don Ferdinand avait levé des troupes pour couvrir la Castille, prévoyant le cas où son beau-frère voudrait pousser ses conquêtes plus loin. Bermude s'attendait de son côté à voir le roi de Castille, effrayé des forces qu'il aurait en tête, venir humblement solliciter la paix. Mais Ferdinand était Navarrais et fils de Sanche le Grand. Réduit à ses propres ressources il ne pouvait résister à la puissance de Léon : il demanda secours à son frère Don Garcie. Celui-ci comprit l'importance et les résultats de la guerre qui se préparait.

eulement il s'indignait de voir son frère puîné dépouillé
ɔusement, frauduleusement de ce que lui avait assuré
toire et les traités de son père ; de ce que lui avait con-
son mariage avec l'infante de Léon : mais il sentait en
combien il lui serait dangereux à lui-même de laisser
Bermude se prévaloir de la supériorité de ses forces, et
ɔarer de la Castille. Le voisinage d'un roi aussi puis-
aussi entreprenant lui eût été trop redoutable.

surplus la mauvaise foi que montrait Don Bermude n'était
ite non plus pour tranquilliser. Garcie convoqua donc 1037
ɔombres et écuyers, les grands de ses divers états; tous
rent avec empressement, désireux de prouver à leur
ɔau souverain que leur fidélité au roi son père lui avait
ɔu : Don Garcie de Naxera convoqua les vieilles ban-
ɔvarraises et vasconnes de Don Sanche, qui avaient
ɔ sous lui à vaincre Maures et chrétiens. Il se mit en
ɔe plein de confiance dans la valeur et l'ardeur de ses
ɔs; heureux aussi de trouver dès le commencement de
ègne le fortuné présage d'un tel empressement à le
ɔ et l'entourer. L'armée arriva bientôt à Burgos, après
traversé les montagnes d'Occa. Ferdinand s'y trouvait
toutes les forces qu'avait pu lui fournir la Castille ;
eux armées rivalisaient d'impatience et semblaient
à défendre et servir un intérêt commun. Le plan
ɔmpagne arrêté, les deux frères s'avancèrent vers les
de Léon par Castro-Xéris sur la Pisuerga. C'était la
la plus courte, en même temps que le point des états
ɔon le plus rapproché des limites de Burgos. Don Ber-
observant attentivement la direction que prendraient
ères coalisés, avait concentré toutes ses ressources,
à se porter où le besoin l'appellerait. Il reconnaissait
nce de faire les plus grands, les derniers efforts pour
ɔr à tant de forces réunies ; il se mit en mouvement,
porta au-devant de ses ennemis.

ɔ deux frères passèrent la Pisuerga et vinrent asseoir
amp près de Tamara, dont le nom est resté célèbre
s cette époque. L'armée de Bermude ne tarda pas à se

montrer; les rois de Castille et Navarre présentèrent la bataille : celui de Léon l'accepta.

En cela il eut politiquement et stratégiquement le plus grand tort. Attaqué chez lui après avoir reconquis les terres précédemment occupées par son beau-frère, le roi de Léon devait se tenir sur une sévère et menaçante défensive. Pour lui, harceler son ennemi, le fatiguer, lui couper les vivres, lui résister sans se compromettre, c'était vaincre ; tandis que ses adversaires ne pouvaient se soutenir que par l'action, les armes et la victoire. Pour eux, n'avoir pas un avantage prompt et complet, c'était être vaincus ; la temporisation les eût bien vite réduits à la retraite, et la retraite à la renonciation de leurs prétentions.

Sous le point de vue politique, Bermude aurait dû réfléchir que, n'ayant ni frère, ni postérité, s'exposer à l'éventualité d'une bataille, c'était jouer son royaume à la pointe d'une lance, et courir la chance imprudente et non motivée, de voir tomber et lui-même et son sceptre aux mains d'un rival devenu mortel ennemi. Dans l'état actuel des choses, le droit de succession légitime faisait échoir la couronne de Léon à Doña Sancha sœur de Bermude. Or cette princesse avait épousé Ferdinand, le roi de Castille. Mais impétueux et bouillant ainsi que le comportait son âge, fier de sa jeunesse, Bermude s'enorgueillissait de ses faciles conquêtes de l'année précédente et du nombre de troupes dévouées qui s'étaient réunies de tous les points de sa domination sous son présomptueux drapeau. Le traité que lui avait imposé un vainqueur, traité qui le dépouillait au profit de sa sœur et de son beau-frère, et qu'il avait subi sans en appeler à la décision d'un combat, soulevait son indignation et le faisait frémir de honte et de colère. Il s'exaltait à la fascinante perspective de le lacérer et l'anéantir par un dernier et brillant coup d'épée. Acceptant le sort des armes, le jugement d'une journée, il rangea au plus vite son armée en bataille ; différer eût été alors à ses yeux une humiliation. Beau, ardent et courageux, il parcourait les rangs, haranguait ses soldats, leur rappelait leurs anciennes prouesses, les inspirait de sa confiance, et leur répétait qu'en ce jour ils avaient à défen-

âre contre l'usurpation et une domination étrangère, et leur pays et leur roi, descendant de tant de rois.

Garcie et Ferdinand, qui désiraient impatiemment la bataille, firent promptement sortir leurs cohortes des quartiers, et eurent en un instant déployé leur front imposant. Forts de la justice de leur cause et de la valeur éprouvée de leurs guerriers, ils passaient, eux aussi, devant les rangs avec cet air d'assurance qui annonce le succès et fait infailliblement vibrer la fibre impressionnable des armées. Ils se contentèrent de dire aux soldats : qu'élèves et compagnons de Sanche le Grand, sous les bannières duquel ils avaient tant de fois vaincu les Maures et les antagonistes qu'actuellement encore ils voyaient devant eux ; ils avaient à prouver que le souvenir du grand monarque et son ombre glorieuse survivaient à la tombe. Quant à eux, jeunes princes, rois nouveaux, ils devaient montrer à leurs ennemis que les vieilles légions de Navarre et de Castille étaient encore sous la conduite des fils, ce qu'elles furent toujours sous le règne du père.

La présence de leurs souverains, leurs discours brefs et chaleureux, avaient enflammé les deux armées ; des deux côtés des cris répétés et retentissants demandaient le signal. Il partit, et les deux corps s'attaquèrent avec la même furie que s'ils avaient eu à se ruer sur des Musulmans. Mêmes armes, même courage, même manière de combattre, même nombre de guerriers ; aussi la bataille fut opiniâtre, concentrée, fixée sur le terrain même qui l'avait vu commencer, sans fluctuation, sans mouvement en avant ni rétrograde, sans autre mobilité que les coups terribles qui retentissaient au loin, et les nombreuses victimes qui tombaient sous le tranchant du fer.

Don Bermude portait sur sa couronne trois siècles de gloire, trois siècles de royauté ; il vint les ensevelir dans la poussière de Tamara : Le superbe jeune homme engagé par son orgueil et son ambition dans une guerre inique, la commença par une faute irrémissible. Le Dieu de la justice l'aveugla à ce point pour le punir, et changer la face de ses états. Monté sur un coursier renommé pour sa force et

sa légèreté, cheval brillant qu'il affectionnait et nommait *Pélaguelo*, le fougueux Bermude se précipita, dit l'évêque de Tuy, sur un gros de cavalerie navarraise, en tête duquel combattaient les rois Garcie et Ferdinand. Ces princes cherchaient le roi de Léon. Bermude aperçut son beau-frère ; les deux rivaux se chargèrent avec fureur la lance en arrêt. Bermude, traversé de part en part, fut renversé mort sur la place. Les fidèles Léontins volaient sur les pas de leur roi, que la vitesse de son cheval avait emporté loin en avant d'eux ; ils arrivèrent trop tard pour le sauver. Du moins voulurent-ils défendre son corps. Tous tombèrent vaillamment autour de lui, nobles victimes de leur dévouement à leur téméraire souverain. La nouvelle de la mort de Bermude, répandue dans son armée, accéléra la victoire des deux frères ; le combat se changea en déroute, la déroute en massacre.

Les vainqueurs pénétrés de cette maxime de leur père : que le plus grand avantage de la victoire est d'en savoir promptement profiter et de la pousser vivement, firent enlever le corps du roi de Léon et se dirigèrent à marches forcées sur la capitale du vaincu, Ils passèrent en courant, par Carrion de los Condes en Sahagun, laissant, sans s'y arrêter, les places fortes sur leur passage. Ils savaient que la chute de Léon entraînerait leur reddition. Le bruit de la défaite et de la mort du roi y avait déjà été porté par ceux que le combat avait épargnés à Tamara. Les habitants prirent les armes, occupèrent les remparts, les murs, les tours, et se préparèrent à une âpre défense ; ils étaient animés, moins par l'espoir d'une résistance efficace, que par la douleur de la perte de leur roi. Ils reconnaissaient que depuis la démolition de leur ville par Al-Manzor, elle n'avait pas été mise en état de soutenir un siége long et actif, et ne doutaient pas que l'armée victorieuse multiplierait les assauts et s'emparerait bientôt de leurs faibles fortifications. D'ailleurs les Léontins s'avouaient que le droit, la légitimité, le sort des armes, portaient également au trône la sœur de Bermude mort en combattant, et que l'avénement de Ferdinand était loin d'être une usurpation. Epoux

de l'héritière de la couronne, il la partageait naturellement avec elle. Après quelques jours, la ville royale ouvrit ses portes à Don Garcie et Don Ferdinand qui fut reconnu légitime souverain.

A l'exemple de la métropole, les autres parties du royaume se soumirent aussi. Non-seulement la portion antérieurement conquise par Don Sanche et cause de la guerre actuelle, vint se ranger à la domination de Ferdinand, mais encore les Asturies, la Galice et les terres de Portugal entre Miño et Duero. Exemple mémorable de la mutation des révolutions autant que de la fortune de Don Ferdinand, dit un auteur; puisque par une seule et unique bataille il soumit à ses lois ce même royaume que n'avait pu subjuguer, après dix-huit années de guerres et de victoires, le redoutable Al-Manzor. Le secours que Don Garcie donna à son frère et qui étendit d'une manière si brillante le pouvoir du roi de Castille, jetait les premières bases d'une formidable puissance qui, un jour, devait devenir bien préjudiciable à Garcie lui-même, à ses successeurs, à la Navarre, et finir par l'absorber (*).

Les grands et seigneurs du royaume ne tardèrent pas à venir reconnaître et saluer le nouveau roi; courtisans avant tout, ils voulaient s'insinuer dans ses bonnes grâces. La bataille de Tamara avait eu lieu vers la fin de mai, et le vingt-deux juin, dit Lucas de Tuy, Don Ferdinand fut couronné à la cathédrale de Léon par l'évêque Servando, en présence de toute la noblesse et du clergé de l'état. Selon le même auteur, il fut sacré; usage importé par Ferdinand, à l'instar de la famille royale de Navarre, dans laquelle cette cérémonie était pratiquée depuis long-temps. Don Garcie ayant vu son frère s'asseoir paisiblement sur son nouveau trône, appelé lui-même par les soins de son empire et son mariage projeté avec une princesse de Barcelone, s'achemina vers la Navarre.

(*) Luc. Tud. — Rod. Tol. — D. Pelag. de Oviédo. — Samp. — Ann. Complut. — Hist. Arab. — Yepes. — Moret. — Garib. — Turquet. — Moral. — Chénier. — Sandov. — Conde.

Ferdinand, prince éclairé et magnanime qui, à la journée de Tamara, avait fait tant d'efforts pour empêcher une plus grande effusion de sang, avait fait relever d'entre les morts, ainsi que nous l'avons dit, le corps de Bermude. Il avait donné l'ordre de le transporter à Léon avec tous les honneurs dus à la royauté ; il le fit inhumer dans la sépulture de ses aïeux. Dans le roi Bermude III s'éteignit la lignée de Pierre de Cantabrie, et Récarède le catholique ; antique souche qui, en trois cent vingt ans, avait donné vingt-trois rois à l'empire des Asturies e de Léon. La conduite de Ferdinand à l'égard de son beau-frère mort lui concilia l'estime et l'esprit des peuples, à l'exception des Galiciens qui, après s'être soumis dans le premier moment, prirent les armes. Le roi marcha contre eux et les réduisit, moins encore par la force que par la persuasion. Leur vieille haine contre les Castillans en entraîna cependant quelques-uns qui, sous la conduite de Sizenand, un de leurs principaux seigneurs, se réfugièrent auprès du roi de Séville, Aben-Abed.

Don Garcie avait suivi la ligne de Tiermas, Ruesta, et le cours de la rivière Aragon, pour se rendre à Barcelone. Il entra sur les terres de son frère Ramire, qui le reçut à Santa-Cilia, prieuré de Saint-Jean de la Peña. Garcie continua son itinéraire par les montagnes d'Aragon, la Sobrarbe et la Ribagorza, pays du ressort de Gonzalez. La proximité des Maures de Huesca et autres places voisines occupées par eux, avait forcé le roi de Pampelune à suivre cette direction. Garcie arriva enfin à Barcelone, et son mariage y fut splendidement célébré, avec fêtes publiques et joie égale des deux cours. La femme de Garcie était Doña Estephania, fille du comte de Barcelone Berenguel, ou Béranger, et de Doña Sancha, fille elle-même du duc de Gascogne. Du vivant de son père, le Navarrais avait été fiancé à la jeune comtesse, dont l'enfance avait nécessité l'ajournement du mariage. Quelques auteurs ont avancé, sans plus d'examen, que Doña Estephania ou Stéphanie, était fille du comte de Foix. Ils n'ont pas fait attention à une difficulté qui s'y oppose radicalement : c'est que le comté de Foix ne fut

érigé qu'en 1070, c'est-à-dire trente-deux ans plus tard que le mariage de Stéphanie.

Le premier de ces comtes fut Roger, fils dernier-né de Roger, comte de Carcassonne; d'où ceux de Foix tirent leur origine, par un autre Roger, aïeul de celui que nous venons 1038
de nommer, et père de Doña Ermensa. Cette Ermensa avait épousé Borrel de Barcelone, et était aïeule de Stéphanie, femme du roi de Navarre (*).

Après les cérémonies et fêtes usitées en pareille occasion, le roi de Pampelune emmena sa jeune épouse dans ses états, suivant au retour la même route qu'en allant. L'union se maintint entre les quatre fils couronnés de Sanche le Grand, jusqu'en 1042, la huitième année de la mort de ce grand roi. Don Ramire prit alors ombrage de la puissance de son frère aîné, et lui suscita quelques brouilleries. Confiné par les territoires de Huesca, Tolède et Saragosse, dont les valis s'étaient érigés en rois à la chute du califat de Cordoue, Don Ramire fit avec eux une ligue étroite, alliance offensive et défensive envers et contre tous, qu'ils s'empressèrent de conclure. Ils y trouvaient le double avantage de combattre les chrétiens par des chrétiens, et de détruire l'union formidable pour eux de frères aussi puissants. Cette alliance et les préparatifs qu'elle amenait furent tenus dans le plus grand secret.

Don Garcie ne s'inquiéta nullement des levées considérables de troupes faites par les Musulmans. La guerre civile les dévorait, et ils avaient eu la précaution de répandre le bruit d'une expédition qu'ils devaient faire vers le sud de l'Espagne. Don Ramire était censé prendre ses précautions pour couvrir ses frontières à tout évènement. Les quatre rois coalisés ramassèrent ainsi toutes leurs forces disponibles, et fondirent à l'improviste, et tous à la fois, sur la Navarre. Ils y pénétrèrent sans difficulté, laissant derrière eux les places et forts qu'ils espéraient réduire par la prise de quelque ville importante de l'intérieur. La terreur de cette brusque

(*) Zurit. — F. Dieg. Hist. des C^tes de Barcelon. — Hist. Arab. — Rod. Tol. — Vaisset. — Luis del Marm. — Moral. — Ann. Complut.

attaque fut d'autant plus profonde qu'elle était plus imprévue.

Les coalisés avançaient à grandes journées, dans le but d'embarrasser d'autant plus Don Garcie, et de couper la route aux troupes qu'il appelait de toutes parts. Ils ne s'arrêtèrent donc à aucune des places frontières du Val de Funes, ni des bords de l'Ebre, et marchèrent droit sur Tafailla, pays fertile et propre à l'approvisionnement. Les
1042 quatre rois assirent leurs différents camps et se distribuèrent les positions, de manière à cerner la ville entièrement. Bien que surpris, les habitants de Tafailla n'en résolurent pas moins de se défendre à outrance, aidés des faibles secours qu'ils pouvaient tirer des villages voisins. Ils suppléèrent ainsi par la loyauté de leur dévouement aux forces qui leur manquaient; garnirent le fort situé sur le faîte d'un mamelon du côté nord, afin de procurer derrière ce rempart un abri à ceux qui ne pouvaient combattre; ils en occupèrent les tours et les murailles, et se tinrent prêts à soutenir les efforts de l'ennemi.

Don Garcie apprit ensemble et la coalition de son frère avec les infidèles, et la prise des hostilités, et le siége de Tafailla. Il ne fut pas médiocrement surpris de cette brusque et inique résolution de Ramire, et de son ingratitude. L'indignation doubla son courage ; il conçut un vif désir de frapper le coupable d'un châtiment exemplaire et en forma aussitôt le projet. Il envoya donc en toute hâte l'ordre d'une levée en masse pour la défense de la patrie menacée ; et dans peu de jours tous les chemins se couvrirent d'hommes armés. Les Navarrais accouraient, ardents, humiliés de voir les infidèles fouler leur sol, plus indignés encore de la coupable alliance de Don Ramire avec eux, contre son frère aîné. Chefs et soldats étaient animés des mêmes sentiments; tous en voulaient mortellement au roi d'Aragon, que la bonté de Don Sanche le Grand, et la générosité de ses frères, avaient admis à un partage auquel il n'avait pas de légitimes droits. Car Ramire, nous l'avons déjà dit, était fils naturel du feu roi.

Les habitants de Tafailla n'avaient pas vainement compté

sur leur souverain. Avec les premières troupes qu'il avait pu réunir, ramassant en route toutes celles qu'il rencontrait, suivi des ricombres et de toute la noblesse des six mérindés qui accouraient à son appel, Garcie s'avança avec un cortége d'élite, qui ne demandait qu'une occasion de se signaler et de venger l'affront national. Un homonyme du Fortuño Sanchez, auquel avait été confiée la jeunesse du prince, portait l'étendard royal; le roi l'estimait particulièrement et lui avait donné les gouvernements de Buradon, Porteilla et Marañon.

L'armée s'avançait à grandes journées vers Tafailla sans que l'ennemi soupçonnât même sa réunion, à cause du peu de temps qu'avait eu Garcie pour ses préparatifs. Plein de confiance dans les dispositions de ses troupes et la solidité des chefs qui les commandaient, le roi se hâta de profiter de leur ardeur. Il donna les ordres convenables, assigna à chaque corps le poste qu'il devait occuper, indiqua avec précision les divers points d'attaque, et à la faveur de la nuit s'approcha, dans le plus profond silence, du camp des ennemis plongés dans le sommeil et la sécurité.

C'était dans les premiers jours d'août. Au crépuscule, l'armée navarraise, au son des fanfares, au bruit des tambours, aux cris mille fois redits de NAVARRE! NAVARRE! s'élança impétueusement sur les retranchements. Le tumulte et la frayeur la firent paraître plus nombreuse qu'elle ne l'était effectivement. Les fossés avaient été comblés par des fascines apportées à dessein, les retranchements furent escaladés en un clin d'œil, les sentinelles, les gardes, égorgées, les camps envahis à l'improviste. Bientôt tout chez les infidèles ne fut que terreur et confusion. Les rois coalisés coururent chacun à son poste, appelant à haute voix les troupes à la défense du camp.

Mais dans les moments de surprise, les ordres donnés avec trouble sont en général exécutés de même; la nuit, d'ailleurs, l'obéissance se perd, l'obscurité cache la faiblesse. Les cœurs sont aussi plus accessibles à la crainte lorsque les ténèbres rendent l'ennemi invisible et les coups incertains. La nuit, s'il était permis de le dire, est le tombeau du jour et

peut-être exerce par analogie une influence secrète sur la machine humaine. Aussi les soldats de la coalition combattaient, chacun comme il l'entendait, ou cherchaient à se soustraire au danger le plus pressant et le plus voisin.

Les troupes de Garcie, sous les ordres de chefs connus et sous les yeux de leur roi, s'enflammaient de plus en plus. Serrés en bataillons et en colonnes, ils pénétraient toujours plus profondément dans les divers quartiers, renversant, massacrant tout ce qui leur faisait obstacle. L'ennemi n'avait pas eu un moment de relâche pour se former; il était pourchassé, enfoncé partout; on se battait corps à corps entre les baraques des soldats, dans les rues du camp, on s'égorgeait jusque dans les tentes. L'implacable fer navarrais abattait toujours sans pitié, sans merci, comme sans distinction. Don Garcie, profitant de la stupeur de l'ennemi, le pressait de plus en plus, croisait dans tous les sens le campement avec l'impétuosité d'une vague d'orage. Le massacre était affreux, le sang ruisselait.

A la naissance du jour les habitants de Tafailla reconnurent le sujet du tumulte de la nuit, et le secours qui leur était survenu. Ils sortirent en foule de leurs retranchements, jaloux de prendre leur part de gloire et de vengeance, et se portèrent au pas de course à l'aide de leurs libérateurs. Ils fondirent avec furie sur un ennemi déjà presque démoralisé et qui alors se découragea totalement. Quand vint le jour, Don Ramire put mesurer l'étendue des pertes, vit la confusion, la consternation qui régnait dans le camp, l'inutilité de la défense, l'impossibilité d'arrêter la fougue d'un vainqueur exaspéré.

Alors il redouta la juste colère d'un frère aussi grièvement offensé; alors il appréhenda le ressentiment des Navarrais et jugea que, s'ils le reconnaissaient, ils chargeraient plus spécialement sur ses quartiers et lui enlèveraient tout moyen de salut. Dans cette perplexité Ramire, le roi d'Aragon, l'instigateur, le chef de la ligue sacrilége, Don Ramire dépouillé de toute insigne royale, à moitié nu, le cœur bourrelé de remords et de frayeur, sauta sur le premier cheval qui se trouva sous sa main; et sans selle ni frein, sans armure,

sans épée, tête nue, il fuit de toute la vitesse du coursier, abandonnant alliés et armée. Les rois maures suivirent bientôt son exemple ; mais du moins ils montaient leurs chevaux de bataille, tandis que le roi Ramire avait abandonné le sien de peur qu'il ne fût remarqué et reconnu à sa beauté et la richesse de ses harnais.

Après la fuite des quatre souverains, le combat devint une boucherie. Les uns couraient en forcenés vers les fortifications et se précipitaient dans les fossés ; d'autres, chargés de ce qu'ils avaient de plus précieux, cherchaient à fuir ; quelques groupes, serrés autour de leurs étendards, combattaient en désespérés : le courage coûte la vie à ceux-ci, comme à ceux-là leur cupidité. Tous enfin recoururent à la fuite; jamais débandade ne fut plus complète ; aussi fut-elle funeste à un grand nombre. Dans cette contrée plane et découverte au loin, la cavalerie courait à bride abattue, dans l'espoir de joindre Ramire ou les rois infidèles, et tuait en passant. Mais les monarques avaient trop d'avance, et tous les efforts furent inutiles. Don Garcie demeura maître du champ ou plutôt du charnier de bataille. Les armes, les drapeaux, les vivres, les trésors, les riches tentes des rois confédérés, les dépouilles dont elles étaient remplies, en un mot le camp entier tout passa aux mains du vainqueur.

Après le combat, un valeureux ricombre, Sancho Fortunez, qui s'était particulièrement signalé à l'attaque des quartiers de Ramire présenta au roi le superbe cheval abandonné par son frère, et lui en fit don avec ses somptueux harnais, la selle garnie et surchargée d'argent, et le mors de la bride, ainsi que tous les accessoires, en même métal. Don Garcie reçut ce présent avec un plaisir tellement vif que, pour témoigner au ricombre le prix qu'il y attachait, il lui donna en propre, sans aucune redevance ni suzeraineté de la couronne, la seigneurie et ville d'Ororbia, qui relevait d'Etchaury, et se trouve à une lieue et demie de Pampelune, près de l'Erga. Le roi laissa prendre haleine à ses troupes fatiguées, partagea le butin entre les officiers et les soldats, les loua de leur valeur et remercia les habitants de Tafailla de leur confiance en lui, de leur concours, et de leur fidélité.

Naguère encore on voyait vers le sud-ouest de la ville, environ à un quart de lieue des murailles, deux pierres pyramidales élevées par Don Garcie, en commémoration de ce combat. Elles étaient au lieu dit Torreta et Baranquel, que sépare la route d'Olite à Tafailla. Sur celle de Torreta on distinguait les traces d'une inscription, devenue illisible par les injures des siècles et des intempéries. Ces deux points avaient été choisis comme indiquant l'emplacement des tentes royales de la coalition, et les endroits les plus ensanglantés.

Don Garcie se mit presque aussitôt en marche pour l'Aragon, dont il prit possession après avoir expulsé les Musul-
1044 mans de toutes les terres chrétiennes; il dépouilla Don Ramire de ses états et ne lui laissa que les provinces de Sobrarbe et Ribagorza. Don Gonzalez était mort sans postérité, et sa souveraineté était échue à Don Garcie, en qualité d'aîné. C'était cet accroissement de puissance qui avait excité la jalousie de Ramire, et l'avait entraîné à la guerre commencée et terminée par la bataille que nous venons de tracer (*).

Don Ferdinand, roi de Castille et Léon, tout en reconnaissant la faute de son frère d'Aragon et la justice de son châtiment, n'en pouvait cependant voir la rigueur sans chagrin. Il est probable que les prévisions et les calculs politiques occupaient une place dans ses sentiments fraternels. Voisin, limitrophe même de la Navarre, il était assez rationnel qu'il regardât avec un certain ombrage l'extension croissante de la puissance de Don Garcie. D'un autre côté il n'était pas sans inquiétude, et craignait que Don Ramire, dépossédé de son royaume, fût, en désespoir de cause, se jeter dans les bras des Musulmans, qu'il les intéressât au recouvrement de son royaume, et par suite au renversement, comme au partage de la Navarre. Don Ferdinand entama des négociations avec son frère de Pampelune; il en chargea, en partie, des évêques et autres personnages dont le caractère et la haute

(*) Rod. Tol. — Luc. Tud. — L. del Marm. — Yep. — Sandov. — Zurit. — D. J. Briz-Martin. — Marian. — Turq. — Chén. — Mor.

position avaient une influence naturelle, et donnaient du poids à leurs démarches.

Le roi de Pampelune, dont la colère était plus prompte et plus violente que durable, prêtait déjà l'oreille à un arrangement, lorsqu'une circonstance fortuite, et miraculeusement racontée par les auteurs espagnols vint hâter l'accomplissement de la négociation. Ce fait est trop curieux pour le passer sous silence ; il nous conduira d'ailleurs à cette conclusion : que les chrétiens avaient commencé dès lors à introduire dans leurs récits le merveilleux et l'exagération du langage poétique des Orientaux.

Don Garcie, rêvant à son raccomodement avec son frère, qu'il avait vaincu et châtié, se promenait à cheval, seul, aux environs de Naxera. Il avait fait de cette ville, où il avait été élevé, son séjour habituel et préféré ; c'est pourquoi on lui en avait donné le surnom. Une perdrix se leva en avant et tout près de lui, lorsqu'un vautour qui vint à paraître subitement, lui donna la chasse. La perdrix traversa à tire-d'aile la rivière de Naxerilla, son ennemi la suivait de près. Au moment d'être prise, elle entra dans un épais fourré. Le roi, poussé par une force majeure autant que par son amour pour la chasse, passa la rivière à gué, et s'avança vers le roc couvert de halliers, dans lesquels avaient pénétré la perdrix et son ennemi mortel. Il se fraya un passage à l'aide de son épée, et découvrit bientôt l'ouverture d'une grotte ignorée. Descendu de cheval, il y entra, et fut frappé d'étonnement et de saint respect à la vue d'une statue de la vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras.

Quelque chrétien fugitif l'avait sans doute cachée dans ce lieu désert, pour la préserver de la profanation des païens. Elle était posée sur un autel grossièrement fait, et placée entre un vase de terre couronné de lis et une clochette en bronze. Ce qui pénétra le roi d'une plus grande surprise encore, et d'une vénération plus profonde, ce fut l'aspect de l'autour et de la perdrix, réfugiés tous deux aux pieds de la statue, l'un à côté de l'autre, sans crainte et sans méfiance, comme si leur naturel avait toujours sympathisé.

Se prosternant alors devant l'image sainte à laquelle il

attribuait ce miracle, il l'adora, accepta ce qu'il venait de voir comme d'un heureux augure dans la guerre qu'il méditait contre les Maures, et résolut de construire dans ce lieu un monastère en l'honneur de la mère de Dieu. C'est l'endroit même où il existe aujourd'hui sous le nom de Santa-Maria la Real de Naxera. Cette pensée fut suivie de celle de la création d'un ordre de chevalerie, la première institution de ce genre en Navarre. Les insignes étaient un collier d'or tout garni de fleurs de lis en argent. Cet ordre fut consacré à la vierge Marie, et mis sous sa protection; des pratiques religieuses y furent attachées. Le roi s'en décora, ainsi que les infants ses fils, les ricombres et principaux de l'état.

Vers la fin de l'année, les rois Don Ferdinand et Don Ramire se réunirent à Don Garcie, qui les reçut fort gracieusement dans sa cour et les nomma chevaliers de son ordre. C'est de cette époque que date, en Espagne, l'usage de représenter l'ange saluant la vierge, avec un vase rempli de fleurs de lis auprès d'eux. Quant à la clochette, elle portait une inscription latine dont on n'a pu extraire que quelques mots dont la traduction est : «.....Pensée sainte et spontanée. Honneur à Dieu et liberté à la patrie. »

Cet ordre de chevalerie ne fut pas très-suivi sous Don Garcie et son fils Don Sanche de Peñalen. Il fut repris dans la suite par l'infant de Castille Ferdinand, dit d'Antequera. Ce prince lui conserva la même insigne, avec l'adjonction d'un griffon, aux serres duquel pendait le vase contenant les fleurs de lis. On le voit en 1403, se rendre processionnellement à l'église de Sainte-Marie l'Antique, à Médina Céli, déposer les colliers de l'ordre sur l'autel auquel se célébrait le sacrifice de la messe. Don Ferdinand, ayant repris les colliers après leur bénédiction, en revêtit un lui-même, et en passa ensuite au cou des infants ses fils. C'étaient Don Alphonse, depuis roi d'Aragon et de Naples; Don Juan, roi de Navarre par son mariage avec Doña Blanca, la fille de Charles le Noble, et roi d'Aragon par la mort de son frère, sans postérité; Don Henrique, grand-maître de l'ordre de Saint Jacques; Don Sanche de celui de Calatrava, et Don Pèdre mort dans la guerre d'Italie.

Après son avènement au trône d'Aragon, Don Ferdinand andit beaucoup cet ordre et nomma grand nombre de valiers. Lorsque dans sa guerre contre le comte d'Urgel, 'empara de la ville de Balaguer, on le vit toucher trois de son épée huit cents gentilshommes qui s'étaient tingués dans cette campagne. C'était la marque prépara- e de la solennité dans laquelle il devait ensuite, à l'église, décorer du collier.

L'entremise du roi de Castille fut heureuse pour Ramire. a Garcie pardonna généreusement les offenses de son re et lui rendit son amitié et son royaume d'Aragon. Don dinand, en sage politique, s'était porté avec ses troupes Zamora; chemin faisant il avait emporté d'assaut le fort Kena, passé la majeure partie de la garnison au fil de ée, et réduit le reste en esclavage. Tout ce qu'il rencontra places fortes jusqu'à Visée, subit le même sort. Visée endue par l'art, la nature, et un fort détachement, ren- mait de grandes richesses. Après trois semaines d'un ge actif, la brèche fut trouvée praticable; l'assaut fut é, et la ville enlevée, malgré une résistance désespérée. rmi les prisonniers était l'arbalétrier maure qui avait tué roi Alphonse. Ferdinand lui fit couper les deux poignets, le pied dont les archers se servaient pour bander leur ne; il le fit ensuite mettre à mort. Le roi poussa jusqu'aux rds de la Malva, aujourd'hui Mondego, qui baigne les rs de Coimbre, et revint à Léon, où l'accueillit l'enthou- sme de ses sujets.

L'hiver de cette année fut employé par lui et par Don rcie, à faire, chacun de son côté, les préparatifs de la npagne que tous deux méditaient séparément pour le ntemps suivant. Don Ferdinand suivait toujours son plan 1045
reconquérir les pays perdus en Portugal, au temps d'Al- nzor, et de s'organiser ainsi une frontière facile à garder. imbre lui parut un point essentiel pour l'accomplissement ce projet; il s'y achemina dès le premiers jours de la lle saison, en 1045. Intéressé à endommager cette ville le ins possible, il résolut de la réduire par la famine, et la qua étroitement. Peu s'en fallut qu'il ne subît lui-même

le sort qu'il préparait aux assiégés. Il manquait absolument de vivres, était même sur le point d'abandonner son entreprise, lorsque des religieux, à ce que rapporte l'archevêque Rodrigue de Tolède, lui portèrent des provisions, et lui révélèrent l'extrême pénurie des Coïmbrois. Encouragé par ce ravitaillement, et cette heureuse nouvelle, le roi resserra son blocus; les Maures, réduits aux abois, demandèrent à capituler. Il leur fut permis de sortir de la ville, avec leur avoir et leurs familles. Le commandement de cette place importante fut confié à ce même Sisenand que nous avons vu plus haut aller chercher un asile auprès des Musulmans, à la suite de sa révolte contre le roi. Sisenand repentant avait, depuis, fait sa soumission, obtenu sa grâce, et ne cessa plus de se montrer digne de la haute confiance dont l'honorait Ferdinand en lui donnant un poste aussi important.

Le roi de Navarre à la tête de nombreuses troupes s'était porté sur Calahorra, fameuse par les siéges qu'elle avait soutenus lors de Sertorius. Il assit et divisa ses camps tout autour de la ville, qui ne peut être attaquée que par son côté occidental, et forma un blocus exact. Il coupait ainsi tous les secours que les Arabes, selon toute apparence, enverraient à la défense d'une place qui était pour eux d'un si grand intérêt. Calahorra assurait le passage de l'Ebre, et sa possession ouvrait la frontière entre les états des Maures et la Navarre. Mais la lenteur et les risques de ce genre de siége, qui expose également à la disette assiégés et assiégeants, ne convenaient pas plus à l'impatience de Don Garcie, qu'à la fougueuse et inquiète valeur des Navarrais. Il fut donc résolu qu'on recourrait à la vive force et aux brusques attaques. Le roi fit rapprocher sa ligne, resserrer la ville, et profitant de quelques petits endroits planes qui s'étendaient de distance en distance, s'établit tout près des murs et des tours. Sûrs de ne pouvoir être coupés dans leurs sorties, tant à cause du peu de largeur de ces terrains isolés les uns des autres, que par la nature rocailleuse et abrupte des anfractuosités profondes qui les séparaient; les Maures fondaient fréquemment sur les chrétiens, renversaient leurs ouvrages, leur livraient des combats meurtriers et d'autant

plus âpres, qu'assurés sur leurs derrières, ils se portaient en masse sur un seul et même point : la difficulté et le temps nécessaire pour franchir les ravins et les coupures du sol, entravaient les mesures de précaution, et entraînaient une lenteur forcée dans l'arrivée des secours. Les encouragements et la présence du roi, l'ardent désir des chefs et des soldats de se signaler sous ses yeux, l'emportèrent sur tous les obstacles. Dans une attaque qu'ils firent, les infidèles furent vigoureusement refoulés jusque dans leurs murailles, et perdirent beaucoup de monde. Les assiégeants s'emparèrent des fossés, se mirent à l'abri des projectiles de la place sous des mantelets, et commencèrent à battre en brèche, tantôt en ébranlant les murs avec de fortes machines de guerre, tantôt en les sapant. Dès que Don Garcie vit quelques ouvertures pratiquées, cédant à son impétuosité naturelle il ordonna l'assaut. Les Navarrais passèrent les fossés sur les décombres dont ils étaient remplis, et le combat commença avec ardeur, aux cris de guerre répétés des assaillis et des assaillants. Mais les inégalités, les aspérités des éboulements, rendaient le terrain difficile, et amortissaient la violence du choc. Devant les brèches les Musulmans présentaient leurs rangs épais et serrés ; sur les flancs des assaillants, des archers garnissaient les tours, d'où pleuvait sans relâche une grêle de traits, de pierres, de javelots, qui tuaient en grand nombre les chrétiens.

L'honneur du premier assaut avait été accordé à l'avant-garde. Ces hommes éprouvés, impassibles dans le danger, étaient excités encore par les cris de ceux qui les suivaient de près. Ils s'acheminaient à l'escalade, dans l'espérance d'une chance plus favorable alors que, de plain pied avec les 1045
Maures, ils pourraient croiser le fer avec eux. Mais ces ruines inégales et mouvantes, les cadavres qui s'amoncelaient sur la brèche, le sang qui en rendait les approches glissantes ; le cimeterre mahométan d'un côté, de l'autre la continuelle émission de traits des archers : tout retardait le succès des chrétiens, sans abattre leur courage. Des troupes fraîches relevaient les troupes épuisées ; les blessés et les morts étaient remplacés par de nouveaux combattants. Au

milieu de ces attaques sans cesse renouvelées et repoussées; pendant ce flux et reflux sanglant, un détachement de Navarrais découvrit un endroit plus faible, et moins gardé par les infidèles, concentrés sur la brèche. Aussitôt des échelles furent dressées, les murs escaladés, et les soldats de Don Garcie se précipitèrent dans la place, aux cris de *ville gagnée*. Les défenseurs des remparts furent troublés par ces clameurs, qui s'approchaient d'eux, et déjà étaient entendues des assaillants du dehors.

Les assiégés étaient obligés de faire face à deux dangers; la défense principale faiblit. Les chrétiens s'en aperçurent, redoublèrent d'efforts et d'ardeur; ceux des derniers rangs poussaient et soulevaient ceux des premiers; ils ne voulaient pas, après tant de sang et de souffrances, perdre le prix de tant de morts, et d'un aussi long combat, ni laisser à leurs compagnons, qui avaient déjà pénétré dans l'intérieur, l'honneur d'achever seuls leur ouvrage. A mesure que l'attaque devenait plus pressante, les Musulmans mollissaient. Un dernier élan rendit enfin les chrétiens maîtres de la brèche. Les murs, les tours, les divers postes furent enlevés; et tandis que les uns se précipitaient à la poursuite des Maures, les autres se dirigèrent vers la porte battue par leurs compagnons du dehors, et l'ouvrirent. Alors, comme l'eau qui a rompu sa digue, se répandirent dans toutes les rues, les bataillons navarrais. Les Musulmans se défendirent partout, se barricadant et songeant plutôt à vendre chèrement leur vie, qu'à rétablir un équilibre qu'ils reconnaissaient détruit sans retour.

Cette résistance longue et désespérée ne fit qu'irriter les vainqueurs. Tout fut passé au fil de l'épée, et Calahorra se trouva encore une fois baignée dans le sang et pavée de cadavres. La ville fut ensuite mise à sac, et les guerriers trouvèrent, ainsi qu'ils l'avaient espéré, la récompense de tant d'héroïques travaux dans la grande richesse du butin. La prise de Calahorra eut lieu dans les derniers jours d'avril. Le premier soin du pieux Don Garcie fut de relever, avec magnificence, l'église et le siége épiscopal, que la domination des infidèles avait supprimé pendant tant d'années.

Il fit ensuite de grandes donations, tant à l'église et à l'évêque de cette ville, qu'à divers autres monastères.

Don Garcie resta quelque temps à Calahorra. Il fit relever et fortifier sous ses yeux les murs, et tous les endroits qui en avaient besoin. Il voulait mettre cette ville à l'abri pour l'avenir, et la peupla d'habitants chrétiens. On voit qu'à la fin de mai, un mois après la conquête, il y était encore avec Doña Estephania sa femme ; soit qu'il l'eût fait venir ; soit, ce qui n'était ni rare ni étrange à cette époque, qu'elle eût suivi son royal époux dans sa périlleuse entreprise. Don Ramire vint aussi féliciter son frère de son brillant succès. Le Navarrais ne borna pas là ses victoires. Luis Del Marmol nous le montre vainqueur à Tudela, et rendant tributaires les rois de Huesca et Saragosse. Ce dernier lui payait, de l'aveu même des historiens arabes, une redevance de mille pièces d'or par mois (*).

Les guerres intestines dévoraient toujours les Musulmans. L'Andalousie était livrée à la dévastation, et les chrétiens réitéraient avec succès leurs attaques contre les Arabes du nord. Affaiblis par leurs divisions, ceux-ci se voyaient toujours arracher quelques villes, et reculaient forcément vers 1046
leurs capitales les limites que la main victorieuse de leurs anciens souverains avaient tracées aux vaincus. Don Ferdinand Ier avait déjà poussé ses conquêtes dans la riche Lusitanie. Visée, dépôt des richesses musulmanes, avait été prise, pillée et brûlée ; Coimbre et Lamego étaient tombées devant l'heureux monarque ; le butin, les captifs, les troupeaux, enrichissaient lui et ses armées de Castille et Léon, et cette année le vit renversant et rasant tous les forts détachés, construits par les Arabes dans la Vieille-Castille, dont il les chassa entièrement. Les Maures furent refoulés au-delà des montagnes de ce royaume, et le passage leur en était défendu par de fortes garnisons.

Le roi de Tolède et de Badajoz s'opposaient ensemble à Don Ferdinand ; mais leurs efforts étaient impuissants contre ce redoutable bouclier de la chrétienté. L'année suivante

(*) Hist. Arab. — Sandov. — Yepès. — Zurit. — Rod. Tol. — Luc. Tud. — Garibay. — Luis del Marm.

le roi de Léon ravagea tout le pays des environs de Medina Céli et revint chargé de riches dépouilles. La guerre allumée de nouveau contre les Mahométans, embrasait alors l'Espagne depuis les bords du Tage jusqu'à la mer. Ces rois à puissance si restreinte, cherchaient à se culbuter mutuellement pour s'agrandir ensuite des ruines les uns des autres. Ceux de Séville, de Malaga, de Grenade, de Cordoue et de Tolède étaient alors en pleine hostilité. Ce dernier, le valeureux Aben-Dylñun, était le plus puissant de tous, et se trouvait attaqué par des forces supérieures.

Pendant qu'il était ainsi pressé, Don Ferdinand, à la tête d'une armée plus nombreuse encore que les précédentes, vint ravager tout le plat pays du côté de Salamanque et mettre le siége devant cette place. Il la serra tellement que,
1048 malgré l'excellence de ses fortifications, elle fut obligée de demander à Aben-Dylñun de prompts secours, sous peine de reddition. Ce hardi Musulman, ne pouvant faire tête à tous les orages qui fondaient à la fois sur lui, accourut lui-même chargé de richesses et de présents. Il les offrit à Don Ferdinand, le suppliant humblement de lui accorder une trève. Il lui proposa même de se déclarer son vassal, et de lui payer un tribut annuel. Malgré les conseils des officiers du roi de Léon, qui l'engageaient à se méfier de celui de Tolède, Don Ferdinand se laissa toucher par la triste position de ce prince, accepta ses offres et retira ses troupes. Dès qu'Aben-Dylñun fut tranquillisé de ce côté, il s'adressa à son gendre, Abd-El-Melic, seigneur d'Alarcon et Cuenca, et fils du roi de Séville. Abd-El-Aziz, roi de Valence, envoya secrètement des troupes à celui de Tolède qui rassembla également tous ses vassaux et alliés, pour écraser le roi de Cordoue. Quand le printemps arriva, Don Ferdinand s'apprêta à porter la guerre chez le roi de Saragosse. Celui-ci en ayant été prévenu à temps, acheta la paix aux mêmes conditions qu'Aben-Dylñun, et devint tributaire et vassal du roi de Léon. Don Ferdinand profita des loisirs de la paix, pour réunir un concile national à Coyanca (*).

(*) Conc. Hisp. — Rod. Tol. — Alph. de Carthag. — Luc. Tud. — Mor.— Chron. var. ant.

Le roi de Navarre tomba dangereusement malade. Don Ferdinand, que n'occupait alors aucune guerre, se rendit à Naxera, résidence habituelle de Don Garcie, pour lui témoigner l'intérêt qu'il prenait à son état. Don Garcie l'accueillit avec tous les dehors de la plus sincère amitié ; la cour entière lui témoignait un respect profond et une joie sincère de le voir. Cependant, au fond de l'âme, le roi de Navarre avait conçu une noire jalousie contre son frère. La gloire dont s'était couvert Don Ferdinand, la rapidité de ses conquêtes sur les Musulmans, les hommages dont l'entouraient les princes mahométans devenus ses vassaux, son renom de magnanimité et de générosité; tout avait concouru à lui aliéner les sentiments de Don Garcie. Pendant qu'il était sans soupçon ni arrière-pensée à la cour de Navarre, le roi de Léon fut secrètement averti que son frère le voulait faire arrêter et enfermer. L'avis était grave; il se trouva vrai. Don Ferdinand, prétextant un motif suffisamment plausible, retourna en toute hâte dans ses états. Il était ulcéré de la fausseté insigne de son frère, et de l'injure sanglante qu'il lui avait préparée. Don Ferdinand partit donc la vengeance dans le cœur; néanmoins il la dissimula long-temps. Don Garcie, de son côté, était d'autant plus piqué d'avoir manqué l'exécution de son projet, qu'il se voyait découvert et ne songeait plus qu'aux moyens de détruire chez son frère la fâcheuse impression qu'il devait nécessairement avoir emportée.

Sur ces entrefaites, et vers la fin de l'année, mourut la
reine douairière de Léon Doña Elvira, belle-mère de Don 1052
Ferdinand. Elle fut inhumée dans la cathédrale de Léon. En 1052 mourut aussi le fameux Aben-Dylñun, roi de Tolède; son fils continua à payer fidèlement le tribut au roi de Léon, terreur des Musulmans.

Don Ferdinand tomba malade à son tour. Don Garcie, dans l'espérance de détruire les soupçons conçus par son frère, fut le visiter. Le roi de Léon le reçut avec les démonstrations
les plus amicales; Don Garcie se vit fêté comme si tout était 1052
à jamais oublié. Mais au bout de quelques jours le roi de Navarre fut enlevé, et enfermé au château-fort de Céa. Le

Navarrais, à force d'or et de promesses, suborna ses gardiens et fit donner l'ordre à quelques-uns de ses fidèles, de lui amener des chevaux et de préparer tous les moyens de s'échapper à un jour et un lieu indiqués. Ses intentions furent ponctuellement suivies ; et Don Garcie sortit de sa prison avec tant de secret, mit tant de célérité dans sa fuite, qu'il était déjà sur ses frontières quand le roi de Léon fut informé de son évasion.

Don Ferdinand ne se dissimula pas les conséquences du fait accompli ; et bien assuré que son frère voudrait tirer par les armes une vengeance éclatante de cet affront, il se prépara à recevoir la guerre. Division doublement déplorable, tant par la haine mortelle allumée entre deux frères que pour la cause de l'affranchissement et de la liberté de l'Espagne. Elle aurait pu facilement la reconquérir en restant unie, alors que les Musulmans se déchiraient entre eux et rendaient ainsi plus facile leur expulsion.

Indépendamment de la jalousie attribuée à Don Garcie contre Don Ferdinand, Don Garcie était poussé par un autre grief non moins fort peut-être. Sandoval nous apprend que le roi de Navarre s'était attiré la haine d'un de ses sujets nommé Sancho Fortuñez pour avoir grièvement offensé la femme de ce seigneur. Sancho Fortuñez avait deux frères, Garcie et Aznar, qui épousèrent sa querelle. Ils se retirèrent tous trois dans les états de Castille, après avoir formé le complot de tuer le roi de Navarre. Don Ferdinand les accueillit et leur donna asile. Don Garcie réclama ses sujets pour les châtier comme le méritait le crime qu'ils méditaient. Le roi de Léon les lui refusa. Il devenait dès lors tout naturel que Don Garcie, dans son for intérieur, accusât son frère de complicité avec les conjurés qui en voulaient à sa vie, puisque Don Ferdinand les couvrait de son pouvoir et de sa protection.

Don Garcie, échappé des mains de ses geoliers, ne fut pas plus tôt arrivé en Navarre qu'il réunit toutes ses forces et s'avança immédiatement vers la Castille. Il s'était adjoint, comme auxiliaires, des troupes maures demandées à ses feudataires de Saragosse et Huesca ; et emmena avec lui pour

lui faire faire ses premières armes, son fils Don Sanche, à peine âgé de quinze ans. Don Ferdinand s'avançait de son côté, commandant en personne son armée, dans laquelle marchaient Sancho Fortuñez et ses frères (*).

Les deux rois se rencontrèrent sur les confins de leurs deux royaumes, à trois lieues de Burgos, dans la plaine qui s'étend entre les deux villages d'Agges et Atapuerca, aux montagnes d'Occa. Des deux côtés beaucoup gémissaient des sentiments haineux qui amenaient deux frères sur un même champ de bataille, destiné à se rougir du sang de l'un ou de l'autre, peut-être de tous deux. Ils déploraient le dommage résultant de ce combat, pour la cause de la chrétienté ; combat dont l'issue, quelle qu'elle fût, devait coûter des larmes également amères aux vainqueurs et aux vaincus. De ces réflexions aux démarches il n'y avait pas loin. Aussi plusieurs grands seigneurs et ecclésiastiques, entre autres Inigo abbé d'Oña, et Dominique abbé du monastère de Saint-Sébastien de Silos, s'en occupèrent chaudement. Le premier surtout était très-aimé de Don Garcie et marchait toujours à ses côtés sans jamais le quitter, à ce que nous apprend un vieux manuscrit de l'abbaye d'Oña. Cet abbé employa tout son ascendant sur le roi, pour l'amener à un accomodement. Il fut jusqu'à lui faire remarquer l'attitude de ses troupes qui, mornes et silencieuses, témoignaient assez de la douleur que leur causait cette guerre impie, et combien elles la soutenaient à contre-cœur.

Sur ces entrefaites, Don Ferdinand envoya des ambassadeurs pour demander la paix et la concorde, et offrir satisfaction à Don Garcie, s'il était vrai que l'arrestation dont il avait été l'objet eût été opérée par suite d'une erreur. Ils étaient chargés en outre de demander, au nom du roi de Castille, l'entier oubli du passé. Don Fortuño Sanchez, ancien gouverneur, ou menin du roi de Navarre, les deux abbés ci-dessus nommés, grand nombre de seigneurs, ricombres, ecclésiastiques de tous grades se joignirent aux envoyés de Don Ferdinand pour fléchir Don Garcie. Les prières, les

(*) Rod. Tol.—Rod. Sanc.—Moret.—Luc. Tud.—Chron. var. ant.—Sandov. —Turq.

instances furent inutiles; le roi de Pampelune résista à toutes les sollicitations. Esclave à l'excès du point d'honneur, altier, courageux et vindicatif, le susceptible Garcie craignait que l'on imputât à faiblesse, sinon à lâcheté, la concession de se retirer sans combattre, surtout après un aussi grand étalage de forces.

Fatigué des supplications que lui adressaient tant de voix, l'œil courroucé, l'air menaçant, il intima sèchement aux ambassadeurs de son frère l'ordre de sortir immédiatement du camp. Transporté d'une colère toujours croissante, il imposa silence à tout le monde, et avec une inexorable inflexibilité commanda que l'on rangeât sur-le-champ l'armée en bataille. Don Ferdinand, plus profondément blessé encore de ce procédé, imita ce fatal et douloureux exemple.

L'archevêque Rodrigue de Tolède, ainsi que Lucas de Tuy, et la plupart des auteurs, citent ici un trait touchant de Don Fortuño Sanchez. Ce respectable vieillard, qui avait soigné et dirigé l'enfance et la jeunesse de son roi, qui avait acquis sur lui une autorité de père, comme il en avait la tendresse, s'était vu, lui aussi, repoussé comme les autres dans ses entreprises d'accomodement. Ni ses vieux et longs services, ni sa loyale fidélité, ni, dirons-nous, l'imposante majesté de ses cheveux blancs n'avaient rien pu obtenir de l'inflexible Garcie. L'âme navrée, et peut-être aussi troublée par un de ces pressentiments du cœur, familiers à ceux qui ont un profond attachement, Fortuño dit au roi d'une voix émue et altérée : « Seigneur, puisque mon conseil, qui vous « a souvent été heureux, et fut toujours empreint de fidélité, « a été rejeté aujourd'hui, il ne me reste plus qu'une seule « preuve de mon dévouement à vous donner. C'est de ne pas « être témoin des scènes de déplorable destruction devenues « inévitables désormais. Je trouverai dans la mort, que j'ai « hâte d'aller chercher, la seule consolation à laquelle « j'aspire, à laquelle vous me réduisez : celle de ne pas « vous voir périr vous-même. »

Il dit; et se dépouillant, en présence du roi, de son bouclier, casque, cuirasse, qu'il jeta à terre, dénué de toute arme défensive, la lance d'une main, l'épée de l'autre, nu-

tête, le vénérable et preux Fortuño fut à grand pas rejoindre l'avant-garde. Il se mit à sa tête, déterminé, non à défendre sa vie, mais à la vendre chèrement, pour venger, par anticipation, celle de son roi, qui semblait lui être révélée. Cette démarche elle-même trouva Don Garcie impassible. Pour toute réponse, il donna le signal du combat; l'armée de Castille et Léon le répéta aussitôt.

Les armées s'abordèrent impétueusement. Le magnanime Sanchez, issu du sang des rois, combattait avec le courage désespéré d'un homme qui provoque la mort, et la regarde comme son unique refuge contre un malheur poignant et prévu. Après avoir rougi ses armes dans le sang castillan, il tomba au premier rang, comme il y avait combattu, en héros dévoué. Les deux rois, par leur présence et leur exemple, rendaient la lutte plus âpre et plus acharnée.

Sur un des côtés de la plaine dans laquelle se déployaient les deux armées, s'élevait une colline boisée, à laquelle Don Garcie avait appuyé son aile droite. Il avait commis la faute impardonnable de n'avoir pas fait occuper, ni même fouiller cet endroit couvert et important. Don Garcie ne doutait pas que le roi son frère n'eût conservé toutes ses forces pour le combattre de front. Un gros de cavalerie de Léon avait été embusqué dans le bois la nuit d'avant la bataille, et les trois frères Fortuñez, altérés de vengeance et de la soif de laver leur affront dans le sang du roi Don Garcie, faisaient partie de ce corps.

Au plus fort de la mêlée, dans ce moment où il devient impossible de dégarnir, sans inconvénient, un point pour faire tête à un nouveau danger imprévu et soudain, cette cavalerie sortit tout-à-coup de son embuscade et, bride abattue, chargea l'armée navarraise en flanc. Elle rompit facilement des rangs surpris, et entrepris sérieusement sur leur front. Dans le désordre du premier moment elle pénétra jusqu'au roi, accouru avec les hommes qu'il avait trouvés sous sa main. Don Garcie se vit donc impétueusement chargé sans s'y attendre.

En tête de l'ennemi courait Don Fortuño Sanchez, le rebelle. Il frappa le roi d'un si violent coup de lance, qu'il

le traversa d'outre en outre, et le renversa, mourant, de son cheval. Les Navarrais ayant vu tomber leur roi, se pressèrent autour de lui pour l'empêcher d'être pris. Ils combattirent avec furie, tandis que l'abbé d'Oña, Inigo, arrivé en toute hâte, tenait dans ses bras Don Garcie, baigné dans son sang. Le coup était mortel ; Inigo assista de ses prières et de ses exhortations le prince défaillant qui, peu d'instants après, expira soutenu par le pieux abbé. Une grande pierre fut placée depuis au lieu même où le roi de Navarre était tombé et avait rendu le dernier soupir.

L'armée apprenant la mort de Don Garcie, perdit courage et se retira précipitamment vers le camp. Elle fut favorisée dans sa retraite par Don Ferdinand lui-même qui, parcourant le champ de bataille, ordonna d'épargner les chrétiens, et défendit la poursuite. Il abandonna à la fureur de ses soldats les Maures auxiliaires, qui avaient suivi l'armée navarraise. Les Musulmans furent tous massacrés, à l'exception de leurs chefs, qui trouvèrent leur salut dans la vitesse de leurs chevaux. Cette funeste journée eut lieu le premier de septembre 1054 (*).

Aussitôt que les troupes furent rentrées au camp, les chefs principaux et subalternes s'entendirent pour élire Don Sanche, fils de Don Garcie sixième du nom, et dit *de Naxera*. Le jeune prince fut élevé sur le bouclier et nommé par acclamation roi de Pampelune, en remplacement de son père. Les cérémonies militaires suppléèrent aux fêtes du couronnement. La nomination d'un roi prévint les discussions entre chefs au sujet du commandement, réunissant ainsi tous les pouvoirs sur une même tête, dans une seule main. Le corps de Don Garcie fut transporté à Naxera, environ quatorze lieues d'Atapuerca; et inhumé à l'église du monastère de Santa-Maria la Réal, fondé par le feu roi. Don Ferdinand ne s'opposa en rien ni à l'enlèvement du corps de Don Garcie, ni à sa translation, ni à l'élection du jeune Don

(*) Rod. Tol.—Luc. Tud.—Ann. Complut.—Moret.—Ferrer.—Chron. var. ant.— Sánd. — Yepes. — Marian. — Turq. — Chén.—Rod. Sanc.—Princip. de Vian.—Chron. dé las Princip. de Navarr.—Anonym. del tiemp. de D. Théob. —Zurit.



Sanche. Il lui semblait assez cher, sans doute, d'acheter l'établissement de la consolidation de son royaume de Castille, par l'assassinat de son beau-frère, et la mort de son frère. Don Garcie avait régné vingt ans moins quatre mois.

Le nouveau roi de Navarre Don Sanche, cinquième du nom, dit le *Noble*, à cause de sa générosité, et de *Peñalen*, lieu de sa mort malheureuse, se voyait, à quinze ans, héritier proclamé d'une couronne qu'il était en danger de perdre immédiatement. Cependant, comme l'hiver, précoce dans les montagnes d'Occa, commençait à sévir et que Don Ferdinand se préparait à retourner dans ses états, Don Sanche, ayant mis ses frontières en état de défense, se retira à Naxera, dans la Rioja. Il fut présider les funérailles de son père, et porter à sa mère, la reine Doña Stéphania, les consolations qu'il pouvait lui offrir.

Au printemps suivant il fallut songer à de nouveaux préparatifs de guerre. Don Ferdinand menaçait de la recommencer. Ce monarque avait des vues de conquête sur la Vieille-Castille, assignée à Don Garcie dans le partage fait par leur père ; et depuis long-temps il regardait de mauvais œil cette séparation de la Castille en deux portions. Celle qu'il convoitait est la partie comprise entre les montagnes de Burgos et d'Occa, jusqu'à la mer cantabrique, y comprenant le côté septentrional de la Bureba d'aujourd'hui, et que l'on nommait alors Asturies de Laredo (*).

Cependant, Don Ferdinand ne voulut point profiter de l'avantage que pouvait lui donner la grande jeunesse de son neveu, et ne lui déclara pas la guerre, qui paraissait imminente. Il se contenta d'entrer dans la vallée d'Oña, et d'enlever le corps de son père du monastère de Saint-Sauveur, où il avait voulu être déposé. Mécontent des dispositions prises par ce grand prince pendant sa vie, le roi de Léon vint le troubler jusque dans la paix de son tombeau. Il le transféra dans la ville de Léon, cédant en cela, selon Don Rodrigue de Tolède et Lucas de Tuy, aux instances de la

(*) Rod. Tol.—Luc. Tud.—Alph. d. Carthag.—Moret.—Marian.—Ferrer.—P. d'Orléans.—Mayerne.—Rod. Sanc.—Chron. var. ant.

reine Doña Sancha. C'est dans cette même année que fut repeuplée la ville d'Aybar, avec l'autorisation de Don Ramire roi d'Aragon. Les nouveaux habitants furent tirés de la vallée qui, frontière de France, passe par le sud de Roncevaux. Apre, montueuse, stérile, cette vallée d'Aïscoa était riche en population. Elle en fournit aisément Aybar, et d'autant plus volontiers que cette ville est également située sur le sol navarrais.

Lors de la dédicace de la nouvelle église de Saint-Sauveur de Leyre, Don Ramire prit ce prétexte pour se rendre auprès de son neveu ; il forma avec lui une ligue défensive contre le roi de Léon, en cas d'attaque de la part de ce dernier. Les annales de Saint-Jean de la Peña portent que pour lier son oncle d'une manière plus étroite encore, Don Sanche le Noble lui donna, sa vie durant, les villes de Sanguessa, Lerda et Undues ; et le roi d'Aragon, de son côté, regardant son neveu comme chef de la branche aînée et de toute la famille, lui jura par serment amitié fidèle, secours et conseils. Don Ramire observa toujours cet engagement, au point que, dans son testament fait deux ans avant sa mort, en 1061, en faveur d'un fils naturel nommé Don Sanche, il est spécialement porté : qu'il lui donne les seigneuries d'Aybar et Xaviere Latre, sous peine de les perdre en cas de désobéissance à l'héritier présomptif, fils légitime d'Aragon, Don Sanche Ramirez; ou en cas qu'il se déclarât contre le roi de Pampelune.

Don Ferdinand de Castille et Léon ne troubla cependant point la paix entre les chrétiens. Prince doux et bon, autant que courageux, il ne se servait de sa puissance que pour le bien et la prospérité de ses sujets. Sous son règne la culture fut encouragée, et les grandes villes devinrent florissantes. Ce prince fit une irruption sur les terres de Séville, sous le prétexte d'aller y relever les corps de deux vierges et martyres de cette ville. Chemin faisant Don Ferdinand s'empara de Mérida, Badajos et quelques autres cités, qui furent ravagées. Beaucoup de Mahométans périrent, ou furent faits esclaves dans cette campagne. Le roi de Séville, attaqué sans motif, pris au dépourvu, entraîné d'ailleurs par les

plaintes de ses sujets et l'approche de l'armée de Castille, vint se jeter aux pieds du conquérant. Il offrit de devenir son vassal et tributaire, et Don Ferdinand accepta, sous la condition que les corps de Sainte-Juste et Sainte-Rufine lui seraient remis. Mais Aben-Abet ne savait pas plus que les chrétiens de Séville où gisaient ces reliques. Toutefois, pour témoigner de sa sincérité, il offrit de livrer le corps que l'on voudrait. Celui de Saint-Isidore fut emporté, et le roi maure, comme marque de respect pour Don Ferdinand, fit couvrir le cercueil du saint avec un tapis de drap d'or.

Le roi de Castille et Léon, au comble de la puissance, chargé de gloire, béni de son peuple, convoqua vers l'époque de cette translation, une assemblée des états dans la ville de Léon. Il y déclara son intention de diviser son royaume entre ses enfants. Les grands acceptèrent la volonté de leur souverain, et les cortès y souscrivirent.

Etait-ce l'amour ou la faiblesse paternelle, était-ce encore la fausse politique du temps qui entraînait Don Ferdinand; ou était-il aveuglé par son vaste pouvoir et la constante fortune de ses armes, pour en agir ainsi? Il avait vu de près cependant les guerres intestines qu'enfantent de semblables partages, et les déplorables suites de ces guerres. Il ne pouvait ignorer l'affaiblissement qu'un pareil démembrement entraîne dans un état; il savait mieux que personne, le roi de Castille, que s'il avait été puissant et redouté, s'il avait été fort, c'était par la concentration d'un grand pouvoir, par la réunion du royaume de Léon à la portion détachée de celui de Navarre, que lui avait léguée Sanche le Grand; par l'unité, enfin, de vues et de mesures dans son gouvernement, et d'obéissance de la part des peuples à une volonté unique et dominante. Outre que, par le morcellement de cette belle couronne, il mettait ses successeurs hors d'état de combattre efficacement pour le maintien de la religion et la liberté de leur patrie; il jetait encore au milieu d'eux les dents de Cadmus, et leur semait des germes de discorde, de malheur, et par suite, d'affaiblissement. Ces réflexions durent être faites par plusieurs des membres des cortès, dans lesquelles il ne se

trouva pourtant pas une voix généreuse pour rappeler à son roi les leçons de sa propre expérience.

La mesure fut adoptée ; Don Sanche, l'aîné des infants, eut la Castille et le vasselage des Mahométans ; Alphonse le royaume de Léon et les Asturies d'Oviédo. Les princes
1063 devaient, dès lors même, prendre possession de leurs états. La Galice et le Portugal échurent à Don Garcie, troisième né; la ville de Zamora à l'infante Doña Urraca, et à Doña Elvire celle de Toro, afin de les rendre indépendantes de leurs frères. Toutes les ambitions furent excitées par ce moyen, et pas une ne se trouva satisfaite. Don Sanche surtout, l'aîné des fils du roi, ne vit qu'avec un profond regret ce démembrement de l'héritage paternel, qu'il aurait dû seul posséder.

Mais les lois qui régissent les états, comme celles qui gouvernent les particuliers, ne peuvent être le résultat que d'une longue expérience, celle des hommes, des choses et du temps. L'expérience seule ne suffit pas cependant ; il faut des esprits droits, qui sachent en comprendre et en déduire les leçons ; il faut l'absence du despotisme, pour que la voix du législateur puisse être entendue ; il faut des hommes courageux pour porter d'une manière ferme, comme un flambeau, la vérité aux yeux des rois ; courageux en même temps que purs et désintéressés, pour pouvoir dire avec énergie et conviction aux peuples : La sagesse, fruit de l'enseignement des âges et des malheurs passés, exige les mesures actuellement prises dans vos intérêts ; vous y obéirez pour votre bien-être et pour celui du monde.

La voix de l'homme de bien, de l'ami vrai de son pays, peut et doit clamer ainsi ; mais il faut la grande épée d'un conquérant, l'influence magique et la volonté de fer d'un héros pour imposer des lois et les faire exécuter, quelque bonnes, quelque sages qu'elles soient. Car les peuples sont de vieux enfants dont il faut faire le bonheur malgré eux, et en quelque sorte, à leur corps défendant.

Don Ramire, tandis que son frère faisait la guerre au roi de Séville, l'avait portée aussi dans le royaume de Saragosse. Le roi de cette dernière ville, feudataire de celui de Léon,

lui demanda le secours qui lui était dû. Ce prince était alors absent; les envoyés musulmans s'adressèrent à son fils, Don Sanche, roi de Castille, qui gouvernait en l'absence de Don Ferdinand. Don Sanche promit ce secours dans un bref délai, et envoya à son tributaire l'ordre de réunir, en attendant, le plus de troupes qu'il pourrait. Le Castillan tint bientôt sa parole. Il avait pour lieutenant-général, le célèbre Don Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé le *Cid* par suite du nom de *Cidy*, signifiant *seigneur*, que lui donnaient les Arabes lorsqu'ils venaient rendre à sa valeur, si justement renommée, l'hommage qu'ils lui devaient. Don Ferdinand, nous dit Garibay, ordonna que le surnom de *Cid* serait conservé au valeureux guerrier.

Aussitôt la jonction opérée avec les Maures, Don Sanche et le roi de Saragosse marchèrent contre Don Ramire, qui assiégeait la ville de Grado, située à l'embouchure des rivières Issavena et Esseva, dans le comté de Ribagorza. Don Ramire leva le siége à cette nouvelle, et vint au-devant de son ennemi. C'était le huit de mai. Le combat s'engagea promptement et se maintint long-temps, sanglant et douteux. L'armée de Don Sanche fut enfin victorieuse, et le roi d'Aragon fut tué dans la mêlée. Son règne avait été de vingt-huit ans et trois mois. Don Sanche, son fils, lui succéda à la couronne. On peut remarquer que les fils aînés des trois frères, Don Garcie, Don Ferdinand, et Don Ramire, portèrent sur le trône, et presqu'à la fois, le nom de Sanche. C'était un hommage rendu à ce nom, illustré par les Mitarra, les Abarca, les Sanche le Grand, Sanche le Noble; tous Navarrais (*).

Vers cette époque furent députés à Mantoue, en Italie, trois évêques espagnols, pour assister au concile convoqué par
le pape Alexandre II. C'était la première fois que l'Espagne 1065
envoyait ses prélats. Ces évêques, ensuite des démarches faites à la mort du pape Nicolas II, par les légats du pontife

(*) Rod. Tol. — Luc. Tud. — Chron. génér.— Moine Pinnat.— Yepès.— Sandov. — Vid. de Don Fernand.— Garib.— Moret.— Mayern.— Hist Arab. — Rod. Sanc.— Marian.— Ann. de San Juan de la Peña. — Chén.— Conde. — Pelag. de Oviéd. — Prince de Vian.— Zurita.

actuel alors prétendant, avaient pour mission de soumettre au concile les livres des offices gothiques, suivis dans toute la Péninsule. La cour de Rome, qui poursuivait sans relâche l'établissement et l'extension de son autorité, proscrivait cet office, qui ne reconnaissait que la suprématie religieuse du pape, et non la temporelle. Cependant le concile de Mantoue fut obligé de reconnaître l'entière orthodoxie de ces livres. Ainsi le suffrage du souverain pontife présidant un concile savant, leur était acquis. Nous verrons dans la suite le cas que l'on fit à Rome de ce jugement, lorsqu'il y fut établi que, sans l'abolition de ces offices, l'Espagne ne serait jamais sujette soumise du Saint-Siége.

Les rois maures avaient regardé le partage de ses états fait par Don Ferdinand, comme une preuve de sa faiblesse, occasionnée par l'âge. Ils jugèrent le moment opportun pour s'affranchir de la sujétion à laquelle les avaient réduits les armes de ce premier guerrier, et refusèrent de lui payer le tribut. Le vieux roi rassembla une nombreuse armée d'hommes aguerris, et fondit sur les frontières des états de Tolède et Saragosse. Le feu et le massacre marquèrent son passage. Il s'empara des villes et places de Gormaz, Vado del Rey, Aguilera, Berlanga, Riba de Sanzuste, Mora, Gormassas; et porta jusqu'à Médina Céli et Valence, la terreur et la victoire. Les environs en furent ravagés. Surpris par la maladie au milieu de ses triomphes, qu'il voulait pousser plus loin encore, Don Ferdinand se retira à Léon. Il y arriva la veille de la Nativité, et peu de jours après mourut, revêtu d'un habit de pénitent, avec toutes les marques de la plus fervente piété; ce qui valut à ce grand roi le surnom de Catholique. Véritable mort d'un prince chrétien, qui avait encore, pour ainsi dire, en fermant les yeux, les armes à la main contre les oppresseurs de son pays et les ennemis de sa religion (*).

Nous remarquons que dans une donation pieuse, faite par Don Sanche de Peñalen au monastère de Saint-Sauveur de Leyre, en 1066, se trouve comme témoin et signataire un

(*) Moret.— Hist. Univ.— Rod. Sanc. — Rod. Tol. — Hist. Arab.— Luc. Tud.— Ferrer.—Mayern.—Garib.— Conde.--Chén.—Concil. Hisp.— Marian. — Pelag. de Oviéd.



certain Orbita, évêque de Guipuzcoa. C'est la première fois que l'on trouve cette province désignée par ce nom, et qu'il 1066
est question de son évêque.

Ce fut moins par respect pour la mémoire de son père, contre l'arrangement duquel il avait protesté dès le moment qu'il fut fait, selon quelques historiens, qu'à cause des droits de Doña Estephania sa mère, au royaume de Léon, que Don Sanche de Castille n'entama pas de suite la guerre contre son frère Alphonse. Don Sanche avait hérité du courage de son père ; entreprenant et presque incapable de repos, il était d'une extrême ambition. Il ajourna cependant ses projets, et fut occuper son activité contre les Maures. Il obtint quelques succès et s'attacha à l'embellissement et la prospérité de la Castille ; sa résidence était Burgos. Il aurait pu employer d'une manière plus utile à l'Espagne le temps de son règne, en combattant l'ennemi commun ; car pendant les sept ans de sa durée il fatigua ses sujets par des guerres continuelles. Des combats, des siéges, des envahissements, l'emprisonnement, l'exil ; voilà ce que présente cette courte série d'années ; et ce fut toujours contre ses frères, ses sœurs, ses parents.

La reine-mère mourut le sept novembre 1067, pendant que Don Sanche de Castille était en guerre avec ses deux cousins, Don Sanche de Peñaleu ou le noble roi de Pampelune, et Don Sanche d'Aragon. Le roi de Castille, sans déclaration de guerre préalable, était entré dans les états de Navarre, s'était emparé déjà de Pancorvo, avant que Sanche le Noble eût pu se mettre en défense. Il nomma gouverneur
de cette ville, pendant que lui-même était à San-Millan avec 1067
les infantes ses sœurs, un des principaux seigneurs de Castille, Don Garcia Ordoñez. On voit par là que le Castillan était déjà au cœur de la Bureba. Don Sanche le Noble, attaqué si brusquement et tant à l'improviste, laissa les vaillantes populations de Bureba et Rioja avec toutes les ressources que le moment comportait, passa l'Ebre, et se retira en Navarre. Il appela à lui toutes les provinces vasconnes de son obéissance, l'Alava, la Biscaye et le Guipuzcoa. Ces vieux défenseurs de l'indépendance nationale, accoururent avec amour

et empressement, excités par l'injustice d'une guerre qui les menaçait, en outre, dans leur liberté. Sanche de Peñalen demanda aussi au roi d'Aragon son assistance dans cette dangereuse conjoncture. Il lui rappela l'étroite alliance conclue avec Don Ramire, et la consistance qu'en avaient acquis les deux états. L'Aragonais ne fut pas sourd aux prières de son cousin-germain; il se mit lui-même à la tête de ses troupes. Don Sanche de Pampelune avait fait préparer, pour recevoir les détachements qui lui arriveraient, des lieux de réunion, des places d'armes, sur la rive orientale de l'Ebre, près la ville de Mendavia. Cette position, heureusement choisie, couvrait la Navarre, était défendue par le fleuve, se trouvait à portée de secourir promptement la Rioja, et de recevoir d'Aragon les renforts qui ne tardèrent pas à arriver. Il fut décidé que, afin de profiter de l'ardeur des troupes, l'on irait au-devant de l'armée castillane pour lui livrer bataille. Sanche de Castille, aveuglé par la rapidité de ses succès à peine contrariés, imagina que la peur faisait abandonner la campagne à son adversaire. Il s'était, en conséquence, de plus en plus enfoncé dans les états de Navarre, avait passé l'Ebre plus haut que le roi de Pampelune, et s'était venu établir à trois lieues de Mendavia, dans une vaste plaine où Sanche le Fort, en 1219, éleva la ville de Viane. Cette plaine portait alors le nom de *champ de la vérité*, parce que c'était là que les chevaliers navarrais et autres, venaient soutenir, la lance au poing, leur bon droit et en appeler au *jugement de Dieu*.

Les deux partis se cherchaient, ils se rencontrèrent bientôt; le combat fut offert et accepté avec un égal empressement des deux côtés. Le Castillan était excité par l'orgueil de ses premières réussites et la fougue de son caractère; le Navarrais se trouvait enflammé par une vengeance bien naturelle et le désir de repousser une injuste agression, en recouvrant ce qui lui avait été enlevé sans motif. Le choc fut terrible. L'armée castillane était réduite à vaincre ou à se voir détruire, à cause de l'imprudente et longue pointe faite dans le pays ennemi; les Navarrais, de leur côté, combattaient pour châtier la témérité et l'arrogance des Castil-

lans, en même temps que pour recouvrer leurs biens; les Aragonais n'aspiraient qu'à l'honneur de contribuer à la victoire. Les rois des deux partis ne se ménageaient pas non plus; ils parcouraient les rangs et animaient leurs hommes de la voix et de l'exemple.

Il y avait déjà long-temps que le sang coulait à flots, et que le succès flottait indécis, lorsqu'un corps de Navarrais se porta tout-à-coup, avec un irrésistible élan, sur le point où combattait Sanche de Castille. Ils enfoncèrent le corps de troupes qui couvrait le roi, et commençaient déjà à pénétrer dans les rangs ennemis. Le danger était pressant; Don Sanche accourut pour rétablir la chance qui allait lui échapper; un coup de lance le porta à terre. Son armure le préserva; mais il aurait été infailliblement pris sans le dévouement des siens, qui lui formèrent un rempart de leurs corps, et se firent tuer pour le sauver. Ce bruit, répandu dans l'armée navarraise, augmenta l'ardeur des combattants. Les Aragonais redoublèrent d'efforts, et chargèrent avec tant de vigueur que la victoire se prononça sur tous les points pour les rois réunis. Sanche de Castille, jugeant qu'il était dorénavant impossible de la leur disputer, sauta sur un cheval à sa portée et que l'histoire de San-Juan de la Peña et les écrivains aragonais, prétendent être sans selle ni bride. Don Sanche s'enfuit donc rapidement du champ de bataille. Il craignait de ne pouvoir, dans la foule et la presse de la déroute, passer avec sûreté les rares et dangereux gués de l'Ebre (*).

Ainsi ce jeune présomptueux, qui s'était cru invincible, abandonna son camp avec tout le butin dont il s'était enrichi depuis les montagnes d'Occa, et son armée sans point de ralliement, sans ordre donné, sans place forte pour s'abriter, et obligée de repasser l'Ebre. Le combat qui eut lieu sur le *champ de la vérité* fut un vrai jugement de Dieu; le droit et la justice l'emportèrent sur l'usurpation, l'ambition, et l'orgueil. Cette seule victoire rendit à Don Sanche de Peñalen tout ce qu'il avait momentanément perdu

(*) Ferrer.— Marian.—Sandov.—Moret.—Rod. Tol.—Luc. Tud.—Chron. de San Jn de la Peña.

dans la Rioja et la Bureba. Suivi de Don Sanche d'Aragon, il marcha sur ces provinces et s'avança vers Pancorvo, où s'étaient entassés les vaincus. N'espérant pas être secourus, dès qu'ils connurent l'approche de l'armée combinée, ils abandonnèrent cette place ainsi que quelques autres, surprises par eux lors de leur entrée dans le pays. Les habitants s'armèrent à leur tour, et firent éprouver aux Castillans de grandes pertes dans leur retraite précipitée; résultat ordinaire des invasions manquées.

Cette année, commencée sous de sanglants auspices puisque la bataille de Mendavia avait eu lieu aux premiers jours d'avril, se passa néanmoins sans autre guerre. Les rois alliés, satisfaits de leur victoire et d'avoir recouvré leurs états, renoncèrent à pousser plus loin leurs avantages. Don Sanche d'Aragon retourna dans son royaume et le roi de Pampelune, profitant de la paix pour se livrer à des œuvres pieuses, fit achever un travail depuis long-temps commencé. La magnificence du reliquaire dont il s'agit ici pouvant donner une idée de l'état des arts, en même temps que du genre des donations faites à cette époque par les souverains, nous en allons donner une description. C'était un coffre d'une verge et demie de long sur une de hauteur, en bois précieux incrusté d'ivoire et revêtu de lames d'or pur émaillées de diverses couleurs. Les incrustations, divisées en vingt-quatre compartiments, représentaient plusieurs personnages et figures : par exemple les principaux traits de la vie de Saint-Millan, aux reliques duquel ce coffre était consacré. On y voyait aussi représentés les différents miracles attribués à cet évêque, avec les noms des rois et princes qui contribuèrent par leurs dons à la confection de cette riche pièce, ainsi que ceux des ouvriers qui l'avaient travaillée. Ce reliquaire était, en outre, tout parsemé de pierreries; sur le couvercle brillait une escarboucle d'une grande valeur et de la plus rare beauté, donnée autrefois au monastère par une reine.

Don Alphonse de Léon, prince d'un caractère doux et généreux, préféré de sa mère dont il suivit toujours les avis pendant le temps qu'elle vécut, eut les mêmes égards pour

ses sœurs. Il agissait d'après leurs conseils, et s'en trouva bien, car les infantes étaient princesses d'un grand mérite, sans intrigue ni jalousie. C'est d'après elles que Don Alphonse fit demander, et épousa par procuration, la princesse Agude fille de Guillaume Ier, roi d'Angleterre. Cette princesse mourut en mer, et fut inhumée dans un couvent sur les côtes de France.

Un malheur ne marche jamais seul; le roi de Léon se vit bientôt attaqué par son frère, le turbulent Don Sanche de Castille. Il mit sur pied une armée, forte comme nombre, mais peu aguerrie, et marcha à la rencontre des Castillans. Ils se trouvèrent en présence et se combattirent le dix-neuf juillet, près la ville de Llantada. Don Alphonse, entièrement défait, s'enfuit à Léon, où il se prépara à la défense. L'intervention des deux infantes servit cependant à persuader Don Sanche, qui s'en retourna en Castille. Pendant ces débats entre deux frères, le troisième, Don Garcie de Galice, ne jouissait pas non plus d'une grande tranquillité. Epris des charmes d'une esclave affranchie, il était aveuglément soumis à ses moindres volontés. Aussi les seigneurs galiciens, naturellement remuants et portés à la rébellion, humiliés de se voir élever ou abaisser au gré des caprices de cette femme, offensés de voir inutiles leurs représentations à ce sujet, prirent le parti de se faire justice eux-mêmes. Ils poignardèrent la favorite sous les yeux même du roi, et passèrent aussitôt dans les états de Léon. Quelques mois ensuite le comte Don Froïla ayant eu un démêlé avec Gudestie son neveu, évêque de Compostelle, au sujet de certains droits que chacun d'eux se voulait arroger, fit entrer nuitamment des gens à lui dans la chambre de l'évêque, qui fut assassiné pendant son sommeil. Ce crime resta impuni, grâce à l'anarchie existante dans l'état; car les uns s'étaient rébellés, et les autres tenaient encore pour la cause du roi (*).

Après une inaction d'environ un an, Don Sanche de Castille reprit ses idées de conquête; il revint sur les terres de 1070
Léon, dans l'unique but de détrôner son frère. Don Alphonse

(*) Rod. Tol. — Luc. Tud. — Chron. var. ant. — Moret.

arma de toutes parts et reçut un secours de son frère le roi de Galice. Ce fut le quatorze juillet que les deux armées en vinrent aux mains, près de Carrion de Los Condes située sur les bords de la rivière du même nom, affluent du Duero. Après un combat acharné, Don Alphonse resta vainqueur. Il rentra immédiatement dans son camp, arrêtant le massacre et la poursuite des Castillans. Ses troupes s'abandonnèrent à toute l'ivresse de la victoire.

Pendant qu'elles la célébraient, le fameux Cid Rodrigue Diaz de Bivar, aida Don Sanche à rallier son armée. Les Léonais, endormis en toute sécurité à la suite de la bonne chère à laquelle ils s'étaient livrés, furent surpris pendant leur sommeil aux premières lueurs du jour. La résistance fut presque nulle, le massacre fut affreux. Don Alphonse se sauva à cheval et se réfugia dans l'église de Sainte-Marie de Carrion. L'infatigable Rodrigue, le Cid, le poursuivit à outrance, l'arracha de son asile et le remit aux mains de Don Sanche. Le roi de Léon fut envoyé prisonnier à Burgos, et Don Sanche se dirigea vers Léon, où il entra en vainqueur. A la sollicitation des infantes ses sœurs, il consentit à rendre la liberté à Don Alphonse, sous la condition expresse qu'il abdiquerait la couronne, et se ferait moine au couvent de Sahagun. Le prince détrôné, hors d'état de se défendre ou de refuser, accepta ces dures et pénibles conditions. Il prit l'habit monastique. Don Sanche de Castille se fit proclamer roi de Léon sans grande opposition.

Mais son ambition ne se contenta pas de cette couronne. Vainqueur d'un de ses frères il voulut dépouiller l'autre, et entra dans la Galice, à la tête de son armée renforcée des nouvelles troupes amenées de Castille.

Les états de Don Garcie étaient en butte aux divisions, nous l'avons dit. Ce prince n'avait pas su se concilier l'amour de ses sujets : il n'en fut pas secouru. D'autre part, Don Sanche traitait avec la dernière rigueur ceux qui prenaient les armes contre lui. L'effroi se joignit à la désaffection. Les troupes elles-mêmes abandonnèrent Don Garcie, dont la plus grande frayeur était de tomber au pouvoir de son frère.

aissé de tous, il prit le parti de fuir et fut demander un i au roi de Séville.

l-Moateded, riche, puissant et considéré, maître de ille, Carmone et Cordoue, de l'Algarve, de Gibraltar et toute la contrée voisine, était un des plus formidables ıces mahométans. Il accueillit Don Garcie en roi et le ıbla de biens et d'honneurs. A la mort du généreux Al-ıteded, son fils Muhamad, qu'il avait armé chevalier de ›ropre main en lui ceignant l'épée et lui donnant un écu u céleste parsemé d'étoiles d'or autour d'un croissant lement d'or, remplit dignement envers l'hôte royal de son e les devoirs d'une noble hospitalité.

Cependant Don Alphonse ne songeait qu'à ressaisir sa ›rté en dépouillant le froc qui lui avait été imposé. ; sœurs, avec lesquelles il avait conservé des relations rètes, s'entendirent avec trois seigneurs de la maison ssurez de Léon ; c'étaient Don Pedro, Don Gonzalo et Don 'nando. Ceux-ci trompèrent la vigilance des moines du 1071
nastère, et conduisirent Don Alphonse à Tolède. Ismaël-ı-Dylnûn, non moins généreux que le roi de Séville, orda toute sa protection à Don Alphonse, qui la lui avait nandée en lui racontant ses disgrâces. La douceur du détrôné lui attira l'amitié d'Ismaël, qui se lia étroitement ıc lui. S'étant aperçu que Don Alphonse aimait l'exercice la chasse, le roi de Tolède lui assigna un quartier affecté ui et aux seuls chrétiens. Dans ce quartier se trouvaient ›lques anciennes ruines. Don Alphonse s'y plaisait fort; ıaël lui permit de les relever, et d'y faire quelques cons-ctions. C'est ainsi que prit naissance la ville de Brihuega, on Mariana et d'autres (*).

Don Sanche de Castille et Léon, ayant terminé ses courses Galice et Portugal, revint à Léon. Il avait su l'évasion de n Alphonse, et en adressa de vifs reproches à ses sœurs; disant offensé de l'attachement qu'elles avaient témoigné Don Alphonse et lui conservaient encore. Il leur fit dire ısi qu'elles eussent à lui remettre leurs villes de Toro et

(*) Rod. Tol.—Luc. Tud.—Pelag. de Ovied.—Chron. var. ant.—Marian. Ferrer.—Moret.—Mayern.

Zamora, que leur avait données Don Ferdinand leur père, ajoutant qu'il les mettrait en état de soutenir dignement leur rang. Les remontrances, les réclamations des infantes ne furent pas écoutées. Elles consultèrent leurs sujets sur leurs
1072 dispositions ultérieures, et les trouvèrent disposés à se défendre jusqu'à l'extrémité plutôt que de tomber sous la domination de fer de Don Sanche, offrant même jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Les princesses se mirent alors en mesure de résister aux prétentions envahissantes de leur frère.

Surpris du refus des infantes, le roi entra dans une grande colère. Accompagné du Cid, et suivi d'un grand déploiement de forces, il se présenta d'abord devant Toro, apanage de Doña Elvire. Cette ville effrayée de l'appareil militaire de Don Sanche, se rendit sans coup férir. Le conquérant se porta aussitôt sur Zamora, comptant obtenir le même résultat. Mais Doña Urraca s'était enfermée dans cette place, forte par elle-même et par la nombreuse garnison qui l'occupait. Elle avait en outre, pour gouverneur de Zamora, un homme d'une bravoure, d'un talent et d'un dévouement avéré. C'était Don Arias Gonzalez. Général de la petite armée, chef du conseil, il sut si bien se défendre, et repoussa tellement toutes les tentatives de l'ennemi, que Don Sanche fut réduit à changer le siége en blocus, et à attendre de la famine ce qu'il ne pouvait obtenir par les armes.

Cependant, comme les rois de Galice et Léon étaient détrônés, Doña Urraca n'avait de secours à prétendre de nulle part. La position était désespérée, Don Sanche était irrité, et les habitants commençaient déjà à délibérer entre eux sur les conditions à demander aux vainqueurs. Un des officiers de Doña Urraca, nommé Athaulphe, déterminé au sacrifice de sa vie pour sauver celle de l'infante et de ses concitoyens, demanda au conseil assemblé de suspendre sa décision, s'engageant à faire lever le siége dans un délai de vingt-quatre heures. Ce serviteur dévoué sortit de la ville et se rendit seul au camp ennemi. Il se présenta au roi comme ayant été chassé de la place pour en avoir proposé la reddi-

ion. Il s'offrit aussi à découvrir à Don Sanche une porte ecrète, avec le gardien de laquelle il avait des intelligences.

Athaulphe promit au roi de le faire entrer, lui et ses roupes, par cette poterne. Le roi donna complètement dans e piége ; il voulut même se rendre seul avec Athaulphe au ieu indiqué, pour le reconnaître. Pendant que Don Sanche xaminait attentivement l'endroit, Athaulphe le perça, par lerrière, d'un violent coup de javeline, qui le renversa. Le égicide laissa le roi se débattre dans son sang contre la nort, et rentra dans Zamora. A cette triste nouvelle, l'armée e débanda presque en entier. Le Cid, à la tête des Castilans, fut enlever le corps inanimé de son maître, et se retira n bon ordre. Le siége fut immédiatement levé par suite de et évènement. Ainsi périt, le cinq octobre 1072, victime de on ambition, ce prince auquel ne suffisaient pas les trois oyaumes de Castille, Galice et Léon. Il fut inhumé au nonastère d'Oña.

Don Sanche, dont le port était majestueux et les traits gracieux et nobles, était adroit à tous les exercices du corps, et d'une force musculaire tellement remarquable qu'il en reçut le surnom de *Fort*. Son règne fut de sept ans. Doña Urraca, délivrée des appréhensions du siége, envoya avertir de la mort de Don Sanche, son frère Don Alphonse, qu'elle appela en toute hâte à Zamora. Le prince s'y rendit et fut reconnu avec empressement comme roi, par les seigneurs de Galice et Léon. Les Castillans exigèrent, avant de l'accepter, qu'il fît serment de n'avoir trempé dans la mort de son frère Don Sanche ni comme complice ni comme auteur. Alphonse y consentit. Mais lorsqu'il se présenta devant la réunion des seigneurs de Castille, la noblesse de sa prestance leur imposa tant que pas un n'osa lui rappeler la condition qu'il venait d'accepter. Le Cid, lui seul, prit la parole et réclama du roi le serment promis. Alphonse le prêta, mais ne pardonna jamais à Rodrigue sa hardiesse. Il se servit du courage et de l'épée du héros de la Castille, sans lui avoir jamais voulu rendre ses bonnes grâces. La famille de Don Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé le Cid *Campeador*, ou le

guerrier, contracta des alliances avec les familles royales d'Espagne (*).

Don Garcie de Galice ayant appris la réception faite à Don Alphonse lors de son retour de l'exil, demanda aussi au roi de Séville l'autorisation de retourner dans ses états. Muhamad la lui accorda généreusement, ainsi que l'avait fait Ismaël-ben-Dylnûn pour Don Alphonse. On ne saurait trop louer la conduite de ces princes musulmans, qui offrirent argent et escorte à des rois chrétiens, qu'ils avaient recueillis dépouillés par les leurs, et qui en recouvrant leurs couronnes redevenaient forcément leurs ennemis ; ils le savaient.

Don Garcie, d'un naturel turbulent, rechercha son frère sur la succession de Don Sanche, d'après Ferreras. Une entrevue ayant eu lieu entre les deux rois à Léon, Don Garcie y fut reçu avec toutes les marques possibles d'amitié. Doña Urraca, qui craignait son caractère inquiet, conseilla à Don Alphonse de s'assurer de lui. Le roi de Galice et Portugal fut enlevé de la cour de son frère, et emprisonné au fort de Luna, où il resta jusqu'à sa mort.

La soumission des Galiciens suivit cet acte, qui peut être taxé moins d'exacte justice, que de politique prudente. Don Alphonse après avoir été dépouillé de tous ses droits, réduit à fuir, à demander même refuge et protection à ses ennemis naturels, se trouva, par la combinaison des circonstances, à la tête des royaumes de Galice, Castille et Léon.

Ainsi donc, le projet de Don Sanche, c'est-à-dire la réunion de la puissance établie par Don Ferdinand Ier dans sa seule main, fut la cause de sa perte. Son insatiable ambition, qui avait échoué contre la Navarre, l'avait porté à détrôner ses deux frères, à déposséder une de ses sœurs, à entreprendre le dépouillement de l'autre, et le livra au fer obscur d'un assassin. Cette couronne qu'il croyait avoir tressée pour lui, lui échappa au moment de la saisir, et vint

(*) Sandov.—Pelag. de Ovied.—Ped. de Lum.—Ann. Complut.—Moret.—Garib.—Rod. Sanc.—Rod. Tol.—Luc. Tud.—Marian.—Ferrer.—Hist. Arab.—Mayern.—Conde.—Chén.—Princip. de Viane.

placer sur la tête de son frère puîné, Don Alphonse, lié un moment par lui de sa portion de l'héritage pater-. Témoin et victime de tant de crimes et de châtiments, n Alphonse arriva à la royauté avec les enseignements du lheur, de l'exil, et le grand exemple des punitions qui endent et brisent les ambitieux.

Don Alphonse, veuf sans avoir vu sa femme, songéa à se marier. L'intérêt de ses peuples, les siens même le lui mmandaient. Il demanda et obtint la main d'Agnès, fille duc de Guienne comte de Poitiers. Pendant les fêtes nées à cette occasion, Don Alphonse apprit que le roi de rille, Muhamad-Ben-Abed, mettait une armée sur pied. ître déjà de trois des principautés mahométanes, Muhamad it entré sur les terres de Tolède, dans les états du géné-x Ismaël-Ben-Dylnûn et se fit un devoir de se porter au ours de ce prince.

Comme le roi de Léon n'avait pas prévenu son ancien nfaiteur de cette démarche, Ismaël lui envoya aussitôt des bassadeurs pour le supplier, au nom de leur ancienne ison, de ne pas l'écraser dans un moment si périlleux pour . Alphonse répondit qu'il venait acquitter une dette de onnaissance, et resserrer le nœud de leur amitié; qu'in-mé du danger de celui qui lui avait tendu dans son mal-ır une main amie, il accourait à sa défense. Cette réponse ingea les sombres appréhensions du Musulman en joie et espoir. Ismaël quitta Tolède, dans laquelle il s'était ermé, et vint se joindre au roi chrétien.

Muhamad ne se sentant plus assez fort, envoya Aben-Omar Barcelone, avec mission d'engager le comte Raymond à fournir dix mille cavaliers auxiliaires, moyennant une nme de vingt mille pièces d'or. La moitié en devait être nptée d'avance, et le reste aussitôt l'arrivée de ces trou-s à Murcie. Des otages furent donnés de part et d'autre; comte Raymond s'engagea à conduire lui-même ses Cata-s. Il arriva à Murcie pendant que l'armée d'Ismaël en sait le siége, et n'osa rien entreprendre à cause de sa nde infériorité. Le comte fut même jusqu'à croire que

Muhamad lui avait tendu un piége pour l'y faire périr avec les siens.

La discorde s'était mise dans l'armée assiégeante ; le roi de Tolède en profita. De concert avec Don Alphonse il fondit sur ses ennemis aigris et divisés. Ce qui se trouvait d'Arabes dans ce corps, ne tint pas; les Andalous et Catalans se défendirent à outrance. Forcés de céder enfin à un ennemi qui avait l'avantage du nombre, ils prirent la fuite. Muhamad, arrivé sur les bords de la Ségura pendant la bataille, trouva cette rivière tellement enflée par les pluies, qu'il ne put la traverser. Il eut même la douleur de voir se noyer, sous ses yeux, presque tous les fuyards qui tentèrent de la passer. Il n'apprit ainsi le désordre de ses troupes, que par leur destruction.

Le printemps suivant, Ismaël, toujours accompagné de Don Alphonse, ne voulant pas donner à son adversaire le temps de se réparer, se porta sur Cordoue et la surprit par la vivacité de sa marche. Ayant laissé une garnison dans cette cité vaincue, il tourna vers Séville, dont il s'empara également après une faible résistance. Muhamad était alors aux environs de Malaga. Cette guerre, dont tout l'honneur est attribué à Don Alphonse par les historiens et chroniqueurs, étant terminée heureusement, le roi de Léon revint à sa cour.

La Navarre avait joui d'une assez longue paix, à peine interrompue par la courte campagne de Don Sanche de Peñalen contre le roi de Saragosse, l'année avant celle-ci, au sujet du tribut de douze mille pièces d'or, que le Musulman avait refusé de payer. Les armes de Don Garcie VI avaient établi cette redevance ; son fils Peñalen l'avait maintenue. Cette paix qui régnait dans tous les états chrétiens y fut troublée par un autre motif, et le trait, lancé par un zèle outré, ou la conséquence d'une politique envahissante, partait de Rome. Rome eût mieux fait d'adopter un esprit conciliateur, un système de persuasion.

Nous avons vu plus haut deux évêques espagnols députés au concile de Mantoue, pour soumettre à la censure de cette assemblée, présidée par le pape Alexandre II en per-

sonne, les livres du rite ancien des Visigoths : rite suivi de tout temps dans la Péninsule.

Ces livres étaient : 1° le *Sacramental*, contenant les cérémonies du baptême et l'office des morts. Le pape lui-même s'en était réservé l'examen, à la suite duquel il l'approuva, en en vantant le bon esprit : 2° le *Livre des Oraisons* soumis aux investigations de San-Benito, abbé à Rome ; il en porta le jugement le plus complétement favorable : 3° le *Missel* et *l'Antiphonaire*, dont étaient chargés des ecclésiastiques d'un profond savoir et d'une sagesse avérée.

Après un examen de dix-neuf jours, ils ne trouvèrent pas à y faire la moindre objection. Déjà sous le règne de Sizenand, lors du quatrième concile de Tolède, en 633, ce rite avait été l'objet des réclamations de Rome, et le concile avait chargé Saint-Isidore, le docteur le plus renommé de l'Espagne à cette époque, de sa révision et correction, afin d'établir dans toute la Péninsule et la Gaule narbonaise qui en dépendait, l'uniformité de rite et de dogme. De là lui vient le nom de *Dogme de Tolède*, parce qu'il avait été revu dans cette villé. On l'appelait indifféremment de *Tolède* ou *gothique*.

Saint-Isidore s'était adjoint pour ce travail Saint-Braulio, évêque de Saragosse, Conancio de Palencia et plusieurs autres savants théologiens, choisis parmi les soixante-deux évêques et les sept délégués des prélats absents, qui formaient ce célèbre concile. Le travail de Saint-Isidore avait été examiné et approuvé par le pape Jean VIII ; il venait de l'être par Alexandre II, et malgré cela leur successeur, Grégoire VII, renouvelait l'attaque, exigeant l'établissement exclusif de l'office romain dans les états chrétiens de l'Espagne. Il connaissait cependant les déclarations du concile de Mantoue et des papes, précédemment favorables à l'ancien. Les légats décidèrent d'employer la violence pour en venir à leurs fins.

Des plaintes furent portées à Rome contre eux, et Grégoire les envoya en France. Il nomma, pour l'Espagne, le cardinal Hugues le Blanc. Il fallait que ce prélat fût un homme d'une grande habileté, pour avoir été revêtu de la

confiance de deux papes successifs, qui en firent leur légat à latere. Car ce Hugues le Blanc n'est pas des mieux signalés par l'histoire. Il fut le premier fauteur et provocateur du schisme scandaleux de Cadolo qui, usurpant le nom d'Honorius II, se prétendit pape. Il est assez remarquable de voir Hugues le Blanc promu à la dignité de légat peu de temps après le concile assemblé uniquement pour réparer les désordres provoqués par ce même cardinal. Cependant, comme déjà la Catalogne, le midi de la France, et une partie de la Navarre avaient accepté l'office romain. Hugues joua si bien son rôle auprès de Don Alphonse de Léon, qu'il emmena avec lui, à Rome, les ambassadeurs du roi.

Leur mission était de reconnaître l'obédience au pape, et de demander comme faveur l'établissement de l'office romain dans les royaumes de Léon, Galice et Asturies. C'était s'assujettir au siége de Rome, à la juridiction des papes; le pauvre roi le fit sans le voir. Nous en connaîtrons bientôt les conséquences et le résultat.

Don Alphonse VI n'eut pas plutôt commis la faute de se soumettre par cette démarche à la suprématie de Rome, qu'il eut sujet de s'en repentir. Grégoire VII reçut les ambassadeurs du roi, et entendit le rapport de Hugues le Blanc; ce rapport est resté inconnu à l'histoire. D'après ce qui s'ensuivit, il doit être regardé comme une insinuation de l'adroit cardinal, un fruit de ses observations sur les craintes et les scrupules qu'il avait su inspirer aux princes chrétiens. La manière dont le pape reconnut la soumission du roi de Léon est assez maltraitée par les historiens espagnols eux-mêmes; entre autres Jérôme Zurita, Francisco Diago, Mariana, Ferreras, Moret et Sandoval.

Grégoire prétendit qu'il avait la suprématie absolue, non-seulement sur les royaumes de Don Alphonse VI, mais aussi sur la Navarre, et en dernier ressort sur tous les états des princes chrétiens d'Espagne. Il prétexta, pour soutenir ses prétentions, une donation de toute la Péninsule faite à Saint-Pierre avec reconnaissance d'un tribut, qu'il n'oubliait pas de demander. Cette donation ou soumission était

censée faite par un certain comte Eblon de Roussi, Français, que les auteurs espagnols nomment Ebulo conde de Roceyo. Ce seigneur aurait écrit au pape Alexandre II, en lui demandant l'autorisation de faire une croisade contre les Maures d'Espagne; qu'il reconnaîtrait tenir de lui toutes les terres qu'il enlèverait aux infidèles, se déclarerait ainsi son feudataire et lui paierait un tribut annuel désigné.

Les princes chrétiens ne daignèrent même pas répondre à la sommation du saint siége, tant cette prétention leur paraissait inadmissible et impossible à légitimer. Que leur importait, en définitive, qu'un seigneur français inconnu, sans renom comme sans pouvoir, eût offert au pape, à une époque quelconque, de conquérir l'Espagne pour lui en faire hommage? Cet homme d'ailleurs ne s'était pas montré; il n'avait point passé les frontières, et aucun bruit d'armée de Croisés n'avait été répandu. Grégoire, outré de voir ses ordres méconnus, renvoya en Espagne Hugues le Blanc avec les ambassadeurs de Léon. Le cardinal était muni d'un bref du pape, d'un assez bizarre contenu; il commence par ces mots singuliers :

« Grégoire, élu pontife romain, à tous les princes qui vou« dront partir pour les terres d'Espagne, salut éternel en « Jésus-Christ. Vous n'ignorez pas, nous le pensons du moins, « que le royaume d'Espagne, depuis toute antiquité, appar« tient en droit propre au bienheureux Saint-Pierre, et que, « bien qu'il soit encore occupé par les païens, la loi de jus« tice n'est pas pour cela éteinte, et ce royaume revient, « non à aucun homme mortel, mais au seul siége aposto« lique, etc. »

Le pape relate ensuite l'autorisation demandée par le comte Roussi et accordée par Rome, sous les conditions déjà rapportées. Il appelle les autres princes à concourir à cette œuvre pieuse, leur recommandant de se souvenir qu'ils travailleront uniquement pour Saint-Pierre et le siége de Rome, et ne devront pas faire au chef des apôtres l'injure que lui font ceux qui détiennent présentement son apanage, sans aucune connaissance ni crainte de Dieu, etc. Le bref est conçu, d'un bout à l'autre, dans le même esprit, et finit

en disant que Hugues le Blanc a tout pouvoir pour traiter avec ceux qui désireraient participer à la sainte entreprise. Hugues se rendit en France, chargé de lettres pour le comte Eblon de Roussi, pour les légats de ce royaume, et les princes que le pape voulait inciter à la guerre contre l'Espagne. Les rois et princes chrétiens de la Péninsule reçurent du pape la déclaration suivante, renouvelée depuis en 1077 :

« Nous vous rendons notoire par ces présentes ce qu'il « ne nous est pas loisible de vous taire, et ce qu'il vous « importe de connaître pour votre gloire, tant dans l'autre « monde que dans celui-ci, à savoir : que le royaume d'Es« pagne, par les anciennes constitutions, a été reconnu « appartenir au bienheureux Saint-Pierre, et à la sainte « église de Rome, comme leur droit et propriété. Les diffi« cultés des temps présents, et la négligence de nos prédé« cesseurs ont laissé ignorer et péricliter ces dispositions. « Parce que depuis l'envahissement de ce royaume par les « Sarrasins et les païens, la tyrannie de ceux-ci et leur « impiété interrompirent le service du tribut dû au bien« heureux Saint-Pierre, ainsi qu'à la sainte église de Rome, « et l'ont détourné, depuis tant d'années, de notre usage; « en sorte que, dans un même temps, se perdit la mémoire « des redevances et de la propriété, etc. »

Lorsque le même Grégoire VII demandait à la France une capitation d'un denier par habitant, ainsi qu'il est porté dans sa lettre n° 23, dernière du huitième volume du recueil écrit à l'évêque d'Albe et au prince de Salerne, ses légats dans ce royaume, du moins avait-il à prétexter la somme de mille deux cents livres que Charlemagne donnait annuellement au pontife de Rome, et l'offrande faite par cet empereur, à Saint-Pierre, de la Saxe, lorsqu'il en entreprit la conquête. Aussi, dans une autre lettre écrite aux mêmes légats, s'exprime-t-il ainsi : « Intimons et mandons, avec ordre d'obéir, à tous les Français, que chaque maison paie annuellement un denier à Saint-Pierre. »

Pour ce qui concerne l'Espagne, Grégoire, son prédécesseur et son légat, avaient cherché en vain pendant cinq ans

un point d'appui légitime pour fonder leurs prétentions. Il n'en était fait mention dans aucun acte, cartulaire, donation, ni écrit d'aucune espèce ; et c'est après avoir reconnu que l'usage du tribut s'était perdu depuis la première invasion des Maures, que Rome venait le réclamer, prétendait le rétablir, et qu'elle se posait en créancière. Et il y avait trois siècles et demi de cette invasion! On voit assez l'esprit qui avait dicté cette démarche, ainsi que la lettre qui supposait un droit. Il est évident que l'auteur de tous ces troubles était le cardinal Hugues le Blanc. Un coup d'œil rapide jeté sur cet homme astucieux, et le jugement prononcé sur lui par le concile de Mantoue, suffiront pour convaincre de la vérité de l'assertion.

Hugues le Blanc était un homme faux, intrigant, indocile, et ambitieux; sa vie en fait foi. Avant lui jamais il n'avait été question de cette prétendue donation de l'Espagne entière, ni de la redevance d'un tribut. Hugues arrive à Rome, et ces bruits retentissent par toute la ville. Les papes y donnent suite, et c'est Hugues, l'inventeur du système, qui se trouve chargé de le faire triompher. Dans les actes du concile tenu à Mantoue en 1064, il est ainsi parlé de ce prélat : « Dans ce même temps, Hugues le Blanc, créé cardinal par le pape Léon, homme double et séditieux se « sépara de la communion de l'église romaine. Il nous « semble plus décent de nous taire sur sa vie repréhensible « et la perversité de ses mœurs que d'en parler. »

Ces censures portent sur la conduite de Hugues sous le pape Etienne X, et le schisme qu'il souleva peu de temps après la mort du pontife. Lors de l'élection d'Alexandre II, on voit encore Hugues fauteur du schisme causé par et pour l'anti-pape Cadolo de Parme. Le pape pardonna à ce prélat deux fois schismatique. Les actes précités relatent ce pardon. Cet homme avait accaparé pleinement les bonnes grâces, la faveur et la confiance de Grégoire; il s'était rendu nécessaire. En 1073, dans ses lettres de recommandation, ce pontife écrivit aux princes et légats de France au sujet du cardinal : « Hugues le Blanc ayant renoncé à toute idée « autre que les nôtres et nos avis, est l'homme de notre

« cœur, et se trouve confondu avec nous dans les mêmes « sentiments, volontés, et affections. Nous avons su tout ce « qui lui avait été imputé du temps de notre seigneur, feu « le pape Alexandre, et savons qu'il avait été entraîné, plus « par des influences étrangères que par son propre mouve- « ment. »

Voilà ce qu'en 1073 au mois d'avril écrivait Grégoire VII; et déjà, en 1075, Hugues le Blanc ourdissait une noire conspiration contre son bienfaiteur. Ce fut l'année suivante qu'on le signala comme auteur des lettres sacriléges adressées, par légats, au conciliabule de Worms, pour l'entraîner à proclamer l'abolition du pontificat. La vie entière de ce Hugues est tracée par Lambert, auteur grave de cette époque, qui le traite fort mal. Domnizo, prêtre du temps de la princesse Mathilde, attribue également à cet homme dangereux tout ce qui se fit d'impie dans l'assemblée de Worms, où Hugues s'était rendu. Enfin un prêtre pénitencier de Saint-Anselme de Mantoue, contemporain de Hugues le Blanc, en parlant de l'élection de l'anti-pape Guiber, provoquée par ce cardinal qui s'était de nouveau déclaré chef du schisme et fut cause de la sanglante persécution du pape Grégoire, ainsi que de beaucoup d'autres chrétiens, dit : « Alors se présenta un homme, appelé Hugues, au visage « blanc, mais à l'âme bien noire; cardinal autrefois, aujour- « d'hui justement dégradé et excommunié pour sa perver- « sité. Il prit la parole, et se mit à louer ce qui est condamné, « parjure, et parricide. »

Enfin le pape frappa Hugues d'anathème, lui interdit toute fonction sacerdotale, le dépouilla de ses dignités, l'excommunia et lui ferma l'entrée des églises, comme étant hérétique, simoniaque, apostat, et trois fois schismatique.

On trouvera, peut-être, que nous nous sommes trop étendu sur ce qui concerne ce prélat; il nous a paru essentiel de le faire, pour signaler la facilité avec laquelle certains esprits, profitant des circonstances, savent donner des avis spécieux qui entraînent des conséquences malheureuses. Hugues avait jugé le moment favorable pour établir et étendre la puissance du saint siége, par la division des chrétiens

entre eux et leur affaiblissement. Il flatta l'ambition de la cour de Rome, et se fit écouter. S'il avait réussi dans sa hasardeuse entreprise, il serait devenu pape ; et il est facile d'apprécier quel en aurait été le résultat.

Toutefois, cet homme insidieux avait jeté au vatican un germe, et les siècles ne devaient le frapper de stérilité que seulement bien long - temps après qu'il aurait porté ses funestes fruits. Cette pensée de se trouver, en même temps que chef spirituel de l'église, maître absolu et suzerain de tous les royaumes de la terre, avait trop d'attrait pour ne pas être adoptée et suivie. Aussi l'histoire nous offre-t-elle l'exemple de plusieurs papes, foudroyant de l'excommunication les rois, cherchant à les précipiter du haut de leurs trônes, et s'érigeant en arbitres suprêmes et juges sans appel. Elle nous montre aussi des royaumes entiers en interdit, par la seule volonté, la simple parole, la menace et la mauvaise humeur d'un pape. Décidément le séjour de cette Rome qui fut la maîtresse du monde connu de son temps, conserve ses anciens errements, évoque de grandioses souvenirs ; l'air qu'on y respire est chargé d'esprit de domination et d'envahissement.

Grégoire persista ; il renouvela aux rois de Léon et de Navarre l'ordre de remplacer, dans toute l'étendue de leurs états, l'office gothique par le romain, déjà suivi en Aragon, et de se reconnaître dépendants et tributaires de Saint-Pierre et du saint siége. Les rois, poussés à bout et forcés à une réponse, la firent digne. Ils déclarèrent que les conquêtes arrachées aux infidèles, l'avaient été par leurs épées et celles de leurs aïeux ; que loin d'adhérer aux prétentions de Rome, ils se proclamaient indépendants, et ne reconnaissaient, sur la terre, personne au-dessus d'eux. Quant à l'établissement de l'office romain, le roi de Léon essaya la persuasion. Quelques évêques l'admirent pour lui complaire; beaucoup d'autres, ainsi que ceux de Navarre, s'y refusèrent nettement (*).

(*) Lambert.— Domnizo.—Rod. Tol.—Marian.—Chron. var. ant.— Ferrer. — Luc. Tud.— Moret.—Meyern.

Don Sanche le Noble avait un frère et une sœur, nommés Raymond et Doña Ermesenda, enfants naturels du feu roi Don Garcie. Ce Raymond, prince d'un génie sombre et farouche, était dévoré du désir de s'emparer de la couronne. Lui et sa sœur, qu'il avait faite la dépositaire de ses projets, ne quittaient que rarement la cour de Don Sanche. Ils avaient réussi à s'y créer des partisans, à s'attirer même l'amitié du roi, par la fausse douceur et la grace de leurs dehors. Raymond s'était ligué en secret avec le roi de Saragosse, lui promettant de lui remettre son vasselage et le tribut annuel qu'il payait au roi de Pampelune, s'il voulait l'aider à monter sur le trône de Navarre.

Don Sanche, noble de cœur, éloigné de tout soupçon, ne voyait pas l'orage qui s'amoncelait autour de lui. Il accepta de Don Ramire et Doña Ermesenda une partie de chasse, que devait suivre un banquet. Dans la vallée de Funes, limitrophe des états de Saragosse, se trouve, entre les villes de Funes et Villafranca, un bois touffu abondant en daims et sangliers. Il est baigné par les deux rivières d'Arga et Aragon, qui réunissent leurs eaux un peu plus loin. Après leur réunion elles courent, pendant environ six milles, au pied d'une roche haute et abrupte, qui en côtoie les bords jusqu'auprès de Milagro. Une portion de cette roche porte le nom de Peñalen. De son sommet aplati, comme d'un observatoire, on voit au-dessous de soi ces eaux rapides, sur la rive desquelles se déploie le bosquet que suivent de vastes plaines, illustrées jadis par une victoire signalée de
1067 Sanche le Grand sur les Musulmans. C'est dans ce gracieux site que Sanche le Noble fut attiré par le perfide Raymond, sous prétexte du festin.

Le traître avait eu l'adresse d'écarter du roi les écuyers et les personnes de sa suite, serviteurs fidèles à leur maître, qui l'auraient défendu ou vengé. Le roi était, sans s'en douter, entouré d'assassins, des sicaires de Raymond et de Ermesenda.

Les veneurs avaient déjà foulé le bois; déjà les cris joyeux des chasseurs annonçaient que l'animal était sur pied. Le roi, pour embrasser toute la chasse d'un coup d'œil,



et jouir du riant tableau qui se déroulait du haut du plateau, se mit à gravir la roche de Peñalen. Elle est en cet endroit fort unie et très-glissante, sans aucune aspérité qui puisse aider ou retenir. Au moment où, sans défiance, le roi allait atteindre le terme de cette pénible ascencion, Don Raymond qui suivait chacun des mouvements de sa victime, donna le signal aux assassins qu'il avait apostés. Sous apparence d'aider le roi, ces hommes s'approchèrent de lui, feignant de lui tendre la main, et le poussant violemment par les épaules comme il allait se redresser, ils le précipitèrent. L'infortuné prince tomba, roulant, bondissant de rocher en rocher, pendant l'espace de plus de trois cents brasses. La rivière l'engloutit sanglant et en lambeaux.

Ceux qui avaient été témoins innocents de cette atrocité, craignant de se trouver enveloppés, avec les fauteurs, dans une même accusation, s'éloignèrent avec toute la célérité possible du théâtre du crime, dès qu'ils furent revenus de leur première stupeur. Ils en furent alors répandre la douloureuse nouvelle dans tous les villages et lieux d'alentour. Bientôt ce ne fut dans toute la Navarre qu'un cri d'indignation. La population entière, inquiète et en deuil, courut aux armes.

Don Raymond leva le masque, et faisant sortir ses bandes de conjurés des endroits dans lesquels il les avait répartis et cachés afin de mieux éloigner tout soupçon, il arbora le drapeau de l'insurrection et se mit à battre le pays. Il comptait, en agissant ainsi, profiter de la première impression causée par cet évènement déplorable, et appela sous sa bannière tout ce qu'il y avait de gens perdus, tarés dans l'opinion, et ceux qui avaient quelque chose à redouter de la vindicte publique ou de la sévérité des lois, tant chrétiens que Mahométans. Les peuples irrités du fratricide commis sur la personne de leur roi, indignés de voir l'assassin prétendre à la couronne de sa victime, souffrant, en outre, des ravages que Don Ramire était obligé de tolérer faute de pouvoir solder sa troupe, appelèrent aux armes avec eux les populations des vallées. Le soulèvement fut général, et Don Ramire ne put s'emparer d'aucune place forte. Poursuivi

de tous côtés, traqué comme une bête fauve par les montagnards, il ne resta au meurtrier que le parti de la fuite. Il réussit à s'évader, et se réfugia auprès des Musulmans.

L'explosion d'horreur occasionnée par la mort de Sanche le Noble fut telle, que les états de Navarre, réunis à ce sujet, déclarèrent la famille royale atteinte d'infamie par cette tache, la première qui eût jamais souillé sa gloire vierge et brillante et son noble écusson. Appuyées sur les fors du royaume, les cortès exclurent du trône les enfants encore en bas âge de Sanche le Noble. Ce monarque fut surnommé de *Peñalen*, en commémoration du fatal rocher. Des députés furent envoyés, offrir à Sanche Ramire d'Aragon le sceptre de Sanche le Grand, son aïeul.

Pendant ce temps, le fratricide Don Ramire, frère du roi mort, et dont l'histoire ne fait pas autrement mention, appela Don Alphonse de Léon, pour l'aider à saisir la royauté. Alphonse faisait déjà ses préparatifs, mais dans d'autres vues. Il était même tellement pressé d'agir, qu'il se trouvait déjà à Calahorra avec son armée, le dix juillet; et la catastrophe de Don Sanche avait eu lieu le huit de juin. Don Alphonse s'empara de la Biscaye et de la Rioja. Le roi d'Aragon était entré également dans les états de son cousin germain. Ayant trouvé les députés des cortès et les Navarrais déclarés en sa faveur, il arriva à Pampelune sans effusion de sang. A l'exception des provinces dont s'était emparé Don Alphonse, le royaume de Navarre échut à l'Aragonais. L'infant Don Ramire et ses sœurs, Doña Urraca, Doña Ximena et Doña Mayor, s'attachèrent à la suite du roi de Léon, qui les traita selon leur naissance. Il fit épouser à Doña Urraca son favori, le comte Don Garcie Ordoñez, auquel il donna le gouvernement de Calahorra.

L'histoire nous présente encore ici l'enseignement de l'instabilité des états et de leurs destinées, en nous montrant le royaume de Navarre, contre la réduction duquel étaient venus échouer trois siècles et demi d'efforts de tant d'armées païennes et chrétiennes, maintenant divisé, partagé en peu



de jours, par suite d'un seul crime, d'une seule trahison (*).

L'archevêque Rodrigue de Tolède rapporte une particularité assez singulière, arrivée cette année. La cour de Rome n'avait pas encore renoncé à faire adopter à l'Espagne l'office romain. Doña Agnès, épouse du roi, Française de naissance, ainsi qu'un certain Robert, abbé du monastère de Sahagun, aidés du cardinal Richard, abbé de Marseille et devenu par la suite légat du pape en Espagne, pressaient vivement le roi pour l'admission de ce rite, reçu en France, et que pour cela on qualifiait, dans la Péninsule, d'*Office français*. Don Alphonse n'en aurait pas été éloigné; mais le concile, alors assemblé à Burgos à cet effet, n'y était pas favorable. Le clergé et le peuple s'élevèrent contre la mesure. Le conseil décida sérieusement que la question serait remise au jugement de Dieu. En conséquence le roi désigna un chevalier qui devait soutenir, à la pointe de sa lance, le rite romain, ou français; et le peuple en nomma un autre, chargé de défendre l'office de Tolède, ou visigoth. Ce dernier fut un seigneur de la famille de Maganza, près de Pisuerga.

Le duel eut lieu, et le chevalier royal fut vaincu, à la grande joie du peuple; le vieux rite l'emporta sur le nouveau. Cependant les partisans de celui-ci ne voulurent pas s'en tenir à cette décision; ils obtinrent du roi que les livres, l'ancien et le nouveau, seraient soumis à l'épreuve du feu. Le jugement de Dieu se trompa encore; le nouveau fut consumé en un instant, et l'ancien sortit des flammes sans avoir été entamé. Le cardinal Baronius, savant et profond écrivain qui rapporte également ce miracle, s'en amuse, et déclare n'y pas ajouter la moindre foi; tandis que le consciencieux archevêque de Tolède y croit tout de bon, ou du moins feint d'y croire. Il dit aussi que le vieux adage espa- 1077
gnol : *allà van leyes, donde quieren reyes* (là vont les lois, où veulent les rois) vint de ce que Don Alphonse n'obéit ni à la décision du duel, ni à celle du feu.

Une remarque pénible à faire, c'est que Doña Ermesenda,

(*) Garibay.—Sandov.—Rod. Tol.—Luc. Tud.—Marian. —Ferrer.—Moret. —Escrit. anonym. de Theobaldo.—Tumb. neg. de Santiag.—Zurit.

la sœur et la complice du meurtrier de l'infortuné Don Sanche de Peñalen, se réfugia à la cour de Don Alphonse de Léon. Un sombre soupçon obscurcit le règne éclatant de ce prince quand on voit, à sa cour, cette femme traitée avec une aussi grande déférence, et décorée du titre d'infante, en présence et avec le concours des infantes de Léon, et des frères et sœurs du roi défunt. Au moins l'infâme Ramire subit l'arrêt céleste lancé contre le premier fratricide. Maudit, en exécration et en mépris à tout le monde, Ramire porta sa tête coupable d'exil en exil, ne trouvant d'abri pour la reposer que parmi les étrangers, les ennemis de son pays, et les mécréants.

Les divisions et les usurpations continuaient depuis environ quarante années chez les Maures, comme chez les chrétiens. Il y avait entre eux cette différence, que les Musulmans tendaient d'autant mieux à s'affaiblir, qu'ils
1077 avaient recours aux princes chrétiens dans leurs querelles. Les secours intéressés de ceux-ci concouraient sans cesse à une plus grande division de la puissance mahométane, et à sa ruine ; tandis que chez eux le pouvoir convergeait toujours vers la concentration. Sans doute l'ambition les excitait à se dépouiller réciproquement ; mais le résultat n'en était pas moins de grouper autour d'une même couronne plus de force et de puissance. Dans cette dernière catastrophe encore, un crime prive le royaume de son chef, et semble devoir le jeter dans l'anarchie. Deux voisins se précipitent sur la proie que leur livre le régicide ; et toute l'Espagne chrétienne, à l'exception de la Catalogne bientôt après réunie au trône d'Aragon, se trouva répartie entre deux princes, parents au même degré du roi assassiné. Les événements marchent toujours vers un but donné ; les moyens dont se sert la providence sont impossibles à prévoir.

Une nouvelle croisade commença contre les Maures. En même temps que sa puissance, s'agrandissaient aussi les pensées et les projets de Don Ramire. Ce roi d'Aragon et de Navarre, avec une armée combinée de ces deux provinces, se jeta sur les frontières de Saragosse, confinant à la Navarre. Il courut ces contrées en les ravageant, et enleva la



rteresse de Monzon, au siége pénible de laquelle les Ron-
ılois méritèrent, par de nouveaux exploits, la confirmation
ı leurs antiques priviléges. Don Ramire s'empara également
Argudas et de la ville d'Encisa. L'année suivante, ayant
ımarqué l'ardeur des Navarrais à guerroyer contre les
aures de Saragosse, il revint encore sur la même frontière. 1060
›n dessein était de chasser de la Bardeña les forces que
›nnemi y maintenait.

Cette Bardeña était un terrain fort accidenté, couvert de
›is épais, dépeuplé, désert, et destiné, à cause de la
chesse de ses herbages, uniquement au pâturage des bes-
aux. Il était également propre à favoriser les embuscades
, les attaques que les infidèles, placés dans les forts envi-
ınnants, dirigeaient à l'improviste sur la Navarre. Le roi
on Sanche Abarca avait nettoyé une petite portion de cette
ardeña; il y avait construit un fort qui porte son surnom,
, peuplé la ville de Uncastillo. Mais ces postes étaient insuf-
sants pour défendre et préserver une étendue de neuf lieues
e longueur sur six de largeur, et bordée par l'Ebre. Don
amire porta ses armes le long de cette rivière, ajouta à ses
récédentes conquêtes Pradilla, et édifia du côté de Sara-
osse, avec l'arrière-pensée de faciliter plus tard le siége de
ette ville, l'importante citadelle de Castelar. Bien qu'il
'eût pas encore entièrement abrité ce côté de ses états
ontre les incursions des infidèles, il n'en avait pas moins
›culé ses frontières aux dépens des Musulmans, et avait
›foulé assez loin ses voisins pillards.

Cette même année, Don Alphonse de Léon pensait déjà à
épudier la reine Agnès de Guienne. Robert, abbé de
ahagun, placé très-avant dans les bonnes grâces du roi,
tait fort attaché à l'ancien office. Comme il n'y trouvait rien
ui autorisât les princes au divorce, il s'opposait constam-
ıent à celui de Don Alphonse. Un légat du pape était
écemment arrivé à la cour de Léon. Plus adroit ou plus
ourtisan que l'abbé, il sut découvrir un degré de parenté
ntre Agnès de Guienne et Agude d'Angleterre. On se
appelle que cette première femme de Don Alphonse était

morte dans la traversée, et que le roi ne l'avait jamais vue de près ni de loin. Le légat cassa en conséquence le second mariage au moyen de cette découverte spécieuse, et l'abbé Robert fut renvoyé en France, sa patrie, après avoir été préalablement excommunié. Un autre abbé Robert, Français également, lui succéda et conduisit les choses avec tant d'adresse qu'avant la fin de l'année il fit conclure le mariage du roi avec la princesse Constance, fille de Robert Ier duc de Bourgogne. Agnès, la reine répudiée, se remaria aussi pendant la vie de son royal époux. Nouveau genre de flatterie, récompense de l'aveugle soumission aux volontés de Rome, appât puissant pour s'insinuer dans la faveur, la confiance des princes et les attirer à une obéissance que la contrainte n'aurait pu obtenir.

Yahie Al-Cadir, fils d'Aben-Dylnûn, successeur de son frère Ismaël à la couronne de Tolède, n'avait apporté au trône ni entente du gouvernement, ni vertus militaires. Insouciant pour tout ce qui n'était pas indolence ou plaisirs, Yahie avait vu la perte de Murcie d'un œil indifférent. Quoique menacé par le roi de Séville, il ne sortait pas de sa voluptueuse inertie, et préparait des fêtes lorsqu'il lui aurait fallu courir aux armes. Les peuples, mécontents de son apathie et de son humeur tyrannique, firent solliciter Don Alphonse de Castille et Léon de venir s'emparer de Tolède leur capitale, et de tout le royaume. Le roi de Séville avait déjà commencé ses attaques; Ramire d'Aragon et Navarre poussait vivement la guerre sur un autre point; les circonstances se montraient d'autant plus engageantes, que Yahie était sans alliés. Don Alphonse entra dans la Nouvelle-Castille.

L'inerte Yahie, retiré dans un château-fort sur les frontières du royaume de Valence, ne s'était soustrait qu'avec beaucoup de peine aux fureurs de la populace, ameutée et soulevée par quelques chefs ambitieux. Il avait vu massacrer sous ses yeux ses gardes et ses vazirs. De sa retraite il écrivit à Don Alphonse, l'ancien ami de son père, pour lui demander du secours.



Le roi de Séville, lui aussi, avait envoyé son fidèle et astucieux Aben-Omar vers le roi de Léon, et acheta à prix d'or l'aide de ce prince, l'annulation de ses traités avec Ismaël, frère prédécesseur de Yahie, et l'oubli de la noble hospitalité d'Aben-Dylnûn, père de ces deux princes. Don Alphonse s'avançait en allié de Yahie, dont il avait reçu un nouveau message. Ce ne fut qu'aux bords du Tage qu'il déroula ses enseignes en ennemi. Il ravagea la portion parcourue des états de Tolède, brûla les villages, enleva les troupeaux, fit esclaves les habitants, et s'empara de tout ce qui est compris entre Talavera, qu'il enleva, et Madrid. Après ces exploits, il rentra dans son royaume, chargé de butin, et suivi d'une multitude de captifs.

Le roi Don Ramire ne donnait pas de relâche aux Maures ses voisins. Ses conquêtes antérieures ne le satisfaisaient pas : c'était vers Huesca qu'il tournait, depuis long-temps, 1081
toutes ses pensées. Cette place, que les Arabes-Maures défendirent toujours avec plus de soin et d'opiniâtreté qu'aucune autre, était pour eux du plus haut intérêt. Rapprochée des montagnes d'Aragon, elle coupait toutes les communications entre la Navarre, la Ribagorza et les terres recouvrées aux environs par les naturels. Il fallait donc faire un grand détour jusqu'aux Pyrénées pour passer de l'une à l'autre de ces localités. Huesca, en outre, située dans un terrain fertile, entourée de forteresses qui la couvraient, voisine des frontières d'Aragon, était le point d'où s'élançaient les Maures de Saragosse pour leurs incursions sur les terres chrétiennes. Sanche le Grand avait déjà, en 1033, commencé à brider cette place par l'érection du fort de Loarre, construit à quatre lieues seulement d'Huesca ; ce fort était resté dépendant de l'Aragon.

Don Ramire s'en servit pour couvrir les derrières de son armée dans cette campagne. Il s'approcha d'une lieue vers Huesca, entoura tout d'un coup et assiégea la place forte de Bolea. Les Maures montrèrent une grande résolution ; ils opposèrent à la chaleur de l'attaque, la plus vive résistance. Cette citadelle était regardée par eux, avec raison, comme l'avant-poste, le rempart de Huesca, que la chute de Bolea

aurait mise dans le plus grand danger. Ces mêmes considérations animaient le roi et ses troupes ; Aragonais, Navarrais, Roncalois, Alavais, Guipuzcoans, rivalisèrent d'ardeur. Après un siége actif et meurtrier, Bolea fut emportée d'assaut, sa garnison fut passée au fil de l'épée.

Dans ce siége il est fait mention particulière des deux frères Torres ; ils déployèrent une valeur tellement brillante et soutenue, que le roi les autorisa à ajouter à leur nom le glorieux surnom de Bolea. Don Ramire releva les murs du fort, les tours, tous les ouvrages, et y mit garnison. Il savait le danger continuel auquel cette place allait être exposée. Les Maures de Huesca devaient naturellement, tant par regret que par colère, se sentir poussés à de fréquentes entreprises sur ce point, dès l'éloignement de l'armée chrétienne.

L'année suivante le roi d'Aragon faisait encore la guerre aux environs de Loarre et Huesca ; mais elle ne présente aucune affaire ni conquête sérieuse. Dès le commencement de 1083, Don Ramire se mit en campagne, avec de grandes et nouvelles forces. Il se porta sur le comté de Ribagorza, dans lequel les Maures avaient des possessions, au point qu'ils y
1083 étaient maîtres de la ville forte de Grados, située au confluent de l'Issabena et l'Essera, et tellement voisine des montagnes d'Aragon, qu'elle ne se trouve pas à plus de cinq lieues de la ville d'Ainsa, clé du comté de Sobrarbe. Cette place gênait beaucoup l'Aragon, en ce qu'elle l'empêchait, non-seulement d'étendre sa domination dans cette direction, mais encore de jouir paisiblement de ses possessions dans le comté.

Don Ramire forma le siége de Grados, et le pressa avec tant de persistance que, malgré la belle défense des Maures, il l'emporta ; il y fit son entrée triomphale dès le vingt avril. Maître de cette ville, il se répandit dans tout le comté, qu'il parcourut rapidement, faisant tomber devant lui les châteaux et forts de moindre importance, et réduisant à son obéissance les villages occupés par les Musulmans. Don Ramire ayant ainsi agrandi son royaume, chassa les Maures de la Ribagorza, qu'il peupla d'habitants chrétiens. Selon toute apparence ce furent des Navarrais qui vinrent se fixer dans

ces parages. Ce qui accrédite cette opinion, c'est la grande quantité de noms basques parmi les villages de cette contrée; à moins que les montagnards conquérants n'eussent cherché à se consoler de l'éloignement du sol natal, par la reproduction des appellations locales de la patrie, ou qu'ils n'eussent voulu marquer ces conquêtes à leur coin, afin que l'on reconnût sans équivoque l'épée à laquelle on en était redevable.

Parmi la multitude de ces noms, nous citerons seulement les suivants, qui ne sauraient démentir leur origine; tels sont : Benavarry, Navarry, Lascuerry, Laguerry, Artajona et plusieurs autres. Les Espagnols désignent également cette série de localités sous la dénomination de *Villas de los Navarros.*

Cette même année Don Alphonse continuait sa guerre de dévastation autour de Tolède. Pendant qu'il ruinait les champs et les récoltes, il reçut un message de l'Arabe-Maure Aben-Falax, commandant la place de Rueda sur la rivière Xalon, environ cinq lieues de Saragosse. Ce perfide Musulman lui faisait dire que, par suite de quelque grave mécontentement que lui avait donné son roi, il cherchait les moyens de s'en venger. Dans ce dessein il priait Don Alphonse de venir, en personne, avec un corps de troupes suffisant se présenter devant Rueda, comme pour l'assiéger; qu'alors il lui en ouvrirait les portes, et l'en rendrait maître. Cet artifice était convenu avec le roi de Saragosse, qui tremblait de voir ses états envahis par Don Alphonse. Le roi de Castille, dupe de l'adresse et de la bonne foi apparente avec laquelle lui était faite la proposition, l'accepta sans balancer, et promit de faire ainsi qu'on lui demandait.

Il communiqua son projet aux seigneurs qui l'approchaient; ceux-ci, dont plusieurs connaissaient la duplicité d'Aben-Falax, se refusant à croire à la sincérité du Maure, engagèrent le roi à demander des otages à Falax, soutenant qu'il devait y avoir un piége de caché sous cette démarche. Don Alphonse persistait dans sa résolution de se rendre à Rueda; tout ce que purent obtenir les seigneurs fidèles et dévoués fut qu'il n'irait pas en personne et se contenterait

d'envoyer un détachement, sommer le Musulman de sa parole. Le roi, malgré toutes les représentations, ne pouvait encore se résoudre à admettre une trahison. Il nomma cependant, pour marcher en tête du corps d'élite qu'il comptait envoyer, l'infant Don Sanche et l'infant Don Ramire, ses cousins germains, frères de Sanche le Noble; le beau-père de l'infant Don Ramire, le comte Gonzalo Salvadores, gouverneur de la Vieille-Castille, et que sa valeur avait fait surnommer *quatre-mains;* le comte Don Nuño Alvarez, cousin germain de Gonzalo, gouverneur de Lara et des montagnes de Laredo; et grand nombre de seigneurs de sang et de renom. Ces intrépides et généreux chevaliers acceptèrent la périlleuse mission, sans élever la moindre observation. Ils s'y préparèrent comme à la mort, par des œuvres pies, et partirent enfin au jour fixé, ayant à leur tête l'infant Don Ramire, et une suite de mille cavaliers choisis.

Aben-Falax ne doutait pas que Don Alphonse, attiré par ses promesses et l'importance de la place, ne tînt sa parole de venir lui-même prendre possession. Le projet du Maure était alors d'assassiner, aussitôt son entrée dans la citadelle, ce redoutable ennemi des enfants du prophète. Il avait, en conséquence, pris les mesures les mieux concertées pour que rien ne transpirât, et que personne de l'escorte du roi ne pût échapper au fer musulman. Les approches de Rueda étaient au loin couvertes de troupes embusquées, et si bien cachées qu'on ne pouvait même pas en soupçonner l'existence. Falax avait renforcé sa garnison, barricadé et palissadé fortement les rues aboutissant à la porte d'entrée dont les tours voisines étaient garnies abondamment d'archers et d'arbalétriers. Lorsqu'il apprit que le roi n'était pas venu en personne, il fit quelque difficulté, feignant de ne vouloir remettre la place qu'aux mains de Don Alphonse.

À la fin cependant, considérant combien de personnages de distinction se trouvaient dans ce brillant détachement, Aben-Falax fit abaisser le pont et ouvrir la porte. Le traître avait donné cet ordre du haut d'une des tours adjacentes à l'entrée et fit mine de descendre à la rencontre de ses nobles



hôtes. Ceux-ci qui, de loin, avaient pressenti le danger, ne le soupçonnèrent plus quand ils en furent le plus rapprochés; ils entrèrent sans défiance aucune. Dès que tout le détache-
ment fut passé, Aben-Falax, toujours au sommet de sa tour, 1084
ordonna de lever la herse et fermer les portes.

Ce fut le signal. Des tours, du haut des murs, des maisons, des barricades, de partout ce fut une grêle de flèches, de pierres, de javelots. Les malheureux chevaliers, enfermés de toutes parts, ne voyaient pas un ennemi à combattre, personne à qui vendre son sang et disputer sa vie la dague au poing. En vain poussaient-ils leurs chevaux sur les palissades ; les poitrails de ces robustes animaux ne pouvaient les renverser. Les preux furent réduits à tourner leur fureur contre des ennemis inertes : les palissades trop élevées pour les franchir, les portes des maisons barricadées en dedans, les impénétrables murailles des tours ; ils y brisèrent lances et épées, ils finirent par tomber un à un, sans vengeance comme sans gloire ; heureux encore d'avoir, par la sagesse de leurs conseils, sauvé les jours de leur roi.

A cette nouvelle Don Alphonse, transporté de colère et d'indignation, jura de venger la mort de ces vaillants hommes si lâchement égorgés. Il réunit toutes ses troupes et s'avança à marches forcées vers Rueda. Mais Falax savait qu'il n'y aurait pour lui ni composition ni merci. Dans la prévoyance de ce qui lui arriverait, il avait ajouté aux fortifications, fait grande provision de vivres, doublé sa garnison, et fait passer dans le cœur de tous ses soldats la sombre et farouche résolution du désespoir. Le roi de Castille tenta plusieurs assauts ; tous furent repoussés avec la plus grande énergie. Comme il perdait beaucoup de monde et que la saison s'avançait, Don Alphonse reconnut l'inutilité de persister, ajourna le châtiment, et leva le siége après avoir racheté les cadavres mutilés des infants et des seigneurs, qu'il transporta et fit inhumer dans les monastères de Naxera et d'Oña (*).

(*) Rod. Tol.—Rod. Sanc.—Luc. Tud.—L. del Marm.—Sandov.—Hist. arab.—Mayern.—Moret. Investig.—Tumb. negr. de Santiag.—Annal. Comp. —Pelag. de Ovied.—Garib.—Zurit.—Ferrer.—Ped. de Léon.—Marian.— Ant. del reyno de Navarra—Annal. Tolet.—Chron. antiq.

Pendant que ce malheur irréparable frappait Don Alphonse, et qu'il était réduit à replier ses tentes pour les emporter loin de la coupable Rueda, Don Ramire plantait les siennes dans les états de Saragosse, et mettait le siége devant Piedra-Pisada, située à moins de cinq lieues nord de Huesca. Cette place lui fut disputée; mais la valeur impétueuse de ses Navarrais l'enleva. De là Don Ramire se porta sur les bords de l'Ebre et eut avec les Maures une rencontre sanglante près de Tudèle. Vainqueur dans ce combat, il s'empara d'Arguedas, malgré les efforts des Arabes réunis de ce royaume et de celui de Saragosse.

Les valis de ces deux villes, devenus rois, avaient combiné leurs forces pour contraindre Don Ramire à lever le siége d'Arguedas. La proximité de cette place à la grande et importante ville de Tudèle, gravement menacée par la prise d'Arguedas, leur avait dicté cette mesure. Ils se mirent donc en campagne, et marchèrent sur l'armée navarraise. Le roi, instruit de ce mouvement, laissa devant Arguedas les forces nécessaires pour contenir la garnison assiégée, et s'avança à la rencontre des valis. Le combat s'engagea bientôt; les armes chrétiennes restèrent victorieuses. Don Ramire, délivré d'inquiétude de ce côté, retourna devant Arguedas et la serra de si près, lui fit subir coup sur coup de tels assauts, que les assiégés, désespérant d'être secourus, se rendirent, ainsi que le château qui était très-fort.

Le roi de Navarre et d'Aragon ayant mis garnison dans Arguedas, ayant aussi laissé des ordres pour la peupler de chrétiens, se remit immédiatement en marche et pénétra dans le royaume de Saragosse, jusqu'à Lérida. Là il rencontra l'armée musulmane, qui lui présenta la bataille. Elle fut acceptée avec enthousiasme ; et quoique nous soyons privés de détails sur cette glorieuse campagne, les historiens arabes, sans entrer dans aucune autre explication, disent que dans cette affaire et celle des environs de Huesca, les eaux de la Sègre et de la Cinca furent rougies du sang de quarante mille hommes. Don Ramire triomphant, averti par la saison, fatigué par la rapidité de ses marches et de ses

victoires, riche de butin, rentra dans son royaume avec son armée, digne compagne de ses travaux guerriers.

Il y avait quatre ans que Don Alphonse dit le Brave ravageait, par des courses continuelles, le pays de Tolède et s'emparait de toutes les places fortes des environs. Le roi de Badajos, accouru pour la seconde fois au secours du roi de Tolède, Yahie, venait d'être battu par les Castillans, et se retirait à Mérida avec les débris de son armée, naguère si florissante. Don Alphonse recevait chaque jour les troupes qu'il avait demandées de tout côté. La Guienne, le Béarn, et particulièrement les Bas-Navarrais, les Souletins et les Labourdins lui envoyèrent en grand nombre leurs guerriers. L'Aquitaine, et plusieurs seigneurs de France vinrent joindre leurs pennons aux étendards de Castille et Léon, et prendre une part active à la Croisade que, depuis plusieurs siècles, alimentaient contre les Musulmans les provinces nord de l'Espagne et la France méridionale.

Le roi de Pampelune s'était rendu avec empressement à l'appel de son cousin germain, non pas comme vassal, ainsi que le prétend Turquet sans aucun fondement, mais bien comme chrétien, comme roi, comme Navarrais, toujours prêt à présenter sa lance là où se trouvaient des infidèles à combattre, des dangers à braver, de la gloire à acquérir. Les Guipuzcoans, les Alavais avaient fourni leur contingent. Ainsi, puissamment entouré, Don Alphonse vint asseoir le siége devant la superbe Tolède.

Cette ville avait été la résidence des rois visigoths, le rendez-vous des plus fameux conciles d'Espagne; et depuis la disparition de Roderic et de son vaste empire sous la fougue sarrasine, Tolède avait toujours marché rivale de Cordoue, cette nouvelle capitale d'un nouveau pouvoir. Ville puissante, seconde ville de la Péninsule, Tolède en était devenue la première, et l'orgueilleuse Cordoue avait, à son tour, été forcée d'en reconnaître la suprématie. Au surplus, population inquiète, prompte à se soulever, comme aussi prompte à revenir, mais pour recommencer bientôt. Les Musulmans en comprenaient toute la valeur et l'importance; ils pré-

voyaient les conséquences de sa chute, si elle venait à tomber au pouvoir d'Alphonse de Léon.

Les sages recommandaient avec instance la concorde et l'union aux fils d'Ismaël ; mais le choc bruyant des ambitions particulières et multiples étouffait leurs voix. L'unique allié du roi de Tolède, Omar Ben-Alaftas, avait été obligé de se retirer à Mérida après sa défaite. Tout secours était devenu impossible à porter à cette grande ville ; elle était entourée de manière à ce que rien n'y pût pénétrer. D'ail-
1085 leurs ses environs avaient été désolés par quatre années de courses et de ravages.

Le roi Yahie, forcé dans ses derniers retranchements, se défendait enfin avec une grande résolution. Il faisait de fréquentes et vives sorties, dans lesquelles les chrétiens perdaient beaucoup de monde. Les vivres cependant commençaient à manquer, les habitants à souffrir, à se plaindre, à murmurer qu'il n'y avait aucune assistance à espérer. Finalement ils parlaient ouvertement de faire une capitulation aussi honorable que possible.

Yahie, à qui s'adressaient toutes ces récriminations, comprit que ceux qui les lui faisaient pourraient bien traiter sans lui, et pour eux seuls. Il se résigna donc à envoyer des députés à Don Alphonse, pour convenir de la reddition. Une première députation avait demandé la paix ; le roi de Léon, l'Agamemnon du camp chrétien, opposa fièrement que sa première condition, sans laquelle il ne voulait entendre à rien, instruit qu'il était de la pénurie des Tolédains, était la reddition pure et simple de la ville. On traita ; et les concessions accordées par Don Alphonse prouvèrent qu'il n'avait guère d'espoir d'emporter la ville de force, ou qu'il voulait l'acquérir à tout prix. Il fut statué que le roi Yahie, ainsi que sa famille et ceux qui voudraient le suivre, sortiraient librement de Tolède et pourraient se rendre où bon leur semblerait ; sûreté et protection pour tous les habitants dans leurs personnes et leurs biens ; liberté de conscience, juridiction des cadis, comme par le passé, pour les Musulmans, et conservation des mosquées. L'ancienne cathédrale



de Tolède était devenue la principale mosquée des Maures; la possession leur en fut continuée.

Ainsi croula le vingt-cinq mai 1085, après trois cent soixante-douze ans d'existence, le royaume de Tolède, unique et dernière barrière qui arrêtât encore les puissances chrétiennes de l'autre côté du Tage. Le roi Yahie se retira à Valence, emportant ses trésors, suivi de sa famille, d'une partie de sa noblesse fidèle à son malheur, et accompagné d'un corps de troupes que lui donna le vainqueur pour l'aider à s'établir dans ses états de Valence. Il y fut accueilli, et en conserva la paisible jouissance, jusqu'à ses derniers moments.

Don Alphonse, qui aurait tout sacrifié pour devenir maître de Tolède, résolut de la repeupler de chrétiens, et d'y établir sa cour. Tolède renfermait un certain nombre de ces chrétiens désignés par le nom de Muzarabes. Le reste de la population se composait de Juifs et surtout de Musulmans. La résolution connue du roi, de faire de Tolède sa capitale et d'y établir sa résidence, attira une foule de nouveaux habitants, tous chrétiens. Don Alphonse sut habilement ménager tant d'intérêts divers et de croyances dissidentes et comme en conflit; il sut prévenir sagement et avec prudence les dangers qui pouvaient menacer sérieusement son pouvoir.

La prise de Tolède jeta l'alarme et la consternation parmi les Arabes-Maures. L'impression profonde qu'ils en reçurent témoigne assez de la grandeur de la perte qu'ils faisaient. Comprenant enfin la nécessité de s'unir pour s'opposer efficacement au torrent, ils formèrent une ligue, à la tête de laquelle fut mis le roi de Séville, le brave Omar Ben-Alaftas de Badajos. Le roi de Grenade en fit également partie ainsi que tous les petits princes qui vivaient dans l'indépendance et dans la discorde, après avoir déchiré et partagé entre eux les lambeaux de la dynastie tombée des Oméïdes.

Muhamad de Séville, révolté de l'arrogance d'un message d'Alphonse le Brave, ayant rassemblé les coalisés, leur représenta vivement les dangers de leurs divisions, l'agran-

dissement rapide de la puissance chrétienne, et l'imminence de leur ruine complète. Omar manifesta alors la pensée d'implorer le secours du vainqueur de l'Afrique, du fondateur du royaume de Maroc, le Maure Jusef Ben-Taxfin, dont la renommée croissait chaque jour. La main puissante de ce héros, disait-il, pouvait seule enchaîner parmi les tribus le génie inquiet des dissensions, alléger leurs malheurs et leur misère, arrêter les effrayants progrès des chrétiens, et venger sur eux l'affront des armes et du nom mahométan. Des ambassadeurs furent envoyés à Jusef Ben-Taxfin ; ils lui dirent que l'intérêt seul de la religion du prophète, menacée en Espagne d'un renversement total par le roi de Castille et Léon, les armait et les faisait recourir à lui.

Abdalah, vainqueur des Berbères, avait fondé la dynastie des Almoravides, nom qui signifie *hommes de Dieu*, en donnant ce surnom à la tribu de Lamtuna en récompense de sa constance et de sa bravoure. A ce conquérant en avait succédé un autre, Aben-Bekir, de la tribu des Lamtuniens. Ce guerrier, forcé de s'éloigner et de quitter la ville de Maroc, dont il venait de jeter les fondements, pour aller secourir dans une guerre acharnée ceux de sa tribu, avait remis en partant le commandement à son cousin Jusef Ben-Taxfin. Ce lieutenant infidèle profita de l'absence forcée de son chef, pour le supplanter. Jusef continua les constructions de la ville naissante, et commença les fortifications. Un soulèvement des Berbères lui fit prendre les armes. Il soumit les rebelles, et ayant réuni cent mille cavaliers il porta la guerre, qu'il aimait et pour laquelle il semblait né, vers la ville de Fez. En peu de temps il la prit et étendit ses conquêtes et son autorité du mont Atlas aux confins du désert, des grèves de l'Océan aux rivages de la Méditerranée.

Son fils Cilman d'un autre côté enlevait, au nom de Jusef, la ville de Ceuta. Toute l'Afrique occidentale, domptée par le bras de ce héros du Croissant, concourut alors à former le florissant, mais éphémère royaume de Maroc. Couvert de gloire, aimé de ses sujets, Jusef avait

déjà tourné ses rêves ambitieux vers les belles et riches contrées de l'Espagne.

Il savait les discordes cruelles des Musulmans de la Péninsule, et leurs revers; il n'ignorait pas que le brûlant fanatisme qui jadis emportait toutes leurs pensées vers les conquêtes et la propagation de l'islamisme, s'était éteint 1086
dans une longue série de désastres, dans les flots de leur sang répandu de leurs propres mains. Il voyait l'ambition effrénée, la soif immodérée des trésors et des plaisirs dévorer les tribus, et énerver, dans les délices et la volupté, des bras désormais impropres à la lance et au cimeterre. Jusef frémissait en songeant que les maux présents, les dangers à venir, aggravés par les funestes dissensions qui les livraient, comme liés, à leurs ennemis, entraînaient forcément l'expulsion honteuse des Arabes-Maures hors de la riante et fertile Espagne.

Alors il conçut l'audacieux projet d'assujettir à son sceptre cette multitude de petites dominations, et de relever à Cordoue, avec l'étendard du prophète, l'empire écroulé d'Abderahman; de s'asseoir sur l'ancien trône rétabli par ses mains triomphantes, et de s'intituler Calife d'occident. C'est au milieu de ces vastes pensées et de ses préparatifs de guerre, que vint le surprendre l'ambassade des rois de Séville, Grenade et Badajos. Jusef était aussi prudent qu'intrépide; il demanda que la ville d'Algésiras lui fût cédée, afin d'assurer sa retraite en cas de revers. Le roi de Séville recevant cette réponse, ne balança pas. Une aveugle fatalité le destinait à devenir lui-même l'instrument de sa perte.

Pendant ce temps, Don Ramire d'Aragon avait visité ses dernières conquêtes, et s'était avancé jusqu'à Monzon, sur les rives de la Cinca. Cette place populeuse et défendue par un château très-fort, fut enlevée par les Navarrais. Cette même année mourut, le vingt-quatre avril, la reine Doña Félicia fille du comte d'Urgel et de Doña Ermengande. Elle laissait trois fils, Don Pedro, Don Alphonse et Don Ramire, qui régnèrent tous trois. Don Alphonse de Léon, qui connaissait toutes les négociations des Maures d'Espagne

avec l'Africain, leva de nombreuses troupes, et se mit en campagne, après avoir convoqué un concile à Tolède pour le mois de décembre suivant. Ce concile devait élire un archevêque métropolitain pour ce siége, si long-temps vacant et profané par les sectateurs de Mahomet. Les suffrages se réunirent, à l'époque dite, sur Bernard abbé de Sahagun.

Don Alphonse pénétra dans les états de Badajos, ravagea l'Estramadure et s'empara de Coria. Deux princes arabes ayant joint leurs armées pour s'opposer au vainqueur, le rencontrèrent le vingt-cinq octobre, entre Badajos et Mérida, près du Guadalquivir; ils engagèrent le combat. Il fut opiniâtre ; les pertes de part et d'autre furent grandes ; à la fin, le roi de Castille, défait, se vit obligé de retourner sur sa nouvelle capitale. Là il songea à tirer vengeance de son affront. Jugeant que la réunion commencée des Musulmans se consoliderait, et qu'il ne pourrait résister seul à tant d'ennemis, il s'adressa à Philippe-Auguste de France, proche parent de la reine de Léon, et sollicita de lui son aide contre les infidèles. En même temps, il envoyait des demandes pareilles aux principaux seigneurs. Les comtes Raymond de Bourgogne, Henry de Besançon et Raymond de Toulouse amenèrent eux-mêmes leurs troupes.

Don Alphonse, avec toutes les forces rassemblées de ses royaumes, s'était porté sur la frontière où il étalait devant ses deux vainqueurs la guerre qu'il leur apprêtait. Ceux-ci, informés des secours qui arrivaient de France, se jugèrent hors d'état de faire face à tant de puissance, et demandèrent la paix. Les deux partis également froissés, en avaient un égal besoin. La paix se conclut, et les seigneurs français la trouvèrent établie à leur arrivée. Les troupes envoyées par Philippe-Auguste de France ne parvinrent qu'au pied des Pyrénées; elles retournèrent sur leurs pas à la nouvelle de la cessation des hostilités (*).

Don Sanche, pendant quelques années, avait laissé reposer ses peuples des fatigues de la guerre; il profita de ce

(*) Rod. Tol. — Luc. Tud. — Pelag. de Oviédo. — Ped. de Léon. — Moret. — Ferrer. — Marian. — Sandov. — Chén. — Hist. Arab. — Chron. monast.

épit pour arranger les affaires intérieures de son royaume. ,es églises et les couvents furent tous richement dotés. Il ugmenta la ville d'Estella du côté de Lizarra, de façon à e que ces deux localités, jointes entre elles par de nouvel-es constructions, n'en fissent plus qu'une. Le nom d'Estella révalut dans cette agglomération, et cette localité, ainsi omposée, devint une des trois principales de la Navarre à ette époque. La ville forte de Luna fut entièrement peuplée; 1090
Iarcuello, Loarre et Alguzar virent aussi leurs fortifications éparées et augmentées pendant ce temps. Il y eut encore roclamation du for, écrite et publiée à Jaca en 1090, ainsi ue l'établissement et la réunion des cortès.

Le roi de Castille et Léon, profitant également de quel-ues années de tranquillité, peuplait de chrétiens et fortifiait es villes ruinées pendant la guerre, et celles enlevées aux Iaures. Le comte Raymond de Bourgogne fut chargé de re-ever Avila, Ségovie et Salamanque ; il peupla ces villes en artie de Bourguignons. Ce seigneur avait passé au service le Don Alphonse, et ne le quittait plus. Médina del Campo, 'oca, Iscar, Arevalo, Sépulveda, Olmedo, Osma, Cuellar, t plusieurs autres places entre le Duero et les montagnes le Castille, reçurent aussi de nouvelles populations.

Le comte Raymond, en récompense des services rendus u roi Don Alphonse, devint gendre de ce monarque, dont l épousa la fille unique, Doña Urraca. Dans ce même temps es caractères gothiques furent abolis et remplacés par ceux lont on se servait dans le reste du continent. Alors aussi e valeureux Rodrigue, le Cid, l'orgueil des Castillans ne essait de faire la guerre aux Mahométans.

Depuis la prestation du serment de Don Alphonse, lors le la réunion de la Castille aux royaumes de Léon et Galice, e guerrier s'était aperçu que le roi ne pouvait lui pardonner on audace d'avoir exigé de lui ce que personne n'osait lui lemander en face. Il s'était alors éloigné de la cour avec es amis et partisans, pour suivre son goût dominant, la guerre, seule passion de ce héros. Don Alphonse lui avait quelquefois envoyé de faibles détachements, pour l'aider dans ses entreprises hardies. Mais le Cid, ayant tourné ses

armes contre le roi de Tolède dont il avait ravagé une partie du territoire, le roi de Léon l'avait exilé de sa cour. Alphonse était allié et ami du prince maure, et en outre excité par les intrigues de quelques seigneurs, auxquels la gloire et les hauts faits de Diaz de Bivar portaient ombrage. A la suite de cette disgrace, Rodrigue s'était emparé, avec sa petite troupe, du château d'Alcoēn près de Calatayud, dans l'Aragon; et passant ensuite dans le quartier de Terruel, au sud de Saragosse, se maintint long-temps dans une citadelle connue encore aujourd'hui sous le nom de *Roche du Cid*, ou *Peña del Cid*, d'où il désolait les Maures par des courses, des pillages, et des combats continuels.

1091 Cette année, Don Ramire marcha contre le roi de Saragosse. Celui de Huesca avait, ainsi que nous l'avons vu, acheté la paix quelque temps auparavant. Les griefs du roi de Navarre contre son ancien feudataire étaient que, s'étant reconnu vassal de Don Alphonse et lui payant un tribut plus considérable qu'à Don Ramire, le Musulman avait imploré le secours du roi de Castille contre celui de Navarre, et faisait de plus éprouver à celui-ci une réduction considérable sur le tribut annuel qu'il lui devait. Don Ramire, pour le punir, rassembla une armée de tous les points de son obéissance. Les Basques des deux côtés des Pyrénées en composaient la plus grande partie; les ducs de Gascogne et de Toulouse y joignirent leurs troupes; et le roi, entouré des grands du royaume, des ricombres, des capitaines les plus renommés, se mit en marche dans la direction de Saragosse.

Il commença par suivre la rive gauche de l'Ebre, afin de choisir le site le plus favorable pour l'assiette de la grande forteresse qu'il méditait, et qui devait tenir Saragosse en respect. Le roi s'arrêta à quatre lieues de cette ville, dans l'endroit où nous voyons aujourd'hui Castelar, y établit son camp, et prit ses quartiers dès les premiers jours du printemps. Aussitôt il fit commencer les travaux par la brigade nombreuse de pionniers qu'il avait amenés. La proximité de Saragosse, la nécessité d'être toujours en défense et de cou-

vrir les travailleurs, tenait l'armée navarraise en état d'alerte permanent.

Les Maures, qui se voyaient dominés par la position qu'avait choisie Don Ramire, ne négligeaient rien, en ce qui les concernait, pour entraver la construction de la forteresse qui leur était si nuisible. Ils levaient des troupes, sollicitaient des alliés, faisaient de fréquentes sorties, des courses, des attaques de nuit et de jour, ne donnaient aux chrétiens ni paix ni trève, et agissaient avec tout le courage, toute l'activité d'une juste appréhension, d'un violent dépit. Don Ramire, toujours armé, n'en poursuivait pas moins son entreprise avec une constance héroïque. Veilles, travaux, combats, rien ne l'arrêtait, rien ne ralentissait son ardeur. Il opposait une inébranlable persistance aux efforts de ses ennemis, envoyait des corps détachés attaquer les postes musulmans. Ces corps battaient la campagne dans tous les sens, éloignaient les coureurs ennemis, et sans cesse escarmouchaient avec eux.

En vain les Maures avaient pour eux la forte Saragosse, qui protégeait leur retraite et leur offrait un asile sûr; en vain ils avaient l'avantage de se pouvoir couvrir par l'Ebre, et d'être maîtres du pont qui donnait passage à leurs sorties et à leur retour. Don Ramire n'en élevait pas moins, sous leurs yeux et à côté d'eux, le fort qui devait leur apporter la défaite et l'asservissement. Et cependant le roi de Saragosse était un des plus puissants d'entre les Maures; et cependant encore Don Alphonse s'était déclaré son protecteur.

Le vingt-deux mai mourut Don Garcie, roi dépossédé de Galice. Du château de Luna, où il était resté enfermé pendant dix-neuf ans pour tranquilliser l'ombrageuse ambition de son frère Alphonse, son corps fut transporté à Léon dans l'église de Saint-Isidore, où il fut enterré, selon Rodrigue de Tolède, Lucas de Tuy et Pélage d'Oviédo, avec les grilles de sa prison. Ce malheureux prince, ne pouvant espérer de trophée, avait ordonné que ce monument de sa captivité le suivît dans le tombeau. Leçon posthume, terrible et frappante manière d'écrire l'histoire et de flétrir les ambitieux!

1092 Castelar était terminé; Don Ramire l'avait muni d'une garnison convenable. Dès le mois de janvier 1092, ce prince se mit à parcourir les frontières d'Aragon, et arriva à Arguedas. C'est de cette place qu'il publia les fors relatés dans le grand cartulaire. Non content de la construction de Castelar, le roi décida la nouvelle fondation ou agrandissement d'un lieu nommé dans l'antiquité Gallicollis. Cette localité abandonnée n'était pas tenable, à cause de la proximité des Maures de Huesca. Don Ramire voulut, à ce que dit Don Pedro évêque de Pampelune, que cette fondation prît le nom de Montemayor, ou Luna d'Aragon; ce dernier prévalut.

La reine Constance de Castille mourut alors, ne laissant qu'une fille, Doña Urraca, mariée au duc Raymond de Bourgogne. Le roi, désireux d'avoir un fils héritier de sa couronne, épousa la sœur de son gendré, nommée Berthe, sans scrupule pour les liens de parenté. L'année suivante Don
1093 Alphonse, dont les états étaient tranquilles et florissants, entreprit la conquête du Portugal. Il commença les opérations de la campagne par le siége de Santarem sur le Tage, enleva cette ville et descendit le fleuve jusqu'à Lisbonne, peu distante de Santarem. Il reçut cette capitale à composition le six de mai, et marcha aussitôt sur Sintria, qui suivit l'exemple de Lisbonne et se rendit le neuf du même mois.

Le roi de Navarre poursuivait toujours son projet favori, la prise de Huesca. Désirant mettre le ciel dans ses intérêts, il se résolut à faire prendre le froc de moine à son troisième fils l'infant Don Ramire. Il le consacra à Dieu, et l'envoya au monastère de St-Ponce, juridiction de Narbonne, occupé par des religieux de l'ordre de Saint Benoît. L'infant fut recommandé, pour l'instruction, aux soins de l'abbé Frotar, supérieur du couvent. Le roi dota le monastère, nous dit Zurita, de riches donations à ce sujet. Il y avait peu de temps que l'infant avait pris l'habit lorsque le roi de Huesca, ayant fait un traité secret avec celui de Saragosse irrité comme lui de se voir sans cesse resserré par de nouveaux forts et châteaux,



refusa nettement à Don Ramire le paiement du tribut auquel il s'était engagé quelques années auparavant.

Secours et protection furent demandés au roi de Castille, avec offre de la part du vali de Huesca de lui payer une redevance plus forte qu'à Don Ramire, et de se reconnaître vassal de la couronne de Léon. Ce refus de paiement, loin d'irriter le roi de Navarre, lui fut agréable en ce qu'il fournissait une occasion naturelle de déclarer la guerre au Musulman, son feudataire. Il appela aussitôt à lui tous ses sujets, ses auxiliaires habituels et, sans attendre la complète réunion de ses troupes, il fondit sur le territoire de Huesca. De toute part le royaume retentit de bruits de guerre, et se couvrit de soldats qui accouraient au point de ralliement. Le roi avait retiré la moitié des garnisons des places les plus éloignées des Maures, jeté de forts détachements dans celles qui se trouvaient les plus rapprochées, ravageait les environs, faisait battre, parcourir et désoler toute la contrée. Il fortifia quelques postes occupés par lui dans ses guerres précédentes, afin de resserrer Huesca de plus en plus, et dans l'espoir de rendre le siége plus court.

Parmi les postes qui, vu leur proximité de la place, l'incommodaient davantage, était Monte-Aragon; Don Ramire y avait antérieurement élevé un fort et une église dotée de rentes considérables, sous le nom de Jésus de Nazareth. Les Maures ligués furent bientôt instruits de la faverable diversion faite par Don Alphonse à leur sollicitation, et conçurent l'espérance d'éloigner d'eux Don Ramire et ses armes, qu'ils redoutaient. Ils firent savoir à Sanche Ramire que les troupes du roi de Léon attaquaient en grand nombre les frontières d'Alava, sous la conduite du comte Don Sanche, fils de Don Lopez, seigneur de Biscaye, et s'apprêtaient à entrer en Navarre.

Cette nouvelle, loin d'abattre Don Sanche Ramire, ne fit qu'ajouter à son activité naturelle. Il jugea d'un coup d'œil que tout dépendait de la vivacité de ses mouvements, prit une bonne partie de l'armée, laissa le reste à la garde des camps, emmena ses deux fils Don Pedro et Don Alphonse, souleva, entraîna par son influence tout ce qu'il rencontra

d'hommes sur sa route, traversa l'Aragon comme un fleuve, la Navarre comme un torrent, et arriva à marches forcées et toujours grossissant, où le danger le réclamait. Il rencontra l'armée castillane sur l'emplacement occupé aujourd'hui par Victoria, et se présenta au combat avec des troupes nombreuses, déterminées, recrutées en courant. Le comte Don Sanche battit en retraite sans oser mesurer son épée avec les Navarrais, qu'il était loin d'attendre aussi vite, recula jusqu'en Galice, refoulé par Don Ramire toujours courant; puis ce prince actif retourna sur ses pas par le même chemin, avec la même promptitude. La fin de l'automne le trouva de retour, avec tout son monde, à Monte-Aragon.

1094 Au printemps suivant le roi redoubla d'ardeur pour terminer les travaux nécessaires, et pousser à outrance le siége de Huesca. La distance à parcourir par les troupes pour se rendre devant cette place, autant que les intempéries de l'hiver, avait retardé les opérations. Tout reprit bientôt de l'activité ; l'armée se logeait de plus en plus près de la ville; on fortifia une hauteur, qui porte encore de nos jours le nom de Sanche : on l'occupa aussitôt.

Le roi de Huesca s'était enfermé dans sa ville, avec grande provision de vivres et forte garnison. Don Sanche Ramire ne l'ignorait point ; mais il jugeait le long temps que nécessiterait la réduction de la place par famine, et le danger qu'il courrait en donnant ainsi aux alliés éloignés que pouvait avoir le vali, le loisir d'accourir à la défense de Huesca. Il se décida à suivre l'exemple de son père à Calahorra, et d'emporter Huesca à la pointe de l'épée. Le brave Don Ramire établit son quartier général sur le mamelon dit *de Sanche*, et de là, présida tout le siége. L'armée entière attendait avec impatience le signal de l'assaut.

Le roi ne s'en voulait rapporter qu'à lui; il se porta aux avant-postes. Avec une imprudence causée par son courage, mais blâmable dans un chef d'armée et plus encore dans un roi ; avec la témérité qui lui avait toujours fait exposer inconsidérément sa vie, Don Ramire poussa, un matin, une reconnaissance jusque sous les remparts de Huesca. Quoique accompagné seulement d'un écuyer, il fut reconnu. Au

moment où il levait le bras pour désigner à son suivant un point faible et propice à l'attaque, un arbalétrier maure, qui suivait de l'œil tous les mouvements du roi, saisit ce moment et lui plaça une flèche sous l'aisselle. La blessure était profonde ; le roi se sentit frappé à mort.

Cependant, dissimulant autant que possible ses souffrances, il revint au camp et regagna sa tente, qui fut ouverte à tout le monde. Un instant suffit pour la remplir. Alors, en présence des seigneurs, ricombres, écuyers, et des guerriers montagnards qui se pressaient autour de lui, Don Ramire interpella ses deux fils Pierre et Alphonse. Il leur demanda si les difficultés et les dangers d'un siége commencé étaient capables de rebuter leur constance. Sur leur réponse négative : « Eh bien, leur dit le vieux roi, jurez-moi donc sur le « Dieu vivant que vous ne reploierez nos étendards qu'après « avoir enseveli sous les ruines de la ville infidèle, le perfide « Giaffar. » Les princes jurèrent avec transport ; une noble ardeur brillait sur leurs fronts ; leurs bras, armés de gantelets de fer, étaient levés au ciel. Un sourire de satisfaction éclaira le visage pâlissant de Ramire, qui mit alors sa blessure à découvert, et se fit extraire le fer du trait. Il expira presque aussitôt dans d'affreuses souffrances. C'était le quatre de juin 1094 ; son corps fut déposé, selon sa demande, dans l'église à peine finie de Jésus de Nazareth, à Monte-Aragon. Don Ramire avait voulu assister vivant à la prise de Huesca; il voulut présider, mort, à l'exécution du serment juré (*).

Don Pedro Sanchez, premier du nom, fut élevé sur le bouclier. Associé au gouvernement par son père, qui l'avait déjà nommé roi de Sobrarbe et de Ribagorza avec l'autorisation des états, selon le for de Navarre, Don Pedro fut proclamé par l'armée, roi de Navarre et Aragon. Le camp, distrait de sa douleur par cette proclamation, avait pris un air de fête. Les cérémonies du couronnement ne prêtèrent pas leur majestueux éclat à la circonstance. Mais il n'en était

(*) Mong. Pinnat.—Rod. Tol.—Garib.—Luc. Tud.—Escrit. anonym. de Théob.—Moret.—Pelage de Oviéd.—Hist. arab.—Turq.—Chén.—Conde.—Tumb. neg.—Sandov.—Zurit.

pas moins imposant de voir le jeune Pierre entouré de prélats, de la fleur de la noblesse, de ricombres, des chefs et des nombreux guerriers de deux royaumes et de plusieurs provinces, au milieu du camp, le lendemain et la veille d'un combat, en face d'un ennemi audacieux; de le voir élevé par les grands sur un bouclier de guerre, aux cris trois fois répétés de : *Le Roi!* cris redits en chœur par toute une armée.

Ces acclamations s'élevèrent comme un tonnerre, et s'en furent rouler en grondant autour des remparts de Huesca. Giaffar, qui avait su la fatale nouvelle, et comptait sur la levée du siége, fut troublé au milieu de sa joie. Les Maures des places du second ordre, qu'aurait entraînées la perte de Huesca, reprenant courage au bruit de la mort de Don Sanche Ramire, sortirent de leurs retraites. Ils vinrent passer au sud de Huesca, côté le moins couvert de forteresses chrétiennes, et s'approchèrent de la ville avec le projet de s'y jeter. Ils arrivaient par petites bandes, ayant soigneusement pris un détour par la droite de Monzon, et passant par Calasans et Barbastro, dépendances des Musulmans.

Pierre avait compris les obligations de sa nouvelle dignité. Son courage ne fut point émoussé par la douleur que lui causait la mort de son père, ni ébranlé par la recrudescence d'audace de l'ennemi et par les nouveaux auxiliaires qu'il voyait s'assembler contre lui. La foi jurée au lit de mort de Don Ramire, le désir de le venger et de se montrer digne du legs périlleux qu'il avait reçu, occupaient tout entier le nouveau roi. Il adopta le plan de son père, resserra l'ennemi, rapprocha ses postes, établit une communication plus
1095 prompte et plus sûre entre eux. L'hiver n'apporta aucune interruption dans les opérations; le plus strict blocus avait été formé. Les chrétiens s'occupaient à repousser les sorties vives et fréquentes des assiégés, à chasser au loin les détachements qui tentaient de s'approcher, ou de ravitailler la place. Ils attendaient que la famine leur en ouvrît peu à peu les portes.

Huesca ne pouvait être prise d'assaut qu'en sacrifiant une

partie de l'armée. Place frontière de deux états ennemis, elle avait été soigneusement fortifiée par les Musulmans. Une épaisse muraille en terre gazonnée formait une double enceinte en avant des murs en moëllons. Indépendamment des difficultés que présentait ce genre de fortification, des ouvrages intermédiaires ajoutaient encore aux moyens de défense. Ces considérations firent traîner l'expédition en longueur. L'armée ne restait cependant jamais oisive ; son courage était toujours tenu en haleine, et chaque jour elle s'aguerrissait davantage.

Cette même année mourut la reine de Castille Berthe de Bourgogne, quatrième femme de Don Alphonse. Ce prince maria sa fille naturelle Doña Thérèsa, avec le comte Henry de Besançon, passé à son service en même temps que Raymond de Bourgogne. Le roi donna en dot à sa fille toutes ses conquêtes de Portugal qu'il érigea en comté. Le comte Henry n'en devait jouir qu'après la mort de son beau-père, et comme relevant de la couronne de Léon.

Giaffar commençait à reconnaître tout ce que le système 1096
adopté par Pierre avait de dangereux pour lui. Son orgueil avait faibli ; il avait trouvé moyen de faire savoir au roi de Saragosse son état de détresse, et la triste nécessité à laquelle il se trouverait bientôt réduit. Car il lui fallait se rendre, s'il n'était promptement secouru. Le roi de Saragosse, à cette nouvelle, rassembla des troupes de toutes parts, s'adressant au roi de Castille et Léon, dont celui de Huesca était tributaire, et lui demandant son assistance. Don Alphonse envoya une nombreuse colonne sous le commandement de Don Garcie Ordoñez comte de Naxera, et Don Gonzalo Nuñez Larra.

Giaffar, avant de connaître tous les préparatifs qui se faisaient en sa faveur, avait offert au roi de Navarre et Aragon le double du tribut qu'il payait à Don Alphonse, s'il consentait à lever le siége de Huesca. Mais Pierre avait fait un serment qu'il voulait tenir ; il repoussa donc la proposition de Giaffar, en exigeant comme seule condition admissible, qu'il se rendît à discrétion. La chose en était restée là, et c'est ce que Giaffar avait trouvé moyen de faire savoir à

Al-Mostain Bilah. Saragosse présentait le mouvant tableau d'une grande place d'armes. Elle était pleine de gens de guerre ; il en affluait de tout côté, et chaque jour. Cette ville avait été choisie comme le point le plus central et le plus convenable, tant par la distance proportionnée de l'armée chrétienne, que comme point de retraite en cas de revers, et aussi pour la facilité qu'elle offrait de se couvrir de l'Ebre en recueillant les troupes, et les y concentrant.

La renommée répandit au loin le bruit de tant d'armements, et de la formidable réunion des défenseurs du croissant. Tous les esprits étaient en émoi, attendant l'extermination totale des chrétiens, si inférieurs en nombre à la multitude qui se concentrait à Saragosse. Pierre, soumis à la volonté du For national, avait rassemblé en conseil de guerre les seigneurs, ricombres et chefs principaux. Après avoir recueilli l'avis de tous, voyant qu'en général, et afin d'éviter la division des forces, on penchait pour attendre l'ennemi dans les retranchements, il donna son opinion, contre laquelle personne ne s'éleva. Comptant sur la sainteté de sa cause et l'appui du ciel, Pierre déclara estimer plus la valeur de ses troupes, que le nombre des Musulmans. A leur cohue il avait à opposer une armée vieillie dans les combats, endurcie par les travaux et les périls incessants d'un siége de deux années; une armée, enfin, formée à l'école de Don Sanche Ramire, et accoutumée à ne point abandonner la victoire à son ennemi. Sûr de vaincre avec de tels hommes et de tels chefs, il était résolu à laisser dans les retranchements ce qu'il fallait de soldats pour contenir la garnison de Huesca, et à marcher à l'ennemi avec le reste de ses troupes. Pierre de Navarre et Aragon ayant bien arrêté de livrer bataille aux Musulmans, fit ajouter aux fortifications de ses divers logements tout ce qui pouvait les corroborer, faciliter leur défense et leur conservation. Ainsi fit-il creuser et élargir les fossés, exhausser les parapets et remparts, de manière à pouvoir, sans inconvénient, en retirer plus de monde. En même temps, il allait explorer la campagne environnante, étudier, choisir son terrain, et ne perdait pas un des mouvements de l'ennemi.

Enfin, vers le milieu de novembre, la foule coalisée sortit de Saragosse, passa l'Ebre au pont d'Altavasa, et se déploya sur la rive droite du fleuve. Tous les chemins étaient couverts de troupes, depuis Saragosse jusqu'à Zuera aux bords du Gallego; c'est-à-dire, à une distance de cinq lieues d'Espagne. Pierre Ier fut instruit de ce mouvement; il sut quelle multitude armée il allait avoir en tête. Rien ne put l'ébranler. Il sortit de ses quartiers, et marcha au-devant des infidèles jusqu'aux champs d'Alcoraz, à une lieue ouest de Huesca, où il prit position. Quelques auteurs prétendent qu'alors le comte Don Garcie de Naxera lui fit passer l'avis de ne pas se présenter en personne au combat, parce qu'il n'y aurait aucun quartier pour les chrétiens. Mais le roi de Navarre dédaigna cet avertissement officieux et fallacieux peut-être. Insouciant du péril, au-dessus de toute crainte, le valeureux prince ne voulut point renoncer à inspirer, par sa présence et son exemple, un double élan à ses soldats.

Le salut de l'armée, celui de la Navarre aussi dépendait de l'issue de la journée. Pierre aspirait à sa part de victoire ; il voulut sa part des dangers. Bientôt les deux armées furent en vue l'une de l'autre; des deux parts furent prises les dispositions pour en venir aux mains. Don Pedro formait ses lignes, et parcourait les rangs avec cette assurance, cet air de gaieté présage assuré du succès. Les évêques de l'armée le promettaient aussi au nom du ciel et de la religion, dont la cause était confiée à l'intrépidité des chrétiens. L'armée était forte de sa confiance en elle-même et dans son roi ; elle regardait la victoire comme infaillible.

La première ligne, composée de la majeure partie de la cavalerie, était commandée par l'infant Don Alphonse, frère de Don Pedro, et prince d'une valeur éprouvée. Le corps de bataille présentait un front serré. Prévoyant que l'ennemi, plus nombreux que lui, essaierait de le tourner, et jugeant l'urgence de pouvoir porter de prompts secours sur les points menacés, le roi garda pour lui le commandement de la réserve, composée de corps d'élite et de montagnards. Il s'y tint entouré de seigneurs et chevaliers navarrais et aragonais renommés par leur courage et leur expérience, auxquels

il pouvait confier, en toute sécurité, le coup de main le plus hardi et le plus périlleux.

Le signal se donna de part et d'autre; l'engagement commença aux cris sauvages, aux hurlements des Maures, au cri de guerre des Navarrais. L'infant Don Alphonse chargea le premier corps, ou avant-garde ennemie, avec tant de vigueur et d'abandon qu'il l'enfonça. Alors de tous côtés s'ébranla cette multitude, s'efforçant d'envelopper les chrétiens, cherchant un endroit vulnérable pour l'attaquer avec avantage. Le prince, se retirant en bon ordre, était venu reprendre son rang de bataille. Les Maures, voyant ce front inébranlable, attaquaient à leur manière accoutumée, chargeant, mais jamais à fond, simulant une fuite pour reprendre course, revenir avec impétuosité, et rétrograder de nouveau. Ils pensaient pouvoir troubler les rangs chrétiens par la fougue de leurs charges, ou du moins les attirer et les rompre en feignant ensuite de fuir. Mais les Navarrais étaient faits à cette méthode de combattre. Ils attendaient les infidèles de pied ferme, et ne poursuivaient pas leurs retraites trompeuses. Toujours les rangs restaient entiers.

De temps à autre le combat devenait plus acharné. Les Musulmans perdaient beaucoup de monde comparativement à leur grand nombre; les chrétiens en voyaient aussi, proportionnellement, tomber beaucoup des leurs. Les Maures, par le désordre de leurs escadrons, s'étaient mis dans la nécessité de vaincre; ils ne pouvaient plus se rallier. La fuite les aurait livrés au fer chrétien; mieux valait donc combattre. Les Navarrais étaient stimulés par la quantité d'ennemis tués; les Musulmans espéraient, par la promptitude et les nombreux secours qui leur arrivaient, épuiser les forces de leurs antagonistes, fatiguer leur constance et leur courage, en leur opposant toujours des troupes fraîches.

Le combat en était à ce point d'opiniâtreté et d'espoir mutuel, lorsqu'un incident vint lui donner une nouvelle impulsion. Don Garcie comte de Naxera, auxiliaire des infidèles, général du roi Don Alphonse, combattait vaillamment avec ses Castillans. Les bataillons qui lui étaient opposés, indignés de voir des chrétiens dans les rangs musulmans,

tre des chrétiens comme eux, se battaient avec plus nimosité encore. Une charge impétueuse des Navarrais versa de cheval le comte Don Garcie; il fut fait prisonnier s que les siens pussent le sauver. Cette nouvelle, prompment répandue, fit mollir les troupes de Castille et Léon, enflamma d'autant plus celles de Don Pedro. Comme d'un nmun accord, l'armée entière s'élança en avant pour erminer la victoire, et enfoncer définitivement les lignes hométanes. Cependant, non-seulement l'agglomération de nemi, mais encore les monceaux de cadavres, les armes andues sur la terre, entravèrent ce mouvement décisif.

e jour avançait sans que les Navarrais eussent eu un moment répit. Don Pedro s'était porté en ligne, et combattait nme un simple soldat; l'avantage restait balancé, et se prononçait pour aucun parti. Les chrétiens avaient né du terrain; la terre était jonchée de Mahométans; et jours ceux-ci résistaient. Le roi savait que celui qui reste ître du champ de bataille est déclaré vainqueur; aussi ourageait-il ses guerriers à persister, à presser leur cès. L'obcurité était désirée par les combattants des deux nées. Les chrétiens, épuisés, aspiraient au repos; les sulmans, obligés de reconnaître l'énormité de leurs tes, voulaient cacher leur défaite dans les ombres de la it.

Elle arriva enfin, et le carnage fut suspendu. Les infidèles retirèrent; l'armée royale, en ordre de bataille et sous les nes, coucha sur le champ ensanglanté et couvert de morts. n Pedro pensait voir le combat se renouveler avec le jour. prit les précautions dictées par la prudence; mais elles vinrent inutiles. Les Arabes-Maures profitèrent de la nuit ur se retirer, abandonnant leurs bagages. L'aube du matin it montrer au roi de Navarre l'étendue de sa victoire et bsence de ses ennemis. Ceux-ci s'étaient dirigés sur Almubar, à trois lieues environ de Huesca. Don Pedro se mit à ır poursuite avec sa cavalerie légère; il ne put atteindre e ceux qu'avait brisés la fatigue: le nombre en était grand. n'en suivit pas moins les fuyards à la piste, et ne revint

sur ses pas qu'après les avoir vus, de loin, repasser l'Ebre et s'enfermer dans Saragosse.

Le roi retourna alors aux plaines d'Alcoraz, et distribua à son armée les riches dépouilles du champ de bataille, du camp mahométan, et celles ramassées dans la poursuite. Le roi Don Pedro tua de sa main, dans cette journée, quatre scheiks Arabes-Maures; depuis ce temps il porta sur son écu quatre têtes à longues chevelures. Les Arabes-Maures et les chrétiens leurs auxiliaires avaient péri presque tous. Une lettre de donation du roi Don Pedro Ier à l'église de Huesca porte que, dans cette action, il fut tué quarante mille infidèles. Les historiens arabes en font foi, ainsi que Rodrigue de Tolède, Lucas de Tuy, Pélage d'Oviédo et plusieurs autres historiens. Ces auteurs disent, avec Zurita, Garibay, Mariana et les autres, que la perte des chrétiens ne s'éleva qu'à trois mille hommes.

Don Pedro rentra triomphant dans ses quartiers. Giaffar et sa garnison purent entendre les bruyantes acclamations les cris d'allégresse, par lesquels le roi et son armée furent accueillis. Ces cris retentirent à son oreille comme un glas de mort. L'armée musulmane avait emporté en fuyant la dernière espérance des assiégés. Giaffar ne voulut pas cependant paraître réduit à l'extrémité autant qu'il l'était en effet, ni montrer son découragement. Il feignit donc, dans l'espoir d'obtenir des conditions plus avantageuses, de pouvoir tenir encore long-temps. Mais Don Pedro savait apprécier sa victoire et rejeta toutes les propositions. Il exigea, sous peine d'en venir bientôt aux dernières rigueurs, la reddition pure et simple de la place, avec la seule stipulation de la vie sauve.

Huit jours se passèrent ainsi en pourparlers, après lesquels Giaffar, qui se relâchait peu à peu de ses prétentions, souscrivit à tout ce que voulait Don Pedro. Ce fut le vingt-cinq novembre, octave de la bataille d'Alcoraz, que le roi devint maître de Huesca, et mit fin à l'existence de cette petite souveraineté, dont la possession était d'une haute importance pour la chrétienté. La garnison se retira avec Giaffar à Barbastro, reprise déjà par les Mahométans. Le roi

Navarre fit son entrée triomphale dans Huesca, après un ge de deux ans et demi. Son premier soin fut de la peu-r de chrétiens, auxquels il donna de grands priviléges de nchises et d'exemptions. Il fit aussi consacrer de nouveau glise, que les Arabes-Maures avaient érigée en mosquée. générosité de Don Pedro s'étendit sur les prisonniers rétiens qui avaient combattu contre lui aux champs d'Al-raz. Il les mit en liberté, et les renvoya sans rançon; comte Don Garcie de Naxera fut également compris dans tte mesure.

Le roi de Castille et Léon, veuf et sans enfant mâle, nsa à se marier de nouveau. Il jeta les yeux sur Zaïde e de Muhamad, roi de Séville. La renommée publiait au n les charmes et les éloges de la belle Musulmane; Don phonse demanda sa main, sous la condition qu'elle embras-'ait le christianisme. Zaïde y consentit, et Muhamad sous-vit avec joie à cette alliance, qui pouvait lui devenir si antageuse. Lors de son baptême, Zaïde quitta son nom pour lui d'Isabelle, qu'elle porta depuis. Elle apporta en dot ısieurs places fortes, à la convenance de Don Alphonse; les que Cuenca, Hueté, Occaña, ainsi que d'autres terri-res qui furent réunis à la Nouvelle-Castille. Le roi de Léon stitua à son beau-père, à titre de présent, Cintera, Santa-m et Lisbonne. Quelques historiens ont prétendu, à tort, e cette princesse Zaïde avait été concubine de Don phonse; Don Pélage évêque d'Oviédo en fait alternative-ent la femme et la maîtresse du roi, appliquant ainsi les ux noms de la reine à deux personnes différentes. Cette reur a pu être causée par le privilége assez singulier ı'avaient les rois, surtout en Espagne, à cette époque, avoir une femme et des concubines. De là cette distinction ıe font les écrivains contemporains, entre les *bâtards* et les *fants naturels*. Ces derniers étaient appelés à partager la ıccession paternelle, parfois même le trône.

Le mariage de Don Alphonse mit fin à quelques différents ırvenus entre les rois de Galice et de Séville, au sujet de prise de Tolède. D'après un arrangement fait entre eux, s deux princes étaient convenus que le Castillan s'empa-

maître de cette ville, et qu'il aiderait ensuite Muhamad à conquérir Grenade. Mais Don Alphonse avait réussi plus vite que ne l'avait pensé le roi de Séville : Madrid et d'autres places avaient été prises aussi, et les réclamations du Musulman avaient été mal accueillies. Maintenant tout se trouvait changé : le gendre et le beau-père avaient adopté un autre plan, dont il est permis d'être surpris, connaissant l'habile politique de Don Alphonse, et sa perspicacité à prévoir les choses de loin. Nous avons parlé plus haut du célèbre Almoravide Jusef-Ben-Taxfin roi de Fez et Maroc. Il ne s'agissait de rien moins que de l'appeler en Espagne, ou tout au moins d'obtenir de lui une armée.

Le projet secret de Don Alphonse et de Muhamad était de conquérir, aux moyens de ces auxiliaires, les petites principautés de tous les valis érigés en rois dans la Péninsule, et de se les partager. Au roi de Léon la partie septentrionale; et Grenade, et Cordoue, avec la moitié sud de l'Espagne à Muhamad. Don Alphonse entama les négociations; son beau-père se rendit lui-même en Afrique et renouvela à Jusef, comme prix de son secours, l'abandon d'Algésiras. Jusef souscrivit volontiers à ce qu'on lui demandait. Lui aussi avait ses vues, bien qu'elles ne fussent pas conformes à celles des rois qui le sollicitaient. Il renvoya Muhamad à Séville, avec promesse de l'aller rejoindre au plus tôt.

Jusef réunit une flotte nombreuse, qu'il chargea de troupes et, devancé par sa gloire et son renom, vint prendre terre à Malaga. Les Maures espagnols, qui voyaient dans son arrivée un gage assuré de paix et de prospérité intérieure, le reçurent, lui et son armée, avec transports de joie et acclamations. Jusef n'eut pas de peine à imposer à tous ces petits despotes le joug d'un humble et religieux vasselage. Les ambassadeurs, accourus à Malaga, lui dépeignirent Muhamad comme chrétien au fond du cœur, d'accord avec son gendre le puissant et redouté Don Alphonse, pour détruire en Espagne les Maures et leur religion. Ils demandèrent au roi africain, comme unique moyen d'obvier à un tel malheur, de se déclarer leur protecteur et de les aider de ses armes pour s'emparer du royaume de Séville. Ce plan

était bien plus en rapport avec ceux de Jusef que celui proposé par Muhamad; il l'adopta avec empressement, et s'avança vers Séville.

Jusef y fut accueilli en allié attendu avec impatience. Il devint donc également facile à Jusef de s'emparer de la capitale et de la personne de Muhamad. Craignant Don Alphonse, avec lequel il n'osait encore se mesurer, il ajourna l'exécution de son plan, qui était d'arracher autant que possible aux Maures et aux chrétiens indistinctement, de leurs possessions, et de se tenir dans une sorte de neutralité vis-à-vis le roi de Léon. Il se borna donc à s'emparer de Grenade, Almérie, Murcie, et quelques autres petits états dont il se déclara le souverain (*).

Don Pedro cependant ne donna pas un long repos à ses 1097
troupes; il marcha au secours du Cid, assiégé et vivement pressé par les Mahométans. Ce grand homme, avec des moyens restreints, mais secondé par la fécondité de son génie et sa traditionnelle valeur, s'était rendu maître de la ville de Valence, il y avait environ trois ans. Lui et sa faible garnison étaient en danger de succomber enfin sous tant d'attaques et tant d'ennemis. L'armée de Navarre le dégagea, d'après Luis del Marmol, et Don Pedro retourna vainqueur dans ses états.

Don Alphonse de Castille avait aussi fait des apprêts considérables, et s'était mis en marche pour Saragosse avec une des armées les plus brillantes qu'il eût encore mise sur pied. Les princes et seigneurs de ses états, le comte Raymond de Galice avec sa femme, l'infante Doña Urraca, les évêques de Léon, Burgos et Palencia, les abbés D'Oña, Cardeña, Alanza, les comtes Don Pedro Assurez de Valladolid, Don Garcia Ordoñez de Naxera, rendus à la liberté par le roi de Navarre, Don Gonzalo Nuñez de Lara, Don Gomez Gonzalez qui portait la bannière royale, suivaient le fastueux roi de Castille.

Don Alphonse s'arrêta à Aguilera, où il fit quelques avantages et donations au monastère de Saint-Dominique de

(*) Luc. Tud. — Rod.Tol. — Pélag. de Oviédo — Hist. Arab. — Marian. — Moret. — Annal. Navar. — Mayern. — Chénier. — Conde.

Silos. L'acte passé à cette occasion relate le passage de ce prince avec son armée, et sa destination pour Saragosse. Il y est pompeusement intitulé *Empereur* de toute l'Espagne: sa signature porte seulement, *empereur de Tolède*. L'évêque Don Bernard, témoin et signataire, se qualifie, avec non moins de splendeur, *évêque de l'empire de Tolède* (*).

On ignore ce qu'il advint de cette expédition; il est néanmoins avéré que Don Alphonse, en marche sur Saragosse, était le dix-neuf mai 1097 à Aguilera. Etait-ce pour venger la défaite de ses troupes à Alcoraz? Etait-ce que la prise de Huesca le contrariait par l'extension qu'en recevait la puissance de Don Pedro? Etait-ce encore pour aider son feudataire de Saragosse à réprimer cette puissance et à rétablir la sienne, en opposant son tributaire, comme un boulevard, au roi de Navarre, dont les succès lui portaient ombrage?

Alphonse n'ignorait pas que Don Pedro s'était avancé sur Valence; il en conclut que le projet de ce prince était de poursuivre son triomphe, et de se rabattre sur Saragosse, soit en allant, soit au retour. Le Castillan resta en observation et se retira sans avoir rien opéré, Il prit tout-à-coup une autre direction et se replia du côté de la Manche. Irrité de voir son beau-père dépouillé de ses états et prisonnier, Alphonse commençait à reconnaître sa faute et à pénétrer les desseins ambitieux du monarque africain. Jusef était alors dans le royaume de Murcie. Dès qu'il eut avis de la marche de Don Alphonse, il se porta à sa rencontre et l'atteignit dans la Manche, près de Lazzuja. Les troupes envoyées par Don Alphonse étaient commandées par les comtes Don Rodrigue, et Don Garcie Ordoñez de Cabra. Le combat fut long-temps disputé, et les pertes grandes de part et d'autre. Indépendamment de la frayeur inspirée aux chevaux par la grande quantité des chameaux de Jusef, et le désordre qui s'ensuivit, le comte Ordoñez fit une faute qui entraîna la perte de la bataille. Les Castillans perdirent beaucoup de monde, en morts et prisonniers. Soit par suite de mécontentements

(*) L. del Marm.— Tumb. Neg. de Santiag.

antérieurs, soit à cause de la faute commise à Lazzuja, Don Ordoñez passa au service de Jusef.

Jaloux de rétablir l'honneur de ses armes, Don Alphonse 1098
rassembla ses troupes sur les frontières de la Nouvelle-Castille, en prit le commandement et se dirigea vers Séville, dès le commencement du printemps. Le premier mouvement de Jusef avait été de s'opposer à la marche du roi, et d'aller croiser son passage. Il se rendit néanmoins aux avis prudents de Don Garcie Ordoñez, et resta sur la défensive. Une défaite, dans l'état présent des choses, aurait pu nuire aux Castillans; mais une défaite essuyée par les Musulmans, aurait totalement ruiné leurs affaires, leurs espérances en Espagne, et compromis leur avenir.

Ben-Taxfin, dont les forces étaient insuffisantes pour lutter, resta en observation; il résolut même de retourner en Afrique, faire de nouvelles levées. Pendant ce temps Don Alphonse, jugeant qu'il ne pourrait attirer l'ennemi au combat, se replia sur la riche Andalousie, après avoir ravagé les environs de Séville, et rentra dans ses états par le Portugal, chargé de butin et suivi d'une foule de captifs.

Aussitôt la retraite de Don Alphonse, Jusef s'occupa de fortifier ses places, afin de pouvoir plus facilement ensuite s'élancer à de nouvelles conquêtes. Il bannit d'Andalousie le christianisme avec les chrétiens qui s'y étaient maintenus ou établis du temps de Muhamad. Ils furent tous embarqués pour l'Afrique, où les attendait l'esclavage, et Jusef retourna à Maroc.

Il s'y occupa activement de la formation d'une armée destinée à établir sa puissance dans la Péninsule, sur les ruines du superbe Alphonse dont le pouvoir et la renommée lui semblaient une insulte à sa gloire, et sur les débris des petits souverains dont il avait déjà dédaigneusement écrasé une partie en passant. L'ascendant du génie fortement trempé de Jusef imprima bientôt à l'empire des Almoravides un irrésistible mouvement de force et d'unité. L'esprit belliqueux des Arabes, des Berbères, se réveilla fanatique, exalté, comme aux jours du prophète, ou du grand Almanzor. Des cris unanimes s'élevèrent de toute part, qui demandaient la guerre

sacrée. L'Al-Gibedh fut clamé avec grand appareil dans les mosquées; et les Muezzins appelèrent les croyants sous les étendards du calife d'occident. Mais Jusef ne savait pas encore les adversaires que les chrétiens avaient à lui opposer. C'était Pierre de Navarre, c'était le Cid Campéador, rivaux dignes de la fougue, de la valeur et du talent de Ben-Taxfin. Le roi de Maroc s'empressa d'envoyer en Espagne ses premières levées sous les ordres de son habile et fidèle lieutenant, Al-Mohait-Iliaya.

Le roi de Navarre, arrêté par les préparatifs de Don Alphonse qu'il soupçonnait devoir venir au secours de Saragosse, remit à un moment plus opportun l'exécution de ses projets sur cette grande et opulente cité. Il porta la guerre vers la frontière de la Catalogne. Barbastro, place forte située sur la Cinca, avait été prise par le roi Don Sanche, mort à Huesca, et reprise ensuite par les Musulmans. Don Pedro résolut de la leur enlever de nouveau, et de commencer par la serrer de loin. Il se décida, en conséquence, à couper ses communications avec Fraga et Lérida, par où les Maures la ravitaillaient. Le point intermédiaire entre ces localités, celui qui servait comme d'anneau principal à cette chaîne, était Calasanz, sur le territoire de Ribagorza, non loin de Monzon. Cette dernière ville, conquise également par Don Sanche et conservée par les chrétiens, se trouvait maintenant isolée, par suite de la perte de Barbastro, et resserrée entre cette ville et Calasanz. Ce fut donc sur Calasanz que le roi dirigea ses efforts. Cette forteresse était défendue par de bons ouvrages, une garnison formidable, d'autant plus nombreuse et aguerrie que celle de Huesca s'y était enfermée. Ces hommes courageux n'avaient échappé à un siége que pour en aller affronter un autre. Ce fut eux aussi qui opposèrent la plus opiniâtre résistance, et firent traîner le siége tellement en longueur, que le roi employa tout le printemps à cette expédition. Mais à la fin, la force et la quantité de machines, l'habileté des chefs, l'intrépidité des soldats, triomphèrent de tous les obstacles. Le vingt-cinq août, Don Pedro entra vainqueur dans Calasanz.

1099 Au printemps suivant le roi se porta sur Barbastro, dont

la prise de Calasanz avait dégagé les approches. Giaffar, ayant appris la perte de Huesca, s'était jeté dans Barbastro avec l'élite de ses troupes. La place, heureusement assise, munie de vivres, bien fortifiée, était abondamment garnie de gens expérimentés et déterminés. Aussi le siége en fut-il plus ardu et plus long que ne l'avait d'abord imaginé Don Pedro. L'année entière y avait été employée, et l'hiver vint surprendre l'armée navarraise, campée encore sous les murs de Barbastro. Don Pedro persista à continuer ses opérations; mais il fut obligé de modifier son plan. Les troupes prirent leurs quartiers d'hiver dans les forts de Calasanz, Monzon et Alquezar, autour de la place assiégée. Trava, vieux château ruiné sis tout près de la ville ennemie, fut relevé. Les nombreuses garnisons en quartier d'hiver devaient battre sans cesse la campagne avoisinante et empêcher, dans Barbastro, l'introduction d'aucun ravitaillement en vivres et en soldats. Al-Mohait-Hiaya, fidèle exécuteur des ordres de son maître, reprit la campagne dès le commencement de l'année, avec les troupes venues d'Afrique, et celles réunies à Séville. Il se porta en hâte sur Séville, et parvint sous les murs de la ville, avant que le roi de Castille eût pu rassembler ses forces. Ne voulant pas attendre l'arrivée de Don Alphonse, Al-Mohait multiplia les attaques, les escalades, les assauts. Mais il trouva une résistance tellement énergique, essuya des pertes telles, que lorsque l'armée castillane s'approcha, l'Africain fut obligé d'abandonner son entreprise. Il se contenta de s'emparer de Consuegra, place frontière dans laquelle il laissa garnison.

Cette année vit mourir Doña Elvira, sœur du roi de Léon. Une perte plus sensible pour la chrétienté fut celle de l'héroïque comte Rodrigue Dias de Bivar, le Cid Campéador. Ce grand homme de guerre, qui avait passé toute sa vie sous les armes, avait conservé pendant cinq années, en dépit des efforts et de la supériorité disproportionnée des Musulmans, la ville de Valence, enlevée sur les Maures. Le commandement de cette ville resta, après la mort du Cid, à Doña Ximena sa veuve, et à Don Alvar Fanez. L'année sui-

vante Doña Urraca, dernière sœur de Don Alphonse, fut rejoindre Doña Elvira dans la tombe de leurs aïeux.

1100 Aussitôt que la saison le lui permit, Don Pedro revint, avec un renfort, devant Barbastro. Les troupes laissées en quartier d'hiver avaient opéré avec tant de vigilance, que rien n'avait pu pénétrer dans la place; la famine commençait à se faire sentir. La ville tint cependant encore une partie de cette année, malgré le blocus qui, de jour en jour, devenait plus étroit. Enfin, au mois de septembre Barbastro se rendit, et Don Pedro l'occupa.

La dévotion et le goût des armes, dégénérés en fiévreux entraînement, avaient commencé, vers la fin du onzième siècle, à tourmenter toutes les contrées de l'Europe. Les princes chrétiens furent poussés à entreprendre la conquête des saints lieux, à combattre le croissant, à aller dépenser sur la terre d'Asie un courage bouillant qui les débordait, en même temps qu'il inquiétait les souverains. Ils ne voyaient pas, ces preux chevaliers de la croix, la politique habile, il est vrai, mais perfide, mais machiavélique, qui faisait jouer le ressort puissant de la religion, et précipitait sur les lances ismaëlites les guerriers dont elle cherchait à se débarrasser. L'anéantissement de l'islamisme, la conquête du saint sépulcre, les indulgences attachées par les papes à cette guerre, dont la religion était le prétexte et le moteur; rien n'avait été négligé pour allumer chez une noblesse chevaleresque et belliqueuse, un irrésistible désir, une sorte de besoin impérieux, et surtout un puissant point d'honneur d'aller mourir en Palestine comme aussi pour l'aveugler sur ses propres et véritables intérêts. Cette question profonde, qui s'éloigne de notre sujet, demande un développement que nous ne pouvons lui donner ici.

C'est dans l'année onze cent que Godefroi de Bouillon, à la tête des croisés, s'empara de Jérusalem. Le retentissement de cette conquête faite sur les infidèles, résonna dans toute l'Espagne. Les seigneurs et chevaliers de la Péninsule, oublieux de l'extrémité de leur patrie, du besoin absolu qu'elle avait de leurs bras; emportés, eux aussi, par le vertige qui troublait tout le continent; jaloux d'obtenir leur

part des indulgences promises aux soldats de la croix ; se portèrent en foule à Rome poser leur épée aux pieds du pape, et recevoir de lui le signe de croisé, et la bénédiction du pèlerin.

Don Alphonse, plus sage, voyait ses états menacés d'un envahissement complet, et les Musulmans maîtres de toute l'Espagne, si cette émigration continuait. Il trouvait, sans sortir de sa patrie, les combats, les dangers de la croisade, et la faisait active. Il s'adressa en conséquence au pape Pascal II, lui exposa ces considérations, et le pria d'employer son autorité pour empêcher les Péninsulaires d'aller porter au loin un sang et des armes que leur pays réclamait avec plus de droits que l'Asie. Le pape écouta les raisons de Don Alphonse, blâma les seigneurs espagnols de leur zèle aveugle, et les renvoya chez eux soutenir, contre les infidèles, leurs foyers et leurs intérêts. Ce fut aussi cette même année que les Maures, informés de la mort de leur implacable ennemi, le Cid, crurent pouvoir arracher aux chrétiens la ville de Valence, dont le plus ferme rempart venait de tomber. Ils dirigèrent en effet toutes leurs forces sur ce point. Don Alphonse, pendant la vie du héros, s'était toujours montré sévère pour lui, parfois injuste, quoiqu'il lui eût envoyé de temps à autre quelques renforts. Reconnaissant cependant que la valeur, et même l'inquiétude naturelle de ce guerrier, avaient été utiles et glorieuses à sa couronne, Don Alphonse voulut rendre à la mémoire de Rodrigue l'hommage qu'il lui devait. Il détacha un corps de troupes considérable à la rencontre des infidèles, pour leur couper le chemin. Le comte Henry de Besançon et de Portugal, qui le commandait, rencontra les Maures près de Malagon, et fut défait dans la sanglante bataille qui s'y livra. L'armée musulmane porta immédiatement le siége devant Valence. Don Alvar Fanez et Doña Ximena, qui semblait avoir hérité de la valeur comme de la gloire de son époux, se défendirent avec tant de vigueur et d'habileté, que les Maures, après avoir perdu beaucoup de monde devant cette place, furent contraints de l'abandonner; ils battirent en retraite. Don Alphonse, délivré de cette inquiétude,

s'occupa alors de réparer et d'augmenter les fortifications de Tolède (*).

1101 Le roi de Navarre, embarrassé dans des procès entre prélats et moines, au sujet de redevances et prébendes, s'occupait néanmoins activement, à Huesca, d'une grande réunion de matériel de guerre et de troupes pour attaquer Saragosse. Le pape Pascal, désirant donner à cette guerre un caractère sacré, comme son prédécesseur l'avait fait pour celle de Palestine, engagea Don Pedro à proclamer la croisade dans tous ses états. A l'instar de la croisade d'Orient fomentée par Urbain, Pascal voulait celle d'Occident. Depuis quatre siècles la guerre du nord de la Péninsule et des provinces basques d'Espagne et de France était une croisade vive, sanglante, poursuivie avec constance et chaleur. Mais elle n'avait encore été ni publiée ni prêchée; aucune faveur religieuse, aucune indulgence spéciale n'y avait été attachée; elle était réduite à l'état de guerre pure et simple. Maintenant, l'Al-Gibedh chrétien étant proclamé du haut de la chaire évangélique, cet appareil, les brûlantes prédications, l'attrait de la nouveauté, l'émulation des récompenses célestes, les succès récents de Huesca, Calasanz et Barbastro; tout concourut à enflammer les courages, exalter les imaginations, et enrôler la foule, non plus sous les étendards de la patrie, mais sous la bannière de la croisade. Les mots avaient changé; le but restait le même.

Jubilain archevêque d'Arles, assisté d'un légat du pape, fut envoyé en Espagne à ce sujet. Le roi Don Pedro arbora la croix blanche sur l'épaule droite; la plus grande partie de ses sujets, nombre d'étrangers, vinrent se joindre à lui; son armée devint un peuple. Il la dirigea sur Saragosse, passant par Castelar, et mit le siége devant la capitale d'Al-Mostain-Bilah. Il n'est parlé nulle part du résultat de cette pointe entreprise avec tant d'ardeur. Toujours est-il bien constaté par les archives de Sainte-Marie de Pampelune et

(*) Zurit.— Rod. Tol.— Rod. Sanc.— Pelag. de Oviéd. — Ann. Complut. —Tumb. nég. de Santiag.—Marian.—Ferrer.— Hist. Arab.—Chén.—Conde. —Mayern. Turq.

le grand livre du chapitre d'Iraché, que cette expéditon eut lieu. Il paraîtrait, d'après ces documents, que les Maures, levés en masse, avaient appelé à leur secours les chrétiens de Castille. Epouvantés déjà par la grandeur des pertes récemment éprouvées, ils tremblaient de voir tomber encore Saragosse, dont la chute aurait été d'une conséquence bien plus grave que tous les revers passés. Don Pedro, séparé par l'Ebre des places et châteaux qui auraient pu protéger sa retraite en cas de malheur, préféra la sûreté de son royaume, et sacrifia une vaine gloriole à l'orgueil d'avoir affronté une tempête aussi menaçante. Le siége de Saragosse fut levé et l'armée rentra en Aragon. La prise de Saragosse était un honneur réservé au frère et successeur du roi actuel.

Le roi Don Alphonse envoya à Valence, que les Arabes- 1102
Maures étaient venus attaquer de nouveau, un secours qui préserva la ville. Mais la distance de Valence à la Castille, les frais considérables que nécessitait la défense de cette place, la division obligée des forces du royaume pour la soutenir, et la perspective de la voir tôt ou tard fléchir sous des attaques toujours réitérées, déterminèrent son abandon. Don Alphonse envoya l'ordre de l'évacuer, et les infidèles y rentrèrent. Le roi aurait dû, sinon la détruire, du moins la démanteler.

Doña Isabelle ou Zaïde, la fille du roi de Séville, mourut 1103
l'année d'après; elle laissait un fils, nommé Don Sanche. Le roi songea, malgré cela, à contracter de nouveaux nœuds; l'archevêque de Tolède Bernard; à ce que nous apprend Ferreras, fut chargé de négocier son mariage avec Béatrix, de la maison d'Este. Le comte Raymond de Bourgogne et de Galice, gendre du roi, ne vit pas cette nouvelle union avec plaisir.

Cette même année porta le deuil dans la royale famille de Navarre. Don Pedro qui, depuis sa dernière campagne, se reposait de la guerre en introduisant les arts et l'ordre dans tous ses états héréditaires et conquis, jouissait de la prospérité de ses sujets. Son paisible bonheur fut cruellement troublé par un de ces coups inattendus qui terrassent l'âme la plus fortement trempée. Ses deux enfants, Don Pedro et

Doña Isabelle, tombèrent malades et moururent, dit Zurita, le même jour. Quoi qu'il en soit, le mois de décembre 1103 les emporta tous deux dans un âge encore tendre. Cette
1104 perte altéra la santé du roi, qui se voyait ainsi frustré de lignée directe. Il languit jusqu'au vingt-huit de septembre 1104, jour de sa mort. Il avait régné dix ans et quatre mois; l'église de Saint-Jean de la Peña reçut sa dépouille mortelle. Nul prince ne fit autant et d'aussi grandes choses que Don Pedro Sanchez, en aussi peu de temps. Sa bravoure était chevaleresque, son caractère grand, généreux et bon, sa piété profonde ; il fut vivement regretté.

Les états de Navarre élurent pour successeur de Don Pedro, son frère l'infant Don Alphonse, surnommé plus tard *le Batailleur*. Ce prince avait constamment suivi le fameux Cid dans toutes ses guerres, excepté pendant les campagnes dans lesquelles il était venu prêter à son frère le secours de son épée. Après la mort de Don Rodrigue, Alphonse s'était attaché aux destinées de sa veuve Doña Ximena. Il l'aida dans la défense de Valence, et ne la quitta que lorsque cette femme-héros abandonna la ville par ordre de son roi.

A cette époque l'infant de Navarre était venu s'établir à Urroz, où il vivait presque en simple particulier. Jamais, disent les historiens et chroniqueurs du temps, la couronne n'avait été décernée à chevalier plus brave et plus accompli qu'Alphonse de Navarre. Il avait été proclamé avec enthousiasme ; on le vit avec espoir saisir le gouvernement, et les
1105 peuples de son obéissance se sentirent plus forts. Don Alphonse Sanchez, roi de Pampelune et d'Aragon consacra la première année de son avénement aux soins intérieurs du royaume. Il revit les lois, assura l'ordre, parcourut ses frontières, visita ses places fortes, et fit le recensement de ses troupes, pour se mettre en état de contre-balancer le pouvoir des princes maures ses riverains.

Don Alphonse de Castille ayant envoyé une armée sous les ordres de Don Guttierez Suerez, vers les frontières de la Vieille-Castille, ce général s'empara de Médina Céli, et l'occupa par une garnison. La perte de cette place fut sensi-

ble aux Musulmans ; une de leurs armées fut lancée sur le royaume de Léon, pour le ravager. Guttierez, guerrier expérimenté, voulut s'opposer à son passage ; il fut battu complétement, et toute son armée faite prisonnière ou massacrée.

Pendant que ces évènements se passaient non loin de ses frontières, le roi de Navarre était à Huesca. Il advint qu'un célèbre rabbin, qui jouissait d'une grande réputation et influence parmi les juifs, se convertit à la foi catholique ; il portait parmi ses coreligionnaires le nom de Moïse. Le roi, désireux de donner de l'éclat et du retentissement à cette conversion, voulut servir de parrain à Moïse, qui fut baptisé par l'évêque de San-Estevan. Comme cette cérémonie eut lieu le jour de Saint-Pierre, le rabbin reçut le nom de l'apôtre, auquel le roi ajouta le sien, et le néophyte fut appelé Pierre-Alphonse. 1106

Au premier de mars la fille du roi de Castille, Doña Urraca femme de Raymond de Bourgogne comte de Portugal, mit au monde un fils, qui fut nommé Alphonse, comme son aïeul. Les chroniques prétendent que quelques jours avant la naissance de cet enfant, une étoile lumineuse se montra au ciel, et demeura trente jours, brillante du même éclat. C'était, disent toujours les chroniqueurs prophètes après coup, le signe précurseur de la fortune et de la splendeur qui devaient s'attacher à la vie et au règne du prince naissant. Le comte Don Garcie de Naxera reçut de Don Alphonse VI l'ordre de repeupler Garray, qui s'élève aux rives du Duero, près des ruines de l'antique Numance. Cette ville avait été désertée à la suite des guerres du règne de Sanche le Grand (*).

Jusef avait mûri ses projets et arrêté ses plans pendant 1107
qu'il ramassait, en Afrique, des soldats fanatisés pour la croisade contre les chrétiens. Il avait réuni une grande quantité de vaisseaux ; le pavillon musulman aborda de nouveau sur les côtes de l'Andalousie. Ben-Taxfin méditait l'entière

(*) Hist. Arab. — Luc. Tud. — Rod. Tol. — Mayern. — Zurit. — Marian. — Chén. — Moret. — Garib.

conquête de l'Espagne; aussi traînait-il à sa suite l'armée la plus nombreuse qui jamais encore fût venue fouler le sol de l'Ibérie. Il lui adjoignit les forces laissées par lui, lors de son départ, sous le commandement d'Al-Mohait-Yaha, et forma de cette multitude trois corps. Deux devaient opérer conjointement sur le royaume de Léon; le troisième était destiné à soumettre les divers principicules mahométans. Alphonse de Castille, informé de ce retour et des projets de Jusef, réunit aussi promptement que la conjoncture le lui permettait, tout ce que ses états purent lui fournir de guerriers. Une convocation générale, une levée en masse fut faite pour opposer croisade à croisade. Déjà trop vieux et trop brisé par les travaux de la guerre pour se charger de conduire la campagne, le roi de Castille manda son gendre, Don Raymond. Ce seigneur, alors en Galice, tomba malade en chemin; atteint d'une fièvre violente, il mourut au bout de peu de jours, laissant une fille Doña Sancha, et un fils, Don Alphonse Raymond, nommé comte de Galice par le roi.

1108 Les préparatifs de part et d'autre demandèrent du temps. Les comtes des deux royaumes accoururent tous vers le printemps, avec les troupes qu'ils avaient levées. Le roi jugeait que les premiers efforts de l'Africain se porteraient sur Tolède; il s'y transporta avec les seigneurs et la noblesse. Don Alphonse envoya à l'armée, et pour y faire ses premières armes, son fils Don Sanche, sous la conduite du comte Don Garcie de Cabra, son gouverneur. L'infant n'avait encore que onze ans. C'était bien jeune pour figurer dans une guerre d'extermination; mais Don Alphonse était déjà d'un âge avancé, la guerre et les fatigues l'avaient vieilli plus encore que les années; le jeune Sanche était son unique héritier, son seul successeur à la couronne. Dans ce siècle guerrier les princes devaient de bonne heure se montrer aux armées, insouciants du danger et nés pour les armes; ils devaient établir, l'épée à la main, leurs droits à la prétention de régner, montrer un bras capable de défendre leurs peuples et de tenir avec fermeté les rênes du gouvernement. D'ailleurs le roi pensait que la présence de son fils unique imprimerait aux soldats une nouvelle ardeur.

L'armée chrétienne trouva les Musulmans campés autour du château-fort d'Uclez, dont ils étaient maîtres. Le vingt-neuf mai, dès le matin, la bataille fut présentée aux Africains ; elle s'engagea presque aussitôt avec une égale fureur des deux côtés. Le combat fut aussi long que sanglant et disputé. A la fin, une réserve d'Almoravides, cavaliers d'élite, tourna les chrétiens, les attaqua en flanc avec tant de fougue et d'audace, qu'elle pénétra jusqu'à l'endroit où combattait le général en chef. Le jeune Don Sanche, dont la main enfantine ne pouvait encore supporter le poids d'une épée, parcourait les rangs avec une intrépidité au-dessus de son âge, excitait les siens de la voix, et se montrait où la mêlée était la plus épaisse. Son cheval, tué sous lui, tomba et l'entraîna dans sa chute.

Les Almoravides s'élancèrent en masse sur l'infant ; ils voulaient s'en emparer. L'intrépide Don Garcie de Cabra s'était jeté à bas de son cheval, pour défendre son royal pupille. Il le prit, le pressa entre son corps et son bouclier, dont il le couvrit, et combattit comme un géant. Grièvement blessé à une jambe, il tomba à genoux, et dans cette position défendait encore le précieux dépôt confié à sa garde, l'unique fils de son roi. Tailladé par le fer arabe, ruisselant de sang, mourant, il fut obligé de suspendre des coups qu'il ne pouvait plus diriger. Don Garcie tomba enfin, et fidèle jusqu'après sa mort, il se jeta sur son pupille pour l'abriter encore de son impuissant cadavre. Le sauvage Africain mit en pièces le héros dévoué, et le malheureux infant. Sept comtes de Castille, et l'élite de la noblesse, accourus pour faire un rempart de leurs poitrines au fils de leur roi, avaient perdu la vie.

Les chrétiens épouvantés prirent la fuite. Sur ce terrain uni et découvert, une nuée de cavalerie africaine les poursuivit et en fit un affreux carnage, Vingt mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille ; le reste, pour échapper à l'ardente poursuite des infidèles, s'enfonça dans les montagnes les plus voisines. Les Maures, las de carnage, rentrèrent triomphants à Uclez. Jamais, depuis la prise et le sac

de Léon, les troupes chrétiennes n'avaient éprouvé un pareil désastre.

Les Musulmans payèrent cette victoire par bien des pertes et bien du sang. Le roi, à la nouvelle de la mort de son fils si jeune encore et dernier espoir de sa vieillesse, apprenant en outre le sort d'une partie de sa noblesse, éprouva un sombre et cuisant chagrin, qui ne le quitta qu'avec la vie. Sa fille Doña Urraca, veuve du comte Raymond de Bourgogne, femme d'une haute énergie, s'adjoignit Don Diego Gelmirez évêque de Saint-Jacques de Compostelle, et toutes les forces de la Galice furent bientôt convoquées et réunies par leurs soins. Ils s'avancèrent à grandes journées vers les débris de l'armée des comtes, et marchèrent aux infidèles. Ceux-ci, affaiblis par leur victoire même, ne se jugèrent plus en état de faire face aux troupes qui semblaient se relever du champ de mort pour venir audacieusement leur demander une sanglante revanche; ils se retirèrent sans vouloir combattre. Une garnison fut jetée alors dans Tolède, et les forces amenées par la princesse et le prélat furent destinées à couvrir cette nouvelle capitale du royaume de Castille et Léon (*).

1109 L'archevêque de Vienne en Dauphiné ayant appris la mort du comte Raymond son frère, passa en Espagne pour voir son neveu. Don Alphonse VI profita de cette circonstance pour faire venir son petit-fils à Léon, où se tenait la cour. Tous les nobles de Galice y furent mandés, et prêtèrent serment au jeune prince comme à leur comte et souverain. Malgré l'opposition et les efforts des grands du royaume, le roi maria sa fille Doña Urraca, veuve du comte Raymond, à Don Alphonse Ier de Navarre. Il connaissait la valeur et la loyauté de ce monarque, sa haine contre les Musulmans, et ne croyait pas pouvoir donner à ses états un meilleur protecteur, un plus digne allié. En un mot, l'éclat de la réputation d'Alphonse de Navarre fut le motif déterminant d'Alphonse

(*) Ferrer.— Rod. Tol.—Rod. Sanc.—Alph. de Carthagèn.—Luc. Tud.—Moret.—Chron. var. ant.—Pelag. de Oviéd.—Marian.



de Léon. Ce dernier envoya sur les frontières de Castille et de tous ses états, les comtes du royaume, avec les nombreuses levées faites récemment. Il forma ainsi un cordon réparti de manière à pouvoir se concentrer avec promptitude et facilité en cas d'attaque des Mahométans.

Le vali des Almoravides à Valence, Muhamad-Ben-Alhag, était entré en Catalogne après la désastreuse journée d'Uclez, et avait ravagé les environs de Taragone et Barcelone. Traînant à sa suite une foule d'esclaves, pliant sous le butin, il se retirait sans avoir trouvé d'ennemis à combattre. Don Raymond comte de Barcelone, pris au dépourvu, n'avait pu rassembler encore assez de troupes pour s'opposer au torrent. Louis VI de France, avait reçu une demande en secours d'Alphonse de Navarre. Les Catalans avaient été s'embusquer dans les gorges et défilés que devaient traverser les Musulmans. Quand Ben-Alhag y fut engagé, les Catalans fondirent impétueusement sur lui. Aidés par la localité boisée et coupée de rochers, ils le défirent, tuèrent une partie de ses troupes, et Ben-Alhag resta parmi les morts. Muhamad-Ben-Aixa, Maure de distinction qui était avec lui, ne dut la vie qu'à la vitesse et la bonté de son cheval. Esclaves et butin furent repris. A la nouvelle de cette défaite, le vali de Murcie se mit en route ; le comte de Barcelone, avec les renforts qu'il avait reçus, fut à sa rencontre, et après plusieurs escarmouches et combats meurtriers le contraignit de retourner sur ses pas.

Don Alphonse VI ayant maintenu ses états paisibles au-dedans et respectés au-dehors, sans aucune nouvelle attaque depuis Uclez, sentit approcher sa fin, après avoir langui pendant plus d'un an. Il convoqua tous les comtes et grands de l'état, précédemment envoyés aux frontières, il leur déclara son intention que son petit-fils Alphonse Raymond possédât la Galice, qu'il succédât à sa mère dans les royaumes de Castille et Léon, dans la supposition qu'elle ne laisserait pas d'enfants de son second mariage ; dans tous les cas, Doña Urraca devait conserver pendant sa vie le gouvernement de ces deux derniers états. Don Alphonse sixième du nom, roi vraiment grand, honoré du surnom de Brave,

mourut le trente juin 1109 à l'âge de soixante et dix ans. Son premier avènement au trône de Castille datait de quarante-trois ans et demi ; il y en avait trente-six et huit mois de sa restauration et de la réunion des trois couronnes sur sa tête. Sa veuve, la reine Béatrix, retourna en Italie. Le roi fut enterré au monastère de Sahagun, ainsi qu'il en avait exprimé la volonté.

Enfermé dans ce couvent par son frère Sanche de Navarre, nous l'y avons vu forcé de prendre l'habit monastique. Echappé de cette prison, ressaisi du pouvoir et de ses tourmentes, il avait voulu reposer, du moins après sa mort, dans ce paisible asile.

Comme les Arabes avaient introduit le merveilleux dans les récits et les évènements, on prétendit qu'un avertissement du ciel avait précédé la mort d'Alphonse le Brave. Une étoile brillante avait annoncé la naissance et l'horoscope de l'infant Don Alphonse-Raymond ; la fin prochaine du roi le fut par les pierres de l'autel principal de Saint-Isidore, qui se convertirent en fontaines. De l'eau en coula ; non pas de leurs joints, mais bien du cœur des moellons, disent Don Pedro évêque de Léon, et Don Pélage d'Oviédo, qui rapportent ces faits : ainsi, ajoutent-ils, les pierres elles-mêmes pleurèrent la perte du grand roi, soutien constant de la chrétienté. Alphonse Ier de Navarre maître, du chef de sa femme, des royaumes de Castille et Léon, entra en Castille, à la tête d'une armée de Navarrais. Les états du royaume lui représentèrent que ce déploiement de forces était inutile, sinon offensant, et que personne ne prétendait contester les droits de la reine Urraca. Le roi congédia ses troupes, s'en remit à la loyauté de ses nouveaux sujets, et tout se passa sans trouble.

Les Maures, enhardis par la mort de Don Alphonse de Castille, dont ils redoutaient toujours le courage et le génie malgré leur victoire d'Uclez, reprirent les armes. Ils savaient aussi que les comtes chargés du commandement du cordon, avaient été mandés par le roi mourant, et qu'ils étaient à Léon. Les Musulmans attaquèrent alors et prirent Médina-Céli, qui fut reprise peu après. Ils jetèrent l'épouvante dans

Tolède, dont ils formèrent le siége, après s'être emparés des divers territoires provenant de la dot de Zaïde. Les Tolédains résistaient depuis huit jours. Effrayés du nombre des assiégeants et du sort qui les attendait s'ils persistaient à se défendre, ils parlèrent de capituler. Bernard, archevêque de la ville et Français de naissance, contint les habitants par ses chaleureuses allocutions. Il interdit la sortie de Tolède, fit fermer les portes, jura de défendre la place ou de s'ensevelir sous les ruines, plutôt que de la laisser tomber au pouvoir des Musulmans.

Un homme, un caractère énergique, un mot dit à propos, suffisent parfois pour imposer à la multitude et rendre le courage à des hommes effrayés. Ainsi en fut-il à Tolède. La résistance s'organisa, ferme et animée; les comtes revinrent aux frontières; un mouvement eut lieu dans les troupes; et les Arabes, perdant confiance à leur tour, renoncèrent à ce projet. Ils se retirèrent au bout d'un mois de siége, mais non sans avoir ravagé les environs de Tolède, brûlé les campagnes, rasé les forteresses, et misérablement égorgé les populations. Dans leur retraite ils dévastèrent tout jusqu'à Madrid et Guadalaxara; puis revenant sur leurs pas, furent ruiner Talavera.

Cette année, le fléau de la chrétienté, Jusef-Ben-Taxfin 1110
mourut. Il avait le projet de retourner en Afrique pour quelques actes gouvernementaux. Parti de Cordoue et se dirigeant sur Algésiras, il tomba malade, pour la première fois de sa vie, en passant à Lucena. Peu de jours après cet ardent et vaste génie s'était éteint dans les glaces du tombeau. Jusef-Ben-Taxfin arriva à ce terme des grandeurs comme des misères humaines, sans souffrance, et comme l'on cède au sommeil. Il avait quatre-vingt-dix-sept ans. Son fils Ali-Ben-Jusef succéda aux couronnes de Fez et Maroc, comme à la haine de son père pour les chrétiens. Ce prince avait vingt-trois ans, un corps vigoureux, une belle et noble figure, de grands talents militaires, une brillante valeur.

Les chartes de San-Millan nous montrent Don Alphonse de Navarre marchant sur Saragosse en 1110; et Doña

Urraca, la reine sa femme, réunissant une autre armée à Naxera et allant rejoindre son noble époux. Ce qui constate cette courte campagne, est un acte de la reine par lequel elle remet aux habitants de Villagonzalo et Cordovin, quelques redevances dont ils étaient chargés. Il y est dit expressément : « La reine, passant par Naxera *à la tête de « son armée*, vers le milieu d'août, et se rendant à Saragosse, « fit cette remise; tous les seigneurs assemblés à Naxera « signèrent avec elle, et confirmèrent cet acte. »

Il appert des archives de Monte-Aragon que le roi s'empara, dans cette expédition, de Tauste et Egea. Son intention était de dégager ses frontières et de les reculer ensuite jusqu'à l'Ebre. Le roi de Saragosse passa le fleuve pour s'opposer à l'exécution de ce dessein; Don Alphonse vint à sa rencontre. Un sanglant engagement eut lieu le vingt-quatre mars, près Valtierra. Le roi de Saragosse fut tué, et son armée mise en déroute. Comme les Almoravides avançaient nombreux, le roi, avec ses Navarrais et Aragonais, retourna sur les places enlevées, et se les assura par des garnisons. Il rentra ensuite dans ses états.

La confirmation de ces évènements se voit encore aujourd'hui dans les archives de Monte-Aragon, qui les relatent et terminent par ces mots : « Faite cette lettre l'an 1148 de « l'ère, année dans laquelle mourut au combat de Valtierra « le roi de Saragosse, tué par les troupes d'Aragon et de « Pampelune, le neuvième jour avant les Kalendes d'avril. « Régnant N. S. J. C., et par sa faveur Don Alphonse, par la « grâce de Dieu empereur de Léon et roi de toute l'Espagne, « mon mari. » Or l'on sait que l'ère espagnole est de trente-huit ans en avant de l'ère chrétienne. Cette pièce confirme celle d'Yraché.

Rien ne nous indique ce que devint l'armée commandée par la reine; il est probable qu'elle se contenta de l'envoyer au roi. Au surplus le caractère de la reine ne se serait pas démenti quand même elle l'aurait conduite en personne à l'ennemi. Cette femme hautaine et fière, d'un naturel opiniâtre et dur, ferme, énergique, exigeante, impérieuse, était tourmentée par la soif de la domination. Doña Urraca

avait exercé ce penchant sur son premier mari le comte Raymond, dont l'humeur complaisante et docile pliait sous la volonté de fer de la princesse, et fortifiait en elle cette fâcheuse inclination.

La mort de l'infant Don Sanche de Castille, son frère, avait ouvert devant Doña Urraca la plus brillante perspective, le plus éblouissant avenir : trois couronnes, dont deux posées sur son front, et l'autre sur celui de son fils. Son orgueil s'en accrut, et l'ambition du roi de Navarre et Aragon voulut aussi joindre à son double diadème les sceptres de Léon et Castille. Le même appât séduisait la royale veuve. Elle avait agréé Alphonse, le mariage s'était fait. L'attrait du pouvoir fascinait également les deux époux; la reine se flattait de gouverner son mari en même temps que ses états, et Don Alphonse prétendait administrer en maître, soit comme époux, soit comme souverain. Ce conflit d'ambition, cet état permanent de guerre domestique, amenèrent de funestes discordes. Don Alphonse n'était pas de caractère à s'effacer devant les prétentions d'une femme; il fit sentir amèrement à Doña Urraca ce qu'elle devait à sa dignité d'homme et de roi. La reine s'aigrit de plus en plus; une rupture était imminente et inévitable. Les anciennes chroniques et plusieurs auteurs dignes de foi ajoutent qu'à tant de causes de désunion s'en joignit une autre plus décisive encore.

L'attachement de la reine pour le comte Don Gomez, n'était plus un mystère pour personne; le roi lui-même en recevait des plaintes continuelles. Le vieux comte de Carrion Don Pedro Assurez, ancien compagnon d'exil du roi de Castille, père de Doña Urraca, fit à cette princesse quelques respectueuses observations sur sa conduite et les bruits qui couraient. Ce seigneur avait été chargé de l'éducation de la reine dans son enfance, et croyait pouvoir, à ce titre, hasarder quelques remontrances. Doña Urraca, irritée de ce qu'elle traitait d'insolence et d'audace, récompensa le zèle du fidèle serviteur en le dépouillant de ses titres, de ses biens et honneurs dont le feu roi de Castille, Alphonse, l'avait gratifié dans ses états.

Le roi de Navarre répara cette injustice criante, cet empiétement sur son autorité, en rendant au vieux comte tout ce que la colère de Doña Urraca et sa fierté blessée, lui avaient enlevé. Il y ajouta même diverses donations en Navarre. La mésintelligence entre les deux époux s'envenima au point que la reine, qui avait sans ménagement éclaté en plaintes peu mesurées et sanglants reproches, en menaces même, fut enlevée par ordre de Don Alphonse, et enfermée au château de Castelar. Les seigneurs castillans, offensés dans leur orgueil par la captivité de leur reine légitime, trouvèrent moyen de briser ses fers. Ils l'emmenèrent en Castille. Doña Urraca s'apercevant que toute sa fierté échouerait contre la fermeté du roi son époux, songea à se débarrasser des liens qui l'unissaient à lui. Elle prétexta des scrupules sur sa parenté avec Don Alphonse, et demanda la cassation du mariage (*).

Pendant ce temps la Galice était en effervescence. Deux frères, Don Ariaz Perez et Don Pedro Ariaz, hommes remuants, turbulents, et jaloux de la faveur du comte Don Pedro Frolaz de Traba, auquel était confiée l'éducation du jeune Alphonse Raymond, complotèrent de le lui enlever. Ils investirent le château où était l'infant; et malgré une vive résistance de l'évêque de Compostelle, les rebelles arrêtèrent ce prélat, et arrachèrent l'infant des bras de la comtesse de Traba. Les habitants prirent les armes pour la défense de leur évêque. Il leur fut rendu; mais Don Alphonse Raymond resta aux mains des insurgés.

Sur ces entrefaites Ali-Jusef, ayant appris la mort de son père, partit d'Afrique avec une armée imposante. Il arriva à Séville, dont il examina toutes les fortifications. Ordre fut envoyé à toutes les troupes d'Espagne de se rallier à Cordoue. Ali en passa la revue, et s'avança vers Tolède, ravageant tout sur son passage par le fer et par le feu. Les monastères même ne furent pas épargnés; deux entre autres furent complétement ruinés. Les chrétiens, occupés par leurs discordes

(*) Pelag. de Oviéd.— Rod. Tol.— Luc. Tud.— Marian.— Turq.— Ferrer. —Moret.— Chron. Var. Ant.— Alph. de Carth.— Rod. Sanc.— Sandov.

civiles, n'avaient pas d'armée en campagne. Ali-Jusef mit le siége devant Tolède, sans être inquiété ni interrompu; il la pressa avec ardeur, et activité. Une brèche fut pratiquée au bout de peu de jours. Les chrétiens la défendirent avec résolution; les infidèles y laissèrent les plus vaillants des leurs. Le lendemain de ce succès, septième jour du siége, les Tolédains firent une sortie dès l'aurore. Ils y mirent tant d'impétuosité, qu'ils rasèrent les ouvrages, brûlèrent les machines, taillèrent en pièces les troupes envoyées pour les défendre et maltraitèrent l'armée musulmane. Jusef leva le camp dès le lendemain, et se porta sur Madrid. Cette nouvelle tentative ne fut pas plus heureuse que la première. Repoussé avec des pertes notables, il s'en retourna, emmenant de nombreux captifs, et se montrant fidèle à son système de dévastation. Ali retourna en Afrique avec ses esclaves et son butin; il fit également embarquer la presque totalité des chrétiens de ses possessions d'Espagne.

Les seigneurs castillans, entre autres le comte Don Gomez, s'entremirent pour opérer une réconciliation entre leur reine et Don Alphonse de Navarre. Doña Urraca se rendit auprès du roi; la bonne intelligence fut de peu de durée. Le roi ne dissimulait ni ses froideurs ni ses mépris; la fière princesse s'en indigna, le quitta de nouveau, déclara s'être assez humiliée, et que tout rapprochement devenait désormais impossible. Don Pedro de Lara, placé fort avant dans les bonnes grâces de la reine, entretint ses fâcheuses dispositions et lui conseilla même de se rendre indépendante.

Don Alphonse avait donné les principales places de Castille à des seigneurs aragonais. Il comptait sur leur fidélité et sur celle des nobles Castillans qui tenaient pour lui, et auxquels il avait confié d'autres commandements. Alphonse consentait bien à vivre séparé d'une femme qu'il haïssait, mais ne prétendait pas renoncer à la puissance qu'il tenait d'elle. Doña Urraca se concilia, par ses manières engageantes, tous les grands de Castille, les persuada de la justice de 1111
sa cause, et se posa en victime. Les seigneurs, comptant sur leurs forces, sommèrent ceux des Castillans qui tenaient des places de guerre, ou avaient reçu des commandements

de la main du roi, d'en venir faire hommage à leur souveraine légitime; ils obéirent.

Même sommation fut intimée aux Aragonais, avec menace de les contraindre par la force. Don Pedro Assurez se soumit à cet ordre comme les autres, et vint se mettre à la disposition de Don Alphonse, s'avouant infidèle à ses ordres pour n'avoir pas su refuser à Doña Urraca la restitution des possessions légitimement à elle. Don Alphonse lui pardonna; mais comprenant qu'il était obligé de maintenir son autorité les armes à la main, il confia les rênes du gouvernement et la ville de Tolède à Don Alvaro Fanez, et entra en Castille avec son armée.

Toutes les forces de ce royaume étaient réunies pour s'opposer à son passage. La campagne devait donc s'ouvrir par une bataille; cette bataille pouvait aussi la terminer. Les Castillans étaient campés sous les murs de Sépulvéda, et commandés par le comte Gomez; l'avant-garde était sous les ordres de Don Pedro de Lara. Le roi de Navarre et Aragon s'avança jusqu'au lieu nommé *Campo de Espina*, champ d'épines. C'est là que les Castillans vinrent lui présenter le combat.

Don Alphonse, à la tête de son avant-garde, toute composée de montagnards, enfonça du premier choc celle de Lara, et la culbuta. Don Pedro courut s'enfermer à Burgos. Le roi attaqua, sans perdre un instant, la seconde ligne commandée par le comte Gomez; elle résista avec ténacité, le comte se montra valeureux chevalier. Ses troupes furent cependant mises en désordre par la fougue navarraise. Continuant toujours de combattre, entouré de seigneurs castillans et de soldats d'élite qu'il vit tomber un à un autour de lui, Gomez lui-même succomba, couvert de sang ennemi, et mourut en héros. Son frère Don Diego fut tué à ses côtés. L'écuyer Olca, qui portait la bannière du comte, ayant eu les deux poignets coupés, la serrait encore contre sa poitrine avec les tronçons de ses bras; il fut massacré. C'était le douze d'avril. Tant de courage, tant de dévouement eussent été mieux employés contre les Musulmans.

Don Alphonse, à la suite de cette victoire, s'empara faci-

lement de Burgos, Sahagun, Carrion, Léon et Palencia. Les monastères et églises de Sahagun et Saint-Isidore de Léon ne furent pas à l'abri du pillage. Le roi l'avait permis à ses troupes en compensation de la solde qu'il ne pouvait leur payer. La terreur fut si grande que plusieurs places de Galice firent leur soumission. Don Alphonse apprit que Don Pedro de Traba descendait des montagnes de Galice en force, accompagné de l'évêque de Compostelle, amenant avec lui l'infant Don Alphonse Raymond. Les montagnards d'Asturies et Léon s'étaient joints à lui, ainsi que les débris de l'armée castillane. Le Navarrais avait moins de monde, mais des hommes habitués à vaincre. Il fut au-devant de Don Pedro.

Les armées se trouvèrent à Fuenteculebras, entre Léon et Astorga distantes l'une de l'autre de sept lieues. Le combat se soutint long-temps avec acharnement; les Navarrais restèrent vainqueurs. Vainement le comte de Traba et ses lieutenants firent-ils des efforts surhumains; la déroute fut complète, le massacre affreux, le comte Don Fernando Ossorio, seigneur de Santa-Martha, parent de Don Pedro, fut tué.

Doña Urraca multipliait les levées, appelait aux armes ses 1112
sujets de tous les âges, pour venger sa défaite et la mort du comte Don Gomez. Ce seigneur fut désigné depuis lors sous le nom de Gomez de Campo d'Espina, en mémoire du lieu où il perdit la vie. Don Pedro Frolaz de Traba gouverneur de Don Alphonse Raymond, et l'évêque Don Diego de Compostelle, agissaient pendant ce temps pour amener à un accommodement le rebelle Pedro Ariaz. Ils obtinrent la restitution de l'infant. Aussitôt qu'ils l'eurent entre les mains, l'évêque le sacra dans l'église apostolique de Saint-Jacques; puis avec une armée, levée grâce au trésor de son église, le prélat, de concert avec les seigneurs galiciens, s'en fut, ainsi escorté, remettre le nouveau roi à sa mère. Don Alphonse de Navarre, informé de cette marche, attaqua et défit complétement l'armée galicienne. L'évêque échappa avec Don Alphonse Raymond.

Dès que la reine eut reçu son fils, elle partit avec lui pour la Galice, où elle provoqua de nouvelles levées. Le roi de

Navarre assiégea Astorga, dans laquelle se défendirent courageusement les restes de l'armée épiscopale, qui s'y étaient enfermés. Doña Urraca était en route pour faire lever le siége de cette place, lorsqu'elle fut jointe par un renfort nombreux de Castillans et d'Asturiens. Le comte Henry de Besançon, mari de la fille naturelle de feu Alphonse VI, lui amena en même temps une colonne considérable. Les Castillans surprirent et détruisirent un corps de cavalerie aragonaise, à la tête duquel le capitaine Martin Muñoz venait joindre le roi. Don Alphonse I[er] se vit obligé d'abandonner son entreprise; il décampa la nuit, à petit bruit, et s'en fut à Carrion. La reine son épouse l'y suvit de tellement près et l'investit si promptement que, sans l'entremise du légat du pape, et la promesse de restituer toutes les places prises dans cette campagne, Don Alphonse serait infailliblement tombé entre les mains de Doña Urraca. Le légat était récemment arrivé, délégué de Rome, pour prononcer sur la validité du mariage de ces deux royaux époux.

Le comte Henry de Besançon mourut presque aussitôt son entrée à Astorga, et Don Alphonse, échappé au danger, oublia ses engagements. La reine outrée résolut d'obtenir par la force ce qui lui était dénié après avoir été promis; elle courut assiéger Burgos. Outre la résistance obstinée autant qu'inattendue qu'elle y trouva, un autre motif lui montra cette expédition plus difficile qu'elle ne l'avait pensé. Peu soigneuse de cacher la scandaleuse faveur qu'elle accordait au comte de Lara, selon Moret, Sandoval, Garibay et autres, elle excita la jalousie des grands de Castille. Les Galiciens, d'un autre côté, mécontents et soupçonneux, l'auraient abandonnée sans l'évêque de Compostelle, qui les contint et les désabusa. Malgré tout, Burgos ouvrit ses portes et se rendit au bout de quelques semaines, ainsi que le château, bien qu'il fût approvisionné abondamment, et fort de garnison.

1113 Les Maures, profitant des divisions des chrétiens, firent une course aux environs de Tolède et enlevèrent rapidement quelques places. Coria leur fut livrée par trahison; ils s'avancèrent ensuite jusqu'aux frontières de Galice. Sollici-

tés par la reine, les comtes de ce royaume marchèrent aux Mahométans. Trop peu nombreux pour hasarder les chances d'une bataille, les infidèles se retirèrent avec leur butin.

Après plusieurs assemblées qui n'avaient rien décidé, un concile présidé par le légat du pape à Palencia, déclara le mariage de Don Alphonse Ier et de Doña Urraca nul et cassé. Ainsi s'évanouirent les rêves orgueilleux du roi d'Aragon. Don Alvaro Fanez s'étant rendu à Ségovie pour apaiser une sédition, y fut tué. Don Rodrigue Nuñez lui succéda dans le gouvernement de Tolède. 1114

Abdallah-Ben-Mezdeli, général renommé des Almoravides, amena devant cette ville une foule armée d'Africains, et en commença le siége. Obligé de se retirer peu de temps après, il ravagea tous les environs. Don Rodrigue Nuñez assembla ses troupes et joignit les Arabes à Pulgar; inférieur en nombre il les attaqua résolument et fut complétement battu. Ben-Mezdeli revint à la charge l'année suivante. Don Rodrigue, qui brûlait de prendre sa revanche, marcha mieux accompagné que la première fois à la rencontre de l'Africain, lui livra bataille, tailla en pièces ses troupes, et Mezdeli lui-même tomba de cheval, tué par un coup de lance qui lui traversait la poitrine.

La reine Doña Urraca reprenait cependant toutes les places que détenait encore Alphonse surnommé le Batailleur. Elle força même le roi à se retirer des frontières de Castille. L'évêque de Compostelle, toujours fidèle sujet en dépit des soupçons qu'on avait inspirés à la reine contre lui, et malgré les mauvais traitements qu'elle lui faisait subir, fit construire et armer deux galères de guerre à ses propres frais. Après avoir purgé les côtes de Galice des pirates arabes qui les infestaient, les vaisseaux épiscopaux furent à leur tour porter le ravage et le pillage sur les rivages d'Afrique. Malgré tant de preuves de dévouement, l'évêque était menacé. Don Pedro Frolaz l'avertit de l'ordre que lui avait donné la reine de l'arrêter. L'évêque se mit en lieu de sûreté. Les seigneurs, indisposés par le caractère inconstant et soupçonneux de Doña Urraca, délibérèrent entre eux et résolurent de faire déclarer la Castille en faveur de Don 1116

Alphonse Raymond, déjà roi de Galice. La reine traita de rebelles l'évêque et les grands, assembla les troupes de Castille et Léon, et sans la médiation des principaux seigneurs, elle aurait, sans hésiter, livré tout le royaume aux horreurs de la guerre civile. La réconciliation ne fut qu'apparente; la reine conserva tous ses ressentiments.

Alphonse le Batailleur avait résolu de reprendre, contre les infidèles, la guerre dans laquelle son père et son frère s'étaient acquis tant de gloire. Les Maures de Saragosse avaient insulté ses frontières; Don Alphonse projeta de s'en venger, en s'emparant de leur capitale. Trop fier pour demander l'assistance de ses voisins ou des étrangers, le Batailleur publia la reprise de la croisade. Aussitôt qu'elle fut connue, Gaston IV comte de Béarn, tout couvert encore des lauriers cueillis sous les murs d'Antioche et de Solyme, vint lui offrir son épée. Cet exemple fut suivi par tous les Basques cis-pyrénéens, Rotrou comte du Perche, Centulle comte de Bigorre, Pierre vicomte de Cabaret, Oger de Miramont, le comte de Comminge, l'évêque de Lescar, Arnaud vicomte de Lavedan, et nombre d'autres seigneurs qui, tous, amenaient leurs vassaux. L'armée combinée fut, aussitôt sa réunion, conduite sur les terres de Saragosse. Don Alphonse commença par s'emparer des places secondaires qui auraient pu favoriser le ravitaillement de la ville, dont les approvisionnements étaient déjà gênés par la forteresse de Castelar.

Cependant le roi jugea la prise de Saragosse très-difficile, s'il ne s'emparait préalablement de Tortosa. Cette place forte, populeuse, frontière de Catalogne, avait une nombreuse garnison, aguerrie par son état d'hostilité permanent avec les Maures ses voisins. La réduction offrait des difficultés; elle était néanmoins indispensable. Tortose est à quatorze lieues seulement de Saragosse et pouvait, au moyen de l'Ebre, l'entretenir facilement d'hommes et de vivres. Ce siége se montrait plus périlleux encore que celui de Saragosse même. Le roi cherchait à surprendre Tortosa, à l'enlever par un coup de main.

Sur ces entrefaites Ali-Jusef, accouru d'Afrique avec une

nouvelle armée, selon l'historien arabe Yahie, s'était adjoint toute la cavalerie andalouse; son frère et les plus habiles généraux de la tribu de Lamtuna conduisaient les troupes. Ils rencontrèrent, non loin de Lérida, Don Alphonse qui semblait vouloir décliner la bataille et reculer devant eux. Trompés par les manœuvres du roi, qui choisissait son terrain, les Maures le crurent battu avant d'en venir aux mains, et mirent tous leurs soins à l'amener au combat. Il eut lieu ; les Arabes furent entièrement défaits; le massacre fut horrible et Témin, le frère d'Ali, se vit obligé de se replier en hâte, ne reconduisant à Valence que dix mille hommes.

Don Alphonse le Batailleur reprit ses opérations. Des partis arabes inquiétaient continuellement les détachements chrétiens et leur enlevaient souvent leurs convois. Le roi jeta les yeux sur Rotrou comte du Perche, pour châtier l'ennemi. Il lui donna six cents cavaliers d'élite et des mieux montés, qui devaient emporter chacun un fantassin en croupe. C'étaient aussi des hommes choisis. Rotrou était, en outre, porteur d'ordres pour les populations navarraises les plus voisines de Tudèle, comme Arguedas, Valtierra, Milagro, le Val de Funez, et du côté de la rivière Alhama, Corella et Cintruenigo. Le comte du Perche arriva aux frontières de Navarre avec son détachement, communiqua les ordres du roi dont il était muni, et les levées se firent avec secret et empressement. Quand tout son monde fut prêt, Rotrou partit à la faveur de la nuit, et s'approcha de Tudèle.

Les environs couverts de la place et la quantité d'oliviers dont ils sont ombragés, favorisèrent l'embuscade que plaça le comte. Il prit avec lui un parti de maraudeurs, avec lesquels il battit la campagne et enleva les troupeaux. Les Maures, les voyant si peu nombreux, irrités de l'audace de quelques centaines d'hommes qui venaient les dépouiller jusque sous leurs yeux, sortirent de la ville en grand nombre, sans ordre, comme assurés de vaincre, et leur donnèrent la chasse. Le comte s'était toujours mis en évidence, exprès pour être reconnu de loin ; il opposa une faible résistance, rompit continuellement devant les Musulmans, aban-

donnant de temps à autre une partie de sa prise, comme s'il n'avait pu la conserver.

A la fin, toujours reculant, il finit par entraîner les Maures loin de la ville. Le moment lui parut alors favorable pour donner le signal convenu aux commandants de l'embuscade que l'ennemi était loin de soupçonner; Rotrou le donna. Aussitôt la cavalerie s'élança de son poste couvert, et courut à bride abattue sur la ville, l'infanterie en croupe. Les portes étaient ouvertes, dépourvues de défenseurs; les Navarrais s'en emparèrent. Ils laissèrent à la garde des tours et autres postes le monde suffisant, et furent rejoindre, au galop, le comte du Perche, qui s'était retourné et combattait l'ennemi, soutenu déjà par la portion des troupes embusquées qui étaient venues prendre les infidèles en flanc. Les Maures, attaqués avec impétuosité, sabrés par la cavalerie tombée sur leurs derrières, fuirent à leur tour, pressés l'épée aux reins; au point que le corps de Rotrou serait entré pêle-mêle dans la place avec eux. Mais les postes principaux étaient déjà occupés; les fanfares, les cris de victoire poussés du haut des murs par les chrétiens, portèrent la terreur chez les fuyards. Ils se trouvaient entre deux lignes ennemies, et leur ville était prise. Loin de chercher à y entrer, ils s'écoulèrent par les côtés, et ces mêmes fourrés qui avaient causé leur perte, les préservèrent alors d'une destruction complète.

Le comte abandonna sa chaude poursuite au bout de peu de temps, et fit son entrée dans Tudèle. Il s'assura de la possession de la ville par de prudentes mesures et s'y affermit, étonné de s'y trouver, autant que les infidèles de l'y voir. Quelques-uns des habitants se retirèrent à la citadelle et firent mine de vouloir s'y maintenir. Don Alphonse, promptement informé de ce succès, aussi heureux qu'imprévu et inespéré, se rendit à Tudèle. Il y établit le gouvernement et les lois de Navarre, et fit capituler la citadelle, accordant à la garnison la vie et l'avoir saufs, une année de résidence paisible dans la ville, et la liberté de se retirer ensuite, emportant tout ce qu'ils possédaient. Le roi, pour récompenser le valeureux et adroit comte du Perche, lui donna,

pour lui et ses héritiers, la ville monument de sa gloire, avec redevance et vassalité perpétuelle aux rois de Navarre. Tudèle vit bientôt accourir dans ses murs de nombreux habitants chrétiens, attirés par les immunités, franchises et priviléges accordés à cette ville, ainsi que le For de Sobrarbe (*).

Saragosse avait reçu de grands renforts. Les princes maures craignaient que cette capitale d'un de leurs principaux royaumes tombât aux redoutables mains d'Alphonse le Batailleur. Malgré le succès obtenu à Tudèle Don Alphonse ne se sentait pas assez fort pour reprendre et continuer un siége aussi important. Il retourna en Navarre, après avoir réparti son armée dans les différentes places dont il s'était rendu maître, et qu'il possédait dans la contrée. Toute l'année suivante fut consacrée à des préparatifs dignes de l'entreprise.

Par le château de Castelar, situé au bord de l'Ebre, le roi 1118
coupait à Saragosse les communications de terre et d'eau. Il se servit de cette position et de quelques autres voisines, pour harceler continuellement l'ennemi, et aguerrir ses nouvelles recrues. Il employa ainsi quelques mois, pendant lesquels furent fortifiées les places tombées en son pouvoir. Alors il ouvrit la campagne par le siége de la forte Almudebar. Cette place couvrait Saragosse, et renfermait une garnison aussi brave que nombreuse; elle était en outre abondamment pourvue de toutes sortes de munitions. Malgré la belle résistance des Maures, Almudebar fut enlevée d'assaut, et ce qu'elle renfermait de soldats fut passé au fil de l'épée. La terreur que cette prise répandit aux environs, ouvrit au roi les portes de Gurrea, Roblez et Zuera avec tout ce que baigne le Gallego. De l'autre côté se rendit Alagon et ses environs, arrosés par le Xalon dont les eaux sont fameuses pour la trempe des armes.

Ces avantages remportés, Don Alphonse investit la vllle de

(*) Marian.—Rod. Tol.—Sandov.—Blanca.—Luc. Tud.—Ann. de Sahag.—Yepes.—Ann. Complut.—Ped. de Léon.—Chron. gen. de Alonz. XI.—Ferrer.—Hist. Arab.—Chén.—Conde.—Moret.—Hist. de Compost.—Turq.—Yahie.

Saragosse et la resserrait chaque jour d'avantage. Les assiégés faisaient de fréquentes sorties; les assiégeants multipliaient les assauts, et furent plusieurs fois repoussés. Les seigneurs français, rebutés par la longueur et les difficultés d'un siége dont ils ne prévoyaient pas l'issue, se retirèrent avec leurs troupes. Les Basques cis-pyrénéens, Gaston de Béarn, le comte de Gascogne, et Rotrou du Perche, restèrent avec le roi et concoururent aux opérations. Les assiégés, informés de cette défection dans l'armée d'Alphonse, demandèrent du secours à leurs coreligionnaires.

Les travaux avançaient toujours; déjà l'on commençait à espérer la chute de Saragosse, lorsque le roi eut connaissance de l'approche des Maures de Lérida, Tortose, Valence, et d'un corps considérable d'Almoravides, sous la conduite de Témin, frère d'Ali-Jusef. Don Alphonse avait reçu des levées d'Aragon et de Navarre, pour suppléer au vide laissé dans ses rangs par la retraite des troupes françaises, dont cependant les chefs étaient restés avec lui, en preux paladins. Témin arriva jusqu'à douze milles environ de la ligne chrétienne; il s'arrêta près d'un village nommé Maria, position avantageuse près de la rivière de Guerba. Il y resta quelque temps en observation, espérant que le Navarrais viendrait l'attaquer. Mais le roi restait dans ses quartiers; Témin comprit alors la nécessité de se renforcer, pour aborder un ennemi qui l'attendait et pouvait facilement lui couper les vivres au moyen des partis qui inquiétaient son assiette sur tous les points. Le Musulman décampa sans bruit, et se porta dans les environs de Daroca.

Don Alphonse devina que cette retraite était l'œuvre, non de la ruse, mais de la nécessité. Il ne voulut pas donner à son ennemi le temps de se réparer d'avantage. Laissant donc devant la ville les troupes nécessaires pour contenir les assiégés et repousser les sorties, le roi se mit à la tête du reste de l'armée et commença la poursuite des Mahométans. Il les joignit au village de Cutanda, à douze lieues de Saragosse et quatre de Daroca. Aussitôt, il présenta le combat. Témin, qui avait reçu en route quelques-uns des renforts qu'il attendait, ne le déclina pas. Les chrétiens attaquèrent

avec confiance les infidèles, les culbutèrent, et détruisirent leur armée presqu'en entier. Vingt mille Maures périrent dans cette action, et leur chef fut fait prisonnier. Après avoir pillé le camp ennemi, Don Alphonse retourna au siége, enrichi de dépouilles. Il espérait que cette victoire amènerait la reddition de la place; mais Saragosse était largement approvisionnée, la résolution de ses défenseurs n'avait pas faibli. Le roi se détermina à l'enlever de vive force.

Le quartier royal était occupé par les Navarrais, que commandait l'intrépide Don Guillaume évêque de Pampelune, avec les Béarnais et Basques cis-pyrénéens sous les ordres de Gaston IV, qui ne démentit point, en cette occasion, son renom de vaillance acquis en Palestine. L'évêque sortit de ses retranchements avec tout son monde et de fortes machines pour battre les murailles. Les travailleurs étaient couverts par d'épais mantelets, que les assiégés s'efforçaient vainement de rompre au moyen de leurs projectiles. D'adroits arbalétriers débusquaient tout ce qui se présentait aux créneaux. Enfin un pan de mur, cédant aux coups redoublés des béliers, croula aux cris de joie des assaillants. Le premier qui s'élança sur la brèche et y planta l'étendard de Navarre, fut le fougueux prélat. Auprès de lui Gaston, en héros de la chrétienté, combattait comme un lion. Les agiles Navarrais et les autres montagnards fondaient comme une avalanche sur les infidèles, qui appelaient à leur aide les postes voisins. Les chrétiens les refoulèrent dans la ville, où le combat se trouva transporté sur un terrain plus égal.

Les cris des assaillants vainqueurs arrivèrent aux derniers retranchements chrétiens, dans lesquels on se disposait activement à l'assaut. Les soldats, excités par une noble émulation, accoururent munis d'échelles, les dressèrent, escaladèrent les murs à demi abandonnés par les Maures, qui se portaient en foule vers les troupes déjà pénétrées à l'intérieur. Les uns couraient ouvrir les portes, les autres, plus nombreux, s'élançaient au secours de l'évêque et sur les pas de Gaston. Les rues étroites de la ville, la ville entière ne furent bientôt plus qu'un champ de bataille. Les infidèles s'assemblaient dans les différents quartiers, se défendaient

en désespérés. Mais l'ivresse d'une victoire commencée avait changé en furie l'élan déjà si puissant des soldats chrétiens, accoutumés à vaincre, animés encore par l'exemple de leur roi, par celui des prélats et princes qui combattaient à leur tête. Rien ne pouvait arrêter le torrent; c'était un massacre, une tuerie, au bout de laquelle les vainqueurs restèrent maîtres de Saragosse, et procurèrent à leur roi le plus beau jour de sa vie, ainsi que lui-même le disait. La mosquée, précédemment église de Saint-Sauveur, ayant été purifiée, fut rendue à son premier culte, après quatre cent trois ans d'interruption. Don Alphonse y établit le siége d'un évêché, et en fit la capitale de ses états. Ce brillant fait d'armes eut lieu le dix-huit de décembre.

FIN DU TOME SECOND.





HISTOIRE DES BASQUES

depuis leur établissement dans les Pyrénées Occidentales

jusqu'à nos jours

PAR

LE VICOMTE DE **BELSUNCE**.

BAYONNE,

Imprimerie et Lithographie de P. LESPÈS, Rue Bourg-Neuf N° 1

1847.

